PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

DEC 5 1930

37e Année N° 21. 1er Novembre 1930.

LA

REVUE DE PARIS

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

		Pages.
Pierre Bernus	*France et Italie*	5
André Thérive	*In æternum*	30
Général A. de Chambrun.	*La première exploration de Brazza*	43
Jean Giono	*Regain.* — III.	66
Maurice Denis	*Henry Lerolle et ses amis*	91
Emmanuel Bove	*Journal écrit en hiver* (fin)	108
Jean Marchand	*Un Émigré en Espagne*	146
William G. Sharp	*Souvenirs de mon Ambassade.* — II	173
Jean Tedesco	*Le Film parlant*	194
Henry Bidou	*Parmi les Livres*	205
François Porché	*Le Mouvement dramatique*	215

MARCEL THIÉBAUT : Chronique bibliographique.
Correspondance : Une lettre de M. René Arnaud.
Une lettre du Directeur du Comptoir d'Escompte.

Copyright 1930 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1930

La REVUE DE PARIS ***publiera prochainement :***

La Sarre, gage de la Paix

par le COMTE DE FELS

Merlin l'Enchanteur

par ALEXANDRE ARNOUX

Les Aveux complets

par JACQUES CHENEVIÈRE

Poèmes

par GILBERT MAUGE

Souvenirs d'Algérie du Général Changarnier

Stendhal

— A propos du Centenaire du *Rouge et le Noir* —

par ALBERT THIBAUDET

Benjamin Constant

Son ralliement à l'Empire (1815)

par GUSTAVE RUDLER

General
Terg.
8

FRANCE ET ITALIE

La *Revue de Paris* a publié, il y a un peu plus de trois ans, sous le titre qu'on voit ci-dessus, une étude où nous essayions de préciser, en nous fondant sur la psychologie et l'histoire des deux peuples, les principaux éléments du problème franco-italien[1]. A cette époque, aucune négociation n'était engagée en fait entre Paris et Rome. Depuis lors, bien des événements se sont produits : cependant, il semble qu'on en soit toujours au même point; la situation peut même paraître plus complexe encore et plus délicate. Des conversations officielles ont commencé dans les premiers mois de 1928, peu après la nomination de M. de Beaumarchais, comme successeur de M. René Besnard, à l'ambassade de Rome. A certains moments on a pu croire que ces pourparlers allaient aboutir à un résultat positif; mais, quand on paraissait être sur le point de donner une solution à une des questions posées, de nouvelles revendications italiennes ou un incident quelconque venaient détruire ces espoirs ou dissiper ces illusions. A la fin de l'été 1929, les échanges de vues politiques s'arrêtèrent; on était arrivé à un point mort. Une des causes de cette suspension paraît avoir été le fait qu'un nouveau problème, qu'on n'avait pas abordé jusqu'alors, surgissait, le problème naval. Il en était résulté un grave embarras de plus.

Sans aucun doute l'Italie avait déjà tenté depuis plusieurs années de ramener les forces navales de la France au niveau

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin 1927.

des siennes; avant même l'établissement du régime fasciste, la faiblesse du gouvernement français lui avait permis d'enregistrer un premier succès, qui est à l'origine de toutes les campagnes subséquentes. Jamais, toutefois, le gouvernement italien n'avait essayé de discuter officiellement la question, du moins d'une façon directe; c'est seulement par des détours qu'il cherchait à l'aborder, en profitant des occasions d'ordre international qui se présentaient à lui. C'est ainsi qu'à la fin de 1921 et au début de 1922, à la conférence de Washington, il s'efforça de démontrer que les flottes française et italienne devraient être égales. Nos représentants admirent ce principe pour les cuirassés, sous le prétexte que, comme on n'avait pas l'intention de construire pour le moment de « capital ships », cela ne tirait pas à conséquence. Cela tirait si bien à conséquence que toutes les revendications italiennes sont parties de là; on avait fourni aux Italiens un tremplin dont ils ont su se servir. D'ailleurs, après le retour en Europe du ministre des Affaires Étrangères et de M. Viviani, président la délégation française, des instructions, qui, lorsque par la suite elles furent connues, causèrent une certaine surprise, furent données à M. Sarraut, d'où il résultait que, même pour les autres sortes de navires, la parité pourrait éventuellement être acceptée, pourvu que le chiffre du tonnage maximum fût fixé suffisamment haut. Ces instructions ne nous ont liés en rien, puisqu'elles ne se sont traduites par aucun engagement d'ordre international, mais elles devaient être plus tard utilisées par les Italiens, qui alléguèrent que nous avions reconnu le principe de la parité.

Quoi qu'il en soit, les choses en restèrent là : de 1922 à 1929, aucune démarche italienne officielle ne fut faite à Paris au sujet de la question navale. Mais en 1929 M. Hoover, d'accord avec M. Mac Donald, prit l'initiative d'une nouvelle conférence navale. L'occasion était trop bonne pour que Rome ne la saisît pas. L'Angleterre avait été amenée, par crainte des États-Unis, à accepter la parité entre sa flotte et la leur. L'Italie prétendit que la parité entre sa marine et la nôtre, fixée à un niveau inférieur à celui qui serait établi pour le tonnage anglo-américain, allait en quelque sorte de soi; cette égalité serait le complément de celle sur

laquelle s'étaient mises d'accord les deux principales puissances navales. Il ne s'agit pas ici de faire une histoire, même résumée, de la Conférence de Londres, mais il faut tout au moins rappeler en deux mots ce qui s'y passa à ce propos. La délégation française, écartant la notion de parité, déclara que la France, sans se préoccuper de ce que pourrait faire sa voisine, voulait s'assurer la flotte qui lui était nécessaire. Nous avons déjà montré, à la veille de la Conférence de Londres, ce que cette tactique avait de dangereux : on pouvait craindre que l'Italie, voyant là un moyen de faire triompher le principe de l'égalité, quitte à ne pas l'appliquer tout de suite dans la pratique, n'acceptât notre point de vue; par un plafond commun aux deux marines, la parité aurait été désormais la règle et nous nous serions liés à cet égard pour toujours. Par bonheur, le gouvernement italien, qui est pressé et qui savait qu'il ne serait pas capable d'atteindre avant très longtemps le maximum français, ne se montra pas favorable à cette combinaison. Nous quittâmes Londres sans nous être engagés. Il fut entendu que Paris et Rome reprendraient par la suite leurs négociations. L'Angleterre manifestait le vif désir d'un accord franco-italien, parce que le traité de Londres à trois (États-Unis, Grande-Bretagne, Japon) ne lui semblait pas satisfaisant sans le complément d'un arrangement réduisant dans une certaine mesure le tonnage réclamé par la France, et faute duquel elle se croirait obligée d'augmenter, comme le texte signé l'y autorise, la quantité qui lui est attribuée. C'est pour cela qu'elle parut parfois accueillir avec faveur la thèse de la parité franco-italienne, dont le triomphe aurait pour effet de diminuer la flotte française. Les Anglais ont souvent des vues courtes et s'aperçoivent trop tard des erreurs qu'ils ont commises : dans la circonstance, ils ne voient pas que cet amoindrissement de notre marine, qui, pour bien des raisons évidentes, n'entrera plus jamais en rivalité avec la leur, pourrait avoir, un jour, pour eux-mêmes les conséquences les plus fâcheuses.

A Genève, en mai, au moment où siégeait le Conseil de la Société des Nations, MM. Briand et Grandi engagèrent la conversation. Il fallait d'abord fixer la procédure. Ils ne purent pas alors s'entendre à ce sujet : le premier préférait

la voie diplomatique normale et le second voulait la réunion d'une conférence d'experts. Sur ces entrefaites, M. Mussolini prononça ses tonitruants discours de Livourne, de Florence et de Milan, dans lesquels, très clairement, bien que sans la nommer, il prenait la France à partie, lui adressait des menaces et exaltait la vertu des fusils, des mitrailleuses et des canons. A Paris, on estima que, dans ces conditions, des pourparlers n'étaient pas possibles; on attendrait des jours meilleurs.

Le gouvernement italien se décida pourtant, quelques jours plus tard, à rétablir le contact. A la fin de juin, son ambassadeur, le comte Manzoni, rendit visite à M. Briand. Celui-ci se déclara prêt à causer. On avait d'ailleurs en vue aussi bien les négociations politiques que la discussion navale. En fait, c'est cette dernière seule qui s'est de nouveau engagée dans le courant de l'été. Elle fut précédée d'une sorte d'arrangement provisoire au sujet de l'opportunité duquel on est en droit de formuler des réserves : il a été convenu que, jusqu'à la fin de l'année, aucun bâtiment ne serait mis de part et d'autre sur cale. C'est la France qui déférait à un désir italien. Il n'est pas dit qu'il soit d'une bonne méthode diplomatique de faire une concession gratuite, même limitée, avant qu'une négociation soit réellement commencée. Cet accord temporaire peut être considéré comme inutile et dangereux. Il est inutile parce que, du côté fasciste, on y verra une frime s'il n'est pas renouvelé à l'échéance. Il est dangereux parce qu'il peut faire croire que nous ne sommes pas absolument hostiles à ces vacances navales que le gouvernement italien a proposées et grâce auxquelles il se flatte de se rapprocher de la parité (en effet, la flotte française ayant une proportion plus grande de vieux bateaux, tout arrêt dans son renouvellement tend à égaliser le tonnage). Si nous consentons à prolonger la validité de cette suspension, nous compromettons l'avenir de notre marine; si, avec raison, nous nous y refusons, on nous en voudra plus que si nous étions demeurés fermes sur nos positions. La manie des gestes dits symboliques a déjà entraîné bien des fautes.

Les pourparlers commencèrent à Paris dans la seconde quinzaine du mois d'août. Du côté italien, ils étaient dirigés

par M. Rosso et du côté français par M. Massigli. L'un et l'autre avaient pour seconds des techniciens de la marine. Au début de septembre, les délégués se transportèrent à Genève où se trouve, pendant les sessions de l'Assemblée et du Conseil de la Société des Nations, le centre de l'activité internationale. Les deux ministres des affaires étrangères, MM. Briand et Grandi, étaient là; mais le second, à peine arrivé à Genève, fut brusquement rappelé à Rome. Ce départ subit, qui avait, sans aucun doute, un motif politique, causa une certaine stupéfaction; il n'est pas impossible qu'il ait été en rapport avec la négociation navale. Celle-ci continuait dans le plus grand secret et personne ne savait rien à son sujet, quand, tout à coup, le 24 septembre, on apprit qu'elle était rompue, le gouvernement italien considérant que la dernière suggestion française remettait en question des faits déjà plus ou moins acquis.

Aucune explication officielle claire et complète n'a jamais été fournie, mais il semble qu'on puisse à peu près discerner ce qui s'est passé. Au mois d'août, les Italiens proposaient en substance ceci : « Pour déterminer le tonnage maximum que les deux marines pourraient posséder en 1936, on tablerait sur les chiffres que donneraient dans six ans les constructions d'ores et déjà décidées, en éliminant les navires atteints par la limite d'âge. Il en résulterait que la flotte française n'aurait que 630 000 tonnes en 1936, l'Italie en ayant 530 000. La différence de tonnage, qui est aujourd'hui de 200 000 tonnes, ne serait plus, dans ces conditions, que de 100 000. Quant aux navires qui seraient mis à l'eau au cours des six prochaines années, ils seraient déterminés en fixant simultanément le nombre d'unités et le maximum de tonnage global pour chaque catégorie (grands et petits croiseurs, contre-torpilleurs, torpilleurs, sous-marins); lorsque l'une des deux marines serait arrivée, pour une classe de bateaux, soit au nombre d'unités, soit au tonnage global indiqués, elle ne pourrait pas aller plus loin. Enfin, en ce qui concerne les sous-marins, on ne construirait rien de plus, de part et d'autre, que ce qui a été décidé cette année; la France aurait 77 000 tonnes et l'Italie 52 000. »

Cette proposition n'était certainement pas bonne pour la

France. Par elle un pas de plus serait fait sur le chemin de la parité; en 1936, il n'y aurait déjà plus, entre les deux flottes, qu'une petite marge qui, du fait de son étroitesse même, serait plus facile à supprimer par la suite. La France, qui n'a pas pu mettre de navires en chantier pendant plusieurs années parce qu'elle consacrait toutes ses forces à la guerre terrestre, n'aurait pas le droit de remplacer ses vaisseaux vieillis et serait en quelque sorte pénalisée pour l'effort qu'elle a fait au service de la cause commune. En outre, l'Italie, qui a à peu près tous les petits croiseurs qui lui sont nécessaires, pourrait, grâce à la combinaison ingénieuse du nombre des unités et du tonnage global par catégorie, nous distancer en fait de gros croiseurs.

Le délégué français, M. Massigli, formula alors une suggestion qui, dit-il, avait un caractère personnel. Soit dit en passant, on n'a pas très bien compris ce que cela signifiait, car un négociateur n'est rien par lui-même et ce qu'il avance à titre individuel vaut exactement zéro. Le représentant de la France proposa que les deux pays construisent d'ici à 1936 le même nombre d'unités, sous la réserve que celles que l'Italie lancerait auraient un tonnage inférieur à celui des bateaux français correspondants. C'est à la suite de cette initiative que les Italiens interrompirent les négociations, en disant que la France revenait en arrière et que, par conséquent, il n'y avait pas lieu de poursuivre de vains pourparlers. En agissant ainsi, ils nous ont rendu, il faut bien le dire, un grand service. Notre délégué paraît avoir renouvelé la faute de nos représentants à la Conférence de Washington en acceptant le principe de la parité. Sans doute ce principe serait encore limité dans son application, mais, accepté pour le nombre des unités après l'avoir été pour le tonnage des cuirassés, il ne manquerait pas d'être étendu bientôt, de concession en concession, à la flotte entière. Du reste, même reconnu seulement pour le nombre des bateaux, il aurait déjà les conséquences les plus funestes pour nous, vu que la dispersion forcée de notre marine, en face d'une marine concentrée, exige précisément que nous possédions plus de navires que l'Italie. La France serait sous la coupe de celle-ci, maîtresse désormais des communications dans la Méditerranée,

puisqu'elle aurait toujours une partie de sa flotte occupée ailleurs, sauf dans le cas, — hypothèse inadmissible, — où elle laisserait absolument sans défense ses côtes de la mer du Nord, de la Manche et de l'Atlantique et se désintéresserait du sort de ses colonies lointaines. L'histoire du fameux « cuirassé de poche » allemand, l'*Ersatz-Preussen*, ne montre-t-elle pas, du reste, qu'on pourrait éprouver les plus grandes surprises en opposant unité à unité? Ici apparaît une fois de plus, en pleine lumière, l'absurdité des formules de limitation qui ne tiennent aucun compte de la complexité des choses.

Les négociations ont donc été interrompues et c'est le gouvernement italien qui a pris l'initiative de cette suspension. La plupart de nos journaux, comme s'il y avait lieu de se lamenter à ce propos, ont exprimé les plus vifs regrets au sujet de cet arrêt et le souhait qu'il ne fût que provisoire. A notre avis, il convient, tout au contraire, de se féliciter de cet événement; loin de désirer la reprise de ces pourparlers, on doit espérer qu'on en a fini avec eux. Rechercher les termes d'un accord naval entre deux pays qui sont encore en opposition non seulement sur des points particuliers d'une grande importance, mais encore en ce qui concerne leur politique générale, c'est mettre la charrue devant les bœufs. Des négociations engagées et poursuivies dans de telles conditions ne peuvent aboutir qu'à des résultats désastreux : ou bien nous défendrions notre droit d'avoir une marine notablement plus forte que celle de l'Italie, dont les besoins ne sont aucunement comparables aux nôtres, et rien ne serait conclu, les conversations prolongées inutilement ne pouvant qu'envenimer les conversations franco-italiennes; ou nous capitulerions, — comme il semble bien qu'on était en train de le faire, — et nous aurions compromis tout notre avenir maritime, colonial et même continental, la mer libre étant une des nécessités de notre défense nationale. Bénissons le ciel du refus opposé par l'Italie aux dangereuses propositions de notre représentant, et ne tentons pas le destin en nous replaçant, tête baissée, dans une aussi mauvaise position.

Des gens à l'esprit léger diront peut-être qu'en nous exprimant ainsi nous manifestons notre désir d'empêcher un rapprochement franco-italien. C'est exactement le con-

traire de la vérité : si l'on veut rendre impossible une amélioration des rapports entre les deux pays, il n'y a précisément qu'à persévérer dans la voie où l'on s'est engagé. Quelle que soit son issue, une négociation navale ne peut avoir que de mauvaises conséquences; pour toute hypothèse envisagée, telle est la conclusion à laquelle on arrive. De longues négociations ont amplement démontré que nous ne parviendrions à nous entendre avec l'Italie au sujet de la marine qu'en réduisant notre flotte dans des proportions telles, par rapport à celle de notre voisin du Sud-Est, que nous n'aurions plus aucune sécurité dans la Méditerranée et que nos communications avec l'Afrique du Nord seraient compromises. Il n'est pas un Français conscient de ce que représenterait pour nous une telle menace, qui puisse accepter cela; on regrette, cependant, d'avoir à constater que certains de ceux qui parlent et qui discutent en notre nom n'ont pas un sens très averti de nos besoins vitaux. Si, ayant consenti à une abdication navale, aucune entente politique n'était conclue par la suite, nous aurions sacrifié pour rien notre marine. Mais si une entente se réalisait, la situation ne serait pas beaucoup meilleure. Pour nous servir d'une expression banale à force d'avoir été répétée, mais très juste, dans une alliance qui se nouerait après une capitulation maritime, nous serions le cheval et l'Italie serait le cavalier; nous nous trouverions tout au moins placés dans une position subordonnée. Une alliance ou une entente politique, surtout avec l'Italie, ne peut être satisfaisante que si nous ne sommes pas exposés à un chantage permanent de la part de l'autre contractant, ce qui serait le cas si nous avions une marine insuffisante. Il ne faut pas oublier qu'un allié peut être, dans certaines circonstances, plus gênant et même plus dangereux qu'un adversaire déclaré, surtout lorsqu'il convoite les possessions de son associé. Mieux vaut pour la France une Italie sans lien avec elle qu'une Italie qui se servirait de son traité d'alliance pour exercer sur elle des pressions plus fortes et surtout plus embarrassantes que par le passé. Une situation pareille ne pourrait pas durer, nous ne la supporterions pas; en définitive, c'est une brouille irrémédiable qui se produirait.

La conclusion à tirer de ces constatations est évidente.

Un accord naval franco-italien est irréalisable dans des conditions acceptables pour nous. Le gouvernement italien s'est mis dans la tête de nous imposer la parité entre les deux flottes, ce qui, en fait, nous mettrait dans un état périlleux d'infériorité; si, par suite d'une défaillance impardonnable du gouvernement français, il atteignait son but, jamais une sincère et loyale entente politique ne pourrait exister, car les rapports des deux pays seraient établis sur des bases qu'on peut qualifier de contre-nature et il en résulterait les pires malentendus et, à la longue, des heurts. Il faut donc qu'on se décide à mettre fin à des négociations qui, non seulement ne peuvent pas aboutir, mais qui, par-dessus le marché, sont malfaisantes. Comme par le passé, les deux pays auront la marine qui leur convient, sans que l'un prétende imposer à l'autre les chiffres qui lui plaisent. Si l'Italie veut essayer à tout prix de construire une flotte égale à la nôtre, alors qu'elle n'a pas, de loin, à faire face aux mêmes besoins, libre à elle. A la vérité, c'est parce qu'elle sait qu'il lui est impossible ou du moins très difficile de nous rejoindre qu'elle cherche par tous les moyens à abaisser notre niveau; on ne peut vraiment pas demander à la France de se prêter à ce jeu trop commode. A l'époque où l'on ne parlait pas de limitation des armements navals, les rapports franco-italiens étaient meilleurs; en mettant officiellement ce problème insoluble sur le tapis diplomatique, on a beaucoup fait pour les gâter, L'impossibilité de s'entendre résulte d'ailleurs à l'évidence de l'ordre du jour voté le 8 octobre par le grand conseil fasciste, qui avait entendu un exposé de M. Grandi et qui a déclaré qu'il confirme les décisions prises antérieurement, « à savoir que l'Italie ne peut pas accepter d'accords n'établissant pas d'une façon préliminaire le principe de la parité avec la France ». Écartons donc définitivement de part et d'autre cette question insoluble dont la discussion n'a fait que du mal. On ne tardera pas à s'en trouver mieux.

Probablement, on tentera, tout d'abord, du côté anglais, d'exercer une pression sur nous, car le gouvernement britannique croit nécessaire que les flottes continentales soient réduites pour lui faciliter son accord avec les États-Unis. Mais l'Angleterre, qui n'a pris aucun engagement envers

nous, n'a pas le droit de nous imposer une abdication navale dont elle ne paraît pas capable, en ce moment, d'apercevoir les conséquences. En 1912, nous avons pu concentrer toutes nos forces dans la Méditerranée, parce qu'alors la Grande-Bretagne nous avait fait des promesses précises au sujet des côtes de l'Océan. Nul n'ignore que l'Angleterre politique d'aujourd'hui a en horreur la seule idée qu'elle pourrait assumer une responsabilité quelconque pour le cas où la paix serait troublée. Cela la regarde, mais, puisqu'elle ne veut se lier par aucun engagement, elle ne saurait obliger les autres à se démunir pour ses beaux yeux. Nous croyons qu'un jour les Anglais comprendront qu'ils ont autant d'intérêt à l'existence d'une France solide, aussi bien sur mer que sur terre, que nous en avons au maintien d'une Grande-Bretagne puissante. En attendant, nous ne devons pas céder à une pression injustifiée, fût-il nécessaire de hausser un peu le ton pour nous faire entendre. C'est une grande erreur que d'avoir toujours l'air de plaider coupable quand on est dans son droit strict. Les tenants d'un certain pacifisme, dont l'aveuglement est pour l'Europe une cause de malaise et pourrait même devenir une cause de guerre, ont une singulière propension à ménager les plus violents et les plus belliqueux, sans doute parce qu'ils en ont peur. C'est un fait bien curieux et fort peu édifiant, mais qui est incontestable. Il ne faut pas encourager une tendance qui est pour beaucoup dans le trouble dont souffre notre continent.

Lorsqu'on aura écarté la négociation navale, dont ne peut résulter que du mal et qui, ainsi que nous croyons l'avoir démontré, est actuellement le principal obstacle à une discussion franco-italienne utile, on pourra tenter d'engager une négociation politique dans de meilleures conditions qu'antérieurement. Nous n'avons pas la naïveté de dire ou même de penser qu'une telle négociation serait assurée de réussir; mais ce que nous savons, c'est qu'elle est condamnée à un échec complet, tant que le problème naval sera maintenu sur le tapis diplomatique. D'autre part, nous estimons qu'il faudrait maintenant nous exprimer avec une franchise absolue, en jetant d'un seul coup toutes nos cartes sur la table, soit qu'on charge une personnalité bien choisie de prendre l'affaire

en mains, soit qu'on s'en tienne à la voie diplomatique ordinaire. Il importe avant tout de faire connaître, sans la moindre réserve, ce que nous pouvons offrir et ce que nous demandons en échange. On n'a peut-être pas eu tort au début de tâter le terrain; aujourd'hui, après plusieurs années de pourparlers, la méthode des sondages et des tergiversations a fait son temps et l'hésitation n'a plus aucune raison d'être. L'Italie, mise au courant de nos propositions définitives, sera en mesure de choisir : si elle veut s'entendre avec la France, ce sera tant mieux, tout le monde s'en félicitera; si elle préfère aller dans un autre sens, nous le regretterons, mais elle a, évidemment, toute liberté de le faire.

Ce qu'il peut y avoir de pire, c'est la continuation de l'état de choses actuel, où tout est à notre désavantage. L'Italie, tout en s'efforçant de nous arracher des concessions, fait une politique générale directement contraire à la nôtre et soutient tous ceux qui nous veulent du mal; elle mise sur les deux tableaux, conformément à une tendance traditionnelle, se réservant, en cas de conflit, la possibilité de placer tout son enjeu du côté où elle escomptera les plus grands gains. Cette situation ne présente que des inconvénients et ira en s'aggravant si on laisse les choses aller; elle ne peut aboutir qu'à un malentendu durable. Mieux vaut de beaucoup savoir à quoi nous en tenir, en lui faisant abattre sans plus attendre son jeu. C'est le seul moyen de rétablir l'entente franco-italienne, s'il en est encore temps. Pendant des années, nous avons été personnellement d'avis que la France n'avait pas d'initiative à prendre et qu'il était préférable que l'Italie fît connaître ses desiderata, puisque c'est elle qui nous harcèle de réclamations, et nous estimons que cette vue était juste. Mais le temps a marché, les circonstances ne sont plus les mêmes et le moment est venu, après plusieurs années de vaines conversations, de prendre le taureau par les cornes.

Le problème politique qu'il s'agit maintenant d'aborder est complexe. Pour ne pas s'égarer, il importe d'en examiner un à un les divers éléments avant d'aboutir à une conclusion générale. A l'origine du différend franco-italien, il y a le mécontentement éprouvé, à tort ou à raison, au lendemain

de la guerre, par notre voisine. Les Italiens ont eu l'impression qu'ils n'avaient pas retiré de la guerre des profits correspondant aux efforts qu'ils avaient faits. Nous croyons que ce sentiment n'est pas justifié. Les frontières de l'Italie ont été élargies dans des conditions très satisfaisantes et on ne voit pas bien ce qu'elle aurait pu obtenir de plus en Europe, sans qu'un tort grave fût fait à des pays qui avaient été ses associés au cours de la lutte. Aurait-on dû lui accorder quelque mandat sur un territoire colonial devenu vacant? La question peut se discuter. Toutefois, il ne semble pas que les délégués italiens à la Conférence de la Paix aient beaucoup insisté à ce sujet. Or, il était bien difficile, pour les représentants d'autres pays, de se substituer à eux dans la défense des intérêts, bien ou mal compris, de l'Italie. Ce qui, dans tous les cas, ne saurait être admis, c'est que la France soit rendue responsable de ses déconvenues et de ses désillusions. C'est pourtant contre la France seule que s'est tournée la colère italienne. Cela est parfaitement injuste. Il est regrettable que certains Français, du fait, en général, qu'ils éprouvent pour le régime italien actuel une sympathie au sujet de laquelle nous ne nous prononcerons pas (les questions de politique intérieure doivent être exclues de cette discussion), donnent parfois raison à des récriminations qui ne sont pas du tout fondées; ce faisant, outre qu'ils desservent des intérêts français capitaux, ils aggravent le malentendu qu'ils prétendent vouloir dissiper. De quelque façon qu'on juge la mauvaise humeur italienne, il faut en tenir compte comme d'un fait; elle est celle d'un peuple qui n'est entré dans la lutte qu'après beaucoup d'hésitations et après s'être demandé de quel côté pourraient être récoltés les plus grands avantages. Il convient que nous fassions ce que nous pouvons pour montrer à l'Italie qu'il n'a jamais été dans notre pensée de lui faire tort ou de la tenir à l'écart; mais nous devons nous refuser énergiquement à toute concession excessive ou contraire à nos intérêts essentiels; au point de vue politique, comme en ce qui concerne la marine, une politique d'abandon ne ferait qu'encourager de nouvelles réclamations dont on ne verrait pas la fin et, loin de rapprocher les deux pays, creuserait entre eux un fossé infranchissable. Aucune amitié

solide ne s'est jamais fondée sur une combinaison de faiblesse et d'avidité.

Nous allons donc tour à tour examiner les questions qui se posent devant la France et l'Italie : 1° fixation de la frontière de Tripolitaine et des territoires africains français; 2° arrangement au sujet de la Tunisie; 3° problème balkanique; 4° politique générale. Il y a lieu de remarquer ici que nous avons donné déjà satisfaction à l'Italie au sujet de Tanger et qu'on n'en tient jamais compte à Rome.

La première de ces questions, à la différence de toutes les autres, présente un aspect juridique, parce qu'à son égard la revendication italienne se base sur un texte que nous avons signé. Le traité de Londres, conclu le 26 avril 1915, quelques semaines avant la déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche, par la France, la Grande-Bretagne, la Russie et l'Italie, promet à cette dernière, en vue d'une hypothèse qui s'est réalisée, des compensations coloniales. Voici le texte de l'article 13 qui est invoqué par le gouvernement de Rome : « Dans le cas où la France et la Grande-Bretagne augmenteraient leurs domaines coloniaux d'Afrique aux dépens de l'Allemagne, ces deux puissances reconnaissent en principe que l'Italie pourrait réclamer quelques compensations équitables, notamment dans le règlement en sa faveur de questions concernant les frontières des colonies italiennes de l'Érythrée, de la Somalie et de la Libye, et des colonies voisines de la France et de la Grande-Bretagne. »

D'anciens territoires allemands d'Afrique ont, en effet, été attribués à la Grande-Bretagne et à la France, non pas, il est vrai, en toute propriété, mais sous la forme nouvelle du mandat : la première a obtenu le Sud-Ouest africain allemand et l'Afrique orientale allemande, plus une portion du Togo et du Cameroun, dont la plus grande partie était placée sous l'administration de la France. C'est pourquoi les gouvernements français et anglais se sont déclarés prêts à accorder une compensation à l'Italie. Dès le 12 septembre 1919, la France cédait à l'Italie les oasis d'El Barca et de Fehout et la région traversée par la route des caravanes entre Ghat, Ghadamès et Tummo, ce qui faisait disparaître les deux saillants que le territoire français formait en Tripolitaine. Par un

accord négocié entre Lord Milner et M. Scialoja, la Grande-Bretagne, d'accord avec le gouvernement du Caire, donnait à l'Italie les oasis de Koufra et Djaraboub. D'autre part, elle abandonnait à l'Italie le territoire du Djoubaland, détaché de l'Est-Africain britannique pour être réuni à la Somalie italienne.

Par la suite, l'Italie n'a plus rien demandé à l'Angleterre, sans doute parce qu'elle se rendait compte qu'elle se heurterait à un refus. Par contre, elle n'a pas tardé à affirmer que la rectification de frontière accordée par la France était insuffisante. Elle s'est appuyée sur la phrase suivante de l'accord signé le 12 septembre par MM. Pichon et Bonin : « Par sa décision du 7 mai dernier, le Conseil suprême des Alliés ayant reconnu que le gouvernement italien était fondé à réclamer le bénéfice de l'article 13 du traité de Londres, le gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Italie et le gouvernement de la République française se sont mis d'accord sur les points suivants, tout en réservant d'autres points pour un prochain examen. » Il est évident que ce texte prête à une certaine équivoque. La thèse italienne est que la frontière rectifiée en 1919 jusqu'à Tummo doit l'être maintenant au delà de ce point. Le gouvernement français aurait pu contester cette interprétation; il ne l'a pas fait, et nous croyons qu'il a eu raison. Il a donc consenti à envisager une nouvelle rectification pour la partie de la frontière située à l'est de Tummo, faisant preuve ainsi d'une réelle bonne volonté. Mais il va de soi que le nouvel accord à conclure doit avoir un caractère analogue à celui du précédent : il ne peut être question que d'une modification locale donnant des avantages à l'Italie et non d'un bouleversement de la carte africaine. Cela est si vrai que, pour justifier des prétentions exagérées et inadmissibles on a eu recours, du côté italien, à une argumentation inédite.

Les revendications italiennes ont beaucoup varié et il est assez difficile de déterminer celles qui ont été officiellement présentées et celles que la presse, avec l'autorisation et probablement à l'instigation du gouvernement qui la contrôle, a officieusement soutenues. Elles se sont étendues à tous les territoires allant de la Tripolitaine au lac Tchad, dont l'accès

était, paraît-il, nécessaire à l'Italie; elles ont même englobé le Cameroun, ancienne colonie allemande soumise en grande partie au mandat français. Il est probable que le gouvernement de Rome ne s'est jamais imaginé que ces rêves picrocholiens se réaliseraient. Il faisait demander des choses énormes dans l'espoir que cette manœuvre l'aiderait à obtenir un bon morceau. En réalité, ses véritables ambitions semblent s'être toujours portées sur le Tibesti, le Borkou et l'Ennedi. Pour se les faire octroyer, il a développé une théorie nouvelle qui ne se fondait plus essentiellement sur l'article 13 du traité de Londres.

On allégua à Rome que l'Italie, ayant pris à Tripoli la succession de la Turquie, possédait tous les droits que s'arrogeait celle-ci. Il se trouve que la Turquie a prétendu jadis que son autorité devait s'étendre sur l'Ennedi, le Borkou, le Tibesti, le Kanem, le Baguirmi, l'Ouadaï, etc., en somme sur toutes les terres qui séparent la Tripolitaine du Tchad. Même, à une certaine époque, elle tenta sans grand succès d'en occuper quelques points. Nous n'examinerons pas ces prétentions turques, que ni la France, ni l'Angleterre n'ont jamais admises; ce serait prendre une peine inutile, car, eussent-elles été fondées, — ce qui n'est pas, — l'Italie n'aurait aucunement le droit de s'en prévaloir. La frontière actuelle des territoires français du centre africain a été fixée par la convention franco-anglaise du 21 mars 1899. Or l'Italie, par l'accord franco-italien du 7 novembre 1902, a formellement reconnu, sans faire la moindre distinction, la ligne de démarcation tracée sur la carte annexée à la convention de 1899, ligne qui place dans la zone française le Tibesti, le Borkou et l'Ennedi. Le gouvernement de Rome ne saurait annuler de sa propre autorité l'engagement qui a été pris, et ce qu'a dit ou fait la Turquie ne peut lui conférer aucun droit.

C'est ce qu'a avoué M. Tittoni, alors ministre des Affaires étrangères, dans le discours qu'il a prononcé devant la Chambre italienne, le 27 septembre 1919, lorsqu'il s'agissait pour lui d'expliquer le récent accord franco-italien dont nous avons parlé plus haut. Par l'accord Prinetti-Barrère de 1902, a-t-il constaté, l'Italie a reconnu la frontière tracée par la convention franco-britannique du 21 mars 1899, qui assi-

gnait à la France le Tibesti et le Borkou. Si le ministre envisageait une rectification supplémentaire de frontière, c'était en invoquant uniquement l'article 13 du traité de Londres. De même, à un congrès colonial italien qui se tint à Rome la même année, un délégué ayant parlé de la succession turque, M. Tittoni l'interrompit en lui disant : « En 1902, l'Italie a donné son adhésion à la frontière de la Libye; il ne nous est donc pas possible de nous présenter aujourd'hui comme les héritiers de l'Empire ottoman. » Plusieurs années après, M. Tittoni a changé son fusil d'épaule. En juillet 1927, il a prétendu, sans craindre de se contredire étrangement, que la reconnaissance italienne de 1902 ne s'appliquait qu'à la ligne allant jusqu'à Tummo et qu'au delà de Tummo l'Italie avait le droit de reprendre à son compte les vieilles et insoutenables revendications turques. Il déclarait, par-dessus le marché, que l'accord Prinetti-Barrère avait subi une véritable novation en raison de l'article 13 du traité de Londres. Le simple exposé que nous avons fait suffit à prouver, sans qu'il soit nécessaire d'insister, le caractère tendancieux et fallacieux d'une pareille thèse. Nous n'avons qu'à nous en tenir aux textes et aux déclarations faites par M. Tittoni lui-même, lorsqu'il était ministre responsable et qu'il venait d'approuver l'accord franco-italien de septembre 1919. Les variations qui se sont produites dans la pensée de cet homme d'État n'ont aucune portée juridique ou diplomatique; elles montrent simplement la subtilité et aussi l'inconsistance de ses idées.

Les prétentions de l'Italie sur le Borkou et le Tibesti se sont manifestées à un moment où cette puissance était très loin d'administrer tout le sud de la Libye, circonstance qui leur donnait un caractère d'autant plus extraordinaire. Depuis quelques mois, le gouvernement de Rome a fait un gros effort pour atteindre les limites du territoire soumis à son autorité. Au printemps de 1928, il a établi une liaison effective, dans la zone maritime, entre la Tripolitaine proprement dite (à l'ouest) et la Cyrénaïque (à l'est). Puis, l'automne dernier, les forces italiennes pénétrèrent dans l'arrière-pays de la Tripolitaine, et, le 24 janvier 1930, s'établirent à Mourzouk, capitale du Fezzan. Oubari et Ghat (à l'ouest) furent égale-

ment ocuupés. Désormais l'Italie est arrivée, de ce côté-là, à la frontière tracée jusqu'à Tummo par l'accord franco-italien de septembre 1919. La même opération est en train de s'accomplir dans l'arrière-pays de la Cyrénaïque, constitué en grande partie par le désert libyen. Dans le courant de l'automne ou de l'hiver, l'oasis de Koufra sera sans doute entre les mains des Italiens. Tout cela se fait dans des conditions fort brillantes, dont il y a lieu de féliciter nos voisins. Il sera permis toutefois de faire une petite réserve au sujet de certaines méthodes coloniales qui sont très différentes de celles que nous appliquons au Maroc. Au début d'octobre 1930, on a appris que le général italien Graziani avait transplanté de force 80 000 Arabes de l'intérieur, avec 600 000 têtes de bétail, sur les rives de la grande Syrte. A l'avenir, tous les indigènes qu'on trouverait dans les zones où le vide a été fait de la sorte seront passés par les armes sans formalité. Ces procédés un peu rudimentaires ne sont certainement pas le dernier mot de l'art colonial et il n'est peut-être pas désirable pour la tranquillité de notre Afrique centrale qu'il en soit fait usage dans les régions que nous contrôlons actuellement et que les Italiens voudraient s'annexer. Un bouleversement politique dans cette partie du continent pourrait avoir des contre-coups jusque dans des pays très éloignés et, en y consentant, nous compromettrions l'effort de pacification auquel nous nous sommes consacrés depuis plus d'un quart de siècle et qui a donné des résultats complets et définitifs.

Nous ne saurions donc céder le Borkou, le Tibesti et l'Ennedi, grâce à la possession desquels nous avons pu si efficacement protéger les populations du Kanem et du Tchad, et dont l'importance est beaucoup plus grande pour nous qu'elle ne peut l'être pour l'Italie. Ce que nous pouvons et devons faire, c'est d'accorder à l'Italie, au sud de la Libye, une sérieuse modification de la frontière allant de Tummo vers l'est, de façon à la rendre aussi satisfaisante que possible pour elle. Dès l'automne 1928, le gouvernement français a offert une rectification fort large, ajoutant deux oasis au domaine italien; une troisième oasis pourrait, croyons-nous, être jointe aux deux autres. L'angle que fait notre territoire

serait aplati au profit des Italiens. Il y a là tous les éléments d'un excellent accord, à la suite duquel l'Italie n'aurait pas plus de raisons de nous réclamer de nouvelles concessions qu'elle n'en a d'en demander à l'Angleterre.

Il faut, ici, réfuter en deux mots un sophisme qui est trop facilement accueilli. Les Italiens affirment qu'étant à l'étroit sur un territoire beaucoup plus petit que celui de la France ils ont besoin de pays de peuplement. La vérité est que les colonies tropicales ou équatoriales ne peuvent pas absorber un grand nombre d'émigrants européens, qui y mourraient comme des mouches s'ils se livraient à un travail manuel. Ces sortes de possessions ne contiendront jamais qu'une très petite population blanche, composée d'administrateurs, de chefs d'entreprises et de contremaîtres. Sait-on que l'Allemagne, pourtant surpeuplée, n'avait avant la guerre, dans l'ensemble de ses colonies, que 14 000 ressortissants? Évidemment il en va autrement pour les territoires tempérés tels que le Maroc, l'Algérie et la Tunisie. Mais, même dans ces pays, il y a une limite à l'immigration européenne, si l'on ne veut pas éliminer l'élément indigène, qui y est chez lui. Un des grands mérites de la colonisation française dans l'Afrique du Nord est précisément d'avoir permis aux indigènes non seulement de se maintenir, mais même de s'accroître dans des proportions extraordinaires, tout en y introduisant un nombre suffisant, mais non exagéré, d'Européens. Au demeurant, ces colonies ne sont plus à prendre et les Italiens n'ont sûrement pas l'idée que nous pourrions songer à les leur céder. Cette parenthèse nous conduit tout naturellement à la question de Tunisie.

Celle-ci, telle qu'elle est posée entre la France et l'Italie, est d'un tout autre ordre que les précédentes. Nous l'exposerons très brièvement, car elle est bien connue. Le protectorat tunisien est, à l'est de l'Algérie, le pendant du protectorat marocain, et il est une des pièces essentielles de notre Afrique du Nord. Certains Italiens, arguant du terme de protectorat, prétendent, parfois, que nous ne sommes qu'à moitié chez nous en Tunisie. C'est se moquer du monde. Personne ne peut ignorer, pas plus en Italie qu'ailleurs, que nous tenons également aux trois morceaux de ce vaste territoire, qui,

sous des noms divers, forme un tout dont aucune section ne pourrait être détachée sans que l'ensemble fût compromis. Grâce à un travail acharné et à de grandes mises de fonds, nous avons transformé du tout au tout ces régions, non seulement dans notre intérêt, mais aussi dans celui des populations indigènes, qui, fait rare dans l'histoire de la colonisation, se sont multipliées, comme nous l'avons dit plus haut, depuis que nous y sommes installés. Il n'est pas un Italien sensé qui puisse se figurer qu'un État étranger pourrait s'emparer d'une portion quelconque sans nous avoir au préalable complètement écrasés. Dans ces conditions, nous sommes en droit de demander à tout pays entendant vivre en bonne amitié avec nous de renoncer à des dispositions, dont le maintien manifesterait l'arrière-pensée de se réserver un moyen d'action pour troubler notre occupation.

Tel est le cas de celle qui se trouve dans les conventions de 1896 et qui permet aux habitants originaires d'Italie de conserver à perpétuité leur nationalité. Nous désirons que, comme partout, les Européens, venus primitivement d'Italie ou d'ailleurs s'amalgament peu à peu à la population française, conformément à une évolution toute naturelle qu'il ne faut pas entraver artificiellement. La France voulait être en mesure de naturaliser les sujets italiens nés en Tunisie d'un père né lui-même dans ce pays. Très libéralement, afin de ménager le plus possible toutes les susceptibilités, elle a suggéré une combinaison consistant à n'appliquer la loi française sur la nationalité qu'à la troisième génération, au lieu de la seconde, en s'inspirant d'un accord que la France et la Grande-Bretagne ont conclu, le 23 mai 1923, au sujet des Maltais établis en Tunisie. En refusant de consentir à un arrangement de cette espèce, le gouvernement italien donnerait à penser qu'il se réserve d'agir, si les circonstances le permettaient un jour, contre nous en Tunisie. Il est clair que la France, qui a la ferme volonté de ne jamais laisser personne venir contester sa situation dans la Régence, ne peut accepter cela. Un règlement de cette affaire est non seulement la contre-partie indispensable des cessions de territoire dont nous avons parlé ci-dessus, mais encore la condition d'un rapprochement sincère entre les deux pays.

Comment nous lier d'amitié avec un voisin qui, sous un prétexte quelconque, voudrait se ménager des possibilités d'action dans un territoire qui est soumis à notre protectorat et que nous n'abandonnerons jamais?

Le tour est fait, croyons-nous, des différends coloniaux qui doivent être envisagés et réglés par la France et l'Italie. Mais il n'y aurait pas d'amélioration réelle et durable des relations entre les deux pays s'ils continuaient à être opposés en Europe. Le problème balkanique (plus particulièrement le problème de l'Adriatique) est un de ceux qui ont le plus pesé sur les rapports franco-italiens; par un certain côté, il se rattache à la politique générale, — dont nous parlerons tout à l'heure, — mais au point de vue auquel nous sommes placés en ce moment, il se réduit, en somme, à la question italo-yougoslave. L'Italie a reproché à la France son amitié pour la Yougoslavie. Rien n'est plus injuste, car la France n'a cessé de montrer que tout son désir était de s'entendre simultanément avec les deux pays et de servir, si c'était possible, de trait d'union entre eux. Il est inutile que nous consacrions de longs développements à cette affaire, car, ici même, dans un article qui portait le même titre que le nôtre, le comte Sforza l'a exposée tout au long [1]. Il a reconnu que la France avait fait tout ce qui dépendait d'elle pour que fût signé un accord à trois, auquel le gouvernement fasciste ne s'était pas montré tout d'abord hostile. Malheureusement, on changea, par la suite, d'avis à Rome. La France, voulant prouver combien elle désire que l'Entente à trois se réalise, se contenta de parapher le traité négocié avec la Yougoslavie. C'est seulement au bout de deux ans, le 11 novembre 1927, qu'elle se résigna à le signer, après avoir prévenu, longtemps à l'avance, le cabinet de Rome. Nous sommes toujours dans les mêmes dispositions. Il n'y a pas d'autre solution que celle à laquelle l'Italie avait paru se rallier à l'origine. Comme l'a dit le comte Sforza, il est évident qu'un traité à trois serait également avantageux pour chacun des contractants, pour l'Italie autant que pour les autres, et qu'il en résulterait un grand bénéfice pour la paix. Il est à souhaiter que nos voisins

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 août 1930.

d'outre-monts consentent à saisir les mains qui leur sont loyalement tendues.

Mais ce ne sont pas seulement des questions particulières qui ont rendu difficile l'accord entre la France et l'Italie; il y a aussi et par-dessus tout un grave problème de politique générale. Le plus souvent on évite d'en parler, parce qu'on croit faciliter ainsi le rapprochement. C'est une idée absolument fausse. Il faut, au contraire, aller au fond des choses et s'exprimer à ce sujet avec une franchise qui ne laisse rien dans l'ombre. Si des arrangements étaient successivement conclus en ce qui concerne les divers différends que nous avons étudiés, sans que se modifiât la politique générale italienne ce ne serait pas assez dire que rien n'aurait été fait; il faudrait affirmer qu'on obtiendrait un résultat contraire à celui qui était recherché.

C'est un fait incontestable que l'Italie a adopté une politique qui s'oppose partout et toujours à celle de la France. Nous croyons qu'en orientant ainsi son action, elle commet, à son propre point de vue, une erreur qui ne pourrait avoir à la longue pour elle-même que les conséquences les plus funestes et peut-être même les plus tragiques. Mais là n'est pas la question, puisque nous ne sommes pas en mesure de donner à l'Italie le sens de ses propres intérêts. Par contre, nous sommes bien obligés de reconnaître que ce serait une illusion dangereuse de croire à la possibilité d'un rapprochement avec un pays qui, après la liquidation d'une série de questions de détail, continuerait à prendre fait et cause pour les adversaires les plus déclarés de la consolidation européenne, dont dépendent et notre avenir et l'affermissement de la paix générale.

Depuis des mois, pour ne pas dire des années, le gouvernement italien n'a pas manqué une occasion de montrer qu'il travaillait, d'accord avec nos anciens ennemis communs de la guerre, à une révision des traités. On sait ce que cela signifie. M. Mussolini lui-même, dans des discours d'une violence sans précédent, a indiqué à diverses reprises que cette politique subversive menaçait particulièrement la France. Il a parlé plusieurs fois d'une période cruciale où de grands événements se produiraient et qu'il place vers 1935-36. Tout

en préconisant un désarmement qui, dans les conditions où il est demandé, vise sans aucun doute l'affaiblissement de la France au profit d'autres pays qui ne cherchent qu'à détruire les effets de la victoire de 1918, il a fait appel, en termes non voilés, à la décision de la force. S'il ne s'agissait que de paroles, ce serait déjà grave, car ces campagnes oratoires créent en Italie un état d'esprit périlleux, encouragent dans toute l'Europe les manœuvres des pêcheurs en eau trouble et rendent les rapports normaux à peu près impossibles. Mais les actes ont été conformes aux déclarations. La politique italienne tend à grouper tous les mécontents, qui sont pour la plupart des ex-ennemis; à Sofia, à Budapest, à Berlin, partout, elle soutient ceux qui veulent effacer les conséquences de la grande guerre et restituer aux vaincus, avec des dépouilles arrachées aux vainqueurs, leurs positions d'avant-guerre. Fait inouï, le 5 octobre dernier, à Coblence, lors de la mobilisation de 100 000 membres du « Casque d'Acier », il y avait un représentant officiel du grand conseil fasciste; c'est à cette réunion des pires ennemis de la France et de la paix qu'un de leurs chefs, M. Düsterberg, ne se contentant pas de parler comme toujours du déplacement des frontières orientales de l'Allemagne et de l'annexion de l'Autriche, a fait allusion aux cantons belges d'Eupen et de Malmédy et à l'Alsace-Lorraine.

Quant à la presse italienne, qui ne jouit pas de l'entière liberté de la nôtre et qui n'est qu'un instrument entre les mains du gouvernement, auquel elle est totalement soumise, elle ne cesse de préconiser un bouleversement européen, en soulignant qu'il serait particulièrement redoutable pour la France. Tout dernièrement encore, au début d'octobre, le journal le plus officieux du régime, le *Popolo d'Italia*, que dirige le frère même du Duce, M. Arnaldo Mussolini, prenant texte du succès des hitleriens aux élections allemandes, se réjouissait de constater que l'Allemagne paraissait se préparer à attaquer, le moment venu, la France, qu'il avertissait de l'attitude bienveillante pour le Reich que l'Italie observerait le cas échéant. Il envisageait, avec un visible plaisir, l'idée que la France pourrait perdre ses colonies. Il parlait de Nice et de la Corse comme de territoires italiens, de

l'Alsace et de la Lorraine comme de pays allemands. Après avoir prédit que la France se trouvera isolée, il ajoutait : « Que Paris le veuille ou non, la nouvelle Italie, qui est fasciste, suivra sa route, qui est encore la route consulaire et impériale de Rome. » Y aurait-il en réserve un César pour refaire la conquête de la Gaule?

Il est absurde de prétendre que les campagnes de la presse italienne n'engagent pas le gouvernement; elles sont trop systématiques et les journaux sont trop directement contrôlés par lui pour qu'on ne sache pas, de la façon la plus certaine, qu'ils s'inspirent de ses instructions. Au surplus, entre les déclarations officielles et les commentaires, parfois presque extravagants et trop souvent insultants, des feuilles fascistes, il n'y a qu'une différence de degré : la presse joue le rôle d'une avant-garde ou d'un corps d'exploration pour la diplomatie italienne.

Signalons un parallélisme instructif entre la politique italienne et la politique allemande. A Rome comme à Berlin, on entretient les meilleures relations avec les Soviets. Ceux-ci sont évidemment considérés comme des alliés dans l'œuvre de bouleversement européen qu'on voudrait entreprendre. Il y a là un fait de plus pour estimer à sa valeur une politique qu'on peut à bon droit qualifier de révolutionnaire et qui ne craint pas d'utiliser les instruments les plus répugnants.

A-t-on le droit de négliger, quand on étudie les rapports franco-italiens, ce problème de la politique générale? Nous croyons que ce serait commettre la plus grande des fautes. On n'aperçoit pas l'avantage qui pourrait résulter d'une série d'arrangements franco-italiens sur les divers points en litige, si, après ce règlement, le gouvernement italien devait poursuivre une politique qui tendrait au bouleversement de l'Europe et qui serait, par conséquent, extrêmement dangereuse pour la paix et foncièrement hostile à la France.

Notre conclusion pourra être courte et sobre, car elle se dégage d'une façon évidente de notre exposé. La question navale, telle qu'elle est posée entre la France et l'Italie, est insoluble, et de nouveaux pourparlers à son sujet ne seraient pas seulement inutiles, ils seraient par-dessus le marché malfaisants; il faut donc l'écarter quelles que soient les cam-

pagnes qui peuvent être faites contre nous à ce propos. En ce qui concerne les différends qui sont depuis des années l'objet de vaines négociations et que nous avons tour à tour examinés, nous croyons que des solutions parfaitement satisfaisantes pour les deux pays pourraient être trouvées dans les conditions que nous avons indiquées. L'impossibilité où l'on a été de s'entendre jusqu'ici ne tient pas, en réalité, à la façon dont se présentent ces questions particulières, mais au fait que le gouvernement italien s'est laissé entraîner à faire une politique générale qui est incompatible avec un accord de la France et de l'Italie. Là est le nœud de la difficulté. Beaucoup d'hommes qui le savent ne le disent pas, se figurant, bien à tort, qu'on surmonte de pareils obstacles en faisant semblant de ne pas les voir. Il importe, au contraire, que l'Italie soit informée de la manière la plus complète et la plus nette que, si la France ne demande pas mieux que d'être son amie, c'est à la condition que le gouvernement de Rome ne persévère pas dans une politique qui est dirigée en fait contre nous et qui ne peut mener qu'à des catastrophes, tout en essayant d'obtenir de nous toutes sortes de concessions. On ne gagnerait rien, on perdrait tout, en se prêtant à un jeu de dupe.

Certes, l'intérêt des deux nations serait de marcher la main dans la main pour travailler, d'un commun accord, à la consolidation d'une Europe profondément troublée. C'est pourquoi nous formons le vœu qu'un rapprochement se fasse. Nous redoutons, d'autre part, plus que tout une entente fictive entre des puissances qui poursuivraient des buts inconciliables. Tentons de voir si l'entente souhaitée est possible. Mais il faut se décider à poser la question sous son véritable jour. Ceux qui, chez nous ou à l'étranger, prétendent qu'en accablant l'Italie de cadeaux, la France obtiendrait facilement son amitié, se trompent du tout au tout. Ils raisonnent comme ceux qui ont cru qu'une série ininterrompue de concessions déterminerait l'Allemagne à adopter une politique pacifique et raisonnable. Jamais la faiblesse n'a été un moyen d'obtenir des amitiés, ni de servir la cause de la paix. Il faut se rappeler, en outre, qu'une entente ou une alliance fondée sur une équivoque permettant à l'un des

associés soit d'en faire un moyen de pression à l'égard de l'autre, soit de poursuivre une politique générale contraire à la sienne, ne pourrait qu'aboutir, en définitive, à une brouille complète. La France est certainement prête à s'unir à l'Italie pour une politique commune de pacification et de consolidation, qui servirait également les intérêts des deux pays et qui aurait pour l'Europe tout entière des effets bienfaisants. L'Italie, dont la situation a été particulièrement brillante dans les périodes où elle marchait d'accord avec la France, a-t-elle le même désir et la même bonne volonté? C'est ce qu'il s'agit aujourd'hui de savoir.

PIERRE BERNUS

IN ÆTERNUM

Sur son livret, le nom entier du soldat Taconnet, c'était Taconnet-Ducimetière, né à Annecy. Profession : ecclésiastique. Il avait souvent demandé à passer brancardier, mais le lieutenant Ledru, qui commandait la 22e compagnie, arrêtait toujours cette requête, car M. Ledru détestait les curés et au surplus trouvait celui-là particulièrement farouche et de mauvais augure...

Il était robuste, jeune encore, noir de cheveux et de peau, avec une voix très douce de timide ou de douillet. Il traînait dans ses poches des bouquins en plusieurs langues, en grec, en hébreu, sans parler de son bréviaire, quatre tomes reliés de noir, un par saison. Il était patient, il était calme. Les chefs ne l'aimaient pas, car visiblement il exécrait la guerre et les guerriers.

Je crois que M. Taconnet, dans la vie ordinaire, était missionnaire de la Salette, et habitait une triste banlieue de Lyon. On le concevait pourtant mal s'occupant de patronages; mais s'il savait parler aux enfants, il était maladroit devant les hommes, surtout devant les hommes en armes. Les petites gens le traitaient avec dureté, parce qu'il était trop poli apparemment pour être honnête, et parce qu'un type instruit qui tire au flanc, ne flatte nullement chez les autres l'esprit d'égalité. On lui reprochait surtout de ne pas se saoûler. Et pourtant il donnait son quart de vin. Quand on touchait la goutte, il se frottait les cheveux avec; ce qui est péché et scandale.

Une fois pourtant on le fit boire. Du vin rose assez traître, le soir du jour qu'on descendit de Verdun, sans feu ni lieu, sans foi ni loi, comme au sortir de l'enfer. Et même il chanta, des espèces de petites drôleries italiennes. Il dit qu'il les avait apprises à Rome où il était jadis au séminaire. Ah! il fallait que tout le monde fût bien las, bien parti...

Senza galletto,
La mia gallina,
La poverina,
Come farà?

Une complainte enfantine où l'on cherchait dans le monde entier le petit coq perdu. Et puis la romance du petit ramoneur :

Torino è grande, ma'l paesello
Dove son nato mi pare più bello...

Au bout de cinq minutes, on en eut assez, de ne pas comprendre. On le fit faire en se moquant de lui. Et il se tut une fois pour toutes.

***

Le même soir arriva au bataillon, dans un renfort, un beau lieutenant, qui était dans le civil M. l'abbé Dehergnies, d'un diocèse du Nord. Il fut pourvu d'un commandement à la 23e compagnie. Le soldat Taconnet, quelques jours après, osa bien se présenter à cet officier. Il lui fit demander audience par l'adjudant de bataillon, et sur la place du village il l'aborda :

— Enchanté de vous connaître, mon cher confrère, — dit le lieutenant Dehergnies.

Et ils se saluèrent au garde-à-vous le mieux du monde.

Le dimanche suivant, comme l'abbé Taconnet disait sa messe devant une douzaine de types, dans la boutique vide et pillée d'une épicerie, l'autre vint assister à l'office. Pas avant l'offertoire du reste. Il était rasé de frais, parfumé, avec un beau képi neuf et des pantoufles rouges. Il s'en alla juste au dernier coup de sonnette, pour ne pas gêner la

canaille et pour rejoindre sa popote où justement on offrait le mousseux.

***

Le bataillon avait vu jadis un autre officier du même bord que M. l'abbé Dehergnies. C'était le sous-lieutenant Lemaire, un Jésuite venu d'Angleterre, un grand rouquin, rose de peau, avec des lunettes d'or, et qui avait une vraie tête de vierge et martyre. Il n'avait pas fait long feu, et le soldat Taconnet-Ducimetière, alors évacué, n'avait pas eu le temps de le connaître : huit jours après son arrivée, cet homme consciencieux voulut faire une patrouille individuelle devant son propre secteur. Il s'aperçut que les sentinelles méritaient la confiance, car elles le tirèrent à bout portant; il mourut sur le parapet, sans protester, sans gémir, sans se nommer même. On le reconnut au matin. On ne le regretta pas. Il faisait trop de zèle et il était bien doux, mais pas franc.

***

L'année d'avant, la 21e compagnie avait compté dans ses rangs un nommé Bastard, qui s'intitulait étudiant en théologie et qui avait plutôt la tournure d'un toucheur de bœufs. C'était aussi avant le retour de l'abbé Taconnet, et pendant une période de cantonnements paisibles. Ce Bastard faisait figure d'énergumène. Il avait réuni autour de lui quelques dévots, qui portaient force insignes sur leur capote, malgré la défense officielle, lue au rapport. Il distribuait des Sacrés-Cœurs en émail et des Vierges de Lourdes en plomb; il donnait aussi des petites *Imitations* imprimées sur du papier pelure, qui, en cas de besoin, servait très bien pour rouler des cigarettes. Il avait un ennemi personnel dans la personne du soldat Butor, un gueulard de Lille, qui portait bien son nom, et qui propageait, lui, la libre-pensée, la fierté rationaliste. Butor faisait la chasse aux idoles. Quand il rencontrait un copain pavoisé de quelque médaille, il lui disait :

— Milliards de Di! t'as là une belle pièce! Fais-la-moi voir à cette heure!

Et quand il l'avait en main, il se la mettait entre les cuisses, en rigolant, et en criant :

— Tiens, garçon, je te la bénis!

Butor avait souvent dit qu'il voulait crever sans simagrées d'aucune sorte, et que les curetons n'auraient pas le droit de lui dire des prières sur le ventre. Le destin ne le prit pas au mot. Car il fut tué, mais dans un endroit tranquille. On eut le loisir de ramener sa dépouille, et il eut, comme tout le monde, dans un cimetière bien tenu, une croix blanche, avec un numéro noir. A part cela, il fut vengé d'une autre manière, comme on va voir.

***

Cet animal de Bastard s'était emparé de l'église déserte du patelin, et en avait fait son quartier général. Tous les soirs, il y célébrait une espèce d'office, avec cantiques et chapelet. Ne pouvant dire la messe, ni toucher à l'autel, il prononçait des allocutions, en se tenant à la grille où nul ne communiait plus. Il y faisait d'ailleurs du patriotisme, mais aussi de la politique. Il chantait la réconciliation des pouvoirs publics et de la religion. Il exaltait M. Ribot qui était alors ministre et qui, paraît-il, avait toutes les vertus civiques et privées. Il annonçait avec la paix le triomphe des bonnes idées et des bonnes mœurs. Au début cela attira la clientèle. Il avait eu l'idée ingénieuse de répartir en équipes, selon leur province et même leur langage, ses choristes bénévoles. En sorte que les gas du Nord chantaient des Noëls avec leur accent rauque.

Il est né, che petit-n-éfant,
Che petit n-éfant du miraque :
Il est né, che petit-n-éfant,
Cantons tous sen avènement.

Et ceux du Midi, peu nombreux, mais qu'on reconnaissait à ce qu'ils étaient plus barbus et plus sales que les autres, hurlaient sur un air de marche :

Prouvençau e catouli,
Nostro fé, nostro fé n'o pa fayi, n'o pas fayi...

Par malheur pour le séminariste Bastard, il n'était jamais venu un seul Breton dans le régiment; et par malheur aussi, l'incrédulité ou du moins le prosaïsme reprirent vite leurs positions dans la foule. Il n'évangélisait que des paysans sournois et des ouvriers d'usine à grande gueule. Son pire adversaire était le respect humain, qui régnait en maître, depuis qu'on n'avait plus si peur de claboter qu'au début : la guerre était devenue une profession, une variante désagréable à la vie de caserne, mais chacun espérait bien s'en tirer par adresse ou par chance. On n'avait plus d'humilité devant les forces inconnues, on ne désirait plus de magicien. Et il se trouvait que les officiers ne montraient point de religion. Le colonel lui-même, qui eût donné le ton, n'avait pas d'aumônier attitré; et on disait que le général de division était quelque chose comme dignitaire de l'église positiviste, vous savez, pour le culte de l'Humanité. Un drôle de corps qui faisait casser des gueules tout comme un autre, mais qui, il faut croire, avait des sentiments avancés et modernes.

***

Le séminariste Bastard patissait enfin de l'impopularité de certaines ouailles. On remarquait surtout dans son troupeau de ces petites gens qui sont nés clients ou vassaux, toujours en quête d'une protection ou à l'affût d'un cadeau. Grâce à lui, ils se touchaient les coudes, ils se sentaient groupés dans l'immense désert de régiment; ils étaient inscrits à des œuvres pieuses qui leur trouvaient des marraines parmi les bonnes dames de petites villes, leur faisaient adresser des tricots, des pastilles de Vichy, des berlingots de couvent. L'un d'eux, recommandé à des religieuses, recevait tous les mois un cylindre de fer-blanc empli de palets en chocolat, gloire des tourières. Une fois il eut la surprise de trouver à la place tout un rouleau d'hosties. Un aumônier quelconque reçut, par la même erreur, les bonbons du soldat, et ces hosties, évidemment non consacrées, une escouade les goûta, les mâcha, les déclara rudement fadasses.

Le modèle de ces paroissiens était un certain Lecat, personnage solennel, cultivateur de son état, et père de famille

par profession. Il ne pouvait ouvrir la bouche sans se vanter d'avoir trois enfants, sans lamenter avec une résignation acrimonieuse le malheur qui mettait au front une personne aussi précieuse que lui. Il servait la messe, dans les temps de l'abbé Taconnet, il aidait le jeune Bastard dans ses simulacres d'offices. Il intriguait pour une place de cuisinier, et faisait valoir qu'il n'était pas ivrogne, et qu'il connaissait la tambouille, ayant une femme de mérite à son foyer. Il correspondait avec la plus honorable des marraines, qui n'était rien de moins que madame la générale de Castelnau. Comme il montrait les lettres, on l'appelait Castelnau dans sa compagnie. Mais on l'appelait aussi Gaspard. Il faut savoir que dans un argot sacrilège, avaler Gaspard, c'est faire la sainte communion.

Le séminariste Bastard n'aurait pas réussi à saper les bases de la religion dans ce bataillon d'infanterie s'il s'était borné à évangéliser ses pairs; mais ce garçon-là, non dirigé, et agité d'une maladresse naturelle, s'improvisa grand sermonnaire, et se mit à accuser les gentils. Il avait été témoin aux tranchées de scènes qui, sans doute innocentes et même parodiques, parurent suspectes à sa naïveté. Il en fit le propos d'un de ses prêches, aussitôt après la relève. Il dénonça à grands cris les mœurs infâmes où s'engageaient certains hommes du régiment; montra la corruption florissante insultant Dieu et la nature, sous l'aile de la mort même qui planait sur ces malheureux; il ne craignit pas de dire que des gradés, peut-être des officiers, en étaient adeptes ou complices. Il se demanda si le soufre et le feu qui détruisirent les villes maudites, au temps du roi Loth, étaient plus divins que les gaz et les obus qui menaçaient un stupre si abject. Ses auditeurs, qui n'avaient jamais pensé à mal, finirent par ricaner. Le scandale se répandit par les murmures, et deux jours après, pour l'apaiser, le soldat Bastard, aligné en vivres et en solde par son sergent-major, engueulé par son capitaine, courbé sous son sac et sous la réprobation de tous, fut muté à un autre corps de la brigade. L'histoire oblige de dire qu'il y fut tué bientôt, toujours innocent, et convaincu d'être persécuté, ce qui est une circonstance désagréable pour mourir.

***

A la même offensive, dont la date importe peu, M. le lieutenant Dehargnies eut encore plus de malchance. Il fut écrasé par un obus, et un morceau de sa jambe, dit-on, pendait à ce qui restait des arbres. Strictement parlant, on ne le retrouva point, et il n'eut pas cette sépulture chrétienne que Butor avait obtenue en la refusant.

L'abbé Taconnet apprit depuis lors que M. Dehargnies appartenait à une très riche famille de châtelains et, par habitude, ne frayait pas avec le pauvre peuple. De peu de santé, paraît-il, et neurasthénique,... il ne faut pas juger trop vite cet homme parfumé, qui était mort tout comme un autre.

La vie n'était guère tenable pour une âme sainte et délicate dans une escouade de la 22e compagnie. L'ennui dans l'activité incessante et brutale, la solitude dans la promiscuité, ce n'eût rien été encore sans l'impression horrible de n'être plus qu'un inutile, et même une sorte de monstre. L'abbé Taconnet se sentait parfois engourdir; il était près de perdre la conscience de sa personne, de sa qualité. Brusquement il lui paraissait inconcevable qu'il fût autre que les brutes qui l'entouraient et l'assiégeaient de leurs cris, de leurs gros mots, de leurs ronflements, de leurs éructations, de leur bruit, de leur odeur. C'était une tentation comme une autre. La matière est forte contre l'esprit; elle le convainc parfois que sa révolte est absurde, qu'elle offense aux lois de la nature. Il fallait une bien grande force d'âme au soldat Taconnet pour ne pas désirer s'endormir du sommeil de la terre, pour ne pas renier sa pensée, seul reflet de Dieu après tout... pour saisir à heures fixes ses petits livres reliés de noir, ou, quand c'était impossible, pour se réciter des prières, les yeux fermés, pour rassembler ses méditations, sur une couche de paille pourrie, à dix pieds sous terre. La première condition était de se dire fermement : « La guerre n'existe pas. La guerre, ni ces gens-là n'offrent aucun intérêt. »

Chose affreuse, il s'était astreint au début à aimer les hommes qu'il voyait vivre, survivre, souffrir et mourir. Mais il avait dû tuer ce sentiment mol et facile, parce qu'ils n'y répondaient point du tout, et qu'à ce jeu il perdait, lui,

sa raison d'être. Il savait bien que ce prochain, qu'il faut théoriquement aimer et servir, lui demandait de quitter le service et l'amour de Dieu

***

L'hiver de 1917 fut marqué d'un grand bonheur Le fourrier de la 21e compagnie étant mort, son remplaçant arriva d'un dépôt. Et il se trouva que c'était M. l'abbé Mary, du diocèse de Sens, professeur au petit séminaire de sa ville. Un homme maigre et blond, bien rasé, avec des yeux fiers : il ressemblait à une gouvernante anglaise. M. Taconnet trouva en lui un ami sûr et prudent. A chaque repos, ils se promenaient ensemble, au pas, sur la route, loin des granges et des bistros, où l'on braille. Dès qu'ils se sentaient réunis, ils reprenaient de la dignité et de la fierté. Ils n'étaient plus du siècle. Ils s'avertissaient muturellement de saluer les officiers, car ils étaient déjà près d'oublier leur servitude. M. Mary, moins opprimé, et longtemps resté à l'arrière, avait moins d'amertume que M. Taconnet; de plus il était peureux devant la société qu'il savait brutale et malfaisante. Or l'armée n'était que la société en état de rage. Ils avaient tous deux l'habitude de parler bas. Et de fait ils tenaient des propos répréhensibles. Ils s'étaient, après bien des ambages, trouvés d'accord sur des questions périlleuses, sur l'action pacifique du pape, sur le Saint-Empire d'Autriche, et ils arrivaient à des entretiens qui ne doivent pas être rapportés...

Ils se demandèrent une fois si, au total, les Français ne sont pas, comparés surtout à leurs ennemis, un peuple dénué de vie intérieure. M. Mary en convenait d'après des textes. Ces textes étaient un livre de chansons allemandes, un Feldbuch qu'il avait trouvé dans un abri Il les lisait avec admiration, y reconnaissant du Gœthe, du Heine, ou, à défaut, des romances fort honorables. Tandis que leur 6e bataillon, champion de la civilisation et du droit, ne ressassait que des scies obscènes ou des rengaines de café-concert, la *Femme aux bijoux*, la *Souris d'hôtel*, ou ce poème lyrique et biologique que le cycliste Léon avait mis à la mode :

Parmi tous les animaux qui pissent
Y a qu'les chiens, y a qu'les chiens
Y'a qu'les chiens qui lèvent la cuisse.

D'habitude M. Taconnet exposait ces remarques avec une cruauté satirique, et M. Mary les approuvait avec des soupirs discrets, Mais quand ils étaient tous deux bien fatigués, bien dégoûtés de la vie, et sans confiance dans l'avenir, ils s'avouaient timidement que le monde leur semblait ignoble et perdu, et qu'il devait y avoir sur terre un tout petit nombre d'êtres possédant une âme, parmi lesquels un nombre infime aspirait à connaître les vérités religieuses, à compter avec l'au-delà, et à survivre... M. Taconnet se demandait parfois si ce manque total de métaphysique ne caractérisait pas la France. Un soldat lui avait dit, dans un train, que la nuit de Noël, dans certains secteurs, nos troupes entendaient les Boches chanter des cantiques solennels ou des psaumes. Il paraît même qu'on les faisait taire à coups de grenades. Et, vraie ou fausse, cette histoire ne l'enorgueillissait pas...

A la suite de ces entretiens, il se sentait pour son confrère Mary une amitié de complice; et Mary, âme plus douce et plus féminine encore, lui donnait l'illusion d'être un homme très hardi et très subversif. C'est un grand plaisir quand on a choisi par vocation d'être au nombre des éternels vaincus et qu'on n'attend rien de ce monde. Ils se ménageaient mutuellement de petits plaisirs, des surprises; ils échangeaient leurs livres, quand une bonne âme leur en envoyait; ils faisaient popote ensemble dans les villages où restait par hasard une vieille femme dévote, ou même un sacristain. Ils se chauffaient du chocolat, y mettaient du rhum, fabriquaient ainsi une bavaroise, dont le nom même était devenu mal sonnant. Ils n'avaient jamais cessé de s'appeler « monsieur » quand ils étaient seuls. Mais une plaisanterie favorite de Taconnet consistait à dire au fourrier, en parodiant l'Évangile :

— Mary, Mary, vous avez choisi la meilleure part... Et elle ne vous sera point enlevée.

***

Pour dire le vrai, à chaque fois qu'on montait en ligne, ils tremblaient l'un pour l'autre. Taconnet était plus exposé. Mary restait parfois au poste du commandant et se promenait dans les boyaux, mais son ami prenait la garde, rampait dans des patrouilles, tirait dans les alertes; heureusement on ne faisait pas d'offensive à ce moment, dans ce coin-là : il n'y avait des vraies batailles que le souvenir d'un cauchemar d'horreurs, presque impossibles, et de ce rôle invraisemblable qu'avait tenu, dans la fumée, dans la boue, dans les débris de ferraille et de chair, M. l'abbé Taconnet, soldat de deuxième classe, armé d'un fusil et d'une baïonnette... S'il a jamais commis l'homicide (*Non occides!*) il ne le sait point, et Dieu juge en tout cas qu'il a refusé dans son cœur ce que les hommes commandent à son corps.

A présent, dans les occasions graves, il avait un souci de plus, affreux et lancinant. Il craignait que le fourrier Mary ne se fît tuer quelque part, sans prévenir; à cette idée, il se revoyait brusquement seul, sans ami, et des sueurs froides, comme dans la peur égoïste, lui coulaient sur le dos. Il priait pour lui, humblement, avec le sentiment d'importuner le bon Dieu par ses exigences et d'attirer l'attention de la Justice éternelle sur sa chance à lui, Taconnet, déjà merveilleuse, déjà excessive... Car il était au fond modeste et ne se croyait aucun droit au bonheur temporel, au rebours des hommes ordinaires. Il dit un jour à Mary :

— J'espère bien que vous ne passerez pas sous-lieutenant. Dans une section, vous seriez bien capable de vous faire casser la figure.

— On me proposera si on veut, — répondit Mary avec douceur.

Ils se turent un moment, par désespoir de s'exprimer l'un devant l'autre. A la fin, Taconnet murmura :

— Si vous voulez me faire un plaisir, monsieur Mary, promettez-moi, jurez-moi de ne pas vous exposer bêtement... je veux dire inutilement... Pardonnez-moi. Je ne sais plus ce que je dis.

Il détournait la tête, car il entendait sa voix chevroter

et il avait peur, réellement, de fondre en larmes. Il ajouta seulement :

— On aura besoin de prêtres après la guerre, plus que jamais, vous le savez bien.

Et cet argument banal, ce lieu commun de Semaine religieuse, lui faisait honte à mesure qu'il le prononçait.

***

M. Mary promit. Les grandes affaires du printemps 1918 le laissèrent indemne et sous-officier. Il se produisit pourtant une circonstance bizarre. Son capitaine, commandant la 2e compagnie, un certain Mougeot, attrapa dans un village près de Châlons, une maladie vénérienne et s'en aperçut, non sans jurons, le surlendemain du retour aux tranchées. Le major alerta les autorités. Par ordre du prévôt de la division, on enjoignit au fourrier Mary de descendre des lignes et de se rendre au village pour retrouver le cantonnement, la maison et la femme suspecte, qu'on devait expulser aussitôt de la zone des armées.

Il prit donc ses bagages et fit vingt kilomètres à pied, dans la poussière de craie, sous un soleil affreux, pour remplir cette mission peu convenable à son état et, pour n'importe qui, assez ridicule. En revenant, il passa à hauteur des batteries lourdes; il s'assit pour boire un coup. Un obus arriva du fond des cieux et l'écrasa. Il y a mille façons de tomber au champ d'honneur.

***

M. Taconnet n'apprit pas vite cette nouvelle. Ce fut deux jours après. Il n'eut pas le temps de se désoler, car, par un hasard curieux, ses vœux se trouvaient comblés et il venait d'être nommé brancardier...

Ses nouveaux camarades le reçurent sans amabilité, vu qu'ils se trouvaient à ce poste, eux, par la grâce de leurs cheveux gris et de leur famille nombreuse. Pour lui donner le goût du métier, on l'envoya faire une sale corvée dans un coin du secteur où il y avait eu du grabuge huit jours plus tôt.

Il restait là les murs écroulés d'une ferme, dans un semblant de vallon marécageux, des tranchées pleines de loques, de boîtes à conserves, et de chargeurs allemands, et dans un trou empli d'eau, d'une eau qui avait la couleur du purin, le cadavre d'un ennemi... Le cadavre, chose bizarre, était parfaitement conservé dans ce bain innommable. On voyait flotter ses chairs pâles, son visage de noyé placide; il était comme accroupi; il ressemblait à Marat poignardé.

Les autres proposèrent de verser seulement sur cette chose affreuse la terre des parapets, et de planter un bout de bois avec un casque. Mais le caporal eut une idée gracieuse. Il ordonna à Taconnet de vérifier l'identité du corps. L'abbé se pencha, rehaussa ses manches. Il vit soudain dans le miroir brun de l'eau croupie son propre visage.

Brusquement il songea au fourrier, son ami, qu'il ne retrouverait jamais, et il sentit une pitié écrasante pour lui, pour le monde, pour la victime qui était là. Il eût voulu sincèrement être mort, et le mort ne le dégoûtait pas. En même temps, comme on n'est pas maître de sa carcasse, ses mains frémissaient, et quelque chose tomba dans l'eau du trou : c'étaient des larmes.

— Vas-y donc, monsieur l'abbé, — cria une voix derrière lui. — Il ne te mangera pas, le Boche.

Alors il saisit la manche du mort, il toucha la chair gonflée du poignet, il plongea ses doigts vivants dans ce liquide noir qu'avaient suinté le corps et la terre. Il tira le torse, il empoigna des étoffes, des agrafes, arracha une médaille... Tout cela ne sentait rien, que la faible âcreté du sol. Il trouva autour du cou une chaînette, où pendait une croix. Il avait enfin découvert un chrétien.

Il se signa tranquillement et commença de remuer les lèvres; à ce moment, il vit ses mains souillées, ruisselantes, qui se croisaient, et elles lui firent horreur. Il les enfonça dans la terre pour les sécher. Il dit aux autres, machinalement :

— Vous pourriez vous découvrir, tout de même

Ils enlevèrent leurs casques. Ils n'y avaient pas pensé, observant beaucoup plus la tête que faisait le nouveau que la dépouille inconnue. Puisqu'il travaillait si bien, ils allèrent flâner à côté, emportant leurs pelles. M. l'abbé Taconnet

combla tout seul le trou, et s'agenouilla. Puis, les voyant revenus, il fit le brave et se releva en sifflotant. La seule chanson profane qu'il sût :

Senza galletto,
La mia gallina,
La poverina,
Come farà?

Il tremblait de tous ses membres. Et pour la première fois, il eut un désir, le désir monstrueux, mais peut-être non sacrilège, que la guerre ne finît jamais, qu'elle fît disparaître la race des hommes...

ANDRÉ THÉRIVE

LA PREMIÈRE EXPLORATION

DE

PIERRE SAVORGNAN DE BRAZZA

Au lendemain de la guerre de 1870 un jeune aspirant, admis dans notre marine, à titre étranger, Pierre Savorgnan de Brazza demanda la naturalisation. Le jeune homme, ayant satisfait aux examens du *Borda*, avait servi sur un de nos bâtiments pendant la guerre, de plus il avait pris part à une expédition destinée à transporter des troupes en Kabylie, mais il n'était encore âgé que de dix-neuf ans. La naturalisation française, à laquelle il avait droit comme étranger ayant combattu sous nos drapeaux, ne pouvait lui être accordée qu'à sa majorité. Brazza dut se résigner à attendre.

On l'affecta, sur ces entrefaites, à la division de l'Atlantique Sud et il commença sur la *Vénus* un voyage le long des côtes africaines. C'était le pays qui avait toujours hanté ses rêves. Que de fois, dans son enfance, il était resté figé devant les grandes taches blanches qui parsemaient encore les cartes d'Afrique! Que de fois, surtout, il avait rêvé à cette région équatoriale, vierge encore de tout nom, énigmatique, mystérieuse!

L'inquiétude du public, que tourmentait alors le sort de Livingstone disparu depuis plusieurs années dans ces terres inconnues, donnait plus de force encore aux imaginations du

jeune aspirant. Il rêvait d'explorer le centre de l'Afrique, d'en assurer la possession à sa nouvelle patrie, la France.

Les Brazza, dont les châteaux de Brazzaco et de Savorgnan sont situés près d'Udine, portaient sur leur blason des trompes d'éléphants rappelant les exploits d'un ancêtre aventureux. De tout temps, ils avaient eu de la sympathie pour la France. Germanico de Brazza avait même, au XVIe siècle, servi sous notre roi Henri II. Aussi, privé de patrie, puisque les États vénitiens étaient tombés sous le sceptre de l'Autriche, Pierre de Brazza avait suivi une impulsion toute naturelle, lui qui était marin-né, en offrant ses services à la marine française.

Quand la *Vénus* au printemps 1874 vint jeter l'ancre à l'embouchure de l'Ogooué et quand Brazza fut autorisé à quitter le bord pour une courte permission, il avait déjà son projet en tête; il voulait remonter le fleuve, dépasser les limites atteintes récemment par Compiègne et Marche et s'aventurer au cœur même du pays mystérieux.

Quelle fortune pour le jeune enseigne et avec quelle joie il partit en compagnie du docteur Gagneron et de son ami Latour! Il étudia avidement le sol, les animaux, les plantes.

Mais ce qui retint le plus son attention, ce furent les eaux du fleuve. Il aurait désiré en étudier tous les bras, en sonder toutes les profondeurs, en dénombrer les îles. Dans cette hydrographie compliquée, rien ne le laissait indifférent, pas même les vastes marais enfiévrés qui infestent le littoral. Partout il voulait découvrir de l'eau. Plus il en rencontrerait, pensait-il, plus les sources de l'Ogooué seraient reculées et plus profondément pénétrerait dans le continent celui qui parviendrait à en remonter le cours.

Quand les trois permissionnaires rejoignirent la frégate, ils étaient pleins d'informations et fiers de leur randonnée. Les sagaies, les arbalètes et les couteaux qu'ils rapportaient n'avaient pas, comme les ivoires des camarades, été achetés dans une factorerie européenne de la côte. Leurs trophées à eux étaient le produit de négociations compliquées avec de vrais indigènes, auxquels ils avaient démontré la supériorité des aiguilles à coudre sur les armes du pays.

A partir de ce moment, Brazza cessa d'arpenter le pont

où il avait l'habitude de balancer nonchalamment ses larges épaules. On ne le vit plus les mains crispées sur le bastingage, les yeux fixés au large vers les horizons vagues. Il fréquenta moins le carré. En dehors des heures de service, il recherchait la solitude de sa cabine; dans ce cadre étroit il se mit à rédiger ce qu'il appelait son « fameux rapport ».

Fameux ne voulait nullement dire que le document était ou allait être célèbre. Ce qualificatif signifiait que chaque page lui avait coûté bien des efforts. Il maniait mal notre langue; sa phrase toujours imagée manquait de clarté et sa plume encore moins alerte que sa parole ne bénéficiait pas du secours de gestes infiniment suggestifs et de jeux de physionomie, chez lui, plus expressifs que les mots.

D'autres à sa place se seraient découragés; aux difficultés de forme venaient s'ajouter celles inhérentes au sujet qu'il traitait. Son ardent désir d'aboutir et d'obtenir à tout prix une mission lui permettant d'explorer l'Afrique équatoriale le rendait à ce point nerveux que ses meilleurs arguments semblaient affaiblis par la critique qu'il en faisait lui-même. Avec sa manière de devancer les événements, il ne pouvait écrire sans voir son rapport sur les bureaux du Ministère de la Marine et imaginer toutes les objections que son projet ne manquerait pas de soulever. Et il les formulait, sans attendre, pour pouvoir y répondre lui-même.

Il était d'autant plus incité à croire à l'importance de l'Ogooué comme future voie de pénétration vers le centre africain, que Paul de Chaillu, Serval, Walker et ses propres chefs, Duperré et du Quilio, avaient constaté l'énorme débit du fleuve. Tout ce volume d'eau ne devait-il pas faire supposer logiquement que l'Ogooué était le déversoir de grands lacs inconnus? Peut-être le fleuve avait-il les mêmes sources que le Loualaba de Livingstone?

Mais Brazza, tout pénétré qu'il était de cette hypothèse, se garda bien d'en faire la base de son rapport. Il resta, au contraire, dans une prudente réserve, se contentant de déclarer que :

« *Si l'Ogooué n'avait pas un parcours aussi considérable qu'il le pensait, il en serait quitte pour s'enfoncer vers l'Est-Nord-Est, s'arrêtant chez les différentes peuplades. Appre-*

nant peu à peu leur langue, il continuerait sa route à la recherche des lacs ou des cours d'eau par où doit s'écouler la grande masse liquide qui tombe sous l'équateur. »

Avant d'aborder la question de son escorte, il hésita longuement, non par manque de décision, mais pour découvrir une formule acceptable pour ceux qui, assis dans des fauteuils, décident du sort des lointaines entreprises.

Il proposa d'emmener une escorte assez nombreuse pour ne pas être qualifié d'utopiste, mais insuffisante pour engager un combat qu'il était bien décidé d'éviter à sa façon,

Son rapport signé et remis à ses chefs, Brazza n'était pas au bout de ses peines. A présent il craignait tout de « Paris ». N'allait-on pas dire dans les ministères qui lui faisaient si peur qu'un jeune Italien était le dernier à qui l'État français devait confier une mission dans une possession française? Pourquoi dans l'inconnu de l'Afrique lancer cet inconnu? Quelles garanties donnait-il? Compiègne et Marche, autrement qualifiés pour une tâche semblable, venaient d'échouer. Et puis, le continent noir valait-il la peine qu'on s'en occupât à tel point? — Mille autres raisons pour rejeter sa demande lui venaient à l'esprit, si bien qu'il ne put tenir en place. Invoquant la nécessité de régler la question toujours en suspens de sa naturalisation, il demanda un congé et gagna rapidement le terrible Paris. Là il espérait commenter son rapport avec assez de conviction pour fléchir les désabusés du Ministère et convaincre le Ministre lui-même, qui, à cette époque, était l'amiral de Montaignac.

L'audacieuse sagesse des projets du jeune homme séduisit en effet l'Amiral qui devint pour le futur explorateur un protecteur dévoué. Grâce à lui, Brazza ne se découragea pas quand il apprit que sa naturalisation française enfin obtenue lui retirait les galons si péniblement acquis. Il n'était plus aspirant servant à titre étranger mais simple matelot. L'amiral de Montaignac lui indiqua le moyen, en passant les examens de capitaine au long cours, d'être réintégré dans les cadres. Ce véritable *deus ex machina* aplanit pour lui toutes les difficultés inhérentes à l'organisation d'une mission et obtint, tant du ministère des Affaires étrangères que de celui de l'Instruction publique, l'appui dont le jeune ambi-

tieux avait besoin. L'année 1875 s'ouvrit donc devant Brazza pleine d'espérance. Le principe de la mission était agréé, les examens de capitaine au long cours passés. Si les subventions qui avaient été accordées au jeune explorateur étaient modestes, quelques milliers de francs, il s'était, par contre, assuré des concours dévoués.

Le marquis de Compiègne lui avait recommandé un de ses anciens collaborateurs, le botaniste Alfred Marche, et un interprète de confiance, Chico. Brazza avait découvert lui-même un jeune docteur, Noël Ballay, plus désireux de participer à une aventure africaine que de terminer sa thèse. A ce personnel si restreint ajoutons le quartier-maître Hamon et une douzaine de laptots, et nous aurons énuméré tout le personnel de la première mission Brazza.

S'il fallait une preuve de la résolution prise par le chef de persuader et non de combattre, l'armement de la petite expédition la fournirait. Outre les 12 fusils Chassepot destinés à l'escorte et approvisionnés à 300 coups pour les trois années d'absence, — c'est-à-dire le nombre de cartouches qu'une mitrailleuse actuelle tire en moins d'une minute, — il emportait 4 fusils de chasse, et quatre carabines Winchester à répétition. Ces carabines, réservées aux membres blancs : Brazza, Marche, Ballay et au quartier-maître Hamon, avaient été recommandées par le marquis de Compiègne comme susceptibles d'impressionner les indigènes.

L'arme qui pouvait débiter tant de cartouches sans être rechargée devait être considérée par les noirs comme un instrument magique. Tout en respectant le fusil ordinaire, le nègre en comprend le mécanisme puisqu'il voit introduire dans l'arme à feu la balle meurtrière. Le Winchester, par contre, manié par un homme habile et averti qui a soin de ne jamais opérer le chargement quand il est observé, fait croire aux natifs qu'il est en présence d'une arme « fétiche » pouvant tirer indéfiniment.

Pendant que Ballay, à Toulon, répartissait les neuf tonnes de marchandises dans les caisses appropriées aux transports en pirogues et au portage, Brazza, en véritable commis voyageur, se procurait les articles d'échange, les menus objets indispensables à qui veut pénétrer pacifiquement dans

des régions peuplées de « primitifs ». Les chambres de commerce des grands centres intéressés à son entreprise favorisèrent les négociations. Dans la ville de Rouen, il se procura, à bon compte, des kilomètres d'étoffes, plusieurs ballots de cotonnades lui furent gracieusement offerts. Un négociant lui donna généreusement près de cent kilogrammes de perles lustrées. A Venise il fit encore, au point de vue lucratif, d'excellentes affaires. Sa famille qu'il était venu saluer se substitua à lui pour solder la nombreuse verroterie acquise au pays des aïeux.

***

Quelques semaines plus tard, la petite expédition remontait le delta de l'Ogooué sur le garde-côte qui devait la débarquer à l'endroit où la navigation à vapeur devient dangereuse. Montrant les caisses et les bagages alignés sur le pont du *Marabout*, Brazza se tourna vers ses compagnons et leur dit :

« Voilà notre capital, Messieurs; à nous de le faire fructifier. »

Une forte marée aidait le bateau à remonter le courant du fleuve; mais le *Marabout* qui emportait tant de volonté et si peu d'hommes n'avançait pas assez vite au gré du chef. Celui-ci avait la sensation, à présent, d'avoir rompu les amarres avec le monde civilisé, de laisser derrière lui tout le long cortège d'ennuis inséparable de l'organisation d'une mission officielle. Adieu les difficultés administratives, les jalousies de bureau, l'inertie fréquente chez ceux qui, bien déterminés à ne jamais quitter leur place dans la Métropole, gênent, comme à plaisir, les gens d'action. Adieu famille et amis, Rome, Udine et Paris; désormais ce n'est plus au vieux pays de naissance ou d'élection que l'on devra succès ou défaite, mais à soi-même.

Quelle joie de mener à sa guise les hommes et les choses confiés à vos soins! Et pourtant ce sentiment de fierté était mêlé d'inquiétude. Brazza commençait à sentir le fardeau de sa responsabilité. Le poids était d'autant plus lourd que ce chef de vingt-trois ans n'avait pas l'insouciance propre

à son âge, mais, au contraire, devançant les événements, vivait par l'imagination dans les peines à venir.

Quand la nuit vint, avec la rapidité habituelle aux régions équatoriales, il tomba dans une rêverie mélancolique.

L'atmosphère était lourde, le ciel se teintait d'un gris de plomb, Brazza regardait les berges qui s'allongeaient, à peine élevées au-dessus des flots d'où s'exhalait la malaria. Devant lui l'horizon se rétrécissait, fermé par d'innombrables îles bordées de palétuviers dont le vert assombri par le soir mettait au fond du cœur une sorte de défiance. Les branches détachées de chaque tronc, avant de plonger dans la vase, s'enchevêtraient en mystérieux arceaux ou en fourrés inextricables. Des nuées de chauves-souris entouraient le bateau : leurs cris aigus et stridents jetaient dans l'air une note désolée. Sur le rivage le chant rythmé et plaintif d'une procession d'esclaves traînant leur lourd carcan se fit entendre et le *Marabout*, au terme de son voyage, débarqua l'enseigne de Brazza et son escorte au pays des Inengas, où Marche les avait précédés pour porter les cadeaux d'usage et se procurer des pirogues.

Le roi Renoké, dont l'influence s'étendait au loin dans ces régions et qui jouissait d'un pouvoir incontesté sur les tribus riveraines, ne tarda pas à se présenter. Son prestige de chef légitime et de grand féticheur était accru du fait qu'il s'était volontairement rendu aveugle. Ce que Clemenceau appela le voile du bonheur serait dénommé, par la superstition africaine, celui de la clairvoyance, puisque le sacrifice de la vue doit être compensé par une « supervision » intérieure.

Le fétichisme est un code à la fois religieux, social et politique, dont la connaissance se transmet par tradition et donne au dépositaire une autorité considérable. Renoké arriva donc devant Brazza comme un puissant seigneur, capable, s'il le voulait bien, de lui ouvrir le fleuve et les régions d'où aucun voyageur blanc n'était encore revenu.

Appuyé sur deux adolescents, il se pavanait devant ses femmes, toutes pénétrées d'admiration pour sa nouvelle tenue. Il portait le chapeau haut de forme encerclé d'une somptueuse couronne de marquis en pierres fausses, cadeau de Brazza, qui lui-même l'avait reçu de la Société de Géographie avec la défroque du Théâtre Impérial des Tuileries.

En pareille circonstance, l'Européen ne peut dissimuler son désir de progresser rapidement. L'intérêt du chef indigène, au contraire, est de garder dans sa tribu le possesseur de marchandises convoitées en lui faisant payer le plus cher possible ce que les natifs fournissent journellement. Brazza, par la suite, devait passer maître dans ces manœuvres diplomatiques, mais il n'était alors qu'à ses débuts et avait d'autant plus hâte de pousser de l'avant qu'il savait le docteur Lenz, explorateur autrichien, déjà dans l'Ogooué. Rattraper cet étranger, connaître ses intentions et ses objectifs paraissait chose urgente et le jeune chef de mission, sans détours suffisants, exigea de Renoké pirogues et pagayeurs en manifestant qu'il entendait payer largement tous les hommes qui le serviraient.

Le roi l'écouta en fumant sa grande pipe qu'un gamin venait d'allumer à la braise. Il aspira longuement, puis renvoya la fumée par petites bouffées rapides. Un quart d'heure s'écoula ainsi, sans qu'il daignât rompre le silence. Puis la pipe passa de bouche en bouche, provoquant chez chacun une profonde méditation, et ce ne fut qu'après qu'elle eut fait le tour complet des assistants que la décision royale fut prononcée. Elle était évasive et Brazza comprit que Renoké, qui, pourtant, avait signé un traité de commerce avec la France et reconnu la liberté de navigation, n'était disposé ni à commercer ni à ouvrir son fleuve aux étrangers. Deux mois de palabres s'ensuivirent. Ils ne furent pas inutiles puisqu'ils permirent à Brazza de constater dans cette tribu de trafiquants d'esclaves les ravages causés par la traite, qu'il était venu combattre, et de gagner l'amitié et le respect du vieux roi.

Il fut même choisi comme arbitre dans un différend indigène. Enfin, Renoké, non seulement consentit à fournir les moyens de transport, mais s'offrit à accompagner les Français jusqu'au pays des Okandas. L'affaire avait ses dessous. Tout en naviguant côte à côte avec ce chef blanc si largement pourvu d'idées humanitaires, le vieux roublard espérait faire provision d'esclaves.

Mais le chef blanc allait déjouer ces combinaisons subtiles. Il avait remarqué de sa pirogue des processions de captifs

suivant furtivement le rivage pour échapper à son regard. Il faisait semblant de ne rien voir, sachant que le moment d'intervenir n'était pas arrivé. A Lopé, grand marché clandestin d'esclaves, l'occasion attendue se présenta.

Une nuit, il fut réveillé par les appels réitérés d'un fugitif, qui, ayant rompu ses entraves, était venu lui demander protection contre un maître cruel. Celui-ci ne tarda pas à réclamer sa marchandise humaine. Fallait-il rendre le malheureux fuyard ou lui donner asile sous les plis du drapeau? Brazza n'hésita pas un instant à accorder sa protection. Mais, en cette circonstance, il se montra aussi pratique qu'humanitaire. Il ne voulut pas risquer de compromettre irrémédiablement le succès de son entreprise et, en affirmant les droits de l'homme, porter une trop brusque atteinte aux droits de propriété.

Il trancha la difficulté en achetant l'esclave pour 400 francs, bien que le prix habituel dans le pays fût de « deux kilogs de sel, un bassin de cuivre valant un franc cinquante, et un collier de perles de dix centimes. »

Quand, sur le marché voisin, on apprit l'étrange nouvelle qu'après avoir payé pour la libération d'un homme on payait ensuite pour son travail, il y eut un grand émoi. Quatre malheureux, d'abord, puis une vingtaine se jetèrent aux pieds du bienfaiteur. Alors Brazza jugea utile de frapper l'imagination des noirs par un geste solennel.

Au milieu de son campement il fit hisser le drapeau et, en montrant du doigt la hampe, il dit :

« Tous ceux qui la touchent sont libres. Nous, la France, ne reconnaissons à personne le droit de maintenir un homme en esclavage. »

Ceux qui s'approchaient de notre pavillon étaient libérés par les laptots qui faisaient tomber les fourches du cou et brisaient les entraves des pieds. Puis, alignés, libérateurs et libérés saluaient le drapeau tricolore.

Cette idée d'affranchissement paraissait si extraordinaire à ceux qui en profitaient qu'ils se refusèrent longtemps à se croire véritablement libres.

Un jour, après s'être concertés, les affranchis vinrent demander l'autorisation d'aller au loin dans la forêt faire pro-

vision de noix dont ils étaient friands. Ils s'attendaient à un refus et grande fut leur surprise lorsque Brazza accorda cette permission et qu'il leur donna même des fusils à pierre afin qu'ils pussent se défendre, au besoin. Deux jours après ils étaient de retour au camp. Pas un ne manquait à l'appel; ils avaient enfin compris qu'ils n'étaient plus asservis.

Mais la liberté exige un long apprentissage. Ce premier geste de Brazza, suivi de tant d'autres analogues, ne manqua pas de lui valoir, au cours de cette première année, maintes déceptions. Les lettres qu'il écrivit à son père sont remplies d'anecdotes sur les désillusions de sa philanthropie. Il va jusqu'à raconter l'histoire de deux frères qu'il avait affranchis, qui l'avaient quitté et qu'il retrouva dans la brousse, le plus faible marchant, la fourche au cou, derrière le plus fort.

Cependant, la semence était jetée; elle devait germer sur toutes les terres où il passa et même plus loin, partout où le nom de Brazza allait devenir le symbole de l'équité.

Quant à Renoké, craignant d'être complètement dépourvu d'esclaves s'il prolongeait son séjour à Lopé, il hâta son retour dans le bas-Ogooué. Mais, fidèle à sa promesse, avant de s'éloigner, il convoqua tous les chefs qui, de cent kilomètres à la ronde, s'étaient réunis, attirés par le marché.

« Frères, prononça-t-il, moi, par qui les marchandises d'Europe arrivent dans la rivière, je vous confie l'homme blanc. Il quitte ici la route qui appartient à ma famille pour celle gardée par les fétiches des Okandas. Il veut même aller plus loin, là où Dumba et Djoumba commandent la route de la rivière. Il se dirige vers les peuples d'en haut que les Adoumas mêmes ne connaissent pas. Les fétiches qui interdisent à chacun de nous de franchir les limites de son commerce, ne doivent pas arrêter l'homme blanc.

« Qu'il ne lui arrive rien de mal, ni par les rapides de la rivière, ni par les hommes. » Puis, invoquant les dieux, il s'écria : « Fétiches des contrées mystérieuses de l'intérieur, écoutez ma voix. »

Renoké parti, Brazza s'aperçut très vite que, pour réussir, pour commander le respect, il lui fallait acquérir, lui aussi, la réputation de grand féticheur. Il mit tout en œuvre pour

faire la conqête de ceux qu'il appelait « mes sauvages aux dents aiguës ».

Il lui advint de donner de véritables séances de prestidigitation et de pyrotechnie. Le soir, autour de sa case, il distribuait à la ronde des secousses électriques. Avec des feux de bengale, il éclairait la forêt de lueurs multicolores; il amenait son public au bord de la rivière où ses fusées retombaient en pluie d'étincelles. Les berges s'illuminaient sous l'éclair du magnésium.

Le jour il émerveillait les spectateurs par son adresse au tir et il exhibait son fusil inépuisable. C'était, sans nul doute, un grand magicien et ceux qui n'avaient pas encore foi dans sa bonté estimaient prudent de rechercher sa protection.

Il devint un objet de curiosité dans les tribus. On observait et on commentait tous ses actes, Un chef vantait-il le remarquable sang-froid du blanc qu'aussitôt les hommes de guerre brandissaient leurs sagaies et braquaient leurs fusils sur le voyageur, essayant en vain de surprendre chez lui un signe de peur.

Les femmes lui apportent des repas alléchants et c'est devant une foule assemblée qu'il est obligé de manger. Comme à Versailles, on admire la façon dont ce souverain casse les œufs. C'est aussi devant témoins qu'il doit faire ses préparatifs de nuit et l'attroupement curieux ne veut pas se disperser avant que ses chaussettes soient enlevées et que l'on aperçoive ses pieds nus. Et tous de s'écrier, sur un ton de triomphe : « Il a cinq doigts, comme nous; mais ils sont blancs. »

Quand Brazza se mettait en observation pour « faire le point », on racontait autour de lui qu'il « faisait sa cour à la lune ». N'avait-il pas dit que c'était elle qui lui montrait le chemin? Et, de fait, il l'interrogeait avec une patience inlassable malgré la fatigue, le besoin de sommeil et la fièvre. Il se rappelait les principes d'astronomie enseignés au Borda; mais c'était toujours « à sa manière » qu'il opérait. La perte d'un sextant, les avaries subies par un chronomètre l'amenèrent à découvrir des méthodes très simples permettant d'obtenir avec des instruments peu précis d'étonnantes précisions. Un de ses procédés, généralisé par Gaspari, servit plus

tard à d'autres explorateurs et à d'autres missions, notamment à celle qui devait, en 1898, lier, à travers le Sahara, l'Algérie et le Congo. Quand il apprit que je devais partir avec Foureau et Lamy, il m'enseigna ses méthodes et pendant que tous deux, lui le maître et moi l'élève, nous attendions que l'astre de la nuit voulût bien pénétrer dans l'oculaire du théodolite, il évoquait ces longues soirées sur l'Ogooué que je cherche à faire revivre ici.

Il racontait ainsi le passage périlleux des rapides qui barraient le fleuve à la sortie du pays des Adoumas, passage qu'il atteignit quelque temps après avoir quitté Rénoké.

Il avait pénétré dans la zone des terrasses, sortes de contreforts d'un plateau central hérissé de pics, qui oblige l'Ogooué à redresser son cours. A certains coudes on apercevait le lointain bleuâtre des hauts sommets, et, du fleuve, émergeait un énorme bloc de forme conique appelé par les natifs : le Dieu de l'Ogooué. Chacun d'eux lançait au passage quelques gouttes d'eau et prononçait, avant de s'engager dans les rapides, une invocation devant cette roche fétiche.

La force du courant s'accroissait. Il fallut revoir l'état d'amarrage des marchandises sur chaque pirogue avant d'affronter les passes difficiles. Les hommes tordaient au feu de longues lianes rendues aussi flexibles que la corde; tous les colis furent attachés solidement et emprisonnés dans une sorte de filet fixé au bordage des embarcations. Puis on pénétra dans un véritable cirque de rochers entre lesquels le flot s'engouffrait avec violence; là courants et contre-courants s'entre-choquent; les tourbillons qui se forment au fond du lit sont d'autant plus à craindre que les eaux de surface paraissent calmes.

Ceux des pagayeurs qui ne poussaient point à la perche tiraient, halaient les embarcations au moyen de lianes portées de rocher en rocher; leur travail était dur. Pour atteindre la roche où ils devaient fixer le câble végétal, ils se traînaient à genoux, la tête sous l'eau; profitant des aspérités du fond, ils se cramponnaient afin de n'être point emportés par les remous. Arrivés à l'écueil, ils se hissaient, recevaient la liane. Dès que la pirogue était halée, ils plongent de nouveau et allaient plus loin recommencer le même travail.

Pendant la manœuvre, le voyageur novice ne pouvait qu'observer en silence et faire preuve de confiance et de sang-froid.

Mais à quoi servent ces qualités passives quand tout à coup les cris des pagayeurs annoncent qu'une pirogue vient de chavirer et que l'on voit ballots partant à la dérive et caisses se brisant sur les rochers? Et lorsqu'un nouvel accident jette sur les écueils une deuxième pirogue, il faut encore assister, impuissant, au défilé des marchandises précieuses emportées par le courant; circonstance plus grave et quelque peu troublante, on aperçoit des torses nus sortant des bois qui viennent, en aval, opérer les sauvetages pour leur propre compte.

C'est la journée des malheurs : à peine le camp est-il formé, l'on se lamente encore sur l'étendue des pertes, l'absence des ustensiles de cuisine et l'on va se coucher exténué, quand l'homme de garde pousse des cris : une troisième grande embarcation, brisant son amarre, vient d'être emportée.

Accident ou malveillance? Ce n'est pas le moment de dresser procès-verbal ni de goûter le repos. Brazza avec quatre laptots court le long de la berge, car il faut, coûte que coûte, retrouver la pirogue et la soustraire au pillage. Mais la nuit est noire, les pieds glissent et se blessent sur les rochers pointus. Après trois heures d'efforts, il parvient à un passage étranglé où les eaux luttent contre les grands écueils.

Il estime que la pirogue n'a pu descendre plus loin et fait allumer un grand feu à la clarté duquel il observe le courant. Lui-même prend la veille et songe, inquiet, aux difficultés du lendemain. Onze grandes caisses manquent. Les collections que le docteur a acquises avec tant de peines, les objets d'échange indispensables pour continuer la route ont-ils à jamais disparu? Serait-on condamné au retour? Mais les premières lueurs du jour sont saluées avec allégresse. La pirogue perdue est là, devant les yeux, intacte, arrêtée par les rochers. Les coups de revolver retentissent, répétés de distance en distance par le feu des mousquetons, annonçant la bonne nouvelle aux compagnons restés au camp.

La marche pouvait donc se poursuivre. Brazza était

d'autant plus pressé que le docteur Lenz, déjà rejoint une première fois à Lopé, se trouvait de nouveau devant lui. Il ne voyait pas d'un œil favorable ce rival autrichien, agent déguisé de l'Allemagne, qui progressait sur un itinéraire parallèle, mais très rapproché.

Brazza n'admettait pas la corruption des indigènes et ne se servait d'eau-de-vie qu'en quantité médicinale, alors que Lenz prodiguait l'alcool le long de sa route à tel point que les pagayeurs refusaient souvent à Brazza ses marchandises, réclamant « la liqueur enflammée ». Le jeune chef avait une autre raison de se hâter. Un de ses hommes venait de tomber gravement malade et Ballay était momentanément à l'arrière. Qu'importe! la médecine allemande n'était-elle pas assez renommée pour se substituer à celle de la France? Quelle ne fut pas la déconvenue de Brazza quand, avec son malade, il rejoignit le docteur Lenz. Ce titre de docteur couronnait des études de géologie et non de médecine. Néanmoins l'expérience du géologue et le bon sens du marin eurent raison du mal dont souffrait le volontaire sénégalais.

Il est probable que le docteur Lenz comprit, au contact de Brazza, qu'il avait perdu la partie, que ses méthodes n'étaient pas les bonnes. Il se décida à quitter les parages, rebroussa chemin et ne fut plus aperçu dans ces régions. Brazza avait gagné pour son pays une première manche.

Parmi les sept plaies de l'Afrique, compagnes invisibles des malheureux explorateurs, la fièvre est celle qui fit le plus de ravages dans les rangs de la petite mission. A cette maladie, Brazza avait déjà payé son tribut; ce fut alors le tour de ses compagnons.

Quand un membre de l'expédition était ainsi immobilisé, il restait à l'arrière avec le docteur Ballay et les *impedimenta*. Les éléments valides se portaient en avant, fondaient un poste, nouaient des relations en tribu et, quand le compagnon laissé à la traîne était rétabli, revenaient le chercher.

Alfred Marche se remit plus difficilement que les autres, et il paraissait douteux qu'il pût suivre jusqu'au bout une campagne dont on ne voyait pas le terme et dont la progression, coupée par tant de retours en arrière, se faisait chaque jour plus pénible.

En septembre 1876, Brazza fut atteint d'une broncho-pneumonie qui mit ses jours en danger et dont il eut du mal à se guérir. Durant sa lente convalescence il souffrit presque autant de l'inaction forcée que de son mal. Les indigènes étaient pleins d'égards pour lui. Défense était donnée de préparer dans le voisinage du malade l'huile de palme malodorante et, pour tenter son appétit, un Sénégalais lui apportait du lait et du miel. Les chasseurs, en rentrant, ne manquaient pas de lui offrir pintades ou antilopes.

Au matin son lit de bambou était retiré de la case et placé à l'ombre d'un grand caroubier d'où le convalescent pouvait contempler les courbes de la rivière, les plantations de pistachiers, de bananiers et de manioc. Pour le distraire, le chef noir du village faisait jouer devant lui ses nombreux enfants.

Mais ce que Brazza apprit de ses compagnons fut le meilleur des toniques.

Plus haut, dans la rivière, Marche et Ballay avaient failli être attaqués; leurs compagnons étaient sur le point de tirer quand, par leur présence d'esprit, ils avaient sauvé la situation. Se détachant de leur convoi, le docteur et le botaniste avaient sauté sur la rive au milieu des gens armés et tendu au chef de guerre, stupéfait, des mains amicales que celui-ci n'avait pas osé repousser.

Quand Brazza put rejoindre son avant-garde et continuer sa route, on rencontrait des tribus de plus en plus belliqueuses. Retranché dans un grand village flanqué de cinq postes de garde, un chef noir refusa de palabrer avec la petite colonne, prétextant que ses dieux lui interdisaient tout commerce avec les âmes des trépassés. En effet, Brazza était si pâle, si maigre et si chancelant après sa longue maladie qu'il ressemblait plutôt à un fantôme qu'à un homme vivant en chair et en os.

Plus loin on lui montra du doigt la limite d'une tribu qui devait l'attaquer. Personne ne voulait prendre la responsabilité de le mener au delà. Ce moment parut décisif à Brazza qui affronta le danger avec énergie.

Il ordonna un grand palabre et arriva devant les noirs tenant d'une main une poignée de marchandises, de l'autre une cartouche de fusil, puis, s'adressant au chef :

« Le blanc a deux mains, — dit-il; — l'une pleine de présents, l'autre portant la mort; point de milieu. Nous allons remonter votre fleuve soit en convoquant les habitants à des marchés avantageux, soit en balayant les rives avec le feu de nos armes inépuisables. C'est à votre chef de choisir. Il ne peut point nier sa responsabilité. A lui de décider si notre passage doit être une fortune ou un fléau pour son pays. Ou bien notre route sera jalonnée par de riches présents, ou bien l'Ogooué roulera demain ses eaux toutes rougies du sang de vos tribus. »

Sur ces mots, Brazza se retira avec ses hommes.

Le lendemain, il éprouvait une des grandes joies de sa vie en constatant la pleine réussite de sa méthode. La route vers les sources de l'Ogooué paraissait s'ouvrir libre devant lui.

Il fallut, cependant, négocier encore, opérer quelques mouvements de va-et-vient, évacuer le botaniste Marche, incapable, en raison de son état de santé, de continuer le chemin, et, finalement, la colonne, diminuée d'un blanc et de deux Sénégalais, arrivait à l'endroit où l'Ogooué se divise en deux branches : l'Ogooué, que les indigènes appellent Rebagni, et la rivière Passa. Ces deux cours d'eau, interrompus çà et là par des chutes et des rapides, n'ont qu'une faible importance et ne sont plus utilisés comme voies de communication. C'est à peine si l'on y trouve quelques pirogues chétives et mal faites, capables tout au plus de traverser d'une rive à l'autre.

Depuis bien des étapes Brazza se préparait à cette déception.

Mais, à présent, il était devant l'inéluctable. Deux années lui avaient été nécessaires pour arracher à l'Ogooué son secret.

Certes, ces deux années n'avaient pas été inutiles, puisque les riverains avaient appris à connaître et à respecter le drapeau de la France, dont le représentant était parvenu à habituer les peuplades au commerce libre. Notre pavillon arboré sur un poste ou une pirogue les protégeait contre les attaques ennemies.

Mais le fait brutal était là : l'Ogooué avait rapproché Brazza du cœur de l'Afrique, mais ne lui avait pas permis de l'atteindre.

Les renseignements recueillis lui faisaient supposer qu'en traversant le pays habité par les Batékés, pays de soif et de faim, il franchirait une ligne de partage des eaux, derrière

laquelle il rencontrerait d'autres rivières, un autre système hydrographique qui devait vraisemblablement le conduire à ces torrents majestueux décrits par Livingstone ou aux grands lacs dont parlaient les Portugais, peut-être même vers les sources du Nil.

En tout cas, il était obligé dès lors de se frayer une route par terre et transporter les bagages à dos d'homme, dans une région où le portage était inconnu. Ce fut au prix de mille peines que, racolant à droite et à gauche, il se procura le personnel nécessaire pour se mettre en route, mais dans quelles conditions dut-on lever le camp!

Il commença par réduire les *impedimenta*. En ouvrant la caisse de fer soudée, que l'on croyait parfaitement étanche et qui renfermait la réserve de chaussures, on la trouva remplie d'eau. Les cuirs étaient pourris. Pieds nus, on s'engagea dans un pays désertique, creusé par endroits de gorges profondes d'où émergeaient des roches granitiques et où l'on ne relevait plus, comme auparavant, les traces de l'éléphant et du gorille, mais de nombreux passages de lions.

Les difficultés éprouvées jusque-là avec les pagayeurs paraissaient insignifiantes, comparées à celles occasionnées alors par les porteurs. Il fallut toute l'adresse de Brazza et la poigne du quartier-maître Hamon pour les aplanir, éviter les pillages et les révoltes.

Après des semaines de marche, la petite colonne rencontra une rivière, puis un autre cours d'eau, qui coulaient dans le sens opposé à celui de l'Ogooué. On se trouvait donc dans un nouveau bassin, probablement celui qui rassemble la masse liquide du centre de l'Afrique...

L'espérance grandit quand on eut constaté que l'Alima avait une largeur supérieure à cent mètres, et surtout quand les indigènes affirmèrent que la rivière coulait vers une nappe immense d'où, disaient-ils, venaient la poudre et les fusils.

Mais ils ajoutaient que la tribu guerrière des Apfourous, ennemis redoutables, contrôlait tout le cours de l'Alima.

Brazza ne se reconnut pas le droit d'entraîner ses compagnons avec lui. Il tint conseil, mais, pas plus que lui, ses camarades ne consentirent à une retraite. L'amitié et le parfait accord qui régnaient entre lui, Ballay, Hamon et les

collaborateurs les plus humbles, ne souffrirent, ni alors ni plus tard, la moindre atteinte.

Contrairement aux prédictions, le premier contact avec les Apfourous fut plutôt encourageant. Brazza put se procurer assez de pirogues pour ne plus avoir recours au portage et se confier au courant. Mais on constata, en progressant, que des cases étaient abandonnées, que partout femmes et enfants avaient été mis à l'abri. Sur le terrain même étaient inscrits les préparatifs de la guerre. Pourquoi cette méfiance hostile? Brazza avait beau retourner cette question dans sa tête, interroger sa suite, pas d'explication.

L'héroïque phalange continua son chemin. Les villages n'étaient plus désertés, mais garnis de guerriers. Des embarcations, où l'on distinguait des hommes en armes, glissaient sournoisement le long des rives, comme pour couper la retraite des blancs. Soudain, on aperçut une rangée de pirogues barrant les eaux en aval. Sur celle du centre, que Brazza désignait à ses compagnons sous le nom de pirogue amirale, se dressait un géant qui se tenait debout, agitant un fétiche au-dessus de sa tête. Aux premiers coups de fusil les pagayeurs de l'escorte, épouvantés, se blottirent dans les barques, abandonnant gaules et avirons. Les laptots, pour maintenir les pirogues au milieu de courant, durent poser leurs armes et suppléer aux défaillants. Trois hommes furent blessés et le nombre des ennemis allait toujours croissant. A la nuit tombante la situation paraissait désespérée : impossible de franchir, à la faveur de l'obscurité, la passe si fortement défendue.

D'innombrables feux éclairaient la rivière. Les indigènes, groupés le long des berges, poussaient des clameurs; de tous côtés on entendait des cris de guerre et le battement des tam-tams. Ces sauvages comptaient que le blanc allait fournir la viande pour un grand festin de victoire.

Brazza, ne pouvant ni avancer ni reculer, ni même engager la lutte contre un ennemi invisible, décida de quitter l'îlot d'herbes qui abritait mal ses pirogues et de prendre position sur la rive où ses laptots seraient plus libres de leurs mouvements. Il continuait à chercher la cause de cette attaque, sans pouvoir la discerner.

Aux premières lueurs de l'aube la lutte était inévitable.

Les pirogues aperçues la veille s'étaient rapprochées; le grand féticheur, sur celle de tête, dirigeait l'évolution de son escadre et manœuvrait par les ailes quand les quinze fusils de Brazza se mirent à crépiter, démontrant, en peu de temps, la supériorité des blancs.

La flottille ennemie se retira pour chercher à barrer la rivière plus en aval. Fallait-il profiter de ce succès pour forcer le passage de l'Alima? Brazza allait le tenter, quand un rapide inventaire de ses munitions lui démontra que livrer d'autres combats contre des forces toujours croissantes serait pure folie. Il avait déjà parcouru le cours de l'Alima sur une longueur de plus de cent kilomètres, mais s'il avait pu deviner que cinq journées de navigation seulement le séparaient du grand fleuve décrit par Livingstone, que n'aurait-il pas risqué pour l'atteindre?

En décidant de rompre le combat et de ramener son monde en arrière, il prit une résolution qui lui coûta beaucoup et qui, par la suite, lui laissa des regrets cuisants. A la lumière des événements nous ne pouvons partager ce sentiment. Personne, ni lui ni ses compagnons, ne serait revenu d'une entreprise aussi téméraire.

Quand Brazza hésitait à s'engager plus à fond et se demandait le pourquoi de cette attitude belliqueuse de la part des indigènes, l'explication, qu'il n'eut que plus tard, pouvait être trouvée tout près de lui, sur le grand fleuve du Congo pollué de sang. Stanley venait d'y passer avec ses zanzibarites sauvages. Voici ce qu'on lit sur son carnet de route rédigé au moment où les noirs barraient le fleuve à Brazza :

« Nous nous trouvons dans un monde sanguinaire et je commence à ne plus supporter les hordes immondes et féroces qui l'habitent. Remontant le fleuve, je les pourchasse jusque dans leurs villages; nous bataillons dans les rues; nous les refoulons pêle-mêle dans les bois, nous renversons leurs temples d'ivoire; avec une ardeur frénétique, nous mettons le feu aux huttes; enfin, nous nous retirons, remorquant leurs pirogues au milieu du fleuve où nous les laissons flotter à la dérive. »

Ces quelques lignes expliquent, sans autre commentaire, la résistance à laquelle Brazza se heurtait.

A la lueur trouble des torches de bambou, il parvint à dégager sa petite colonne d'une forêt marécageuse, véritable bourbier où hommes et bagages s'enlisaient à chaque instant. Quand vint le jour, tous étaient hors de portée des Apfourous, mais une nouvelle série de souffrances et d'épreuves les attendait.

Le pays à parcourir, désolé par la famine, ne présentait aucune ressource et les approvisionnements s'épuisaient.

Le chef et ses compagnons blancs durent, pour s'assurer le concours de l'escorte, prendre la résolution de faire, à chaque repas, des parts égales pour tous et de se contenter des dernières après que les porteurs eux-mêmes eussent fait leur choix. C'est à peine si la ration journalière comportait 250 grammes de manioc. Tous étaient à bout de force. La marche, dans ces conditions, s'effectuait avec une extrême lenteur. Alors Brazza prit sur lui de renvoyer, à petites étapes, sur les bords du Haut Ogooué, les éléments les moins valides et de confier ce détachement au docteur et au quartier-maître. Pour lui, l'heure du repos n'avait pas sonné. Il voulait pousser encore une pointe dans cette vallée mystérieuse. Devenu plus libre de ses mouvements, il prit la direction du Nord-Est. Elle devait le mener au pays des Umbétés et lui faire découvrir de nouveaux cours d'eau, aussi importants que l'Alima.

Cette randonnée accomplie par Brazza, seul blanc, accompagné de six Sénégalais, est un exemple remarquable d'effort opiniâtre. Il était, d'ailleurs, exténué; ses jambes, cruellement déchirées par les broussailles, n'étaient que plaies. La souffrance occasionnée par la marche pieds nus, les pantalons en loques laissant même les genoux à découvert, ne peut être soupçonnée par ceux qui n'ont pas été contraints de la subir. Les privations atteignirent un degré que Brazza et ses compagnons n'avaient pas eu encore à supporter. A la farine de manioc ils durent, plus d'une fois, substituer les feuilles des arbres et quelques sauterelles. Cette progression pénible conduisit l'explorateur sur la Licona, rivière qui lui parut, au point où il la traversa, très importante. Elle était large, profonde, et, au dire des indigènes, devenait, en son cours inférieur, si considérable, qu'il fallait une demi-

journée pour passer d'une rive à l'autre. Les noirs prétendaient aussi que les pirogues y pouvaient naviguer des mois entiers, les pagayeurs trouvant abri, le soir, dans les îles. Ceux, disaient-ils, qui remontent la Licona à la recherche d'esclaves transportent leur marchandise humaine dans des régions dont nul ne revient. Ils sont en possession de poudre, de fusils et d'étoffes de fabrication européenne, indications troublantes mais qui devaient être confirmées, à brève échéance. Les indigènes confondaient le cours inférieur de la Licona avec celui du Congo.

Cependant, les vivres que l'on avait pu se procurer touchaient à leur fin. A peine disposait-on de provisions suffisantes pour assurer la jonction avec la petite colonne, renvoyée sur l'Ogooué. L'oiseau qui annonce la saison des pluies avait chanté et, dans ces pays, quand le ciel se déchaîne, tout mouvement devient impossible par voie de terre à cause des inondations. C'était le 11 août. Il y avait trois ans, presque jour pour jour, que Brazza avait quitté la France, où, à présent, il fallait rentrer.

Sur l'Ogooué il retrouva ses compagnons à peu près rétablis et, sans prendre lui-même le temps de se soigner, ordonna le départ de l'expédition. La descente du fleuve parut n'être qu'un jeu. Il ne s'agissait plus de lutter contre les rapides, mais de profiter du courant.

Ce retour fut triomphal. Partout l'indigène avait gardé le souvenir du premier passage; on était, sinon en pays civilisé, du moins en pays ami. Chez les Okandas, les explorateurs connurent, enfin, un peu de bien-être. Des caisses envoyées par la Société de Géographie de Paris les attendaient et ils y trouvèrent tout ce qui leur avait manqué depuis tant de mois. Ils furent surpris d'apprendre que d'autres subsides, — mais qui n'arrivèrent jamais à destination, — avaient été envoyés par le roi des Belges, président de l'Association africaine. Ce souverain avait tenu à affirmer le caractère international de l'œuvre, en venant au secours d'un explorateur français.

Les esclaves affranchis qui suivaient Brazza depuis si longtemps furent récompensés. Chacun reçut un lopin de terre, construisit une case qui, bientôt, fut entourée de plan-

tations, de poules et de cabris, — le bonheur! Cette petite agglomération fournit plus tard les volontaires pour les expéditions ultérieures du chef bien-aimé.

Au Gabon, dans le courrier volumineux qui l'attendait, Brazza lut avidement tout ce qui était relatif à l'exploration de Stanley, devenu l'homme célèbre du moment. La presse mondiale s'était emparée de lui; son nom et ses exploits étaient connus de tous.

Quand Brazza rapprocha les découvertes du journaliste conquérant des siennes propres, une lumière complète jaillit dans son esprit.

En même temps qu'il comprit la cause de l'attitude hostile des tribus qui avaient barré son chemin, il saisit l'orographie compliquée de l'Afrique équatoriale. La résistance acharnée des Apfourous était le contre-coup des répressions exercées par son rival. Quant aux rivières dont il avait longé le cours sans pouvoir discerner où elles déversaient leurs eaux, toutes se révélèrent comme tributaires du Congo, ce Congo qui n'était autre que le Loualaba de Livingstone. Car, dans la partie centrale du continent noir, les montagnes ne se dressent pas, comme dans les autres pays, aux sources des rivières. Celles-ci prennent naissance au milieu de hauts plateaux peu accidentés et leurs eaux dorment dans de vastes étendues marécageuses avant de se creuser un lit à travers les plaines et les forêts. C'est seulement vers la côte qu'elles se heurtent à des escarpements si rudes que l'accès de la mer leur paraît interdit. Ainsi, le Congo, paisible jusqu'à sa sortie du pool, se resserre soudainement pour se frayer un chemin entre des sommets élevés, puis se précipite trente-deux fois en chutes et cascades avant d'abaisser son cours au niveau de l'Atlantique.

Les voyageurs, qui venaient de parcourir les pays nouvellement découverts, s'accordaient à reconnaître leur richesse. Palmiers, manguiers et bananiers y poussent spontanément; l'autochtone y cultive sans peine manioc, arachides, sésame et riz. Le latex suinte des arbres ou des lianes et l'ivoire est à la portée du chasseur hardi. Que de bénéfices promettaient des régions aussi privilégiées!

En France, le retour de Brazza était impatiemment attendu.

La presse l'opposait volontiers au champion des journaux belges et anglais. Dans notre pays c'est souvent la convoitise du voisin qui nous éclaire sur la valeur de nos acquisitions. Celles de Brazza avaient été faites dans des territoires dont l'emplacement, sur la carte, était mal défini, mais qui prirent d'autant plus d'importance aux yeux du public qu'on les savait situés non loin des rives du Congo où Stanley avait trouvé la renommée.

Autant Paris avait hâte d'acclamer le héros de l'Ogooué, autant celui-ci était pressé d'y revenir; car il pressentait qu'une grosse partie, dont le Congo serait l'enjeu, allait bientôt se jouer en Europe.

Avec une profonde intuition psychologique, qui saisissait l'essentiel dans l'âme des nations comme dans le cœur des hommes, il était convaincu qu'un échec attendait la campagne de Stanley en Angleterre. Le pays de Livingstone où l'œuvre de l'évangéliste avait été exaltée ne pouvait abriter sous son pavillon une conquête aussi sanglante; mais il était certain que d'autres ne refuseraient pas les services de son rival. Et si ce rival, opérant encore sous le masque de la nationalité américaine, obtenait l'appui d'un grand roi et le concours de millions, alors une lutte âpre devait s'engager.

Sur le terrain politique international, Brazza se montra aussi fin et habile que dans la brousse africaine. Toujours énergique et judicieux, il allait évoluer avec aisance au milieu des machinations des uns et des tergiversations des autres, exploiter à notre profit toutes les incertitudes enveloppant les régions connues de lui seul, communiquer sa flamme à nos dirigeants et réussir à créer ainsi le Congo français.

A. DE CHAMBRUN

REGAIN[1]

Le ruisseau Gaudissart coule un bon moment sur les herbes couchées, puis il commence à s'engager contre des roches et, à la fin, il s'enfonce dans la colline. Il a tranché de grands bancs de pierre, il est descendu au fond de la colline, il est là dans une nuit grise, à ronronner. C'est son nid. Des fois, il fait gonfler son beau ventre tout écaillé d'écume; des fois, il s'étire entre deux os aigus de la roche; des fois, il fait nuit tout à fait, et alors on voit seulement son gros œil couleur d'herbe qui clignote et qui guette.

Panturle connaît ça comme sa poche. Même dans les endroits où c'est l'ombre bouchée, il envoie son pied juste sur la pierre qu'il faut; il tend la main et il saisit juste la racine qu'il faut; il colle son dos contre le flanc huileux des roches et il passe.

C'est un raccourci.

A l'autre bout du défilé, le ciel entre comme un coin de fer dans la colline. On commence à mieux y voir. Le Gaudissart file à toute allure comme dans une rigole de schiste bien polie. Il est là dedans tout allongé, tout étiré, mâchuré par de grandes raies luisantes qui partent de l'ombre comme des flèches et, là-bas, dans le jour se courbent?

Il semble qu'on a étiré le ruisseau, il semble qu'il y en a un, là-haut sur le plateau qui tire sur la queue du ruisseau et un autre, en bas dans les plaines qui tire sur la tête comme

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 octobre.

quand on veut écorcher une couleuvre. Et puis, en approchant toujours dans la direction du jour, ça devient comme de la soie, et c'est tout mol et tout en luisance, et ça se gonfle d'air et de vent, et enfin, ça reste plié sur la pente de la colline comme un foulard qu'on a mis à sécher au versant d'un talus.

C'est que le Gaudissart, tout mangeur de terre qu'il est, n'a pas assez mangé de plateau, qu'il débouche sur l'autre bord, à quarante mètres de haut, et que, de là, il saute.

Il saute en trois sauts, par trois escaliers arrondis, entre des coussins de mousse. Un petit saut d'enfant d'abord, puis, d'un élan, il dépasse la roche et s'envoie dans une épaisseur de six mètres d'air. Il se reçoit sur le ressort de ses reins, il roule sur une pente de vingt mètres et alors, d'un beau vol, bandé comme un arc, il descend dans le plan Soubeyran au milieu d'une cuve qui roule du tambour.

En bas, le sentier contourne la cuve, passe au-dessus du ruisseau sur trois pierres plates et s'éloigne en écrasant les prés sauvages.

Panturle s'est arrêté au débouché du ruisseau, juste au-dessus du saut de Gaudissart et il a pris l'affût sous un pin. De là il voit l'orée du bois et, dès le premier pas qu'ils feront hors du couvert, il les suivra de l'œil d'après son plan. Et le temps a passé, et comme ça son désir s'est gonflé en lui jusqu'à l'emplir. Ça a écrasé tout ce qui était de l'homme. Il n'est plus resté, là, dans l'herbe que le grand mâle. Ses yeux n'ont pas quitté le bord du bois. Rien n'est venu au bas que deux pies qui apprenaient à voler, les plumes du croupion en éventail, et qui tombaient dans le foin sec comme des balles.

Il en a froncé sa bouche au lieu de rire, et reniflé, et craché, puis, à quatre pattes, il s'est avancé dans les herbes jusqu'au rebord.

Le pin est penché sur l'eau. Il est tout maltraité de vent et d'eau; la peau de dessous le tronc toute moisie. Panturle embrasse le tronc gluant et il monte en faisant les ciseaux avec ses genoux, en lançant ses grandes mains qui se referment sur le rond des branches, en tirant des bras, glissant des reins, de la résine plein les doigts. Dans le vide de sa tête, seul le vent sonne, et son désir.

Il s'est installé, tout tassé comme une bête, sur la longue branche au-dessus du vide. Il voit bien de là. La branche craque. Il voit bien; sa guette le rend tout tremblant. Ses longs muscles jouent tout seuls de la claquette au milieu de la chair comme les longues cordes qui tiennent les seaux au fond des puits.

Rien.

La branche a craqué. Il est là, de tout son poids avec les feuilles.

Et soudain, la branche a eu un long gémissement et s'est penchée. Il a donné un coup de rein dans son instinct d'animal et jeté les mains vers l'autre branche, là-haut; mais, celle-là, c'est comme si elle s'envolait et il tombe.

Il reçoit dans le dos la grande gifle d'une main froide, et il voit les longs doigts blancs du ruisseau qui se ferment sur lui.

Tout de suite, l'eau esquive, le couvre de son corps épais et glissant. Il la repousse de la jambe et du bras; elle le ceinture, lui écrase le nez, lui fait toucher les deux épaules sur les pierres plates du fond.

Il fait le pont avec ses reins et, d'un lié de bras, d'un effort de poisson, il saute. Il vient buter de la bouche contre une masse d'air dur comme de la pierre. Il en avale de quoi s'emplir. Il pèse aussi, lui, sur l'épaule de l'eau. Il lance sa main vers la rive. Il plante ses doigts dans la terre : elle est pourrie, elle cède à poignées; elle vole avec des bouts de joncs autour de la lutte.

La solide prise de l'eau est autour de sa ceinture; d'un coup, le ruisseau l'arrache, l'emporte, le lance par-dessus le rebord.

Il s'est écaillé sur le premier escalier comme un crapaud à plein ventre et, tout de suite, il a recommencé à lutter. Mais, au vrai, il bouge ses bras et ses jambes doucement, tout doucement dans de la glu; l'eau, elle, bouge ses bras et ses jambes avec de la double force et de la colère d'écume. Tantôt il boit une goulée d'air et ça va, tantôt une goulée d'eau et ça va aussi, car il y a dans l'eau un grand visage de femme qui rit, avec deux canines très pointues sous les lèvres.

Et il a été jeté par-dessus le second rebord comme un paquet.

Il a roulé sans plus combattre sur la dernière pente. Il a roulé, mélangé avec de l'eau et de la mousse et la maison aux soldats, et la carne qui pourrissait à la porte comme des fleurs. Elles s'élargissent dans sa tête, ces fleurs de sang et de pus, pleines de mouches.

Des mouches d'or dans ses yeux.

Il semble que l'eau lui ferme la bouche avec un paquet de tripes froides.

Et il a fait, à la fin, le grand saut dans la cuve.

***

Depuis un moment, il a recommencé à vivre, mais il a gardé les yeux fermés.

Il est venu un grand bruit doux et une fraîcheur : plusieurs voix d'arbres qui parlaient ensemble. Il s'est dit : c'est le vent. C'est de là qu'il a recommencé à vivre.

Il a reconnu la nuit au goût de l'air dans son nez. Alors, il a ouvert les yeux, mais il n'avait pas pensé à la lune, et la grande lune entre dans ses yeux sensibles comme un couteau. Il a vite fermé les yeux, mais, quand même, à la volée, il a vu que sa tête était au milieu de l'herbe. Qu'est-ce qu'il fait là? Il est resté un bon moment à se le demander, puis il a reconnu le goût de sa bouche. C'est une odeur de boue et de mousse d'eau. Il a bougé doucement sa langue et ses mâchoires comme pour mâcher cette odeur et voir au fond si ça ne ferait pas souvenir de quelque chose. Il y a des petits grains de sable qui ont grincé entre ses dents.

Un peu après, il s'est aperçu qu'il était couché à plat ventre sur la pierre froide et ça l'a étonné; d'habitude, il ne se couche jamais comme ça parce que ça donne des coliques.

C'est bien du petit gravier qu'il a dans la bouche. Et puis, il a entendu au fond du vent le bruit de la chute d'eau et il a tout compris, d'autant qu'à petits pas le sens lui revient. Il s'est souvenu de la dégringolade et de la branche de pin, et il s'y voit encore pendu comme un singe. L'épaule lui fait

mal, il soupire un long soupir et il entr'ouvre un peu l'œil, pour voir s'il est bien dans de l'herbe, sur la terre sèche.

C'est bien la terre et ça va mieux; il a vu, dans la lune toute propre, l'ombre d'un peuplier.

Il pense :

» Si je reste comme ça, sur le ventre, je vais attraper le miserere », et il essaye de se retourner, et il se tourne d'un bloc. La lune pose son doigt blanc sur ses paupières. Une voix à côté de lui dit :

— Il a bougé.

Il a ouvert les yeux sans plus penser à la lune et il a dressé la tête; on dirait la voix de la femme.

Et c'est elle.

Elle est assise là, dans l'herbe, à côté de lui; elle le regarde. Elle a parlé; personne n'a répondu.

— Alors, ça va mieux, — elle demande?

Sur le coup, il ne comprend pas, puis il répond :

— Mieux, oui; et vous?

— Moi j'ai bien eu peur. Et j'ai pas pu dormir. Je suis venue, comme ça, voir un peu ce que vous faisiez; juste, vous étiez en train de vous tourner. Alors, j'ai pensé : « Ça va mieux ». Ça m'a enlevé un poids de dessus la poitrine.

Elle est dans la lune. Il la voit bien : sa figure pointue et pâle comme un gros navet, presque pas de menton, un long nez en pierre lisse, des yeux comme des prunes, ronds, veloutés, luisants, sa lèvre gonflée par ces deux dents qui pointent quand elle rit. C'est la plus belle!

— Vous êtes bien brave, — dit Panturle. — Et alors, c'est vous qui m'avez tiré sur l'herbe?

Il crache pour faire sortir ce goût de sable et de source qui est dans sa bouche.

Elle se traîne dans l'herbe, sur les genoux, jusque près de Panturle :

— Je m'approche pour ne pas le réveiller. Oui, c'est moi aussi qui vous ai tiré. Ça s'est fait comme on débouchait du bois. On avait le saut du ruisseau tout pendu devant nos yeux et on le regardait. Et puis, on a vu un grand morceau d'arbre qui tombait, et puis, comme un paquet de linge.

» Il a dit : « On a laissé échapper la lessive. » Je lui ai dit :

« Oui, lessive, c'est un homme. » Il m'a dit : « Ah! va, un » homme... »

» Moi, j'avais tout de suite vu. Je lui ai encore dit : « C'est » un homme. »

» C'est juste au moment où vous avez fait le grand saut et on vous a bien vu, tout allongé dans l'eau qui tombait. Alors on est venu en courant. Vous filiez tout raide sous l'eau, comme un gros poisson, et l'élan vous a mis au bord. Et on vous a tiré sur l'herbe, lui et moi. Tout de suite, vous avez dégorgé de l'eau. Il m'a dit : « Il n'est pas mort, il va revenir. » On a attendu un moment. Ça ne revenait pas. Alors, il a dit : « D'autant plus qu'il fait nuit; qu'on couche là ou ailleurs » ça fait pareil. Seulement, il faut s'en aller d'à côté la chute, » parce que c'est tout humide comme de pluie. » Et on est venu jusque ici. On vous a traîné dans l'herbe parce que vous êtes lourd et que lui c'est un vieux, et que moi, pas vrai, je ne suis qu'une femme. Regardez, il y a encore la trace dans l'herbe.

C'est vrai, il y a dans le pré une large piste d'herbe couchée. Panturle est au bout comme un char au bout de son chemin.

— Ça vous a donné de la peine? — il dit.

— Oui, bien sûr, vous êtes lourd...

Elle continue :

» ... vous êtes lourd, mais on vous a tiré par les bras; les jambes traînaient, puis on a fait du feu, vous sentez? »

— On sent le thym brûlé et la souche de chêne.

— On a essayé de vous sécher. Et puis, vous avez commencé à respirer. Alors, il a dit : « Laissons-le, on va dormir. » Lui, il s'est mis à dormir tout de suite. Moi, ça n'a pas été possible, je suis venue voir comment vous alliez, et vous avez bougé. Voilà. »

Ça lui paraît à la fin malhonnête d'être étendu tout du long devant cette femme. Il essaye de se dresser. Il a eu du mal dans son épaule, puis dans sa hanche; puis il s'est aperçu que c'est du mal de pas grand'chose et il s'est trouvé assis.

— Ah! ça va mieux, — il a dit; — ça va mieux comme ça.

La femme est un peu plus petite que lui. Il baisse la tête pour la regarder, et elle, elle lève sa figure pointue. Il y a beaucoup de lune, de cette façon, sur elle.

Elle demande :

— Et alors, tel que vous êtes, vous êtes de par là ou vous venez de loin, ou d'ailleurs, comme nous?

— Je suis du pays, — dit Panturle.

— De celui où on est?

— Pas tout à fait, d'un peu plus à gauche. De là, — tenez, dit-il au bout d'un moment, après avoir reconnu la masse noire de la colline; — de là... — et il tend son doigt. — D'Aubignane.

— D'Aubignane? On dirait pas. Il n'y a plus personne.

— Que si, y a moi; vous étiez devant ma maison.

— Ah! c'est celle-là du sang?

Elle a un recul vers l'herbe et l'ombre de l'herbe. Ses mains sont cramponnées à ses genoux. Elle murmure :

— Il y avait du sang sur la porte; on a cru à un malheur et on a couru...

Il passe sur le silence un grand coup de vent plein de l'odeur des aubépines.

— J'écorchais un renard, — dit Panturle.

— Ah! c'est ça?

— Oui.

— Quand on est seul, — dit-il enfin, — on est méchant; on le devient. J'étais pas comme ça avant... Ça doit être depuis que je suis seul et c'est une affaire du temps aussi : ce temps de chaud ça m'a fait quelque chose. Autrement, ce n'est pas mon naturel.

Elle le regarde.

— Non, ça ne semble pas que ça soit votre naturel.

Panturle a un long frisson qui le secoue.

— Vous avez froid?

— Non, mais c'est toute cette étoffe mouillée qui prend ma chaleur...

Il a encore quelque chose à dire. Il hésite un petit moment, puis ça lui semble tout simple et tout bon et il ajoute :

— Je vais me mettre nu, ça sera mieux.

Et elle dit :

— Eh! oui, faites.

Puis :

— Ne prenez pas mal.

Et lui, alors il arrache son vêtement et sa chemise comme une peau et il reste là, nu sous ses poils.

Il se couche dans l'herbe; il dit :

— Elle est chaude, touchez...

Elle touche l'herbe, là, à l'endroit où il est couché.

— Oui.

Et un peu sa chair qui est quand même un peu froide.

— Vous n'aurez pas froid?

— Oh! j'ai l'habitude; il fait bon tiède et puis, l'herbe est bonne et l'air est bon, et puis je fais vite du chaud moi. Tenez, touchez déjà.

Il lui prend la main et il l'applique sur sa poitrine, là où ça fait la bête qui tremble.

Et elle a senti le grand gonflement avec le mouvement des côtes comme un panier qu'on ouvre, le poil épais et, dessous en effet, la chaleur.

— C'est vrai, — elle a dit, et elle a retiré doucement sa main.

Ils sont restés un moment sans rien dire. Elle s'est même forcée pour parler un peu.

— On a tapé à votre porte; et vous, où vous étiez?

— J'étais dedans.

— Alors? Vous n'avez pas répondu. C'est pas brave, ça. Et pourquoi?

— Oh, parce que...

— Alors vous êtes comme ça, vous? Et si on avait eu besoin?

— Ca c'est vrai, mais j'avais honte.

— Et pourquoi?

— Ça, pour le savoir. J'avais honte, voilà.

Elle le regarde, nu dans l'herbe, avec la lune qui le baigne d'un côté.

— Mais pourquoi? Voyez, c'est nous qui vous avons tiré de la cuve. Sans nous... Alors, vous êtes resté dedans tout fermé, dans les murs, à pas bouger, à nous écouter sans rien dire? On avait peut-être besoin de quelque chose. C'est de nous que vous avez honte?

C'est ça qui a fait asseoir Panturle, et c'est de là qu'il est parti à parler. Il a pris la main de la femme dans sa main.

Il parlait fort; la femme lui a dit : « Parlez doucement », en lui montrant, d'un geste de la tête, un coin d'ombre sous les saules où il semblait que quelqu'un était couché. Elle n'a pas retiré sa main. Au contraire, au bout d'un moment, il n'était plus besoin de la tenir; elle avait fermé ses doigts sur la main de Panturle comme sur un museau de bon chien. Et il parlait à voix basse :

— ... je suis serviciable plus qu'un autre...

Elle a fermé ses doigts sur la main de Panturle. Elle touche la peau qui est comme une écorce avec des verrues et des entailles. Une peau chaude. Des fois, selon ce qu'il dit, le gros index enjambe les petits doigts et les écarte, entre au milieu d'eux et serre. Des fois, c'est le pouce qui appuie là, au creux sensible de la paume comme s'il voulait la crever, et entrer, et traverser. Des fois, c'est tous les gros doigts qui serrent toute la petite main.

Ça fait chaud dans tout son corps, comme si, d'un coup, l'été avec toutes ses moissons se couchait sur elle.

Il est sous la lune comme sous le canon d'une fontaine. Il a de gros muscles qui font de l'ombre le long de ses bras et sur ses hanches, et à l'épais de ses cuisses. Il a des poils comme des poils de chèvre noire.

Elle écoute : elle entend les coups sourds de son sang qui la foule à grands coups de talon.

Elle porte sa main gauche à travers la nuit pour tâter le beau poignet qui attache sa main droite. Il est noué comme un nœud d'arbre. Il remplit sa main gauche de nerf, de solide chair souple et chaude.

Elle s'approche un peu de l'homme. Elle s'approche sans faire semblant, en se penchant parce qu'elle n'ose pas encore s'approcher bien carrément. C'est de la solide chair souple et chaude, et dure à la fois, ce qu'elle tient à pleines mains, ce poignet d'homme qui l'attache à l'homme, ce poignet qui est un pont par lequel le charroi du désir de l'homme passe dans elle.

Il a senti qu'elle s'approchait; le nœud de ses mains se serre, la grosse corde du poignet vibre et il la tire vers lui. Elle glisse dans l'herbe et la voilà.

Tous les réseaux de son sang se sont mis à chanter comme la résille des ruisseaux et des rivières de la terre. Elle pose sa tête sur sa poitrine. Elle entend le cœur et le craquement sourd de ce panier des côtes qui porte le cœur comme un beau fruit sur des feuillages.

Alors, ce poids d'eau qu'elle a sur les épaules et qui est le bras de l'homme se fait lourd. Elle se renverse dans ce bras comme une gerbe de foin et elle se couche dans l'herbe.

C'est d'abord un coup de vent aigu et un pleur de ce vent au fond du bois; le gémissement du ciel, puis une chouette qui s'abat en criant dans l'herbe. Une tourterelle sauvage commence à chanter.

— Voilà l'aube.

Ils disent çà l'un après l'autre sans se regarder : ils ont maintenant de grands corps calmes, des cœurs simples comme des coquelicots.

Là-bas, sous les peupliers, la machine à aiguiser est à l'ancre dans un pré d'herbe tranquille.

Il ramasse ses brailles; le velours est encore gonflé d'eau. Il tord sa chemise puis il se la noue sur le ventre, puis il met ses souliers. Elle le regarde faire. Elle sait ce qui va arriver : c'est tout simple.

— Viens, — dit Panturle, — on va à la maison.

Et elle a marché derrière lui dans le sentier.

DEUXIÈME PARTIE

I

— Cette saloperie de terre, — dit Panturle en entrant — ... pas moyen... c'est plus dur que la pierre. On l'a trop laissée d'abandon... elle est là, toute verrouillée; on ne peut pas seulement enfoncer le couteau.

Il regarde sa charrue : c'est une petite charrue de pauvre

une de ces charrues que l'homme tire en se renversant en arrière.

— Qu'est-ce que tu veux faire avec ça? Ça griffe juste un peu le dessus.

Arsule est dans le plein du souci avec cette nouvelle. Elle regarde Panturle, la charrue, et cette bosse de coteau qui se gonfle au delà de la fenêtre.

— Et alors?

— Oh! alors, — dit Panturle, — tout compte fait, puisque, d'une façon ou de l'autre, il faut que j'aille là-bas pour la semence et voir pour Caroline, je vais y aller ce jour. Je passerai par chez Jasmin pour toucher le père Gaubert. Celui-là, il a le sort de la charrue. Je lui dirai qu'il m'en fasse une; il me la fera volontiers : c'est sa passion. Je demanderai à l'Amoureux s'il veut me prêter son cheval. C'est de bonne heure. Ils n'ont pas encore commencé, ça pourra faire. Tu verras.

— Si donc tu y vas de cette heure, — dit Arsule, — mets-toi un peu une chemise propre.

Le grand pétrin est rangé sous la fenêtre. La table est dans le coin, toute luisante, toute lavée, comme une grande roche carrée après la pluie. Le devant de l'âtre est net. Il y a trois assiettes pas pareilles sur la planchette de l'évier. Sur le manteau de la cheminée, il y a une boîte d'allumettes. C'est de cette boîte que tout est parti.

Avant, il battait briquet avec de la pierre noire et de l'étoupe ou de la moelle d'arbre. Ça prenait bien ou non. Fallait un moment et de la patience, et des « saloperies de sort » pas mal. Arsule un jour a dit : « Si on avait des allumettes... »

Panturle est parti de bonne heure par les collines, et, au moment où ça à été l'aube, il était déjà sur la route, là-bas, de l'autre côté, presque en vue du clocher de Vachères. Là, il a attendu le courrier. Il a arrêté la voiture et il a fait descendre Michel.

— Viens un peu, que je te dise quelque chose : tu ne me vendrais pas cette peau de lièvre?

Et le Michel :

— Ça peut se faire.

Il y avait dans la voiture le gros Sauteiron, celui qui vend des chevaux; il a crié :

— Amène-la, ta peau.

Il en a donné six francs. Panturle a dit :

— Ça va.

Et le Michel a ajouté :

— C'est pas cher; quand tu en auras d'autres, garde m'en une à ce prix. Je veux me faire une casquette.

Panturle a donné les six francs au Michel :

— Voilà, tu m'achèteras des allumettes, des grosses boîtes.

— Pour tout ça?

— Oui. Je t'attendrai là, ce soir.

Comme ça, Arsule a eu ses allumettes. Elle a été bien contente. Elle les a placées dans le placard sec.

Après çà, elle lui a fait ranger le pétrin qui est lourd. Puis elle a fouillé dans l'armoire, elle a sorti des pantalons et des vestes, et des chemises qui étaient du père de Panturle, pliés là depuis sa mort. Elle a vu ce qui en était bon. Elle a trouvé aussi des aiguilles et une vieille pelote de fil et elle a dit à Panturle : « Va m'aiguiser les ciseaux. » Quand elle s'est dressée et qu'elle est sortie de la chambre, on aurait dit qu'on avait mis à sécher des feuilles de mûrier dans cette chambre. C'était tout répandu par terre. Mais elle n'avait pas le temps de re-ranger. Ça pressait. Elle est allée s'installer dans l'herbe avec tout un bouquet d'étoffe sous le bras, et, quand le Panturle est revenu, il a trouvé un pantalon tout rapiécé et prêt à mettre, et une veste presque finie. Il a regardé la veste. Elle avait des boutons chasseur, de larges boutons de cuivre avec des images de bêtes.

— Tu te débrouilles, — il lui a dit.

Elle a trouvé aussi des vieux corsages et des jupes à six tours, et des fichus, et elle a travaillé pour elle. Elle a trouvé aussi, dans un pétrin de la chambre de derrière, un endroit où on n'allait plus, et heureusement que le pétrin, c'était du bon bois de chêne de deux doigts d'épaisseur sans fissures, sans quoi les rats... elle a trouvé, couchés dans le pétrin comme du beau blé, trois draps plus blancs que l'eau. Ça, ça l'a décidée. Elle en avait envie depuis quelque temps. Elle est descendue trouver Panturle. Il fendait du bois.

— Tu sais pas ce qu'on devrait faire, — elle a dit?

— Non, — il a répondu.

— Eh! bien, voilà : là où on couche, cette paillasse en bas, c'est comme pour des bêtes, somme toute, et ça ne me plaît guère à moi de coucher comme ça au vu de tout.

— Au vu de rien, — il a répliqué; — il y a rien et personne ici.

— Oui, mais, — elle a dit, — ça ne fait rien, ça ne me plaît guère. On devrait se mettre dans la chambre où il y a l'armoire, on serait plus à notre aise. Il y a un lit en bois tout démonté. Ya qu'à le reconstruire et puis charrier la paillasse. On serait mieux.

Ça s'est fait. Quand elle a ouvert le lit, le soir, ça a été blanc comme au cœur d'un lis. Elle avait mis les draps.

— Ça alors! a dit Panturle tout ébahi.

Il a ôté son pantalon, il a ôté sa chemise aussi.

— Faut bien en profiter, — qu'il disait.

Il est entré dans les draps une jambe après l'autre, doucement.

— C'est rude comme du sable frais, c'est tout enlavandé, ce drap. Dépêche-toi, Arsule, si tu en veux, je te vais tout prendre le bon de la toile raide, t'auras que la chiffe si tu tardes.

Une fois que Panturle, ayant ébranché le cyprès, posait sa brassée devant l'âtre, elle a dit : « Non, le bois, il faut le mettre à l'écurie. Ici, ça me fait balayer et mal dans les reins. Allez, vas-y... » Il y est allé et ça a été tout réglé pour les jours d'après.

Une autre fois, de bon soleil, le plein été étant venu, elle a fait boucher le ruisseau Gaudissart avec des branches et de la boue, pour faire regonfler l'eau. Quand il y en a eu assez, elle a mis un drap au fond du ruisseau, un drap maintenu par des pierres, bien plaqué au fond de l'eau. Ça a fait comme une grande cuvette toute propre. Et elle s'est baignée. Elle s'est lavée du haut en bas avec une poignée de saponaire. Le soir — et ils étaient couchés — elle luisait comme de l'or. Elle a dit : « Laisse-moi, tu sens le sel pourri. » Elle l'a dit en riant, mais le lendemain, Panturle est entré dans

le ruisseau. Seulement lui, il n'avait pas besoin du drap.

Et comme ça pour beaucoup de choses.

Puis, ils ont été inquiets, tous les deux, à ne pas savoir de quoi. Inquiets au point de trouver les matinées amères. C'était dans l'air. Ça les remplissait d'amertume. C'était surtout après les chasses de Panturle que ça venait. C'était surtout quand il quittait sur la table le lapin étranglé, raide comme une racine ou la caille écrasée par le piège.

A ces moments-là, ni Panturle, ni Arsule ne soufflaient mot.

Une fois qu'ils avaient justement de quoi, en cette viande, voilà qu'Arsule met à bouillir des pommes de terre, en quantité, et rien que ça, et qu'elle ne met que ça dans les assiettes. Panturle a regardé les pommes de terre, le lapin pendu au plafond dans une serviette, le sang sur la serviette, et les mouches. Il a regardé Arsule.

— Tu ne sais pas à quoi je pense? il a dit. — Je pense qu'avec le fer qu'il y a en haut au grenier, en l'aiguisant et en mettant un bon manche, ça ferait une bêche. Je pense que, sur le devers de la pente, du côté de Reine-Porque, il y a une belle pièce, qu'en mettant le feu aux genêts ça ferait de la terre à tout ce qu'on veut. Je pense aussi que, peut-être je pourrai faire une charrue.

— Ça, c'est des choses, — a approuvé Arsule.

— Tiens, voilà ta chemise propre, voilà un autre pantalon. Tu veux la veste?

— Non, il fait chaud. Ce qu'il me faudrait, c'est un sac, parce que, selon comme ça ira là-bas, je prends le grain tout de suite. Ici, c'est plus haut, ça peut se faire avant. Donne-moi Caroline aussi, je vais lui trouver un bouc.

Caroline est triste, là, devant le grand jour de la porte. Elle n'ose pas sortir de l'ombre de l'étable. Elle cligne des yeux. Elle est maigre; elle a les flancs creux. Les mouches font trembler la peau de son ventre.

— Biquette, Biquette, — appelle Panturle, et il fait avec la main le geste de donner de l'herbe. — Tiens, tiens...

Elle ne bouge pas. Elle est là, butée contre le grand jour comme devant un mur.

Arsule la décide en imitant avec ses lèvres le bruit d'une caresse. Elle sort, elle s'avance toute raide. Elle a l'air de regarder au delà des choses comme les hommes qui sont dans le rêve. Elle vient mettre sa tête contre le ventre de la femme. Elle frotte ses flancs creux contre le flanc d'Arsule. Un bon moment. Un long moment; jusqu'au moment où Arsule lui a dit :

— Va, la bique.

Elle a donné la chaîne à Panturle et Caroline a suivi.

C'est le début d'après-midi; il fait bon chaud malgré les premières nues rondes qui passent en traînant leur ombre; c'est de la nuée marine. Elle monte, l'ombre suit comme l'empreinte d'un pas.

Le bois est tout taché de jaune. De Reine-Porque, on domine un peu; le Val des Chats et les bas-fonds sont comme un vieux chaudron de fer mal nettoyé et qui se rouille. Le haut du ciel seul est vivant de cet essor régulier des nues. En bas, contre la terre, l'air est immobile; il est là, autour des collines et des arbres, chaud et lourd comme de la laine humide.

Au bas du Val des Chats, une petite brume dort sur les arbres comme une plaque de lait au fond du chaudron; quand on se penche sur le creux, on sent une odeur de champignon et de bois en train de pourrir.

Une pie vient de quitter la branche du peuplier. Elle plonge d'une aile habile dans l'ombre glauque du sous-bois. Deux feuilles mortes quittent la branche après elle et tombent.

— Caroline, tu as fini, ton jeu?

A la chèvre qui tire encore sur la gauche pour écorner une bardane.

Panturle va par des chemins à lui.

Comme çà, il est arrivé sur la ferme de l'Amoureux, tout par un coup, au sortir d'un coude de vallon, aux limites des terres grasses, et, tirant la chèvre, il a abordé à l'ombre des platanes, chez les gens. Ça lui fait drôle de voir du monde : là-bas, un qui charrue, un petit homme, un petit cheval; là, un qui traverse la jachère; là, un penché qui mouille sa pierre

à aiguiser les faucilles; une qui tire de l'eau au puits; une qui étend du linge sur une corde; un qui s'étire comme un chat sur la porte du grenier; un qui racle une bêche.

L'Amoureux est sous les platanes, devant la ferme. Il allait prendre sa faux pendue à la branche maîtresse. Il a arrêté son geste; il reste le bras en l'air. Il regarde celui-là qui vient avec une chèvre.

— Ah! bien, celle-là, on peut bien dire : « C'est de l'exemple. » Oh! Panturle, je te croyais mort.

— J'en ai pas envie.

— Ah! bien, celle-là!

Le bras d'Amoureux est retombé sur l'épaule de Panturle.

— Eh oui, — dit Panturle.

— C'est pas de rire, — fait l'Amoureux, — je le croyais. Alphonsine, viens un peu voir. Alphonsine!

Elle étendait le linge et elle regardait les deux hommes entre les linges qu'elle étendait. Elle vient vite en secouant sa grosse poitrine molle. Elle essuie ses mains à son tablier.

Elle aussi n'en peut pas revenir.

— C'est vrai, on en a encore parlé, il y a pas longtemps. Et alors, vous allez boire le coup...

Comme ce n'est pas de refus, elle entre dans sa cuisine et on l'entend ouvrir le placard. Elle revient au seuil, elle lève la bouteille à la hauteur de ses yeux.

— C'est pas ça; attendez.

— Et donne la bonne, au moins.

Enfin la voilà, la bonne : une liqueur d'hysope qui se détrempe si on veut, mais que les hommes boivent pur :

— Garçons, garçons, — hèle l'Amoureux.

Les trois valets qui sont là et qui ont déjà vu du coin de l'œil la bouteille s'approchent.

Ils ont leurs verres. On trinque tous ensemble. Alphonsine pense aux femmes :

— Tiennette, viens un peu toi aussi et apporte-toi un verre.

— Alors, à la vôtre, — dit Tiennette qui, en retard, trinque seule contre tous...

— Ça, c'est le Panturle, — dit l'Amoureux. — Tiens, voilà un homme qui ferait pour toi et un beau.

— Elle pourrait plus mal faire, — dit en riant le Clodomir, dont c'est la bonne amie.

Étiennette baisse sa tête qui est comme une pomme rouge, rit en dessous, regarde Clodomir entre ses cils; Clodomir lisse sa moustache de maïs avec le crochet de son index et la regarde en coin d'œil d'un regard qui s'amuse.

— Alors, où tu allais comme ça?

— Juste ici.

— Alors, va bien.

— Voilà : c'est d'abord pour celle-là. (Il montre Caroline qui frotte son museau contre lui.) T'as pas un bouc ou t'en connais pas? Elle peut plus rester comme çà. Ça la mine. Et puis, pour nous...

— Ça, de bouc, il y a toujours celui de Turcan. Laisse-là là, je l'y ferai mener demain par Étiennette.

— Et puis après?...

— Attends...

L'Amoureux se tourne vers Clodimir :

— Aiguise aussi les deux faux.

L'homme a compris, il se lève.

— Tu comprends, j'aime mieux qu'on soit à parler de ça rien que tous les deux, l'un à l'autre. On sait jamais. Tu sais, les domestiques, ça ramasse comme ça dix mots : une fois l'un, une fois l'autre, dans les choses qu'ils entendent et ça leur fait dix pierres à te jeter à la figure, après. Vas-y.

— Voilà : je voudrais te demander aussi de la semence à blé. J'ai envie d'en faire un peu. Je te paye pas, je te le rends à la récolte. Et puis, dans quelque temps, quand tu voudras, j'aimerais que tu me prêtes ton cheval un jour.

Ça, si tu veux, je te le payerai comme tu voudras. Avec des sous ou en grains.

L'Amoureux a réfléchi un moment.

— Ça peut se faire, il a dit à la fin. Combien tu en veux de blé?

— Donne m'en trois cents kilos d'abord, si ça va.

— Ça va.

— Fais-les moi porter demain matin jusqu'à Reine-Porque; la charrette y va; de là, je me débrouillerai.

— Entendu. Et le cheval?...

— Ça, c'est comme tu voudras, quand il sera libre.

— Écoute, tu pourras le prendre... dans trois jours.

— Ça va! Tu me rends bien service, l'Amoureux.

— Tu n'as pas vu les petits, — demande Alphonsine?

— Ils étaient là, y a un petit moment.

— Tiennette, vous avez vu les petits?

— Non maîtresse.

— Et alors?

Elle jette comme ça un coup d'œil tout de suite sévère sur l'alentour. Il y a la rigole; il y a le puits; il y a les gros pièges à renard tout posés, même en plein jour.

— Nano! Nano! Nano!

— Lison! crie le père.

Un moment de silence. Ils écoutent tous les trois. Mais à la limite, les petits ont répondu :

— Voui...

En même temps ils sortent de l'herbe qui les cachait. L'aîné, Jean, mène sa sœur Élise par la main. De l'autre main ils tiennent, chacun comme un cierge, un grand calice de colchique :

— Ze m'avais fait mal, — dit tout de suite la fillette qui craint la gifle.

Alphonsine est venue devant les deux enfants avec une grosse miche de pain. Elle fouille aussi dans la poche de son tablier.

— Tiens.

La petite fille tend la main et reçoit trois figues sèches et deux noix.

— Tiens.

Du côté du petit garçon qui avait la main prête et qui reçoit ses trois figues et ses deux noix.

— Et attendez.

Elle leur coupe le pain avec un grand couteau qui est comme une serpe. Elle s'est penchée sur la miche. Elle la tient entre ses seins et son ventre, et elle la coupe doucement, sans faire de miettes.

Panturle regarde le bon pain, gros et solide, le pain des champs, le pain de la farine faite au mortier de marbre; le

pain, et de sa mie qui est rousse on tire parfois une longue paille droite et étincelante comme un rayon de soleil.

D'un coup, il voit ce qu'il va faire. Ce qu'il va refaire, ce qu'il a commencé en venant ici déjà. Il comprend cette inquiétude qu'ils ont eue, cette ombre dans Arsule, belle à l'ordinaire comme de l'eau. Ça passera. C'est sûr, maintenant. Il a compris. Ça passera le jour où on posera sur la table, là-bas, à Aubignane, dans la dernière maison, la miche de pain chaude et lourde, le pain qu'ils auront fait eux-mêmes, eux trois : lui, Arsule et la terre.

Et, d'un coup, comme Alphonsine se tourne et qu'elle emporte le pain, il a un élan.

— Alphonsine!

Il en a tout de suite un peu honte, maintenant qu'elle est revenue avec son pain.

— Tu sais pas, qu'il dit? Je voudrais te demander quelque chose. Je peux pas en payant, mais je te le revaudrai. Donne-moi une tranche de ce pain. C'est pas pour moi, il ajoute parce qu'il voit que, déjà, elle le tend et que l'Amoureux va dire : « Apporte aussi les olives. » C'est pas pour moi. Je vais te conter, puisqu'aussi bien ça se saura et puisqu'aussi bien, c'est bien, somme toute. J'ai une femme, là-bas, avec moi, et ça lui fera plaisir :

— Prends-le tout, alors, — dit Alphonsine.

De voir qu'on le lui donne tout, ça lui fait douleur, ça lui en fait cligner les yeux comme s'il mâchait du laurier.

— Je te le revaudrai.

— T'as qu'à faire ça si tu veux qu'on se fâche.

Il n'a pas voulu partager leur « quatre heures » et manger à la table.

— Je dois aller encore jusque chez Jasmin.

Mais il a demandé qu'on lui donne tout de suite vingt kilos de blé de semence pour emporter avec lui, pour les faire voir à Arsule, ce soir, pour qu'elle comprenne que c'est parti maintenant, que c'est en train.

Et il a repris son chemin, avec la miche sous le bras et le sac sur l'épaule.

***

La longue Belline est dans le clos à compter ses canards. Elle est maigre comme un cyprès et presque aussi grande. Seulement, elle a un caraco bleu de ciel.

Ici, c'est déjà plus le même pays. C'est sur un fond, l'eau suinte. Il y a un beau pré et des saules; il y a un verger; il y a un énorme bouleau qui devient comme de l'écume dès que le vent le touche; il y a une fontaine; il y a une bonne barrière bien solide qui entoure tout ça. C'est de l'arbre et de l'herbe gonflée d'eau à en veux-tu en voilà.

Panturle s'approche de la barrière;

— Hé, Belline!

Elle tourne vers lui sa longue figure de cheval.

— Tu me reconnais?

— Oui.

Elle ne fait pas de geste vers le loquet de la porte. Elle prend seulement tous ses canards sous la protection de ses yeux; ça se comprend vite, ça.

Il dit :

— Je voudrais voir le père Gaubert.

— Il est là-bas.

Elle montre la maison. Elle n'ajoute rien. Elle ramasse un gros escargot; elle appelle un canard qui a l'air de naviguer par mauvais temps sur le pré.

Ça va bien; Panturle attend un moment, puis se décide pour la maison.

Le père Gaubert est près du poêle. Il est assis sur une chaise à dossier droit; ses deux mains sont appuyées sur sa canne; sa tête est appuyée sur ses deux mains.

Il a fait : oh! quand il a vu le Panturle, puis il a essayé de relever sa tête et il y a mis un moment; enfin, il y est parvenu.

Panturle rit et lui tend la main.

— Oh! père Gaubert, oh! depuis le temps. Et alors, ça se fait bien, là, autour du poêle? Ah, monstre de nature, vous l'avez trouvé le bon travail, vous!

Mais, les deux mains de Gaubert restent posées sur la

canne. Elles tremblent. Il tourne à grand effort sa tête et lève les yeux jusqu'aux yeux de Panturle.

— Prends-la, toi, ma main, là-dessus; prends-la, ça me fera plaisir; moi, je peux plus.

Il a posé d'un coup le sac et la miche, et il s'est précipité, et il l'a prise, cette main qui est comme du linge mouillé, entre ses bonnes mains solides.

— Et alors... Gaubert, et alors non? Comment?

Elles sont molles et mortes, et les bras sont morts. Et le Panturle touche ça, et c'est comme des cordes sans vie et, dans les yeux de Gaubert il y a le regard de la bête prise au piège.

— Et alors, oui, tu vois, c'est comme ça.

— Ça vous a pris quand?

— Un matin, quelque chose de dénoué sous mes reins. La Belline a dit : « C'est des manières, essayez. » J'ai essayé. Rien à faire. C'était du bon.

Panturle est toujours là à tenir les mains mortes de Gaubert. Il est là, penché sur lui à le regarder dans les yeux.

Il voudrait donner un peu de force à ces mains.

— Et Jasmin, qu'est-ce qu'il a dit?

— Rien.

Panturle n'en peut pas revenir de cette force disparue, de cet homme sans cesse en travail et qui est là comme une pierre. Gaubert, le premier, s'est repris.

— Et alors, comment ça va que tu es venu te perdre jusque par ici?

Panturle n'ose plus dire, mais c'est une chose qu'il a tant désirée. Il y a tant pensé à cette charrue, tout le jour.

— Voilà : je suis venu... j'étais venu... pour vous voir et puis, je m'étais dit : « Peut-être, ça lui fera plaisir de reprendre un peu son métier. » Je ne savais pas, vous comprenez. Alors, j'étais venu pour vous dire : « Faites-moi une charrue. » Mais...

— Oh, bien sûr...

Un moment, on n'entend plus que la pendule qui compte des grains. Le soleil a réussi à passer sous le verger. Un rayon traverse la vitre et se casse dans un seau d'eau.

— Ça ne te semble guère, toi, dit Gaubert; tu es plutôt chasseur. Il te vaudrait mieux un sabre.

— La chasse, c'est trop un jour bon, un jour mauvais : du bricolage, tout bien pensé. Et puis, c'est jamais que de la viande. J'ai trouvé une terre, de l'autre côté de la butte, vous savez, ça a l'air profond et bien gras. Il m'a pris l'envie d'y faire du blé.

— C'est drôle que ça t'ait pris juste maintenant.

— C'est que je ne suis plus seul : j'ai une femme. Un ménage ça ne peut pas vivre de chasse. Depuis qu'elle est là, j'ai besoin de pain, et elle aussi. Alors...

— C'est naturel et c'est bon signe.

— Ah, mais, qu'est-ce qu'il y a, père Gaubert? Vous pleurez? On vous a fait quelque chose? C'est la Belline, dites? Vous voulez que j'en parle à Jasmin, dites? Qu'est-ce que vous avez?

Si Gaubert avait eu les mains libres, il les aurait cachées ces trois larmes qui ont débordé de ses yeux; mais ses mains sont clouées sur la canne et le visage ne peut pas se cacher, et là, la tête droite, il pleure avec des yeux éperdus.

Et, au bout d'un moment que Panturle n'osait plus rien dire, Gaubert a reniflé comme un petit enfant.

— Non, c'est pas la Belline, cette fois; ça a été plus fort que moi. C'est parce que je vois que la terre d'Aubignane va repartir. L'envie du pain, la femme, çà, c'est bon signe. Je connais ça, ça ne trompe pas. Ça va repartir de bel élan et ça redeviendra de la terre à homme. Seulement, qui sera là-haut, dans ma forge?

— Ah, ça, Gaubert, c'est pas, des choses pour la réflexion des vieux. Si c'est de ça que tu pleures. Tu savais bien qu'un jour il faudrait débarrasser le plancher pour un autre; c'est le sort. La seule chose qui doit donner le regret, c'est que celui qui viendra ne saura pas faire les charrues comme toi. Toi, maintenant, tu as gagné tes galons. Tu as assez pétri le fer; ta part, c'est le verger et l'ombre, et la maison de ton fils.

— Tu me dis « tu » maintenant, comme avant.

— Oui.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas.

— Mettons que tu ne le saches pas, mais ça montre que tu as quand même compris pourquoi j'ai pleuré. Ma part, c'est d'être là, dans ma chaise, comme un épouvantail de figuier à ne pas pouvoir bouger un doigt pour chasser les mouches. Et quand je suis à un endroit où je gêne parce qu'on veut faire la cuisine, ou parce qu'on veut balayer, Jasmin prend la chaise d'un côté, Belline prend la chaise de l'autre et on me porte comme un meuble. Ah! les premiers temps que j'étais ici, oui, ma part, c'était l'ombre et le verger, et la maison du fils, et le tout petiot. J'y apprenais à faire parler les pies en les tenant sous le pot de fleurs. J'y faisais des tours. C'était du rire. Maintenant, c'est la punition. J'aurais pas dû quitter le village.

La Mamèche?...

— Elle est partie un beau soir; j'ai plus su.

— Oui? Eh bien, c'est quelque chose qui a taillé le vieux bois. Ça va repartir.

Là, ils sont restés un bon moment tranquilles à regarder le fond de leur pensée. Puis Gaubert a dit :

— Panturle, je te la ferai, cette charrue, ou ça sera presque pareil. Je veux que ça soit une des miennes qui commence. Écoute : tu vas voir. Regarde un peu d'abord si la Belline est toujours au verger.

— Oui, elle est au fond, là-bas, vers les pruniers.

— Ça va bien. Passe le manche du balai sous l'armoire. Là. Tu sens quelque chose de dur? Tire.

C'est un soc.

C'est un soc! Un soc nu comme un couteau. Un soc têtu, aiguisé, arrogant, avec le flanc creux des bêtes qui courent à travers la colline; une belle peau, sans un pli. On le tiendrait en équilibre sur le poing.

Gaubert siffle entre ses dents :

— ... de garce; il est de la bonne race, celui-là.

— Oui, il est de la bonne race. C'est le dernier. Je l'ai encore fait à Aubignane. Prends-le, mets-le dans ton sac; si la Belline entrait elle en ferait un malheur. Mets-le dans le sac puis écoute, parce que le soc, c'est beaucoup mais ça n'est pas tout.

» Tu iras à la forge là-haut. Tu sais que les derniers temps, je couchais en bas près de l'atelier. A cet endroit il y a un placard, un grand placard; tu l'ouvriras. Tiens, prends la clef, là, dans la poche de mon gilet. Prends la clef; après tu pourras la jeter; elle ne servira plus. Là, dans ce placard, tu trouveras un bois d'araire tout prêt, tout fini, tout tordu dans les règles. Un bois de race aussi; le bois qu'il faut pour ce soc. Tu monteras le soc avec les vis et les boulons qui sont aussi dans le placard, dans un morceau de journal. Maintenant, si c'est pour labourer là où tu m'as dit, sur la pente de derrière le village, là où c'est dur, il faudra tordre encore un peu le bois, pas beaucoup, un peu, juste un peu tordu, comme une cuillère à café, tu sais? Pour ça, tu mettras le bois à tremper trois jours au trou du cyprès. Trois jours, pas plus, et tords lentement, en pesant sur ta cuisse, mais avant, essaye la charrue telle qu'elle est. J'aimerais mieux que tu ne la touches pas.

Panturle regarde le beau soc.

— Non, il dit, j'ai pas envie de tout démolir. Tu dis que les boulons sont dans un papier? Je la laisserai telle que. Comme tu l'as faite elle ira. S'il faut forcer un peu plus, je forcerai, mais je la laisserai telle que. Ce que je veux, c'est du blé, c'est faire pousser du blé sur toute la bosse de Chènevières, c'est mettre du blé dans Aubignane jusqu'au ras des maisons. C'est tout remplir avec du blé, tant que la terre peut en porter.

Gaubert est immobile sur sa chaise, les mains mortes croisées sur la canne. Il fait effort de la tête.

— Elle peut en porter, notre terre, crois-moi, elle peut en porter une grande épaisseur. De mon temps c'était renommé. Le jour où un homme dur s'y mettra, alors, ça sera une bénédiction de blé...

La Belline est entrée par la porte de derrière. Elle a un canard sous le bras et elle lui caresse les plumes.

— Enfant nous venons, enfant nous tournons, — elle dit.

C'est la nuit quand Panturle est de retour. La porte est fermée. Il cogne du poing.

— Qui c'est, — demande la voix d'Arsule?

— Moi.

Elle ouvre.

— Je commençais à languir, tu sais.

Il quitte son sac de blé sur la table.

— Regarde, il dit. Regarde, le temps n'est pas perdu. Et puis ça, regarde, regarde ça.

Il dresse vers le jour de l'âtre le beau soc nu comme un couteau.

— Oh! elle fait, ça c'est beau; on dirait un devant de barque.

JEAN GIONO

(A suivre.)

HENRY LEROLLE ET SES AMIS

O mes morts tristement nombreux! A ma liste déjà longue, s'est ajouté l'an dernier un deuil nouveau : et je renonce à dire avec quel chagrin j'appris au début de mai 1929, en débarquant à Marseille, la mort d'Henry Lerolle dont j'avais connu pendant trente-huit ans la délicate et réconfortante amitié. J'arrivais trop tard pour le voir une dernière fois; trop tard pour dessiner ses traits à son lit de mort, pour être le témoin de sa dernière expression, dans ce suprême tête-à-tête où j'ai tant de fois, hélas! à travers la pâleur et l'immobilité d'un visage, surpris le reflet d'une âme, le testament de toute une vie, l'attente de la résurrection.

Je me rappelle ce jour d'avril 1891, où j'allai chez lui pour la première fois, son accueil, sa cordialité et mon agréable surprise quand je pénétrai dans sa charmante demeure. J'avais exposé aux Indépendants qui se tenaient alors au Pavillon de la Ville de Paris, depuis longtemps disparu, sur le Cours la Reine. C'était mon premier début dans ce milieu d'avant-garde; les tendances nouvelles n'étaient appréciées que d'un public fort peu nombreux. Et pourtant! il y avait cette année-là, l'exposition posthume de Vincent Van Gogh, mort en 1890, et des envois de Bonnard, de Cross, de Guillaumin, Seurat, Signac, Toulouse-Lautrec, Vallotton, du douanier Rousseau, dont nul ne prévoyait les futures apothéoses. Il y avait Anquetin, Angrand Émile Bernard, Ch. Dulac, Ibels, Luce, Osbert, Maufra, Daniel-Monfreid,

Serret, Lucien Pissarro, Rusinol, Van Rysselberghe... petit troupeau, groupe infime, si on le compare aux foules innombrables qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de maîtres modernes.

Lerolle remarqua les tableaux de Bonnard et les miens. Il alla frapper à l'atelier que Bonnard et Vuillard occupaient rue Pigalle en commun avec Lugné-Poë. Vuillard, qui le reçut, m'écrivit qu'un « peintre du Salon », un officiel, s'intéressait à nos œuvres, et désirait me connaître. Telle est l'origine de notre longue amitié.

Découvert et protégé par lui, le débutant que j'étais pénétrait ainsi dans un milieu raffiné, élégant et confortable, et qui, sans être ni mondain ni officiel, était tout de même très différent des brasseries, des crémeries et des cénacles modestes où fréquentait la jeune peinture. L'intérieur d'Henry Lerolle était celui d'un artiste bourgeois, dans le sens traditionnel du terme, qui implique l'urbanité, la stabilité, la vie de famille, et qui n'exclut en aucune façon la véritable originalité. Ces traditions exquises de la bourgeoisie parisienne que Jacques Blanche a vantées dans le milieu « avancé » de Berthe Morizot, je pense qu'elles étaient un peu guindées au temps des Bertin qui recevaient M. Ingres et des Riesener chez qui fréquentait Delacroix, et qu'il faudrait remonter à l'époque des Chardin ou des Largillière, pour retrouver l'atmosphère d'aimable simplicité, le naturel et le tour d'esprit qui faisaient l'agrément du salon d'Henry Lerolle.

Qui n'a pas connu le charme de ces réunions intimes ne peut comprendre ce qu'était l'existence des artistes de classe moyenne, ni bohêmes ni académiciens, à cette lointaine époque. C'est à propos de cette société d'avant 1900 qu'il faut répéter le mot mélancolique de Talleyrand sur la douceur de vivre... La vie était facile, les fortunes moins orgueilleuses, le luxe plus discret. L'art n'était pas encore commercialisé; la critique était libre; on respirait un air plus sain. Les expositions étaient rares, il y avait trois ou quatre marchands, pas plus, de peinture moderne. En sortant de ces humbles boutiques, ou de chez Durand-Ruel, on pouvait causer, flâner, le long des rues ou des boulevards, qui n'étaient pas encombrés. La circulation aisée, le bon goût, les idées claires

facilitaient la conversation. Ceux qui avaient de l'esprit l'avaient à l'ancienne mode, celle du second empire, où M. Degas excellait.

Degas, on le rencontrait chez Lerolle, devant quelques-uns de ses plus beaux tableaux, des nus, des danseuses, des femmes qui se coiffent, des jockeys. Le milieu était plaisant au regard. Ni bric à brac d'antiquaire, ni salle d'opération : un ensemble harmonieux de meubles de famille et de meubles modernes, d'œuvres d'art très choisies : outre ces Degas, des toiles de Fantin, de Puvis, de Besnard, de Corot, de Renoir, quelques bons tableaux anciens, sur des murs tapissés de papiers clairs de William Morris : c'était la mode de la lumière et des couleurs gaies.

On arrivait le plus souvent en veston, les femmes un peu décolletées. La grâce, la beauté, l'esprit de la maîtresse de maison, deux jeunes filles délicieuses, complétaient l'heureux décor; deux garçons, alors collégiens, écoutaient avec admiration les propos de leur père, et ceux de ses amis. Leur présence tempérait les audaces d'idées, adoucissait les contrastes, composait une atmosphère intime, où se plaisaient quelques esprits privilégiés.

On rencontrait là Degas, Renoir, Besnard, Alfred Lenoir, le sculpteur Devillez, Mallarmé, Claudel, Gide, Henri de Régnier, Maurice Bouchor, Pierre Louÿs, Samain, Adrien Mithouard, Francis Jammes, Jules Tannery... et surtout des musiciens.

Lerolle était très musicien. « Si Dieu créa la femme, les fruits et les fleurs, aimait-il à répéter, l'homme fit la musique. »

Il racontait que, dans sa prime jeunesse, au Louvre, devant les Rubens, il fredonnait un jour à mi-voix la complainte du *Roi de Thulé* de Gounod; un jeune homme inconnu s'approcha et lui dit : « Ce n'est pas ça qu'il faut chanter », puis, lui chanta dans l'oreille les seize mesures de la même complainte, — mais celle de Berlioz. Je ne sus que plus tard, disait Lerolle, en entendant la Damnation, que l'air de mon inconnu était de Berlioz; mais j'eus ce jour-là, au Louvre, l'impression très forte qu'il y avait dans l'art tout un monde que je ne connaissais pas...

Élève de Colonne, bon violoniste, il ne découvrit que peu à peu la musique moderne. Il s'était lié avec Duparc qui

habitait le quartier de l'École Militaire, son quartier. Mais ce fut le mariage d'Ernest Chausson (1883) qui décida de son orientation musicale. Alfred Lenoir, le sculpteur qu'il connaissait par son ami Besnard, avait présenté au jeune musicien la future madame Chausson, belle-sœur de Lerolle, et la présentation se fit chez madame de Reyssac, rue Servandoni, où fréquentaient, entre autres, Chenavard, l'abbé Lacuria, Odilon Redon. Lerolle conçut aussitôt une vive sympathie pour son futur beau-frère, un des artistes les plus séduisants, un des plus beaux caractères d'homme que j'aie jamais connus. L'amitié de Lerolle pour Chausson fut une des plus fortes, des mieux assorties, de celles qui ont eu la plus considérable influence sur son esprit et sur sa vie. Il y a une parenté entre l'œuvre de Chausson et la sienne : ils se rejoignent par la qualité du sentiment.

C'est par Chausson qu'il eut la révélation de la musique et de l'enseignement de Franck. Il noua des relations avec les élèves de Franck, avec d'Indy, avec Bordes, avec Dukas, avec Camille Benoit, avec Bréville, avec Debussy. Et je n'oublie pas le charmant Raymond Bonheur, ni l'infaillible Poujaud, qu'il est impossible de séparer de ce groupe de musiciens, — Poujaud, le meilleur critique de son temps, qui n'a jamais publié une ligne, mais dont les jugements passionnés, étincelants, décisifs, survivront au rire sonore et à la fantaisie des mots.

Lerolle a donc été mêlé à tous les débuts, à tous les grands triomphes de la jeune musique française de ce temps-là, disons mieux, à la renaissance de la musique française. C'est lui qui fit accepter par l'abbé de Bussy, curé de Saint-Gervais, pour qui il avait peint une chapelle ou dessiné des vitraux, l'idée excellente de prendre Bordes comme maître de chapelle. Bordes, recommandé par Poujaud, était alors à Nogent, place que lui avait cédée Saint-René Taillandier, et dont il avait le plus grand besoin, car le pauvre Bordes devait auparavant se contenter d'un modeste emploi à la Caisse des Dépôts et Consignations. On sait quelle importance prit, dans la suite, la chapelle de Saint-Gervais : comment Bordes sut tirer parti des conseils de l'abbé Perruchot, avec quelle maîtrise et quelle audace il monta la messe de

Schumann, la messe de Franck, la messe de Schubert, et quelle influence il exerça sur les artistes et sur le public, par la fondation des Chanteurs de Saint-Gervais, et les multiples auditions de musique palestrinienne ou de musique grégorienne qu'il donna.

Lerolle fut des premiers concerts de la Société Nationale, et des premières manifestations de la Schola Cantorum. Poujaud a remarqué « le ravissement que sa figure exprimait quand il se préparait à écouter une musique qu'il savait aimer... il était plus lyrique que dramatique. Le concert, la musique pure l'attiraient plus que le théâtre, même au temps de Wagner ». Il a vu naître, non pas jour par jour, mais au cours de visites fréquentes à Debussy, la partition de *Pelléas*. C'est chez lui, un soir de 1894, que d'Indy fit connaître la fin de *Fervaal*, et que Debussy joua la mort de Pelléas, première version de cette scène, point de départ de l'immortel chef-d'œuvre. La mort de Mélisande fut lue, trois ans après, chez Arthur Fontaine, beau-frère de Lerolle. Je me souviens d'avoir entendu, beaucoup plus tard, Pierre de Bréville jouer *Eros vainqueur* et Vincent d'Indy sa grande œuvre religieuse *la Légende de Saint-Christophe*, lecture passionnante que le Maître agrémentait de gloses humoristiques, — sur ce même piano qui devenait à certains jours sous les doigts de Cortot, un instrument féerique où passait l'âme de Beethoven et de Chopin. Et il y avait aussi le violon d'Ysaïe, et la voix de madame Croiza et l'admirable Selva. J'allais oublier le délicieux Albeniz interprétant ses compositions, au-dessous d'une lumineuse étude peinte au pays des cigarières par John Sargent, que Lerolle fréquentait et qui lui aussi aimait la musique. J'ai parlé du réveil de la musique française. Ce fut la chance de cet homme d'une sensibilité si fine, d'un goût si délicat, de trouver dans son époque des attraits aussi appropriés à ses sentiments personnels, à ses intimes inspirations.

Les mêmes artistes ou amateurs d'art qui avaient été à Bayreuth applaudir Wagner se retrouvaient à la Société Nationale où la réaction contre le wagnérisme se faisait spontanément, sans manifestes, sans réclame et sans haine, par la force du génie français : à l'ancienne Salle Pleyel, et

aussi à Saint-Gervais, ou à la Schola. Mais la plupart de ces mélomanes se rencontraient aussi dans les expositions d'art japonais et de peinture impressionniste. Étaient-ils une centaine en tout? Ils finissaient par se connaître. Ils formaient une élite, et de cette élite un goût naissait. Roger Marx, le prophète des tendances nouvelles, répétait volontiers que dans un état bien organisé, Lerolle eût dû être directeur des Beaux-Arts. Ces nouveautés d'alors se présentaient tout autrement que celles d'aujourd'hui : elles n'atteignaient pas de plain pied le grand public. Elles n'étaient prônées ni par la presse à gros tirage, ni par la spéculation; elles se développaient avec lenteur dans ces milieux restreints qui les défendaient contre la force d'inertie et contre les excès faciles ou l'entraînement des surenchères. Les coteries, les cénacles restaient dans une pénombre protectrice. Le grand public, lui, obéissait à son penchant naturel pour les Cabanel et les Bouguereau. Il n'était pas encore dressé à suivre à toute allure la mode artistique, à obéir aux suggestions, aux tuyaux des coulissiers de la peinture. L'intérêt financier n'était pas en jeu. Et quand on s'extasiait devant un Renoir ou un Gauguin, il ne venait pas à l'esprit que c'étaient là des valeurs d'avenir.

Quelles furent au contact de ces nouvelles formes d'art les réactions de Lerolle? Comment l'amateur a-t-il influencé l'artiste?

C'est un fait qu'il a eu comme peintre de très grands succès, et que peu à peu, il s'est enfermé dans une sorte de retraite. Il paraissait quelque peu découragé. Il m'écrivait en 1894 (sans doute, ce qui m'est arrivé souvent, je n'étais pas alors très satisfait de moi-même) : « Dans votre lettre, vous me parlez de doutes et d'hésitations qui vous envahissent. Hélas! qui n'en a pas? Il faut être Rembrandt ou Bouguereau pour n'en pas avoir ou peut-être pour pouvoir faire semblant de n'en pas avoir. Car nous n'en savons rien. Et nous ne connaissons des hommes que ce que nous en voyons. Et peut-être ceux qui nous semblent les plus simples sont-ils seulement ceux qui savent le mieux prendre une attitude. Quand on cherche quelque chose on hésite; si on était sûr d'avoir trouvé on ne chercherait pas. Mais

quelle force il faut et quelle confiance en soi, pour être sûr... »

Cette citation qui montre assez bien son genre d'humour et le fonds pessimiste de son tempérament, à l'époque ou pourtant il était célèbre, me fait penser à un autre artiste que j'ai bien connu, un amateur qui ne spéculait pas, qui ne collectionnait que ce qu'il aimait, et dont le talent très réel a été étouffé par la passion de l'amateur d'art : Moreau Nélaton a eu, lui aussi, un trop violent amour de la peinture des autres pour aimer suffisamment la sienne. Mais le dérivatif de Moreau a été l'érudition et il a déployé dans ses admirables ouvrages sur l'histoire de l'art une activité inlassable. Lerolle au contraire s'est lassé : il a manqué de cette confiance en soi, dont tant d'artistes ont à revendre. C'était un esprit inquiet, enclin à faire de cette inquiétude une vertu, à se complaire dans l'inquiétude de sa génération. Les dons de sensibilité, l'habileté naturelle, le sens de la composition qu'il possédait indiscutablement, il n'en a pas tiré le parti qu'espéraient ses amis. Et cependant, si le peintre fléchissait, l'homme restait attaché à ses idées claires, à ses certitudes, et il les soutenait avec énergie. Il avait une nature de peintre, délicate, sensuelle, féminine en ce sens qu'il recevait l'empreinte de ce qu'il aimait. La critique sévère qu'il faisait de lui-même, favorisait cette réceptivité : Regnault, Puvis, Besnard, Cazin, Carrière, Renoir même, ont eu certainement de l'influence sur lui.

Mais ce ne sont pas ces influences qu'il faut déplorer : c'est qu'elles n'aient pas contribué à enrichir, à exciter son talent. Que celui d'entre les jeunes maîtres qui ne doit rien à personne, qui n'a rien reçu de Gauguin, de Daumier ou de Cézanne, lui jette la première pierre! Singulière aberration de notre temps! on ne veut que des originaux massifs, ou des acrobates de l'originalité. N'importe quoi, pourvu qu'il s'agisse d'un trait jamais vu, ou que l'on croit n'avoir jamais vu. Un artifice de métier, un accident de technique utilisé adroitement, une infirmité soigneusement cultivée; cela suffit à maint artiste. Cela mène à la négation du goût. Le goût est collectif : l'art l'a été aux grandes époques. Ce qui faisait l'artiste original dans ces époques-là, chez les Grecs, au XIIIe siècle, au Quattrocento, au XVIIe siècle,

c'est une nuance d'esprit et de sensibilité plutôt que l'affirmation péremptoire d'une lourde personnalité. C'est pourquoi je disais à Lerolle que certaines de ses œuvres, certains de ses portraits par exemple seraient appréciés dans les musées de l'avenir, tout comme les ouvrages de quelques artistes peu connus de leur temps font la gloire des écoles d'autrefois.

Lerolle débuta très jeune, en 1864, dans l'atelier de Lamothe, élève d'Ingres et collaborateur d'Hippolyte Flandrin. Sa famille, très catholique, l'aurait confié de préférence à Flandrin; mais celui-ci, malade, partait alors pour l'Italie. Lamothe fut aussi le maître de Regnault, de Degas et de Serret. « Ce pauvre homme, disait Lerolle, dont la vie a été faite toute de malheurs, et qui est mort presque ignoré malgré son talent! Et personne ne sait qu'il a fait Degas. »

Il travailla ensuite au Louvre, copiant Poussin, Rubens, Véronèse. C'était la méthode de ce temps-là : on apprenait à peindre à l'école des Anciens. « Je voyais Fantin, disait-il, faire des copies qui me semblaient très belles, si belles que je n'osais pas lui parler, pas plus qu'à Ricard, qui copiait l'Antiope du Corrège. » Regnault copiait aussi, beau, plein de verve, enthousiaste, Manet passait « avec ses petits yeux moqueurs et sa cravate bleue ».

Puis ce fut, toujours devant les Maîtres du Louvre, la rencontre d'Albert Besnard et de Forain. Tandis que Besnard triomphait à l'atelier Cabanel, Lerolle persistait à fuir l'Ecole des Beaux-Arts, poussé très certainement par sa mère qui redoutait pour lui — et surtout pour elle — le Prix de Rome, c'est-à-dire le lointain séjour et l'absence...

Il fréquentait l'Académie Suisse, se formait en somme à sa guise, surtout en travaillant avec des camarades. Besnard le mena chez Alfred Lenoir, jeune homme à idées, un des esprits les plus caractéristiques de cette époque. Ces trois jeunes gens se retrouvaient le soir chez madame Lerolle mère; ils faisaient le portrait de la femme de chambre, ou peignaient des natures mortes, en bavardant...

On remarquera, chose assez curieuse dans un milieu bourgeois, cet éloignement pour l'École des Beaux-Arts. J'y vois

l'origine de la tournure d'esprit anti-académique, anti-officielle qui chez Lerolle allait parfois jusqu'au parti pris. La fièvre d'innovation plus répandue qu'on ne le croit chez les artistes, dans ces dernières années de l'Empire, était tempérée de bon sens français, d'utiles préjugés d'école, et surtout de ce besoin d'apprendre, de savoir son métier qui aujourd'hui a presque totalement disparu. Mais l'esprit d'hostilité pour l'enseignement officiel était déjà fort répandu. Entre temps il avait aperçu Berthe Morizot à Houlgate, à l'époque où elle pouvait se dire élève de Corot.

Il fit ses débuts avec une nature-morte, un chevreuil, au salon de 1868, à l'époque du portrait de Zola par Manet; on y sent l'influence de Regnault. Le succès lui vint avec des sujets religieux : *Jacob chez Laban* en 1879, ou rustiques : *la Bergère* en 1880; *l'Adoration des Bergers* du musée de Carcassonne, 1883; et surtout *A l'orgue* en 1885 et *Communion* en 1888 : deux toiles d'inspiration personnelle, où le costume moderne, la mise en toile imprévue, un régime de valeurs simplifié et des gris distingués, mettaient une note nouvelle, une poésie de notre temps.

Le point qu'il faut signaler, c'est que ces peintures ne s'apparentent plus à Regnault, mais aux Bastien, aux Gervex, aux Roll, aux Cazin. Ceux-là introduisaient dans les Salons officiels l'observation de la vie contemporaine, la couleur blonde, le plein air, la « chose vue », enfin des préoccupations analogues à celles de Puvis, de Manet ou des Impressionnistes. C'est par ces artistes du Salon officiel que furent propagées les innovations des grands inventeurs, encore discutés : ce que ceux-ci avaient découvert d'essentiel, avec une franchise, une gaucherie, une sincérité agressives, d'autres l'offraient au public, dans des œuvres moins puissantes, mais dont il est injuste de méconnaître l'importance et la qualité. Lerolle a été de ceux qui ont contribué à cette transformation de la peinture française, tout en restant accessibles au public de Gérome et de Cabanel. Le terme devenu injurieux, de « concessions » n'impliquait chez eux aucun calcul douteux, mais au contraire un esprit de sincérité qui les poussait à renouveler leur vision et leur palette, dans une certaine limite qu'ils n'avaient pas la prétention de dépasser.

A toutes les époques, il y a eu des maîtres, — et des imitateurs, des élèves, dont quelques-uns, bien doués et bien inspirés, ont produit des œuvres fort honorables que les catalogues de Musées rangent dans la « scola » de tel ou tel grand artiste. La superstition du nom, qui dispense de tout jugement sur l'œuvre elle-même, permet aujourd'hui de préférer un croquis informe et illisible d'un Maître moderne dont la gloire est puissamment cotée, au naïf plaisir que donne un tableau agréable et bien fait.

A l'orgue marque le point culminant de la célébrité de Lerolle. Il est le peintre « au café au lait », ainsi nommé à cause de sa prédilection pour une certaine couleur terre de sienne rabattue de blanc; il est « le peintre des anges, ange, lui-même », dit un journaliste, à cause de ses tableaux religieux; le peintre de la musique, dit un autre, qui le glorifie d'avoir, dans le tableau de l'orgue, fait entendre par les yeux, de ravissantes harmonies. On lui sait gré de chercher plutôt la grâce et la distinction que la correction classique. Il a passé de l'enseignement de Lamothe à l'influence de Puvis de Chavannes. Son dessin a évolué comme celui de Besnard, ou d'Ernest Laurent, ou de Forain. Il se rapproche, sans s'en douter, des dessinateurs du XVIIIe siècle, dont s'inspire Chéret, et c'est ce dessin souple, onduleux, élégant de petit maître français de bonne race, qui devient l'élément le plus personnel, le plus sensible, le plus expressif, de ses compositions si bien construites.

Puvis de Chavannes, à propos du fameux tableau de la Bergère (*Dans la campagne*) qui a eu presque autant de succès et a été aussi reproduit que l'*Angelus* de Millet lui disait : « Quand un tableau est construit comme celui-là, c'est toujours un bon tableau. » Il est exact que Lerolle avait un souci égal de la composition et de la perspective : il était né décorateur, et tout ce qu'il inventait, les décorations d'appartement ou les décorations d'églises, était toujours bien mis en page, bien adapté à la place, bien cohérent avec l'entourage. S'il traitait ce genre d'ouvrage en sculpture, car il était habile à modeler — il obtenait le même effet harmonieux; ainsi dans le grand bas-relief de l'Aurore, pour le salon de M. Darasse, et dans le monument de madame Silvio Lazzari.

Mais je le répète, ce qui me frappe ici, c'est à quel point son goût est celui du XVIIIe siècle. Singulière aventure, l'homme qui a tant aimé les Primitifs italiens, Rembrandt, Gauguin, Puvis de Chavannes, et j'ose le dire, puisqu'il l'a crié sur les toits, ma propre peinture, — était au fond, de la lignée de Lemoine et de Boucher. Il en avait le style, la grâce, la coquetterie naturelle. Il aimait poser des figures demi-nues sur des nuages, égayer le mur sans le surcharger. Il préférait les gammes claires et les espaces vides qu'anime le léger dessin de figures aériennes.

Ce sont, il est vrai, les caractères d'une autre époque, celle de Baudry et du second Empire, de ce « goût des Marquises » qui avait tenté de ressusciter pour une société aimable, l'art qui plaisait à madame de Pompadour et à Marie-Antoinette. On ne voit plus, maintenant, que les sommets austères, Corot, Courbet, Daumier, Manet, Puvis. On oublie que le succès d'un bel artiste comme Baudry, ou d'un peintre gracieux comme Chaplin prolongeait l'optimisme décoratif et le charme facile de la peinture blonde dans les Salons d'après 1870. Gustave Doré, Gavarni, Daniel Vierge, Stévens ou Chéret représentent assez bien cet art souple et élégant, issu du XVIIIe siècle; les œuvres maîtresses, ce sont la Danse et les bustes du sculpteur de génie qui s'appelait Carpeaux, c'est l'Opéra de Charles Garnier. Dans l'évolution de la peinture décorative, de Baudry à Puvis, de Puvis à Bernard, la tradition du second Empire s'efface peu à peu. J'en vois pourtant encore la trace chez Besnard lui-même, qui parfois se souvient de Baudry, et dans les compositions wagnériennes de Fantin.

Ce que les tableaux impressionnistes traduisaient avec tant d'originalité, les belles journées de flânerie à la campagne, la nature en toilette claire, vue par des Parisiens en vacances, ou seulement en promenade dominicale, cela, Lerolle l'introduisait dans ses compositions décoratives. Pas de sites célèbres ni Florence, ni Versailles : la campagne toute simple des environs de Paris, avec des moutons, des meules dorées et de fines silhouettes d'arbres à demi-dépouillés de leurs feuilles : des ciels pommelés avec des nuages roses, et de larges feuilles jaunes de marronniers accusant les premiers plans; ou bien

le Midi, avec quelque fond de montagnes mauves et de mer bleue. Et l'artiste y plaçait la jeune femme svelte, blonde ou même rousse, selon son cœur, le plus souvent vêtue de blanc, ou presque nue, toujours chaste, inoccupée, rêveuse, entr'ouvrant une bouche bien dessinée, comme pour chanter, ou encore tenant un violon, un cahier de musique : « la vacance exquise de soi qu'aime l'été à poursuivre dans les allées de son parc, toute dame arrêtée parfois, et longtemps comme au bord d'une source à franchir ou de quelque pièce d'eau », citation du *Nénuphar blanc* dont j'accentue la signification en disant aussi que Lerolle canotait en rivière, avec art, comme Mallarmé.

Jusqu'à la fin de sa vie d'ailleurs, s'il s'est lassé de peindre, il n'a pas cessé de dessiner de légers paysages, des arbres, des nus de jeunes femmes gracieuses, dessins moins nostalgiques que les mélodies de Chausson, mais où il y a la même distinction, la même tendresse, la même élégance française. On connaît de lui des pointes sèches et des eaux-fortes, qui résument les meilleures qualités de ces dessins.

Revenons aux décorations : les plus caractéristiques sont, dans le sens que je viens d'indiquer, le salon d'Ernest Chausson, au boulevard de Courcelles. L'*Albert le Grand* de la Sorbonne est de 1889. Dans cette période, Lerolle se souvient de Puvis, dont il a acheté *l'Enfant prodigue* en 1883, et de Cazin à qui il a confié la décoration d'un plafond dans son hôtel particulier de l'avenue Duquesne.

Vers 1895, Carrière, qui déjà l'intéresse, vient habiter près de lui, avenue de Ségur. On démêle alors dans son œuvre l'influence de Carrière : par exemple, dans le beau panneau de l'Hôtel de Ville, où des vierges ailées survolent un groupe de penseurs qui sont des portraits. Il abandonne peu à peu sa première manière, bien qu'elle lui ait valu des médailles au Salon, et des articles enthousiastes de Paul Mantz et d'Albert Wolff. Ses camarades s'inquiètent : la critique hésite, ne discernant plus, sous ces différents avatars, les mêmes qualités personnelles qui pourtant subsistent; et voilà qu'il entre dans la période du silence organisé.

Que serait-il arrivé, quelle eût été la suite de sa vie, si la mort n'avait brusquement, un soir de l'été 1899, par un affreux

accident de bicyclette, terminé la glorieuse carrière d'Ernest Chausson? L'amitié profonde qui les unissait, la noblesse de caractère de Chausson, eussent agi sans doute sur l'esprit de Lerolle, enclin au découragement. Cette mort lui retirait l'appui fraternel d'une âme d'élite, et mettait fin à des échanges d'idées, dont l'un et l'autre avaient profité.Lerolle perdait son confident le plus intime à un moment critique de son existence.

Son art évoluait, et sa pensée était troublée par les événements qui, aux environs de 1900, passionnaient les milieux intellectuels. Lerolle avait pris parti, comme tous les esprits religieux, dans la crise dreyfusiste, avec angoisse, avec violence. Il s'était rangé du côté de Dreyfus, comme Carrière, contre Degas, Forain, Puvis, Renoir. Et je me souviens de l'âpreté de nos discussions et me réjouis que notre amitié n'en ait pas été touchée... Mais c'est sans doute l'affaire Dreyfus qui a incité Lerolle à s'accommoder de l'injustice des hommes, à s'y complaire, et par voie de conséquence, à mépriser le silence de la critique. Devenu tolstoïsant, il s'est résigné plus aisément à cette solitude artistique où le poussaient d'ailleurs son caractère indépendant, sa droiture intransigeante et un certain fonds de pessimisme et de timidité. Il a depuis lors cultivé ses doutes; et, trop fier pour retenir la faveur qui s'éloignait de lui, il s'est tenu en dehors de tous les succès officiels, honneurs mondains, profits de gloire ou d'argent. Son esprit critique impitoyable contribuait aussi à son isolement.

A la fin de sa vie, il souffrait moins d'être méconnu que d'être dépaysé dans ce monde d'après guerre où il ne retrouvait presque plus rien de tout ce qu'il avait aimé. Fidèle à ses amis, comme à toutes ses plus chères affections, il fuyait les relations nouvelles : il avait d'ailleurs terminé son évolution et son œuvre. Depuis longtemps il avait renoncé à suivre le mouvement de la peinture, et il ne s'intéressait plus aux dernières conséquences des idées qu'il avait vues naître vers 1890. Ces idées étaient l'œuvre de notre jeunesse : par curiosité, par idéalisme, il leur avait été favorable.

M. Degas avait dit : le dessin est une manière de penser. Nous voulions mettre en valeur le côté subjectif et suggestif

de l'Art. L'arabesque et le jeu des taches de couleur nous paraissaient suffire à l'expression d'un tableau. Le tableau tendait à devenir une musique et un état d'âme. Et la nature n'était plus qu'un dictionnaire, comme avait dit Delacroix, ou un motif, comme disait Cézanne.

Le changement que de telles idées ont introduit dans l'Art est inimaginable. C'est de là d'ailleurs que sont sortis tous les excès de ces dernières années : toutes les jeunes écoles, qu'elles le veuillent ou non, sont nées du mouvement symboliste de 1890.

Peu sensible aux théories, Lerolle avait vu avec plaisir le renouveau que celles-ci apportaient après l'impressionnisme. Elles restituaient à l'imagination son rôle, réagissaient contre le réalisme, favorisaient l'art décoratif et l'expression poétique. Enfin, elles correspondaient à l'élévation de sa pensée.

On ne saurait dire assez le charme de sa personne, de sa conversation, de son amitié. La probité un peu rude de son caractère s'alliait avec de la timidité, l'habitude de la courtoisie, et un irrésistible désir de plaire. Il avait une façon sérieuse d'envisager toutes les questions, en essayant d'écarter d'abord les solutions toutes faites, le point de vue officiel : il faisait appel au bon sens, glissait aux paradoxes, trouvait une image imprévue, une anecdote pittoresque qu'il détaillait avec art, sûr d'avance de son effet. Il y avait en lui du grand bourgeois et du gamin de Paris. La fantaisie de sa conversation se retrouve dans ses lettres : elles sont exquises. Il écrivait beaucoup, mais les notes qu'il prenait pour lui-même, pour consigner des opinions ou des idées, n'ont pas le charme, ni même l'agrément littéraire que l'on trouve à sa correspondance. La présence de l'ami, l'image du destinataire l'inspiraient : son besoin d'affection, d'épanchement, de confidence, met dans ces lettres la poésie, la force, la simplicité qu'on ne trouve pas toujours aussi pures dans ses œuvres de peinture.

Une de ces lettres est devenue classique, — dans un diocèse de France. C'est celle qu'il avait écrite à un de ses élèves qui, ayant quitté la peinture pour entrer au séminaire, était

la veille de recevoir la prêtrise. Lerolle était naturellement croyant, élevé dans la foi catholique, mais troublé par les mêmes scrupules ou les mêmes exigences de sincérité et de liberté qui lui faisaient tenir en méfiance l'école des Beaux-Arts et l'Art officiel. Si l'on voulait définir sa psychologie religieuse, il faudrait dire qu'il avait une confiance absolue dans la valeur du sentiment. Mais c'est aussi le tour particulier de sa phrase et de son esprit qui apparaît dans ce passage sur la conscience du prêtre : « Je vous demande pardon de vous donner des conseils aujourd'hui. Mais vous savez comme souvent nous avons causé ensemble, vous savez mes idées et la manière de les dire : et puis, vous le dirai-je, je suis très ému en pensant que vous allez être prêtre dimanche, que vous allez être un ministre de Dieu, que vous allez diriger des âmes. Je vous en supplie, faites par votre vie de charité et d'amour, et de conscience vis-à-vis de Dieu seul, en dehors de toutes les questions humaines, faites que vous soyez éclairé de la vraie lumière et répandez-la autour de vous, car chaque fois qu'une considération humaine entrera dans votre cœur, vous en serez amoindri d'autant... »

L'évêque de Saint-Lô, frappé de l'élévation de cette lettre la fit imprimer pour la répandre chez ses séminaristes dans un but d'édification.

Une des sources les plus intimes de l'inspiration de Lerolle était donc la Religion. Il est regrettable qu'on ne l'ait pas encouragé dans cette voie, où il avait connu la célébrité; les deux panneaux de l'église Saint-Martin des Champs à Paris, *le Calvaire* des Dominicains de Dijon, la Coupole de Notre-Dame de Caen, *les Béatitudes* de la Chapelle des Dames du Calvaire, rue de Lourmel, sont les meilleurs de ses ouvrages en ce genre.

Lorsque fut achevé le cycle des grands travaux confiés aux élèves d'Ingres, après Mottez, Flandrin, Amaury Duval, Janmot et Lamothe, le Maître de Lerolle, et Brémond, le maître de Besnard, il y eut, là aussi, Puvis de Chavannes. Deux tendances : celle qui essayait avec Olivier Merson de rajeunir l'académisme par une sorte de réalisme sec et stylisé. L'autre qui suivait Puvis, dans la simplicité. Lerolle était naturellement du côté de Puvis, avec un dessin et un style fort différents.

Quand on considère de loin, avec le recul du temps, cette époque, on voit apparaître *la Sainte-Geneviève* de Puvis submergée par les pires fadeurs. Entre l'imagerie dite de Saint-Sulpice, ou la prétentieuse froideur de Lameire, que de pauvretés, que de productions, vulgaires ou banales, que de poncifs! Les peintures religieuses de Lerolle ont la supériorité d'une œuvre saine et d'un sentiment vrai. Il jouait le même rôle que Von Uhde en Allemagne en associant la vie quotidienne et son décor familier aux scènes de l'Évangile, en évitant la rhétorique, qui gâtait l'inspiration ascétique de Borel de Lyon, en donnant au sentiment la place prépondérante, sans verser dans la mièvrerie. Avec lui, l'art religieux devenait élégiaque : il s'adaptait aux secrètes aspirations des âmes de notre temps.

J'attache la même importance à ses portraits. Je les rapproche de ceux d'Ernest Laurent. Comme lui, il sympathise avec ses modèles, il peint des âmes, dans une tendre et sereine intimité. Ceux de sa mère, de sa femme, de ses belles-sœurs, et surtout celui de madame Ernest Chausson, dont la grâce alanguie est si caractéristique de son talent et de son époque, n'ont sans doute pas l'autorité des portraits de Whistler, de Delaunay, de Carrière, de Besnard ou le mordant de ceux de Blanche, ils ont une qualité poétique, un lyrisme délicieux. Ce sont des physionomies d'un relief discret sur fonds pâles, peintes avec plus de naturel que les Aman Jean, mais qui participent du même goût sentimental, de la même conception idéaliste : précieux témoignage d'un « artiste de haute et délicate valeur », comme disait de lui Puvis de Chavannes, sur cette société qui applaudissait Jeanne Raunay dans la *Chanson perpétuelle* ou Ysaye jouant pour quelques intimes, dans le salon du boulevard de Courcelles, le *Poème* de Chausson.

Nous portons le deuil de Lerolle, et le deuil d'une époque. Une époque favorable à l'éclosion de quelques génies originaux, Degas, Puvis, Monet, Renoir, Debussy, Fauré, et qui fait à ces grands novateurs, à ces premiers rôles immortels, un fonds de décor harmonieux, un paysage choisi. Nous oublions trop ce qu'ils ont eu de commun avec leurs contemporains. Ils les dépassaient et leur gloire, certes, les « survolera » toujours.

Mais tout de même, dans l'avenir ils se confondront davantage avec leur milieu. Ce milieu apparaîtra comme une des nécessités de leur génie. De charmantes fréquentations, l'intelligence, la curiosité, l'inquiétude même de quelques talents de second ordre, les réactions d'un public cultivé, auront contribué à composer leur atmosphère, l'air qu'ils respiraient. Il y a des périodes de notre XVIIe ou de notre XVIIIe siècle, qui ne comportent qu'un très petit nombre de ces personnalités dominatrices, de ces éclatants génies, de ces phares selon l'expression de Baudelaire : ce sont pourtant des époques lumineuses, dont le rayonnement durable est indispensable à la culture et à l'art français. Il en sera de même pour l'époque dont nous parlons. On découvrira un jour le charme de Lerolle, l'histoire retiendra son rôle et son influence; et les musées, qui ont peu à peu exclu ses œuvres, les offriront de nouveau à l'attention d'un public mieux informé. L'ostracisme, trop explicable qui pèse sur certains artistes, sur un Ernest Laurent, par exemple, ne durera pas. L'optique révolutionnaire d'une société troublée a engendré le snobisme de la nouveauté, la mode de l'exceptionnel qui fait perdre de vue les grands courants collectifs de l'art à la fin du XIXe siècle. Le véritable aspect de la période de transformation qui va des débuts de Puvis de Chavannes au triomphe de l'Impressionnisme, période que Jacques Blanche a su déjà mettre en lumière, apparaîtra enfin dans son ensemble, dans son harmonieuse variété. Et peut-être alors, me saura-t-on gré d'avoir essayé de définir avec sympathie l'inquiétude et la grâce d'un peintre, — mon ami, mon aîné, — et d'une époque, — celle de ma jeunesse, — tous deux dominés par la recherche de l'idéal et la passion du sentiment.

MAURICE DENIS

JOURNAL ÉCRIT EN HIVER[1]

23 décembre.

Comme je rentrais à la fin de l'après-midi, la concierge m'appela et me remit un billet. Je reconnus l'écriture de la femme de chambre de Curti. Celle-ci m'annonçait que son maître voulait absolument me voir. Je me hâtai donc vers l'avenue de la Grande-Armée. Alors qu'au cours de ma visite de la veille tout avait paru se dérouler normalement, je flairai, en arrivant, une atmosphère de malheur. Sous le porche, je croisai un homme qui se mit à courir. En passant devant la loge de la concierge, je vis, bien qu'il fût l'heure de dîner, cette dernière qui parlait à plusieurs personnes. Au premier étage, où demeure Curti, je trouvai, fixé à la porte, un petit papier sur lequel était écrit de la même écriture que le mot que l'on m'avait remis : « Entrez S. V. P. sans bruit. » Je craignis que Curti ne fût déjà mort. Dans le vestibule, il n'y avait personne. Trois ou quatre pardessus pendaient aux porte-manteaux. Sur la porte vitrée du salon, des ombres se mouvaient. Des chuchotements venaient jusqu'à mes oreilles. J'entr'ouvris cette porte et j'aperçus, dans un groupe d'hommes, Sospel. Tous détournèrent la tête et me dévisagèrent avec gravité. A peine me fus-je glissé dans le salon que la conversation reprit. Je me dirigeai vers Sospel, le seul de ces visiteurs que je connusse. Lorsque je me

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 septembre, 1er et 15 octobre.

trouvai derrière lui, je le touchai au bras, pour attirer son attention puisque je ne pouvais me placer ni à côté ni en face de lui à cause des gens qui l'entouraient. Il simula un mouvement de surprise, puis, se détournant aussitôt, se remit à écouter son voisin. Au risque de passer pour un insensible, préoccupé de lui-même au moment où se joue la vie d'un homme, je dois dire que cette attitude me parut bizarre. J'eus l'impression que Sospel, pour que la situation fût plus exceptionnelle encore, voulait, sans aucune raison, me témoigner de l'antipathie. En d'autres circonstances, jamais il n'eût agi ainsi. On sentait que sous le couvert du drame qui se précipitait dans une pièce voisine, soit pour se donner de l'importance, soit pour me montrer à quel point il était ému, il feignait d'ignorer ma présence. A ce moment, une porte s'ouvrit et le docteur Mariage parut. Aussitôt, le plus jeune d'entre nous s'avança vers lui. Ils échangèrent quelques mots, puis sortirent ensemble. Je m'empressai de prendre la place libre, de peur que le groupe ne se refermât. Sospel alors daigna m'adresser la parole. « Curti est perdu », dit-il sans la moindre émotion, cependant que mon voisin de droite, un petit homme mal vêtu, le nez chevauché d'un binocle, un petit homme dont je ne m'expliquais pas la présence, hochait la tête. Cette affirmation me bouleversa, bien que je me fusse déjà douté de la vérité. En faisant une nouvelle apparition le docteur Mariage interrompit Sospel. Toujours à voix basse, il nous demanda s'il n'y avait pas parmi nous un monsisur Grandeville, c'est-à-dire moi-même, et cela bien qu'il m'eût aperçu et qu'il dût se souvenir que nous avions été présentés l'un à l'autre la veille. Je marchai à lui. « Je voudrais vous parler », continua-t-il. Je le suivis. Après avoir traversé deux pièces qui me parurent immenses, je pénétrai dans la chambre de Curti. Je l'aperçus tout de suite. Il semblait dormir. Un désordre indescriptible, régnait autour de lui. La garde cherchait une prise de courant pour un appareil étincelant de diathermie. Des linges, des flacons traînaient partout. Alors que je croyais avoir tout embrassé, je remarquai tout à coup, près d'une fenêtre, un homme qui écrivait, se servant d'un calorifère pour appui. J'étais accablé. Dans cette atmo-

sphère de mort, j'avais le sentiment que ce n'était pas un ami que je représentais, mais une sorte d'automate. Chaque fois que je suis entré dans la chambre d'un moribond, j'ai toujours éprouvé un sentiment semblable. Il m'apportait comme un soulagement. Ce besoin de n'être plus rien, pour ceux qui vont mourir, est invincible. C'est l'instinct de la bête bien portante qui fuit celle qui meurt. Mais je me fis violence, tant cela m'apparaissait bas. Brusquement, je me trouvai au chevet de Curti. « Dites-lui qui vous êtes », fit sèchement le docteur Mariage qui ne voulait absolument pas de moi. Je prononçai mon nom doucement. Mais Curti ne remua pas. Il sortait d'une syncope. Il respirait régulièrement. Tout son être semblait soulagé et on avait l'impression que c'était parce qu'il allait mieux qu'il n'ouvrait pas les yeux. Je n'osai répéter mon nom. Le docteur Mariage lui prit la main et, se souvenant enfin de moi, m'annonça : « Votre ami Grandeville, l'ami que vous avez reçu hier... » — Alors les paupières de Curti se levèrent, mais au lieu de dévoiler un regard familier ce fut un inconnu qui se présenta à moi. Complété par ce regard, le visage s'était transformé. Il était amaigri, sans aucune des expressions que je lui connaissais. Ces yeux qui, la veille, m'avaient paru jaunis, ternes, étaient d'une vie extraordinaire. Pourtant ils ne me voyaient pas. Ils ne me voyaient pas, mais Curti me voyait. « Je suis content que vous soyez venu; vous êtes seul? Où est Madeleine? balbutia-t-il. Je voudrais voir Madeleine, dites-lui de venir, vite... Je voudrais vous voir tous les deux ensemble. Promettez-moi encore de veiller sur elle, de la défendre dans la vie. Je ne pourrai bientôt plus le faire. » Il s'interrompit brusquement, chercha des yeux le docteur, puis demanda avec un calme imprévu : « Alice n'est pas encore là? Comment cela se fait-il? » Cette question me surprit. Qui était Alice? Je n'eus pas le temps de réfléchir davantage : de nouveau Curti s'adressait à moi : « Louis, je vous en supplie, promettez-moi de ne jamais abandonner ma fille, de l'aimer toujours, de me remplacer auprès d'elle. Je vous demande de l'aimer plus que son père ne l'a aimée. Je n'ai pas fait ce que j'aurais dû. C'est pour cela qu'elle n'est pas venue, n'est-ce pas? Elle me garde rancune. » Le malade commençait à divaguer. « Non,

je n'ai pas fait tout ce qui était en mon pouvoir. Au lieu de vivre comme si j'étais éternel, j'aurais dû penser à elle, travailler pour elle, songer qu'un jour je ne serais plus là pour la défendre. J'ai été content qu'elle se marie avec vous, alors que je savais qu'elle en souffrait. Voilà l'homme que je suis. » Cette scène était tellement tragique que cette preuve de mon infortune, que le sentiment que j'avais que Curti lui-même regrettait qu'elle m'eût épousé, ne me causèrent aucune douleur. Au contraire, je vis, dans les paroles de Curti une certaine grandeur de reporter à présent tout son espoir sur l'homme qu'il avait jugé si peu digne de devenir son gendre. Je m'excusai pour aller téléphoner à Madeleine au bureau. Comme j'attendais la communication, j'entendis Curti qui continuait à me parler comme si j'étais resté auprès de lui, cependant que le docteur s'efforçait de le calmer. « Madeleine va venir dans un instant », lui annonçai-je en revenant. Il demeura muet. On eût dit qu'il avait confondu mon retour avec mon départ. Je parlai encore pour qu'il n'y eût pas de silence, mais Curti s'était de nouveau assoupi. Je m'éloignai et me mis à m'entretenir doucement avec l'assistant du docteur. La nouvelle de la maladie de Curti s'était répandue. Des portes s'ouvraient, se refermaient. On sentait que l'appartement de cet homme sans famille, sans amis, était devenu comme un lieu public. Puisque Curti reposait, je n'avais plus de raison de rester là, j'eusse dû passer dans le salon. Les hommes que j'avais vus en arrivant attendaient sans doute avec impatience mon retour, me semblait-il, afin de pouvoir prendre ma place. Mais la pensée que j'étais avec Madeleine, un de ses plus proches parents, me fit rester. Bien que cet appartement regorgeât de monde, tout était silencieux. Seuls des bruits imperceptibles rôdaient autour de nous. Le médecin regarda l'heure. Je la lui demandai d'un geste de la tête; « Sept heures », répondit-il d'une voix normale comme si les minutes n'avaient plus d'importance. A cet instant, une porte s'ouvrit et Sospel parut. Il s'approcha du médecin, sans même jeter un regard sur le lit où somnolait son vieil ami. Ils échangèrent quelques paroles à voix basse, puis Sospel sortit par une issue donnant sur un couloir qui conduisait au vestibule. Un claquement de porte vint alors jusqu'à moi.

Je m'étonnai que Sospel pût être insensible au point de faire tant de bruit au moment que Curti reposait, lorsqu'une femme jeune entra dans la chambre, accompagnée du petit homme dont j'ai déjà parlé. J'examinai attentivement ce couple. L'homme avait l'allure d'un employé ayant des droits à faire valoir. A peine arrivés, les nouveaux venus fixèrent longuement du regard le malade et, je ne sais si je me trompe, mais j'eus l'impression qu'ils désiraient ardemment que Curti les vît. Comme les amis d'un grand homme, si celui-ci, meurt, comme l'amant d'une jeune fille, si cette dernière meurt, on sentait que, plus que nous tous, ils appréhendaient une issue fatale. Nous restâmes ainsi plusieurs minutes sans parler. A chaque seconde, j'espérais voir paraître Madeleine. Soudain avec le calme de celui qui s'éveille tard dans la matinée, Curti ouvrit les yeux. Mais il les referma aussitôt, poussa un râle et finalement, se mit sur son séant. Le docteur voulut l'obliger à s'étendre. Mais il refusa. — « Je vais mieux... je sens que je vais pouvoir me lever », dit-il rapidement. Profitant de ces protestations de condamné, la femme qui devait répondre au nom d'Alice s'approcha du lit et, sans s'agenouiller, sans s'asseoir, dominant de toute sa hauteur le malade, le regarda avec la volonté de paraître pitoyable. Mais en dépit de ce souci, une profonde répulsion à laquelle s'ajoutait cette expression désagréable de ceux qui, à travers un silence prudent, semblent dire : « Je suis là ! » enlaidissaient ses traits. Curti la dévisagea avec acharnement. Puis, subitement, il se souvint d'elle. Un tremblement agita ses mains. La garde s'approcha pour les recouvrir, mais elle n'y parvint pas. Se dégageant définitivement d'un mouvement brusque, le malade les leva, toujours en tremblant, vers la jeune femme qui n'avait pas bougé et vers qui son compagnon s'était avancé dans un geste à la fois protecteur et accablé. — « Alice, mon Alice chérie », balbutia-t-il. A ce moment, le parent ou l'ami de cette inconnue se tourna vers moi, puis vers le docteur, avec le désir visible de nous montrer que nous étions de trop. — « Alice, Alice... », répéta Curti en essayant de prendre les mains de cette femme mais sans y réussir, car chaque fois qu'il les tenait, il les lâchait aussitôt pour les chercher ailleurs. Alors la vérité m'apparut. Curti avait une maîtresse. De l'apprendre ainsi,

de voir que cette liaison qui avait été si bien dissimulée éclatait maintenant aux yeux de tous sans que les intéressés songeassent même à la cacher me fit paraître cette fin plus tragique. La mort d'un homme est déjà quelque chose d'effroyable en soi. Mais quand cette mort, découvre le mystère de la vie passée, quand une foule d'exigences, de menaces, d'adjurations surgissent autour du lit d'un moribond qui n'a plus la force ni de se défendre ni de donner, c'est alors qu'on sent combien peu de chose est tout ce qui fait la joie et la peine. Les secrets disparaissent et personne ne songe à reprocher quoi que ce soit à celui qui est parti pour toujours. Plus rien ne reste, que la misérable fragilité de nos êtres. Et la révélation de cet amour qui, une semaine plus tôt, m'eût transporté de stupeur, me semblait sans importance. J'eusse à cette minute appris les choses les plus belles ou les plus abominables sur Curti qu'elles eussent glissé sur moi. « Alice, Alice... » continuait-il de balbutier d'une voix de plus en plus faible sans que cette femme, soit timidité, effroi ou indifférence, songeât à manifester la moindre tendresse à ce moribond qui s'accrochait à elle comme à l'être le plus précieux du monde. On avait l'impression que ce n'était pas la vie qu'il quittait, mais Alice, cette fille commune et qui semblait là par corvée. Cela me brisait le cœur que cet homme fût arrivé sur la fin de ses jours sans autre amour que celui qu'il avait pour cette étrangère. Soudain, ses mains retombèrent. Il resta un instant à souffler, cependant que sa maîtresse l'épiait. Puis il se redressa et après avoir longuement regardé autour de lui, il m'appela. Je m'approchai. Il se passa alors ceci d'incroyable : au lieu de se déranger pour me permettre d'atteindre le malade, cette femme qui, depuis qu'elle était arrivée, n'avait pas eu un geste d'amour ni un mot venant du cœur, ne bougea pas. — « Louis, murmura Curti, allez dans mon bureau. Vous prendrez dans un tiroir du secrétaire un papier. Vous me le donnerez. » J'obéis. Quand je revins, il s'était affalé. Mes yeux rencontrèrent alors ceux de la jeune femme et de son compagnon. Ils ne me quittaient pas, sans pourtant oser descendre jusqu'à l'enveloppe que je tenais à la main. Tout cela était d'une telle mesquinerie que sans attendre que le malade revînt à lui, je posai le papier sur le lit. Au même

moment, la porte s'ouvrit et le docteur disparut en même temps que Sospel entra. Il venait à peine de faire quelques pas que Curti sortit de sa torpeur. — « Louis! » dit-il tout de suite sans même me chercher des yeux. — « Le papier est près de vous », dis-je avec brusquerie, tellement l'attitude de cette femme me déplaisait. — « Donnez-le-moi », me demanda Curti, qui était incapable de saisir quoi que ce fût et qui avait posé ses mains dessus. Alice ne bougea pas, contre mon attente. J'avais pensé que, se trouvant près du malade, elle le lui donnerait elle-même. Mais, en demeurant immobile elle voulait nous montrer qu'elle n'y aurait été pour rien, si Curti le lui remettait. Avant que j'eusse eu le temps d'obéir, la garde glissa ce papier entre les doigts du malade. Alors, transfiguré, comme s'il faisait l'acte le plus important de sa vie, il le tendit avec saccades à Alice. Un instant, elle hésita à avancer sa main, puis brusquement, le prit, le plia, le passa à son compagnon qui aussitôt l'enfouit dans une de ses poches. Tout de suite après cette scène, Sospel s'éclipsa de nouveau et je ne pus m'empêcher de trouver bizarre l'attitude de cet homme qui entrait et sortait continuellement sans dire un mot. — « Soyez heureuse, Alice, dit Curti péniblement. Vous avez été mon seul bonheur... Tout, tout ce que j'ai pu faire, je l'ai fait pour vous. Louis, venez... Où est Madeleine? Vous la défendrez puisque je n'ai pu rien faire pour elle? Où est-elle? » Ces dernières paroles me plongèrent dans l'étonnement. « Voilà où on en arrive quand on ne s'est pas préparé à mourir, et que la mort nous surprend », pensai-je. Cet homme qui, jusqu'alors, m'avait paru la conscience même, maintenant qu'il était sans force, prêt à mourir, me semblait veule et faible. Hier encore, je croyais qu'il n'avait qu'un amour : sa fille. Au lieu de m'ouvrir son cœur, il a tout caché jusqu'au dernier moment. Par faiblesse, il en est réduit à faire d'un homme qu'il n'a jamais aimé, le protecteur de ce qu'il a de plus cher au monde : Madeleine. Maintenant qu'il va disparaître à tout jamais, c'est sur celui justement qu'il a le plus méprisé, qu'il doit compter pour veiller sur son enfant. Parce qu'il se reposait sur moi, il n'a pas songé à assurer la vie de sa fille. Il s'est servi de moi comme d'une relation qu'on haïrait au fond de soi-même et de

laquelle on n'aurait aucun scrupule à tirer tous les avantages possibles. Il m'a fait en quelque sorte son associé. Il s'est dit : « Louis se chargera de Madeleine et moi d'Alice. » Et lorsque, par la venue de celle-ci, tout s'est dévoilé, il a compris son indignité paternelle et n'a plus eu qu'une pensée : que je ne me dérobe pas. Il s'est vu à ma merci et c'est son châtiment. Et c'est ce qui rend cette fin si tragique. En le regarant partir, il m'est apparu que c'est surtout le fait de laisser derrière soi cent situations enchevêtrées, des amis qu'attendent les promesses qu'ils croient que le moribond pourra tenir, qui rend si pénible une agonie. Heureux ceux qui ont songé à la mort, qui l'ont attendue et qui ne laissent derrière eux qu'une vie sans tache! Mais les autres, qu'il doit leur être douloureux de partir lorsque, impuissants sur le lit de mort, ils voient s'avancer vers eux des gens qui se haïssent, des gens qu'ils laissent sans ressources, des gens ayant appris qu'ils n'étaient pas seuls à être aimés! Ils sont alors incapables de donner toutes les raisons de ces complications. A mesure que leurs forces déclinent, leurs rouages se montrent au grand jour, toute leur intimité apparaît et bientôt il ne reste plus d'eux qu'une dépouille. A côté de M. Curti, après cette scène, j'avais cette impression de nudité. Plus rien ne demeurait de l'homme qui organise sa vie, la cache. C'était déjà un mort.

Et pendant que je le regardais ainsi avec une immense pitié et une immense tristesse, Madeleine est arrivée. A la vue de tout ce monde, elle comprit immédiatement ce qui se passait. Alors, comme une folle, elle se jeta au pied du lit et se mit à sangloter. A ce moment seulement, M. Curti l'aperçut et péniblement, il posa sa main sur la tête de son enfant. Elle leva les yeux. Elle ne savait rien et son père était encore pour elle le seul être vivant qui l'aimât par-dessus tout et vers qui, lorsque l'avenir l'épouvantait, elle se tournait avec soulagement. En phrases hachées, comme s'il pouvait la comprendre, elle lui parla : « Qu'est-ce qu'il y a, père? Réponds-moi. Je t'en supplie, dis-moi quelque chose. » Alice s'était écartée et observait cette scène avec une indifférence apparente. M. Curti, lui, ne reconnaissait déjà plus personne. Il s'efforçait cependant d'être digne, pour maintenir sans doute, par le seul moyen qui lui restait, le monde qui l'entourait à la même distance qu'avant.

27 décembre.

Depuis la mort de son père, Madeleine ne m'a adressé qu'à trois ou quatre reprises la parole. Elle n'a pour ainsi dire pas cessé de pleurer. Aujourd'hui, pour la première fois, elle a semblé comprendre ce qui s'était passé. Elle m'a demandé qui était la femme qui se trouvait au chevet de M. Curti. « Une amie à laquelle ton père tenait beaucoup », ai-je répondu. J'appréhendais de lui apprendre que celui-ci avait légué tout ce que la loi lui permettait de léguer à cette étrangère. Pourtant, afin de ne pas trop différer de l'en avertir, je le lui annonçai. A ma grande surprise, elle ne parut pas s'en attrister.

1er janvier.

J'ai pensé longuement à Madeleine. Je devrais pourtant considérer qu'elle n'a plus aucune affection. Moi seul puis la comprendre, l'excuser, la protéger. Au lieu de le faire, je me conduis comme n'importe quel homme avec n'importe quelle femme. Je m'acharne sur elle qui est sans défense, moi le plus fort. J'éprouve le sentiment d'agir bassement et pourtant je ne réussis pas à me contenir. Le remords me poursuit alors. Je voudrais lui demander pardon, mais une telle dérogation à mes habitudes la surprendrait plus qu'elle ne la toucherait. Je suis donc condamné à la faire souffrir sans possibilité d'agir autrement. Il est des moments où je cherche quelle preuve lui donner de mon amour. Ainsi aujourd'hui, pour essayer de lui apporter quelque réconfort, lui ai-je parlé de l'avenir avec la plus grande confiance. Je lui ai dit que nous traversions une mauvaise période, mais que nous étions jeunes et qu'un jour viendrait où nous serions l'un et l'autre heureux. Elle me regarda alors avec une antipathie tellement sincère que j'en fus horriblement peiné. Tout en elle criait que je ne savais pas ce que je disais, que j'étais un pauvre fou sans suite dans les idées. Quand on lui parle du lendemain, elle s'imagine qu'une arrière-pensée vous guide. L'avenir, pour elle, comme pour les jeunes gens, c'est ce qui se passera hors du monde qui nous est familier. C'est un Élysée où elle seule entrera et elle trouve sans doute outrecuidant de ma part

de m'y réserver une place. Faut-il, doit-elle penser, que je sois loin d'elle pour ne plus attendre de joie dans la vie que de ce que je possède déjà! Pourtant, quelle preuve plus grande d'attachement pourrais-je lui donner? J'ai décidé que jamais plus je ne lui parlerai de l'avenir et pourtant, que deviendra-t-elle lorsqu'elle m'aura perdu, lorsque, abandonnée dans le monde, elle devra se défendre sans expérience contre toutes les avances, toutes les propositions dont elle ne soupçonnera même pas les mobiles intéressés, auxquelles elle croira de toute la force de sa jeunesse. Le jour où elle me donnera raison, où elle découvrira l'amour que j'avais pour elle, il sera trop tard. Elle aura appartenu à je ne sais combien d'hommes. A chacun d'eux elle aura laissé un peu d'elle-même. J'imagine alors sa vie sans affection, sans foyer, sans argent peut-être. Comme elle souffrira, ma pauvre Madeleine, d'être vieille, de n'avoir pas les moyens de cacher ses rides sous la richesse, de n'avoir plus auprès d'elle le témoin de sa beauté pour n'être pas seule à la regretter! Je la vois devenue soigneuse de son bien, elle qui aujourd'hui le dédaigne. Je la vois tenir à tout ce qu'elle possède, ne pas oser mettre une robe neuve, de peur de l'abîmer. Elle ne supportera plus aucune contrariété. La petite cuisine, où elle préparera elle-même ses repas, sera d'une propreté extraordinaire. Quelque chose de la femme légère, de la femme livrée à elle-même, se développera en elle. Jusqu'à présent, j'ai tout fait pour combattre ce penchant qui chez toute femme, dont aucun homme n'emplit la vie, finit par l'emporter. Un jour que nous étions sortis avec Hélène, celle-ci nous dit brusquement, en nous montrant un passant : « Tenez, regardez le monsieur qui marche là-bas : c'est mon ami. » Et Madeleine, pleine de zèle se transforma en conseillère : « Allez-y... Allez-y... Hélène. Ne vous gênez pas pour nous. Nous vous attendrons. » N'était-ce pas déjà un présage? Cette espèce de complicité des femmes entre elles, qui est si laide, qui est si commune, moi seul l'empêche de s'affirmer. Oui, je la vois encore, alors qu'à présent elle ne se soucie de rien, découvrir des adresses, chercher à se vêtir à bon compte, disputer avec les vendeuses, vivre enfin mesquinement. Elle qui n'aime pas les femmes, qui ne se gêne

pas pour leur tourner le dos, je la vois se dominer, s'efforcer de ne plus froisser personne, de se rendre semblable à tout le monde. Que restera-t-il de celle que j'ai connue? Toute sa fraîcheur, toute son innocence, toutes ses qualités extraordinaires auront disparu. Elle sera devenue une pauvre femme sans amour, aigrie, entourée de bibelots coquets. On sentira qu'elle a été déçue. Pourtant, aujourd'hui, il n'est pas trop tard. Les coups portés à notre union ont été légers. Qu'elle consente à demeurer à mon côté et aucun des maux que je redoute pour elle ne l'atteindra. Mais elle ignore jusqu'à l'existence de ces maux. Si je les lui dépeignais, elle ne me comprendrait pas. Elle se figure au contraire que c'est près de moi qu'elle vit petitement. Que pouvons-nous quand l'être que nous aimons se refuse à admettre notre expérience? Il nous reste l'espoir qu'il patientera, qu'il n'aura pas le courage de rompre, qu'il se fera lentement à nous. Le calvaire ne sera qu'illusoire et vaudra mieux que la médiocrité morale. C'est pour cela que j'évite une explication. Si je disais à Madeleine : « Tu es libre. Je subviendrai à tes dépenses et tu pourras t'amuser et faire ce qu'il te plaît », elle accepterait avec joie, tout en renonçant, je crois, à mon aide matérielle. Mais je ne dois pas le faire, devrait-elle souffrir de mon inertie. En ma compagnie, elle est quand même à l'abri. Mais lorsque je ne veillerai plus sur elle, qu'arrivera-t-il? Son père avait bien discerné le danger, quand, avant de mourir, il me supplia de ne jamais l'abandonner :

. . . . . .

La journée n'a pas été meilleure. Madeleine a évité toutes les occasions de me parler. D'autre part, Sospel m'a rendu visite. A l'entendre, Curti, sur son lit de mort, était horrible à voir. Il est des gens qui se complaisent dans les détails macabres. Ils nous font la description des cadavres, sans omettre que la barbe avait poussé, qu'un rictus tirait le visage d'un côté. Pas une seconde, ils ne songent au drame qu'est l'anéantissement d'un être vivant. Ce qui les intéresse, ce sont les gestes du moribond, ses grimaces, son agonie. J'ai songé aussi à Spigelman et j'ai failli me rendre chez lui pour atténuer la mauvaise impression que Madeleine et moi lui

avions faite lorsqu'il est venu nous voir. Mais il m'est apparu que me presser aggraverait encore cette impression. Je suis d'ailleurs dans un tel état qu'il vaut mieux que je ne sorte pas.

6 janvier.

Chaque fois que j'ai aimé une femme, c'était un supplice pour moi de penser qu'un jour elle appartiendrait à un autre. Cette éventualité rendait mes amours inquiètes, parce que je ne me sentais pas assez d'attachement pour la vie entière et qu'une rupture était inévitable puisque le premier je savais qu'elle aurait lieu par ma faute. Je souffrais donc d'avance d'une chose qui serait pourtant la conséquence de mes actes, sans envisager une seconde de supprimer cette souffrance en me contraignant à la fidélité. Je souffrais et rendais malheureuses ces femmes, leur cherchant querelle, leur demandant de me jurer que, quoi qu'il arrive, elles ne seraient qu'à moi. Car durant ces liaisons condamnées par moi à la dissolution, je m'abandonnais comme si elles devaient durer éternellement et j'exigeais en retour un amour identique non pas au mien mais à celui que je prétendais avoir. Or, Madeleine a été la seule femme que j'ai aimée sans l'arrière-pensée qu'un autre l'étreindrait à son tour dans ses bras. C'était un immense soulagement quand j'étais près d'elle, de songer qu'elle ne connaîtrait qu'un seul homme, moi, puisque je l'aimais au point d'avoir fait pour elle le sacrifice de mes succès amoureux. Mais il ne m'était jamais venu à l'idée qu'il pût se faire que la femme que j'aimerais vraiment appartiendrait, elle aussi, à un autre homme. J'étais tranquille de ce côté. En regardant Madeleine, j'éprouvais un agréable sentiment de sécurité, de possession complète. Elle était donc à moi, cette femme, pour toujours, puisque j'étais décidé à faire d'elle la compagne de mon existence. Or, à présent, je ressens, vis-à-vis de Madeleine, une plus grande inquiétude encore que jadis. Alors, malgré mes jalousies, une voix lointaine me disait que j'étais la cause de mon propre mal. Mais, à présent, cette voix se tait. Le mal ne vient plus de moi-même, je ne suis plus maître de mon bonheur, ma destinée

est entre les mains de quelqu'un d'autre que moi, et cela juste au moment où je commence à vieillir. Est-ce le premier avertissement de la fugacité de la vie? Alors que jadis, au milieu de mes plus grandes colères, je sentais que tout ne dépendait que de moi, je m'aperçois maintenant que je ne suis plus qu'un jouet dans les mains d'autrui. C'est, je crois, le signe le plus sûr à quoi l'on reconnaît que l'âge vient. Quand, notre vie durant, nous avons été malgré tout le dispensateur de nos joies et de nos peines et que, brusquement, nous apercevons que cette faveur nous est ôtée, un sentiment étrange nous envahit. D'autres sont maîtres de notre sort. Nous avons beau être confiant, nous avons beau avoir choisi notre compagne au moment où nous étions encore jeune, nous constatons qu'il y a une sorte de justice terrestre. Nous commencons par lutter à armes égales, puis, petit à petit, nous devenons plus faible. C'est ce que Madeleine vient de me montrer pour la première fois. Si une femme ne m'avait pas aimé, si elle m'avait fait souffrir comme le fait à présent Madeleine, notre liaison n'eût pas duré. Très vite, j'aurais rompu. Mais à présent j'accepte tout, je supporte tout. La pensée que Madeleine va un jour appartenir à un autre homme me hante, me vient à l'esprit aux moments les plus inattendus. Je ne connais pas de sentiments plus pénibles. Il y a seulement quelques mois, je ne reprochais à Madeleine que ses flirts de jeunesse. Comme cette jalousie rétrospective, en dépit de tout ce qu'elle m'a fait endurer, me semble aujourd'hui un tourment enfantin à côté de ce que je redoute!

7 janvier.

Les jours passent. Une tristesse de plus en plus grande m'envahit. J'ai l'impression que chaque semaine est une semaine gagnée sur quelque malheur. Qu'il est pénible de vivre comme nous vivons, Madeleine et moi. Nous en sommes à un stade de conversation polie, par peur d'une scène terrible, moi par peur de la faire, Madeleine par peur d'avoir à se défendre. Elle a été ce matin faire des achats. Je suis resté seul à la maison. J'ai découvert alors que plus rien n'avait d'intérêt, que tout était étranger. Pour tâcher de retrouver un peu de notre intimité, je me suis rendu dans notre

chambre. Ce qui depuis mon mariage a été le cadre de ma vie, m'est apparu brusquement comme indépendant de moi. Ce n'était pas moi qui couchais dans ce lit, ce n'était pas moi qui me regardais dans cette glace. J'ai fui dans une pièce voisine. Le même isolement m'y attendait. Tout avait subitement vieilli. Tout semblait devoir être dispersé un jour. D'autres feraient les réparations nécessaires. Tout était désespérément immobile, lointain, hostile. L'on vit souvent pendant des années sans savoir que l'on vit, et brusquement, à un signe, à un événement, on s'aperçoit que l'on est mortel. Ce sont peut-être des avertissements du ciel destinés à rendre la mort moins horrible. Rien n'avait changé dans notre existence, et, pourtant, un avertissement semblable émanait des choses. Il courait, d'une pièce à l'autre, un air qui disait à chaque instant que les années qui venaient de s'écouler étaient révolues, qu'une autre existence allait commencer, mais moins belle que la première. Dans cet appartement désert, j'avais l'impression que je venais de terminer une ascension et, qu'avant de redescendre, je me reposais sur le sommet. Car, il faut le dire, malgré mon abattement, quelque chose d'une accalmie flottait autour de moi. Nous habitions encore là, Madeleine et moi, et l'espace où nous nous trouvions continuait de m'entourer. Et c'était que rien n'en signalât l'évanouissement, que tout demeurât comme pour l'éternité, qui m'apportaient cette sérénité si douce et si semblable pourtant à celle qui précède l'orage.

Quand Madeleine est rentrée, cette pénible impression s'est dissipée. Tout de suite elle a mis de l'animation dans la maison, elle est allée et venue, elle a donné des ordres, elle a demandé si on avait téléphoné. Car Madeleine, bien qu'elle se croie d'une sensibilité exceptionnelle ne discerne pas ces choses impalpables. Elle n'ignore pas que le jour est proche où cet appartement ne sera plus qu'un souvenir. Pourtant elle continue à vivre exactement comme par le passé. Devrait-elle quitter le lendemain à tout jamais cette demeure, que son esprit serait immédiatement préoccupé du désir de ne rien oublier et de laisser tout en ordre. Et quand elle est rêveuse au milieu de cette maison en suspens, on devine que pas une seconde elle ne la regrettera, que la

part de son imagination est tellement grande, que ce qui succédera lui apparaît tellement beau, que de vouloir qu'elle regrette quelque chose, ce serait vouloir qu'elle préfère une rose à un parterre de fleurs. Il est des gens qui aiment les objets qu'ils possèdent, même s'ils sont ordinaires. Un bibelot, un meuble, un livre, parce qu'ils ont été durant des années comme des compagnons, comme des spectateurs de leur vie, leur sont plus précieux que leurs doubles, fussent-ils de grande valeur. Mais Madeleine ne s'attache pas aux choses pour de telles raisons. Ce qui compte à ses yeux, c'est la finesse, la rareté, le prix. Posséderait-elle depuis son enfance une bague qu'elle n'aurait jamais quittée, et lui demanderait-on de l'échanger contre une autre, si cette autre était plus belle, elle n'hésiterait pas une seconde. Pas une seconde, elle ne songerait que la bague qui a touché sa chair des années est peut-être plus précieuse que l'autre.

11 janvier.

Ce qu'il y a de laid dans notre nature, c'est qu'au fort de la souffrance, nous pouvons envisager avec froideur les inconvénients qui découleraient d'une séparation. Cela vient peut-être de ce que dans le plus grand attachement, nous demeurons quand même un être distinct. Il y a, malgré tout, des choses qui n'appartiennent qu'à nous. Il y a la santé. Il y a les mille petites divergences de pensée qui surgissent à chaque instant et qui, en dépit de nos efforts pour ne former qu'un avec l'être que nous aimons, entretiennent, à notre insu, le sentiment que nous sommes seul. Au milieu du plus vif désespoir, de la plus profonde douleur, je peux allumer une cigarette, penser à un rendez-vous, tenir compte de la marche de mes affaires, ne pas oublier l'heure d'un repas. C'est le véritable moi-même celui-là, le moi-même que j'ai négligé et qui me rappelle son existence. Et il arrive ceci d'étonnant que parfois, brusquement, il chasse l'autre, celui qui ne vivait que pour autrui. C'est ce qui s'est produit aujourd'hui. Comme si je ne devais pas souffrir de la perte de Madeleine, je me suis mis à penser calmement à ma vie future. Ce n'était plus ma femme la cause de mes pensées, mais ce qu'il adviendrait

de moi sans elle. Avant mon mariage, je n'étais fixé nulle part, et, selon le hasard des rencontres, il m'arrivait d'entraîner des inconnues chez moi. Je ne pouvais m'empêcher de le faire et pourtant, après chacune de mes fredaines j'étais en proie à une panique. Les médecins connaissent bien la phobie poussée à un degré extraordinaire d'une certaine maladie. Combien de fois leur ai-je entendu dire qu'ils recevaient la visite de gens bien portants qui, à cause d'un « bobo insignifiant » ou imaginaire (j'emploie leur langage) avaient complètement perdu la tête. Je ressemblais à ces poltrons. Durant toute la période d'incubation, et Dieu a voulu qu'elle soit longue, je tremblais d'avoir contracté cette maladie. Mais à peine étais-je hors de danger, que c'était plus fort que moi de m'exposer de nouveau et, aussitôt après, la même peur horrible me saisissait. Le mariage, je dois le dire, m'apporta un profond soulagement en me délivrant de cette phobie. Je remerciai Dieu de m'avoir amené intact jusqu'à Madeleine et, durant toutes les années qui viennent de s'écouler, quand il m'arrivait de songer à mes frayeurs de jadis je souriais à la pensée qu'elles étaient mortes, que plus jamais elles ne revivraient. Or, aujourd'hui, il m'est apparu que, si Madeleine me quittait, je courrais de nouveau les mêmes risques. J'allais me replonger dans ces affres oubliées. J'eus alors cette impression pénible que l'on ressent quand on croit avoir échappé à un mal et que, brusquement, on s'aperçoit qu'on est à sa merci, exactement comme avant. Sans plus songer à Madeleine, sans plus songer au chagrin que j'éprouverai quand elle ne sera plus là, je me suis mis à réfléchir sur ce qu'il me convenait de faire, afin de ne plus me remettre dans les effroyables transes de jadis, cela avec froideur, comme si je n'aimais pas Madeleine. Je me suis juré de n'avoir de relations physiques qu'avec des femmes que je connaîtrais, dont je serais sûr, et de ne plus agir aussi légèrement que dans le passé, et, pensée encore plus basse, il me vint à l'esprit que cette sorte de sacrifice, je pourrais m'en servir pour dire à Madeleine que, même si elle me quittait, je l'aimerais toujours au point de ne pouvoir revivre comme dans ma jeunesse. Elle m'aurait annoncé à ce moment qu'elle partait pour toujours, qu'oubliant sur-le-champ les véritables raisons de ma

continence, je lui eusse dit avec la sincérité la plus profonde, que c'était pour elle que je voulais mortifier mes sens, que plus jamais une femme ne me tenterait puisque j'avais perdu celle que j'aimais.

Aujourd'hui, j'ai donc décidé de ne pas me laisser surprendre et de tracer déjà les grandes lignes de la vie que je mènerai lorsque Madeleine sera partie. Je me suis vu digne et solitaire. Je me suis demandé quelques instants si je garderais mes domestiques ou bien s'il ne valait pas mieux que j'en prisse qui n'aient point assisté à mon infortune. Et je me suis même composé une attitude. Je déjeunais seul, je ne disais jamais un mot désagréable à la femme de chambre, je sortais peu, lisais énormément, et gardais toujours sur le visage une expression lointaine. Le plus étrange est que le règlement seul de cette attitude me remonta. J'avais idée qu'elle ne manquait pas de grandeur, et cette liberté, cette tristesse dans lesquelles je vivrais, je me pris à les embellir, à leur donner de la noblesse, de façon qu'elles s'opposassent avantageusement au présent. Quand je songe à cette heure que j'ai passée ainsi, je rougis de honte. Pourtant on me la pardonnera, quand on saura le peu de cas que j'ai fait de ces divagations au moment où Madeleine est rentrée. En la regardant, mes plans ridicules se sont envolés et j'ai brusquement senti combien je l'aimais, combien était misérable ce que j'avais entrevu pour l'avenir à côté du bonheur qu'elle m'apportait. La solitude me fait horreur. J'ai besoin que quelqu'un soit toujours auprès de moi. J'ai besoin de me dévouer et, que l'on m'excuse si ce que je vais écrire peut paraître grotesque, mais j'ai pensé devant elle, si belle, et si familière, que, si elle l'avait exigé, j'eusse été capable, pour lui prouver mon attachement, d'affronter les dangers dont j'ai parlé tout à l'heure. J'étais reconquis. J'avais même oublié mon égarement car il n'est rien qui ne s'évanouisse plus vite de mon esprit que ces réflexions faites dans la solitude.

22 janvier.

Où est le temps où Madeleine était jalouse, du moins susceptible? Je me souviens de cet incident qui s'est produit

il y a bien trois ans. Nous dînions dans un restaurant, lorsque, sans penser à mal, je regardai une jeune femme que Madeleine, de la place qu'elle occupait, ne pouvait voir. Quelques secondes après, comme la nouvelle venue traversait son champ visuel, Madeleine me dit brusquement : « Fais ce que tu veux quand je ne suis pas là, mais lorsque je t'accompagne, ne me tourne pas en ridicule. » Madeleine ne tient pas seulement à ce qui tombe sous ses sens. Il est pour elle des choses qui sont, même si elle ne les a pas vues. Elle était absolument convaincue que j'avais remarqué cette jeune femme; elle en était même plus certaine que si elle m'avait surpris. Sans tenir compte du manque de preuves, elle me reprocha ma conduite comme si j'avais été pris en flagrant délit, sans même supporter que je me justifiasse, si bien que je m'inclinai avec l'air contrit que j'eusse eu si réellement elle m'avait vu. Or, aujourd'hui, je me suis trouvé dans une situation analogue. Nous avons croisé une jolie femme que j'avais cessé de regarder lorsque Madeleine l'a aperçue. Tremblant d'espoir, j'attendis alors un reproche. Mais elle ne prononça aucune parole et elle parut ne pas même soupçonner ce qui s'était passé.

23 janvier.

La première fois qu'elle rencontrait des gens, Madeleine leur faisait froide mine. J'aimais beaucoup cela. Or, aujourd'hui, j'ai reçu la visite d'un ami de Sospel et il m'a semblé que Madeleine lui a témoigné plus de gentillesse qu'il n'est dans ses habitudes. Puisque je parle de Madeleine, j'ai remarqué qu'elle est moins généreuse qu'avant. Elle n'éprouve plus le besoin d'inviter, de donner. On dirait que, brusquement, elle s'est aperçue de la valeur de l'argent. Sa conception paraît plus profonde. Elle ne désire plus commander, ni voir les choses se plier à son désir, ni être aimée pour sa beauté. Elle est préoccupée. Elle ne s'emporte plus d'être contrainte de modifier un de ses projets à cause de relations qui lui sont indifférentes. Elle prend plus facilement en patience les petits ennuis de la vie quotidienne, alors que jadis le moindre contretemps l'exaspérait. Elle a cessé de prétendre qu'elle gaspille les plus belles années de sa vie. Elle ne dit plus de ses amies

qu'elles sont des intrigantes. Elle désirait toujours des cadeaux coûteux, et avant même de les avoir reçus, elle en désirait d'autres encore plus coûteux. Maintenant, une vétille la satisfait.

24 janvier.

Lorsque le découragemeut me prend, il m'apparaît que rien ne compte sur cette terre, que les plus beaux sentiments comme les plus laids s'engloutissent de la même manière. Jadis, en de tels moments, je me ranimais cette parole : « Un jour viendra où tout changera ». Elle me revint à l'esprit, mais au lieu de demeurer une promesse, il me sembla que si je le voulais, elle pourrait se réaliser à la minute même. « Pour être heureux, il faut qu'aujourd'hui me rende heureux », ai-je pensé... Il ne fallait plus rien remettre et, en conséquence, il fallait que mon bonheur commençât à cet instant. Tant de fois j'ai été radieux quelques heures grâce à une résolution, qu'à présent cela ne me suffit plus. J'ai beau faire les plus beaux serments, quelque chose me manque. C'est pourquoi j'ai voulu que ce jour tant attendu fût aujourd'hui. Je suis si nerveux que je me réveille dès qu'il y a une apparence d'imprévu. Depuis longtemps, j'aurais pu tenir ce raisonnement, faire ce que j'ai fait aujourd'hui, tant c'est peu de chose de se dire qu'à partir d'une certaine heure on est heureux. Pourtant, grâce à cette décision si facile à prendre, j'ai tout à coup éprouvé un immense soulagement, comme si j'avais enfin trouvé la clef du bonheur. Aujourd'hui donc, j'allais être heureux. Jusqu'à présent je n'avais fait qu'attendre, mais maintenant j'avais enfin compris qu'il ne fallait même pas attendre une minute, que si je voulais être heureux, il fallait que je le fusse à l'instant même. « Je suis heureux, je suis heureux », répétai-je plusieurs fois. Mais quelque chose commença presque aussitôt à jeter le trouble dans mon esprit. C'était le sentiment de ce qu'était ma vie. J'avais beau me répéter que j'étais heureux, je songeais à mes innombrables soucis, à Madeleine, à ce monde qui m'agace et dont je suis incapable de me passer, à mon capital qui chaque année diminue, à ma santé, à tout ce que j'aurais voulu faire que je n'ai pas fait et que d'autres ont fait. Et, malgré mes efforts, se

glissait en moi la pensée que le moment était mal choisi. Mais poussant mes réflexions, je me persuadai que, pour être heureux il fallait justement pouvoir l'être même accablé d'ennuis. Plus tard, il n'y avait pas de raison pour que ceux-ci disparussent et, comme le paresseux trouve toujours une excuse à son inaction, si je ne réagissais pas à l'instant même, il se trouverait toujours quelque motif m'empêchant de le faire. Je dis donc que, malgré tout, je devais être content de mon sort, sinon je souffrirais toute ma vie.

Mais cette bonne résolution ne dura que la matinée. A peine un détail m'eut-il sollicité que je ne retrouvai pas la même conviction. Une sorte de colère m'envahit aussitôt, faite de dégoût. J'étais donc incapable de pénétrer dans la règle, j'étais donc à la merci du désordre de mon esprit. J'appelai alors je ne sais quelle catastrophe qui m'eût jeté dans la vie et m'eût fait oublier toutes mes pensées. Le feu, la ruine, la fortune, n'importe quoi, mais quelque chose qui me détournât de moi-même, tant ma faiblesse finissait par m'inspirer de l'horreur, eussent été les bienvenus. J'étais donc une girouette qu'un simple changement d'humeur affolait. Quand je prenais une décision avec toute ma lucidité, avec toutes mes forces et que j'étais convaincu de sa nécessité au point de tout bouleverser pour l'exécuter, il suffisait donc qu'une journée, que quelques heures s'écoulassent pour qu'elle fondît dans le néant. Non, c'était impossible. Cela ne pouvait plus continuer. Il fallait que je sache vouloir! Il en allait de moi-même, de mon bonheur, de mon avenir. Comme je souffrais au moment où, ma volonté partie, je voulais quand même vouloir! Je traversais alors des minutes d'abattement terribles. J'avais le sentiment d'être une misérable loque et ce qu'il y a d'effrayant, ce sentiment, au lieu de me stimuler, m'accablait encore davantage. J'ai observé que c'est justement à ces moments de désespoir que le monde trouve la force de réagir. Chez moi c'est le contraire qui se produit. Je sens que je m'enlise. Tout ce que j'ai désiré m'apparaît comme des folies. Je n'ai plus le courage de bouger, encore moins de me défendre. Je deviens une misérable épave.

Je me trouvais dans cet état d'esprit si l'on peut dire, lorsque Madeleine est entrée dans mon bureau. Un sombre

dégoût de la vie m'abêtissait. Je me sentais sans le moindre intérêt pour personne. Un infirme m'eût pris par la main pour me conduire dans une mare vaseuse et grouillante de crapauds, que je n'eusse pas résisté. Je n'étais même pas capable de parler, de me servir de mes mains, de toucher à mon visage, et pourtant, il y avait une heure à peine, j'avais marché de long en large, débordant de vie et d'allégresse à la pensée qu'enfin j'avais découvert le moyen d'être heureux et cela sans qu'un doute, que toutes mes expériences passées eussent dû faire germer, vînt m'effleurer. Ç'avait été vraiment comme si, à cette minute, quelque chose avait commencé, quelque chose que rien au monde ne pourrait détruire. Et maintenant, devant Madeleine, tout cela était envolé. Il ne restait rien, que l'homme habituel que je suis, comme si toutes ces débauches de volonté n'avaient jamais existé. Je ne savais plus que dire. J'étais étonné que Madeleine ne s'aperçût de rien, tant j'avais exulté un instant auparavant. Qu'elle ne soupçonnât même pas mes tourments, que je demeurasse pour elle le même homme, aussi bien lorsque je me haïssais que lorsque je m'admirais, me fit entrevoir que celui que j'étais à ses yeux ne méritait vraiment pas qu'on l'aimât. L'être qu'elle se représentait était devant moi et ce fut à lui que je pensai quand je lui répondis, alors qu'elle venait de m'apprendre qu'elle sortait : — « Si tu veux, tu peux ne pas rentrer, ne plus jamais rentrer. Si tu veux, tu es libre... libre... » A ces mots, Madeleine eut un visage plein de stupéfaction. — « Mais, qu'est-ce que tu as? » — « Je n'ai rien. Je tiens simplement à te dire que, si tu désires ta liberté, tu peux la prendre. » En prononçant ces paroles, j'avais le sentiment de me battre moi-même, de me venger de moi-même, de m'écraser sous le poids du dégoût que je m'inspirais et, en même temps, chose étrange, il m'apparaissait confusément que mon attitude ne manquait pas de noblesse. — « Est-ce que tu parles sérieusement? » me demanda Madeleine. Cette question me troubla un instant. Il y avait donc deux façons de parler : sérieusement ou pas, et j'avais choisi la façon sérieuse. D'un seul coup, tout ce que je venais de dire me parut diminué sans que je pusse m'expliquer pourquoi. Comme dans un rêve, où d'une réponse dépend tout

notre sort, je devins prudent sans raison. Durant quelques secondes, je gardai le silence. Puis je dis : — « Le plus sérieusement du monde ». — « Vraiment? tu parles sérieusement? » me demanda-t-elle encore. — « Je parle sérieusement », continuai-je, mais avec subitement cette appréhension que nous avons quand un interlocuteur nous demande : « C'est vrai? c'est bien vrai? vous prétendez que c'est vrai? une dernière fois, vous affirmez que c'est vrai? », et que nous répondons toujours oui, en craignant vaguement on ne sait quelles conséquences à toutes ces affirmations. Brusquement, je sentis que de simplement répondre ne suffisait plus, qu'ainsi je semblais avoir agi par caprice, et j'ajoutai : — « Je te répète, ma chère Madeleine, que, si tu le veux, tu es libre. Je sens bien que tu n'es pas heureuse avec moi, que ma présence t'est insupportable. Je sais bien que tu es faite pour autre chose. Maintenant, j'en ai pris mon parti. Aussi, ne veux-je plus faire obstacle à ton bonheur. Je tiens à te dire que tu es libre et que si tu veux disposer de ta destinée à ton gré, je ne t'en empêcherai pas. » J'avais la conviction que Madeleine se réjouissait de m'entendre et, pourtant, je continuais à parler. Mais quelle ne fut pas ma stupéfaction de voir que mes paroles la plongeaient dans une grande tristesse. Elle qui, jusqu'à ce jour, m'avait paru ne désirer qu'une chose : reprendre sa liberté, à présent elle la redoutait. A mesure que j'insistais (il m'arrive continuellement au cours d'une discussion de me dédire, si bien qu'à la fin j'affirme des choses que je n'avais qu'insinuées) je le faisais avec plus et plus d'autorité. Alors que j'avais commencé sur un ton suppliant, en voyant son trouble, j'en étais venu à lui ordonner de partir, à lui dire que maintenant ma décision était prise et qu'il était impossible de revenir en arrière. Je faisais semblant de ne pas remarquer l'effet que mes paroles produisaient. Madeleine ne me demandait plus si je parlais sérieusement. A son expression, je compris qu'elle avait peur de l'inconnu, qu'elle souffrait terriblement à la pensée que je ne voulais plus d'elle et qu'elle allait être seule au monde. Je continuai pourtant sans le moindre remords. Cela me soulageait qu'elle souffrît à cause de moi. En la regardant, je devinais à quel point elle était faible. Oh! non, ce n'était pas la crainte de

me perdre qui la mettait dans cet état, mais celle d'être seule, sans défense, avec peu d'argent. Car Madeleine redoute à un point que l'on a peine à imaginer ce qui est mystérieux, imprévisible. L'idée d'appartenir à un autre homme que moi lui est intolérable. Elle ne m'aime pas, mais elle serait incapable de me tromper. Et moi, sans pitié, je continuais à lui répéter qu'il fallait que nous nous séparions. Comme je parlais, Madeleine ne répondait pas, ni ne m'entendait, semblait-il. Pourtant, petit à petit, ses traits se contractèrent. Je lisais sur son visage tout ce qu'elle pensait. Elle pensait, la malheureuse, avec le même effroi qu'un enfant abandonné en pleine nuit, que plus personne ne la protégerait, que de toutes parts les hommes s'avanceraient vers elle, l'obligeant à s'enfuir, et elle se voyait à leur merci, l'instant où, épuisée, elle tomberait. Je sentis qu'elle s'en remettait à moi avec désespoir. Ses yeux se faisaient suppliants. Elle est tellement délicate, tellement fine, qu'à la pensée d'être mêlée à ce qu'elle ne connaît pas, à la foule, elle perd la tête. Combien l'ai-je entendu dire de fois le dégoût qu'elle a des inconnus, fussent-ils même, comme il arrivait souvent, beaux et jeunes! Pour Madeleine, qui n'a pas d'amis, me perdre ce serait perdre tout ce qui la rattache à la vie. Cruellement je continuai pourtant à lui enjoindre de me quitter, de refaire sa vie, avec cette confiance que nous avons quand nous savons qu'on ne peut nous prendre au mot. Comme je parlais, Madeleine se laissa brusquement tomber dans un fauteuil en balbutiant : — « Que tu es méchant... que tu es méchant...! » Il est toujours facile, après coup, quand on se juge, de se dire : « J'aurais dû faire telle chose ». Mais dans la réalité, sans éloignement, on ne voit rien. J'ai souvent observé cela au théâtre. Devant une scène où un homme agissait avec brutalité, je me révoltais avec sincérité. Et pourtant, à présent, j'étais peut-être plus coupable encore que ce personnage, car en même temps que j'étais dur, je pensais justement que je ne l'eusse pas été à la place d'un autre. J'avais quand même une excuse que j'étais seul à connaître, excuse que les spectateurs ne connaissent pas, excuse qui me permettait d'être cent fois plus cruel. Cette excuse, c'était que je savais que, devant une douleur vraiment grande, ma

méchanceté disparaîtrait. J'avais le sentiment que je pouvais, d'un instant à l'autre, cesser de faire souffrir Madeleine. Mais, aujourd'hui, était-ce à cause du dégoût profond, immense que j'avais de moi-même? il me semblait toujours que le moment n'était pas arrivé, que Madeleine ne souffrait pas assez, qu'il serait temps dans quelques minutes de changer. Pour la première fois, j'eus pourtant peur, au fond de moi-même, d'avoir dépassé la mesure. Cela ne m'est jamais arrivé. J'imagine comme cela doit être terrible pour un homme qui martyrise une femme avec cette arrière-pensée, si n'ayant pas saisi l'instant où il doit s'arrêter, sa femme, brusquement, se jette par une fenêtre, se tue. Il la faisait souffrir avec la certitude qu'il cesserait au bon moment, qu'il se ferait pardonner, qu'il la rendrait heureuse par la suite et cela, à cause d'une erreur, il ne pourra plus jamais le faire. Toute sa vie, il portera le remords d'avoir été la cause de la mort de l'être qu'il aimait le plus au monde. Aujourd'hui, je ne sais pourquoi, le moment ne me semblait pas encore venu. Madeleine avait beau être atterrée, effrayée à l'idée qu'elle me perdrait, je n'éprouvais pas le besoin de la rassurer. Au contraire, je continuais à l'accabler, allant jusqu'à dire que tout était fini entre nous, que j'avais assez supporté de choses, que maintenant je ne reviendrais jamais sur ma parole, que je préférerais mourir. Brusquement, Madeleine éclata en sanglots. Une seconde, j'eus l'impression que l'excuse que je me donnais avait cessé de jouer, qu'il me fallait changer, comme je le faisais d'habitude. Mais quelque chose en moi de méchant m'en empêcha. Il m'apparut que tout cela n'était pas suffisant, qu'il fallait que je continuasse, d'autant plus que les fenêtres étaient fermées, que j'étais près d'elle et que je pouvais, en un instant, la saisir dans mes bras. Madeleine pleurait, mais ne me demandait pas pardon. Cette fierté me mit hors de moi : « Je continuerai, pensai-je, jusqu'à ce que tu me supplies de te garder ». A ce moment, Madeleine, entre deux sanglots, me regarda avec des yeux si humbles que je sentis qu'elle m'adjurait de la laisser en paix. Mais cela ne m'émut point. J'eus alors nettement l'impression que, quoi qu'il pût arriver, je ne pourrais pas m'arrêter. Tout ce qu'il peut y avoir de laid au fond de mon âme était le maître.

Dans ma colère contre moi-même, j'éprouvais sans doute à agir ainsi une sorte de réconfort. Je voulais aller jusqu'au bout, quitte à tout perdre, pour voir ce qui se produirait. Ma volonté, à ce moment, me poussait vers ce qu'il y a de mauvais en moi. De même que tout à l'heure, elle m'avait élevé jusqu'au bonheur, à présent elle me maintenait dans la colère, J'avais trop abdiqué. Je ne voulais plus le faire. J'éprouvais une satisfaction profonde à m'abandonner ainsi à mes instincts. Si j'avais la force de persévèrer, de vouloir sans faiblir une seule chose, fût-elle laide, il me semblait qu'une nouvelle vie allait commencer, que j'allais sortir de moi-même et devenir un autre.

25 janvier.

J'ai dormi la nuit dernière dans mon bureau, où j'avais fait dresser un lit. Pour la première fois, je suis resté sur mes positions. A la fin de la scène hier, Madeleine, alors que j'étais à me demander si je n'avais pas excédé mes droits, s'est brusquement ressaisie. En l'espace d'une seconde, elle a cessé de sangloter. J'ai déjà remarqué à maintes reprises cette faculté qu'a ma femme de s'arrêter net de pleurer. Elle s'est levée et, le visage serein sous les larmes, elle est passée devant moi, non pas fièrement, ni avec un air de vengeance, mais comme si je n'avais pas été la cause de sa peine, comme si tout était fini entre nous, et elle s'est rendue dans son cabinet de toilette, où, aux bruits que font les objets quand on les pose sur la tablette de verre qui se trouve au-dessus du lavabo, j'ai deviné qu'elle se remaquillait. Cela ne fit qu'accroître ma colère. Je regagnai, furieux, mon bureau. Je ne voulais plus la voir et je l'évitai avec soin. La nuit, pourtant, comme je somnolais sur mon divan et que peu à peu je m'apaisais, j'eus conscience soudain d'avoir été injuste. Des remords me vinrent. Un instant, je songeai à aller la retrouver, à lui demander pardon, mais le sentiment qu'elle ne serait pas sensible à mon repentir me tint immobile. Madeleine est ainsi faite que si ce n'est pas sur-le-champ qu'on implore son pardon, on se trouve ensuite en face d'un être qui semble ignorer jusqu'à la peine qu'on lui a faite, un être de pierre, indifférent à tout ce qui vient de l'extérieur.

Au matin, tant me sont pénibles ces guerres sournoises, je résolus d'aller frapper à la porte de sa chambre. A peine en sa présence, je lui demandai : — « Madeleine, as-tu oublié? » A ma grande surprise elle me répondit sans dureté avec tristesse plutôt : « Toute la nuit, j'ai réfléchi, Louis. Maintenant je comprends que tu as raison. De toutes façons il aurait fallu que nous en arrivions là. Autant le faire tout de suite. Nous allons divorcer. Tu prendras ta liberté, je prendrai la mienne. » Ces mots dits doucement, comme après une longue réflexion, me firent trembler. Car si Madeleine a peur de moi quand je me fâche, j'ai peur d'elle quand elle est calme. — « Tu n'as donc pas compris, dis-je, que tout cela était pour rire? » — « Peut-être, mais c'est quand même la vérité. » Madeleine eut ceci d'extraordinaire qu'elle ne s'étonna pas que je pusse soutenir que les cris de la veille avaient été une plaisanterie. Ainsi que je l'ai déjà signalé, elle n'accorde aucune valeur à mes paroles. Pas une seconde, il ne lui venait à l'esprit de me reprocher ma dureté. Ce sont les conséquences des choses et non leurs causes qui lui importent. Qu'avait-elle affaire de mes explications puisque tout n'en demeurait pas moins comme avant? « Louis, il faut que nous nous quittions. C'est la solution la plus sage. » Elle ne fit pas la moindre allusion à ce qui s'était passé. D'ailleurs cela n'existait plus pour elle et je le sentis si nettement que je perdis d'un seul coup tout désir d'implorer son pardon. Si je l'avais fait, elle n'eût certainement pas compris pourquoi et elle m'eût regardé comme un comédien. Et pourtant je suis de ces hommes qui aiment à regretter leurs fautes, à se repentir, pour ressusciter ensuite. Avec Madeleine, chaque fois que j'ai voulu me laisser aller à ce penchant, j'ai été arrêté par sa froideur. Elle ne comprend pas à quelle joie radieuse j'aspire. Au seul début d'une tentative, elle est terrifiée, comme si j'étais un monstre, mais tout cela n'est rien. Ce qui est effrayant, c'est que je n'ai plus aucun moyen de la retenir, puisque mon cœur est impuissant. Il me restait de passer outre à ses paroles et de la garder de force. Mais avec quel étonnement elle eût regardé l'homme qui, la veille, lui avait commandé de partir pour aujourd'hui se rétracter. Elle m'eût certaine-

ment traité de fou. Je bravai pourtant ce courroux et dis : « Je ne veux pas que tu partes. Je t'aime trop pour te laisser partir. » A l'encontre de ce que je m'imaginais, elle ne manifesta aucune surprise. « Mais puisque tu le désires toi-même. » Il ne venait pas à l'idée de Madeleine que je pusse ne plus vouloir ce que j'avais voulu. Ce regard de stupéfaction, c'était sans doute à présent qu'il allait se poser sur moi. « Mais j'ai changé d'avis! » Je ne m'étais pas trompé. A peine avais-je prononcé ces mots que Madeleine eut une expression d'étonnement, pourtant moins forte que je l'avais attendue. Il était visible qu'elle avait pris le parti de ne pas me comprendre, et que, au cours de ses réflexions nocturnes, elle avait décidé de faire ce qui lui semblait bien, sans tenir compte de moi. Nous éprouvons, en ces circonstances, un sentiment pénible à voir notre adversaire méconnaître ce qu'il y a de généreux en nous, à seule fin de n'être retenu par aucun scrupule. J'étais libre de dire ou de penser ce que je voulais. Plus rien n'avait d'importance. Une décision était prise, et quoi que j'eusse fait, elle demeurerait. Madeleine songeait sans doute que si on m'écoutait, on n'en finirait pas, que pour aboutir, il ne fallait plus s'arrêter à discuter mes extravagances. J'étais anxieux, et je ne savais comment donner à ma personne quelque relief. — « Il vaut mieux, continua-t-elle, terminer tout de suite, ainsi que tu le désires d'ailleurs. » — « Mais je ne le désire plus. » Je ne savais avec quel argument la fléchir. Jusqu'à ce jour, quand je me dédisais, je le faisais à la manière d'un jeune homme qui peut tout se permettre, tant il apporte de grâce à ses volte-face. Mais je sentis que cette fois un tel enfantillage ne passerait pas. Brusquement, je dis avec brutalité : — « Tu n'as qu'à m'obéir. Si je ne veux pas que tu partes, tu ne partiras pas. » Ces mots ne causèrent aucune impression sur Madeleine. — « Ne te fâche pas, répondit-elle simplement, puisque c'est toi qui l'as voulu. » A elle qui d'ordinaire se soucie si peu de mes paroles, ce que j'avais dit semblait définitif. Je le lui fis remarquer avec irritation. « Mais pas du tout. » Une longue discussion s'ensuivit, au cours de laquelle je tentai de lui faire reconnaître qu'elle n'avait jamais pris mes menaces au sérieux et que, si elle le faisait

à présent, c'était qu'au fond elle désirait me quitter. Cette insinuation la plongea à son tour dans une grande colère. — « Est-ce que c'est toi ou moi qui le premier ai parlé de cette séparation? » me demanda-t-elle sèchement. Je répondis que c'était elle, aussi insensé que cela paraisse. Car j'ai ceci de particulier que, lorsque je me sens le plus fort avec les femmes, je nie la vérité. — « Comment, c'est moi? » fit-elle absolument ébahie. — « Mais oui, c'est toi. » J'espérais aussi de la contraindre à sourire, comme elle le faisait d'habitude, à me dire : « Tu es un monstre d'inconscience! » ce qui m'eût soulagé par ce qu'il y a d'amoureux dans ce genre de constatation. Souvent, j'avais de cette façon désarmé Madeleine, car, lorsque je suis aussi visiblement de mauvaise foi, elle se rend compte qu'elle est la plus faible, puisqu'elle est impuissante à me ramener à la raison, et cela suffit à faire renaître son attachement. Mais, ce jour-là ma mauvaise foi ne détermina aucune réflexion susceptible de nous réunir. Pourtant je sentis qu'il en était une sur les lèvres de Madeleine qu'elle se gardait de libérer, du fait justement que nous ne nous rapprochions l'un de l'autre. De même que, quand elle boudait, elle se défendait de m'appeler son « chéri », elle se défendait à présent de me traiter de monstre. — « Comment, dit-elle encore, tu as l'audace de prétendre que c'est moi qui la première ai parlé de reprendre ma liberté? » Car de toutes les injustices, c'est peut-être la mauvaise foi qui la blesse le plus. Celle-ci a beau être évidente, Madeleine se rebelle comme si elle était seule à s'en apercevoir. Mais alors que, jadis, elle ne tardait pas à sourire de son ardeur à défendre la vérité, elle voulait discuter pied à pied. — « Tu oses prétendre cela? » — « Oui, j'ose », répondis-je avec l'espoir que l'invraisemblance de cette affirmation la désarmerait. Ce fut à ce moment qu'elle me montra à quel point je faisais fausse route : « Eh bien! mon cher, c'est la dernière fois que tu t'amuses ainsi à mes dépens. » Cette parole me glaça. Que ma mauvaise foi fût aussi peu opérante m'éclairait. Les décisions nocturnes de Madeleine avaient résisté aux coups d'une longue journée. Un instant, je me tins coi. Puis, comme reconnaissant mes torts, je dis : — « C'est toi qui as raison, Madeleine. En effet, c'est moi qui t'ai parlé de cela le premier. Pardonne-moi.

C'est une sorte de piège que je t'ai tendu. J'ai voulu savoir ce que tu dirais si je te faisais une telle proposition. » Avant de me répondre, elle me regarda un instant avec étonnement; « Tu es un infâme comédien, alors! » A peine m'eut-elle adressé cette maladroite injure qu'une sorte de douceur me baigna entièrement. Je savais maintenant que son exaspération ne tarderait pas à disparaître. Je ne pus cependant m'empêcher de la pousser à bout. — « Non! je ne suis pas un infâme comédien. » — « Tu es même pire que cela. Je crois qu'aucune femme ne supporterait un homme comme toi. » Je cachai ma joie sous un air contrit. Obscurément, je sentais que je redevenais le plus fort; qu'elle m'injuriât, qu'elle s'échauffât, qu'elle devînt plus violente encore, était mon espoir. Il fut exaucé. Cependant qu'elle parlait, qu'elle me me reprochait d'avoir pu jouer une pareille comédie, elle était de plus en plus incapable d'envisager le divorce. Ce que je redoute par-dessus tout, c'est la froideur qui cache une décision mûrement prise. Mais une telle vivacité, une telle excitation, me transportaient de joie, non que j'y visse une forme de l'amour, mais parce que Madeleine s'affaiblit à mesure qu'elle s'emporte. Elle élève la voix, se raidit et finit par pleurer. Comme je m'y attendais, elle tomba brusquement en larmes. Je m'approchai d'elle avec douceur. Elle me repoussa sans force. Ces sanglots ne lui laissent aucun désir de vengeance. Une sorte de soumission naît en elle pour l'homme à qui elle s'est montrée en spectacle. Elle, si fière, qui serait incapable de pleurer devant un frère, elle semble penser que, puisqu'elle l'a fait devant moi, c'est que je suis quelque chose d'autre pour elle. Soudain j'étais devenu son mari. Et le jour où elle me quittera, ce sera certainement un jour où pas une larme ne jaillira de ses yeux, où elle gardera tout son calme, où elle demeurera jusqu'au bout maîtresse d'elle-même.

26 janvier.

Depuis hier Madeleine me parle à peine. Ce n'est pas qu'elle me tienne rancune, mais, je le sens bien, c'est qu'elle n'éprouve aucun besoin de le faire. Aussitôt après le déjeuner, elle sort et elle ne rentre que le soir. Et il se passe ceci d'étrange en moi que je vois pas, comme avant, la nécessité de revenir le

premier, que j'attends qu'elle change sans tenter quoi que ce soit pour y aider. Les torts sont pourtant de mon côté. Je me souviens très nettement de ce qui s'est passé. C'est moi qui suis la cause de tout, et je lui en veux. Une telle inconscience est normale chez moi. Il y a toujours eu une sorte d'amour-propre en moi qui m'empêchait de reconnaître mes torts. Si je me sentais coupable, au lieu de l'avouer, je m'acharnais à découvrir des fautes plus graves chez autrui. Que Madeleine eût raison sur plusieurs points me laissait complètement indifférent. Elle avait tort quand même. Combien de fois, lorsque devant l'évidence j'étais obligé de convenir que mon imagination m'avait trompé, ai-je brusquement mis autre chose en avant, négligeant tous mes arguments passés pour de nouveaux. Dans ces cas, Madeleine ne remarquait que je cherchais un prétexte à ma mauvaise humeur et se justifiait avec la même ardeur du deuxième reproche. Quand ce deuxième reproche s'effondrait, et que je passais à un troisième, il ne lui est jamais venu à l'idée de me crier ainsi que je l'eusse fait : « Mais enfin, que me veux-tu? » Des soirées entières, elle écoutait toutes mes extravagances, les discutait pied à pied, si bien que, lassé, je lui accordais qu'elle était parfaite. Après lui avoir reproché vingt choses dont elle m'avait successivement démontré l'inanité, elle me répondait : « Mais non, je ne suis pas parfaite, mais tu te trompes. » Elle avouait ne pas être parfaite, mais toujours je me trompais.

Il m'est apparu brusquement que la cause de mon irascibilité de ces jours derniers est que Madeleine a songé à partir, que mes paroles, au lieu de lui donner à réfléchir, l'ont amenée à envisager une séparation comme possible. C'est cela qui, depuis une semaine, me hante à son insu et que je ne peux admettre. Une colère sourde était en moi qu'elle ne se fût pas révoltée contre ma magnanimité. Pourtant je suis injuste, car, au fond, elle a eu raison. Comment un homme qui, non sans avoir longuement pesé les conséquences de sa décision, supplie une femme, dans le seul intérêt de celle-ci, de reprendre la liberté qu'il lui avait prise, qui tremble qu'elle ne refuse tant il est convaincu que ce n'est qu'une fois seule qu'elle

sera heureuse, comment ce même homme peut-il en vouloir à cette femme d'avoir cédé à ses prières? C'est ma flamme, c'est mon expression crispée l'enjoignant d'obéir qui avaient provoqué l'acceptation de ma femme. Et aujourd'hui, je lui reproche d'avoir cédé à tout ce que mon amour pour elle me dictait de lui demander. Je ne mérite pas une telle femme. Un homme comme moi est fait pour vivre seul, sans affection, sans amis. Dieu sait pourtant à quel point mon cœur brûle d'aimer. Je suis injuste. Au fond, je ne sais pas ce que je veux. De toutes mes forces, je désire son bonheur, devrais-je en être tenu éloigné, et en même temps que je désire cela, de toutes mes forces, de toutes les forces que je peux trouver en moi, en même temps je ne lui pardonne pas d'avoir accepté.

J'ai décidé aujourd'hui que Madeleine ferait ce qui lui plairait. Je ne veux plus être une chaîne. Qu'elle soit heureuse! Et cela dût-il me coûter de la perdre, je mets son bonheur au-dessus du mien. Puisqu'elle ne n'aime pas, puisqu'elle souffre en ma compagnie, eh bien! qu'elle fasse sa vie ailleurs. Cette fois les sentiments égoïstes qui pourront suivre ne me surprendront pas. Je m'en défendrai, j'organiserai ma vie. Dans la solitude, dans le renoncement, je puiserai de nouvelles forces. Aussi, à déjeuner, ai-je fait part à Madeleine de mes projets. Je lui ai annoncé qu'après réflexion il valait mieux que nous nous séparions, cela pourtant avec une certaine gêne, car au souvenir de ce qui avait suivi il y a quelques jours ce même langage, elle eût très bien pu éclater de rire. Il n'en fut rien. Madeleine n'attache pas la moindre importance aux pires contradictions. Je pourrais lui affirmer que je déteste les huîtres et en commander peu après qu'elle ne remarquerait rien. La semaine dernière, je lui avais reproché de vouloir me quitter, alors que je lui avais demandé de le faire, et aujourd'hui je recommence. Mais pour Madeleine, la vie recommence chaque jour. Le passé n'existe pas. C'était comme si, pour la première fois, je lui rendais sa liberté. Pourtant, j'eus le sentiment qu'elle se méfiait; non par prudence, mais instinctivement. Elle ne faisait pas appel à ses souvenirs. Seule l'empreinte, qu'avait laissée sur elle la dernière scène, la tenait en éveil. Quelque chose qui n'était pas de l'ex-

périence l'empêchait de prendre mes paroles au sérieux.

Lorsqu'elle est sortie, après le déjeuner, j'ai éprouvé une certaine joie, et c'est là où je redeviens injuste, à voir à quel point je la dominais. Car, alors que, quelques jours avant, quand je lui avais parlé de sa liberté, ç'avait été comme un drame, cette fois tout s'était passé comme une chose naturelle, à laquelle on ne prête plus attention J'ai remarqué que c'est le sort de toutes mes pensées de finir ainsi. Au commencement, elles bouleversent tout; ensuite Madeleine en parle comme de choses insignifiantes. Elle semble croire; si je me répète, que c'est une manie. Ce qui lui a tiré des larmes la première fois, la deuxième fois la laisse froide. Je me surpris alors à chercher autre chose pour l'émouvoir. Car si elle me traite si facilement en maniaque, c'est une conséquence de la domination que j'exerce à son insu sur elle. Oui, dès qu'elle est partie, j'ai pensé à trouver autre chose. Lui rendre sa liberté ne lui causait plus aucune impression. Mais, tout à coup, il m'est apparu que j'étais encore plus éloigné d'elle qu'avant, qu'à force de parler, de me contredire, d'agir avec légèreté, elle me considérait comme un malade. J'ai compris que je la perdais, que mon bonheur ne dépendait même plus de moi, que tous mes efforts étaient inutiles. Elle ne m'accordait plus le moindre crédit, et, à cause de cela, je me sentais fini. Tout ce à quoi je pense me semblait ridicule. Je ne savais plus comment la retenir. Ce que j'ai dit à déjeuner avait confirmé la certitude qu'elle avait déjà eue qu'il est impossible de vivre avec moi. J'aurais voulu être gentil pour lui faire oublier tout cela. Mais il faut du temps pour être gentil, pour se faire pardonner. Mon cœur était débordant de tendresse et je n'avais pas le temps de le montrer. Si j'avais brusquement changé, cela se fût tourné contre moi. Il fallait que je regagnasse peu à peu le terrain perdu, sans que Madeleine s'en aperçût. Et une peur effroyable me vint, à la pensée que je n'aurais peut-être pas ce temps. Car je désirais une lente progression. Au fond, ce qui me perd, c'est la hâte de montrer mes sentiments, la hâte de plaire, d'être aimé, d'aimer. Je veux tout faire immédiatement. Et en ce jour, justement, il eût fallu beaucoup de douceur et de circonspection

29 janvier.

Avez-vous remarqué à quel point une bonne nouvelle vous éloigne de ce que l'on était avant? Dans mon inquiétude présente, je me suis surpris à souhaiter de toutes mes forces un événement heureux qui anéantirait l'homme accablé que je suis. Je l'aurais attendu depuis des mois, cet événement, et aujourd'hui il serait arrivé. Quelle délivrance!

1er février.

Ce matin, comme je le fais depuis plusieurs jours, j'ai longuement insisté auprès de Madeleine pour qu'elle reprenne sa liberté, tantôt à la manière d'un martyr, tantôt en usant de mon autorité, mais toujours avec la menace dans le regard de m'emporter si jamais elle me prenait au mot. Comme ces jaloux qui, des années après, reprochent à leur femme un flirt innocent, je revenais continuellement à la charge. Or, brusquement, Madeleine s'est dressée, et fixant ses yeux dans les miens, elle me parla sans trembler : — « Écoute, Louis, je veux t'avouer quelque chose. Ce que j'ai à te dire ne vient pas de tes continuelles menaces. Ne crois pas que c'est à cause de la peine que tu me fais chaque jour que j'ai pris cette résolution. J'oublie tout ce que tu m'as fait et, toi, oublie-le aussi. Ce que je veux te dire, il faut que je puisse le faire en dehors de ces mesquines scènes de ménage. J'aime quelqu'un. Jusqu'à présent je me suis demandé si je devais recommencer avec cet autre ma vie. Après avoir réfléchi, sans qu'aucune seconde ta façon d'agir m'ait influencée, j'ai décidé aujourd'hui de te demander de me rendre ma liberté. » D'un seul coup, ce qui avait été notre vie s'évanouit. Tout ce que chaque jour je lui répétais, me sembla enfantin, privé d'humanité, comme des blâmes lorsqu'ils nous apparaissent injustifiés. Ce ne fut plus moi que je considérai comme cruel, mais Madeleine. Je la dévisageai de manière à lui faire comprendre la gravité de ce qu'elle projetait, c'est-à-dire avec une expression à la fois suppliante, incrédule et interrogatrice. — « Ce n'est pas possible », dis-je péniblement. — « Mais si, mon pauvre ami. » Pas un reproche ne vint sur

ses lèvres, pas une excuse que mon attitude antérieure pouvait pourtant lui fournir. Un instant auparavant je l'avais encore harcelée. Elle n'en tirait aucun argument. J'eusse été le plus affectueux des maris qu'elle ne m'eût pas parlé autrement. Je comprenais que, dans son esprit, ce qu'elle m'avait annoncé était en dehors de ce qui se passait entre nous et elle était trop honnête pour prendre appui sur ma méchanceté. Parce qu'elle répondait d'elle-même, elle me parlait exactement comme si jamais la moindre dispute ne nous eût séparés. Elle me plaignait en m'appelant son « pauvre ami ». Elle me plaignait et cela me montra à quel point tout ce que j'avais pu dire avait glissé sur elle. En même temps que je souffrais, une sorte de dégoût de moi-même m'envahissait au souvenir de tous mes actes. J'avais été violent sans trouver de résistance. Il est une chose à quoi j'ai toujours tenu profondément, c'est le crédit. J'ai toujours rêvé d'inspirer confiance. J'ai toujours rêvé que ma vie fût si droite qu'au moment où je parlerais, mes paroles auraient de l'importance, mes actes également. Or, à cause de ma bêtise, à cause de je ne sais quel trou de mon intelligence, j'ai toujours ruiné ce crédit. J'ai beau dire ce que je pense avec toute ma foi, on ne me croit plus; j'ai beau jurer, c'est fini, la confiance est partie. Et je reste avec mon cœur sincère, avec mon impuissance à me faire comprendre. Madeleine, en m'appelant son pauvre ami, me montrait brusquement combien grande était mon incapacité de la garder. Ma tendresse, mon amour lui-même avaient perdu leur crédit. Je pouvais me jeter à ses genoux, il y avait trop de choses derrière moi qui me desservaient. Oui, Madeleine me plaignait. Elle avait pitié de moi. Cependant que je la martyrisais, que je raisonnais, elle vivait ailleurs et ne me tenait même pas rancune de mon injustice et de ma méchanceté. Pendant des mois, je m'étais donc adressé à un être qui ne m'écoutait pas. Mes colères avaient donc été ridicules, puisqu'on ne les avait même pas prises au sérieux. Je m'étais démené, cependant qu'on était toujours demeuré calme. Ce dégoût que je m'inspirais grandit encore. — « Mais qui aimes-tu? » ne pus-je m'empêcher de demander. — « Quelqu'un que tu ne connais pas. » — « Mais, il t'aime ce quelqu'un? » Elle me regarda sans répondre. Je devinai alors, à sa flamme,

qu'elle eût été jusqu'à me dire non pour me faire plaisir, tant elle était certaine de cet amour. Une seconde la pensée me vint d'insinuer que cet homme ne devait pas être grand'chose, ainsi que le fait Madeleine des femmes qu'elle ne connaît pourtant pas. Mais une sorte de pudeur me retint. D'ignorer qui il était, et comment il était, me rendait semblable, vis-à-vis de lui, à un enfant. J'éprouvais un pénible sentiment d'infériorité. Sans avoir vu cet homme, je me l'imaginais droit, fort, honnête et j'avais l'impression d'être une larve à côté de lui. Il me semblait aussi que Madeleine était à même de mieux me juger, qu'elle avait des points de comparaison, et que tout cela était à mon désavantage. Alors, petitement, je ne songeai plus qu'à jouer sur ce sentiment, dont j'avais la confuse connaissance, que les femmes, par leur côté maternel se sentent attirées vers ceux qui souffrent et qui sont faibles, sans que j'envisageasse une seconde que mon rival pouvait être justement beaucoup plus digne de protection que moi, je l'implorai du regard, tâchant de lui montrer combien profonde était ma détresse, combien misérable était mon sort, combien plus digne de pitié j'étais que cet homme fort qui prenait ma place. — « Enfin, Madeleine, tu ne peux tout de même pas me cacher qui est cet homme. » — « Il est en dehors », répondit-elle dans une sorte d'extase. En entendant ces mots, je sentis qu'elle l'aimait à cause de cela, qu'il était grand de n'être pas mêlé à notre vie lamentable. Pourtant je ne pouvais pas croire encore que tout cela fût vrai. Cela me renversait que Madeleine ne dépendît plus de moi et que, pourtant, elle pût être heureuse. Je voulus alors parler dans son intérêt, comme si je ne pensais pas à moi. — « Mais, au moins, es-tu certaine qu'il t'aime? » Elle eut un sourire plein de confiance en soi, un sourire qui disait que s'il y avait une chose certaine au monde, c'était bien celle-là. A mon accablement succéda de la colère. — « Mais alors tu m'as trompé? » Madeleine me regarda avec stupeur. — « Comme tu me connais mal, dit-elle simplement, de penser une chose pareille. Je ne t'ai pas trompé. Il n'y a rien entre cet homme et moi. Je ne l'aurais pas fait sans te prévenir. J'ai bien réfléchi. Maintenant, ma décision est prise. » Ma colère tomba. Qu'elle m'eût accusé de mal la connaître m'avait fait brusquement entrevoir que,

quoi que je fisse, elle le penserait toujours. Elle croyait avec tant de force que je ne la comprenais pas, qu'il eût fallu être fou pour essayer de la détromper.

Moi, ne pas la connaître! Mais il n'est pas une pensée qui traverse son cerveau que je ne devine. Et elle me reproche une incompréhension! — « Fais ce que tu veux, dis-je avec tristesse. Tu seras sans doute plus heureuse avec un autre qu'avec moi. Mais un jour, peut-être, tu te souviendras de moi et tu me regretteras. Tu comprendras alors combien grand était mon amour, combien au-dessus de tout il était. » Ces paroles, je les prononçai en me retenant de pleurer. C'était au seul être que j'avais aimé et que je perdais, que je les adressais de tout mon cœur. J'avais oublié toute ma méchanceté, toute mon injustice, tout ce qui n'était pas le fond de moi-même, pour dégager de ce fatras ce qu'il y a de pur dans mon âme. Et Madeleine me répondit : — « Je comprends que tu aies de la peine, mais je t'en supplie, ne parle pas d'amour. » Je sentis alors à quel point j'avais été loin d'elle dans la vie quotidienne. Elle ne m'avait jamais suivi. Et aujourd'hui, où j'eusse donné ma vie pour la garder, elle continuait de croire que je ne l'aimais pas. « Mais quel âge a-t-il? » demandé-je encore. — « En quoi cela t'intéresse-t-il? Tu ne m'as jamais posé tant de questions. » Malgré la douleur que j'éprouvais, je demeurai calme. Un maître mystérieux me défendait de me mettre en colère. Une seconde pourtant, la pensée de la retenir par la force traversa mon esprit. Mais, tout de suite, elle s'évanouit. Et je me vis semblable à la brute qui martyrise les siens et qui, redoutant des gens plus forts que lui qui sont venus vivre dans son entourage, devient douce et n'ose plus rien faire. Cela m'humilia. Je me sentais le plus faible et il y a quelque chose en moi de tellement petit que je suis alors incapable de me fâcher, moi si violent. Je ne tentai même pas de reconquérir Madeleine et si j'avais quelque espoir, c'était en la pitié que je pouvais inspirer. — « Regarde-moi. Madeleine, tu ne peux pas me quitter », dis-je en fixant longuement mon regard dans le sien. — « Je t'en prie, répondit-elle, tâche au moins une fois dans la vie d'être sincère. »

2 février.

Hier soir, je suis resté dans mon bureau. Madeleine, à la suite de son aveu, a changé complètement et le plus naturellement du monde. Pour la première fois depuis que nous sommes mariés, elle est sortie. Elle considère que les choses étant dites, on peut agir immédiatement en conséquence, sans avoir besoin, comme je l'ai toujours fait, d'attendre par délicatesse quelques jours. Je suis donc resté seul. Alors une immense tristesse m'a envahi. J'ai songé à mon passé, à ma vie, et brusquement je me suis vu abandonné de tous. Une telle lassitude s'est emparée de moi que j'ai cherché une diversion. Et j'ai pensé à la façon dont Madeleine m'a appris qu'elle aimait un autre homme que moi. « J'aime quelqu'un », m'a-t-elle dit. Je ne sais pourquoi ces mots quelconques ont subitement fait naître en moi une grande pitié pour elle. Je ne sais pourquoi cette façon de m'annoncer une nouvelle aussi importante m'a montré une Madeleine sans défense. J'ai eu le pressentiment qu'elle allait être dominée, qu'elle allait souffrir encore davantage, parce que je ne serais plus là pour la comprendre. Ce dernier mot me dévoile tout à coup une vérité à laquelle je n'avais pas songé. La compréhension la plus profonde, la compréhension, qui jusqu'aujourd'hui m'était apparue comme la base de tout amour, est inutile. Il ne sert à rien de comprendre ses semblables. La compréhension profonde n'ajoute rien à l'amour. Oui, la lassitude qui pèse sur moi est quelque chose d'effrayant. J'ai passé la quarantaine, et me voilà comme au début de l'existence. Si je recommence ma vie, ce sera avec prudence, mais la recommencerai-je? La prudence, la compréhension, tout est inutile. Il y a la lassitude et c'est tout. Que vais-je devenir? Elle aime « quelqu'un ». Et moi qui m'imaginais que jamais elle ne pourrait être heureuse, élevée, aimée sans moi. Eh bien! il faut croire que je me suis trompé. Les plus nobles sentiments, cela ne compte pas. Rien ne compte, ni la prudence, ni la compréhension, ni l'amour. Que voulait-elle de plus? Elle voulait un amour idéal. Mais ce dernier ne lui apprendra pas qu'il est laid de dire que l'on aime « quelqu'un ». Personne ne le lui dira. Et si elle est heureuse quand même, son bonheur ne peut être grand. Elle aura beau aimer et être aimée, elle

m'aura perdu. Elle deviendra une autre femme, moins belle que celle qui fut à moi. Tous ceux qui l'approchèrent ne la reconnaîtront plus. Mais de nouveaux amis auront succédé aux premiers. Ses qualités et ses défauts se seront transformés et ce sera pour les nouveaux qu'on l'aimera autant que je l'ai fait. Elle n'aura même pas une pensée pour celui qui fut son compagnon de plusieurs années, car comment demander à une femme qui oubliera l'être qu'elle fut, de ne pas oublier l'ami de cet être? Mais pourquoi lui en vouloir? Le temps passe. Et qui saura que jadis elle quitta son foyer parce qu'elle aimait « quelqu'un »? Personne, sinon moi.

EMMANUEL BOVE

UN ÉMIGRÉ EN ESPAGNE :

LE MARQUIS DE FRANCLIEU

(1793-1796)

Si l'on est bien renseigné sur l'histoire de l'émigration en Allemagne et aux Pays-Bas par de nombreux mémoires et des études critiques, on l'est beaucoup moins sur la guerre d'Espagne à la même époque. Des tacticiens du siècle dernier, comme Jomini ou surtout Fervel, ont bien étudié en spécialistes le détail des opérations, mais le rôle des émigrés français n'a guère paru en lumière dans leurs travaux; il pouvait difficilement, il est vrai, y être abordé. Aussi doit-on accueillir avec intérêt les *Souvenirs* que nous a laissés de son passage dans les armées de Sa Majesté Catholique, de 1793 à 1796, un émigré français, le marquis de Franclieu[1]. Non seulement ils ont leur valeur propre, mais ils permettent d'établir des comparaisons instructives entre les émigrés des Pyrénées et ceux du Rhin.

Afin d'éclairer le récit de M. de Franclieu, il importe de rappeler les circonstances à la suite desquelles éclata la guerre, et, pour cela, de remonter quelques années avant les événements rapportés par l'auteur.

***

Tout au début de la Révolution, la France et l'Espagne entretenaient de bons rapports, sous le régime du Pacte de Famille de 1761, qui unissait les Bourbons régnant en Europe. Ces relations étaient favorisées par la présence à Madrid, comme ambassadeur, du duc de Lavauguyon, grand seigneur et adroit diplomate. Mais elles ne tardèrent pas à se refroidir, il fut impossible à M. de Lavauyugon d'atté-

1. Le manuscrit des *Souvenirs* m'a été communiqué avec la plus grande obligeance par M. le Vicomte de Franclieu, à qui j'offre mes très vifs remerciements.

nuer la mauvaise impression produite dans toute la péninsule par la nouvelle de la prise de la Bastille d'abord, puis des journées des 5 et 6 octobre. Le ministre d'État, M. de Florida-Blanca, déjà désireux d'enrayer la propagande révolutionnaire, se trouva soutenu par le pays entier. La situation se compliquait encore à cause de la présence sur le territoire espagnol de Français appartenant aux deux partis, agitateurs révolutionnaires ou émigrés contre-révolutionnaires. Il y avait déjà là une source de conflit avec la France.

D'autre part, l'Espagne se trouvait en compétition avec l'Angleterre à propos d'une colonie d'Amérique. Les deux pays armèrent, quoique sans intention positivement agressive. Mais M. de Lavauguyon, qui n'était pour rien dans l'affaire, n'en fut pas moins accusé à Paris, d'avoir voulu une rupture entre les cabinets de Madrid et de Londres; malgré ses justifications, il fut rappelé. Là-dessus, Mirabeau déclara à l'Assemblée qu'il fallait changer le Pacte de famille en un Pacte national, et réviser les termes des traités : toutes choses qui ne pouvaient plaire à l'Espagne.

Ces chicanes et plusieurs autres irritèrent violemment M. de Florida-Blanca contre la France révolutionnaire. Et comme l'incident colonial avec l'Angleterre venait d'être réglé avantageusement, et que le cabinet de Londres songeait même à une entente avec celui de Madrid, un revirement politique se produisit : le ministre espagnol détourna ses sympathies de la France vers l'Angleterre. L'envoyé anglais, Fitz-Herbert, le poussait même à rompre avec nous. Sans atteindre encore cette extrémité, la situation se tendait sans cesse davantage à la suite des grands événements qu'on vient de voir et de froissements quotidiens entre les deux couronnes. Du reste, le roi d'Espagne ne voulait pas que M. de Lavauguyon fût remplacé à Madrid; un simple secrétaire gérait l'ambassade. Il ne faudrait pas croire, toutefois, que ces complications politiques nuisissent en rien à l'intérêt que Charles IV portait à la cause de Louis XVI en butte à la Révolution. Son indignation fut sincère à la nouvelle de l'arrestation du roi à Varennes; elle redoubla le 10 août; toutes les mesures révolutionnaires, surtout celles de propagande, l'exaspéraient. Enfin, au 21 janvier 1793, la mesure fut comble : l'exécution de Louis XVI provoqua une violente réaction, non seulement à la Cour de Madrid, mais dans toute l'Espagne, et précipita la rupture : Godoy, successeur de Florida-Blanca au pouvoir, n'y fut pas étranger. L'agent français, Bourgoing, qui, depuis la mort de Louis XVI, demeurait consigné en son hôtel de Madrid, demanda ses passeports le 13 février 1793, et le 7 mars la Convention déclarait officiellement la guerre.

Pour Charles IV, malgré sa position d'attaqué, cette guerre était d'abord de représailles. De plus, selon l'avis des émigrés, les événements pouvaient — qui sait? — le rapprocher de la couronne de Louis XVI : les frères du roi, en fuite, étaient regardés comme déchus, et son fils, voué à une mort prochaine... En attendant, l'occasion s'offrait de reconquérir une ancienne province espagnole, le Roussil-

lon; il y avait même des avantages tactiques pour les armes de Sa Majesté Catholique à engager l'action de ce côté.

Aussi un corps expéditionnaire fut-il mis sur pied en Catalogne pour envahir le Roussillon, sous les ordres de Don Antonio Ricardos Carillo, qui établit le quartier général de son armée, dite du Centre ou des Pyrénées, à Figuères. Ricardos avait sous ses ordres le comte de La Union, descendant des anciens rois de Léon, major général dès le début de la campagne, et pourvu du commandement d'une division. La Union devait à la mort de Ricardos, en 1794, recueillir le commandement suprême. L'armée des Pyrénées était complétée par deux autres corps, de moindre importance : l'armée de Navarre et de Guipuzcoa, destinée à couvrir ces frontières, et qui se rassemblait à Pampelune, sous les ordres de Don Bonaventure de Caro, capitaine général; et l'armée d'Aragon, commandée par le prince de Castel Franco. En même temps que ces principaux chefs, il faut nommer un général d'origine française passé au service d'Espagne, Claude-Anne, marquis de Saint-Simon, colonel de la Légion des Pyrénées en septembre 1793, et peu après lieutenant général, à qui incombait la tâche particulière d'organiser nos émigrés.

Telle était la situation des affaires d'Espagne, lors de l'entrée en scène de Jean-Antoine-Louis Pasquier, marquis de Franclieu. Notre personnage, né en 1761, appartenait à une très ancienne famille de l'Ile-de-France. Son bisaïeul avait été maréchal de camp et gouverneur de Dinan sous Louis XIV; son aïeul ,après avoir servi de la manière la plus distinguée dans les armées royales en Italie et sur le Rhin, passa comme aide de camp auprès de Philippe V : il se comporta bravement et reçut, entre autres récompenses, le gouvernement de Fraga en Aragon et le grade de brigadier. Son mariage, en 1720, avec Marie-Thérèse de Busca lui avait apporté la seigneurie de Lascazères et plusieurs autres, au nord du département actuel des Hautes-Pyrénées; depuis lors les Franclieu avaient conservé des attaches en cette région. Le père de notre émigré était né à Fraga; il avait servi dans le régiment de Bourbon cavalerie, et obtenu de Louis XV l'érection en marquisat de ses terres et seigneuries. On s'explique désormais pourquoi Jean-Antoine-Louis de Franclieu, lors de l'émigration, s'était tourné vers l'Espagne, où tant de raisons de famille l'attiraient, au lieu de se rendre, comme tant d'autres, sur le Rhin. On sait peu de chose de sa carrière militaire avant la Révolution, qu'il avait fournie jusqu'au grade de capitaine dans le régiment de Royal Cravate dragons. De son passage aux armées espagnoles il a laissé un intéressant petit Journal qui rend bien compte du rôle qu'eurent à jouer les émigrés français. Mais laissons-lui la parole pour raconter son entrée en campagne.

— La guerre s'étant déclarée entre la France et l'Espagne au mois de mars 1793, je me vis enlever la seule douceur qui

me restait : une correspondance avec mon amie cessa entièrement, et je ne m'en consolai que par l'espérance de revoir plus promptement celle à qui il m'était devenu impossible d'écrire. Je me livrai absolument à cette idée, qui jusqu'alors ne s'était pas présentée à moi d'une manière aussi favorable. Il me tardait qu'il me fût permis de tirer l'épée qui devait m'ouvrir le chemin de ma patrie. Le séjour de B... me devint insupportable; du camp à la maison de mon père, il me semblait qu'il n'y avait qu'un pas; mais l'on nous retenait encore loin des armées. Enfin arriva le jour tant désiré où les émigrés purent s'armer pour leur propre cause.

M. le marquis de Saint-Simon eut l'agrément de lever une légion à Pampelune, et le duc d'Havré écrivit pour engager tous les émigrés à courir sous ses drapeaux[1]. Dans l'instant, je m'arrangeai avec cinq ou six de mes amis, et j'écrivis à M. le marquis de Saint-Simon que je partais pour aller servir sous ses ordres. Depuis plus d'un an, les émigrés d'Espagne répétaient qu'ils ne demandaient que des armes, qu'ils ne voulaient servir que comme soldats. Le plus grand nombre en effet le pensait, mais ceux qui ne le pensaient pas étaient ceux qui le disaient le plus, qui ne cessaient de vanter leur désintéressement, accoutumés à ne voir dans leurs compatriotes expatriés comme eux que les échelons de leur ambition et de leur fortune; ils n'ouvraient jamais la bouche devant eux que pour chercher à en faire des dupes. Ces intrigants, qui jusqu'alors n'avaient cessé d'intriguer sourdement, intriguèrent alors avec une inquiétude qui les démasqua bien vite. — L'armée de Catalogne, disaient-ils, était bien plus près que celle de la Navarre, elle se battait déjà, elle avait du succès, elle était déjà établie en France. — Ces messieurs écrivent à la Cour et demandent à aller en Roussillon; on n'entendait plus dans les sociétés que des plaisanteries sur le voyage de Pampelune. J'enrageais, et cependant je me vis forcé d'attendre la réponse au mémoire envoyé à la Cour, parce que mes amis pensèrent que c'était à propos; en effet, l'armée de Catalogne était beaucoup plus

1. Voir la proclamation du marquis de Saint-Simon, d'après les *Mémoires* de Villeneuve-La-Roche-Barnaud (Paris, 1819), t. I, p. 90.

près de nous, et le début de la campagne de Ricardos inspirait une grande confiance.

Pendant que les émigrés soldats attendaient avec empressement la réponse de la Cour, le marquis de Saint-Simon faisait travailler les esprits, et l'on vit celui qui avait mis le plus de chaleur à demander à servir en Catalogne et le plus plaisanter sur Pampelune, converti absolument par une lettre et chanter la palinodie sans beaucoup d'adresse. Il ne dut pas être content de la réponse de la Cour, qui approuva les raisons que lui-même avait fait valoir. Les émigrés admis à servir en Roussillon y volèrent presque tous, aussi désireux de prendre au plus tôt les armes, que fatigués des tripotages de B. Des intérêts absolument opposés faisaient blâmer par les uns ceux qui allaient en Roussillon, et par les autres ceux qui allaient en Biscaye. Deux femmes surtout s'établirent juges en dernier ressort de cette grande affaire, et déshonoraient sans rémission tous ceux qui n'allaient pas, l'une avec son amant, l'autre avec son mari : pendant que l'amant montait sur les tables du café et enrôlait pour Saint-Simon, et que le mari, déjà à l'armée du Roussillon, écrivait les plus belles choses du monde en faveur de la légion du Valespire.

Ricardos avait appris, en effet, que la région du haut Tech, nommée Valespire, était dégarnie de troupes patriotes, et son intention était d'y faire une trouée pour s'avancer sur Perpignan.

M. de Franclieu se décida donc pour le Roussillon, et rejoignit l'armée à Thuir, où le prince de Croy, aide de camp de Ricardos, l'accueillit[1]. Ce n'était pas toutefois sans difficultés qu'on entrait dans les armées espagnoles, et les émigrés français, pour qui ces formalités étaient nouvelles, éprouvèrent des désagréments. On sait la peine qu'avait eue par exemple, un François de la Rochefoucauld à entrer à l'armée de Bourbon; des raisons différentes amenèrent un peu les mêmes effets en Espagne :

— On n'était reçu dans la légion de Valespire qu'après avoir passé un engagement bien formel, qui cependant n'avait point de temps limité, et laissait la liberté de quitter quand on voulait. Cette formalité est d'usage en Espagne

1. C'est au début de juillet 1793 que Ricardos avait transporté à Thuir son quartier général.

et qui, que ce soit, fût-ce un Grand, qui veut servir en qualité de volontaire, est obligé de s'y soumettre. Il faut convenir cependant qu'il n'est pas étonnant que l'on trouvât dur de passer sous la toise et de voir prendre son signalement. Mais si quelques émigrés firent attention à ces formes déplaisantes, il est vraisemblable qu'ils en firent aussi un peu au service non moins déplaisant que faisaient les braves miquelets de la légion de Valespire, commandés d'ailleurs par des sergents et caporaux espagnols, et dont les officiers étaient moitié espagnols, moitié français. Sur quelques motifs que fût réellement fondée la délicatesse de ces messieurs, ils ne cherchèrent plus qu'à détourner d'une démarche qu'ils ne voulaient pas faire eux-mêmes; et ils ne cessèrent de répéter que nous ne serions plus libres de quitter quand nous voudrions; que, pour eux, ils ne voulaient pas s'engager. Enfin ils en parlaient d'une manière à donner à Ricardos l'idée de nous retenir, s'il avait eu quelque intérêt à le faire, et s'il ne s'était pas expliqué très clairement sur cet objet dès la formation de cette légion.

Comme on voit, les émigrés d'Espagne faisaient preuve de la même maladresse que leurs frères des armées princières, ils risquaient de faire échouer les actions entreprises, ou de s'attirer à eux-mêmes de pénibles mésaventures. Plus raisonnable que beaucoup d'entre eux, M. de Franclieu ne « s'effaroucha » pas d'un « usage du pays, » et sur la parole du général, comme sur l'exemple d'officiers du plus grand mérite et même de chevaliers de Saint-Louis, il se résolut à la formalité qu'on exigeait, s'efforçant même de convaincre ceux de ses camarades qui hésitaient à s'y soumettre.

Mais ce n'était pas tout, que cette première épreuve; il y avait un autre inconvénient, « bien réel celui-là » :

— C'était la composition des officiers. Le colonel était un Français du Roussillon, qui, sans manquer d'esprit, était très peu propre à cette place; le major était un Espagnol, bien fait pour commander des miquelets, mais des miquelets maraudeurs, et non des émigrés. Les autres officiers espagnols, n'étaient que des drôles, il n'y avait que les officiers français qui pussent savoir ce que valaient de semblables soldats. Cependant nos sergents et caporaux nous traitaient avec égards, et voyaient bien, tant dans les jours de prêt que

les jours d'affaires, que nous n'étions pas des soldats ordinaires; presque tous les émigrés avaient encore de l'argent et laissaient leurs soldes aux bas officiers. Dans peu de temps, cette légion, qui fut improprement appelée ainsi, puisque ce n'était qu'un bataillon, obtint une grande réputation dans l'armée. Il est incroyable que l'on fît faire à un corps semblable tout ce qu'il y avait de plus fatigant : sans cesse aux écoutes, en embuscade, etc. Ce service des troupes légères nous aurait convenu beaucoup, s'il ne nous eût pas exposé à des expéditions qui nous allaient mal. Le premier jour qu'il me déplut véritablement, ce fut à un détachement pour lequel on nous avait demandé vingt hommes de bonne volonté. Nous partîmes avec d'autres troupes espagnoles, sans savoir où nous allions. L'objet était de piller une métairie à un quart de lieue des ennemis. Je n'oublierai jamais le brigandage, les réflexions les plus tristes sur le rôle qu'on nous faisait jouer, et sur l'ivresse des soldats espagnols, que dans ce moment-là une poignée d'hommes aurait pu écarter. Peu de jours après, il partit un autre détachement de cent hommes pour aller à Millas[1], petite ville au pied de la Têt, distante de l'armée espagnole d'une lieue et demie, et dominée de l'autre côté par des hauteurs qu'occupaient les patriotes. Je ne partis pas avec le détachement, mais je demandai bien de l'aller joindre, attiré par l'honneur que venait de s'y faire notre détachement à l'attaque des batteries ennemies, qui furent enlevées, mais que l'on fut obligé d'abandonner. Les Espagnols virent bien positivement ce jour-là la confiance que nous méritions, et ils nous la témoignèrent en rendant notre service un peu plus pénible, et en nous employant toujours à la tête de toutes leurs colonnes. Notre nombre n'étant pas considérable, on nous associa les miquelets catalans appelés Vermeils, excellents soldats, qui reçurent cette association avec des démonstrations tout à fait grenadières, et qui nous prouvèrent bien le cas qu'ils faisaient de nous.

Alors que les émigrés des Pays-Bas, toujours un peu suspects aux Puissances, étaient tenus le plus possible à l'écart des opérations,

1. Tout au début de juillet, Ricardos avait eu le projet de passer la Têt à Millas. Puis il y renonça. Millas fut définitivement occupée par les Espagnols le 2 août.

on voit que les Espagnols utilisaient leurs troupes françaises en leur confiant au besoin les postes périlleux ou pénibles. De plus, dans la légion du Valespire en particulier, les gentilshommes souffraient de vexations qui leur rendaient le service insupportable. Ils prirent donc le parti d'envoyer un « mémoire » à leur général, pour lui exprimer sur ce point leur « juste mécontentement »; après quoi, ils s'en allèrent... A ce moment, une bonne occasion s'offrit à M. de Franclieu. Un de ses amis, le comte de Panetier, venait d'obtenir l'autorisation — qui s'octroyait, paraît-il, assez facilement — de lever une légion composée de toutes armes, et lui proposait une place auprès de lui. Non seulement M. de Franclieu accepta avec la joie qu'on devine, mais il s'efforça d'entraîner dans la nouvelle formation plusieurs de ses camarades du Valespire. Lui et ses recrues s'inscrivirent donc à la légion de M. de Panetier, qui se formait alors à Prats-de-Mollo.

— Ce corps attira bientôt beaucoup de monde, tant des Français qui étaient déjà en Espagne, que des déserteurs de la masse. On y recevait les déserteurs des troupes de ligne. Ceux qui avaient servi travaillaient avec ardeur à instruire les recrues, qui, de leur côté, mettaient une grande volonté.

Cependant, M. de Ricardos, ayant cru devoir s'emparer de Mont-Louis, comme de la clef du Roussillon, avant de faire aucune tentative sur Perpignan, venait de diviser son armée déjà affaiblie par les maladies et par les pertes qu'elle avait essuyées. Il avait envoyé un gros corps de troupes sur Mont-Louis, mais les Français, avertis à temps, dégarnirent des places qu'ils avaient en Roussillon et marchèrent contre les Espagnols qu'ils joignirent à Olette, et qu'ils défirent[1]. Après les avoir ainsi repoussés, ils se portèrent avec une grande célérité sous les murs de Perpignan, réunirent toutes leurs forces, attaquèrent le camp de Peyrestortes[2], et l'emportèrent avec une grande perte de part et d'autre. Ces deux revers commencèrent à décourager l'armée espagnole qui n'en avait pas encore éprouvé. Ricardos ne pouvait plus se maintenir dans la position qu'il occupait, il se décida à en prendre une plus avantageuse sur ses derrières. Mais il

1. Le 2 septembre. « Jamais surprise ne fut plus complète; nous arrivâmes sur eux comme des éperviers », écrivait dans son rapport le représentant Cassanyes. Cette victoire française d'Olette libérait Mont-Louis, appelé par les patriotes Mont-Libre.

2. Le 17 septembre.

n'exécuta cette retraite qu'après avoir repoussé et battu les Français, qui l'attaquèrent de toutes parts dans son camp de Trouillas[1]. Cette journée ranima un peu l'esprit de ses troupes, mais le petit nombre de l'armée espagnole ne permettait pas de tenir dans sa position, et Ricardos établit son quartier général au Boulou[2]. On doit lui reprocher de n'avoir pas assuré cette nouvelle disposition en négligeant le poste de l'ermitage de Saint-Ferréol, que les Patriotes[3] ne manquèrent pas de prendre, et dont il coûta beaucoup de les chasser.

Restés à Prats-de-Mollo, nous y apprîmes la retraite de Ricardos, et cette nouvelle ranima encore notre zèle, qui nous parut devenir plus nécessaire que jamais. A peine sûmes-nous tenir nos fusils, que nous commençâmes à nous en servir avec avantage. Notre légion, qui n'était encore qu'une réunion d'hommes armés, mais sans organisation, se rendit bientôt fameuse par la prise de Mont-Boulou et celle de Saint-Marsal.

On avait promis à M. de Panetier d'envoyer la légion du côté de Barcelone pour se former et s'équiper, du moment que les Espagnols se seraient emparés de l'ermitage de Saint-Ferréol, qu'il était urgent d'occuper[4]. La prise de Saint-Marsal rendait cette entreprise plus facile, et quand nous en eûmes chassé les patriotes, M. de Panetier demanda au général Cuesta[5], qui commandait l'expédition, de représenter à Ricardos, en lui rendant compte de notre conduite, la nécessité de nous aller organiser dans un lieu tranquille.

Cuesta lui répondit : « Monsieur, si votre corps n'est pas en l'état de faire la guerre tel qu'il est, le roi d'Espagne n'a plus d'armée. »

Propos flatteur sans doute, mais dont le résultat nous fut

1. L'attaque de Dagobert eut lieu le 22 septembre 1793, elle échoua par la faute de ses lieutenants. Ricardos, de son côté, mérita par sa belle défense d'être fait comte de Trouillas.

2. Il s'y était retiré dans les premiers jours d'octobre.

3. Exactement, le 3e bataillon de chasseurs de montagne; c'était le 30 septembre.

4. L'ermitage Saint-Ferréol fut enlevé par les troupes de La Union, le 26 novembre.

5. Don Gregorio Garcia de La Cuesta (1740-1812), plus tard maréchal de camp, capitaine général de la Vieille Castille; il eut encore un rôle à jouer dans la guerre franco-espagnole en 1808 et 1809.

préjudiciable. Nous fûmes chargés de défendre Mont-Boulou, où nous restâmes environ six semaines, toujours à la veille d'une alerte, couronnant toutes les hauteurs, et envoyant des détachements jusqu'à la Tour de Batère[1] éloignée de deux lieues. Pour moi, je fus chargé d'aller à l'entrée de la nuit visiter tous les postes. Ma ronde durait environ deux heures; je la faisais presque toujours seul, par des temps affreux, obligé quelquefois de me traîner par terre d'un poste à l'autre, pour ne pas être enlevé par le vent. On ne peut pas se faire une idée des ouragans que nous avons essuyés sur ces montagnes. Il m'est arrivé de revenir de ces courses nocturnes les joues abîmées par les pierres que le vent me jetait à la figure; il n'était pas rare que je me perdisse, et cela n'est pas surprenant, puisque même les gens du pays avaient de la peine à se reconnaître.

Je trouvais en rentrant dans ma chambrée huit de mes camarades étendus sur de la paille, dont j'allais prendre ma portion, mais non sans avoir bien bu et bien mangé. Notre marmite ne désemplissait jamais, et nous avions de bon vin. La bonne chère que nous faisions pour des soldats nous sauva et nous nous portions à merveille. L'ermitage de Saint-Ferréol fut pris au mois de décembre par les Espagnols qui achevèrent la campagne par la prise de Collioure et de Port-Vendres; les patriotes se retirèrent, et la position de Ricardos, quoiqu'un peu trop étendue, devint assez forte.

L'hiver mit fin à la campagne, et l'armée espagnole alla prendre ses quartiers. Mais, dès le début de janvier 1794, M. de Franclieu fut envoyé à Port-Vendres; en même temps, on régularisait les cadres du nouveau corps, dénommé Légion royale et catholique des Pyrénées. M. de Panetier avait proposé la liste de ses officiers à l'agrément de Ricardos qui, après l'avoir approuvée, demanda au roi les brevets : M. de Franclieu devait être reconnu comme capitaine de la 1re compagnie de hussards. Hélas, une cruelle déception attendait les malheureux officiers.

— Nous touchions au moment d'être brevetés par Sa Majesté, quand une maladie affreuse et presque pestilentielle qui depuis quelque temps faisait un grand ravage

1. La Tour de Batère s'élevait à 1 100 mètres d'altitude sur la croupe orientale du Canigou.

dans l'armée espagnole nous atteignit aussi. Elle emporta d'abord le comte de Mauléon, notre chef d'escadron, excellent militaire et bon camarade; et, peu de jours après, M. de Panetier, dont la mort nous plongea dans la consternation. Nous n'avions pas de brevets du Roi, et, quand nous n'aurions pas regretté en M. de Panetier un homme d'honneur, qui nous avait voulu faire du bien, notre propre intérêt nous aurait rendus très sensibles à la perte d'un chef qui nous manquait avant de tenir le bien qu'il voulait nous faire.

Je fus chargé de rédiger un mémoire pour le général Ricardos, qui était à Barcelone, et d'y aller le lui porter. Je montai mon *Emir*, que le foin, l'orge de Port-Vendres et mes soins avaient un peu remis, et je partis, laissant à Port-Vendres tous mes effets confiés aux soins de mes camarades. J'appris en chemin que les brevets de la légion avaient été expédiés, mais qu'il n'y en avait que pour l'infanterie. Je continuai ma route avec cette mauvaise nouvelle, et je ne fut pas refait à Barcelone, d'où je trouvai Ricardos parti de la veille pour Madrid. Sa mort[1], que j'appris peu de jours, après, acheva de détruire presque entièrement en moi l'espoir d'être placé.

Ricardos, en mourant, avait désigné pour son successeur un des généraux espagnols les plus réputés, O-Reilly. Ce dernier mourut lui-même subitement, avant d'avoir pu prendre son commandement.

— L'inaction de l'armée et le peu d'intérêt que j'avais à aller rejoindre, — écrit M. de Franclieu, qui était toujours dans l'attente d'une nomination, — m'engagèrent à attendre à Barcelone l'arrivée du nouveau général et celle de notre nouveau chef. Le commandement de l'armée était resté en attendant à M. de Las Amarillas, le plus ancien lieutenant général, et ce fut à cette époque que l'esprit de l'armée espagnole commença à changer entièrement. Tout ce que j'entendais dire, le peu de probabilité d'être placé, le désir que j'avais depuis longtemps d'aller retrouver mon père, me firent penser très sérieusement à partir pour l'Allemagne.

1. Le 13 mars 1794. On a dit que, se trouvant chez Godoy, il avait pris par mégarde une tasse de chocolat empoisonné, destinée au ministre lui-même.

M. de Franclieu avait déjà vendu son cheval et s'apprêtait à partir, quand le hasard lui fit rencontrer le vicomte de Gand. Celui-ci le dissuada de quitter l'armée, pour de fortes raisons, en particulier à cause de ses titres à la reconnaissance et à la protection du gouvernement espagnol, auquel son grand-père avait rendu des services. Du reste, le vicomte, qui attendait un aide de camp espagnol, offrit à M. de Franclieu d'en accepter provisoirement la place, comme ami. Notre émigré se hâta de saisir cette agréable occasion, et ne cessa de se louer des bontés du vicomte de Gand. Presque en même temps, de nouveaux espoirs se présentaient. Le comte de La Union venait alors de prendre le commandement en chef de l'armée espagnole, et un M. d'Angevillers, ami du frère de notre émigré, faisait promettre à ce dernier une lettre de chaude recommandation auprès du nouveau général. D'autre part, Santa-Clara, maréchal de camp, prenait vers la même époque, la tête de la légion. Favorablement disposé par des amis à l'endroit de M. de Franclieu, Santa-Clara, faisant fond sur des assurances du gouvernement de Madrid, se flatta de lui obtenir une compagnie de dragons...

— Je partis donc pour l'armée avec le vicomte de Gand, plein d'espérance, quoique faisant peu de fondement sur les dragons de M. de Clara.

Il y avait quinze jours que M. de La Union était arrivé au camp. Les dispositions mal prises de M. de Las Amarillas et la réduction de l'armée, qui n'était pas forte alors de plus de quinze mille hommes, la mettaient dans l'impossibilité de défendre les positions extrêmement dilatées où M. de La Union la trouva; il se préparait donc à la changer. Mais les patriotes qui s'en doutèrent, ne le surent pas plutôt arrivé, que, profitant d'un gué[1] dont M. de Las Amarillas les avait laissés maîtres tout l'hiver, ils firent passer la rivière à toute leur armée, emportèrent les principales batteries, et mirent les Espagnols en fuite. Ce fut une déroute générale, on perdit tout, et la frayeur fut telle, que la cavalerie même fuyait par les montagnes où les hommes à pied pouvaient à peine passer. La Union ne put arrêter son armée qu'à Figuères, dont les fortifications redoutables commencèrent à rassurer un peu les fuyards. La Légion Royale et Catholique des Pyrénées, que les maladies avaient réduite à environ 400 hommes, resta à Port-Vendres, avec des détachements

1. M. de Franclieu veut sans doute parler du gué de Brouilla, franchi le 30 avril 1794 par le général Martin.

de plusieurs régiments espagnols dans la position la plus fâcheuse. Les Patriotes vinrent les y attaquer en force bien supérieure. Déjà ils étaient entrés dans Port-Vendres et le commandement espagnol avait ordonné la retraite sur Collioure. Mais M. de Pras qui commandait la légion demanda la permission de charger les ennemis. En effet, la légion marcha la baïonnette en avant, et les repoussa, sans perdre absolument personne. Cette attaque inattendue ayant découvert l'ennemi, les Patriotes se retirèrent sur les hauteurs, où ils établirent des batteries à une très petite distance du fort Saint-Elme. La légion se fit beaucoup d'honneur dans la défense de ce fort et dans les tentatives que l'on fit pour déloger l'ennemi. Mais son courage ne pouvait suppléer à son petit nombre. La consternation des Espagnols et la supériorité des Patriotes, qui, d'un autre côté, bloquaient avec une petite escadre les ports de Port-Vendres et de Collioure, ne laissaient à notre légion aucun espoir de se sauver même en vendant chèrement leurs vies. Une tempête qui s'éleva fit éloigner l'escadre patriote et aussitôt La Union, touché du sort des émigrés, qui ne pouvaient espérer aucune composition dans la reddition certaine des places, en désirant conserver des hommes qui avaient si bien mérité, envoya des bâtiments avec ordre d'embarquer sur-le-champ la légion. Cet embarquement s'opéra avec tant d'ordre et de silence, que les Patriotes qui pouvaient très facilement l'empêcher, ne s'en aperçurent seulement pas, et la légion débarqua très heureuse à Rosas.

Cependant la situation de M. de Franclieu, si agréable qu'elle fût auprès du vicomte de Gand, ne pouvait pas se prolonger, et d'autre part sa lettre d'introduction pour La Union n'arrivait pas. Il ne comptait donc plus obtenir d'emploi dans la Légion des Pyrénées, lorsqu'un matin à dix heures, M. de Clara, maréchal de camp, commandant la légion, le manda et lui offrit la compagnie des chasseurs, — à condition de la rejoindre sur-le-champ, et sans prévenir le vicomte de Gand... M. de Franclieu sursauta, mais, après une petite explication, les choses s'arrangèrent, et il se rendit à son nouveau poste, dans les premiers jours de mai 1794.

— Dès le soir de mon arrivée à Espolla, le vicomte de P..., lieutenant-colonel de la légion, sur une lettre que je lui avais

remise de la part de M. de Clara, me reçut capitaine des chasseurs. Je commandai cette compagnie en cette qualité pendant tout l'été. Je n'avais point de brevet du Roi, par conséquent je ne touchais point d'appointement; mais je passais toutes les revues comme capitaine de chasseurs attendant le brevet royal.

Quand M. de Clara arriva à l'armée, il trouva M. de La Union très disposé en faveur de la légion, qui avait servi dans sa division à Mont-Boulou, et dont il avait été extrêmement content. Le général voulait réunir à cette légion tous les Français qui se trouvaient à l'armée, tant du bataillon de Valespire où étaient entrés beaucoup de Roussillonnais, que des volontaires qui servaient dans des compagnies, en outre des Provençaux venus de Toulon formés en compagnies, et des soldats du régiment Royal Roussillon, qui venait d'être réformé. La Union dit en conséquence à M. de Clara qu'il voulait organiser la légion, qu'il se chargeait de la porter à un nombre considérable, qu'ainsi il lui présentât au plus tôt un plan de formation.

La légion prit bientôt le nom de Légion de la Reine, que M. de Clara obtint pour elle des bontés de Sa Majesté. Nous appréciâmes beaucoup cette faveur, et si ce fut la seule qui nous fut accordée, nous pûmes l'imputer à l'extrême maladresse et à la brusquerie de M. de Clara, qui finit par indisposer contre lui tous les officiers généraux de l'armée. Fatigué lui-même de ne pouvoir réussir à rien de ce qu'il demandait, il donna dans le mois d'août sa démission du commandement de la légion... M. Hogan, officier irlandais, de beaucoup de mérite, auparavant major du régiment d'Hybernia, fut nommé commandant de la légion de la Reine, et remplaçant ainsi un maréchal de camp; tandis que notre lieutenant-colonel le vicomte de P... se vit préférer un major irlandais pour commander des émigrés. Quand M. Hogan eut pris le commandement, je fus à lui, et je lui dis que je commandais la compagnie de chasseurs, mais sans d'autres titres que les bontés de M. de Clara, qui m'avait proposé à cet emploi, pour lequel je n'avais point de brevet du Roi; qu'en conséquence je venais lui demander la place que je devais occuper dans la légion. Il me répondit très obligeamment, qu'il me

priait de rester à celle que j'avais très bien occupée jusqu'alors, qu'il savait que j'étais un fort bon officier et qu'il me promettait de presser ma nomination. Je lui fis sentir en effet que non seulement j'étais dans l'impossibilité de faire encore longtemps la guerre à mes dépens, mais que d'ailleurs ma position était équivoque et désagréable. L'escadron ne tarda pas d'être réformé. Les hussards furent répartis dans les compagnies d'infanterie et les officiers furent aussi agrégés à différentes compagnies, mais par ordre du général, et toujours sans brevets ni appointements. Nous étions une douzaine d'officiers dans cette classe bizarre, autant d'officiers toulonnais également sans brevets, mais avec appointements, et tous ceux du Royal Roussillon qui avaient des appointements et des brevets, en sorte qu'il y avait autant et peut-être plus d'officiers agrégés à la légion que de titulaires.

L'armée espagnole se tenait sur la défensive; la droite de la ligne resta toute la campagne dans une grande inaction, par conséquent la légion ne fit pas grand'chose. L'ordre était de ne l'employer qu'en cas de nécessité, mais de l'envoyer partout où il y avait du danger. Les patriotes nous harcelèrent souvent; mais les attaques qu'ils nous firent ne furent jamais que de fausses attaques, et à peine nous présentions-nous qu'ils se retiraient. Pour moi, je fus envoyé quelquefois en embuscade avec ma compagnie; d'autre fois, nous allions tirailler avec les ennemis, que nous vîmes souvent d'assez près, sans avoir jamais rien éprouvé de fâcheux. Un orage considérable, qui remplit ma tente d'eau, me fut funeste; je n'avais point de lit, j'étais toujours couché tout habillé dans des feuilles qui me formaient une espèce de berceau, et, la nuit de cet orage, le berceau fut pour moi une baignoire; j'y gagnai la fièvre tierce, et, pour la guérir, je fus obligé d'aller à l'hôpital de Figuères.

L'idée d'un hôpital ne m'a jamais fait plaisir, et plus le séjour répondait dans ce moment à la position de ma bourse et de ma garde-robe, plus il me déplaisait. J'aurais beaucoup voulu en sortir et le prince de Croy, aide de camp de La Union, comme il l'avait été de Ricardos, fit tout ce qu'il put pour obtenir que je fusse chez lui, me faire soigner, Mais les ordres

du général étaient positifs : les malades à l'hôpital, tous les autres au camp — voilà quelle était sa volonté, principe puisé dans la connaissance qu'il avait des officiers espagnols. J'étais malade, il fallut donc rester dans mon hôpital, qui du reste, était bien administré et n'était que pour les Français. Je ne m'en trouvai pas moins pour cela dans un isolement affreux. Je me rappelais une semblable maladie, que j'avais eue deux ans auparavant chez des amis qui m'avaient soigné avec le plus grand intérêt. J'appris la mort de celle dont l'intérêt m'avait inspiré le plus de reconnaissance; mes idées devenaient tous les jours plus pénibles. Si je pensais à mon avenir, je voyais la lettre de M. d'Angevillers absolument perdue, et je commençais à craindre de n'être point placé. Je regrettais de n'avoir point été rejoindre mon frère[1] : mais la plus douloureuse de mes pensées, celle qui ne me quittait jamais, était l'incertitude où j'étais sur le sort de mes parents en France, que j'aimais tant et pour lesquels j'avais tout à craindre. Le médecin de l'hôpital était espagnol, fort exact, et même habile, disait-on; mais toute la science que j'ai pu lui reconnaître était de savoir si on avait la fièvre et la langue chargée. M..., fameux médecin du Roi, avait donné à tous les hôpitaux deux recettes de drogues, dont il fallait se servir pour toutes espèces de maladies et au moyen desquelles je crois, sans me vanter, que j'aurais eu assez de connaissance pour être employé dans un hôpital. L'une de ces deux drogues, était une espèce de vomitif appelé *mixtura*, dans lequel dominait l'émétique, destiné à faire rendre tout ce qu'on avait dans le corps. Et l'autre un *opiat*, où il entrait beaucoup de quinquina, et qui devait couper la fièvre. On n'employait pas d'autre remède dans les hôpitaux de l'armée. Le médecin faisait la tournée des chambres, et après avoir fait tirer la langue au malade et lui avoir tâté le pouls, il ordonnait pour le N° de son lit l'une ou l'autre de ces deux drogues, la diète, ou la demi-ration, ou la ration entière; et l'ordonnance, moyennant une petite marque, était aussitôt inscrite par un garçon qui suivait le médecin avec une feuille de papier blanc. Tous

1. François-Charles Pasquier de Franclieu, capitaine aux dragons de Bourbon.

les jours, fût-on à la diète, même en ayant pris une médecine, on déjeunait avec une tasse de chocolat, qui en Espagne est regardé comme une chose nécessaire à l'existence. Cependant on permettait à ceux qui, comme moi, n'aimaient pas le chocolat un petit verre de vin vieux avec un biscuit. On était bien nourri dans cet hôpital et l'on voyait arriver avec grand plaisir le moment d'être mis à la ration entière, que l'on donnait presque aussitôt que la fièvre avait disparu. Un de mes amis, qui avait été dans un autre hôpital, m'a assuré que le médecin, passant dans les chambres ainsi que je viens de dire, et touchant à peine le pouls des malades, sans les regarder, prit un jour celui d'un homme qui venait de mourir, et le trouvant sans fièvre, il ordonna gravement *la racion entera.* J'eus six ou sept accès de fièvre, après lesquels elle céda à la *mixtura* et à l'opiat, mais il me resta une diarrhée terrible. Ennuyé de l'hôpital, je m'en retournai au camp sans être guéri, et prodigieusement affaibli.

A son retour dans la légion, une désagréable surprise attendait le marquis de Franclieu : sa compagnie avait été donnée en son absence à un capitaine du régiment du Roussillon désigné par M. de La Union, et il se voyait menacé de perdre un poste déjà tenu cinq mois sans appointements. Du reste, il n'était pas le seul dans ce cas-là, et plusieurs de ses camarades avaient été remplacés par des nouveaux venus du Royal Roussillon. La bienveillance de M. Hogan le sauva.

— En même temps que les brevets du Roi installèrent ces messieurs au Royal Roussillon, ceux qu'ils déplaçaient furent agrégés à la légion par ordre du général : je le fus, moi, à la compagnie des chasseurs, toujours sans appointements, et j'ai resté ainsi à la Légion de la Reine, tant qu'elle a existé. Ce coup m'affligea beaucoup et ne rétablit pas ma santé, qui, depuis ma fièvre, était toujours mauvaise.

Dans la nuit du 17 octobre arriva l'ordre de départ. La légion se mit en route; mais, durant les jours qui suivirent, ce ne fut qu'une succession de marches et de contre-marches dont les malheureux émigrés ne pouvaient s'expliquer la cause. Le colonel d'un régiment qu'ils rencontrèrent la leur apprit : on était en déroute, les batteries espagnoles prises, et le général en chef, la Union, mystérieusement tué... Ainsi, dans des circonstances analogues, on avait vu, un peu plus tôt, les gentilshommes de l'armée de Bourbon apprendre la nouvelle de Valmy.

Alors la légion de battre en retraite — en bon ordre, d'ailleurs, mais non sans peine.

Après quinze heures de marche, il nous fallut passer une rivière fort large, de l'eau jusqu'à la ceinture. Pour moi, je profitai du cheval d'un de mes amis. Je ne sais si autrement j'aurais pu arriver à l'autre bord, car j'étais excédé, et je dus la vie dans cette retraite à un peu d'eau-de-vie, que me donna un de mes camarades. Nous passâmes le reste de la nuit sur le grand chemin, où, malgré le grand froid que j'avais, l'extrême fatigue me fit trouver un peu de sommeil.

Quel spectacle, le lendemain, que les débris de l'armée espagnole épars, pêle-mêle, dans la plus affreuse confusion! Un régiment de hussards l'eût dans ce moment anéantie. Mais heureusement les patriotes ne poursuivirent pas les fuyards, dont la plupart ne s'arrêtèrent qu'à Girone.

Le commandement était encore cette fois revenu à Amarillas. Nous nous remîmes en marche, le 21 octobre, avec ce que l'on avait pu réunir de l'armée, et nous n'arrivâmes qu'à l'entrée de la nuit dans la plaine de Girone, où nous bivaquâmes. Après avoir passé la journée du 22, nous entrâmes dans Girone vers les huit heures du soir.

Mon premier soin fut de souper. Je mangeai de bon appétit, ayant fait bien maigre chère depuis le 17. Je me mis ensuite bien vite en cherche d'un gîte, pour passer la nuit. Mais rien n'était plus difficile que d'en trouver, toute l'armée s'y étant déjà entassée. Je courus longtemps inutilement avec deux de mes camarades, qui avaient vécu un an et demi à Girone. Mais enfin, vers les onze heures, nous frappâmes avec succès à la porte d'un vieux curé du Roussillon qu'ils connaissaient.

Ce brave homme, qui était déjà couché, se leva sur-le-champ et nous fit un très bon accueil; un de mes camarades s'empara d'une espèce de banc, qu'il arrangea avec une couverture, et l'autre ainsi que moi nous nous établîmes dans le grabat du pasteur, qui se plaça entre nous deux. J'aurais bien mieux aimé me coucher par terre, enveloppé dans mon manteau, mais le curé s'y opposa formellement, d'autant que mes camarades, qui riaient de ma petite délicatesse, lui disaient de ne pas le souffrir, et à moi que j'avais tort de faire des compliments avec M. le curé, quoique je ne le connusse pas.

Enfin je me mis bien au bord du lit, et je dormis à merveille. Trois jours entiers que nous passâmes à Girone me servirent à réparer totalement mes forces.

Durant la pénible retraite qu'elle venait d'opérer, la légion n'avait pas trop souffert. Las Amarillas la vit, en passant en revue son armée dans la plaine de Girone, et « ne put pas s'empêcher de la trouver superbe et d'en dire beaucoup de bien »; pourtant, il ne « chérissait pas » les gentilshommes français. Peut-être le dut-elle à la bonne impression produite, — la légion fut bientôt envoyée au secours des Espagnols. Le nouveau général, Joseph de Urrutia, ancien lieutenant de Ricardos et de Caro, avait fait prendre position au gros de ses troupes sur la Fluvia. En face de lui, à sept lieues, se tenaient les Patriotes. De temps à autre, les deux adversaires franchissaient la rivière pour se livrer à des escarmouches en réalité sans importance; ainsi, passèrent les mois de novembre et de décembre 1794.

— Les patriotes ayant pris leurs quartiers d'hiver, nous entrâmes à Girone vers les Rois de 1795. J'avais besoin de repos, depuis deux mois je ne faisais que marcher; aussi quoique j'eusse bien peu d'argent, je ne l'épargnai pas pour me loger le mieux possible. J'eus le bonheur de trouver un bon appartement, que je partageai avec un de mes amis, le comte de La Féra, qui, servant comme moi en qualité de capitaine, n'avait, comme moi, ni brevet, ni appointements. Il était aimable et bon camarade, je me trouvais à merveille de sa société. On se réunissait tous les soirs chez le marquis d'Apchier, ou chez le marquis de Sabran, tous deux maréchaux de camp. Ces messieurs finirent par nous donner de petits soupers fort agréables. Je revenais quelquefois un peu tard de chez eux et quand je me présentais à la porte de ma maison passé onze heures, il fallait se décider à rester dans la rue. Alors j'allais chez le prince de Croÿ, qui partageait son lit avec moi. Souvent je le trouvais couché et dormant; dans ce cas-là, je m'établissais dans son lit sans le réveiller et je me levais le lendemain, le laissant toujours dormant, sans qu'il se fût aperçu de ma visite.

Quoique les patriotes fussent dans leurs quartiers, ils faisaient souvent de petites incursions qui donnaient de l'inquiétude; ils se présentaient en deçà de la rivière et c'était pour nous autant d'ordres de nous y porter au plus vite. Un jour que j'étais fort tranquille chez le prince de Croÿ,

quelqu'un entra, et me dit que la légion était partie, qu'elle était déjà à une demi-lieue; je courus chez moi, je pris mon manteau, qu'en cas pareil je n'abandonnais jamais, et je me mis à courir après la légion. Arrivé à Savia, un sergent des gardes wallonnes m'assura qu'elle avait traversé la plaine et marchait sur Bagnolas[1], où je savais qu'en effet les patriotes avaient paru. Je le crus, et, après avoir marché une heure, je trouvai un petit poste de miquelets espagnols, qui me dirent que je me trompais, que la légion avait suivi la grande route. Pour la joindre, je traversai un pays affreux, courant dans les rochers. Comme je passais ainsi au milieu de quelques maisons éparses, les habitants me prirent pour un patriote égaré, et commencèrent à me tirer des coups de fusil. Je m'aperçus de leur erreur, sans croire qu'il fût aisé de les détromper : cependant, à force de jurer en espagnol, ils me laissèrent aller. Je courus près de quatre heures, avant de rejoindre la légion, et j'étais couvert de sueur quand je la rejoignis. Un de mes camarades me fit l'amitié de me débarrasser de mon manteau, qui m'assommait. Nous arrivâmes aux ennemis qui, selon l'usage, se retirèrent après avoir perdu, cependant, cette fois, un peu plus de monde qu'à l'ordinaire. Nous bivaquâmes, et le lendemain nous rentrâmes à Girone.

Dans cette bonne ville, M. de Franclieu passa quelque temps d'une façon agréable, grâce à l'amitié du prince de Croÿ, du marquis d'Apchier et du comte de Saint-Hilaire, lieutenant général. On s'occupait alors de former un régiment de hussards français sous les ordres de M. d'Apchier; ces messieurs en parlèrent entre eux, composèrent même une liste d'officiers. « Il est naturel, dit M. de Franclieu, que nous ne nous y étions pas oubliés... » Saint-Hilaire proposa la liste au général en chef, Urrutia, qui la prit, le remercia, et... ne composa le régiment que d'Espagnols! Franclieu et un de ses amis, ainsi « déboutés de leurs prétentions » et « excédés » de la vie qu'ils avaient menée, afin d'avoir au moins des nouvelles de France, se retirèrent à Barcelone, en mars 1795. Là se réunissait surtout une petite société agréable d'émigrés : le vicomte de Gand, les marquis d'Apchier et de Sabran, chez qui Franclieu couchait, et avec qui il mangeait d'habitude. Sauf la cruelle ignorance du sort de sa famille, il vivait là « d'une manière aussi douce que le permettait sa position ». Mais un événement inattendu vint réveiller ses inquiétudes.

1. C'était vers le 28 février 1795.

— Le Bataillon de la Reine (car, depuis quelque temps, il ne portait plus le nom de légion) et celui de la Frontière (autrefois Valespire), eurent ordre de se rendre à Barcelone pour s'embarquer. Comme la moitié des officiers et des soldats de la Frontière étaient espagnols, tout ce qui n'était pas français, soit soldats, soit officiers, fut renvoyé à l'armée.

Un officier aux gardes wallonnes me confia qu'on lui avait écrit de Madrid qu'il était positif que nous partions pour l'Amérique. Le comte de P... chargé par M. de Saint-Simon de toutes ses commissions relatives à la légion me montra une lettre de ce général, qui lui demandait des habits de toile et autres choses qui annonçaient aussi ce grand voyage. Je ne doutais pas qu'il l'effectuât, et je ne savais quel parti prendre. Si je suivais mon bataillon, il était probable que j'y serais enfin placé; si je l'abandonnais, une ressource était l'armée de Condé, où je ne devais jamais être que soldat. Ce prince s'était fait, avec raison, une loi invariable de donner toutes les places à ceux qui servaient avec lui depuis le commencement de la guerre. Le désir de me trouver avec mon frère, avec la famille de mon oncle, me faisait pencher beaucoup pour ce dernier parti. Chacun de mes amis me donnait un avis différent, et M. Hogan me conseillait de ne pas quitter le Bataillon de la Reine. L'idée générale était que nous irions à la Vendée...

Tout cela faisait fort hésiter M. de Franclieu : l'Amérique n'était point de son goût, mais il aurait été « inconsolable » de manquer la Vendée... Tandis qu'il demeurait perplexe, le bataillon de la Reine s'embarquait discrètement. Sans ressources, il fallait bien que Franclieu se déterminât. Le général, M. Hogan, finit par le persuader « qu'il ferait mal de ne pas suivre son corps. » Enfin, apprenant à la dernière minute que Cadix était la destination si bien cachée à tous, il résolut de « suivre sa destinée ». Le temps de mettre deux grosses chemises et un pantalon de peau dans son sac de soldat, quelque « vieilleries » sans valeur dans un porte-manteau, et le voilà prêt.

— Je me mis dans une chaloupe à 9 heures du soir avec le vicomte de P... pour aller joindre nos vaisseaux qui étaient en rade. Deux bâtiments nous transportaient; je ne fus pas dans le même que le vicomte et le hasard me sépara encore de ceux de mes camarades avec lesquels j'étais le plus lié.

Nous mîmes à la voile à minuit : tous nos cœurs étaient bien agités, le mien l'était étrangement. Au bout de deux jours, notre capitaine nous dit qu'il craignait beaucoup de rencontrer les Anglais, et qu'il était vraisemblable qu'il faudrait se battre avec eux. Il avait des paquets qu'il ne devait décacheter qu'à la vue de Gibraltar. Cependant nous y arrivâmes sans le moindre inconvénient, et nous mouillâmes dans la baie d'Algésiras. Nous y attendîmes vingt-quatre heures un vent favorable pour passer le détroit, et nous levâmes l'ancre. Deux petits bâtiments catalans, que les courants jetèrent contre notre vaisseau, coururent de grands dangers et nous exposèrent aussi, parce que, pour les sauver, notre capitaine fit faire une manœuvre qui nous jeta un peu sur la côte. Nous marchâmes longtemps la sonde à la main; enfin nous nous en tirâmes et nous sortîmes du détroit sans accident. Après treize jours d'une traversée fort douce, pendant laquelle je fus cependant un peu incommodé de la mer, nous entrâmes dans le port de Cadix le 1er mai. Nous y restâmes mouillés pendant deux jours, en attendant que le quartier fût prêt à nous recevoir. Chacun faisait des réflexions sur ce qu'on pouvait faire de nous. Il n'était pas croyable qu'on nous laissât à Cadix; quelle apparence, en effet, qu'on nous donnât une garnison, les délices des Espagnols? D'ailleurs, en ce cas, comment M. Hogan ne serait-il pas venu avec nous? D'un autre côté, on ne savait pas trop comment on allait être reçu dans cette ville. Le vicomte de P... fut à terre avec quelques autres officiers, et nous rapportèrent les meilleures nouvelles de Cadix, qui, nous dit-il, était une très jolie ville, dont les habitants étaient d'une prévenance tout à fait agréable et les femmes charmantes.

Notre débarquement fut ordonné pour midi; nous passâmes la revue sur le port et nous fîmes notre entrée à Cadix à cinq heures. Jamais accueil n'a été aussi aimable. Nous avions une assez bonne musique. Le bataillon était parfaitement tenu. Le peuple, qui s'empressait pour le voir, nous empêchait de passer, et tous les balcons étaient remplis de femmes qui se mirent à battre les mains dès que nous parûmes. Cette réception me fit un grand plaisir, qui fut bientôt troublé, du moment qu'entré dans le quartier on

eut rompu les rangs. Je me mis en recherche de mon sac, qui contenait toute ma richesse, et que, par conséquent, j'avais bien recommandé à un caporal chargé des effets de sa compagnie. Malgré tous mes soins, mon sac se trouva perdu : j'étais inconsolable.

L'abbé La Porte, qui s'était empressé de me venir chercher, me trouva dans une extrême affliction, et m'en demanda le sujet. Je lui répondis que je venais de perdre mon sac. Ce brave abbé en fut bien fâché aussi, et fort étonné que je regrettasse autant un pantalon et deux chemises. Mais son étonnement cessa quand je lui contai que c'était là tout mon avoir. En effet, ce que je pouvais avoir dans mon portemanteau n'était bon qu'à jeter. L'abbé La Porte ne négligea rien pour me consoler : il me pria de disposer de lui et de sa bourse. Je le remerciai et refusai l'argent qu'il m'offrait. J'avais encore une once. Les chambres des officiers dans le quartier n'étant pas encore prêtes, l'abbé me conduisit dans une auberge où je soupai et me couchai. Le lendemain à sept heures du matin, je le vis entrer dans ma chambre : il me portait dix louis, et il me pria de les prendre. Je l'assurai que je pouvais encore me passer d'argent. L'abbé insista, il me dit que j'avais tort de le refuser, qu'il était fort au-dessus du besoin, et qu'il serait enchanté de trouver une occasion de reconnaître tout ce qu'il devait à mon père. Il me pressa infiniment. Je n'avais qu'une once, j'étais nu, j'acceptai l'offre de l'abbé La Porte, bien plein de reconnaissance.

Il me conduisit chez un marchand français, chez qui j'achetai de la toile pour faire six chemises. Un de mes camarades me vendit un uniforme qui avait fait toute la campagne, mais qui était bon encore. Je le fis retourner, je changeai les revers et les parements. Je fis faire avec cela deux gilets blancs avec une culotte de nanquin; j'achetai quatre paires de bas et quelques mouchoirs. Ces emplettes faites, mon sac se retrouva et je fus mis décemment. J'en profitai pour aller dans quelques maisons, où je fus parfaitement reçu, particulièrement chez M. R... négociant français, à qui l'abbé La Porte m'avait présenté; j'y dînais souvent.

Pour le bataillon, il fut à son arrivée pendant trois jours

sans appel. Les habitants de Cadix faisaient entrer nos soldats dans les tavernes, dans les cafés, et payaient pour eux. Il n'y eut pas une plainte, pas un soldat ivre. C'est le cas de dire que jamais bataillon n'a eu une composition comme celui de la Reine, sans parler d'environ cent volontaires gentilhommes, dont la conduite répondait à ce qu'on devait attendre d'eux. Tout le reste du bataillon était d'une classe bien supérieure à ce que sont d'ordinaire des soldats : aussi notre discipline était-elle peu sévère.

En même temps, une heureuse occasion s'offrait pour M. de Franclieu. Un ordre du Roi prescrivant de nommer aux emplois du Bataillon de la Reine laissés libres par le départ des Espagnols, notre émigré pouvait devenir premier lieutenant. Il s'accommodait fort bien, du reste, de cette « déchéance » : ne valait-il pas mieux être lieutenant appointé que capitaine à titre gratuit? Hélas, cette fois encore, au dernier moment, l'affaire « accrocha ».

— Je crus qu'il était décidé que je ne toucherais jamais un sou du Roi d'Espagne, comme je n'avais jamais touché un sou du Roi de France. Si j'eusse tenu les 1 500 francs que m'avait coûté ma compagnie au service de celui-ci, ou une portion des 80 000 livres dues à mon grand-père par Philippe V, j'aurais bien renoncé à attendre jamais le moindre secours d'aucune puissance. Mais ce n'était pas le cas de perdre le temps en plaintes inutiles, il fallait patience et persévérance.

L'aide gracieuse du comte de Sabran, qui voulut partager avec lui ses appointements, rendit à M. de Franclieu un grand service. Encore n'était-il pas exigeant :

— Trente sous que je dépensais par jour, me faisaient vivre passablement. Je couchais en chemise sur une couverture, établie sur trois d'inégale grandeur, mais qu'avec un peu de soin, j'avais mises à peu près de niveau.

Là-dessus, courut une nouvelle propre à réjouir les émigrés dans leur triste situation : la paix venait d'être signée à Bâle, le 4 thermidor, 22 juillet 1795. Mais il était dit que les gentilshommes français auraient à se plaindre de tout, même de ce qui devait faire leur bonheur.

— Notre existence, qui jusqu'alors avait été très heureuse, changea. Nous étions toujours aussi bien reçus partout,

mais les patriotes ne tardèrent pas à venir à Cadix et à rendre notre position désagréable et embarrassante. Il s'éleva entre leurs soldats et les nôtres des disputes qu'il était facile de prévoir et qui auraient été peut-être loin, sans la prudence de M. de Fondevialla, gouverneur de Cadix. Il nous aimait, et, pour prévenir les querelles, dont, sans avoir tort, nous aurions été les victimes, il nous fit partir pour Medina Sidonia.

Les émigrés français se mirent en route le 5 octobre.

— Nous fûmes coucher à Chiclana, lieu fameux par les parties que les habitants de Cadix vont y faire. Les gens riches y ont presque tous de fort jolies maisons, où ils passent l'été. Toute étiquette y est bannie. Les femmes, qui, à Cadix comme dans toute l'Espagne, ne peuvent faire un pas sans avoir une jupe noire, et la tête couverte d'une mantille, sortent à Chiclana vêtues comme elles le veulent. La campagne y est jolie et plaît d'autant plus aux habitants de Cadix, que cette ville, qui forme une presqu'île, n'a pas absolument de dehors. Chiclana est un lieu de réunion et de plaisir à peu près comme Bagnères.

Le lendemain, nous arrivâmes à Medina de fort bonne heure. Les gens comme il faut de l'endroit, quoique exempts de loger des militaires, avaient demandé d'avoir chez eux des officiers.

On leur avait donné nos noms, qu'ils s'étaient distribués. A notre arrivée, chacun fut réclamer le sien. Je vis venir à moi mon hôte, qui me mena chez lui.

Ce brave homme, nommé D. Francisco-de-Paula La Ferna, m'accueillit on ne peut mieux. Après qu'il m'eut installé dans la chambre que je devais occuper, je lui demandai la permission de la quitter pour parler à quelqu'un à qui j'avais affaire. Je trouvai deux ou trois de mes amis qui allaient dîner et je me mis à table avec eux. Je revins à trois heures chez mon hôte, et, quoiqu'il fût dans l'usage de dîner à midi, il m'avait attendu. J'en fus désolé, je lui fis beaucoup d'excuses, et lui dis que j'avais dîné, ignorant l'honneur qu'il voulait bien me faire. Il me répondit par de grands reproches, et, de ce moment, il fut convenu que je n'aurais

pas d'autre table que la sienne. Il n'était pas riche, par conséquent nous faisions une chère très frugale; mais la bonne volonté, la cordialité de ce brave homme valaient bien mieux qu'un bon dîner.

L'agréable vie de Medina ne devait pas durer. Tous les corps français reçurent bientôt l'ordre de se rendre à Zamora pour y être refondus par les soins de M. de Saint-Simon et réunis à la Légion royale dont il était colonel. M. de Franclieu et ses compagnons ne furent à Zamora que vers le 10 janvier 1796, et la Légion royale le mois suivant.

— M. le marquis de Saint-Simon arriva de Madrid avec l'ordre de former, des trois corps français, un seul régiment, sous le nom de Régiment de Bourbon, dont il serait colonel. Il passa la revue des Bataillons de la Frontière et de la Reine. Le premier était peu nombreux et bien mal vêtu, mais les hommes étaient beaux et avaient fait preuve d'excellents soldats. M. de Saint-Simon dit des choses fort agréables aux deux bataillons, il fut très aimable pour les officiers, et caressa bien les soldats pour les retenir. Tous, excepté peut-être 200 hommes, avaient fini leur temps, n'ayant été engagés que pour la guerre; leur congé leur revenait donc à Cadix. Mais M. de Saint-Simon, dans l'espoir de les conserver plus aisément, quand ils seraient loin de cette ville de ressource, avait empêché qu'on y délivrât aucun congé. Cette contrariété ne fut qu'une maladresse, et nuisit beaucoup à son Régiment de Bourbon, en indisposant tous les esprits et augmentant encore le désir de s'en aller. Il fallut bien finir par donner des congés, et plusieurs en prirent, qui seraient restés, sans la difficulté qu'on leur avait faite. De manière que M. de Saint-Simon resta à peu près avec les soldats de la Légion royale et environ trois cents officiers.

Dans cette nouvelle formation, M. de Franclieu avait tous les droits à être nommé capitaine de cavalerie : Saint-Simon ne lui offrit qu'un emploi de lieutenant.

— Tant d'autres furent si maltraités, j'attendais depuis si longtemps, que, loin de me plaindre, je lui eus, dans le moment, quelque obligation de m'avoir placé...

C'est sur cette conclusion mélancolique que le marquis de Franclieu dépose sa plume. La guerre était finie, du moins pour une dizaine

d'années. L'Espagne n'avait pas à se plaindre : si elle cédait à la France une partie de Saint-Domingue, en revanche, les conquêtes de la République sur son territoire lui étaient restituées.

Quant aux émigrés français qui venaient de servir dans les armées de Sa Majesté Catholique, leur sort fut, en somme, plutôt moins mauvais que celui de leurs frères des armées des Princes ou de Bourbon. Si leur petit nombre les empêcha d'avoir une action militaire bien décisive, ils eurent, on doit le reconnaître, plusieurs occasions d'intervenir et de donner de leur valeur des preuves brillantes. Sauf quelques hésitations, au début, leur indiscipline n'eut rien d'excessif, pour des « messieurs »; la légion de M. de Franclieu se fit même remarquer par son bon ordre, dans des circonstances critiques.

Le gouvernement espagnol ne montra pas, vis-à-vis des émigrés, la même réserve, disons plus : la même méfiance, que les Puissances alliées; il n'hésita pas, au besoin, à les employer comme troupes de choc, et n'eut qu'à s'en louer. Du reste, les émigrés français étaient beaucoup plus mêlés aux troupes nationales en Espagne qu'en Allemagne. Mais, par un défaut d'organisation dans le commandement français, comme par une sorte de fatalité qui priva coup sur coup l'armée espagnole de ses chefs suprêmes, les émigrés, durant leurs trois années de campagnes, ne cessèrent d'être ballottés de corps en corps, de formation en formation : changements néfastes en pleine guerre, dont ils ne paraissent pas — en général — individuellement responsables.

Les bataillons français eurent enfin la satisfaction de demeurer sous les armes jusqu'au bout, sans subir d'avanies de la part de ceux qu'ils servaient. Quand il fallut, à l'heure de la paix, leur faire un sort, ils ne connurent point de pitoyable licenciement comme les armées des Princes et de Bourbon. Pourtant, s'ils furent tolérés de meilleure grâce par les Espagnols, que les émigrés du Rhin par les Puissances, on ne les regretta pas, on ne chercha pas davantage à les retenir. L'extrême prudence du roi Charles IV touchait même à l'ingratitude, quand, le 27 juin 1796, il inscrivit aux articles secrets IV et V du traité d'Aranjuez :

« Aucun émigré français ne sera souffert sur aucun bâtiment ni dans aucun corps militaire d'Espagne appelés à être combinés avec les troupes de la République. Le roi d'Espagne a proposé de lui-même cet article IV. »

A vrai dire, les émigrés français au service d'Espagne ne méritaient ni ce traitement de la part de Charles IV, ni l'oubli dans lequel ils sont tombés depuis. Moins célèbres que leurs frères des armées des Princes et de Bourbon, — la valeur de leur cause mise à part, — ils ont supporté, trois ans, de semblables fatigues, et payé davantage de leurs personnes aux heures de combat.

JEAN MARCHAND

SOUVENIRS DE MON AMBASSADE[1]

L'AFFAIRE DU *SUSSEX*[2]

Un événement de la plus grande gravité se produisit dans le courant de l'après-midi du 24 mars 1916. Sa portée fut d'autant plus considérable, que la vie de citoyens américains ayant été mise en péril, le gouvernement des États-Unis se vit obligé d'intervenir. Ce fut l'affaire du *Sussex*.

Ce vapeur à passagers, faisant la navette entre Dieppe et Folkestone, avait failli être coulé par une torpille de sous-marin allemand. Environ cent cinquante des personnes qui se trouvaient à bord périrent, soit du fait de l'explosion, soit dans des canots de sauvetage qui chavirèrent; d'autres, prises de panique, se noyèrent en sautant à l'eau.

Ce fut là un des nombreux épisodes de la campagne sous-marine, qui menaça même de mettre les Puissances alliées dans l'impossibilité de continuer la guerre.

A certains égards, l'affaire du *Sussex* était plus atroce que celle du *Lusitania* ou de l'*Arabic*[3]. Le *Sussex* était un petit vapeur bien connu pour assurer exclusivement le service du courrier et des passagers sur la Manche. Il faisait tous les jours la traversée entre Dieppe et Folkestone, et ne trans-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 octobre.

2. Voir dans la *Revue de Paris* du 15 octobre la note sur les Mémoires de M. Sharp, mémoires dont M. Warrington Dawson a assuré la mise au point et la traduction (N. D. L. R.).

3. Le *Lusitania* avait été torpillé le 7 mai et l'*Arabic* le 19 août 1915.

portait jamais de munitions de guerre. Enfin, il n'était défendu par aucun canon, même du plus faible calibre.

Le torpillage du *Sussex* est un fait très connu, dont le lecteur n'aura pas perdu le souvenir. Mais ce que l'on ne sait pas, c'est comment la responsabilité de l'Allemagne fut définitivement établie.

Un an auparavant, le monde entier avait été consterné en apprenant le torpillage du *Lusitania*. La mort de plus de cent Américains qui se trouvaient à bord avait déjà beaucoup fait pour décider les États-Unis à la guerre. Trois mois plus tard, ce fut le torpillage de l'*Arabic* avec la perte de quarante-huit passagers dont deux Américains, victimes de cette méthode de guerre barbare, dont la nature même supprimait toute possibilité de distinguer entre les femmes et les enfants, d'une part, et les troupes armées, de l'autre.

Aucun de ces sinistres n'avait suffi pour nous faire entrer en campagne. Le sentiment général aux États-Unis ne paraissait pas avoir été suffisamment préparé. Il ne fut cristallisé qu'au début de 1917, avec une unanimité dont la puissance galvanisa le monde.

Par un paradoxe des plus étranges, l'affaire du *Sussex* retarda notre action pendant près d'une année encore. Mais ce fut à cause du message énergique que le Président Wilson adressa au gouvernement impérial allemand. Il affirmait en langage non équivoque sa détermination de ne plus admettre de violation outrageuse des droits de l'Amérique en haute mer.

Le comte Bernstorff[1], qui était alors ambassadeur d'Allemagne aux États-Unis, jugeait que l'affaire du *Sussex* avait joué un rôle important en décidant l'Amérique à la guerre. Il s'exprimait notamment à ce sujet dans son livre, *Mes trois années en Amérique*, où il affirmait que, n'eût été la Note du Président Wilson en date du 18 avril, qu'il désigne sous le nom d'ultimatum, les relations diplomatiques n'auraient pas été rompues même en 1917. Une situation tendue s'en était suivie, et l'Amérique ne pouvait manquer de relever le défi que présentait la déclaration formelle de l'Allemagne, le 31 janvier 1917, annonçant la guerre sous-marine à outrance. Il ajoutait :

1. Actuellement délégué principal de l'Allemagne à la Société des Nations.

« A mon avis, il était essentiel pour nous d'arriver à une entente complète avec l'Amérique, à moins d'être disposés à poursuivre notre campagne sous-marine sans nous préoccuper des conséquences. » Il déplorait alors que Berlin n'eût tenu aucun compte de ses suggestions faites à l'époque de l'affaire du *Sussex*[1].

En lisant entre les lignes, on est éclairé sur les influences contradictoires qui s'exerçaient alors en Allemagne. Elles empêchèrent le gouvernement impérial d'écouter les conseils d'un homme, qui, de son poste à Washington, était singulièrement mieux placé pour juger les choses que les autres agents diplomatiques allemands.

On n'aura point oublié que le gouvernement allemand avait allégué qu'une mine sous-marine était cause du sinistre. Si le *Sussex* avait effectivement coulé à fond, la thèse contraire n'aurait jamais pu être établie, puisqu'il aurait emporté avec lui sous les flots les preuves de la cause véritable. En atteignant son port, vers la fin de la journée du lendemain, le *Sussex* portait parmi les débris de sa carène le témoignage muet de l'instrument, grâce auquel on avait voulu le détruire.

J'appris la première nouvelle de la catastrophe par un télégramme qui me fut adressé le 24 mars par M. Fairbanks, notre agent consulaire à Dieppe.

Télégramme du consul Fairbanks à l'Ambassadeur Sharp.

Le vapeur à passagers *Sussex*, du service de la Manche, s'acheminant sur Dieppe, a été torpillé à 4 h. 30 cette après-midi à six milles marins de Berck. Il y avait à bord 386 passagers et 55 hommes d'équipage. Les appels au secours par sans-fil ont été entendus pendant dix minutes. Un torpilleur s'est rendu sur les lieux du désastre. Autres détails manquent.

FAIRBANKS, Agent consulaire.

M. Fairbanks me téléphona par la suite pour m'apprendre que le *Sussex* avait été remorqué jusqu'à Boulogne avec deux cent cinquante passagers qui y débarquèrent. Il estimait que soixante ou quatre-vingts passagers avaient été tués ou blessés par l'explosion, mais il ignorait les noms des Américains présents à bord.

1. *My Three Years in America*, chapitre IX.

Le bruit ne tarda pas à se répandre à Paris que de nombreux Américains se trouvaient parmi les passagers. J'en éprouvai d'autant plus d'inquiétude que M. Bliss, alors secrétaire et plus tard conseiller de mon Ambassade, accompagné de madame Bliss et rentrant d'Amérique, s'était proposé de traverser la Manche ce jour-là. Heureusement ils avaient changé d'itinéraire et ils arrivèrent quelques jours plus tard par la voie de Southampton.

On apprit bientôt que le professeur J. Mark Baldwin, accompagné de madame Baldwin et de leur fille, avait pris passage sur le *Sussex*. Comme je restai pendant un certain temps sans avoir de leurs nouvelles, j'eus lieu de craindre qu'ils ne fussent parmi les victimes. Cette supposition était d'autant plus vraisemblable, que plusieurs personnes affirmèrent les avoir vus à l'avant du bateau, un instant avant l'explosion, et nul ne savait ce qu'ils étaient devenus. Je cherchais vainement à me renseigner auprès d'autres passagers, quand je reçus à mon très grand soulagement la lettre suivante :

Le professeur Baldwin à l'Ambassadeur Sharp.

Dimanche, 26 mars 1916.

Cher M. Sharp,

J'écris pour vous annoncer que nous avons tous (ma femme, ma fille et moi) été recueillis à minuit, après le torpillage du *Sussex*, et que nous avons débarqué à Boulogne. Ma fille Elizabeth est assez gravement contusionnée et sans connaissance, mais nous espérons que ce n'est que le contre-coup de la commotion. Ma femme et moi nous sommes descendus à l'hôtel pendant que ma fille est restée à l'hôpital. Je vous serais bien obligé de rassurer les amis qui pourraient demander de nos nouvelles.

Il se trouvait à bord du *Sussex* deux jeunes Américains qui avaient fait la traversée de l'Atlantique avec ma famille sur le *New-York*.

Tous deux étaient debout près de ma fille, quand l'explosion arracha l'avant du vapeur presque à leurs côtés. On ne revit ni l'un ni l'autre de ces deux jeunes gens. A moins qu'on ne les retrouve dans un des canots de sauvetage, je crains qu'ils ne soient perdus tous les deux. L'un est un M. Crocker de Boston, qui venait à Paris conduire une ambulance automobile du groupe Norton-Harjes; l'autre est un M. Penfield, étudiant américain à Oxford et diplômé de Princeton. Je n'ai pas d'autres renseignements à son sujet.[1]

1. J'ai appris depuis du professeur Baldwin que M. Crocker avait été aussi grièvement atteint que mademoiselle Baldwin, mais s'était remis après de longues années

Je vous prie de bien vouloir m'envoyer une lettre adressée aux autorités militaires, car nous nous trouvons ici dans la zone des armées. Je devrai faire fréquemment le voyage entre Paris et Boulogne, si le séjour d'Elizabeth à l'hôpital se prolonge. J'ai pu sauver mes passeports, tant américains que français, mais ma femme et ma fille ont perdu les leurs avec leurs bagages à mains.

Ma femme se joint à moi pour vous dire bien des choses. Elle se trouve encore très affaiblie par suite des scènes navrantes dont elle fut témoin, et de sa vive inquiétude sur le sort d'Elizabeth. Autrement elle se porte bien.

Veuillez croire, etc...

J. MARK BALDWIN[1]

Tous les Américains présents à bord — il y en avait plus d'une vingtaine, — échappèrent providentiellement à la mort, mais plusieurs d'entre eux furent blessés. L'état de mademoiselle Baldwin notamment était grave, au point qu'on crut qu'elle ne survivrait pas. Elle avait été blessée à la tête, au moment de l'explosion, et elle était restée pendant de longs jours sans connaissance. Lors de son arrivée à Paris, le professeur Baldwin me fit un récit navrant du drame. On peut imaginer la douleur qu'il avait ressentie, tandis qu'il veillait auprès du corps inanimé de sa fille, étendue dans un canot de sauvetage parti à la dérive.

On avait souvent prédit que, tôt ou tard, un des vapeurs à passagers du service de la Manche serait victime d'un sous-marin. Grâce à l'immunité dont ils avaient joui jusque-là, l'affluence à bord n'avait pourtant point diminué dans des proportions sensibles. En fait, chaque bateau était généralement comble, parce qu'on avait dû, pour des raisons militaires, supprimer le service quotidien : la traversée ne se faisait plus qu'un jour sur deux. Le *Sussex*, lors de la catas-

de souffrance. Le docteur Wilder Penfield, actuellement professeur à l'Université Mac Gill, à Montréal, eut la jambe fracturée mais fit preuve d'un courage extraordinaire à bord du *Sussex*. Le professeur Baldwin fut d'ailleurs blessé lui-même en sautant du pont du *Sussex* sur celui du *Maria Theresa* qui s'était précipité à leur secours. Voir *Between Two Wars*, vol. I, ch. XII.

1. Le témoignage du professeur Baldwin eut une importance toute particulière. Il avait aperçu ce qui lui semblait être le kiosque d'un sous-marin. De plus, il sentit deux chocs distincts, le premier occasionné par le contact de l'engin avec le bateau, et le second par l'explosion de la torpille. Ainsi qu'il l'a fait observer, une mine n'aurait pas pu produire ce double effet. Voir J. Mark Baldwin, *Between Two Wars*, vol. I, ch. XII. Pour la lettre adressée en réponse au professeur Baldwin par l'ambassadeur Sharp, voyez vol. II, p. 322.

trophe, avait donc à bord, en outre de l'équipage, près de quatre cents personnes, parmi lesquelles se trouvaient non seulement des ressortissants des Puissances alliées, mais des neutres.

Aussitôt que j'eus reçu le télégramme de notre consul m'avisant de l'attaque contre le *Sussex*, je chargeai le lieutenant de vaisseau Bernard L. Smith, attaché naval adjoint à l'Ambassade, ainsi que le commandant Logan, désigné pour des fonctions spéciales auprès de moi par le Département d'État, et M. Hastings Morse, attaché à l'Ambassade, de se rendre immédiatement à Boulogne afin d'y recueillir tous les renseignements utiles sur la cause du désastre. Je les priai d'autre part de se mettre à la disposition des Américains auxquels l'Ambassade pourrait venir en aide.

Par l'entremise du gouvernement de Paris, les autorités françaises du port de Boulogne furent avisées que ces messieurs se rendaient sur les lieux, et elles furent invitées à faciliter leur tâche dans la mesure du possible.

Le *Sussex* était arrivé à Boulogne vers deux heures de l'après-midi, le 25 mars. Moins de vingt-quatre heures après, le commandant Logan et le lieutenant de vaisseau Smith se trouvaient sur les lieux. Entre temps, j'avais reçu à l'Ambassade de nouveaux rapports me donnant quelques précisions.

C'était vraiment par miracle que ce petit bateau de 1400 tonnes à peine n'avait point sombré. Il avait fallu la solidité de ses cloisons étanches et une mer très calme pour le maintenir à flot. Malgré cette situation favorable, le danger restait grand du fait qu'aucun autre bateau n'était en vue lors de l'attaque. Par suite d'une erreur commise dans l'indication de sa position exacte, qu'il avait signalée par sans-fil aussitôt après l'explosion, les vapeurs se précipitant à son secours perdirent bien des heures en vaines recherches. On se figurera aisément l'attente angoissée des survivants à bord. Seule une cloison étanche, vibrant à chaque mouvement du vaisseau, les séparait d'une mort certaine.

M. Edward Marshall, publiciste américain très connu et un des héros de la guerre hispano-américaine, — il avait perdu une jambe sur le champ de bataille à Cuba, — était

parmi les passagers américains. Il vint me rendre visite à Paris quelques semaines plus tard, après avoir été débarqué non à Boulogne, mais sur la côte anglaise. Le récit qu'il me fit de ses aventures était des plus dramatiques.

Par intervalles, pendant ces pénibles heures d'attente dans la nuit noire, il allait examiner avec d'autres passagers la cloison étanche. Ils la tâtaient et y appliquaient leurs oreilles pour juger de la force de résistance qu'elle aurait peut-être pendant quelques heures encore[1]. Il me dit qu'ayant déjeuné dans la petite salle à manger du bateau, un monsieur qui occupait une table près de la sienne s'était attardé à causer avec lui. Tout d'un coup, par suite de l'explosion de la torpille, la chaise qu'occupait cet homme fut projetée avec une violence inouïe jusqu'au plafond. Le malheureux fut tué sur le coup, alors que M. Marshall, à un ou deux mètres de lui, resta indemne.

Au delà de la cloison étanche et à l'avant du bateau, une horrible scène de carnage l'attendait. La proue avait été arrachée sur une huitaine de mètres, ainsi que la passerelle; toutes les superstructures avaient été détruites. On ne saura jamais le chiffre exact des morts attribuables à l'explosion même; d'après les récits des témoins, beaucoup de passagers étaient rassemblés vers l'avant du navire au moment de la catastrophe. Ce fut toutefois du fait de la panique que le plus grand nombre de vies humaines furent sacrifiées. Des hommes et des femmes, qui semblaient avoir perdu la raison, sautaient à l'eau sans attendre la manœuvre des canots de sauvetage. On les voyait disparaître sans pouvoir aller à leur secours. Une femme jeta même son bébé par-dessus bord et le suivit à son tour dans les flots.

Parmi les malheureux qui périrent ainsi, il y eut M. Enrique Granados, le célèbre compositeur espagnol, et sa femme, qui rentraient d'Amérique. Le musicien venait d'assister à la représentation d'un de ses opéras qui avait eu le plus vif succès. Se trouvant tous deux à l'eau sans savoir nager, ils disparurent en se tenant enlacés.

D'autre part, des canots de sauvetage chavirèrent au cours

1. Il convient d'ajouter que les sacs du service postal, qui avaient été placés contre la cloison étanche, vinrent augmenter la résistance de cette dernière.

de la manœuvre, comme c'est généralement le cas lors de sinistres en mer; la perte de vies attribuable à cette cause fut également considérable.

Le plus triste, c'est qu'en dehors des victimes directes de l'explosion, nul n'aurait péri si tous étaient restés à bord. En effet, le bateau fut remorqué le lendemain jusqu'au port de Boulogne, gravement endommagé, mais, sans qu'il se produisît d'autres accidents de personnes. Beaucoup de ceux qui s'étaient embarqués dans des canots de sauvetage regagnèrent même le bord, après être restés un certain temps à la dérive et s'être aperçus que le *Sussex* était toujours à flot.

Quatorze des survivants américains — il y en eut vingt-six — s'acheminèrent vers Paris aussitôt débarqués à Boulogne. Plusieurs s'empressèrent de venir à l'Ambassade pour me faire leurs récits; j'en convoquai d'autres. Je fis prendre leurs dépositions par M. Frazier, premier secrétaire de l'Ambassade, et je câblai à Washington un résumé de leurs déclarations.

Dans ma jeunesse, j'avais suivi la carrière d'avocat. Or, il ne m'était jamais arrivé de questionner des témoins, dont l'exactitude me parût plus évidente que celle des sinistrés qui se présentaient devant moi. Pour la plupart, c'étaient des hommes qui s'occupaient d'affaires d'une façon ou d'une autre, mais presque toutes les professions se trouvaient représentées parmi eux. D'une grande franchise, ne révélant aucun parti pris, ne cherchant qu'à être exacts jusque dans les moindres détails, ils purent me donner, dans les quarante-huit heures de leur arrivée à Paris, un récit à peu près complet de ce qui s'était passé.

Comme ils s'étaient trouvés à différents endroits du bateau lors de l'explosion, en réunissant ces témoignages si variés j'arrivai à établir un ensemble où je ne relevai pas la moindre contradiction. Toutefois, quand ces mêmes témoins s'avisaient d'exprimer leur avis sur l'origine de l'explosion, je ne retrouvais plus la même harmonie. On comprenait facilement que leur opinion quant à la cause n'eût pas la précision de leur témoignage.

Je notai néanmoins qu'on semblait à peu près d'accord sur cette idée que le *Sussex* avait dû être attaqué par un

sous-marin, ou heurter une mine. Ces deux suppositions provenaient peut-être du fait que les journaux rendaient fréquemment compte d'accidents en mer attribués à ces causes.

De ces deux théories, celle de l'explosion d'une mine dut être écartée comme inadmissible. L'enquête que j'avais ouverte établit que la marée, à l'heure et à l'endroit où le *Sussex* fut torpillé, était d'un peu plus de sept mètres et demi au-dessus du niveau de contact d'une mine. Or, le *Sussex* avait un tirant d'eau inférieur à trois mètres et demi au départ de Folkestone. Nous avions là une preuve irréfutable que l'explosion ne pouvait être attribuée à une mine sous-marine.

Le capitaine de frégate Sayles, mon attaché naval, et son adjoint le lieutenant de vaisseau Smith, précisèrent avec force détails, dans leurs rapports, la position exacte du bateau, sa latitude et sa longitude, au moment où il fut frappé. Ils ajoutèrent :

« A la marée basse moyenne, il y a une profondeur de trente et un mètres en cet endroit. L'heure officielle de l'accident était une heure et treize minutes après la marée haute. L'altitude de la marée était alors d'environ 7 m. 60. La profondeur totale de l'eau à l'heure de l'accident était donc de 38 m. 60. On affirme que le tirant d'eau maximum du bateau lors de l'accident était de 3 m. 20. Les faits précités permettent de déduire que le *Sussex* ne s'est pas heurté à une mine sous-marine. »

Trois témoins furent d'accord pour affirmer qu'un instant à peine avant l'explosion, ils virent nettement le sillage d'une torpille lancée à toute vitesse, et formant un angle aigu avec la direction du bateau. Un de ces témoins s'écria alors en s'adressant à sa femme : « Regardez, voilà une torpille ! » Un instant plus tard, l'avant du navire fut frappé. Une autre personne à bord scrutait les eaux à ce moment et aperçut l'approche du projectile meurtrier. C'était le commandant, M. Mouffet. Faisant preuve d'une promptitude qui évita certainement au bateau d'être atteint dans ses œuvres vives, il donna sans hésiter l'ordre de changer de direction, afin que la torpille frappât sous un angle tel qu'il en résultât le minimum de dégâts. Il fit aussi immédiatement stopper les machines.

Les témoins que j'avais questionnés personnellement

m'avaient apporté une grosse part des précisions que je viens d'exposer. Mais il y avait en plus un témoignage tout différent et autrement important, qui confirmait ce que ces personnes m'avaient déjà déclaré. Ce dernier témoignage était de nature aussi constante que convaincante : il venait fixer les responsabilités du crime, sans la moindre possibilité d'erreur provenant de défaillance de mémoire, de parti pris, ou de velléités mensongères. Son importance fut telle qu'on en ressentit la conséquence dans toute la conduite de la guerre sous-marine pendant de longs mois.

Le commandant Logan et le lieutenant de vaisseau Smith avaient agi avec tant de promptitude qu'ils étaient déjà sur les lieux, avant qu'on ne commençât les premiers travaux de déblayage du *Sussex* échoué sur le sable. Des monceaux de débris hauts de plus d'un mètre recouvraient encore une grande partie de ce qui restait de la proue fracassée.

Cette tâche fut des plus macabres. En fouillant parmi les décombres, on trouva tout d'abord le corps déchiqueté d'une des victimes de l'explosion. Puis ce fut la jambe d'un homme avec sa chaussure au pied. On mit alors à jour certains fragments métalliques qui, par leur composition et leur forme, différaient de tout ce qui aurait pu appartenir en propre au navire. Certaines de ces pièces étaient solidement encastrées dans la charpente, et prouvaient la violence avec laquelle elles avaient été projetées. Après avoir fouillé minutieusement dans tout cet amas de débris, quinze de ces fragments métalliques furent recueillis par les deux officiers. On y ajouta une pièce ramassée par un des officiers du port. Ils ne tardèrent pas à émettre l'opinion qu'il s'agissait de fragments de torpille[1] et ils se hâtèrent de revenir à Paris pour me rendre compte de leurs recherches.

Dans mon cabinet, ils étalèrent les fragments devant moi sur mon bureau. En les contemplant, il me semblait que la main des victimes dirigeait un doigt accusateur vers ces preuves qui établissaient la cause de leur mort.

C'était avec le plus vif intérêt que j'examinais ces éclats.

1. Un autre fragment de torpille, y compris une partie de tête de boulon établissant l'origine allemande, fut ramassé par le commandant Mouffet, et donné au professeur Baldwin qui l'a conservé.

Mon attention se porta instantanément sur deux d'entre eux, des têtes de boulons cassés et à moitié fondus, qui avaient servi à river soit la mine, soit la torpille. Je remarquai que sur l'une des quatre faces de la tête de chaque boulon la lettre majuscule K était frappée, et du côté opposé, un chiffre. M'adressant aux officiers, j'indiquai ces boulons en disant :

« Ces deux fragments-là fourniront le témoignage qui établira la cause de l'explosion[1]. Où pourrions-nous les comparer avec des torpilles reconnues comme étant respectivement de fabrication allemande, française et anglaise? »

Grâce à l'obligeance du Ministère de la Marine, j'appris que toutes les variétés connues de torpilles se trouvaient à la base navale de Toulon. Je pris aussitôt mes dispositions pour que l'attaché naval de l'Ambassade, le capitaine de frégate William R. Sayles, partît le soir pour Toulon, accompagné du commandant Logan et du lieutenant de vaisseau Smith. Ils emportaient avec eux tous les fragments recueillis à bord du *Sussex*.

L'empressement montré envers ces envoyés par les officiers de marine à Toulon fut tel, qu'au bout de la première journée ils purent revenir à Paris après avoir achevé leurs études comparatives. Ils apportaient des preuves concluantes que le *Sussex* avait bien été frappé par une torpille de fabrication allemande. Ils me montrèrent plusieurs modèles de têtes de boulons trouvés dans des torpilles de fabrications allemande, française et anglaise. Je n'eus qu'à les regarder de près pour voir que ni les boulons français, ni les anglais ne portaient de lettre ni de chiffre, alors que le boulon d'une torpille allemande était effectivement frappé d'un K et d'un chiffre. De plus, ce boulon d'une torpille allemande était identique comme forme et comme dimension à ceux trouvés à bord du *Sussex*.

Le lieutenant de vaisseau Smith avait fait un croquis du « cône de charge » d'une torpille allemande, telle qu'elle était exposée à Toulon. Il avait même indiqué à l'encre rouge la

1. « On ne peut pas douter que le *Sussex* fut torpillé par une unité allemande. L'attaché naval américain détient des éclats de la torpille et des têtes de boulons (frappées d'un K pour *Kopf*) qui proviennent indubitablement d'une torpille qui diffère de celles des marines anglaise et française. » *Le journal de lord Bertie* 2 avril 1916.

place exacte occupée par chacun des fragments trouvés parmi les débris du *Sussex*. Ce croquis reconstituait en fait la torpille et venait ajouter une pièce précieuse à l'enquête, au moment même où l'on faisait courir les bruits les plus ingénieux pour expliquer la catastrophe du *Sussex* et infirmer l'hypothèse d'une torpille de sous-marin.

Au fur et à mesure que mon enquête progressait, j'avisais le Département d'État des faits nouveaux. Toutefois, je compris la nécessité d'établir de façon irréfutable la cause du désastre. Les événements d'ordre international se suivaient avec une telle rapidité, qu'il m'était impossible d'attendre que des instructions me fussent adressées de Washington. C'était à moi de prendre les initiatives.

J'ordonnai donc à ces mêmes officiers de se rendre en Angleterre, à Portsmouth, où ils trouveraient les derniers modèles de torpilles allemandes aussi bien que françaises et anglaises. Ils furent reçus par les officiers de la marine anglaise avec la même haute courtoisie dont ils avaient bénéficié à Toulon. De même, ils purent examiner non seulement des mines provenant des différentes marines, mais également des torpilles. Ils réunirent de la sorte des preuves supplémentaires : les éclats recueillis sur le *Sussex* provenaient décidément d'une torpille allemande, et ne pouvaient avoir fait partie d'une mine.

Ils arrivèrent de façon assez inattendue à cette dernière conviction. Grâce aux lettres de créance dont ils étaient munis, le directeur du service des torpilles les autorisa à visiter le *Vernon*, de la marine britanique. Ils trouvèrent là des croquis et des descriptions d'une torpille allemande prise à bord de l'*Emden*.

On n'aura pas oublié les aventures extraordinaires de ce croiseur allemand avant sa destruction par les Anglais[1]. L'audace et l'ingéniosité de son commandant au cours de ses exploits de corsaire lui avaient valu l'admiration même de ses ennemis. Le général Ludendorff, dans le livre qu'il a consacré au rôle joué par lui-même dans la guerre, indique toute l'estime dont jouissaient ce commandant et son croiseur.

1. Voir notamment les ouvrages de Paul Chack, *On se bat sur mer* (en collaboration avec Claude Farrère) et *Combats et batailles sur mer*.

Il raconte qu'étant allé conférer avec le Kaiser, il trouva parmi les cadeaux d'anniversaire qui décoraient la pièce, une belle image de l'*Emden*[1]. Par une coïncidence des plus curieuses, le gouvernement allemand devait prendre, ce jour-là, une décision mémorable en reniant toutes les promesses faites en réponse à la protestation du Président Wilson, lors de l'attentat contre le *Sussex*.

A l'aide de ces nouveaux croquis et des autres preuves recueillies, les officiers purent derechef certifier que chacun des éclats qu'ils portaient provenait d'une torpille allemande. Un rapport sur les conclusions auxquelles ils arrivèrent à Portsmouth fut remis sans tarder à mon estimé collègue, feu M. Walter Page, alors Ambassadeur des États-Unis à Londres[2]. De mon côté je reçus bientôt les rapports complets de mes envoyés et j'en câblai un résumé au Département d'État. On ne saurait assez louer le zèle et les soins avec lesquels ces officiers s'étaient acquittés de leur mission. Là où leurs conclusions ne se trouvaient pas entièrement justifiées par les faits, ils ne manquaient jamais de le reconnaître.

Étant donné la haute gravité de cette affaire, le Département d'État avait résolu de n'admettre que ce qui aurait été démontré de façon irréfutable, mais aussi de pousser l'investigation à fond pour établir la vérité sans s'inquiéter des conséquences. La procédure avait été la même que dans une instruction criminelle. Il s'agissait en effet de démontrer qu'environ cent cinquante personnes innocentes, qui ne prenaient aucune part à la guerre et s'étaient embarquées sur un petit vapeur non armé, connu pour servir exclusivement au transport des passagers et du courrier, avaient été froidement tuées, en plein jour et sans le moindre avertissement.

Quel était le coupable? Le verdict intéresserait au plus haut degré les Puissances neutres aussi bien que les belligérants. Des ressortissants de différentes nationalités avaient été tués ou grièvement blessés. La nature même du crime avait démontré qu'à l'avenir aucun bateau ne jouirait de l'immunité contre de tels attentats. Mais le gouverne-

1. *Souvenirs de guerre*, traduction française, vol. I ,p. 351.
2. Voir *The Life and Letters of Walter Hines Page*, vol. II, chap. XVIII.

ment américain ne pouvait se laisser aller à porter une accusation, sans avoir recueilli des preuves suffisantes. La responsabilité qui m'incombait d'une part, et au gouvernement de Washington de l'autre, était donc bien lourde. La suite de mon récit montrera à quel point les présomptions de culpabilité étaient fondées.

Le Département d'État, ayant fait preuve d'une grande sagesse en étudiant les graves questions posées par la guerre, ne voulait pas risquer de commettre la moindre erreur dans l'affaire du *Sussex*. La patience et l'esprit de justice avaient toujours caractérisé son attitude dans tous ces grands problèmes. De nombreux Américains, non seulement chez eux mais à l'étranger, avaient déjà manifesté leur mécontentement à l'égard de cette première qualité et leur manque de sympathie pour la seconde. Étant donné l'atrocité des crimes déjà commis par les sous-marins, ils estimaient que la patience avait cessé d'être une vertu; quant à l'esprit de justice, ils déclaraient que les coupables s'étaient placés eux-mêmes hors la loi. Néanmoins il ne fallait pas oublier qu'à un tel moment une accusation insuffisamment prouvée ne ferait que servir la cause de l'accusé; réciproquement, la confiance placée en ses adversaires serait affaiblie. Dans de telles circonstances, il fallait au gouvernement une thèse étayée par des faits établis sans réfutation possible.

Je ne doute point que ce fut pour cette raison que le Secrétaire Lansing m'adressa un télégramme en date du 12 avril, après avoir pris connaissance de tous les témoignages que je lui avais soumis. Il me posa quatre questions dont la concision égalait la pénétration. On voyait qu'il avait saisi tous les éléments essentiels de l'affaire. Le Secrétaire demandait :

1° Combien de temps s'était-il écoulé entre l'heure où le *Sussex* s'échoua sur la grève de Boulogne, et l'arrivée du commandant Logan et du lieutenant de vaisseau Smith pour leur examen?

2° D'autres personnes auraient-elles pu réussir à se faufiler préalablement à bord du bateau, ou à placer des éclats métalliques parmi les débris?

3° Y avait-il, de l'avis des officiers chargés de l'enquête,

quelque possibilité de fraude? N'aurait-il pas été possible à des tiers de placer les éclats métalliques là où ils furent trouvés?

4° Les têtes de boulons dont j'avais parlé, en estimant qu'elles constituassent des pièces à conviction, avaient-elles été endommagées par l'explosion, et de quelle manière?

Heureusement les preuves en ma possession furent concluantes et répondirent à toutes ces questions, de façon à ne pas laisser subsister le moindre doute.

Dans la réponse que je câblai, j'informai M. Lansing que les représentants de l'Ambassade étaient à Boulogne dès le lendemain de l'arrivée du *Sussex* et que leur examen avait continué pendant trois jours consécutifs. Il était vrai que l'équipage et certaines personnes non intéressées avaient eu accès au bateau, mais le rapport des officiers en mission avait démontré l'impossibilité d'une fraude. Je citai des passages des rapports de Logan et Smith (la valise qui contenait les originaux n'ayant pas encore été reçue à Washington). J'exposai que ces éclats n'avaient pas pu être placés là frauduleusement, puisque les deux officiers avaient assisté aux premières opérations de déblayage de la masse de débris dans laquelle ces éclats furent recueillis. Ce travail avait été entrepris dans le double but de nettoyer le bateau et de rechercher les morts qui s'y trouvaient peut-être encore. Dans mon télégramme j'insistai sur ce point, que les débris du pont-promenade avaient été enlevés à une hauteur de plus d'un mètre, puis fortement comprimés par le mouvement de l'eau, alors que le bateau était encore à flot. La masse tout entière n'avait manifestement pas été touchée depuis l'explosion. Certains de ces éclats métalliques avaient été découverts sous les débris, en la présence même des officiers; leur position était telle qu'ils n'auraient pas pu être placés là après coup. Bon nombre de ces pièces étaient encastrées dans le bois d'une façon qui ne pouvait laisser aucun doute sur leur origine.

Ce furent toutefois les têtes de boulons qui fournirent les preuves définitives réfutant toute idée de fraude. Selon le rapport des officiers, elles portaient des traces montrant à coup sûr qu'elles avaient subi une explosion

d'une violence extrême, qui avait fait fondre certains éléments. D'autre part, la force de l'explosion avait suffi pour les courber légèrement, comme si elles avaient été tordues.

Le rapport des officiers précisait : « Il serait pratiquement impossible d'imiter artificiellement toutes ces avaries sur un boulon de ce genre. »

J'ajoutai dans mon télégramme que j'étais convaincu que les officiers ne s'étaient point trompés dans leurs conclusions. J'avisai d'autre part le Département que j'enverrais par la première valise tous les éclats recueillis, ainsi que les boulons des modèles de torpilles allemandes, françaises et anglaises aux fins de comparaison. Mais je savais que selon toute probabilité il faudrait agir énergiquement sans attendre leur arrivée.

Je me rendais compte de toute la portée de la décision que notre gouvernement aurait à prendre d'un instant à l'autre. Trois semaines s'étaient écoulées depuis l'attaque contre le *Sussex*. L'indignation populaire n'avait fait que s'accroître. Des ressortissants de nombreux pays avaient été sacrifiés, les nôtres n'ayant guère été plus respectés que les belligérants. La presse alliée, surveillant de près, comme étant de la plus haute signification, tous les gestes du gouvernement de Washington, n'avait pas cherché à atténuer l'importance de l'affaire. L'alibi présenté par le gouvernement allemand était aussi faible qu'audacieux. Néanmoins, il fallait reconnaître que nul n'avait vu un sous-marin en ces lieux et à cette heure. Le criminel pouvait donc rester inconnu, tel un assassin qui, des profondeurs de la nuit, aurait tiré des coups de feu contre la fenêtre d'une pièce éclairée. Le monde entier croyait à la culpabilité de l'Allemagne, mais on n'en avait pas apporté les preuves.

Une distance de près de cinq mille kilomètres séparait le Département d'État des lieux du drame. On ne pouvait donc convoquer les témoins. Moi seul je m'étais entretenu avec eux, moi seul j'étais à même d'apprécier à leur juste valeur les opinions des officiers. Il me sembla que je devais envoyer par câblogramme au Secrétaire d'État un précis de mon opinion personnelle, passant en revue toute cette

affaire. D'ailleurs, les questions que me posait M. Lansing indiquaient qu'il cherchait à me sonder.

Depuis mon arrivée à Paris, je n'avais jamais eu à endosser une responsabilité aussi lourde. J'étais convaincu que nous étions à deux doigts de la guerre avec l'Allemagne. Le rapport que j'allais adresser à mon Gouvernement provoquerait sans doute sa décision.

Quarante-huit heures après l'expédition au Département d'État de la réponse à laquelle j'ai déjà fait allusion, je câblai donc à M. Lansing, le 15 avril à six heures du soir :

L'Ambassadeur Sharp au Département d'État.

Pour M. Lansing :

Étant donné la nature des questions contenues dans votre numéro..., je complète mon numéro... en vous donnant ci-dessous mes impressions sur la valeur morale des témoignages que je vous ai déjà adressés au sujet de l'affaire du *Sussex*. Ayant personnellement interrogé 12 sur 14 des témoins américains dont les dépositions ont été communiquées au Département, je suis d'avis que leurs déclarations peuvent être acceptées comme étant d'une sincérité absolue. Ces témoins sont manifestement sérieux, et leur intelligence est au-dessus de la moyenne. Les affirmations de madame Warren et de M. Samuel Bemis, confirmées par celle de M. Henry S. Beer déposée à Saint-Gall, affirmant qu'ils virent le sillage d'une torpille dirigée sur le bateau, et que l'explosion vint presque immédiatement après, m'ont convaincu de la cause du sinistre. Les fragments métalliques trouvés par la suite dans les décombres du *Sussex* par Smith et Logan provenaient de torpilles, comme on a pu le prouver par des études comparatives. Deux de ces fragments consistent en boulons frappés sur deux côtés de la tête d'un chiffre et d'un K majuscule respectivement. Ils sont semblables sur ce point à des boulons provenant de torpilles reconnues comme étant de fabrication allemande, trouvées par Sayles et Smith à Toulon et à Portsmouth. Je les ai comparés moi-même et aucun doute ne subsiste en mon esprit sur leur origine commune.

SHARP

Je ne m'étais point trompé, en prévoyant que le gouvernement de Washington était sur le point d'agir et que son geste aurait une portée de la plus haute importance.

Le 19 avril, moins de quarante-huit heures après avoir reçu et déchiffré mon câblogramme, le Président Wilson se

rendit au Congrès pour prendre la parole à une séance du Sénat et de la Chambre des Représentants réunis. Il refit l'historique de toute la controverse sous-marine avec maîtrise. Je doute qu'aucune déclaration faite depuis le début de la guerre, et bien certainement aucune venant de notre Gouvernement, ait provoqué une impression pareille. L'attitude des États-Unis était retracée, de façon à obliger l'Allemagne à modifier ses méthodes. L'histoire du monde eût été changée si le gouvernement allemand s'en était tenu fidèlement aux promesses qu'il fit en reconnaissant sa faute, alors que son désaveu, l'année suivante, rendant impossible le maintien des rapports pacifiques entre les deux pays, fut lourd de conséquences.

Après avoir cité les cas du *Lusitania*, de *l'Arabic* et du *Sussex*, le Président Wilson proclamait qu'à moins que le gouvernement impérial allemand ne déclarât aussitôt abandonner ses méthodes actuelles de guerre sous-marine contre les paquebots et la marine marchande, et ne le confirmât par ses actes, le gouvernement américain se verrait obligé de rompre les relations diplomatiques. C'était là un devoir des Américains non seulement envers eux-mêmes, mais envers les neutres du monde entier et même envers l'humanité.

On jugera encore mieux l'importance de ces paroles, si l'on songe que les Alliés reconnaissaient déjà que l'aide des États-Unis leur était nécessaire pour gagner la guerre. C'était un avertissement donné aux Puissances centrales et à von Tirpitz. Mais c'était en même temps la réfutation écrasante de l'alibi que le gouvernement allemand avait cherché à établir à Washington relativement au torpillage du *Sussex*.

La note allemande du 10 avril, remise à l'Ambassadeur Gerard, rapportait la déclaration du commandant d'un sous-marin allemand qui avait torpillé un bateau au jour, à l'heure et à l'endroit où le *Sussex* avait été attaqué. L'explosion avait arraché toute la partie située à l'avant de la passerelle. On aurait donc pu croire qu'il s'agissait bien du *Sussex*, n'eût été la suite qui affirmait que le bâtiment tout entier, probablement un poseur de mines, avait alors sauté. Le commandant du sous-marin exposait plusieurs raisons qui l'avaient amené à cette

conclusion. Il y avait d'abord le pont presque au ras de l'eau; la poupe était fortement inclinée; la teinte était celle d'un navire de guerre; la vitesse était d'environ dix-huit nœuds. Enfin, ce navire n'avait pas choisi un itinéraire autre que celui de la marine marchande. Le rapport ajoutait :

« Par conséquent, le sous-marin lança une torpille à 3 h. 55 de l'après-midi, heure de l'Europe centrale, à une distance d'un nœud et demi au sud-est de Bull-Rock. L'explosion d'une force exceptionnelle ne permet pas de douter qu'il y avait à bord des munitions en grande quantité. »

Le capitaine allemand avait eu la naïveté de joindre à son texte un croquis du bateau attaqué par lui et des images du *Sussex* parues dans le *Daily Graphic* de Londres, établissant d'après lui qu'il n'y avait pas la moindre similitude entre les deux. Le rapport affirmait en outre qu'aucun autre sous-marin allemand n'avait attaqué un bateau entre Folkestone et Dieppe à l'heure où s'était déroulée l'affaire du *Sussex*. On en arrivait ainsi à la conclusion que « le gouvernement allemand se voit obligé de supposer que la perte du *Sussex* est attribuable à d'autres causes que l'attaque d'un sous-marin allemand[1]. »

Ainsi qu'on l'a vu, les témoignages en ma possession m'avaient permis d'adresser à notre gouvernement un tout autre récit. C'est quand les faits, tels que je les avais établis, furent portés à la connaissance du gouvernement allemand, que celui-ci fut obligé d'avouer son tort, bien qu'il fût jusqu'au dernier moment loin de se douter de la nature des dossiers réunis par les soins de l'Ambassade des États-Unis à Paris. L'Ambassadeur Gerard rapporte qu'antérieurement à la remise de la note américaine du 10 avril, on n'avait fait que lui répéter que le *Sussex* n'avait pas pu être frappé par la torpille d'un sous-marin allemand.

La presse parisienne n'avait que des éloges pour le message présidentiel. Le défi était jeté à l'Allemagne, qui devait ou

1. « En attendant, des officiers de la marine américaine, etc., avaient réuni des faits relatifs à la perte du *Sussex*. Ce témoignage, qui semblait écrasant et concluant, étant donné les aveux contenus dans la note allemande, fut incorporé dans la note américaine adressée à l'Allemagne. La question était dès lors nettement posée. » James W. Gerard, *Mes quatre années en Allemagne*, chap. XII. Voir aussi *id.* chap. XIX et *Face à face avec le Kaiserisme*, chap. VII.

céder ou faire face à un nouvel adversaire des plus redoutables. Je me suis parfois demandé si la réponse de l'Allemagne n'avait pas causé aux Puissances alliées plus de déception que de satisfaction. Si l'Allemagne s'était refusée à changer de méthode sous-marine, les États-Unis devenaient automatiquement belligérants du côté des Alliés. C'était là ce que de nombreuses personnes souhaitaient surtout, malgré les affirmations contraires formulées de temps à autre par les hommes politiques les plus en vue.

Le 4 mai, l'Ambassadeur Gerard reçut à Berlin une note du gouvernement impérial qui, tout en cherchant à se justifier et en accusant la Grande-Bretagne de violation des lois internationales, annonçait que le gouvernement des États-Unis avait été avisé que des ordres nouveaux avaient déjà été adressés aux forces navales allemandes. Les navires marchands ne seraient plus coulés sans avertissement et l'on tenterait de sauver les personnes du bord, sauf tentative de fuite ou de résistance après les sommations.

Toutefois, la note du gouvernement allemand restait quelque peu équivoque. Dans une nouvelle note, datée du 8 mai, le Département d'État déclarait avoir confiance dans l'exécution scrupuleuse de la promesse allemande de changer à l'avenir les méthodes sous-marines, mais faisait remarquer qu'en aucun cas le gouvernement des États-Unis n'admettrait que les droits des citoyens américains, voyageant sur mer, pussent dépendre de l'attitude d'une tierce Puissance envers les neutres et les non-combattants. La responsabilité de l'Allemagne serait donc seule en jeu et entière.

En me communiquant cette note, le Département d'État me pria d'en transmettre le texte à nos missions diplomatiques à Rome, Madrid, Berne, Lisbonne et Athènes.

Les pertes du fait des sous-marins continuèrent dans la suite, mais il y eut tout de même un plus grand sentiment de sécurité, du moins chez les neutres. Ce n'est peut-être pas par une simple coïncidence qu'au cours des deux mois consécutifs à la promesse de l'Allemagne, et jusqu'à la date de son désaveu l'année suivante, la Norvège neutre ne perdit que deux cent quinze bateaux, alors qu'elle en avait perdu trois cent quarante-trois par torpillage de sous-marins pen-

dant un temps de même durée à l'époque de la guerre sous-marine implacable.

En ce qui concerne les intérêts américains, la promesse faite à notre gouvernement fut en somme respectée jusqu'à la déclaration du gouvernement allemand du 31 janvier 1917, qui révoqua toutes ses promesses relatives à la guerre sous-marine. Mais entre temps, la tension créée par l'affaire du *Sussex* n'avait laissé subsister aucun doute quant aux conséquences qui s'ensuivraient[1]. On avait eu beau chercher à restreindre les opérations des sous-marins, ceux-ci avaient été de plus en plus mis hors la loi de la guerre civilisée, si ce qualificatif peut jamais s'appliquer à la guerre.

W. G. SHARP

(A suivre.)

1. Le général von Falkenhayn juge que la note américaine au sujet du *Sussex* rendit la guerre inévitable. La campagne sous-marine aurait donc dû être intensifiée aussitôt. Mais, beaucoup de temps ayant été perdu du fait des hésitations et de l'attitude « conciliante » du gouvernement allemand, il valait autant attendre jusqu'au printemps suivant, puisqu'on ne serait pas arrivé à faire grand'chose avant l'automne de 1916. Voir *Le commandement suprême de l'armée allemande*, traduction française, p. 170-171.

LE FILM PARLANT

Nous ne reviendrons pas ici sur l'aspect technique de la question, puisque M. Houllevigue lui a consacré, dans la *Revue*[1], une remarquable étude. Nous chercherons, au contraire, à nous dégager autant que possible des faits scientifiques, actuellement acquis, pour considérer le film parlant du seul point de vue de l'art cinématographique. Rappelons une dernière fois ce que nous apportent ces faits : la liaison synchrone de la photographie des mouvements et de la reproduction électrique des sons permet aujourd'hui de donner sur un écran l'illusion d'un personnage qui peut à la fois se mouvoir et parler. Laissons également de côté tout ce qui pourrait encore être dit sur les imperfections des procédés connus et faisons crédit à cette science qui vient à peine de nous émerveiller. Constatons d'abord les conséquences immédiates de l'invention sur l'évolution du spectacle cinématographique, et établissons un rapide historique des débuts du film parlant.

C'est aux États-Unis, on le sait, que le film parlant, en 1927, se manifesta tout d'abord. Sous l'impulsion des frères Warner, le Vitaphone commença d'exciter l'imagination des Américains. Dans les premiers films, comme *le Chanteur de Jazz* ou *Singing fool*, avec Al. Jolson, onconservait encore une importante partie de film muet, accompagnée par une musique enregistrée et commentée par des titres explicatifs à l'ancienne mode. Les scènes chantées, parfai-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juillet 1930.

tement synchrones, semblaient isolées par rapport à l'ensemble. Cette formule de début ne devait plus, bientôt, donner satisfaction au public : elle fit place au film entièrement parlant, dénommé en Amérique : 100 p. 100 *talking*. Dès 1928, les grandes firmes comme *Paramount*, *Fox*, *Metro-Goldwyn Mayer* se mirent à produire des films sans aucun texte, presque sans musique d'accompagnement, entièrement dépourvus de pantomime. Les titres en sont aujourd'hui innombrables; ne citons que les plus célèbres : *Broadway Melody*, *The Woolf of Wall-street*, *Bulldog Drummond*, *La mégère apprivoisée*, *Disraeli*, etc. Le succès de ces films dépassa toutes les espérances. La curiosité du public était considérable. Les imperfections mêmes des premiers essais ne choquaient pas les spectateurs enthousiastes, que leur engouement pour la Radio et pour le Cinéma avait doublement préparés aux rigueurs du film parlant. Les usines d'Hollywood et de Culver-City rapidement transformées, se mirent à produire « talkies » sur « talkies, » adaptant toutes les opérettes de Broadway, *Sally*, *Cock-eyed world*, *Parade d'amour*, *Show Boat*, *Rio Rita*, etc.; renvoyant impitoyablement les anciennes idoles muettes, offrant des salaires formidables aux vedettes du Music-Hall ou du Théâtre, venant même les chercher à Paris. L'état-major des studios s'en trouva également modifié; aux côtés des metteurs en scène de films, on vit des directeurs de « Follies », comme Ziegfeld, s'occuper eux-mêmes de la production. Le tableau de revue, avec défilé de filles peu vêtues, remplaça sur l'écran les paysages aérés d'autrefois, les galopades de cowboys, les reconstitutions grandioses. Le goût du dialogue, de la parole pour elle-même, ramena le Cinéma dans le cadre restreint de ses débuts. C'est ainsi que le film le plus récent prend tout à coup une allure « avant-guerre ». La difficile technique du microphone exigeant, de son côté, une certaine étroitesse de champ d'action, il advint que le Cinéma perdit avec le « talking » tout l'attrait du mouvement et de la variété pour sacrifier complètement aux entraînements du jour.

L'Europe, cependant, devant un tel succès financier, ne devait pas tarder à suivre l'exemple des États-Unis. On admit aussitôt le principe du progrès; on ne voulut pas

croire à un emballement passager, et, malgré les mille difficultés qui s'offraient, on se jeta dans la mêlée. L'Angleterre fut naturellement la première à se lancer, sa communauté de langue avec les États-Unis lui permettant d'acclimater immédiatement chez elle les « talkies » américains. Il y eut bien au début un peu d'inquiétude chez certains hommes éclairés, lesquels ne restaient pas indifférents à l'influence prononcée que devait exercer sur la jeunesse anglaise l'esprit américain, soutenu par un vigoureux accent et même un « slang » très caractérisé. Mais le goût des Anglo-Saxons pour la chanson sentimentale, la comédie musicale, la pièce policière ne laissa pas de place aux critiques. La production nationale, à Elstree, près de Londres, suivit l'exemple et s'organisa pour fabriquer du film parlant britannique; malheureusement, réalisateurs et artistes ne nous ont encore rien donné qui soit digne d'attention.

En Allemagne, le mouvement national fut extrêmement divisé. D'une part, les industriels du Cinéma, notamment les chefs de la U. F. A., signèrent des accords avec les entreprises techniques de film sonore, connues sous le nom de *Tobis-Klang-Film* et apparentées à la toute-puissante *Allgemein Elektrigität Gesellschaft.* Dans les studios de Tempelhof, on vit aussitôt une admirable organisation se dresser pour permettre la fabrication intensive du film parlant. On vit même rentrer en Allemagne des artistes que l'Amérique avait précédemment retenus pour le film muet, l'acteur Emil Jannings et le metteur en scène von Sternberg, notamment, qui viennent ensemble de faire une des rares réussites du film parlant avec *l'Ange Bleu.* On aurait pu croire à une renaissance du cinéma national, si le public allemand n'avait, en général, marqué une vive opposition à l'intrusion de la parole dans les films et surtout, grâce à sa grande délicatesse d'oreille, à la pénible « électrification » de cette divine Musique qu'il a toujours aimée. Pour cette raison, on voit aujourd'hui, en Allemagne, un certain nombre de cinémas fermés. Par contre, du point de vue industriel, les studios ne chôment pas. C'est que, par leur excellent équipement technique, ils attirent les producteurs étrangers, surtout les Français. C'est là que sont produits, en quelques semaines de travail, la plupart des

films parlants à plusieurs versions. Sans entrer dans le détail, résumons cette méthode de production qui est forcément de plus en plus répandue en Europe. Les décors du film sont montés successivement sur le studio; les artistes allemands, par exemple, sous la direction de leur metteur en scène, jouent dans le premier décor, puis se retirent momentanément. Les artistes français viennent alors sur le plateau, commandés par leur propre metteur en scène et jouent la même scène dans notre langue. Quand ils ont terminé, les autres équipes, espagnole, tchèque, polonaise, italienne, s'il en est, leur succèdent. Quand la scène a été jouée dans toutes les langues requises, on démonte alors le décor et l'on monte le suivant. Ainsi de suite. Le travail est si rapide qu'un producteur français, en quatorze jours, produit un film parlant dans notre langue, à Berlin. C'est peu de temps pour faire bien, si l'on se rappelle que l'on mettait autrefois plusieurs mois pour réaliser un bon film muet. Mais si le producteur voulait prendre plus de temps pour faire mieux, il le pourrait difficilement, car les installations techniques sont, on le conçoit, surchargées, et, de plus, il se trouverait retenu par le prix de location des locaux qui varie de vingt mille à trente mille francs par journée de travail.

En France, la curiosité du public pour les premiers films parlants américains décida promptement les producteurs à adopter les méthodes nouvelles. Certains, les plus pressés, se contentèrent d'aller à Londres ou à Berlin réaliser aussi vite que possible des films parlants français, lesquels, arrivés les premiers, en pleine vogue, reçurent un accueil financier des plus heureux. D'autres, ayant de plus grandes visées et des moyens plus puissants, équipèrent des studios. A Joinville, notamment, la France possède actuellement une excellente organisation de prise de vues et de sons. On devine que dans notre pays la politique de production fut sensiblement la même que dans les autres. C'est au théâtre que les artistes furent recherchés : à l'Opéra-Comique pour le chant, comme André Baugé, aux Boulevards pour la comédie, comme Gaby Morlay et Victor Boucher. Les auteurs dramatiques virent également une chance à saisir; Henry Kistemaeckers écrivit le dialogue de *la Nuit est à Nous*, version française

d'un film allemand (*Die nacht gehört uns*) et Pierre Wolf est l'auteur de *la Route est Belle*, une œuvre dans laquelle le sens des affaires est plus visible que celui des beaux-arts. L'évolution de la production fut chez nous bien plus rapide qu'aux États-Unis, puisque arrivant deux ans plus tard, nous profitions, si l'on peut dire, des leçons du voisin. C'est ainsi que nos films parlants sont immédiatement intégraux, *cent pour cent*, comme on dit, pour imiter l'Amérique. Les œuvres les plus récentes, malheureusement, comme *l'Enfant de l'Amour* d'après Henry Bataille, *L'Arlésienne* et *Accusée, levez-vous!* ne font pas honneur à notre goût artistique si, techniquement, elles paraissent aussi bonnes que celles de l'Étranger. Ces pièces de théâtre filmées sont profondément ennuyeuses. *Le Secret du Docteur*, film français tourné à Paris par une firme américaine, avec versions en plusieurs langues, fait suite à une série des plus fâcheuses (*Le trou dans le mur, Une femme a menti*) et, s'il était possible, la couronnerait de sa médiocrité.

On a pu voir, au début du film parlant, une possibilité sérieuse de libérer le marché français de l'emprise américaine. En effet, les Américains se voient ici dans l'impossibilité de passer leurs « talkies ». Le public parisien s'est chargé de fixer leurs idées sur l'accueil qu'il leur réservait en sifflant vigoureusement. Les producteurs d'Hollywood se voient donc dans l'obligation de rendre leurs films parlants silencieux, en supprimant le son original qui comporte le dialogue et en le remplaçant par une musique d'accompagnement. Le spectateur suit le fil de l'action par des textes imprimés sur la pellicule ou intercalés dans le film. L'effet obtenu est désastreux. On conçoit, en effet, que le rythme des scènes est bien plus lent dans un film parlé que dans une pantomime. Il faut aux acteurs le temps de s'exprimer en paroles; ce grand défaut qui, déjà, dans la version originale, enlève au cinéma son principal attrait, le mouvement, rend la projection d'une version muette impossible. L'Amérique s'est trouvée, de ce fait, handicapée. Mais l'énergie de ses producteurs ne s'est pas, hélas, démontée. Ceux-ci, devant les faits, se sont empressés d'engager à Paris des metteurs en scène français, comme Jacques Feyder, des auteurs,

comme Yves Mirande, des comédiens, comme Maurice Chevalier et André Luguet. Et les voici déjà qui fabriquent sur place du film parlant français, en général nettement supérieur à celui que nous fabriquons chez nous. La place considérable que nous avons laissée prendre aux Américains, en ne protégeant pas notre marché, nous met à nouveau en face de leur prodigieuse activité, et nous rend la concurrence difficile. Il faut en conclure que nous ne pourrons lutter qu'avec des armes de bonne trempe, c'est-à-dire de bons films.

Ces considérations nous amènent peu à peu à envisager la question du point de vue plus élevé de l'art cinématographique. Mais, avant de nous avancer, il nous faut encore fixer notre attention sur l'importance particulière que revêt ici la technique de la reproduction des films parlants. En effet, si l'invention actuelle reste admirable, il convient de remarquer qu'elle est toujours étroitement subordonnée à la perfection de l'émission du son dans les salles de cinéma. Cette perfection, dans la mesure où le permettent les types de hauts-parleurs connus à ce jour, exige une installation minutieuse, compliquée, faisant l'objet d'un grand nombre de brevets. Si la reproduction des images, pratiquée depuis trente années, est aujourd'hui sans surprises, si même elle supporte des imperfections graves, comme une accélération de la projection ou un éclairage défectueux, il n'en est pas de même de la reproduction électrique des sons, qui nécessite une vitesse parfaitement régulière, sans laquelle le diapason de la voix subirait des fluctuations redoutables et, de plus, une amplification exacte, mesurée, capable de satisfaire ce sens si délicat de l'ouïe qui est, chez tous les individus, infiniment plus exigeant que le sens de la vue. Pour le son, pas de sautes possibles, pas de coupures, même minimes, pas d'enflures, ni de fléchissements, mais, à tout moment, une régularité parfaite, une fidélité aussi grande que possible. On devine que les constructeurs d'appareils de reproduction pour le film parlant aient été contraints à de longues et patientes recherches et que les fruits de leurs travaux se paient très cher. Une bonne installation américaine coûte au cinéma qui l'achète 400 000 ou 500 000 francs. Nous citons ces chiffres pour faire sentir plus nettement, en

la circonstance, l'emprise de la science et de l'industrie sur la pratique d'un art. Le directeur d'un Cinéma qui vient d'investir un capital aussi important demande au film parlant le maximum de rendement. C'est ainsi que, par un raisonnement simpliste, il exige actuellement le film cent pour cent parlant, de manière, comme on dit vulgairement, à en avoir pour son argent. Les producteurs, même les plus éclairés, suivent avant tout la demande de leurs clients et le réalisateur de films se trouve à son tour entraîné par l'impérieuse volonté des marchands.

Voilà qui nous permet de présenter l'auteur de films dans son vrai cadre, rigoureusement matériel; de l'y voir, mieux encore, entre ses deux inséparables associés, qui sont en même temps ses deux ennemis : le marchand et le technicien. Pour le premier, nous n'avons rien de plus à dire. Que les intérêts commerciaux d'une entreprise soient souvent en lutte avec les préoccupations supérieures de l'esprit, c'est un fait connu dans d'autres branches de l'activité artistique. Mais, pour le second, le technicien, il nous faut préciser une opinion qui risquerait de troubler les fanatiques du progrès scientifique. En effet, c'est une caractéristique de notre temps que d'accepter sans discussion toutes les acquisitions de la science. De tels prodiges ont été réalisés que l'on ne peut plus douter aujourd'hui des possibilités vertigineuses de la mécanique, de la radiodiffusion, de l'électricité appliquée. Les hommes, ayant traversé l'Atlantique d'un coup d'aile, ayant fait entendre à New-York un clairon jouant sous l'Arc de Triomphe à Paris, se croient appelés en toutes choses aux plus hautes destinées. Mais, dans le domaine de l'art, les progrès de la science ne sont pas nécessairement en harmonie avec les besoins et les buts de l'artiste, lequel reste profondément attaché à la tradition, à l'expérience séculaire, aux lois immuables de l'esthétique. Quels que soient les moyens qui lui sont offerts, l'artiste créateur, en toutes choses, ne les utilise que pour entreprendre mystérieusement son œuvre, selon la sibylline formule dont il connaît seul le secret. Avec de faibles moyens, son imagination surexcitée peut produire un chef-d'œuvre; avec des moyens considérables, il est fréquent qu'elle se sente débordée et ne lui inspire

rien de bon. D'une façon plus précise, on peut affirmer qu'en ajoutant un microphone à l'appareil de prise de vues, le technicien moderne, loin de donner une arme de plus à l'auteur de films, l'a momentanément placé dans des conditions artistiques défavorables. En effet, le réalisateur, en présence d'une technique nouvelle, s'est trouvé privé de l'expérience qu'il avait acquise dans le film muet; les acteurs, qui commençaient de connaître l'art de s'exprimer profondément dans le silence, ne communiquent plus si directement avec nous depuis qu'ils sont doués de la parole. L'auteur de films avait peu à peu retrouvé l'éternel langage de la pantomime, il avait appris longuement à s'en servir; il arrivait même, quand, par exemple il s'appelait Charlie Chaplin, à secouer son public par le rire, à l'étreindre par l'émotion. Voici que le technicien, tout à l'émerveillement de sa découverte, démolit ce précieux passé d'efforts et de réussites, nie l'indépendance de l'artiste, déclare qu'il est appelé à suivre le reste des humains sur le chemin de l'impitoyable Progrès. Ignorant, comme le marchand, de tous les mystères de l'art, il enlève au réalisateur de films le pouvoir du silence et du mouvement pour lui mettre de force entre les mains un nouvel instrument, merveilleux, sans nul doute, mais beaucoup mieux fait pour exciter la curiosité des masses que pour favoriser la création des belles œuvres.

Cet exemple n'est pas le seul que l'on puisse citer de l'opposition où se trouvent souvent, dans le domaine du cinéma, le technicien et l'artiste. Dans les débuts du Cinéma, au temps des comédies de cowboys, la photographie des films était simple, claire et nette. Le jeu des acteurs, les inventions du réalisateur n'en souffraient pas, bien au contraire. Depuis quelques années, les techniciens ont inventé ce qu'ils appellent la belle photographie, c'est-à-dire, la photographie emphatique, aux contrastes abusifs, aux effets outrageants. Elle est produite à grand renfort d'écrans, de pellicule spéciale, de verres optiques, de projecteurs de toutes sortes. Il en est résulté, pour les acteurs, qu'ils ne pensent plus guère qu'à bien se présenter dans un éclairage trop étudié et, pour le réalisateur, qu'il sacrifie le sens de l'action à la plastique trompeuse des photographies. Plus récemment, le technicien

vient de commencer une nouvelle guerre, celle de la couleur. Dans la réalité, dit-il, les choses ne se voient pas en noir et blanc; mais cet argument reste sans valeur aux yeux de l'artiste, lequel est né pour interpréter l'univers et non pour faire de la décalcomanie. Le technicien s'étonne que le réalisateur de films puisse se passer des couleurs, il le force, aidé par le marchand, à s'en servir. Nous avons vu les résultats : ces affreux « chromos » qui abondent dans les films américains (*Le Roi vagabond, Rio Rita*), ces tons horribles qui font des interprètes, hommes ou femmes, de roses étalages de charcuterie. Mais ce n'est pas tout : le technicien prépare déjà le relief. Bientôt, il n'y aura plus de cinéma, ce sera la vie, tout à fait la vie!

On objectera sans doute que nous ne sommes qu'aux débuts d'une nouvelle formule de spectacle, qu'il faut d'abord laisser faire les ingénieurs et les savants et que, lorsque tout sera bien au point, l'artiste pourra s'élever vers de plus hautes sphères. Cette objection pose la question sous son aspect le plus intéressant. Le film parlant représente-t-il une formule durable du spectacle cinématographique? Ceux qui ont cru, dans les débuts de cette petite révolution, que nous allions assister à une simple vogue passagère, sont peu nombreux. La force de l'Amérique, la confiance de ses producteurs, leurs profits vertigineux désarçonnèrent la plupart des sceptiques. Néanmoins, depuis quelques mois, les recettes ont beaucoup baissé, même aux États-Unis. En France, certaines salles ont vu fléchir le succès des premiers jours. La curiosité du public commence à se lasser. Il est certain que les grandes entreprises de production, si elles ne veulent pas reperdre les bénéfices encaissés, devront bientôt chercher à se renouveler. L'effet de surprise tend à s'atténuer. Après avoir crié au miracle, le spectateur, même vulgaire, s'aperçoit que le cinéma parlant lui réserve toujours les mêmes effets, comparables à ceux du plus mauvais théâtre. Il ressent la privation de tout ce que le cinéma muet contenait à merveille, les décors naturels les plus variés, le mouvement le plus intense, l'expression silencieuse de la vie. On n'a pas assez tenu compte de son éducation passée, laquelle avait fait de lui un spectateur exercé aux plaisirs de l'œil, entraîné à suivre des

rythmes de plus en plus rapides, à saisir des nuances visuelles de plus en plus fines. Brusquement, voici l'écran alourdi par un dialogue mécanique, d'une lenteur désespérante, d'une monotonie inquiétante. S'il s'agit avant tout de parler, on ne voit pas comment les personnages de ce nouveau spectacle automatique pourront se dégager de la convention théâtrale qui les engonce actuellement. Le film parlant écarte le réalisateur du moyen d'expression propre au cinéma : la pantomime universellement intelligible. L'acteur, dans un film, extériorise sa personnalité par le geste silencieux. Il est en cela tout près du personnage humain le plus généralisé, il est international, il n'a ni langue, ni pays. Il se tait comme pour mieux éprouver ce qu'il doit exprimer, il ressemble à ce que nous sommes dans les moments les plus importants de notre vie, soit dans la solitude quotidienne, soit aux heures pathétiques de la douleur ou du bonheur.

Nous n'avons pas la prétention de prévoir l'avenir, même le plus proche, mais il semble qu'un retour en arrière est impossible. Nous ne reverrons plus, vraisemblablement, sur l'écran des acteurs complètement muets. Mais il faudra sans doute concevoir à nouveau l'action, de façon que les personnages s'expriment par le geste plus fréquemment que par la parole. Si le mot doit paraître, qu'il en soit ainsi, mais seulement lorsque l'exposé des caractères et le sens de la comédie jouée l'exigent absolument. Si le cri de détresse ou de joie, les murmures de la foule, les bruits de la nature ajoutent à l'émotion recherchée, que l'invention nouvelle vienne à la rescousse. Mais que, dans l'ensemble, l'œuvre reste conçue dans l'esprit du cinéma. Les Américains eux-mêmes le sentent déjà; les plus tournés en ce moment à Hollywood cherchent à s'évader du studio, à retrouver l'extérieur. L'équipement de prise de sons, monté sur une camionnette, suit la conversation des acteurs jusque sur les sièges d'une automobile en marche à travers les encombrements d'une capitale. En France, l'un de nos jeunes auteurs, René Clair, a trouvé pour le film *Sous les toits de Paris*, d'intéressants effets de sonorisation. Les Russes, de leur côté, apportent au cinéma sonore un esprit fort ingénieux, notamment dans l'orchestration de son *en contrepoint*.

Eisenstein et Poudwkine travaillent dans ce sens et déclarent justement que le son ne doit pas coïncider avec l'image, mais compléter celle-ci par évocation.

Ainsi en s'éloignant du *cent pour cent* parlant, l'auteur de films, qui se sent actuellement écrasé par les rigueurs d'une technique toute nouvelle, pourra peut-être prendre sa revanche un jour. Alors un film ne pourra plus être imaginé sans le concours de la sonorité, de la voix humaine, du rythme musical. Pour ce renouvellement nécessaire de leur production, à qui s'adresseront les entrepreneurs de films parlants? Au technicien encore une fois? Non, mais à l'artiste, qui, seul, pourra tirer profit de cette nouvelle situation et faire jaillir les œuvres que sa réflexion mûrie aura préparées dans le secret de son génie.

JEAN TEDESCO

PARMI LES LIVRES

Maurice Magre nous avait marqué, de livre en livre, les étapes d'un esprit aventuré à la poursuite de lui-même. Il nous confesse maintenant tout le cours de cette vie cachée, qui l'a conduit de l'enthousiasme toulousain à la sagesse bouddhique. Et comme il a gardé dans cet avatar, la finesse méridionale et une vivacité pleine de feu, l'ouvrage est simplement exquis[1].

Chacun de nous a, s'il en est digne, deux existences dont une seule est visible. Mais c'est l'autre, souvent inconnue de lui-même, qui trace vraiment son passage sur la terre. La vie apparente n'est que le reflet; c'est la vie intérieure qui est la réalité; et de l'une à l'autre, toutes les valeurs sont renversées. « Quand on marche sur la voie secrète, écrit M. Magre, les valeurs des choses et des idées se transforment, la jeunesse perdue et tellement pleurée revient sous les traits de l'âge mur, ce qu'on estimait très important devient insignifiant, et des chagrins familiers paraissent subitement si ridicules que, de confusion, ils se changent en joie. »

Suivons l'auteur dans cette biographie mystérieuse. Le début s'en trouve à la fin du livre. La destinée, nous dit-il, a placé son enfance dans une maison de banlieue toulousaine, dans un jardin où il y avait un pin, des buis et une file de noisetiers et que la bonté de ses parents emplissait de douceur. « Le pin avait dans sa résine un arome assez pénétrant pour que je le respire encore après des années. Le souvenir

1. *Confessions* (Fasquelle).

de mon enfance est comme une lumière qui éclaire de loin la perspective de ma vie. »

La route de la vie spirituelle est jalonnée de lumières de cette sorte, entre lesquelles s'étendent de longs intervalles d'ombre. M. Magre a décrit dans une phrase pleine de grâce et de mystère l'incertitude de ces longs parcours obscurs, où nous marchons en aveugles, comme des pèlerins qui tiendraient leur capuchon baissé devant leurs yeux. « Nous ne savons pas si nous passons entre des files de cyprès, si nous côtoyons des précipices, si nous tournons le dos à des fenêtres charmantes où apparaissent des visages qu'éclaire leur propre douceur. »

La seconde illumination qui interrompt cette marche dans les ténèbres nous montre le poète à Toulouse, dans le temps qu'il écrivait ses premiers vers. Il était fort jeune et il habitait une chambre au rez-de-chaussée, dans une petite rue qui aboutissait à un canal. Bouillant encore du poème composé, à l'heure où l'après-midi s'achève dans la poussière et le silence, il éprouvait le besoin irrésistible de lire son œuvre à quelqu'un, et il avait choisi une femme de la plus mauvaise vie, mais de la plus humble condition, qui était sa voisine et qui s'appelait Marinette. « Je lui lus un soir une poésie avec une grande timidité et il advint à plusieurs reprises par des fins de journées d'été que je guettai sa présence devant la porte pour traverser la rue un papier à la main. En me voyant, elle prenait docilement sa chaise et elle rentrait dans sa chambre où je la suivais. C'était une créature primitive qui n'avait jamais goûté un plaisir littéraire et ne s'élevait même pas à la compréhension d'un feuilleton de journal. Elle m'écoutait béante d'étonnement, et, quand j'avais fini, ne faisait aucun effort pour commenter ce qu'elle avait entendu, en louer la forme ou le fond. »

Ce témoin sans résistance et sans réponse est exactement l'auditoire qu'il faut à un très jeune poète, et Marinette a été de plus de profit à M. Magre que M. André Gide, à qui il avait envoyé ses premiers essais. On fait le bien sans le savoir. C'est par sa stupidité même que Marinette a illuminé la voie. M. Magre avait formé le projet de s'unir avec cette femme simple par une amitié intellectuelle. Il n'y put réussir. Il était

en face d'un être qui appartenait à une autre planète. « J'étais, dit-il encore, comme un explorateur qui aurait voulu fondre avec une allumette les montagnes glacées du pôle. » Il fit alors un retour sur lui-même. Il comprit, que s'il restait étranger à cet être humain, c'était faute de posséder cette intelligence intuitive « qui permet de comprendre les autres, de ne leur être jamais étranger, d'entrer dans le domaine de leurs sentiments, comme un passant qui connaît vers quel chagrin mène chaque sentier. » — S'élever à cette intelligence, c'est être déjà fort avancé sur la voie spirituelle. En vérité, M. Magre doit beaucoup à Marinette. Et la façon dont ses amis parlaient d'elle a fait naître en lui l'horreur qu'il a toujours pour l'hypocrisie des hommes respectables.

Nous suivons au jour le jour le progrès de l'écrivain dans le sentier de la vie parfaite. Il lui a été donné d'y faire quelques rencontres qui marquent les étapes de son ascension. Ceux qu'il a rencontrés sont de très humbles personnages aux yeux des Parisiens. Mais de ces humbles il a reçu de grandes leçons. Il y avait, dans l'affreux hôtel de la rue Monsieur-le-Prince qu'il habita d'abord, un homme triste, qui tenait ses regards attachés au sol, et qui paraissait avoir fait vœu de silence et d'humilité. Il était l'aide d'un pâtissier. « Un jour que j'étais resté dans mon lit à cause du froid excessif, écrit M. Magre, il me crut malade et voulut m'aider dans cette épreuve. Il frappa à ma porte vers le soir et, les yeux baissés, il me tendit par-dessus ma malle trois macarons qu'il avait pétris de ses propres mains. Et ce cadeau de l'amitié silencieuse me fut un grand réconfort. »

Les filles de bar qui se tenaient dans le bar avaient, dans l'exercice de leur métier, de l'honnêteté et de la modestie. La patronne de l'hôtel, géante qui s'appuyait sur une béquille, poussait au suprême degré les qualités maternelles. Elle était la mère des filles de brasserie, qu'elle avait souvent à défendre contre des hommes à melon sur l'oreille. Elle était la mère de tous ses locataires et pardonnait à ceux qui ne la payaient pas. Elle eût voulu que M. Magre fût son fils. « Elle avait le goût de sauver. Elle sauvait de la faim par des repas, du froid par des chambres, du découragement par des paroles humaines... Elle participait d'une sorte de sainteté que l'Église

ne reconnaît pas. » Quand M. Magre, à la prière d'un ami de sa famille, quitta ce minable hôtel, elle lui dit simplement : « Bon courage. » Il emporta ce courage qui venait de lui être si simplement donné. Il avait appris dans la compagnie des pauvres que les hommes ne sont pas méchants parce qu'ils sont en bas.

Pendant plusieurs années, il marcha ainsi vers la sagesse. Sans doute, il ne voyait pas encore le but, mais le destin lui jalonnait le chemin. Il rencontre cette étrange Manon qui était célèbre chez les jeunes hommes de ce temps-là et qui, esthète, portant avec elle des cahiers où elle entassait fiévreusement des résumés de toutes les sciences, nous éblouissait par des jugements altiers. Il a intitulé le chapitre où il parle d'elle « l'union des âmes ». Il lui dut d'apprendre combien l'homme est double; car s'il y avait en lui-même un être supérieur, et d'esprit vraiment philosophique, il reconnut (un certain soir où Manon était partie avec un jeune homme qui avait la ligne antique) qu'il y avait aussi en lui un être inférieur, sujet à la colère, à la jalousie et à la haine. Et même le supérieur, tout sublime qu'il fût, avait peine à commander à l'inférieur, lequel était devenu comme un aveugle furieux.

Le défilé de tous les êtres qui, sans le savoir, l'aidèrent à approcher la vérité, est fort curieux. Il y a son ami Règues, mendiant volontaire, qui avait borné ses désirs à une certaine quantité de vin rouge. Mais il y a aussi Jaurès, qui dans un omnibus inconfortable, serré entre deux grosses dames, oubliait l'univers extérieur en lisant Racine. Ainsi de mille traits se formait peu à peu une doctrine. Et même les personnages haïssables ou ridicules que M. Magre observait avec une malice éveillée, contribuaient à une définition de la sagesse.

Deux faits nouveaux donnent une direction à son esprit. A la suite d'une fête un peu vive chez lui, il a la surprise de voir la propriétaire de la maison le remercier du concert qu'il lui a donné, lui apprendre qu'elle mourra le lendemain et l'interroger sur la vie future. « Alors, dit-il, une vérité m'apparut, claire comme un sommeil miraculeux dans une nuit polaire. Je ne connaissais que l'envers des choses. J'avais jusqu'ici traversé la vie dans le mensonge et même dans la stupidité. Derrière ce monde que je croyais être le monde vrai,

j'entrevoyais un autre monde, un double plus subtil et plus beau. » — Il avait découvert la vie des morts. Dans le même temps il découvrit l'opium. C'est un sujet dont il est délicat de parler, puisque la petite secte des fumeurs est aujourd'hui traquée. Ce ne serait rien, si le « juste, subtil et puissant opium » n'avait été déshonoré par les trafiquants et avili par la crapule. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus. Il me semble que le jugement de M. Magre est singulièrement juste : « La déesse qui a élu le suc du pavot comme séjour de sa manifestation est essentiellement inhumaine. Elle est mi-animale, mi-divine. On ne reçoit d'elle ni conseil, ni vérité dans l'ordre de la vie ordinaire. Elle est contraire aux liens familiaux, aux rites domestiques, aux devoirs journaliers... Elle traverse l'homme avec la force du souffle. Elle peut le ramener à la fête, ou le faire participer à la vie supérieure de l'esprit. »

Cela revient à dire qu'on a l'opium qu'on mérite. Il libère, et malheureusement il libère des devoirs. Il ne laisse personne dans cette condition de vie sociale et de labeur honorable, qui détermine la carrière d'un Français moyen. Il abêtit les uns; il élève les plus dignes et les amène à l'extrême délicatesse et à l'extrême finesse. Somme toute, il est une épreuve très dangereuse dans la vie spirituelle. Il exige qu'on franchisse une porte et qu'on fasse un choix; et ceux qui n'osent pas choisir le divin reviennent à l'animal. Nous voici donc ramenés par lui à cette vie mystérieuse, superposée à la vie apparente. Il accroît la sagesse des sages : « Une plus grande faculté de travail, une curiosité plus bienveillante de toutes choses, une participation plus fraternelle à la peine que chaque homme porte en son cœur sont assurément des biens qu'il faut désirer. L'opium m'a aidé à les acquérir. Souffle après souffle, je les ai reçus sur la bouche de la déesse. »

Il ne restait plus à M. Magre, pour donner une forme à cette doctrine que la vie formait lentement en lui, qu'à la trouver toute formulée dans la philosophie de l'Inde. Il s'y est fortement attaché. Sous les pins de Cavalaire, un brin de romarin entre les doigts, il erre aux limites du monde visible et du monde invisible. La frontière n'est pas si rigoureuse qu'un daimôn ne se fasse parfois reconnaître en deçà. Elle n'est pas non plus si effrayante, qu'il faille s'épouvanter de la fran-

chir. « Dans l'ambiance ineffablement légère, je m'élancerai avec joie, déjà avide de parvenir à l'étape suivante d'un nouveau pays invisible. »

***

Il y a dans le petit livre que la princesse Lucien Murat a consacré à Christine de Suède[1] une grâce fantasque, une vivacité et quelquefois une invention capricieuse que les historiens ont rarement reçues en don. On dirait que l'auteur, après s'être renseigné, ferme les yeux, et que la scène livrée par les documents se déroule toute vivante dans son esprit. C'est ce tableau reconstitué qu'elle traduit dans le style le plus naturel. Elle dit les choses comme elle les voit. Je suis bien obligé d'avouer au lecteur que quelques parties de la pièce qui se joue ainsi sont assez vives.

La première page est, comme il se doit, la naissance de Christine, et cette naissance, le 8 septembre 1626, ne laisse pas d'être fort pittoresque. La petite princesse était noire, velue et piaillait éperdument. Les accoucheuses la prirent pour un garçon et le dirent au roi Gustave-Adolphe. Quand il fallut le détromper, elles redoutaient qu'il n'entrât en colère. Mais le lion du nord s'écria en belle humeur. « Elle sera habile, la petite, elle nous a tous trompés. Remercions Dieu; j'espère que cette fille vaudra un garçon. »

Elle le valut et au delà. Elle n'avait pas six ans quand son père fut tué à Lutzen. On l'amena à la Diète pour la faire élire. « J'étais bien jeune, écrira-t-elle, mais mon air et mon maintien étaient tels qu'ils inspiraient à tous frayeur et respect. » Un député lapon, nommé Lesson, qui s'était plaint de ne pas la connaître, l'examina lentement. Puis il s'écria : « Voilà le nez, les yeux d'acier qui lançaient des éclairs et le front du roi Gustave : Hurrah! qu'elle soit notre Reine! »

La mère de Christine, Marie-Éléonore, était une princesse insignifiante, éprise de son mari, et qui le pleurait éperdument. Enfermée dans un appartement tendu de noir, elle avait enfermé le cœur du Roi dans une boîte d'or, qui était pendue à son chevet. Elle distribuait des médailles en forme de cœur,

1. *La vie amoureuse de Christian de Suède* (Flammarion).

où était gravé un cercueil avec cette inscription : « Je triomphe après ma mort. » — « Alanguie dans cette atmosphère ténébreuse, écrit la princesse Lucien Murat, elle se plaisait parmi ses bouffons et ses nains dont les ombres grotesques vacillaient sur les tentures ».

Le chancelier Onenstien, fort d'un ordre du feu roi, arracha Christine à cette atmosphère de deuil et de folie, et l'enfant reçut l'éducation la plus forte. Le chancelier lui-même lui apprit la politique, quatre heures par jour. A seize ans son éducation était finie. Elle parlait huit langues, entendait la philosophie et les arts. Elle a tracé elle-même son portrait : « Méfiante, soupçonneuse, je ne veux point de rang secondaire. Primer est mon désir dominant, n'en déplaise à ceux qui m'ont formé l'esprit et le cœur. D'un caractère emporté, superbe, je suis de plus impatiente de toute supériorité. J'aime assez railler, lancer des brocards bien mordants, bien caustiques, ce qui m'égaie; mais la repartie me met de mauvaise humeur, soudain une satisfaction s'évanouit, je sourcille, je colère. Si mes répliques me valent des ripostes, j'entre en fureur. »

La fille de Gustave-Adolphe était un des premiers partis de l'Europe. Enfant, elle avait promis d'épouser son cousin Charles-Gustave; mais elle répugnait au mariage. Nous touchons ici au point délicat du livre, à cette tragédie du corps, qui a passé dans le caractère et dans l'esprit. Cette fille garçonnière, sans coiffe ni masque, qui galope pendant des heures, écrit d'elle-même : « Je n'avais aucun soin de mon teint ni du reste de mon corps et, à la propreté et à l'honnêteté près, je méprisais tout l'apanage de mon sexe. Je ne pouvais souffrir les habits longs, je ne voulais que des jupes courtes, surtout à la campagne. »

L'erreur de la nature, qui lui a donné des goûts de garçon, l'a pourtant laissée sensible. La princesse Lucien Murat a raconté, non sans y ajouter quelques vraisemblances que les documents ne donnent point, l'amour de Christine pour le beau Magnus de la Gardie. Elle échappa à cette faiblesse en envoyant La Gardie en France, comme ambassadeur. La description du voyage est fort plaisante. Ce presque amant eut l'imprudence de raconter toute son aventure à Scudéry; aussi figure-t-elle

dans le *Grand Cyrus*, où Christine est peinte, au naturel, sous le nom de Cléobuline.

Tout aussi agréable est le tableau de la cour de Stockholm, et des hôtes que Christine y recevait et dont le plus illustre est Descartes. Le séjour de celui-ci est une page pittoresque et parfois belle : Descartes en voyage étonnant le capitaine par sa connaissance des marées et de la navigation, Descartes et sa fille automate que le capitaine épouvanté jette par-dessus bord, Descartes écrivant le ballet de *Parthénée*, Descartes mourant. De tels tableaux font penser que l'auteur pourrait aisément et devrait peut-être s'affranchir du cadre étroit et du jour particulier dont il a fait jusqu'ici la loi de ses ouvrages. Une intelligence si vive et un don si heureux de peindre nous donneraient des portraits politiques qui seraient excellents.

Ce livre en est d'autant mieux la preuve qu'il en est déjà l'exemple. Tout le récit de l'abdication de Catherine en 1654, est un excellent et vigoureux chapitre d'histoire. Quelle scène se déroule, le 16 juin devant le Sénat, à Upsal! « Le comte de Brahé, désigné pour lui ôter la couronne, au dernier moment manque de courage et Christine en souriant dut l'enlever sans son aide. Puis, quand elle se fut débarrassée de son manteau royal, jalousement les assistants se le partagèrent en souvenir de cette princesse de vingt-huit ans, qui par ses dons naturels avait éveillé l'intelligence de ses sujets et qui, devenu l'arbitre de l'Europe, se dépouillait si facilement de toute cette gloire. Dans son déshabillé de satin blanc, elle apparut si émouvante que chacun s'attendrit. »

Elle franchit à cheval la frontière, se fit couper les cheveux, coiffa au hasard une perruque d'homme, enfonça dessus un chapeau à plumes, « enfila un collet avec une petite cotte qui lui venait à mi-jambe, ficela autour du cou son mouchoir à la soldate et ceignit une épée qu'elle avait fait forger à sa taille ».

La voilà à Hambourg, à Anvers où le grand Condé, pour la voir, se cache dans la foule, à Bruxelles où elle se fait catholique, à Rome où elle dîne avec le Pape, à Marseille où elle est reçue par le duc de Guise.

A Paris elle étonna la Cour, qui ne la surprit pas moins. Entre tant d'anecdotes, relatives à son passage en France,

celle-ci me semble jolie. La reine soupait à Chantilly, avec le cardinal Mazarin. Le jeune roi, curieux de la connaître s'est glissé parmi les pages, avec son frère, le duc d'Orléans. « Le cardinal, ayant découvert leurs têtes blondes derrière le balustre du lit, les présente à la Reine comme deux gentilshommes de qualité. Tandis qu'ils baisent respectueusement le pan de sa robe, elle les relève avec malice : « En effet, ils sont de bonne maison; je vois qu'ils sont nés afin de porter des couronnes »; poursuivant l'entretien avec gaîté elle appelle le Roi *mon frère* et le remercie de l'accueil qu'elle a reçu dans ses États. »

Ce voyage est de 1655. Deux ans plus tard elle revenait encore en France, et elle était logée à Fontainebleau. C'est là qu'ayant surpris des lettres où son écuyer Monaldeschi la raillait auprès d'une rivale, elle le fit tuer. Il ne semble pas qu'on lui en ait voulu à Paris, car on la trouve aussitôt après installée au Louvre. Elle revient à Rome. O miracle! Cet être indompté trouve son maître. Elle se prend pour le cardinal Azzolini, qui a trente-cinq ans, d'une affection qui ne se démentira plus. Sa vie sentimentale est si bien fixée que la princesse Lucien Murat a pu résumer, en dix-huit pages, les trente-deux ans que la Reine avait encore à vivre.

***

Une nouvelle collection, où les châteaux de France, considérés comme décor de l'histoire, revivront, et l'histoire avec eux, nous a donné une monographie du château de Rambouillet par M. G. Lenôtre[1]. C'est un livre où l'érudition la plus précise supporte et nourrit la plus étonnante des comédies humaines. Une infinité de tableaux dont la variété amuse l'œil, se déroule dans ces vieilles murailles. L'origine en est un manoir que le prévôt de Paris, Jean Bernier, fit construire sous le règne de Charles V. A la mort du prévôt, son fils Guillaume se défit de ce château perdu dans les bois. Regnault d'Angennes, premier valet tranchant et chambellan du roi l'acheta moyennant mille francs en or et une maison à Rueil. C'est là que François Ier meurt le 31 mars 1457. C'est là qu'en

1 Calmann-Lévy.

1562, Catherine de Médicis et le petit roi Charles IX attendent le résultat de la bataille de Dreux. Brantôme nous a laissé le récit de cette dramatique journée. C'est là encore qu'en mai 1588, Henri III fuyant Paris révolté, arrive d'une traite et se couche tout botté.

Au commencement du XVIIe siècle, les d'Angennes, devenus marquis de Rambouillet, font construire à Paris l'hôtel de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, dont M. Lenôtre nous fait la plus jolie peinture. On revenait parfois à Rambouillet; il est même probable que Montausier, veuf de Julie d'Angennes, vint s'y fixer en 1680. Il laissa en 1690 une succession si embrouillée qu'après la mort de sa fille en 1695, les tuteurs de ses petits-enfants vendirent Rambouillet à un intendant des finances, nommé Fleuriau. Ce personnage magnifique embellit à tel point le domaine que le comte de Toulouse, fils de Louis XIV et de madame de Montespan, le lui acheta.

Saint-Simon lui-même a reconnu que le comte de Toulouse était l'honneur, la vertu, la droiture, l'équité mêmes. Après lui, son fils, le vertueux duc de Penthièvre habite le château jusqu'en 1784, où Louis XVI acheta Rambouillet. Avec le comte de Toulouse et le duc de Penthièvre, c'est tout le XVIIIe siècle que nous voyons passer. Une fois au roi, puis à la nation, Rambouillet va connaître encore des journées historiques : c'est là que l'impératrice Marie-Louise se réfugie le 29 mars 1814; c'est là que Charles X abdique, le 2 août 1830. On imagine aisément le parti que l'historien a pu tirer de tant de scènes. Une minutieuse exactitude et une ample connaissance des lieux et des hommes lui servent à ressusciter ces moments émouvants. Les scènes pittoresques, les scènes galantes, les scènes dramatiques se succèdent dans des décors divers. C'est le chatoiement de l'histoire; c'est aussi sa suite et sa continuité.

HENRY BIDOU

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

Alfred Savoir : *La petite Catherine.* — Marcel Achard : *L'Avalanche.* — Henri Duvernois : *Cœur.* — Pierre Frondaie : *Le Fils de don Quichotte.* — X, Y et Z, et Gaston Baty : *Opéra de Quat'sous.* — Quelques *Revues* : Rip, Bastia, Jeanson.

La personnalité de M. Alfred Savoir compose un ragoût bizarre et savoureux. C'est un plat exotique, accommodé par un chef habile à nos palais blasés; mais, sous le *liant* du parisianisme, couve une douceur perfide et, soudain, éclate le feu du poivre, qui vient d'Orient, comme chacun sait. En accueillant M. Alfred Savoir, en faisant fête à son esprit, la France continue l'une de ses traditions les plus hautes, qui est d'assimiler à son génie propre les âmes étrangères. Des âmes, dans ses origines déjà, M. Savoir en possède au moins deux : l'âme juive et l'âme slave. De la première il a gardé un arrière-fond religieux et, même au sein de l'incroyance, comme une incapacité congénitale à être totalement incrédule. Ou plutôt, il nie radicalement la Divinité, mais l'objet de sa négation ne cesse de l'inquiéter et, pour se délivrer de cette omniprésence, il faut qu'il la bafoue. C'est ainsi qu'un auteur du « boulevard », que le « boulevard », heureusement, ne fera jamais tout à fait sien, nous a donné, l'autre saison, une comédie surprenante, ricaneuse et profonde, *Lui*, dont le héros principal n'était rien de moins que la dernière incarnation de Dieu, en la personne de Jules Berry. D'une façon générale, il arrive que, chez M. Savoir, l'on prend pour de l'esprit

parisien quelque peu outré un reste d'humour spécifiquement juif. Mais, du Slave, d'autre part, quelles sont les traces dans ce théâtre composite? D'abord une incurable tendance au rêve, une préoccupation constante de la destinée, un vif appétit de jouissances matérielles, tôt coupé par une singulière inaptitude à se contenter des bonheurs médiocres, le goût et le dégoût de la volupté, l'élan et la nausée, héritage grâce auquel, ici, l'ironie n'est jamais, si l'on peut dire, absolument sèche. Apre, dure, féroce, oh! quant à cela, tant qu'on voudra, mais détachée des larmes, froidement crépitante, à la Voltaire, non point. Ensuite, le « barbare » se retrouve dans une certaine confusion des genres, à laquelle M. Savoir évidemment se complaît. Sans doute, nous avons affaire, en la personne de cet écrivain, à un « Scythe » bien trop cultivé, pour qu'il ignore les lois ou conventions de ce qu'on nomme les genres littéraires; mais, là où un pur Français, alors même qu'il aurait le ferme propos de mêler le comique au tragique, se sentirait gêné dans l'exécution de son dessein, M. Savoir « se meut avec agilité ». Aucun respect ne l'entrave. Que dis-je! l'irrespect, voilà l'essence de sa nature, voilà le ressort visible de toute son œuvre dramatique. Irrespectueux dans la forme, irrespectueux dans le fond, impitoyable, insolent à l'égard de tous les préjugés, préjugés livresques de la composition littéraire, préjugés nationaux, sociaux, moraux, tel est ce libre théâtre. Et c'est en cela que se marque l'apport de M. Alfred Savoir à la scène française : il fait craquer les cadres, il nous délivre.

Comment l'auteur de *La Couturière de Lunéville* et du *Figurant de la Gaîté*, après avoir pris un grinçant plaisir à nous montrer que, dans l'ordinaire des jours, il n'est visage qui ne soit un masque, âme la plus mince qu'on ne puisse comparer à un message écrit sur une feuille de papier-pelure pliée en huit, en seize, comment M. Savoir n'aurait-il pas été tenté de faire entrer dans son Carnaval la Muse de l'Histoire, elle-même? Est-ce que, dans l'art du grime, Clio ne nous est pas supérieure? Et, si les humains qui nous coudoient, y compris nos plus chers amis, nos plus proches parents, ont chacun, pour nous, plusieurs faces, est-ce que les personnages historiques ne sont pas, eux, des images qu'un

jeu de miroirs incessant multiplie et déforme à l'infini?

L'Histoire ou le Palais des illusions sanglantes. Horrible Luna-Park! C'est un fait que les plus graves historiens se demandent aujourd'hui si la vérité historique peut être jamais atteinte et fixée. De ce doute, qui s'accorde si bien avec son scepticisme universel, un Savoir s'empare pour rénover un vieux genre.

Dans *La Petite Catherine*, le drame historique, hier à l'état de ruine abandonnée par les touristes, est restauré de fond en comble, à tel point que, du drame (sauf peut-être, en la scène qui précède l'abdication de Pierre III) il ne reste plus rien : tout, pour notre divertissement, est remplacé par la comédie, ou plutôt par la bouffonnerie satirique, le chassé-croisé des répliques acerbes et le spectacle étincelant.

L'auteur, avec adresse, prend son personnage au moment psychologique où, pauvre petite princesse d'Anhalt, venue de sa lointaine Allemagne, en compagnie d'une mère grotesque, la future Catherine II, tout éblouie et transie, débarque à Pétersbourg, déjà fiancée officiellement au Tsarevitch qu'elle n'a jamais vu. La première rencontre de cette frêle jeunesse encore innocente mais étrangement décidée, étrangement volontaire avec la jeunesse brutale, quasi bestiale du grand-duc héritier, ivre de vodka, est d'une réussite étonnante. Ici, comme dans toute la pièce, nulle préoccupation d'exactitude, mais, d'une situation invraisemblable, à travers un dialogue « impossible », une autre vérité jaillit.

Évidemment, si M. Savoir se moque des artifices littéraires, il ne dédaigne pas de mettre à profit ceux qui peuvent le servir. Une des conventions du drame historique, c'est que l'auteur suppose le public instruit d'une multitude de faits ou de circonstances. Dans le caractère même de la petite Catherine, M. Savoir a choisi de nous montrer uniquement le passage de la fillette amoureuse et hardie à la femme déçue dans ses sentiments, de laquelle une implacable ambition accapare désormais toutes les forces de l'âme. Mais l'évolution de la gamine curieuse à la souveraine dissolue se passe dans la coulisse. Quand le factionnaire énorme, auquel Alcover a prêté son impressionnante carrure, son sens joyeux du pittoresque, accole rudement l'enfant blonde, toute fragilité

ravissante sous les traits de mademoiselle Cocéa, nous restons un peu pantois. Mais, vite il nous souvient que, selon la chronique scandaleuse, Catherine, dès avant la mort de son mari, aima les grenadiers et, dès lors, cette subite étreinte de la future impératrice et du soudard ne nous apparaît plus que comme un raccourci un peu brusque et fort drôle de la réalité. De même, s'il est vrai que l'auteur tire avantage de tout ce que nous savons déjà, quel bénéfice autrement vaste ne trouve-t-il pas dans notre ignorance! Combien y a-t-il de spectateurs, dans la salle, qui se rappellent, par exemple, que Pierre III fut tsar durant six mois? Peut-être, aujourd'hui, le drame historique n'est-il pour nous admissible, que dégagé des contraintes de la stricte authenticité, par conséquent, en dehors de l'histoire de France, l'histoire de notre propre pays nous étant trop familière. En tout cas, tel est le vague de nos connaissances en histoire de Russie, que M. Savoir s'est fait un jeu d'abréger encore, sous notre nez, le court règne de Pierre III, jusqu'à le ramasser dans l'espace d'un quart d'heure!

Fantaisie débridée; sur ce mode, tout est permis, à condition de plaire! M Savoir a plu. Il a même poussé l'aisance de sa manière jusqu'à insérer dans le mouvement de la farce une analyse voilée à demi et cependant très poussée, allusive et profonde : celle de Lanskoï, l'homme-femme, en lutte avec son instinct.

Louons aussi les interprètes. Les compositions de Mady-Berry, de Henri Crémieux sont des enluminures excellentes. Rollan a de la beauté, un feu sombre, des regards de folie. Par ce côté menaçant, qu'il dissimule ou découvre, tour à tour, avec intelligence, l'artiste rehausse d'une pointe tragique ce que le personnage de Pierre, dans la violence continue, a d'un peu monotone. J'ai dit la joliesse de mademoiselle Cocéa, charmant défi à l'histoire, puisque la vraie Catherine était, même en sa fleur, une boulotte.

Mais il faut mettre hors de pair madame Marguerite Pierry. Dans le rôle caricatural de l'impératrice Élisabeth, elle est extraordinaire. Félicitons enfin les décorateurs, MM. Larionow et Boll — sans oublier le directeur parisien qui a monté ce beau spectacle : M. René Rocher.

***

C'est une des gloires d'Alfred de Musset qu'il a délicieusement annexé à notre théâtre, toujours plus ou moins préoccupé de caractères, des personnages fantasques, dont le principal caractère, précisément, est de n'en point avoir. M. Marcel Achard, de nos jours, a recueilli ces marionnettes sentimentales, qui se garaient, frissonnantes, au bord des routes goudronnées où se précipite l'âge présent. Peuple léger de cervelle, souvent aussi léger de pécune, mais capable, entre deux pirouettes, d'observation malicieuse, de souffrance aiguë : les derniers tenants du cœur, des pâleurs touchantes, des rougeurs indiscrètes, du désespoir et du dépit, les arrière-petits-fils des Pierrot, les arrière-neveux des Colombine, tous survivants éclopés des longues guerres dont l'amour, jadis, fut l'enjeu.

Nous admirons que l'auteur de *Jean de la lune* soit une contradiction vivante à tout ce qu'on affirme aujourd'hui : à savoir que sont mortes, comme chandelles, et la tendresse et l'insouciance, qu'il n'est plus de jeunes gens timides, plus de femmes passionnées, par conséquent plus de cruelles, que tout, entre les sexes, est froide débauche, indifférence ou basse injure.

Oui, nous admirons M. Achard. Mais, s'il nous a déjà donné beaucoup, il nous a promis plus encore. Qu'il ne l'oublie pas! Il a voulu écrire, cette saison, un vaudeville pour madame Popesco, et cela se nomme *L'Avalanche*. Certes madame Popesco a bien du talent, mais son talent explosif s'accorde-t-il avec le fin génie de M. Achard, qui est né pour l'expression de la nuance, pour la peinture des demi-sourires et des larmes furtives?... La question ne se pose plus.

***

M. Henri Duvernois est parisien, comme la valse est viennoise. J'imagine que M. André Thérive, prophète du « populisme », se plaît à saluer dans le père de *Crapotte*, un annonciateur, car voici quelque vingt-cinq ans déjà que M. Duvernois est « populaire » au sens le meilleur du mot, c'est-à-dire qu'il a

du menu peuple de Paris, et en particulier des « gens de la Butte », lesquels, Dieu merci, ne sont pas tous des « gens du milieu », une connaissance réelle, non livresque, apitoyée et narquoise. Croyez-vous que ce soit une mince affaire que d'analyser avec maîtrise les grosses peines des petits cœurs, de prélever une larme sur une jolie joue, et, l'examinant au microscope, d'y découvrir l'infini? Entre la littérature pour midinettes et la littérature qui, hier de la midinette, aujourd'hui de la dactylo et de leurs frères, cousins et amis fait l'objet de son étude, il importe de distinguer : la première ne compte pas, tandis que la seconde, quand elle a des nuances qui, sans doute, échapperaient à la faune étourdie qu'elle observe, peut être un régal pour les délicats.

Une âme d'honnête homme dans un corps de jolie femme, une âme de femme légère dans un corps masculin, c'est Claude-Yvonne et Jean-Marie. Que résultera-t-il de leur rencontre? telle est l'idée première de *Cœur*. Je dis bien l'idée et non le sujet, car le sujet d'une pièce de théâtre, c'en est moins l'intention que ce qu'on nomme assez lourdement la dramatisation. Or, il peut advenir qu'une idée, *a priori* féconde, ne donne naissance qu'à un sujet faible, si le thème initial ne se développe pas en vigueur sur le plan scénique. En ce cas, par une réciproque injuste, on est porté à accuser de faiblesse l'idée elle-même, ou bien l'on parle poliment de minceur, ou encore, hypocritement, de finesse.

L'idée de M. Duvernois était magnifique : grosse de tragédies possibles, elle se rattachait à un problème immense, tout fourmillant d'inconnues; loin de n'être qu'un motif à marivaudage, elle eût pu plonger la sonde au royaume des ombres, en ces limbes, aujourd'hui encore à peine soupçonnés par la biologie, où la différenciation des sexes s'opère et, parfois, reste inachevée. L'Éternel Féminin sous les traits d'un homme (d'un homme qui aime les femmes, ce qui complique l'énigme, plutôt que de la simplifier), et la rectitude, la candeur du type moyen mâle derrière le masque d'Ève, quelle donnée! En vérité, c'est ici l'occasion d'employer proprement un mot que les gens de théâtre ne cessent de répéter pour des riens : formidable!

Obligé, quel que soit son penchant pour le pur dialogue,

d'insuffler une vie dramatique à son trop vaste dessein, l'auteur invente un psychiâtre, grâce à l'intervention duquel les deux amants font échange de leurs caractères et rentrent dans la norme. Toute la pièce, dès lors, repose sur cette trouvaille ingénieuse. Mais, en mécanique théâtrale, c'est un poids terrible qu'une pièce qui doit remplir une soirée; et, quand ce poids n'a pour le soutenir qu'un échafaudage fragile, la qualité du style, l'abondance des détails justes, les reparties spirituelles, tout cela, qui peut encore empêcher l'écroulement, ne suffit pas à voiler l'artifice.

D'ailleurs, c'est chose qui renseigne, c'est un aveu inconscient de l'auteur, que cette nonchalance qu'il met lui-même à nouer une action. Comme il tarde! comme il musarde! comme il est clair que ce qui l'ennuie, au théâtre, ce sont du théâtre même les lois et les nécessités! Combien lui plaît davantage de restituer les coins où sa flânerie de vieux Montmartrois, jadis, a longtemps erré! Les minutes passent. Le spectateur, animal féroce, attend sa pâture. Dédaigneux d'une impatience si grossière, Henri Duvernois contemple la rue, le ciel doux, l'arbre grêle; il s'accoude au guéridon du petit café, sourit au boniment du camelot... Cependant, l'autre, l'anthropophage, assis dans son fauteuil, commence à grommeler.

J'observe encore ceci : un auteur qui méprise le métier, ou peu habile au métier, est conduit, par ce mépris ou cette insuffisance mêmes, à user de moyens qu'un homme de métier eût écartés comme trop gros ou trop factices : tel, ici, tout le rôle du docteur Schokerpuits, *Deus ex machina* de la pièce.

Enfin, dans un théâtre que son dynamisme interne porte vers le tableau plutôt que vers l'acte, les personnages épisodiques ont tendance à éclipser les personnages principaux, et cela pour une bonne raison, c'est qu'ils sont, peut-être, les seuls auxquels l'auteur s'intéresse profondément : ainsi, dans *Cœur*, ce camelot d'une vérité criante, dont l'art scrupuleux de Julien Carette a très exactement cerné tous les traits, et Schokerpuits lui-même, qui n'est, en fin de compte, qu'une silhouette, agrandie au point d'obstruer l'horizon. M. Saturnin Fabre joue le rôle du thaumaturge. C'est, pour lui, une superbe création; derrière elle, à part Carette, déjà nommé, tout le reste de l'interprétation disparaît.

***

Parce que M. Pierre Frondaie a écrit des drames, des adaptations, des romans, est-ce une raison de lui dénier le droit de composer une pièce de théâtre où la fantaisie littéraire se mêle aux idées poétiques? Et, parce que, jusqu'à ce jour, M. Frondaie avait témoigné de l'inclination pour un pathétique violent, une psychologie parfois un peu courte, doit-on se défendre de goûter, dans *Le fils de don Quichotte*, son œuvre dernière, des qualités de grâce, de délicatesse, de profondeur qui sont à l'opposé de toutes les tendances précédemment relevées chez l'auteur de *Montmartre* et de *L'Homme à l'Hispano*? Nous ne le pensons pas.

M. Frondaie imagine que, le Chevalier à la triste figure un soir, dans Barcelone, ayant pris un lupanar pour un château sarrasin et une femme de mauvaise vie pour une princesse captive, de ces équivoques démentes un fils lui naquit, lequel, abandonné de son père toujours en quête de nouvelles illusions, est devenu un forban. Le courage, autrefois mis par don Quichotte au service des nobles fantasmagories que le mot honneur résume, ce courage, en passant dans les veines de Zigoël a perdu sa sublime folie : ce n'est plus que l'intrépidité du bandit, de toutes la plus effroyablement positive, puisqu'elle a pour fins la jouissance immédiate, fût-ce au prix du vol et du meurtre.

L'invention est jolie. Mais il y en a une autre, plus jolie encore, dans la pièce de M. Frondaie : c'est le personnage de Manuela, fille de Sancho Pança. Manuela, dans sa prime jeunesse, a connu don Quichotte en ses dernières années, et ce rapprochement du vieil illuminé et de la fillette naïve est déjà, pour M. Frondaie, l'occasion d'une scène exquise. Exquise, eh! oui. Si l'auteur était « un jeune », on l'eût crié sur les toits. Donc, un jour, à l'ombre d'un tilleul, le Chevalier distribue à l'enfant de mirifiques jouets imaginaires et, tout de suite, entrant, de plain-pied, dans le jeu, la petite Manuela serre sur son cœur le cadeau. Comment, après la mort de don Quichotte, Zigoël survient, terrorise Sancho et se fait aimer de Manuela, qui, dès l'abord, s'enflamme, à la pensée de retrouver dans le fils les généreuses déraisons du père,

comment, par deux fois, le fantôme du Chevalier apparaît à la jeune fille éblouie, à la jeune femme déçue, comment, à la fin, Manuela sauve la vie à Zigoël tout près d'être pendu, cela ce sont les péripéties de l'action. Il faut aller voir le spectacle.

Celui-ci, comme toujours, à l'Atelier, est présenté avec un goût parfait. M. André Barsacq, auquel nous devions déjà les décors et les costumes de *Volpone*, est décidément un bel artiste. Charles Dullin a déployé, dans la mise en scène, toute sa science de l'imagerie en mouvement, des figures (au sens chorégraphique du mot) significatives.

Dans le rôle de don Quichotte, qu'il interprète lui-même, Dullin campe un personnage, très finement observé, en son extravagance : silhouette de vieux fou exténué, à bout de souffle, longue cire jaune et quasi transparente, qui jette une suprême flamme.

***

M. Gaston Baty et sa compagnie ont élu domicile au théâtre Montparnasse, vieux théâtre charmant, de proportions idéales, théâtre « comme on n'en fait plus ». M. Baty, lui-même, en tant que directeur, est un être d'exception : il a une foi, des dogmes, le sentiment profond d'exercer un sacerdoce; il est indépendant, obstiné, tenace; il affiche des parti pris, qui le sauveront ou le perdront, mais auxquels vous pouvez être assurés qu'il se cramponnera.

Voilà qui est bien sympathique; voilà qui, d'avance, nous persuadait de former, pour la réussite de M. Baty dans sa nouvelle entreprise, les vœux les plus sincères.

Mais, avec du bois, de la toile, les éclairages les plus savants, avec des costumes pittoresques, des attitudes composées, un metteur en scène habile parvient, peut-être, à créer ce qu'on appelle une atmosphère. Seulement, qu'est-ce qu'une atmosphère où rien ne respire? C'est une vallée de la lune, c'est la mort. Les peintres (qui nous ont fait bien du mal) parlent souvent aussi d'enveloppe. Donc, après tous les perfectionnements apportés, au cours des vingt-cinq dernières années, à la technique du spectacle, il est toujours loisible

à un homme adroit, qui a beaucoup regardé et beaucoup retenu, de réaliser une enveloppe poétique, c'est-à-dire une enveloppe où la poésie pourrait trouver place. Seulement, une enveloppe qui n'est qu'une enveloppe est une enveloppe vide. La poésie, au théâtre, est ailleurs : à savoir, dans le texte, et, si elle n'y est pas, elle n'est nulle part.

Qu'est-ce que M. Baty, par ses jeux de lumières soutenus de chansons et d'une petite musique, a voulu nous démontrer, pour ses nouveaux débuts? Sa propre virtuosité? mais nous la connaissions déjà, nous l'admirions depuis longtemps! Il serait déplorable qu'une force comme la sienne se dépensât en expériences vaines. C'est pourquoi, quelque chagrin que nous en ayons, il nous faut le lui dire : il est parti du mauvais pied.

Cet *Opéra de quat'sous*, qui a servi de prétexte à des combinaisons de couleurs (et de fausses notes, oh! mes oreilles!), cet « opéra » est un monstre. Cependant il arrive que la tératologie éclaire la biologie. D'où l'intérêt qu'il y aurait à examiner de près le phénomène, si nous en avions le loisir. Il s'agit d'une comédie satirique du XVIIIe siècle anglais, plusieurs fois tripatouillée, en langue allemande d'abord, et cette fois-ci, en français. On taille là dedans, on recoud, on se met à cinq, à six pour parer le cadavre. Le voici, rajeuni, injecté de musiquette à la mode, fardé de modernisme plastique, et pourtant si vieux qu'il fait peur! A la vieillerie authentique, au charme désuet du *Beggar's Opera*, l'ouvrage primitif, se surajoutent des vieilleries plus vieilles encore, plus vieilles parce qu'elles sont d'avant-hier : un bas romantisme à l'Aristide Bruant, cette sentimentalité des pierreuses et de leurs amis, laquelle nous soulève le cœur, non pas tant par son abjection que par son inexpiable bêtise.

Pachum, pontifiant et prédicant, roi des mendigots de Londres, a une fille, Polly, qui aime Mackie, prince des voleurs et copain de Brown, le chef de la police... Mais quelle duperie de conter un sujet que le dépeçage et le maquillage posthumes ont à ce point déformé! L'admirable, c'est qu'à travers les apports successifs des embaumeurs, à travers toutes leurs drogues, s'exhalent encore de la momie dansante (et chantante, oh! chantante) un fade parfum d'honnêteté britannique, une odeur rance de Keepsake.

Pour finir, assénée sur votre crâne, aux environs de minuit moins le quart, une faute de goût si grosse que, venant d'un esprit cultivé comme Gaston Baty, elle vous laisse éberlué : imaginez une ballade de Villon, chantée, mimée, figurée processionnellement : Maître François, arraché à l'ombre intime où ses fidèles ont coutume d'écouter sa parole, arraché au Livre, et traîné sous le feu d'un projecteur vert, pour corser l'épilogue d'un méli-mélo dramatique!

***

A côté des Revues-exhibitions, grandes machines internationales qui ont leurs techniciens et leur matériel vivant, comme les abattoirs de Chicago si bien décrits par Duhamel, il y a un genre de Revue éminemment parisien qui, depuis un demi-siècle bientôt qu'il fleurit, a fini par prendre, chez nous, figure de genre littéraire. A mi-chemin entre le théâtre proprement dit et le journalisme des échotiers, empruntant à l'un le feu de la rampe, à l'autre ses pétards indiscrets, la Revue satirique répond, en France, à un besoin des esprits. Ainsi qu'autrefois les chansons vendues sous le manteau, pour lesquelles plus d'un rimeur furent embastillés, elle offre un exutoire momentané au sentiment public, elle nous soulage, elle nous venge.

La Revue satirique exige, pour décrocher le succès, la réunion de qualités précieuses. Plutôt que d'énumérer celles-ci, qu'il nous suffise de mentionner quelques-uns des défauts qu'elle exclut : la lourdeur, la grossièreté, les longueurs, le pédantisme, la platitude, la prétention, etc.

Trois auteurs, actuellement, présentent, jointe à leurs vertus propres, cette singulière, cette extraordinaire absence de disgrâces : Rip, d'abord, qui est un peu, sur ce terrain, comme un maréchal d'Empire, ayant mené mainte troupe à la bataille et remporté mainte victoire. Cet automne, une fois de plus, Rip met en ligne son artillerie aux *Folies-Wagram.*

Puis vient le cher Bastia, franc-tireur, partisan, seigneur de la petite guerre, Jean Bastia qui n'a du « bandit corse » que la noblesse naturelle et le juste fusil : arme, chez lui, chargée de coq-à-l'âne et de calembours. Vous le verrez,

visage latin, grand œil noir, au *Théâtre de la Caricature*. Enfin, le dernier-né, la révélation de la saison : « le petit Jeanson », comme on disait, comme on ne dit plus.

Lui, c'est au *Moulin de la Chanson*, qu'il tient son Jeu de massacre et gagne tous les soirs la partie. De quoi est fait le charme de Jeanson? De quoi est fait le charme des enfants terribles? De câlinerie et de férocité, de caresses et de ruades : Jeanson, dans la scène des mannequins de bois, qui regardent passer la foule de l'autre côté de leur vitrine, file une note sentimentale qu'un accent profond préserve de toute fadeur. Et, soudain, il s'échappe du songe, s'ébroue et se met à mordre. Dans ces moments de furie, ce qui le distingue, c'est une âpreté joyeuse. La joie est dans la forme, l'âpreté est au fond et, peut-être même l'analyse découvrirait-elle, dans l'arrière-fond, quelque amertume d'ancien gamin qui a connu des années dures. Au reste, jusqu'en cette part violente de son talent, Jeanson ne porte que des coups mérités. Quand il vitupère le cinéma parlant, tel qu'il nous submerge à cette heure, nous autres, pauvres naufragés, au-dessus du flot de la sottise, levons les bras pour applaudir. Mais déjà l'auteur repart dans le rêve, et nous y entraîne après lui. Cette fois, un nom l'a retenu : *Little Tich*, mort dans l'année, et voici que, l'épaule étroite, serrée dans un veston à carreaux, à la main son chapeau rond et plat, le fantôme évoqué nous salue : résurrection bouleversante. Mélancolie des amuseurs qui, après avoir longtemps diverti, brusquement, un jour, ne font plus rire personne; oubli où sombrent, avec le fantaisiste, les illustres dont sa fantaisie désopilait la rate; renommées déclinantes; astres éclipsés; vedettes disparues des affiches; et, là-haut, dans la lune, au paradis des clowns, suprême rassemblement de ces inconsolés : la scène est magistrale!

Collaborent à l'enchantement de la soirée, mademoiselle Marie Dubas et M. Dalio.

Marie Dubas possède 23 visages à la minute, 10 ou 12 voix pour le moins, des bras et des jambes innombrables, sans parler du reste qui se multiplie sans compter. Au rebours d'un vers fameux, elle pourrait dire à bon droit : « J'aime le mouvement qui déplace les lignes. » Son art suppose une merveilleuse dépense physique, mais l'originalité y consiste

à entremêler aux déclics soudains, aux sarabandes folles des traits frappants de vérité, des regards pathétiques, des intonations émouvantes. « Peuple », oui, si le mot signifie cordialité, santé, mais, dans l'outrance la plus effrénée, jamais rien de vulgaire.

Dalio est un comique de première grandeur, qui monte à l'horizon. Parfois le masque semble la caricature de la paralysie, il est figé, comme stupéfié, dans un gâtisme hyperbolique, cependant que le reste du corps a l'élasticité de la sauterelle. L'effet d'un tel disparate est une drôlerie irrésistible. Mais cet excentrique sait aussi toucher l'âme par les moyens les plus simples, ce qui, je crois, est plus difficile encore. Presque pas de gestes, alors, nulle grimace, rien qu'un timbre grave, qui donne le frisson.

Dans la première partie du spectacle, Mauricet dit quelques-unes de ses œuvres. Comme chansonnier, comme interprète de soi-même, Mauricet a bien de l'esprit!

FRANÇOIS PORCHÉ

élastiquement, les pieds capitonnés de ressorts. Parfois, à une croix de routes, il s'accroupissait sur le derrière, le museau pointé vers son maître et il l'interrogeait de l'œil. Merlin faisait un signe et le fauve repartait. L'air était, transparent et âcre, une fumée de liberté, une prison de cristal. De beaux nuages opaques et globuleux naviguaient à l'est et d'autres, navettes fines, diaprées, truitées, dominaient, à l'occident, le soleil. L'Enchanteur poussait hardiment ses longues cuisses, sa poitrine osseuse et de puissante haleine, solide et creuse autant que la cathédrale côtelée, vivante autant que le soufflet de la forge quand on bat le fer. Et son cœur ne comptait pas les années, pompait le sang avec la fougue de l'adolescence.

Enfin, après le crépuscule, le Sage et son compagnon arrivèrent au coin d'un de ces champs triangulaires où les chats sorciers tiennent conciliabule et conversent avec les esprits félins. Un quart de lune, couleur de fève, se leva sur un peuplier nu : « La lune et la coupe, murmura Merlin, l'axe du monde et la nef de diamant... Ah! Ah!... »

Il ne se moquait pas, il ne raillait pas, il s'amusait seulement de la multiplicité des symboles, de leur vanité peut-être, de la facilité de leurs applications, mais à voix basse, sans gorges chaudes. La paix de la campagne commande de la discrétion et il ne sied guère de briser le pacte que scellent chaque soir les premières étoiles et les derniers cris des bêtes. Le loup bâillait, montrant ses crocs.

Un galop retentit, qui venait du sud, et un cavalier, sans autres armes que son épée, déboucha de l'ombre. C'était Arthur.

— Merlin, — cria-t-il, — voici deux heures que je vous suis à la trace, toi et ton ami. J'ai cru que la nuit allait vous soustraire. Il n'est pas de bonne tablée sans l'Enchanteur. Pourquoi nous as-tu si brusquement abandonnés?

— Salut, Roi! — répondit l'autre. — Je n'ai de comptes à rendre à personne. Crois-tu que vous seuls, cent cinquante moins un, ayez quelque Quête à accomplir? Le Juif cherche le nom oublié de Dieu, et comment on le prononce dans la langue sacrée. Le prêtre d'Asie cherche le breuvage perdu, la liqueur évaporée du sacrifice. A moi, me déniera-t-on le

droit de vagabonder? Unique et comblé, renoncerai-je, pour te plaire, à me revancher de moi-même en supposant qu'il y a, par le monde ou au delà du monde, dans le visible ou dans l'invisible, quelque aventure qu'il vaille la peine de tenter? Adieu, Roi, ôte-toi de ma voie. Je suis las de la compagnie des imbéciles, même valeureux, même destinés à fournir des héros légendaires. Je ne te révélerais pas, quand bien même je les connaîtrais, les excuses de ma sagesse, les assises de ma folie.

Arthur n'aimait pas la contradiction; il serra les mâchoires et piqua des deux; son cheval dépassa l'Enchanteur, fit volte-face et lui coupa la route, les jarrets tremblants. Le loup grognait de méchante façon. Mais le Roi ne vit personne devant lui qu'un chat tigré qui se léchait le poil et ouvrait à demi son œil vert.

— Jadis les chats avaient des cornes, — miaula sarcastiquement, mielleusement le matou; — ils les ont vendues au Diable pour acheter du poisson. Or, certains d'entre eux, méprisant les harengs et les sardines, regrettent leurs cornes. Ce sont les chevaliers et les sages de leur nation. Aussi se flattent-ils de l'espérance de les retrouver, de reconstruire le Chat-type, de s'incorporer à la Divinité chatte. Voilà pourquoi, la nuit, avant de se disperser, ils organisent des palabres au milieu du champ triangulaire. Le plus éloquent, le plus casanier harangue les autres : *La Quête des cornes*...

Arthur tira Excalibor de sa gaine :

— Misérable, — dit-il, — fils du démon et de la pucelle....

Merlin avait déjà repris son apparence humaine.

— Les épées d'acier, ô Roi, ne blessent ni les hirondelles ni le vent. Les injures glissent sur la prudence. Remets ton arme au fourreau.

Arthur rengaina et se tut; il était un peu honteux de sa colère contre un adversaire invulnérable et à transformations. Le Sage poursuivit :

— Après tout, Roi, pourquoi ne pas essayer de t'expliquer ce que j'ignore? On gagne toujours quelque profit à s'occuper de son obscurité intérieure, à l'épaissir par ambition d'éclaircissement. Mes deux natures se combattent, la divine, celle que je tiens de ma mère pieuse, la diabolique, celle que m'a

octroyée le Démon qui m'engendra par ruse. Je fuis, j'essaie de me séparer. Tandis que les autres se démènent pour entrer en possession de leur intégrité, je voyage, moi, afin d'obtenir ma division. Ils souhaitent leur salut, leur cohésion, et moi ma brisure, ma perte. J'espère que les accidents du parcours me fracasseront, qu'il m'adviendra d'être fragmenté, ainsi que le silex, sous le marteau du hasard, ainsi que le glaçon de la débâcle contre l'avant-bec du pont. Mais cette explication de ma bougeotte ne suffit pas à me contenter. Il y a plus encore. Cette force qui, l'hiver, m'agglomérait à la Table Ronde, à la communion de mes semblables, le printemps, soudain, la déchire. La société, la pensée partagée me paraissent défi, absurdité, insulte. Une si vigoureuse rotation se produit en moi qu'elle me jette à la circonférence de l'univers, à la limite des songes et des découvertes. Je lâche le moyeu et m'abandonne à cette propulsion intime. Tout milieu, toute loi, tout lien m'inspirent le dégoût. La périphérie m'appelle, et les confins de l'exil, les frontières de la solitude. Ne crains rien, ô Roi, je reviendrai. Novembre, à nouveau, centrera l'Enchanteur centrifuge. Les bourgeons éclateront bientôt. Moi aussi, j'éclate; mais, hélas, sans me diviser...

Arthur se pencha sur le pommeau de sa selle :

— Je comprends mal tes discours, ami, quoiqu'ils frappent agréablement mon oreille. Je demeurerai donc seul, dans mon château, en compagnie de la reine Genièvre qui ne m'aime pas, qui chevauche au loin avec Lancelot. J'écoute, quand elle dort, sa respiration, ses lèvres, et jamais elles ne prononcent mon nom. C'est un triste lit que celui où couchent deux époux et une ombre. A l'ombre seule appartient la volupté.

Sa voix était triste. Cet homme robuste et accablé, chargé d'empire, de gloire, de jalousie, inspirait la pitié. Merlin haussa les épaules :

— Si je trouve, — dit-il, — le remède contre l'amour ou l'absence d'amour, je te l'apporterai. On prétend qu'il existe des philtres. Ne les boivent, sans doute, que ceux que le destin a déjà marqués. Alors l'eau claire suffit.

La nuit enveloppait les interlocuteurs; le cheval hennit doucement et se mit en marche de lui-même, par intuition

animale, sans commandement de syllabes ni de rênes. L'Enchanteur, appuyé à son bâton, ne bronchait pas. Enfin il siffla le loup, dont les prunelles fixes brillaient, et se hâta de toute l'énergie des gens qui n'ont pas de but, cinglé de gouttelettes de vinaigre, fendant le vent froid.

III

LES NAINS

Le loup n'aimait guère les abbayes, Merlin non plus. Ils franchirent pourtant le mur de clôture sans heurter le marteau de la porte, par magie, et la pierre s'ouvrit et se referma derrière, n'offrit pas plus de résistance que le brouillard du matin. La cloche, qui disperse les fées, appelait les moines. Les deux compagnons ne se dirigèrent pas vers la chapelle, car ils manquaient de dévotion. Les loups n'adorent que la pleine lune et l'Enchanteur regrettait les anciennes coutumes, les prêtres blancs qui coupaient le gui du rouvre avec une serpe d'or, réduits aujourd'hui, depuis le Christ, au métier de rebouteux et de sorciers. Quoique le Crucifié de Jérusalem lui parût un peu neuf, un peu fraîchement débarqué, un peu parvenu et ne présentât pas de titres à la considération, il se soumettait toutefois à la loi du plus grand nombre, préférant, en véritable Sage, la secrète liberté de ses pensées à la vaine ostentation du martyre. Mais les cloches et les salutations latines ne l'attiraient pas; il goûtait mieux les religions au trois quart usées, dont les dogmes sont mangés et assouplis par la fatigue.

Au fond du verger, les voyageurs pénétrèrent dans une grotte et Merlin prononça trois paroles. Ainsi s'enfoncèrent-ils, entre les racines des arbres, les cailloux, les graviers, les sources; les couches du terroir se succédaient comme les étages d'une tour compacte. Puis ils perdirent pied et tombèrent mollement au milieu d'une prairie, au cœur du royaume des nains batteurs d'or, ciseleurs de joyaux, cliveurs de diamants.

Ils dansaient déjà et chantaient, acclamaient leur Seigneur, nouaient des rondes. Hauts d'une coudée, avec leurs grosses

têtes, leurs nez camus et cramoisis, leurs mains merveilleusement fines et habiles, leurs yeux couleur d'émeraude, d'aigue marine, d'onyx, de rubis, leurs bonnets pointus bizarrement campés sur leurs tignasses en broussaille, agités, ventrus, disproportionnés, ils avaient l'air, ces avortons, de grossissements d'hommes.

— Loué, — criaient-ils de leurs voix aiguës comme les poinçons, en sautelant, en gambadant, en secouant leurs boucles d'oreilles, leurs colliers d'argent, leurs bracelets de métaux rares ou encore inconnus aux humains, platine, duralumin, iridium, manganèse, leurs anneaux de bdellion, matière du paradis terrestre, leurs parures d'hydrogène solide et de mercure cristallisé, — loué, — criaient-ils en chœur à onze parties, — loué soit Merlin l'Enchanteur, notre Roi, celui qui règne sur trois empires, les fleurs, les fruits, les pygmées! Mais il nous chérit par-dessus tout, nous les nabots aux doigts industrieux, nous qui composons des bouquets avec les pierres. Le printemps le ramène, notre Seigneur aux yeux d'aigle, le chercheur des œufs rouges du serpent marin, le cueilleur des plantes bénéfiques, cresson, herbe d'or, le possesseur des trois mondes. Salut, Merlin! Tu as traversé le toit de notre ciel, semblable à la comète. Tes larges pieds ont pesé sur nos nuages en même temps que le bout de la queue de ton loup. Tu es tombé, reçu par notre herbe moelleuse. Joie! Joie! Joie! Quel bonheur nous apporteras-tu? L'année dernière c'était l'immortalité, l'an qui précédait, le pouvoir de rire avec le cœur; et auparavant le don des larmes subites qui chassent le germe même de la douleur; et avant, le pouvoir d'aimer éternellement; et avant encore, le présent de la jeunesse renouvelée à chaque aube. La nuit, pour nous, retisse le jour écoulé; le temps rebrousse son parcours et l'aurore reprend les heures à leur origine. De quoi nous gratifieras-tu ce matin? De quel cadeau? De quel prodige, ô Père libéral?

Merlin étendit le bras; le tohu-bohu des paroles, les entrelacs des rondes s'apaisèrent :

— Que désirez-vous, mes enfants?

Alors un pygmée qui se tenait à l'écart, au pied d'un pommier fleuri, se dirigea vers le Sage. Il présentait un front barré par le souci et l'obstination, une bouche amère et tordue; sa

prunelle était une funeste opale; ses mouvements raides et coupants semblaient commandés non par le plaisir de vivre, mais par une obsession pernicieuse. Il prononça ce qui suit :

— Que nous font, Merlin, tes présents dérisoires si tu nous gardes en captivité? Tu nous estimes joyeux et nous sommes tristes; nous affectons le masque de la gaieté pour cacher notre torture. Nul de mes frères ne me contredira. N'est-ce pas, vous autres? Vous paraissez heureux et vous souffrez, au fond de vous-mêmes, des douleurs inexprimables. Regarde-les, Enchanteur. Vois comme ils baissent la tête; je n'ai pas à craindre de démenti.

Les pygmées, en effet, avaient perdu leurs visages de contentement. L'affirmation de l'orateur les persuadait. Depuis qu'un des leurs niait, et avec cette conviction, cette dureté irréfutable, leur bonheur, ils n'y croyaient plus. Ni l'immortalité, ni le rire du cœur, ni l'amour incorruptible, ni le don des larmes, ni la jeunesse revigorée chaque matin n'adoucissaient leur appétit d'on ne sait quoi qui leur manquait soudainement, le seul bien dont ils ne pussent se passer. Le fâcheux mélancolique, le prédicateur de disgrâce avait, d'avance, corrompu toute leur éternité. Du reste, il reprit âprement, de cette voix de revendication et de vitriol qui corrode les empires, les forteresses de la puissance et de la foi :

— Enchanteur Merlin, nous voulons voir le soleil...

Aussitôt ce fut du délire. Tous hurlaient, maintenant, sans harmonie ni cadence, sans étagement musical de leurs vociférations.

— Le soleil! Nous voulons le soleil! Il a raison! Il a touché où le bât nous blesse. Voilà pourquoi nous gémissons sans cesse, malgré le simulacre du contraire; et la vie accable nos épaules comme un fardeau indéchargeable. Il nous faut le soleil, le vrai soleil!...

Merlin commanda le silence; il n'obtint qu'un demi-succès, un brouhaha à peine assourdi par la peur, la servilité. Il parvint cependant à se faire entendre :

— N'avez-vous pas un soleil très bien imité, qui se lève et se couche, rayonne, éclaire, chauffe, passe de l'hémisphère austral au boréal et vice versa ainsi qu'il se doit, suit les

règles du solstice et de l'équinoxe, se promène annuellement parmi les douze mansions du zodiaque? Que réclamez-vous de plus?

— Le vrai soleil, — répéta le sombre pygmée, l'orateur de la révolte, — nous réclamons le soleil qui donne des coups de soleil, qui foudroie par l'insolation. Le nôtre n'a même pas le pouvoir de tuer.

— Eh! quoi, — reprit Merlin, — vous renonceriez à l'immortalité, au rire du cœur, vous vieilliriez et vous vous décomposeriez chaque jour...

— Qu'importe! — interrompit l'avocat de la destruction, — nous ne voulons jouir de rien qui ne soit pas absolu, indiscutable; nous refusons un soleil de remplacement, dussions-nous payer l'échange de cruels supplices. Nous juges-tu indignes de souffrir? Veux-tu nous humilier éternellement, nous priver du péché, du trépas, de l'infidélité, des divertissements de la vie, du vrai soleil enfin, de l'Unique, de celui qui mûrit aussi les crimes et le désespoir?

Une folie furieuse avait saisi le peuple des pygmées. Ils s'égosillaient, s'époumonaient, s'épuisaient en gestes et en battements de pieds, se disposaient déjà à massacrer les deux ou trois qui ne partageaient pas l'enthousiasme de la foule, qui observaient quelque réserve. Heureusement qu'ils étaient encore immortels.

— Des déments, — murmura l'Enchanteur, — des créatures de sang, d'hallucination, de contradiction. En rencontrerai-je jamais d'autres? Il vaut mieux abandonner la querelle. Qu'ils se débrouillent!

Il prononça les syllabes efficaces et s'enleva, suivi du fauve, tandis que le vacarme des nains demeurait dans les dessous. Sa tête creva le ciel figuré, perça les couches de la terre, les nappes d'eau et de sable, heurta les radicelles, le sommeil des taupes, des larves, de l'humus, poussa enfin, champignon au chapeau rabattu, du sol de la grotte; et bientôt les deux compagnons se trouvèrent debout, et de pied ferme, sur leurs six pattes. On entendait chanter grassement la confrérie, en langue latine, qui vient de Rome où réside l'Apostole tiaré, ennemi des cultes forestiers et de la transmigration des âmes.

— Tous pareils, tous déments, — songeait le revenant d'outre-terre. Le loup léchait son pelage dépeigné. *In sæcula sæculorum*, psalmodiaient les moines. Ce qui signifie, s'il faut traduire du romain : *inutile d'insister, il n'y a rien à faire.*

IV

LA MÈRE DE MERLIN

Ce soir-là, au crépuscule, le soleil avait eu des jambes; de longs rayons jaunes, obliques, en béquilles, l'appuyaient sur l'occident de la lande, signe de pluie. Mais le temps ne contrariait guère la marche de l'Enchanteur. Entre les croupes couronnées d'entassements de granit, son pas écrasait les broussailles noyées qui deviendraient bientôt genêts, bouquets de bruyères, roses d'églantine, dès que le vent d'est aurait rincé le ciel encore encrassé d'hiver, lui aurait rendu son scintillement d'abîme. La terre, alors, ne demeure pas en reste d'illumination, se revêt de violet, de vert, de rouge, de bleu; la mélodie du merle et le carillon de la grive répondent à la modulation véhémente de la lumière.

A nuit close, comme les coureurs de route atteignaient la crête des monts, l'orage avait éclaté, rafales en spirales, vent qui tord les barreaux d'une geôle d'eau, éclairs déchirant les nuées ainsi que la signature d'un Dieu en colère le parchemin noir des malédictions. Merlin et le loup ruisselaient par chaque fil et par chaque poil. Le Maître était chagrin à cause de la révolte des pygmées et de leur folie; son plus cher peuple se détournait de lui et la fidélité des fleurs et des fruits ne compensait pas cette peine. Aussi, immobile à l'arête de cette échine pareille à celle d'un âne chargé de pierres, s'offrait-il au tonnerre qui pouvait foudroyer son angoisse, et les larmes de la tornade dégonflaient sa propre douleur. Il se laissait emplir par la consolation sauvage des tempêtes; il se souvenait des enseignements de cet homme venu jadis d'Asie, qui pouvait s'élever dans les airs, à un pied du sol, pour y balancer sa méditation, et ralentir son cœur jusqu'à l'image de la mort :

— Les nuages sont des vaches, — disait-il; — le feu mystérieux jaillit de leur sein. La pluie, la sève des plantes, la nourriture, la semence des procréateurs, ce feu s'y incorpore. Le frottement de deux morceaux de bois, le congrès de l'amour, le font apparaître; l'homme représente son étincelle suprême, sa plus haute flamme. Il quitte le cadavre, ce feu, et chauffe le germe. Toute vie, toute force par lui se manifestent. L'acte, la pensée, le Dieu sont chaleur. Les différences de température et de charge maintiennent et renouvellent l'univers, engendrent les poèmes, les métaux et les fils de l'homme. O mamelles des vaches célestes, que l'éclair dilacère, la terre et ses entrailles boivent la fécondation, la liqueur de feu, l'eau ardente!

Le loup, semblable à une éponge, se frottait aux jambes de l'Enchanteur, cinq petits fleuves coulant de ses membres et de sa queue. Le déluge s'apaisait, une dernière brisure bleuâtre lézarda les ténèbres, qui se coagulèrent. Les deux compagnons descendaient vers le pays des sources, des grottes et des forêts. Vers la mi-nuit, une lampe brilla à la lisière des bois; le loup bondit et Merlin pressa le pas. Bientôt il toquait à la porte d'une pauvre chaumine où veillaient une mèche d'huile et une âme de la solitude :

— Qui va là, — interrogea une voix cassée, — qui frappe à l'huis?

— C'est moi, ma mère, c'est votre fils.

— Quel fils?

— Vous n'en avez qu'un, ma mère.

— Qui sait? Qui sait? Peut-on se souvenir? Un enfant, ça vient comme une herbe folle. On néglige d'allumer la lampe, et voilà... Quel fils?

— Merlin, ma mère, votre fils Merlin.

— Celui qui parlait au berceau, celui qui naquit velu et sapient, qui riva son clou au roi Vortigern, l'excommunié, qui avait épousé sa propre fille?

— Celui-là même, ma mère.

— Merlin, comme tu dois être sage aujourd'hui, si tu as toujours appris depuis cette heure!

— Hélas! ma mère, j'ai tant appris et plus oublié encore! J'ai besoin de vous.

— Je t'ouvre, mon fils, je t'ouvre.

Une main tremblante ôta la barre; une vieille parut avec sa face et son odeur de pomme sèche, ses yeux dilués et presque aveugles, sa coiffe blanche, sa courte haleine.

— Le chien aussi, — fit-elle, — peut entrer il ne me dérange pas; je n'ai peur de personne maintenant, ni des bêtes, ni des anges, ni du Diable. Comme tu es grand, mon fils, comme tu as forci depuis cinquante ans. Mon lait t'a profité! Mais il t'en fallait! Tu me réveillais la nuit, tu ne me laissais pas de répit. J'ai encore de la galette de sarrasin, du miel d'abeille, du fromage de la chèvre. Mange, mon enfant.

Quand Merlin eut croqué la galette, il en souffla les miettes et s'accouda sur la table. La mèche d'huile éclairait les deux visages, celui du fils dans sa puissante maturité, celui de la bonne femme tout racorni, ajouré, aux nervures saillantes, au tremblement de feuille de l'arrière-saison. L'Enchanteur pensait aux nuages dégorgés de leur sève, aux vaches orageuses et nourricières. Sa mère était la coque flétrie de l'amande et lui l'arbre ivre de ciel, issu de cette chair dévorée. Toute la chaleur de son être, il l'avait puisée de cette source tarie de sang tiède, de lait onctueux; et son avenir, les racines du temps, le mystère de sa semence et de sa descendance plongeaient encore au cœur de cette substance réduite et parcheminée. Il prit les frêles poignets craquants, où ne battait qu'un filet de vie, de cette vie qu'il n'avait pas transmise, dont les entrailles de nulle femme n'avaient reçu de lui le dépôt. Homme, étincelle, il souffrait de n'être que la parcelle solitaire, pendue en l'air, du feu divin, et il aspirait vaguement, ardemment, tenant entre ses mains les os minces et les artères minéralisées, une voie de continuation, de renoncement, de perpétuité, fût-ce au prix de sa propre mort.

— Mère, — dit-il, — vous n'avez plus beaucoup de raison et Dieu parle en vous. La sagesse est vaine, qui n'aboutit pas à la vie, au nid de la petite bête vagissante. Mon rire a éclaté chez le Roi Arthur et a détruit l'illusion de la Table Ronde. Les nains ont réclamé le vrai soleil. Moi, je demande la vérité, non celle de l'intelligence, mais celle du corps, des organes générateurs. Je méprise le Prophète et j'envie l'animal accouplé. Quelle femme voudra de moi?

— Ah! Ah! — marmonna la vieille, — quelle femme? Toutes, toutes. Quelle ne serait pas honorée de mon fils? Toutes. Et tu en désireras une autre. Tu tétais chaque fois le sein que je te refusais. C'est pourquoi tu as beaucoup appris. Mais une femme, cela se rit de la sagesse. Qui sait les enchantements de la magie, une pucelle le désarme, et sa bouche niaise et vermeille, et sa malice cousue de fil blanc... Parce qu'il y a derrière elle une conjuration...

— Mère, — reprit Merlin, — que m'importent le malheur et la défaite! Mon expérience et le fruit de mon application, je les vendrais pour une guigne. Savoir, je n'y tiens guère. Mais connaître, voilà! Être la croissance de la plante et le mouvement de la planète, la respiration de la feuille et la nécessité de la marée, le sang lunaire de la femelle et la sève solaire de l'arbre, suer et saliver le monde et ses lois, sans savoir, voilà, mère, voilà!... Un fils conçu de moi-même et d'une vierge qui n'a jamais réfléchi au delà du sommeil, du repas et de la parure, un fils engendré de ma science et de l'ignorance, de la volonté qui se renonce et de la passivité universelle qui accueille, un tel fils, peut-être, semblable à un Dieu, connaîtrait, n'aurait besoin ni de pensée, ni de mots, rejetterait la science comme un objet inutile...

La vieille ricana doucement, avec un bruit de galets sous le torrent :

— Eh! mon garçon, on croit cela! Mais le fils sort toujours à hauteur du ventre; d'entre les jambes on ne fabrique pas des anges ni des dieux. Je rêvais, étant fille; c'était mon annonciation à moi. Je laissais toujours une lampe allumée à mon chevet, selon le conseil du curé, pour éloigner le Malin. Un soir, je l'ai soufflée, par mégarde, en éternuant. Était-ce bien par mégarde? On se défend du Malin, mon fils, jusqu'à ce qu'on l'appelle. Alors il vient comme un voleur. On résiste, on griffe, on rue. Pas assez qu'il n'arrive à bout de son ouvrage. Il y a, quoiqu'on le nie, de la connivence. On se repent ensuite, on fait pénitence; on se retire au bord du bois, où logent les fées; on rabâche les patenôtres. De ce crime de rêve, de cette innocence de rêve naît un fils. Il rêve aussi. Que de rêves! Je m'y perds. On voudrait toucher quelque chose qui ne soit pas rêve. Où ça? Dans la terre? Non pas. On les a tous enterrés

là. Au ciel? Là-haut, c'est tissu de rêve. Et l'enfer même... Ici, ailleurs, tout se songe autre. La table dit : je suis un palais. Le pot à eau dit : je suis le lac de la montagne. La femme dit : je me repens, le Malin m'a forcée par ruse de ténèbres, je n'ai pas fauté et je me repens. Non, pas tant que ça. Peut-être aussi que le Démon rêve sa méchanceté, et Dieu ses bienfaits et ses créatures, et Merlin sa mère. Ton fils sera fils de rêve, héritier de rêves, connaîtra en rêve... Méfie-toi des femmes, mon enfant. Dommage qu'il faille passer par elles pour se survivre. Elles hébergent une semence malgré elles, à ce qu'elles racontent, parce que l'hôte a un peu fracassé la porte. Ce germe, elles le comblent de leur suc, de leur mensonge, de ce rêve qui gît en elles depuis Ève. Ah! Ah! mon fils, tu es à l'âge où l'on veut se perpétuer, où le Diable prend la forme d'une pucelle de quinze ans, et tu cherches des raisons... Tu veux connaître! Es-tu né seulement?...

La vieille radotait. Merlin baissait la tête, muet, suivant, à travers la confusion du discours, le fil de la destinée qui l'avait précédé et conduit à la lumière. Sa mère reprit :

— Voici bientôt l'aube. Quand tu repasseras, je serai morte. Tu me trouveras squelette, les bras en croix et en forme de prière sèche. Tu es fils du Diable rêvé, mon fils... Méfie-toi des femmes... Quand elles mentent, ça va. Mais quand elles s'imaginent dire la vérité, alors, on ne sait plus qui elles trompent. Dieu peut-être. Capables de devenir des saintes par comédie... Méfie-toi, mon fils.

V

LE CHÊNE

Les semaines de vagabondage fuient vite. Déjà l'engoulevent mou, au plumage de velours, ronflait au crépuscule; le calice délicatement enluminé de la digitale ne vivait plus qu'à l'abri des fougères et des roches. Merlin et son loup, ayant maintes fois brouillé leurs erres et enchevêtré leurs passées, ne cherchaient pas ce qu'ils trouvaient, ne trouvaient pas ce qu'il cherchaient. Ainsi le veut l'instabilité

de ce monde où la marche même du Sage n'est qu'une série de chutes rattrapées, où l'orbite des astres ne trace qu'une ligne entre les précipices, le lieu abstrait d'une bataille de forces égales et ennemies. Le fauve avait disparu, une nuit, pour ne rejoindre son Maître qu'au bout de quelques jours, et hâve, efflanqué, mordu, mais l'œil plus tranquille. Ils cheminaient maintenant de concert, tantôt sous le couvert des bois, tantôt à la lisière de l'estran, évitant les châteaux, les bourgades et même les huttes dont la fumée révèle la race d'Adam, avide de chair cuite, prodigue de la chaleur volée aux réserves végétales.

Un jour ils débouchèrent dans un cirque où coulait un ruisseau parmi les flammes jaunes des iris, au cœur de la forêt. La contraction des ombres marquait midi. Un chêne s'élevait là, gonflé de sève, d'âme, de vie, heureux de vivre, dressant son tronc à l'écorce charnue, étendant ses branches au feuillage épais, enfonçant dans le terreau une cité de racines. Pivot du ciel, il balançait sa cime et l'espace entier oscillait avec elle. C'était, vu d'en dessous, par la biche, un temple rond à un seul pilier, à la charpente de ramure en étoile; vu d'en dessus, par le busard, une montagne compacte, un dôme d'émeraude. Et pour Merlin il formait une coupole résonnante, frappée par les petits marteaux de la brise, une parole distincte issue d'une ruche de syllabes.

— O arbre, — fit-il, — me parles-tu?

— Je te parle, ô Prophète voyageur, — répondit l'autre, ou, plutôt, répliquèrent les autres. Car sa voix représentait celle d'une tribu et non d'un être, et il s'exprimait en mode aggloméré, à la façon de la rumeur du passé et de la clameur de la guerre. Seul un magicien pouvait la comprendre. Une douce tornade de soleil et de souffles secoua les ramées, comme si l'étendue, cette femme en son printemps, se fût mise à rire, et des bruits parasites, bavardages de feuilles, baisers, énervement de branches, pariades, cris inarticulés, brouillèrent le discours du doyen.

— Allô, — cria Merlin on ne sait à qui, à l'étendue peut-être, à l'haleine indiscrète du ciel, — allô, ne coupez pas...

Mais la communication, après ces brèves fritures, se rétablissait dans sa pureté. La parole fondamentale de Sa Majesté

le Chêne réduisait à rien les brasillements de la chaleur, les crépitements des insectes, la multiplicité de la sylve.

— Enchanteur, je te donnerai trois choses : une information, un avis et un conseil. En revanche je te demande ton alliance.

— Contre qui?

— Contre le Roi de ce pays, qui se nomme la *Terre Maudite*. Il a entrepris de nous détruire, de nous saigner à blanc étoc. Ce glouton déteste les arbres, parce que le Christ, prétend-il, a été cloué à l'un de nous. Faux semblant, occasion hypocrite de nous massacrer. Il veut construire, avec nos muscles, nos tendons, notre aubier, notre cœur, des charpentes d'églises, des machines de guerre, des carènes et des misaines de nefs, des hourds de remparts, des socs de charrues, des hampes de lances, des potences pour les braconniers qui ne font de mal à personne, qu'aux animaux. Il brûlera le reste. Promets-nous ta protection et ton secours, Merlin. Toi seul, ô Sage, ami du règne végétal, toi qui veilles, quand tu parcours la terre, à ne pas écraser la véronique, qui respectes même la jusquiame des sorcières, qui te fais léger sur la mousse, tremplin de tes songes, toi seul nous sauveras du trépas, de la hache et du bûcher.

— En quoi, ô Chêne, moi le faible, le vulnérable, puis-je vous servir, vous les puissants, les séculaires, les Rois et les chevaliers adoubés de la forêt?

— Voici, Merlin. Nous sommes immobiles; les ennemis nous attaqueront un à un, nous meurtriront en détail, à petites bouchées. Que vaut une forêt paralysée quand mille bûcherons, pareils à des guêpes insaisissables, la piquent et la dépècent en menus quartiers? Voudras-tu, Enchanteur, nous rendre, pour une heure, le bondissement, la pétulance, l'impétuosité? Alors nous livrerons bataille, à armes égales, à la horde des assassins; nous ne nous laisserons pas égorger et écuisser sans résistance, rivés à la terre.

— Oh! Oh! — s'exclama Merlin, — comment vous enseignerais-je la course et le saut? Géants podagres, poils revêches du continent, éponges bien clouées des nuages, mainteneurs du terroir, mamelles des sources, j'ignore le secret de vous rendre semblables au cerf agile, au sanglier chargeant, à l'ours

grimpeur. Si le Roi du Pays Maudit déforeste son empire et le livre à la pierre, en quoi m'y opposerais-je?

— Écoute, Merlin, une histoire du commencement des âges. Tu ne sais pas tout. Jadis les arbres allaient et venaient à la surface des plaines et des monts; les hommes, sédentaires, avaient des racines. Les arbres étaient fous et les hommes sages. Les végétaux, quand sévissait le froid, abattaient les bras et les jambes de tes ancêtres pour se chauffer, creusaient leurs troncs en pirogues afin de franchir les rivières, tournaient, avec leurs têtes, des boules dont ils se divertissaient le Dimanche. Des seins des femmes ils fabriquaient des coupes. Eux aussi, ils avaient perdu quelque chose : la semence de l'Arbre de Science. Ils la poursuivaient à travers le monde, chevauchant, voguant et escarmouchant. Or, un jour, Dieu se fatigua de ce bruit et pensa : *En vérité, ce monde est mal créé. Que les forêts deviennent immobiles et n'importunent plus l'univers; que le mouvement appartienne aux hommes, ils n'en abuseront pas.* Et son ordre s'accomplit. Mais alors les fous devinrent sages et les sages sont devenus fous. Les arbres apprirent que la semence de l'Arbre de Science était celle de chacun d'eux et qu'elle avait nom : *Repos.* Depuis cet an de jadis les hordes à deux jambes, tes semblables, fluent vers l'ouest et les forêts rêvent la Connaissance. Cependant Dieu, dans sa miséricorde, a laissé une voie de salut au peuple des végétaux. Si, un demi-jour ou une demi-nuit durant, un Prophète célèbre par sa prudence et digne de participer au mystère bocager, capable de garder, sans la trahir, la confidence de la montée de la sève et de la circulation de la nourriture, si ce Voyant consent à prendre racine, à changer sa peau en écorce et son cheveu en feuillage, alors les Arbres, pendant ce demi-jour, cette demi-nuit, retrouveront leur mobilité, leur pouvoir d'aller et de venir, de fièvre sanguinaire et de meurtre. A condition toutefois que ce soit pour une cause juste. Voilà, Merlin, ce que nous attendons de toi, l'heure sonnée. Je t'adjure de sceller le pacte.

— J'accepte, — répliqua joyeusement l'Enchanteur. — J'aime ta race plus que la mienne. Je comprends, maintenant, pourquoi j'ai envié souvent votre façon de manger la terre par en bas et d'aspirer, par en haut, le ciel. Jadis mes

ancêtres, pareils à vous autres aujourd'hui, pompaient patiemment l'air et le sol, dédaignaient l'agitation et méditaient l'ordre. Ma mère m'a transmis cette lointaine hérédité oubliée de mes frères. Mais le sang du Diable aussi coule en moi. Aussi tantôt le monde me paraît-il un chaos de forces isolées, discontinues; tout est spécial, sans liaison; tout procède par sauts et coups de griffe; tout se dégrade; les réservoirs de l'énergie se vident par giclement et par explosion. Le Diable mon père parle. Tantôt, au contraire, l'univers se déploie comme une courbe sans brisure, s'enroule et se déroule avec une grâce silencieuse; tout s'échange, se compénètre, s'allie. Nulle rupture, nulle saccade; la création baigne dans l'huile et l'harmonie, la nature n'a pas de trous. C'est ma mère qui me berce, ma mère dont le lait m'a nourri du souvenir du temps où mon espèce croissait sans changer de place, ma mère, sœur du tilleul d'argent et du frêne septentrional. Tope, ô Roi, ô Chêne; je suis ton serviteur.

Une musique d'assentiment sortit de l'arbre. La forêt, autour, applaudit, poussa un vivat mélodieux.

— Maintenant, — reprit le Prince ligneux, — voici mon information. Il m'est pénible de t'annoncer une mauvaise nouvelle, mais je le dois. Ta mère est morte, ce matin, à la prime lueur. Elle priait et sa chute n'a pas décroisé ses mains.

— Merci, — interrompit farouchement l'Enchanteur, — je m'en doutais. Mon loup a grogné à l'aube, dans son sommeil, et j'ai rêvé d'un escargot, symbole de la résurrection. Le trépas rôdait et menaçait mon sang.

— Voici l'avis, — poursuivit le Chêne. — Tu rencontreras une femme, au bord d'une fontaine. Et voici enfin mon conseil, Merlin. Hâte-toi de la noyer.

— Il y a deux sortes de conseils, ô Chêne, les mauvais, qu'on suit, et les bons qu'on ne suit pas. Le tien est-il bon ou mauvais?

— Fort bon, Enchanteur.

— Il est probable alors que je n'en tiendrai pas compte. Ma mère morte, il faut bien qu'une autre femme active ou étiole ma vie. Une pour enfanter, l'autre pour enterrer; une pour allaiter, l'autre pour affamer. C'est la loi du monde.

— A ton aise, Enchanteur, mais souviens-toi du Dit ancien : *le dard qui vole, l'aboi du chien, les gentillesses de l'ours, les caresses de la femme ne méritent aucune créance.*

— Si l'on ne donnait sa confiance qu'à celui qui la mérite, à qui se confierait-on, Roi?

— Et il est écrit encore, ô Merlin : *le pas du chat surprend l'oiseau, l'esprit du poisson déçoit le pêcheur, les cheveux de la vierge enchaînent l'homme.* A bon entendeur...

Alors le vent se leva, et les proverbes de l'arbre se fondirent dans un bruissement symphonique, populeux, qui enveloppait l'oreille d'harmonies soutenues, éjouissait le cœur et ne possédait plus aucun sens précis, intelligible. Merlin s'enchantait de ne pas comprendre, se perdait parmi les richesses indistinctes de cet hymne offert comme un miroir d'échos, comme un ample résonateur, à la magie de sa confusion. Aux devises qui prévoient et préviennent le malheur, qui édictent la règle et la fatalité, il préférait le bercement de la musique et les délices de l'aveuglement.

VI

VIVIANE

Les larves des reflets se jouaient au fond de l'eau, Merlin, étendu sur la berge, touchait, du front, la surface, plongeait la pointe de son grand nez dans cette nappe de fraîcheur, y trempait ses lèvres. La terre, sous son ventre, il la sentait froide et mouillée, protégée d'herbes. Les mains accrochées aux laîches coupantes, il regardait onduler son visage déformé, gondolé par son souffle. Merlin n'était plus qu'une chose sans charpente, l'invention désossée, décolorée, de sa propre haleine. Au delà, au-dessous des fleurs nageantes, parmi les tiges amphibies, vacillait le faîte forestier, et le vol d'un oiseau de l'air se brisait parfois dans les mille écailles d'un poisson dormant. L'Enchanteur voyait peut-être plus loin encore et se mariait à l'essence de l'eau, matrice des formes, asile du latent, réservoir du possible. Il tétait longuement cette liqueur généreuse où les Sages puisent leur ivresse et leur

lucidité, et il lui semblait que le firmament, la forêt, les deux règnes, l'animal et le végétal, et son double, où plutôt cette transposition irisée de sa figure, coopérassent à étancher sa soif, à renouveler et à étendre son vieux sang.

Soudain le fin nuage d'une chevelure dorée brouilla le ciel inverse, passa la cime de la futaie et un front surgit, du miroir, un peu étroit et buté, mais d'une forme parfaite. Puis s'élevèrent la courbe de deux sourcils, et deux regards changeants et fixes de pierre précieuse, inhumains, féminins, puis une gorge découverte jusqu'à la naissance des seins, petits et écartés, durs comme le globe de l'œil, avec des fraises cruelles qui perçaient la toile, et enfin un ventre que moule l'étoffe, la place creuse portée par le double fuseau des cuisses, les roches d'ivoire des genoux nus. Merlin buvait goulûment, comme s'il eût voulu s'abreuver aussi de ce mirage de jeune fille sauvage, de cette illusion née de la chaleur, de la transpiration des arbres, de sa virilité. A l'odeur puissante de la sève, du soleil, du terroir vivant, s'ajoutait maintenant un fumet subtil, on ne sait quel parfum de course, de toison qui sèche, de sommeil d'après-midi, quand le corps s'écartèle et se dénoue, livre le goût de son intimité. Ainsi un brin de flouve suffit-il à changer l'arome de la fenaison.

Merlin n'avait pas dressé la tête et il était à bout d'haleine.

— Oh! Oh! — murmura-t-il, — je ne le posséderai pas, le fantôme dilué, par l'aspiration. Il ne se mêlera pas à moi par la bouche. Il faudrait, si je ne veux périr, que je noie promptement cette femme, selon le conseil du Chêne. Et cependant, si moi, fils du Diable et de ma mère, j'engendrais un fils de cette émanation du printemps et des bois, de cette chair songée par le lac! Sur quel empire régnerait-il? Ne serait-il pas enfin, repoussant ma pauvre science, Celui qui connaît?

Déjà la malice de la nature engeignait Merlin; il désirait crûment cette fille et il fardait son désir, la métaphysique et l'hypocrisie lui montaient des génitoires à la cervelle. L'amour débute toujours par un mensonge et se poursuit, de part et d'autre, à travers mille duperies; il n'espère que la satisfaction et il ne craint que la lumière. Et l'Enchanteur s'aperçut de cette contradiction, mais cette fois il n'osa pas rire; son rire eût condamné son espèce, l'eût vouée à la stérilité. L'ins-

tinct s'oppose à la clairvoyance; tout acte de reproduction réclame les ténèbres, la fermeture de l'âme. Seuls les mariages des oiseaux, qui n'ont pas picoré l'Arbre de Science, la fécondation, par le vent et l'abeille, des fleurs qui n'ont pas écouté le serpent, n'évitent pas le soleil. Mais l'homme est fils de minuit, des volets clos, des lampes éteintes; il y a toujours de la traîtrise, du meurtre nocturne dans ses unions.

La belle jeune fille haussa les bras pour lisser sa chevelure en désordre et découvrit ses aisselles; elle fut, au creux de l'étang, pareille à un vase aux anses aiguës, en équilibre au bord de la fontaine, les pieds rassemblés, et dont le miroitement de l'eau zèbre les flancs d'arabesques mouvantes de verdure et de vermeil. Le loup se pourléchait les babines, contemplant non le fantôme liquide mais la réalité de ce gibier épanoui, de ce morceau friand. Les fauves vivent sans erreur, ni péché; ils n'ont jamais eu besoin qu'un Christ-lion ou renard les rachète. Au bout d'un moment, comme Merlin s'attardait à baiser le poignet cassé et recollé par les ondes faibles, l'animal franchit d'un bond le ruisseau qui alimentait le lac et courut sus à celle qu'il devinait l'ennemie de son maître, dont son flair de chasseur l'avertissait qu'il fallait décider sur-le-champ ou de la traiter en proie ou de devenir la sienne. La Providence, à certaines minutes, hasarde aux dés qui sera mangé. Déjà, la rotation des astres condamnait Merlin. La jeune fille poussa un cri et ramassa une pierre; elle était timide et brave. L'Enchanteur, la face dégouttante, le ventre verdi et terreux, rappelait son compagnon.

— Paix là... paix là... couché...

Puis il rassura la demoiselle prête à lancer le caillou.

— Ne craignez rien, il ne vous fera pas de mal. Paix là...

— Oh! — fit l'effarouchée, avec un regard d'étonnement, — vous êtes Merlin l'Enchanteur!

— Comment le savez-vous?

— Qui ne vous appellerait par votre nom dans Brocéliande? Les fourmis, les blaireaux, les martres, les charmes et les populages vous saluent; les guêpes vous annoncent. Un soir, quand j'étais une enfant encore, vous passiez sur la route avec le loup. Et mon père m'a conté votre histoire. Je pensais

bien que je vous rencontrerais encore un jour. La nuit, je rêvais de vous.

— Et que rêviez-vous?

— De vos tours, de vos jeux, de magie, de nécromancie, de châteaux soulevés en l'air avec leurs assiégés et leurs assiégeants, de rivières jaillies à votre volonté de la dune, de mer pétrée sur laquelle on marche ainsi que parmi les collines, de dames parées et de chevaliers courtois qui naissent soudain de la solitude de la lande, de mystères et de philtres, que sais-je encore? De vous enfin...

Mensonges! Elle n'avait jamais pensé à lui et Merlin ne l'ignorait pas. Mais il voulait croire aux flatteries, aux coquetteries de cette fille plaisante de corps; il refusait de renoncer à l'illusion d'avoir occupé son sommeil. Elle lui mentait à lui; elle se mentait à elle-même et, à son tour, lui, il allait mentir, interdire l'accès de son âme à la vérité. Voilà l'amour et sa folie. Il n'y a que l'amour divin qui ne trompe pas. Et encore? En sommes-nous bien sûrs? Qui en est revenu pour nous informer?

— Comment, — demanda Merlin, — se nomme votre père?

Question insidieuse. Il lisait à livre ouvert les lignées; il savait bien qu'elle était issue de quelque Druide réduit au métier de rebouteux et de sorcier par le malheur du siècle et d'une fée chassée de toutes les paroisses par le vacarme des cloches et des oremus.

— Voici deux ans, — répondit-elle, — que mon père, le chevalier Faunus, est mort. Il aima la chasseresse Diane. Elle conçut de ses œuvres Virgile, qui fut pape à Rome du temps de Jules César. Faunus se retira dans Brocéliande où il m'engendra d'une princesse captive qu'il avait enlevée. Orpheline, je vis ici, me gardant des fauves et des hommes. On m'appelle Viviane, quand on sait mon nom.

Mensonges! Viviane brouillait des bribes entendues, un soir qu'elle épiait la conversation de deux vagabonds chauves et maigres qui faisaient profession de mendicité, de lettres et de poésie.

— Et où logez-vous? — reprit le Sage. — M'accorderez-vous l'hospitalité?

— Je n'ai qu'une pauvre cabane et vous pouvez évoquer des palais.

— Je préfère votre hutte, Demoiselle.

Alors il prononça trois mots et un édifice merveilleux sortit de la terre, brillant d'émeraudes, de rubis, de diamants.

— Commandez que je sois parée, — dit Viviane.

Et aussitôt le velours et la soie vêtirent ses membres; des camérières l'oignaient de lait d'amandes, de benjoin, de poudre d'Asie, teignaient ses ongles et peignaient ses cheveux, allongeaient ses yeux jusqu'au milieu des tempes. Et brusquement tout s'effaça, comme si tout n'avait été que la fumée des paroles. Il n'y eut plus, dans la clairière, qu'une sauvageonne, un lac rond en forme de la feuille dite nombril de Vénus, avec ses queues de cheval et ses sagittaires, un homme mûr appuyé à un bâton de houx et un loup qui tirait la langue. Merlin dit :

— Conduisez-moi maintenant à votre hutte. Viviane. Je n'entreprendrai rien contre votre honneur.

Mensonges! Mensonges!...

ALEXANDRE ARNOUX

(*A suivre.*)

SOUVENIRS D'ALGÉRIE[1]

(CAMPAGNE DE 1840)

AVANT-PROPOS

Parmi les conquérants de l'Algérie il n'est, après Bugeaud et avec Lamoricière, figure plus connue que celle de Changarnier, dont le coup d'État du 2 décembre brisa l'épée alors que ses talents militaires de tout premier ordre et ses éminents services le désignaient pour ce bâton de Maréchal qu'ont obtenu les Saint-Arnaud, les Canrobert, les Mac-Mahon, les Forey et d'autres de ses anciens officiers, la plupart encore obscurs alors qu'il était déjà illustre.

Exilé en Belgique, le vieux héros rédigea ses mémoires pendant que ses anciens compagnons d'armes se couvraient de gloire en Crimée. D'où, parfois, une certaine amertume dans ses souvenirs, rugissements de lion en cage, furieux de ne pouvoir courir la brousse avec ses cadets.

M. Théodule de Fontenay-Changarnier, petit-neveu et filleul de l'illustre soldat, nous ayant autorisé au titre de nos Études sur la Conquête[2] à publier les mémoires militaires du général, nous en donnons ici quelques épisodes particulièrement intéressants.

Nous les ferons précéder toutefois d'un bref aperçu de la biographie du mémorialiste.

Théodule Changarnier est né le 26 avril 1793 à Autun, où il fit de brillantes études. Étudiant en droit à Paris, lors de la chute de l'Empire, il menait une vie fort dissipée. Sa conduite détermina sa famille à le faire entrer aux Gardes du Corps, troupe dorée, recrutée dans la noblesse et dans la haut ebourgeoisie, où le simple garde avait rang d'officier. Il ne rejoignit son poste qu'après les Cent Jours et le quitta dès fin novembre 1815, pour prendre un emploi de sous-lieutenant dans la légion départementale de l'Yonne, commandée par le marquis

1. Copyright by Berger-Levravlt 1930.
2. *Les Conquérants de l'Algérie*, Berger-Leurault, éditeurs, 1930.

de Ganay (un ami de ses parents). Cette légion devint en 1820 le 60e de ligne, avec lequel Changarnier fit la campagne d'Espagne de 1823.

En octobre 1825, il passe dans la garde royale, mutation qui lui confère rang de capitaine et, en 1828, il prend une compagnie du 2e léger, régiment où il s'illustrera, qu'il illustrera et qu'il ne quittera que pour recevoir les étoiles.

En 1830 il participe à la conquête d'Alger, rentre en France et revient en Afrique fin 1835, toujours capitaine, mais cette fois à la tête d'un bataillon. L'illustre maréchal Clauzel, un connaisseur en beaux soldats, l'ayant remarqué comme un officier d'élite lors de l'expédition de Mascara, se souvint de lui l'année suivante. Il comprit le bataillon Changarnier dans le corps expéditionnaire de Constantine, où il fit merveille, notamment durant la désastreuse retraite.

L'armée, terriblement éprouvée par le feu de l'ennemi, par les intempéries, par le manque de vivres et surtout de combustible, se retirait péniblement par un temps affreux, dans les conditions les plus déprimantes, serrée de près par l'ennemi.

« *J'ai toute l'Arabie sur les bras!* » clamait, tout désemparé, à un aide de camp de Clauzel, le colonel commandant l'arrière-garde. La panique menaçait, quand Changarnier arriva à point avec son bataillon bien en main. Il repoussa les Arabes. Clauzel le chargea dès lors de couvrir la retraite et ce fut d'emblée, pour lui, l'entrée dans l'histoire.

Au matin du 24 novembre 1836, jour où nous quittâmes Constantine, rien ne semblait désigner pour une éclatante carrière ce commandant récemment promu, déjà âgé de quarante-trois ans. A quelques jours de là, il est lieutenant-colonel; l'armée et la France entière prononcent avec admiration le nom de l'homme qui, de l'avis du commandant en chef, de ses soldats, mieux encore, de ses camarades, a sauvé le corps expéditionnaire. Les gazettes sont pleines de son nom, son portrait est partout et les plus grands artistes : Raffet, Philippoteaux, Horace Vernet, commémorent à l'envie son exploit.

Dès lors l'avenir s'ouvre largement devant lui. En Afrique, où nous comptions à cette époque tant d'échecs, il est durant trois ans, de 1827 à fin 1840, l'ami, le confident, le bras droit du gouverneur. Le maréchal Valée lui confie les commandements les plus délicats, les missions les plus difficiles.

Changarnier franchit ainsi, au pas de charge, trois grades en trois ans. Le 3 juillet 1840, le même jour que Lamoricière, son illustre rival, il est promu maréchal de camp (général de brigade).

« Dans ma vie, qui a compté quelques beaux jours, je n'en ai pas eu de comparable à celui-là! » dira-t-il en recevant les étoiles.

Il oublie d'ajouter qu'elles étaient pour lui la légitime récompense d'exploits incessants qu'il poursuivit jusqu'à son départ d'Afrique (septembre 1843), déterminé par ses retentissants démêlés avec Bugeaud, successeur de Valée.

Des mémoires militaires de Changarnier nous avons détaché, à l'exclusion de son récit de la première expédition de Constantine (1836), publié dès cette époque et bien souvent reproduit, l'une des parties les plus intéressantes. Afférente à l'année 1840, décisive dans sa carrière, elle traite de trois épisodes essentiels.

D'abord l'expédition de Médéa, faite avec les Princes d'Orléans, sous les yeux émerveillés desquels le 2e léger enleva le 12 mai le fameux Tenia de Mouzaia, exploit commémoré par la célèbre toile de Vernet et qui frappa si fort un autre témoin oculaire, le colonel Pélissier, que, vingt-trois ans plus tard, au même jour, le duc de Malakoff, alors Gouverneur général de l'Algérie, témoignera encore son admiration à Changarnier dans une lettre inédite que nous donnons à la suite de son récit.

Ensuite l'occupation de Miliana sous le froid, sévère et taciturne Valée, un des grands artilleurs du Premier Empire, qui semble en Afrique comme une figure détachée de *Grandeur et Servitude militaires* d'Alfred de Vigny.

Enfin le ravitaillement, jugé impossible, de cette ville étroitement bloquée; Changarnier accepte cette mission à laquelle chacun se dérobe et, triomphant de toutes les difficultés, conquiert les étoiles.

Le coup d'État du 2 décembre, auquel Changarnier, devenu entre temps Commandant en chef de l'armée de Paris et des Gardes Nationales de la Seine, tenta en vain de s'opposer, arrêta net sa carrière si belle. Exilé en Belgique, puis retiré dans sa ville natale, il vécut durant vingt ans dans l'obscurité, se refusant à toute tentative de ralliement à l'Empire; c'était, en fait, refuser le maréchalat.

Pourtant, en 1870, après les premiers et si graves revers, il demanda à servir. On vit à Servigny ce vieillard de soixante-dix-sept ans charger l'épée à la main. Attaché au Grand Quartier Général, que dirigea d'abord le maréchal Lebœuf, une vieille connaissance d'Afrique, il combattit avec éloquence la néfaste défensive passive qui vouait l'armée au désastre.

Les « lettres sur Metz » du commandant Mojon, parues récemment dans cette revue[1], attestent et de son héroïsme et de l'inutilité de ses judicieux conseils. Général d'une autre époque, il demeura incompris et ce fut la capitulation à laquelle on le mêla, lui, soldat illustre, pour tâcher d'obtenir de meilleures conditions de l'inexorable vainqueur. Mais Frédéric-Charles déclina son intervention; ne l'en plaignons pas!

Plus tard, à l'Assemblée Nationale, un adversaire politique lui ayant crié bien à tort : « *Vous vous appelez Metz et nous nous appelons Belfort!* » — « *Je m'appelle tout simplement Changarnier!* » répondit-il, avec cet à-propos plein de malice qui le caractérisait.

Non! il n'était pour rien dans la capitulation. Il mourut en février 1877, après avoir encore tenu un grand rôle politique. Soldat

1. Numéros du 1er juillet et suiv.

sans peur et sans reproche, il avait pu faire graver en toute justice sur sa tombe :

« *Bonheur passé! Honneur reste!* »

HENRY D'ESTRE

CAMPAGNE AVEC LE DUC D'ORLÉANS
(Avril-mai 1840)

Le duc d'Orléans[1], ramené en Afrique, au grand regret du roi, son père, et sans beaucoup d'entrain personnel, par les malencontreuses promesses du discours prononcé au dîner de la place Bab-el-Oued[2], débarqua à Alger le 15 avril 1840. Il était accompagné du duc d'Aumale portant l'uniforme de chef de bataillon au 4e léger et le titre d'officier d'ordonnance de son frère. L'extérieur de ce jeune prince plut généralement à l'armée.

On sait les grâces de l'esprit et de la personne du duc d'Orléans. Son jugement et son caractère n'étaient pas sûrs. A peine débarqué, il devint le chef d'une cabale contre le maréchal Valée qui, tenant moins à son gouvernement qu'à sa légitime réputation, se montra réservé, calme et digne.

Le corps expéditionnaire[3] se concentra le 23 avril autour du camp supérieur.[4] Il est composé de deux divisions d'infanterie, l'une aux ordres du prince royal, la seconde aux ordres du lieutenant général de Rumigny[5], et d'une réserve de trois bataillons, de six escadrons de chasseurs d'Afrique, d'un

1. Duc d'Orléans ou prince royal (1810-1842), fils aîné de Louis-Philippe, il revenait pour la troisième fois en Afrique. Mort le 13 juillet 1842 des suites d'un accident de voiture.

2. Au cours de ce banquet, offert par le prince à Alger, le 5 novembre 1839, à sa division, au retour de l'expédition quasi-pacifique des Portes de Fer, il avait, cédant à la chaleur communicative des toasts, annoncé une ère de paix que démentit, à quinze jours de là, la déclaration de guerre d'Abd-el-Kader, prétextant de cette expédition.

3. Corps expéditionnaire de Médéa qui fut occupé définitivement le 17 mai.

4. Sur la Chiffa, au nord-ouest de Blida.

5. 1789-1860. Fit ses premières armes sous l'Empire, était en 1815 premier aide de camp de Gérard; sous la monarchie de Juillet il accompagna en 1840 le prince royal en Algérie comme mentor, au titre de ses fonctions d'aide de camp de Louis-Philippe.

escadron de gendarmes maures et de huit escadrons de chasseurs et de hussards venus de France. Cette réserve est commandée par le maréchal de camp comte de Dampierre, qui a sous ses ordres le maréchal de camp de Blanquefort.

Le gouverneur commande en chef. Le lieutenant-général Schramm[1] est son chef d'état-major. Le maréchal de camp comte d'Houdetot, aide de camp du roi, commande la première brigade de la division du prince royal; la deuxième brigade, à la tête de laquelle marche le 2e léger, est aux ordres du maréchal de camp Duvivier[2].

Les opérations commencent le 25 avril. Le 27, combat de l'Affroun entre notre cavalerie et la cavalerie arabe. Deux fois la première charge la seconde et la traverse. Deux fois la seconde se reforme immédiatement sur les derrières de la nôtre qu'elle a laissé passer et lui aurait rendu la retraite difficile sans l'approche de nos bataillons.

Les pertes furent égales des deux côtés; les journaux ont été remplis à cette occasion, d'articles emphatiques.

Le 28 avril, marche vers l'ouest de la Mitidja. Le maréchal Valée espère attirer en plaine l'infanterie d'Abd-el-Kader et renouveler la victoire d'Oued-Lalleg[3]. Mais les leçons reçues ce jour-là et le 29 janvier ne sont pas oubliées. L'émir réserve ses bataillons et ses kabyles pour les montagnes que, tôt ou tard, il nous faudra aborder. Le 29 avril, tandis que nous avançons vers la haute Bourkika, nous voyons Abd-el-Kader défiler à notre droite, en sens inverse, à la tête d'un grand corps de cavalerie, marchant en très bel ordre. Au milieu de douze à quinze mille cavaliers couverts de burnous bleus ou bruns, nous en remarquons deux mille cinq cents ou trois mille vêtus de rouge, parfaitement montés et d'un

1. 1789-1884. Alsacien, général dès 1813, ministre de la Guerre en 1850.

2. Duvivier, 1794-1848. L'un des premiers artisans de la conquête à laquelle son nom est attaché. Major de sa promotion à l'École polytechnique, il commandait en 1814 une batterie à la défense de Paris. Participa comme capitaine du génie à la conquête d'Alger (1830), passa l'année suivante aux Zouaves et fit une rapide carrière comme officier d'infanterie. Maréchal de camp en 1839, il quitta l'Algérie en 1841 à la suite de démêlés avec Bugeaud. Député et général de division en 1848, il fut blessé mortellement lors de l'insurrection de juin.

3. Combat de l'oued El-Alleg, il y en eut de fréquents sur cette coupure de la Mitidja; ce lui, particulièrement brillant, auquel il est fait allusion est du 31 décembre 1839.

aspect martial. C'est la cavalerie régulière de récente formation.

Quoiqu'il eût laissé aux généraux de Rostolan et Corbin, chargés de la garde des villes et des camps, quelques troupes récemment venues de France et un bataillon de chacun des régiments du corps expéditionnaire, le maréchal Valée aurait vu avec une peine profonde Abd-el-Kader pointer vers le Sahel d'Alger et y faire de grands ravages pendant notre éloignement. Nous retournons en arrière.

Le 30 avril, en repassant l'oued Ger, nous avons à soutenir contre la cavalerie arabe un combat qui n'a pas plus d'importance, ni plus de résultats, que celui de l'Afroun et ne fut pas moins vanté par des correspondances qui ne partaient pas de l'état-major du digne maréchal Valée[1].

Le gouverneur, assuré que l'émir ne s'est pas éloigné de nous, renouvelle ses vivres au camp supérieur, puis stationne deux jours à Haouch-Mouzaaï, où nous élevons une redoute de campagne, pour y laisser un dépôt de munitions et de vivres, sous la garde de quelques compagnies et de plusieurs canons de huit et de douze.

De Haouch-Mouzaïa, nous nous dirigeons sur Cherchell; nous venions de passer l'oued El Hachem et d'entrer sur le territoire de la belliqueuse tribu des Beni-Menacer. La route était large et belle, mais dominée, à notre gauche, par des hauteurs d'un accès difficile. Je reçus l'ordre d'envoyer trois compagnies sur une position évidemment importante, d'où elles devaient descendre pour se joindre à l'arrière-garde quand tout aurait défilé. Elles me semblaient trop faibles pour occuper ce point où les secours ne pouvaient être portés promptement. Après avoir discuté mes observations, le duc d'Orléans et le général Duvivier persistèrent à croire ces trois compagnies suffisantes. Ne pouvant les renforcer, j'eus l'heureuse inspiration de les rejoindre, après avoir laissé à

1. Malgré une forte discipline, l'intrigue politique et avec elle les communications à la presse sévissait dans l'armée d'Afrique dont bon nombre de chefs furent députés sous la monarchie de Juillet, notamment : Clauzel, Lamoricière, Bugeaud et bien d'autres, siégeant parfois dans des camps très opposés. Le gouvernement devait tabler avec ces situations renouvelées de celles des officiers siégeant au parlement britannique.

mon lieutenant-colonel le commandement du régiment.

En atteignant le sommet de l'espèce de promontoire où mes compagnies m'avaient précédé, je vis qu'il se reliait à un plateau sur lequel un rassemblement de Kabyles, dix ou douze fois supérieur en nombre à notre détachement, s'avançait pour l'attaquer.

Une demande de renforts ne pouvait arriver à temps, et le bruit du combat allait être le plus rapide des avertissements. Les Kabyles approchaient en masses dont la densité et la profondeur augmentaient à mesure que le plateau se rétrécissait vers l'origine de notre promontoire. Je plaçai les trois compagnies en arrière et sur la pente de cette position, de manière qu'elles n'avaient que trois pas à faire pour reparaître au sommet.

En quelques phrases vives, même gaies, je préparai nos soldats à faire vaillamment leur devoir. Les tambours et les clairons reçurent l'ordre d'être attentifs au signal de la charge que je ne tarderais à donner.

Je restai seul avec le commandant Levaillant[1] sur le sommet pour observer les Kabyles. En voyant disparaître le détachement, ils accélérèrent leur marche pour le poursuivre, et, de la hauteur qu'ils croyaient définitivement abandonnée, diriger, sans péril, leur feu sur la longue colonne qui défilait dans la vallée.

Le bouquet de lentisques, derrière lequel nous étions, Levaillant et moi, ne nous cachait pas complètement. Bien que les balles arrivassent en grand nombre, j'attendis que le gros des Kabyles fût à quarante pas et quelques-uns d'entre eux presque sur nous. Me tournant alors vers les compagnies embusquées, je dis sans me presser, mais d'une voix forte : « Voilà le moment venu! Pas de charge, marche! »

Le détachement bondit comme un seul homme, fit une décharge à bout portant sur l'ennemi dont le front, progressivement resserré sur le terrain, n'était plus qu'égal au nôtre et acheva sa déroute à coups de baïonnette.

Cette attaque fut irrésistible, parce qu'elle était imprévue. Elle eût été moins impétueuse et moins franche si nos soldats

1. Était alors chef de bataillon au 2e léger, fit une brillante carrière et commanda une division en Crimée.

n'eussent été placés de manière à ne pas voir, avant le choc, les masses contre lesquelles ils allaient se heurter. Ils furent étonnés de leur victoire en voyant les Beni-Menacer, éparpillés par la fuite, couvrir au loin ce plateau. Beaucoup de morts, entre autres un Berkani, frère du khalifa de la province de Titery, restèrent sur le terrain, avec plus de deux cents fusils.

Je ne poursuivis pas loin un ennemi si nombreux, pour ne pas mettre une trop longue distance entre l'armée et nous. Je la rejoignis dès qu'un bataillon, envoyé à notre secours, eut atteint la position qu'il garda sans être inquiété, jusqu'à l'écoulement de toutes nos troupes.

Nous eûmes douze tués, dont un officier et huit blessés seulement dans ce combat corps à corps, qui me valut les félicitations du duc d'Orléans et même celles du gouverneur, si sobre d'éloges.

Après avoir pris le 15e léger à Cherchell et remplacé les vivres consommés, nous revînmes dans la Mitidja.

Le 11 mai, nous arrivons de bonne heure à Haouch-Mouzaïa et nous bivouaquons près de la grande redoute.

A trois heures, le duc d'Orléans réunit à côté de sa tente les deux généraux de brigade et tous les colonels de la première division. Il nous dit que, pour aller occuper Médéah, le gouverneur a résolu de s'emparer du Ténia[1] de Mouzaïa[2], il nous fait connaître le plan d'attaque et le rôle assigné à chacun de nous. Il nous congédie après nous avoir donné ce qu'il appelle ses dernières instructions.

Elles n'étaient que les avant-dernières, car, sans avoir rien d'utile à ajouter à ce qu'il nous avait déjà dit, il nous fit appeler de nouveau à onze heures du soir, quand j'étais plongé dans un profond sommeil, dont je regrettai l'interruption. Marcheur infatigable naguère, je craignais que l'habitude du

1. Ténia signifie ver. Étroit sentier en zigzag, col (note de Changarnier).

2. Le Tenia de Mouzaïa, défilé particulièrement difficile, coté 1 043 mètres, sur le chemin le plus court et le plus direct entre la Mitidja et Médéah, fut, durant dix ans, le point de friction de toute expédition sur cette ville. On s'y est battu avec acharnement notamment en 1831, 1836, 1838, et surtout en 1840. C'est, avec le Kerkour et le marabout de Sidi-Brahim, calvaires de la colonne Montagnac (1845), l'un des plus émouvants champs de bataille des temps héroïques de la Conquête (1830-1848).

cheval ne m'eût enlevé un peu de la vigueur et de l'agilité nécessaires pour gravir les pentes abruptes qui se dressaient devant nous.

COL DE MOUZAIA

Le 12 mai, aux premières lueurs du crépuscule, nous nous mettons en marche.

Arrivée au plateau, dit du *déjeuner* à dater de cette journée célèbre, la première division se partage en trois colonnes.

Celle de droite, dont le prince royal conserve le commandement, doit suivre la route qui conduit directement au col, mais serait écrasée, si l'ennemi, maître des hauteurs, n'en était préalablement débusqué par les colonnes de gauche et du centre. Après une halte d'une heure, la colonne de gauche, composée du 2e léger, du 24e de ligne et d'un bataillon du 41e de ligne, commence son mouvement. Tout de suite après elle, la colonne du centre, commandée par Lamoricière, se met en marche.

Le prince fait quelques pas dans la direction du Ténia pour céder le plateau à la deuxième division, chargée de contenir les Kabyles et les quinze mille cavaliers de Mohammed-ben-Allal[1] prêts à nous faire bon accueil si les fantassins d'Abd-el-Kader nous repoussent et nous culbutent.

Notre cavalerie se repose sous la protection de la grande redoute et des trois bataillons de la réserve.

Tous les officiers supérieurs et adjudants-majors de la colonne de gauche ont laissé leurs chevaux à la garde de la deuxième division. Duvivier seul a conservé le sien. A deux cents mètres du plateau, la raideur de la pente l'oblige à mettre pied à terre. Il ne peut gravir cette rude montée aussi vite que la colonne dont, à dater de ce moment, je prends la direction.

Une demi-heure après, au moment où les difficultés sérieuses vont commencer, j'arrête la colonne pendant dix minutes pour lui faire prendre haleine et donner au

1. Mohammed-ben-Allal, dit Sidi Embarek, Khalifa à Miliana d'Abd-el-Kader et son meilleur lieutenant.

24e, qui a perdu sa distance, le temps de se serrer sur le 2e léger.

A quelques recommandations courtes et claires sur ce que nous aurons à faire dans les diverses phases du combat, j'ajoute quelques paroles d'encouragement. L'accueil qu'elles reçoivent et la physionomie des soldats m'inspirent la plus grande confiance. Quelques boulets commencent à passer au-dessus de nos baïonnettes.

Nous nous remettons en marche sous une fusillade, qui, de minute en minute, devient plus serrée.

Nous voyons une partie des bataillons, placés sur les positions que la colonne du centre doit aborder, les quitter pour renforcer les points vers lesquels notre colonne se dirige. Lamoricière ne s'en aperçoit pas, car nous gagnons de l'avance sur lui.

Nous franchissons un premier retranchement de peu de relief; quelques soldats se croient déjà maîtres de la position.

Dix minutes après, nous en franchissons un second d'un profil un peu plus fort.

Pour nous couvrir le plus longtemps possible du feu de quatre canons, bien postés par l'ennemi, et du feu de la grande redoute qui couronne la clef de la position, j'en serre de plus près la base.

Ce léger changement de direction nous épargne bien des pertes, sans nous garantir de la fusillade dirigée sur notre flanc gauche.

Un nuage nous enveloppe. J'en profite pour ordonner une petite halte, donner à nos soldats le temps de respirer, et leur adresser encore quelques paroles dignes d'eux et de la circonstance.

Le nuage a passé, nous repartons sous un feu diabolique.

Marchant en tête de la colonne, je me retourne souvent pour indiquer la direction à suivre, j'appelle beaucoup d'officiers, même beaucoup de soldats, par leur nom, et nombre d'entre eux, près de succomber à la fatigue, se relèvent et s'encouragent à ma voix.

J'avais eu tort de douter de mes jambes et de mes poumons, ils suffisent à tout.

Nous achevons de contourner la base de la grande redoute.

Nous retombons, à gauche, dans le ravin dont l'origine aboutit à un petit plateau d'où, à trente ou quarante mètres sur la droite, nous devons trouver la gorge de l'ouvrage où se décidera le sort de la journée.

Près d'atteindre le plateau, nous sommes chargés par l'infanterie sortie de la redoute. Elle nous jette à terre une quarantaine d'hommes, sans arrêter les incomparables soldats épuisés, haletants, mais électrisés qui me suivent.

Nous voilà dans la redoute!

« M. Richard[1], déployez le drapeau du 2e léger. »

(Il avait été roulé autour de la hampe pendant cette difficile ascension. Sur quatre porte-drapeau supplémentaires trois avaient été tués.)

« Les clairons ont-ils encore assez d'haleine pour faire entendre la marche du régiment? »

Ces notes belliqueuses, bien connues de toute l'armée, retentissent.

Quelle était, cinq minutes avant, la situation générale?

La colonne de droite, inquiète en voyant la colonne du centre ne faire aucun progrès, stationnait sur la route, attendant avec anxiété le résultat des mouvements de la colonne de gauche, cachée à ses regards.

A côté du prince royal, le maréchal Valée était immobile, silencieux, les mains croisées sur les fontes de sa selle, et, par la sévérité de son attitude calme, empêchait les bavardages de l'état-major.

La brise de l'est ayant tout à coup apporté plus net et plus fort le bruit du combat, le duc d'Orléans entendit un officier dire à voix basse derrière lui : « Nous reculons! » Il se retourna, ému, vers le gouverneur et lui dit tout haut : « La fusillade se rapproche, la colonne de gauche est repoussée! — Non, c'est l'effet du vent. Silence! »

Cette brève réponse, faite d'un ton fort sec, ôta toute envie de répliquer. Bientôt, la marche du 2e léger se fait entendre.

Le maréchal Valée n'est pas des derniers à la reconnaître; sa physionomie rayonne d'une noble joie : « Voilà, dit-il, le

1. Sous-lieutenant porte-drapeau du 2e léger; il fut décoré pour sa conduite ce jour-là.

2e léger maître des hauteurs. Bientôt, Monseigneur, vous pourrez avancer. »

Revenons à la grande redoute.

En y entrant à la tête du régiment, je m'étais hâté de saisir d'un coup d'œil l'ensemble de la situation.

Comme pour se réunir aux troupes devant lesquelles notre colonne du centre s'était arrêtée, un bataillon et un millier de Kabyles s'en allaient sur une crête qui, partant un peu au-dessous de nous, de notre dôme retranché, et courant horizontalement dans la direction de l'ouest, était évidemment notre route pour gagner le col.

Plusieurs milliers de Kabyles se retiraient, en sens inverse, par la crête de l'est.

Une troisième colonne, presque uniquement composée d'infanterie régulière, descendait les pentes du sud pour gagner, sur la haute Chiffa, un camp que nous avons visité à la fin de 1840.

Cette grosse colonne emmenait les quatre pièces de campagne qui nous avaient canonnés pendant le long et rude assaut.

Elles avaient trop d'avance pour que, même plus nombreux que nous ne l'étions, nous eussions pu essayer de les prendre.

Je ne devais ni compromettre la position conquise, ni oublier le but définitif que nous avions à atteindre.

A mesure que les compagnies rejoignaient les premières entrées dans la redoute, je faisais asseoir nos soldats, qui avaient tant besoin de se reposer et de respirer à l'aise. Chacun était à son rang, prêt à se relever pour le combat.

Quand le dernier peloton eut pris sa place, je remerciai le régiment de ce qu'il avait fait et je l'avertis que je croyais voir, sur notre route, un point que l'ennemi s'apprêtait à défendre, mais d'où ce nous serait un jeu de le chasser.

J'attendais avec impatience le 24e. On aurait difficilement trouvé un homme plus brave que son colonel, mais, quand nous avions dépassé Duvivier pour ne pas marcher à pas de tortue sous le feu et manquer l'assaut, il s'était suspendu au bras de ce colonel. Celui-ci hésita un moment à secouer ce fardeau. Le sentiment du devoir l'emportant sur une complaisance inopportune, le général Duvivier fut confié au 41e

qu'accompagnait une forte section d'ambulance chargée de relever les blessés. Mais le brave Gentil[1], point assez agile pour regagner le terrain perdu, eut le chagrin de voir les vingt-quatre pas qui, au moment du départ, séparaient la tête de son régiment de la queue du nôtre, se changer en un intervalle d'un quart d'heure.

Un officier leste et intelligent le lieutenant Ducrot[2] (aujourd'hui colonel d'un régiment de l'armée de Paris), envoyé par le colonel Gentil, le devança pour prendre mes ordres; je les formulai ainsi : « Vous voilà, je pars. Dites à votre colonel de me suivre avec son premier bataillon, dès que le second sera près d'entrer dans la redoute. Avant de le suivre, son dernier bataillon prescrira au 41e de garder la position jusqu'à nouvel ordre. »

Après avoir marché pendant un quart d'heure, je vis, à notre droite, la colonne du centre, qui, bien que notre mouvement l'eût débarrassée des troupes ennemies, en les prenant à revers, était encore à deux cents mètres au-dessous du point dont elle avait été chargée de s'emparer et sur lequel nous passions en ce moment. Lamoricière me cria : « Changarnier, je vous en supplie, mon cher Changarnier, attendez-moi. »

Sentant combien il serait douloureux pour cette colonne, dont nous avions fait la tâche, d'arriver au Ténia après nous tous, j'eus la bonne camaraderie de répondre : « Montez vite : je prescris au 24e de vous laisser passer entre lui et le 2e léger. »

En atteignant notre route qu'ils coupaient à angle droit, les zouaves purent ainsi prendre rang entre mon dernier peloton, et la première compagnie du 24e. Le reste de la colonne du centre passa après ce régiment.

Nous longeons un petit lac entouré de quelques beaux rochers et de groupes de chênes d'une rare beauté; il est à notre gauche. A droite nous voyons la Mitidja jusqu'aux

1. Gentil, 1789-1852. L'un des plus vaillants soldats de l'armée d'Afrique. Général en 1842, il rentra en France en 1845 épuisé par ses perpétuelles randonnées contre l'émir qu'il traqua sans relâche durant des années.

2. Ducrot, 1817-1882. Fit une brillante carrière, d'abord en Afrique puis sous le second empire. Commandait en 1870 la place de Strasbourg et se distingua durant le siège de Paris à la tête d'un corps d'armée. Il a laissé d'intéressants mémoires. Sa relation de la journée du 12 mai confirme celle de Changarnier.

montagnes des Beni-Menacer, à l'ouest, jusqu'au Sahel d'Alger, à l'est. Au nord sont les collines de Koléah et du tombeau de la chrétienne. Au delà, la mer où nous comptons plusieurs voiles. Ce site est merveilleux, je l'admire beaucoup, tout en marchant, et sans oublier les terres fraîchement remuées qui, de loin, avaient attiré mon attention.

Nous en approchons, après avoir dépassé le lac. C'est une redoute non achevée. Un bataillon en occupe l'intérieur et les glacis. Nous courons à lui. Il se retire après nous avoir mis une trentaine d'hommes hors de combat et en avoir perdu à peu près autant.

Ce combat, fort court, est le dernier.

Nous tournons à droite. Par un sentier très rapide, nous descendons au col.

Un groupe de quinze ou seize cavaliers l'évacue lentement à notre approche. C'est Abd-el-Kader qui, après être resté longtemps en observation, va retrouver ses troupes au rendez-vous assigné sur la haute Chiffa.

Au lieu de nous l'opposer sur d'autres points où il eût été plus utile, il avait affecté à la défense directe du col un corps d'infanterie qui, sans avoir combattu, avait dû se retirer en nous voyant maîtres des positions dominantes.

L'émir regrettait sans doute amèrement que les combats du 31 décembre et du 29 janvier[1] eussent enlevé à ses fantassins la confiance et l'entrain dont, heureusement pour nous, ils manquèrent le 12 mai.

Je place quelques postes sur le côté sud, puis je fais serrer en masse le régiment sur le petit plateau compris entre les deux issues du col. A mesure que les compagnies arrivent, elles forment les faisceaux et se reposent. Je m'assieds à l'entrée du côté du nord.

Après le 2e léger viennent les zouaves. Lamoricière s'assied à ma gauche. Le gouverneur et le duc d'Orléans arrivent presque aussitôt et nous félicitent.

Dans le tableau d'Horace Vernet[2], nous sommes rangés coude à coude, Duvivier, Lamoricière et moi. Je suis étrangement défiguré et vieilli. Quinze ans après, je me sens en

1. Combats de l'oued El-Alleg et de l'oued El-Kebir dans la Mitidja.
2. Aujourd'hui au musée de Versailles, dans la galerie d'Afrique.

pleine possession de mes forces et n'ai pas cet air délabré.

La vérité est que le colonel du 2e léger était au col une demi-heure avant Lamoricière, triste de son échec, et trois heures avant Duvivier, dont les jambes avaient trahi l'intrépidité. Plusieurs milliers de survivants du 12 mai le savent bien.

Les quatre cinquièmes des pertes de l'armée furent supportées par le 2e léger, dont plus du tiers, tués ou blessés, jalonna sa route. Son colonel ne fut pas blessé, mais huit balles déchirèrent ses vêtements et ses épaulettes. Le plus maltraité après nous fut le 24e.

Les Zouaves, marchant en tête de la colonne du centre, n'échouèrent pas sous un feu bien meurtrier. Ils perdirent deux tués et six blessés.

Tandis qu'une partie de la nombreuse cavalerie de Sidi Mohammed ben Allal Embareck observait la nôtre, restée campée sous la redoute de Haouch-Mouzaia, ce vaillant khalifa, posté avec dix mille chevaux et quelques Kabyles sur les pentes, relativement faciles, qui entourent le plateau du déjeuner, avait entretenu avec notre seconde division une fusillade qui nous mit un certain nombre d'hommes hors de combat, entre autres les généraux Marbot[1] et de Rumigny, qui reçurent des blessures plus incommodes que dangereuses.

Nos pertes totales dépassèrent celles de l'ennemi mais son échec moral fut très grand.

La dépêche télégraphique du préfet maritime à Toulon, insérée dans *le Moniteur* du 22 mai, est une fable d'un bout à l'autre. Aucun prince n'a chargé *le sabre au poing*, ni d'aucune façon.

La journée du 12 mai mit le sceau à la réputation du 2e léger

1. Baron Marcellin de Marbot, 1782-1854. Engagé en 1799 aux hussards, il fit ses premières armes au siège de Gênes comme aide de camp de son père ; prit une très brillante part à toutes les campagnes de l'Empire et, à partir de novembre 1812, commanda un régiment de cavalerie légère. Exilé durant la Restauration, réintégré en 1830 et promu maréchal de camp, il fut, durant douze ans, l'aide de camp du Prince royal. Gascon de naissance et de tempérament, ses célèbres mémoires doivent être consultés avec précaution. Il n'empêche que Marbot *totalisa douze blessures de guerre dont sept à l'arme blanche* et figure pour cent mille francs sur le Testament de Sainte-Hélène. *Témoins.*

et me fit longtemps désigner chez les Arabes par le surnom de Bou-Ouen-Fouf. L'homme du pic, l'homme du sommet.

Pendant que la première division se repose au Ténia et sur les hauteurs dominantes les 13, 14 et 15 mai, la deuxième division et la réserve conduisent nos blessés à Bélida[1] et ramènent, du camp supérieur, un grand convoi de vivres et de munitions.

Après avoir confié à trois bataillons la garde du col, l'armée bivouaque le 16 mai au bois des Oliviers.

Le 17, nous occupons Médéah, après avoir facilement débusqué douze ou quinze cents hommes qui avaient fait semblant d'en défendre les approches. Abd-el-Kader nous avait montré beaucoup de troupes sur les hauteurs du Nador[2] mais n'en était pas descendu pour nous offrir le combat.

Séjour le 18 et le 19 sous les murs de Médéah, où le gouverneur établit une garnison de quinze cents hommes sous les ordres de Duvivier. Je remplaçai ce général dans le commandement de la seconde brigade de la première division.

Le 20 mai, l'armée quitte Médéah de très bonne heure, pour rentrer dans ses lignes, prendre quelques jours de repos et renvoyer les princes en France.

La première division marche en tête. Elle a déjà dépassé les mines de cuivre quand la deuxième est vigoureusement attaquée au bois des Oliviers.

Le 17e léger, que son colonel a trop étendu, éprouve des pertes considérables. Il se replie sur le 15e léger qui, récemment venu de France, n'a pas l'aplomb des vieux Africains. L'ennemi les refoule sur la deuxième division. Celle-ci ne s'arrête et ne tient bon qu'après s'être serrée sur la première à peu de distance du col.

La nuit mit fin à ce combat où Abd-el-Kader, prodigue de sa personne, sut relever le moral de son armée.

Les Kabyles retrouvèrent leur ténacité habituelle et plusieurs bataillons réguliers, électrisés par l'exemple de leur sultan, firent preuve d'une rare vigueur.

Nos pertes dépassèrent celles de l'ennemi.

Les journaux de l'opposition attribuèrent à deux causes

1. Blida, Belida était l'orthographe euphonique usitée au début de la conquête.
2. Nador, plateau élevé qui dominait la piste allant du Tenia à Médéa.

les difficultés de cette journée qu'ils représentèrent, à tort, comme une défaite.

« Le déjeuner du gouverneur a duré une heure et demie.

« Il n'a pas employé à propos la première division, parce que son chef, le prince royal, était souffrant. »

La première accusation est calomnieuse, le sobre maréchal n'a pas employé plus d'une minute à prendre debout une tasse de thé. La seconde est fondée.

Le 21 mai, nous nous arrêtons près de la redoute de Haouch-Mouzaïa pour reprendre le personnel et le matériel que nous y avons laissés.

Le 22 mai, l'armée bivouaque autour du camp supérieur. Le 2e léger rentre dans ses baraques.

Le 23, pendant que j'étais dans la mienne, tout occupé des travaux administratifs, si nombreux pour les chefs de corps au retour des expéditions, je reçus la visite de M. Bertin de Vaux, officier d'ordonnance du duc d'Orléans et l'un des principaux propriétaires du Journal des *Débats*.

— Avez-vous lu, — me dit-il, — les *Débats* qui ont paru depuis le commencement de la campagne?

— J'ai bien autre chose à faire.

— Vous y trouverez une lettre scandaleuse par laquelle le colonel de Bourjolly[1] se plaint que le rapport officiel du combat d'Oued-Lalleg fait une trop grande part d'éloges au 2e léger et une insuffisante au 1er de chasseurs. Permettez-moi, mon colonel, de vous engager, quelle que soit votre mauvaise humeur, à ne pas écrire dans les journaux. On y perd toujours quelque chose de sa considération. N'oubliez pas que c'est moi qui vous le dis.

Ces mots, prononcés avec une certaine tristesse, me touchèrent.

Après une conversation d'un quart d'heure sur d'autres sujets, M. Bertin de Vaux, prêt à sortir de ma baraque, me dit :

— Vous ne voyez pas assez souvent mon prince.

— Je ne suis pas courtisan, surtout des princes qui n'ont pas l'air bienveillant pour moi.

1. Le Pay de Bourjolly, 1791-1865, chef d'escadron en 1815, réintégré en 1830 puis envoyé en Afrique, il fut avec Jusuf, Tartas, Tempoure, Morris, l'un des plus brillants cavaliers de l'épopée algérienne.

Le 24 mai, le duc d'Orléans et le duc d'Aumale prennent congé de l'armée.

Fin courtisan, persuadé qu'il y a plus à gagner à la fréquentation des princes qu'aux coups de fusil tirés loin d'eux, Lamoricière s'embarque avec le duc d'Orléans, sous le prétexte donné par ce prince au gouverneur que le colonel des zouaves l'aidera à éclairer le ministère du 1er mars[1] sur les intérêts de l'Algérie. Le maréchal Valée ne crut pas pouvoir refuser au prince ce compagnon de voyage, mais lui dit que l'armée serait étonnée du départ du colonel dont le régiment faisait une campagne très active.

Nous ne pouvons mieux terminer le récit de cet épisode inédit des Mémoires militaires de Changarnier, que par la publication, également inédite, de sa confirmation par un témoin illustre entre tous, le maréchal Pélissier, duc de Malakoff, alors gouverneur général de l'Algérie. Voici ce qu'il écrivait à vingt-trois ans de là au héros de la journée du 12 mai 1840, retiré à Autun sa ville natale :

Alger, 12 mai 1863.

Mon cher et bon Général, s'il vous en souvient, et il doit vous en souvenir, à pareil jour, il y a de cela vingt-trois ans, nous opérions la glorieuse ascension du Tenia de Mouzaïa.

Le Duc d'Orléans disait à Changarnier, qui avait sa si belle part dans la journée, qui avait sa tunique criblée de balles, les épaulettes labourées de projectiles : « Nous boucherons les trous avec des étoiles. »

Cet héroïque soldat avait onze mois de grade et les étoiles sont venues réparer ces glorieuses entailles... et puis ces étoiles ont filé sans que leur éclat fût altéré!... Grand Dieu, que vous êtes impénétrable dans vos desseins...

Au revoir, vieux camarade et ami, je vous embrasse cordialement.

MARÉCHAL PÉLISSIER, duc de Malakoff[2].

OCCUPATION ET PREMIER RAVITAILLEMENT DE MILIANA

Du 23 mai au 3 juin, les troupes se reposent au camp sépurieur, à Bélida, Bou-Farik et Douéra.

1. Ministère Thiers, successeur de Soult.
2. Comme les mémoires, cette lettre nous a été communiquée par M. Théodule de Fontenay-Changarnier.

Le 4 juin l'armée se concentre autour du camp supérieur où le maréchal Valée arrive à dix heures du matin.

Il me mande aussitôt pour parler des prochaines opérations.

A l'issue de cet entretien, je rencontre le lieutenant-général Schramm, le maréchal de camp d'Houdetot, le colonel de Bellonnet, du génie, et mon lieutenant-colonel.

Pendant que nous causons tous les cinq, assez près de la fenêtre sur laquelle le gouverneur s'est accoudé pour voir arriver la cavalerie, deux mains se placent doucement sur mes yeux et une voix flûtée dit à mon oreille : « Devinez. » Je ne devinais pas du tout l'auteur de cette plaisanterie d'écolier, peu en harmonie avec mes habitudes, avec mon âge, moins encore avec l'âge des hommes dont j'étais entouré, quand, les mains s'étant retirées, je me retourne et me trouve en face du colonel de Bourjolly. Ma physionomie s'étant rapidement assombrie, il me dit doucereusement :

— J'espère que ma plaisanterie n'a pas offensé mon cher camarade?

— Je ne suis pas le camarade d'un menteur et d'un fourbe.

Le maréchal Valée se retire au fond de sa baraque, Schramm et les autres font un pas en arrière. Le colonel de Bourjolly, balbutiant de colère, s'écrie :

— Vous me rendrez raison.

— C'est bien mon projet, je vais vous attendre au « bois sacré » avec deux témoins. Venez nous rejoindre avec les vôtres.

Je prie mon lieutenant-colonel de placer une douzaine de factionnaires aux abords du bois sacré, avec ordre de n'y laisser pénétrer personne, sauf le colonel de Bourjolly et ses témoins.

Avec le commandant Levaillant, portant une bonne épée, pareille à la mienne, je vais rejoindre le lieutenant-colonel Drolenvaux.

Je me promenais depuis peu de minutes avec ces deux officiers et je venais de leur recommander de n'engager aucune conversation, quand mon adversaire arriva avec son lieutenant-colonel, M. Morris[1], et le chef d'escadron Delhorme.

1. Morris, 1803-1867, fut lui aussi l'un des grands cavaliers d'Afrique; Changarnier, un peu atrabilaire durant son exil, l'enveloppe dans l'aversion qu'il avait pour Bourjolly son colonel.

Dès que nous eûmes échangé un salut, M. Morris me dit, en souriant et d'une voix calme :

— Eh bien, mon colonel, vous voulez donc mettre aux prises ce brave 2e léger, que nous aimons tant, et le 1er de chasseurs, ces deux régiments qui ont toujours si bien vécu ensemble?

— Pas de divagations, j'ai beaucoup contribué à faire bien vivre le 2e léger avec tous les régiments de l'armée. Je ne viens pas le mettre aux prises avec le 1er de chasseurs, mais j'ai fait à votre colonel un compliment fort rude, et je suis ici pour lui donner satisfaction par les armes.

J'ôte mon uniforme, le commandant Levaillant présente les deux épées à M. de Bourjolly, en le priant d'en choisir une.

Il n'en accepte aucune et, faisant un pas vers moi, il me dit :

— Je ne méconnais pas l'origine de tout ceci. C'est ma lettre aux *Débats*. Je voudrais ne l'avoir pas écrite, et je prie ces trois messieurs de croire que je suis plein de respect pour le 2e léger.

— Ces messieurs et moi, nous ne pouvons exiger davantage.

Après cette courte réponse, faite d'un ton poli, je remets mon habit. Nous saluons tous les trois et nous nous retirons sans avoir accepté les mains à demi tendues vers nous.

M. de Bourjolly n'est pas un poltron. Il a du courage, sinon de conscience et de raisonnement, du moins de tempérament, mais il attendait un nouveau grade et, pour ne pas le compromettre, il se résigna à un affront.

Tant que mon quartier général a été aux Tuileries, M. de Bourjolly m'a courtisé fort assidûment, mais en vain, pour obtenir le gouvernement de l'Algérie. Depuis qu'il est sénateur, mes amis racontent volontiers l'anecdote du bois sacré[1].

Le 5 juin, nous quittons le camp supérieur. La campagne d'été commence.

Abd-el-Kader a aussi donné un peu de repos à ses troupes. Dès le 21 mai, les Kabyles et la plupart des cavaliers ont été renvoyés dans les tribus.

1. Dans ses souvenirs d'Algérie, publiés par le comte G. de Miribel, le maréchal de Mac-Mahon narre la querelle qui brouilla les deux brillants soldats (*Revue des Deux Mondes* du 1er août 1930, p. 633). Sa version est à rapprocher du récit de Changarnier.

Deux bataillons, sous les ordres de Berkani, observent Médéa. D'autres bataillons pressent la rentrée des impôts et le recrutement, devenus moins faciles.

Avec le reste des bataillons disponibles, l'Émir est à Miliana, qu'il sait menacée et d'où il évacue, sur Taza, les poudres, les armes confectionnées et l'outillage des fabriques.

La cavalerie régulière campe dans la vallée du Chélif, en vue de Miliana.

Nous traversons la Mitidja, puis les montagnes de Beni-Menad, harcelés, d'assez loin, par les habitants de la contrée.

Sur le terrain découvert du Gontass et de la vallée du Chélif, huit ou neuf cents chevaux nous suivent sans s'engager.

Le 8 juin, nous entrons avec précaution dans le défilé, long de sept kilomètres, qui, de la vallée du Chélif, conduit à Miliana.

Le maréchal Valée prend d'excellentes dispositions pour attaquer cette ville, mais Abd-el-Kader, n'ayant pas cru le moment opportun pour convoquer les Kabyles et réunir là toutes ses troupes réglées, l'abandonne après y avoir mis le feu. Depuis vingt-quatre heures au moins, les habitants s'étaient retirés.

Le gouverneur établit quatorze cent cinquante hommes à Miliana.

Pendant les journées du 9, du 10 et du 11 juin, le corps expéditionnaire aide cette garnison à relever les remparts et à réparer les maisons épargnées par l'incendie.

Le 12 juin, l'armée se remet en marche. A la sortie du défilé, deux mille Kabyles, deux bataillons et quinze cents chevaux attaquent ma brigade, qui se retourne et les malmène.

Constamment observés par la cavalerie ennemie, qui s'est renforcée, nous traversons le Djendel, l'Ouamri et, après être passés en vue de Médéah, laissée notre à droite, nous établissons notre bivouac, le 14, un peu après midi, au bois des Oliviers. Une heure avant d'y arriver, pendant que l'armée faisait une dernière halte, un aide de camp vint me chercher, à l'arrière-garde, de la part du gouverneur.

Je le trouvai assis sur une natte avec tous les généraux et M. de Salles, son gendre et son sous-chef d'état-major, formés en cercle.

Après m'avoir fait asseoir entre lui et le maréchal de camp de Lahitte[1], le gouverneur me dit :

— Vous nous voyez causant de ce qu'il convient de faire demain. Nous avons vu tout à l'heure un gros corps d'infanterie monter, du bois des Oliviers, dans la direction du col. Nous l'avons suivi longtemps avec nos lunettes, puis il a disparu près des mines de cuivre, dans la partie du défilé cachée à nos regards. Abd-el-Kader va, sans doute, défendre le col. Comment devons-nous l'attaquer? Donnez-moi votre opinion.

— J'étais loin de vous, monsieur le maréchal, je n'ai pas vu cette infanterie. Puisque vous croyez qu'elle va défendre le col, je n'hésite pas à dire que nous devons l'attaquer de nuit.

— La nuit! — s'écrie le bon d'Houdetot, pendant que les autres généraux donnent des signes du plus grand étonnement.

— Oui, mon général, la nuit. En admettant que le côté sud n'ait pas été fortifié depuis notre passage, je ne le tiens pas pour facile à forcer, l'ennemi ayant acquis, à ses dépens, une certaine expérience dans la défense de ces positions.

» Pour aborder les points culminants, par où passerons-nous?... Par là, sans doute, par là, par là. (Et j'indiquais du doigt les directions, en ajoutant des explications inutiles à relater ici.)

» Voyez quels longs détours à suivre. Voyez quels intervalles, voyez quelles déchirures profondes sépareront nos colonnes. Sur l'une d'elles, Abd-el-Kader, maître des hauteurs, pourra réunir toutes ses forces, puis les reporter contre une autre.

» Nos troupes, si justement confiantes en elles-même, surmonteront, j'en ai le ferme espoir, tous les obstacles. Mais au prix de quels sacrifices! Et sans faire de mal à l'ennemi, qui se retirera à son heure quand le jeu commencera à lui déplaire.

— Mais, mon cher Colonel, — dit le général Schramm, — comment se retirera-t-on la nuit de ces montagnes si difficiles?

1. Vicomte de Lahitte. Officier général dès la Restauration, il avait commandé très brillamment, en 1830, l'artillerie de l'expédition d'Alger, mais était tenu en disgrâce par la monarchie de Juillet pour ses opinions légitimistes.

— Elles me semblent, en effet, tellement difficiles que, pour ne pas nous y compromettre, je propose une attaque de nuit par une seule colonne qui suivra la route, plus large, vous le savez, que celle du côté du nord.

» Arrivée au point où l'intendance avait établi son parc, la colonne se bifurquera pour aborder le col et par les pentes faciles situées en face du ravin servant de limite aux Soumatha et aux Mouzaïa, et par l'entrée ordinaire, où sera la principale résistance.

» Arrivés à petite distance, nous nous jetterons en avant tête baissée, sans tenir compte des coups de canon, ni des coups de fusil et sans riposter avant d'avoir joint l'ennemi corps à corps.

» Si, comme vous le croyez, un gros corps d'infanterie régulière est établi sur le plateau compris entre les deux issues du col, nous en tuerons ou prendrons la moitié, un quart se cassera bras et jambes dans les ravins, toutes les armes nous resteront, et nous aurons beaucoup avancé la guerre, sans avoir éprouvé le quart des pertes que nous coûterait une attaque de jour.

— Mon cher Colonel, — dit le général de La Hitte, — qu'arrivera-t-il si le chef de notre colonne est tué?

—La colonne s'en apercevra moins vite la nuit que le jour. Si elle a été bien lancée, si les instructions préalables ont été bien données, la mort de son chef ne l'arrêtera pas, et il sera promptement remplacé.

» Dans une affaire de nuit, monsieur le maréchal le sait mieux que personne, toutes les chances sont en faveur des troupes qui ont le plus d'ordre et de discipline. Nous connaissons le terrain, nous savons où nous devons aller, où nous devons nous arrêter. Figurez-vous l'impression produite par notre attaque inopinée, en pleine nuit, sur les Arabes, parfois intrépides, mais dont le calme, la cohésion, la docilité, au commandement ne sont pas les qualités principales. Ils nous croiront partout où nous ne serons pas. Ils feront une décharge qui ne pourra nous arrêter, et je suis persuadé qu'ils n'en feront pas une seconde.

Le maréchal Valée, qui avait écouté en silence, se lève et me dit : « J'adopte votre avis. Vous conduirez cette opéra-

tion. Venez me trouver quand vous aurez établi vos troupes au bivouac. »

A quatre heures du soir, après avoir pris les ordres du gouverneur pour la composition de ma colonne, je réunis en un cercle sur cinq rangs, tous les officiers et sous-officiers des six bataillons désignés pour marcher sous mes ordres.

En peu de minutes, j'expose clairement tous les détails de l'opération, l'ordre de marche, l'entrée dans le col, la tâche de chaque bataillon si nous y trouvons l'ennemi, le point où chacun doit diriger ses efforts, la limite de la poursuite.

Après deux minutes de silence, je répète toutes mes instructions, sans les changer, sans les compliquer d'un mot inutile, puis j'invite ceux qui ne seraient pas sûrs d'avoir tout compris à me demander des éclaircissements.

Après deux minutes de silence général : « Transmettez mes instructions à tous les soldats, il importe que chacun sache bien ce qu'il a à faire. Au revoir, à dix heures et demie. Rompez le cercle. »

Toute l'armée voulait faire partie de cette colonne. Le maréchal Valée et moi nous fûmes assiégés de sollicitations, mais six excellents bataillons étaient suffisants, et il importait de ne la pas trop dégarnir pour certaines éventualités.

Pour arriver au col, sans nous presser, deux heures avant la première prière des musulmans, nous nous mîmes en marche à onze heures du soir dans l'ordre suivant :

Un sergent et huit carabiniers du 2e léger.

Le colonel Changarnier et le lieutenant-colonel Regnault (général de brigade tué dans les rues de Paris en 1848) commandant les zouaves, en l'absence de Lamoricière.

J'avais permis au lieutenant-colonel Regnault, vaillant officier, déjà un peu fatigué, de rester à cheval comme moi.

Tous les autres officiers supérieurs avaient reçu l'ordre de laisser leurs chevaux au convoi pour ne pas allonger la colonne et n'être pas trop en prise au feu de l'ennemi.

Derrière le colonel Changarnier et le lieutenant-colonel Regnault venaient deux bataillons de zouaves en colonne par section sans intervalle d'une section à l'autre.

Après les zouaves, trois bataillons du 2e léger, sans intervalle entre leurs sections.

A trois cents mètres en arrière, un bataillon du 24e escortant plusieurs chirurgiens, beaucoup d'infirmiers, beaucoup de civières.

Les mulets, dont le chargement a été déposé à Miliana et qui ne quitteront le bivouac qu'avec le gouverneur, porteront les sacs des sous-officiers et des soldats.

Mon mouchoir élevé en silence servait de signal pour s'arrêter, s'asseoir, puis repartir. Il n'était vu que des hommes les plus voisins de moi, mais leur mouvement se propageait en une demi-minute jusqu'à la queue de la colonne, tant chacun était attentif.

Après le dernier coude de la route, elle s'élargit et atteint à peu près le niveau du col, distant encore de six ou sept cents mètres. Nous formons les pelotons.

Tout de suite après cette opération exécutée lestement et dans le plus profond silence, deux nuages passèrent au-dessus de nos têtes, quoique la nuit fût sereine. Ils étaient vivement colorés par le reflet de grands feux. Plaçant l'index de ma main gauche sur le bras droit du lieutenant-colonel Regnault, je l'élevai ensuite dans la direction de ces nuages. Regnault comprit ma pensée et me dit tout bas, comme en sifflant : « Oui, ils y sont. » La nuit, cette manière de parler est très distincte et ces quatre mots, les seuls qui aient été prononcés pendant notre marche, gagnèrent, comme une traînée de poudre, jusqu'à la queue de la colonne, qui, tout entière, fit un mouvement de pression en avant... Chers et admirables soldats, que ne suis-je encore avec vous!

Un peu plus loin, au point qu'avait occupé l'intendance le 12 mai, Regnault mit pied à terre et ses deux bataillons firent tête de colonne à gauche pour monter, en se redressant ensuite à droite, la pente courte et assez facile par où je leur avais prescrit d'aborder l'intérieur du col. Je me mis à la tête du 2e léger à qui j'avais réservé l'honneur de l'attaque, plus périlleuse, par la route même. Après que j'eus un peu ralenti ma marche afin que les deux attaques fussent simultanées, nous approchions du but, quand deux coups de feu, partis du col, n'ayant été ni répétés, ni suivis d'aucun tumulte, m'enlevèrent l'espoir de trouver là l'ennemi.

Les distances avaient été calculées avec tant d'exactitude

que le 2e léger et les zouaves abordèrent en même temps les positions assignés à chacun de ces corps.

Nous ne trouvâmes que le maigre feu d'un très petit poste de Kabyles qui s'était enfui à notre approche. Les nuages n'avaient pas été colorés par ces trois ou quatre tisons, mais, comme nous l'apprîmes le lendemain, par notre grande meule de foin d'Haouch-Mouzaïa que de hardis batteurs d'estrade avaient incendiée.

Instruit par le silence non interrompu de la nuit que j'avais occupé les hauteurs sans résistance, le gouverneur mit, au point du jour, le convoi en marche et le suivit avec le gros de ses troupes.

J'allai au-devant de lui, escorté de deux compagnies d'élite de mon régiment, et je le trouvai un peu au-dessus des mines de cuivre, retenu par le bruit d'une fusillade annonçant un commencement d'engagement à l'arrière-garde. Après lui avoir rendu compte très succinctement de ma mission, je rejoignis mes deux compagnies. Conformément à mes ordres, elles avaient formé les faisceaux et se reposaient sur le côté de la route. Fatigué, je me couchai, en abritant ma tête des ardeurs du soleil sous un buisson, et ne tardai pas à m'endormir.

COMBAT DU 17 JUIN

Après une heure et demie de profond sommeil, j'en fus tiré par un aide de camp du maréchal Valée, le capitaine Lebœuf[1] (aujourd'hui général de brigade à l'armée d'Orient). Il me dit que le gouverneur me demandait en hâte, puis il ajouta tout bas : « Ça va mal à l'arrière-garde. »

Je fus bientôt auprès du gouverneur. Il faisait mettre en batterie quatre pièces de montagne contre trois bataillons réguliers et un gros corps de Kabyles qui menaçaient notre flanc droit : « On ne fait là-bas — me dit-il — que des sottises. Courez donner à tout une meilleure allure. »

Refuser était impossible, et je n'en avais certes pas le désir; prendre le commandement là où il y avait deux géné-

1. Il s'agit ici du futur maréchal du Second Empire, ministre de la Guerre en juillet 1870.

raux et où tous les colonels, sauf Bedeau, étaient plus anciens que moi, n'était pas facile.

Je courus vers les troupes engagées. Avant mon arrivée près d'elles, une longue file de blessés accompagnés d'hommes empressés à les secourir, comme il s'en présente tant quand une affaire prend une mauvaise tournure, m'avait prouvé la justesse du mot de Lebœuf, excellent officier que j'aime.

En abordant le général d'Houdetot, je lui dis : « Ne pensez-vous pas que ce mamelon, à notre gauche, n'est pas suffisamment occupé? Deux bataillons du 17e léger qui ne sont bons à rien, là où on les a placés, nous tranquilliseraient sur ce point important et en descendraient par la belle pente de l'est quand nous prendrons l'offensive... C'est sûrement contre votre intention que le colonel Rambaud a mis son 48e... Pourquoi le 23e se replie-t-il sans nécessité?... »

Tous mes avis furent acceptés et suivis, sans que j'eusse fait mention de la mission que le maréchal Valée venait de me donner. Mes deux compagnies d'élite firent croire à la présence du 2e léger. Ce numéro et mon nom volèrent de bouche en bouche, et les troupes, naguère flottantes et indécises, retrouvèrent leur énergie sous une bonne impulsion.

Un mouvement heureux, dont je pris la tête avec mes braves carabiniers[1], sépara du gros de l'armée ennemie un corps de Kabyles et trois bataillons, les rejeta au fond d'un ravin où ils furent très maltraités par notre fusillade et la batterie du gouverneur, puis un retour offensif général, faisant subir à l'ennemi des pertes considérables, le ramena en grand désordre au bois des Oliviers.

Nous terminâmes ainsi par un beau succès ce combat du 15 juin, aussi tristement commencé que celui du 20 mai. Nos troupes atteignirent le col sans plus entendre un coup de fusil.

Le 16 juin, l'intendance et tous les mulets, escortés par le général de Blanquefort, quelques bataillons et la cavalerie, emmènent nos blessés et nos malades à Bélida et vont chercher au camp supérieur une grande quantité de vivres et de munitions.

1. En ce temps, les compagnies de carabiniers de l'infanterie légère équivalaient aux grenadiers de la ligne et ne se servaient pas plus de carabines que ceux-ci de grenades. (*Note de Changarnier.*)

En attendant le retour du convoi, ma brigade se repose dans un des plus beaux lieux de la création, sous de frais ombrages, près du petit lac qui lui est bien connu depuis le 12 mai.

Le 19 juin, à huit heures du matin, j'étais assis, un livre à la main, sur le gazon de la berge nord de notre haute vallée. J'interrompais de temps en temps ma lecture pour considérer le long serpent de troupes et de mulets de bât, qui, sous les ordres du général de Blanquefort, montait lentement les rampes sinueuses de l'Atlas, et je calculais le moment où, sa queue étant près d'atteindre le col, j'aurais à me mettre en marche pour le couvrir jusqu'au bois des Oliviers, quand le capitaine de Chanaleille (aujourd'hui colonel d'un régiment d'infanterie, alors officier d'ordonnance du gouverneur) arrive tout essoufflé auprès de moi et me dit : « Le maréchal désire vous entretenir, dès que vous aurez remis au plus ancien colonel le commandement de votre brigade que vous reprendrez à son passage par le col. »

Après avoir donné rapidement mes instructions à mon ami le colonel du 24e, je partis à pied avec le capitaine de Chanaleille, me faisant suivre de mes chevaux pour qui la descente était plus difficile que pour nous.

Dès que j'abordai le gouverneur, il pria M. de Salles de nous laisser seuls et de donner des ordres pour empêcher de nous approcher. Il me fit asseoir sur une cantine voisine de celle qui lui servait de siège, puis me dit avec beaucoup de calme : « Tous les colonels dont les régiments sont à proximité, tous les généraux sont venus successivement me représenter que, dans l'état d'épuisement de nos troupes, la continuation des opérations, sous les accablantes chaleurs de l'été, en présence d'un ennemi nombreux et acharné, pouvait faire prévoir un désastre. Qu'en pensez-vous?

— Avant de vous répondre, monsieur le maréchal, permettez-moi de vous faire une question. Combien avez-vous laissé de vivres à Miliana?

— Pour quarante-cinq jours.

— Les vivres ont été déposés le 9. Dix jours sont donc déjà consommés. Nous ne pouvons attendre que la garnison soit réduite à sa dernière ration de biscuit, et il est facile de cal-

culer que, si nous reculons des vingt-cinq lieues déjà faites et qui seront à refaire, vous serez obligé de réunir l'armée et de la remettre en marche après un repos strictement suffisant pour détendre les nerfs de nos soldats, sans les délasser.

» Figurons-nous l'état de la garnison de Miliana, à laquelle il est impossible de faire passer une lettre, lorsque l'époque où, sur votre promesse, elle compte être visitée et approvisionnée, sera passée.

» Allons à elle au jour dit, monsieur le maréchal. Nos soldats ont souffert, mais ils sont en haleine et, comme on dirait à l'hippodrome, entraînés. Quand on leur aura dit qu'il s'agit du salut de leurs camarades, ils useront leurs jambes jusqu'aux genoux.

— L'occupation de Cherchell, de Médéah, de Miliana, le feu de l'ennemi, la fatigue et les privations ont bien réduit notre effectif. Abd-el-Kader a encore bien du monde et ce long convoi ne sera pas un petit embarras.

— Oui, monsieur le maréchal, ce convoi est bien embarrassant; néanmoins, vous avez encore assez de troupes pour cette opération nécessaire.

— Je vais monter à cheval. Attendez ici votre brigade. Aussitôt que vous l'aurez mise au bivouac, venez me trouver, et, jusqu'à ce moment, réfléchissez à tout ceci.

A quatre heures, dès que mon dernier bataillon eut formé les faisceaux, j'allai au gouverneur. Il était debout devant sa tente et, à mon approche, il me dit :

— Êtes-vous toujours dans la même opinion?

— La réflexion l'a confirmée.

Après être revenu brièvement, mais avec une certaine chaleur sur les points principaux de mon argumentation, je terminai ainsi :

— Vous avez encore assez de troupes pour passer partout et, si Abd-el-Kader vous barre le chemin, vous le battrez.

» Mon estomac et mes entrailles m'ennuient, — reprit le gouverneur avec une certaine tristesse, — et je serai obligé de rester à Médéah pour régler le système de fortification que Duvivier veut trop développer.

Inquiet et attristé en pensant que l'armée allait être confiée au lourd major général, je répondis :

— Sans compliment, nous vous regretterons, monsieur le maréchal, mais nous seconderons si énergiquement le général Schramm que...

— Est-ce que je pense à lui? C'est vous qui commanderez!

Enchanté, mais bien surpris, je ne pus m'empêcher de répondre : « Que ferez-vous d'une demi-douzaine de généraux qui seront furieux? »

Donnant alors un libre cours à la colère qui, depuis le matin, s'amassait dans son cœur, et substituant à son langage habituel, aussi pur qu'élégant, un langage plus vif que celui de Vert-Vert perverti par les dragons, le maréchal Valée s'écria : « Je me... moque bien de f... f... de ces... cuistres, qui, les uns après les autres, ont essayé de me faire partager leur peur.

» C'est vous qui comprenez ce qu'il faut faire, c'est vous qui avez la résolution nécessaire, c'est vous qui commanderez! »

Et, me tournant le dos, il entra dans sa tente.

Je me retirai le cœur plein d'une joie mêlée de l'inquiétude qu'une décision prise en dehors de toutes les règles ne fût pas maintenue. Ma nuit fut fort agitée.

Le 20, nous étions de bonne heure sous les murs de Médéah.

Le 21 juin, à cinq heures du matin, un ordre du jour annonça à l'armée que, le lendemain, le colonel Changarnier prendrait le commandement d'un corps composé de...

La récapitulation comprenait tous les régiments sans exception. Pour ceux dont les colonels étaient plus anciens que moi, et c'était le plus grand nombre, l'ordre du jour disait : « Tel régiment fournira tant de bataillons commandés par le lieutenant-colonel et forts de ... » Le chiffre prescrit était précisément égal à celui des hommes vraiment valides, de sorte que les colonels de ces corps et tous les généraux restèrent à Médéah avec les hommes malingres, fatigués, et j'eus, sans aucune non-valeur, cinq mille baïonnettes excellentes, six cents chasseurs d'Afrique, huit pièces de montagne et deux compagnies du génie.

Quand j'allai remercier le gouverneur, il me dit :

— Duvivier a, dans la ville, des espions, qui, probablement, servent les deux côtés opposés; ce sont les mieux

informés et les meilleurs. Ces espions affirment qu'Abd-el-Kader a reçu des renforts avant-hier et hier. Cela ne modifie-t-il pas vos idées?

— Non, monsieur le maréchal.

Je le vis encore une fois dans la journée pour lui rendre compte de mes dispositions préliminaires.

Tout était prêt. J'avais indiqué l'ordre de marche et l'heure du départ. Croyant n'avoir plus qu'à me reposer jusqu'au lendemain matin, je m'étais endormi tout de suite après le coucher du soleil, mais, à dix heures du soir, un officier vint me chercher de la part du gouverneur. Je le trouvai debout dans sa tente, entouré du lieutenant-général Schramm, du lieutenant-colonel de Salles et de quatre aides de camp.

Il me dit lentement avec une certaine solennité : « Il paraît certain que Miloud-ben-Arrach a amené des renforts de l'ouest à Abd-el-Kader. Vous rencontrerez probablement l'ennemi à une lieue d'ici. S'il est tellement nombreux que le succès de votre opération vous semble compromis, revenez et vous serez bien reçu; j'ai voulu vous en donner l'assurance en présence de ces messieurs. Vous serez reçu avec l'estime et l'affection que je vous ai vouées et que je vous conserverai toute ma vie. »

Je m'inclinai profondément devant ce noble vieillard, je le remerciai de sa loyale bonté, et je me retirai ému, reconnaissant, mais résolu à ne revenir qu'après avoir rempli ma mission ou porté dans un cercueil.

22 juin 1840

Pour avancer nos affaires, je désirais un grand combat, mais, s'il était possible, après avoir jeté dans Miliana mon embarrassant convoi dont, alors, les mulets me fourniraient plus de moyens de transport que je n'en aurais besoin, tandis qu'en allant je n'aurais pu porter plus de soixante blessés sans être obligé d'abandonner des charges de vivres sur la route. Je me proposai donc de dérober une marche à l'ennemi. Ce n'était pas facile sur un terrain découvert, en présence d'une cavalerie très nombreuse. Voici comment le problème fut résolu.

Sur la droite de la route de Médéah au Ténia de Mouzaïa, s'élève un plateau nommé le Nador, d'où descend un contrefort arrondi, courant de l'est à l'ouest, pour expirer dans un ruisseau dont la réunion forme plus bas une rivière qui, sous le nom de Bou-Roumi, traverse la première chaîne de l'Atlas parallèlement à la Chiffa, mais plus à l'ouest. A quatre ou cinq kilomètres de Médéah, la route de cette ville au bois des oliviers coupe à angle droit ce contrefort dont les pentes sont très douces.

Le 22 juin, vingt minutes avant l'aube, je quittai le bivouac à la tête de nos six cents chevaux et des bataillons qui devaient plus tard former notre arrière-garde. A un demi-kilomètre au-dessous de l'aqueduc au point où la route se bifurque dans la direction de Miliana et dans la direction du bois des oliviers, je m'engageai sur la dernière.

A peine ma tête de colonne y eut-elle fait quelques pas que les nombreuses vedettes arabes dont nous avions été entourés toute la nuit tirèrent des coups de fusil de signal et coururent de toute la vitesse de leurs chevaux, informer Abd-el-Kader que nous retournions à Belida par le col. Il se hâta d'y envoyer son infanterie, soit pour le défendre, soit nous livrer, sur la pente sud, un nouveau combat du 20 mai.

Pendant que je montais très lentement le revers sud du contrefort sur lequel je fis halte à moins de deux kilomètres de son origine, nos deux bataillons d'avant-garde, l'artillerie, les compagnies du génie, le convoi, couvert, sur chacun de ses flancs, par deux bataillons, s'avançaient sur la route de Miliana, dans la dépression de terrain masquée à l'ennemi par le contrefort sur lequel je m'élevais avec la cavalerie, suivie des bataillons d'arrière-garde.

Quand la colonne principale se fut écoulée, ceux-ci allèrent la couvrir sans avoir fait un détour de plus de huit minutes.

Même quand le jour se fut complètement fait, l'émir ne s'aperçut pas tout de suite du mouvement de notre corps principal, parce que mon approche avait obligé les coureurs arabes à se replier sur le revers nord.

Je restai en position jusqu'au moment où il y aurait eu une extrême imprudence à être beaucoup plus éloigné de mon infanterie que de la cavalerie ennemie, quinze ou

seize fois aussi nombreuse que la nôtre. Le soleil était à l'horizon depuis un certain temps, lorsque, tournant à gauche, je rejoignis le corps principal par une marche en diagonale. Nos escadrons, sans avoir beaucoup pressé leur allure, prirent place, pendant la première halte dont j'avais d'avance fixé l'heure, entre le convoi et les bataillons qui en couvraient le flanc droit.

Abd-el-Kader, qui avait compris tard notre manœuvre, envoya de nouveaux ordres à son infanterie. Quand ils lui parvinrent, elle avait déjà fait deux lieues et demie qui étaient à refaire. C'était tout ce que j'avais souhaité.

A neuf heures, nous atteignîmes le sommet du plateau de l'Ouamri, et je fis reposer les troupes jusqu'à une heure sous les beaux ombrages de Sidi-Ali-Tamjeret.

A six heures nous étions au bivouac sur le Chélif, après avoir fait quarante-cinq kilomètres dans cette journée, observés, non inquiétés par une cavalerie très nombreuse.

Le 23, avant huit heures du matin, notre tête de colonne atteignit l'entrée du défilé de Miliana. Un ruisseau rapide coule au fond de cette gorge qu'il a creusée.

Je fis fortement occuper, à droite et à gauche, les hauteurs dominantes.

Le convoi, précédé d'un bataillon, s'avança vers la ville, dont la garnison se montra sur les glacis.

Après avoir placé moi-même une brigade et l'artillerie sur des positions bien choisies pour fermer le défilé, je confiai ce commandement important au colonel Gentil, du 24e. J'allai ensuite visiter la ville, m'assurer de l'état moral et matériel de la garnison, presser le déchargement du convoi et le retour des mulets et de leur escorte.

Au moment où j'achevais de donner tous les ordres utiles, entre autres celui d'avancer les malades de la garnison, une vive fusillade, entremêlée de coups de canon, m'apprit qu'on se battait à l'entrée du défilé.

Lançant mon cheval aussi vite que le permettait l'encombrement de la route, je rejoignis le colonel du 24e qui faisait un vigoureux accueil à la cavalerie arabe aidée de douze ou quinze cents Kabyles. Après nous avoir tâtés sur plusieurs points, elle avait bravement chargé notre gauche, puis notre

centre, et subi un double échec qui lui coûta des pertes notables. Les nôtres furent légères.

Dans mon rapport au gouverneur, je laissai au colonel Gentil, comme cela était juste, tout l'honneur de cette affaire.

A trois heures, l'intendance, les mulets et les troupes chargées d'occuper les hauteurs m'avaient rallié. Nous campâmes dans la plaine sur l'oued Brouctoun, à deux kilomètres de l'entrée du défilé.

Vers cinq heures, nous vîmes l'infanterie ennemie descendre du Gontass et s'arrêter à quatre ou cinq kilomètres de nous au point où les pentes boisées de la chaîne sur laquelle Miliana est assise sont près d'expirer dans la vallée du Chélif. Les quatre pièces d'artillerie, dont elle était accompagnée, avaient ralenti sa marche et la fausse direction que j'étais parvenu à lui donner la veille l'avait très fatiguée. Elle ne désirait pas un combat et je ne dus pas le lui offrir dans la position choisie pour assurer sa retraite. Je ne songeai qu'à donner à nos soldats le repos dont ils avaient grand besoin après ces deux journées fatigantes.

Nous étions à neuf kilomètres de Miliana. La route à parcourir, en trois jours au lieu de deux, était donc diminuée de dix-huit kilomètres.

Le 24, en me promenant dans le camp, alors qu'il n'était éclairé que par le feu des cuisines, je vis avec satisfaction nos soldats plongés dans un sommeil réparateur; je retardai la diane jusqu'au moment où ils s'éveillèrent d'eux-mêmes allègres et dispos.

Ils avaient fait leur premier repas et le soleil était à l'horizon lorsque je me mis en marche, aussi désireux d'une affaire générale que je l'étais peu avant de m'être débarrassé de mon convoi.

Nous marchions dans un ordre pareil à celui dans lequel le maréchal Bugeaud a, quelques années plus tard, abordé les Marocains à Isly[1] et qu'il a décrit dans son bulletin. Il y avait une seule différence : mon artillerie était à l'arrière-garde.

Dès que nous fûmes en marche, une cavalerie très nom-

1. 14 août 1844, brillante victoire de Bugeaud auquel elle valut le titre de duc d'Isly.

breuse, compacte et bruyante, tâta notre flanc gauche, puis notre arrière-garde. Une nuée de ses hommes les plus hardis, faisant la *fantasia*, dirigea son feu, non sur les tirailleurs que nous lui avions opposés, mais sur nos colonnes, dont il fallait la tenir à distance, pour ne pas éprouver beaucoup de pertes, sans, toutefois, compromettre nos tirailleurs. Avec nos soldats aguerris, alertes, cette tâche n'était pas assez difficile pour absorber toute mon attention, dont je donnais une part à l'infanterie régulière de l'Émir. Elle n'était pas là tout entière. Ben Salem dans l'est, Ben Amédy dans l'ouest, Berkani aux environs de Médéah avaient plusieurs bataillons. Ce que je voyais en était, toutefois, la portion la plus considérable.

Recrutée parmi les Kabyles, les habitants des villes et les Koulouglis[1], cette infanterie, fort affaiblie par tant de combats, avait peine à remplir les vides de ses rangs depuis que le bonheur et le trésor d'Abd-el-Kader semblaient près de s'épuiser. Néanmoins, elle était encore la meilleure et la plus solide base du pouvoir de cet homme habile. Avec elle, il levait les impôts, contraignait les tribus à fournir des contingents pour la guerre, même quand le fanatisme était attiédi par des revers réitérés. Avec elle il donnait à ses ordres, à ses décrets, la sanction de la force. Elle de moins, et il voyait son jeune gouvernement s'écrouler.

Voudrait-elle, d'accord avec la cavalerie, tenter la fortune en plaine? Je le désirais plus que je ne le croyais.

Pour lui en fournir l'occasion, je fis de fréquentes haltes, mais sa marche parallèle à la nôtre la tint habituellement à cinq ou six, jamais moins de quatre kilomètres de nous, selon la configuration de la base des montagnes, dont elle ne s'éloigna pas un seul instant.

Dès neuf heures, mes faibles espérances d'une affaire générale s'étaient éteintes. Nous n'avions plus à compter qu'avec la cavalerie. Elle n'avait pas moins de douze à treize mille chevaux.

Quoiqu'elle ne manœuvre pas comme la cavalerie européenne et ne charge pas en muraille, le 4e léger à Dély-Ibrahim, en 1830 le général Berthezène, en 1831, le général

1. Koulouglis, enfants que les Turcs ont eus de femmes arabes ou kabyles. (*Note de Changarnier.*)

Trézel, à la Macta en 1835, le général de Létang, près du *lac salé* en 1837, le 15e et le 17e léger, le 20 mai 1840, le général de Bourjolly chez les Flittas de la plaine, en 1844, la malheureuse colonne Montagnac, en 1845, et d'autres encore, ont éprouvé qu'elle n'était pas à dédaigner.

Voici sa tactique habituelle : elle lance de nombreux tirailleurs, très bruyants, très mobiles, qui nous serrent de près, nous tâtent sur tous les points, et, s'ils en trouvent un mal gardé, s'ils causent un ébranlement, s'ils ouvrent une fissure, s'y précipitent et sont suivis par leurs masses avec la rapidité de la foudre.

Également forts en tête, en queue et sur nos flancs, nous avions entre le convoi et les deux bataillons d'arrière-garde huit pièces d'artillerie et trois bataillons prêts à renforcer une partie de notre système, soit pour repousser une attaque, soit pour prendre l'offensive.

Quoiqu'ils eussent dû comprendre qu'ils ne nous entameraient pas facilement, les Arabes entretenaient une fusillade fort vive qui ne modifiait pas notre allure et ne nous empêchait pas de nous arrêter à notre convenance.

Vers dix heures et demie, pendant une de nos haltes, Abd-el-Kader, voyant nos soldats occupés à prendre leur second repas, conçut l'espoir d'enlever la ligne de tirailleurs et les pelotons de soutien qui couvraient notre flanc droit, peut-être même de pénétrer au centre de la colonne.

Je n'étais jamais plus attentif que pendant ces relâches où, d'ailleurs, personne n'était loin de son rang. Si rapide que fût la charge du gros corps de cavalerie conduit par l'Émir en personne, elle nous trouva tous à notre poste.

Accueilli par un feu de deux rangs bien nourri et par des baïonnettes inébranlables, l'ennemi fit demi-tour en laissant sur le terrain bon nombre de burnous blancs ou rouges. Par quelques salves bien dirigées, notre artillerie accéléra sa retraite.

Deux autres corps de cavalerie arabe n'ayant pas pris part à cette attaque à fond souffrirent fort peu, comme nous, dans cette journée.

Avant midi nous atteignîmes fort tranquillement notre bivouac du Djendel, sur le Chélif.

La cavalerie arabe prit le sien à une lieue en arrière. L'infanterie sur les hauteurs du Gontass.

Le 25 juin, nous nous mîmes en marche de bonne heure.

Nous quittions la belle plaine du Chélif, mais, quoique montueux, le pays que nous avions à parcourir n'était pas difficile et je conservai l'ordre de marche qui m'était habituel dans les terrains découverts.

Après m'avoir donné un instant l'espoir qu'elle se décidait à venir à nous, l'infanterie ennemie disparut à l'horizon.

Un des corps de cavalerie, compromis un moment en mauvaise position, me fournit seul l'occasion de la joindre : je lui fis subir quelques pertes sensibles.

Après cet échec, Abd-el-Kader s'éloigna avec toutes ses troupes.

Peu de jours après nous apprîmes, à Belidah, qu'il avait renvoyé la plupart de ses bataillons dans les dépôts, où ils avaient grand besoin de se refaire, et ses cavaliers dans les tribus. Plusieurs escadrons rouges furent employés à la levée des impôts; les autres se reposèrent dans l'ouest de la province.

Nous bivouaquâmes de bonne heure, le 25, à Sidi-Ali-Tamjiret, où nous avions fait une longue halte en allant à Miliana.

Le 26, nous ne vîmes pas un ennemi.

Arrivé en face du Nador, un peu au nord du point où, cinq jours avant, j'avais trompé l'Émir sur la direction que je me proposais de suivre, j'attendis le gouverneur à qui j'avais envoyé ma cavalerie, une section d'ambulance et une partie du train pour transporter ses malades. Nous fîmes notre jonction vers deux heures, puis nous nous installâmes, pour y passer la nuit, au bois des Oliviers.

Le maréchal Valée fut étonné de la belle apparence de ma petite armée, que trois courtes marches avaient délassée des deux précédentes.

Par une dépêche télégraphique, datée du Ténia de Mouzaïa, le 27 juin, le gouverneur présenta modestement au gouvernement et au public ce fait, sans exemple dans les annales militaires de l'Europe, du remplacement d'un maréchal, dans la conduite d'une opération difficile, par un jeune colonel, en mettant à l'écart un lieutenant général, cinq maréchaux de

camp et six colonels, mais, dans son rapport général, il me donna des éloges dont l'orgueil le plus exigeant eût été satisfait.

Le 27 juin, nous occupâmes nos emplacements habituels au col, d'où le gouverneur envoya chercher à Belidah et au camp supérieur un convoi qui fut conduit à Médéah sans entendre un coup de fusil.

Le 2 juillet, pendant que le gouverneur retournait par la plaine au camp supérieur, avec le gros de ses troupes, je passai par les crêtes de Mouzaïa, et cette tribu qui, en 1831, avait malmené le général Berthezène et, dans d'autres occasions, nous avait fait éprouver bien des pertes, reçut enfin un châtiment sévère.

Le 3 juillet, au camp supérieur, le gouverneur me remit mon brevet de maréchal de camp, daté du 21 juin comme l'ordre du jour qui m'avait décerné une si extraordinaire marque de confiance. Dans ma vie, qui a compté quelques beaux jours, je n'en ai pas beaucoup de comparables à celui-là.

Je n'ai été colonel que pendant neuf mois, et je suis devenu, de capitaine, maréchal de camp, en quatre ans, cinq mois et vingt et un jours.

GÉNÉRAL CHANGARNIER

STENDHAL

LE CENTENAIRE DU ROUGE ET NOIR

Ceux qui pensent encore que Stendhal est surfait et que le snobisme entre pour quelque chose dans sa gloire, il suffit de les inviter à réfléchir sur le sous-titre du *Rouge et Noir : Chronique de* 1830, à se rappeler que ce roman a aujourd'hui cent ans, — à se demander à ce qui a précédé le *Rouge* comme chef-d'œuvre du roman français. — *Manon*, les *Liaisons, Adolphe*, répondra-t-on. — Soit. Mais précisément aucun de ces trois romans ne ressemble en quoi que ce soit au *Rouge*. Personne avant Stendhal n'a écrit en forme de roman considérable une chronique de son époque, personne n'a eu l'idée, ni la puissance de produire à la lumière une génération en mouvement, et même (car nous vivons encore du *Rouge et Noir*) un siècle en mouvement. Et le sous-titre primitif, *Chronique du XIX*e *siècle*, était aussi vrai que *Chronique de* 1830. De l'année qui suit le *Rouge*, date, d'ailleurs, la coupure entre les grandes œuvres de Balzac et les œuvres que, pour parler comme Victor-Hugo, Balzac faisait avant sa naissance. Dans son ordre, avant Stendhal, il n'y a rien.

Voilà un premier point. Et en voici un deuxième. Romancier ou dramaturge, un grand créateur n'a pas l'habitude de s'éclairer lui-même, de porter sur lui, par une littérature personnelle, un regard et un examen critique, de livrer au lecteur ses secrets et ses dessous. Le monde de Sainte-Beuve et le monde de Balzac se groupent autour de deux pôles contraires. Il faut choisir, et la nature choisit. L'auteur du *Rouge* et de la

Chartreuse fait ici exception. Non seulement il est aussi l'auteur d'*Henri Brulard* et du *Journal*, mais encore entre les deux familles d'ouvrages les chemins sont tracés, la nourriture des premiers par les seconds se fait avec clarté devant nous. Il y a un vieux débat, parmi les stendhaliens, entre ceux qui, s'il fallait choisir entre ces deux littératures, choisiraient les uns la première et les autres la seconde. Il y a les brulardistes, qui déplorent que Stendhal ait abandonné *Brulard* afin d'écrire la *Chartreuse*, et les soréliens, pour qui *Brulard* n'a de raison d'être que comme valet de chambre de Julien ou de Fabrice. Faisons, nous, comme Stendhal, qui a choisi les deux.

Les deux, mais tout de même inégalement. Convenons qu'en Beyle, s'ils ne coïncidaient pas avec le romancier, le mémorialiste, l'épistolier, l'égotiste, ne nous intéresseraient pas tant, et que la réciproque est moins vraie. Le bon sens et la langue nous disent tout de même qu'au-dessus des dessous du *Rouge*, il y a le *Rouge*. Mais enfin les dessous sont les premiers dans l'ordre du temps. Commençons par les dessous.

***

Les dessous, c'est la province; c'est le Dauphiné; c'est Grenoble; ce sont les deux maisons des Vieux-Jésuites et de la place Grenette. On aura fait un grand chemin dans Stendhal quand on aura parcouru ces quatre cercles concentriques.

La province. Si la mode vient d'illustrer la vie de Stendhal à la manière anecdotique, comme Johannot illustre *Manon* ou Doré *Don Quichotte*, souhaitons que l'image principale soit un Beyle à dix-sept ans, conduit à la diligence par un père en larmes, et par toute la famille, qui n'entende que les recommandations de l'oncle Romain sur l'art de se comporter avec les femmes, et le grelot des chevaux qui vont partir. « Tout ce qui a un peu d'énergie à Paris, écrira-t-il un jour, est né en province et en débarque à dix sept ans. » Ainsi Duclos est parti de sa Bretagne et Marmontel de son Auvergne. Mais cette géographie vivante de la France, cette endosmose de Paris et de la province, cette idée de la route, cette énergie fraîche qui vient incessamment refaire des os et du muscle sous le cerveau de Paris, cette marche à Paris qui est

aux hommes ce que la course à la mer est aux eaux, cette conscience de la civilisation française dans son mouvement, cette vision de la circulation du sang dans une société, ce sens physiologique de l'ensemble chez un globule conscient, voilà ce que le XVIIIe siècle n'a ni connu ni formulé, et ce que Stendhal a le premier compris, vécu, poussé en lumière. Moins de trois ans séparent le *Rouge et le Noir* du *Tableau de la France* de Michelet. Sur cette colline romanesque et sur cette plaine géographique, le roman balzacien met vingt ans à fonder la grande capitale de la *Comédie Humaine.*

Le Dauphiné. Le rythme des hommes suit le rythme des eaux. La grande vue d'Élie de Beaumont sur le pôle attractif de l'Ile-de-France et le pôle répulsif du Massif Central, sur la descente de la montagne dans la plaine et la construction de la plaine par la montagne, s'entend aussi bien du rôle du Dauphiné dans l'économie française. « Ce pays du Dauphiné, dit Stendhal, est resté en demi-république; on ne s'y soumet guère aux vérités qui arrivent toutes faites de Paris; dans ces montagnes couvertes de neige six mois de l'année, comme on est sans occupation on s'amuse à faire ses idées, on a le malheur d'être original ». Et l'on en dirait autant de l'Auvergne de Pascal, de la Franche-Comté de Courbet, de Proudhon et de Pasteur, demi-républiques à esprit et à fonction de cantons suisses. Quand Stendhal a voulu, dans le *Rouge*, dépayser l'histoire du séminariste Berthet, il l'a transportée avec la plus grande vraisemblance en Franche-Comté, et il en a fait une histoire comtoise. Elle ne se fût pas transportée de la même manière en Champagne, ni même en Bourgogne! Que Grenoble, la capitale, ne soit pas la montagne, elle n'en est pas moins faite de sang montagnard. Beyle est d'une race montagnarde, mais il en est la fin. Souvenons-nous de la vigne, dont les produits les plus exquis naissent sur la limite de sa zone de culture, au point même qui précède leur disparition. Les Beyle descendent de Lans, sur les pentes du Vercors, où, pendant des siècles, dans la neige six mois de l'année, ils ont cultivé, bricolé, vendu du drap, eu sans doute des idées originales, et d'où ils finirent par descendre dans la vallée. A la fin du XVIIe siècle il y a un Joseph Beyle, arrière grand-père de Stendhal, qui est procureur au Parle-

ment, hérite du domaine de Claix, meurt en 1739 à quatre-vingt-dix ans, dans la maison de la rue des Vieux-Jésuites, en laissant quatre fils et quatre filles. Son fils, Pierre, grand-père d'Henri, a treize enfants, dont dix filles, presque toutes religieuses, et Chérubin, père de Stendhal : la race restait abondante, mais de fibre plus lâche, de fil de quenouille. Comme l'autre branche des descendants de Jean Beyle, la plus riche, était en train de s'éteindre avec un vieil officier célibataire et une religieuse, voilà que tout l'avenir de cette forte famille, où les enfants se faisaient autrefois à la douzaine, réside en Henri Beyle. Mais Henri n'attendra même pas de mourir pour laisser finir le nom, puisqu'il l'abdiquera, et deviendra Stendhal. Une race paysanne, puis marchande, puis officière ou parlementaire, s'éclaire, se raffine et se détruit en littérature et en critique.

Grenoble. Stendhal a durement raillé les Grenoblois. De leur côté, ils ne l'ont guère pris au sérieux, l'ont brocardé quand il est venu jouer chez eux un rôle officiel en 1815 sous le nom de « de Beyle » ne l'ont jugé digne ni de son grand-père le médecin, ni de son père l'adjoint au maire, ni de son neveu, le général de division, Oronce Gagnon, mort en 1885. Cependant reconnaissons en Beyle le vrai Grenoblois. Si le Dauphiné fut une demi-république, le Grenoblois s'est trouvé de bonne heure républicain. Tous les sens du mot républicain, de l'ancien aux nouveaux, se réunissent, et font ici, et chez Stendhal, plaque tournante. « Le Dauphinois, dira Stendhal, n'est jamais dupe. » Ce sens critique qu'il apporte, paysan, dans les affaires, ceux de la ville l'ont porté dans la pensée : la philosophie des idéologues, grenobloise dans sa source avec Condillac, l'est dans sa fleur avec Stendhal. Parce qu'il n'est pas dupe, parce que le sens critique qu'il tient de la prudence paysanne ne l'abandonne jamais, il ne sait pas traduire en expression poétique, en tirades à la Rousseau et à la Chateaubriand, les vives émotions où le porte la nature alpestre. La poésie intérieure de Stendhal dit : « Je suis là », mais, comme Cordelia, ne fait pas de phrases et se laisse méconnaître, pendant qu'une période de Chateaubriand ou une strophe de Lamartine traînent tous les cœurs après elles.

Les Vieux-Jésuites et la place Grenette, la Terrasse de la

place Grenette. Dans ces deux maisons séparées par quelques pas, la maison des Beyle et la maison des Gagnon, Stendhal, pendant dix-sept ans, a eu comme la France son Nord et son Midi, comme une montagne dauphinoise son *hubac* et son *adret*. Sa géographie intérieure se lit sur ce terrain avec une admirable clarté.

Elle se lit grâce à la *Vie d'Henri Brulard*. On tiendra ici *Brulard* en main comme, sur la route de Laffrey, le volume des *Mémoires d'un Touriste* qui narre le retour de l'île d'Elbe. Sur la vie d'aucun écrivain français nous n'avons un pareil document. Certes, en le lisant, nous ne sommes pas obligés de prendre le parti d'Henri. Mais toutes les cartes sont sur la table, et, avec un peu de critique, elles glissent souplement dans les doigts : famille vivante parce qu'elle est faite de dualisme, de pluralité, d'oppositions intelligentes; coupe normale, claire et complète, sur la vie bourgeoise française au temps de la Révolution.

Avoir débaptisé la rue des Vieux-Jésuites (aujourd'hui rue J.-J. Rousseau, sous prétexte que J.-J. y logea) est un crime de lèse-stendhalisme. Le nom rendait exactement les présences, l'atmosphère, l'odeur, qui ont entouré et fait la jeunesse de Stendhal.

Voici la chambre où il est né le 23 janvier 1783, la chambre où il connut pendant sept ans, ses sept premières années, tout l'amour et toute la haine, car il y fut amoureux de sa mère et contracta dans la jalousie la haine de son père. Les pages de *Brulard* ont alarmé ici la pudeur des critiques. Reconnaissons-y le second procès-verbal clair et complet du complexe d'Œdipe, acquisition solide du freudisme, — je dis le second, parce qu'il y a Pascal. Au bout de sept ans, quand, après lui avoir donné deux petites sœurs, meurt Henriette Gagnon, Henri perd la faculté de rire et ne la retrouvera que le jour où il lira *Don Quichotte*. La chambre de sa mère est fermée à clef par le père durant des années : il y a sous l'écorce épaisse et laide de Chérubin une tendresse, et une rêverie, une source lointaine et perdue, dont son fils a hérité, et qu'il n'a pas plus comprise que Chérubin lui-même ne comprenait, dans son fils, leurs prolongements ou leurs résurgences inattendues. Simplement, en fermant cette chambre, il ajoute du noir à

du noir, le noir propre à la rue des Vieux-Jésuites. Il en ajoute encore quand la sœur d'Henriette, la tante Séraphie, dévote acariâtre, rance et haïe, prend sa place dans la maison.

Dans cette enfance de Henri, les Vieux-Jésuites sont au gouvernement. C'est le régime qu'il appelle, du nom de son précepteur, la tyrannie Raillanne. Chérubin a la présidence du Conseil, présidence un peu conventionnelle, comme celle de Soult ou de Sarrien; le pouvoir réel est tenu par Séraphie, ministre de l'Intérieur, et par l'abbé Raillanne, ministre de l'Instruction publique.

Si le Dauphinois est généralement républicain, Henri vit une enfance particulièrement républicaine. Les tyrans sympathisent entre eux, le temps où Henri gémit sous la tyrannie Raillane est celui où un bon républicain appelle Louis XVI le tyran. Henri grave sur sa table de travail les noms des héros qui ont assassiné des tyrans, Brutus, Poltrot de Méré. Le jour où Chérubin apporte à la table de famille la nouvelle de l'exécution de Louis XVI dans ce gémissement : « Ils l'ont assassiné! », Henri entre dans sa onzième année, et il exulte secrètement d'allégresse devant « ce grand acte de justice nationale ». Henri Brulard ou l'enfant de gauche! Il ne retrouvera la même idée que le jour où mourra la tante Séraphie et où il tombera à genoux dans la cuisine pour remercier le ciel. Le ciel l'en punira avec un humour assez fin. Quand, beaucoup plus tard, disparaîtra le dernier des tyrans, ce bon Chérubin que son fils appelle, dans ses lettres à sa sœur, le jésuite et le bâtard, Henri se sentira encore plus de dispositions à la joie qu'après le 21 janvier 1793, puisqu'il hérite, qu'à moins de quarante ans il se voit enfin riche. Patatras! L'héritage est grevé de tant de dettes qu'il ne lui reste rien et le juste ciel l'oblige à un deuil convenable.

Mais le ciel aussi lui pardonne, sans doute, en considération de l'intelligence qu'apportent à l'histoire de France la chronique de la rue des Vieux-Jésuites, la concordance entre la tyrannie Raillanne et notre vie politique : « Les souvenirs de la tyrannie Raillanne m'ont fait horreur jusqu'en 1814, écrit Beyle. Vers cette époque je les ai oubliés : les événements de la Restauration absorbaient mon horreur et mon dégoût. » Et précisément le gouvernement du parti-prêtre pendant quinze ans,

de 1814 à 1830, a marqué la France exactement comme la tyrannie Raillanne a marqué Stendhal. En 1814 il oublie sa tyrannie Raillanne privée parce qu'elle débouche et se fond dans une tyrannie Raillanne publique. Bien entendu, nous n'abondons pas, nous, dans le sens et dans les rancunes de Beyle ni contre Raillanne que les Dauphinois admirèrent pour son couvrage alerte et intelligent pendant la persécution, ni contre la Restauration qui, tout pesé, a mérité son nom. Nous précisons simplement trois points.

D'abord, que, de la rue des Vieux-Jésuites, Stendhal est sorti anticlérical, qu'il verra toujours, sauf quelques exceptions, les prêtres sous l'aspect du tyran qui lui apprenait le système de Ptolémée, parce qu'il explique tout et qu'il a été approuvé par l'Église, ou de ce réfractaire caché dans la maison du grand-père, qui à table dévorait malproprement sa portion de petit-salé.

Ensuite, que l'anticléricalisme de Stendhal, en qui ceux qui le connaissent vaguement voient une sorte de dilettante transcendant, dessine exactement, dans sa géographie et dans son histoire, celui du petit bourgeois français, élevé chez les Frères ou les Pères, comme Combes, qui a eu à se plaindre d'eux, et qui, s'il est d'Yonville-l'Abbaye, trouve une âme-sœur et un interprète chez le pharmacien. Le petit bourgeois est né, sous cette figure, à l'époque même qui a vu naître les partis politiques français : la Restauration. Le régime de la tyrannie Raillanne interdisait à Henri de fréquenter les enfants de son âge, de jouer dans la rue avec des camarades. On songe au clergé de la Restauration, à la *Pétition pour les villageois qu'on veut empêcher de danser*. Un anticléricalisme hédoniste se traduit, ici, chez les épais, par les chansons de Béranger, là, chez le fin, par les maximes de la Chasse au Bonheur. La date fatidique à laquelle le flair extraordinaire de Stendhal a marqué l'avènement de sa gloire, 1885, est aussi celle où la République anticléricale triomphe avec le ministère Brisson. Cette rue des Vieux-Jésuites regorge d'histoire de France. Il y a quelques jours, le Congrès du Parti radical et radical-socialiste se tenait à Grenoble. La belle occasion pour un Barrès radical-socialiste, s'il pouvait s'en rencontrer, de s'émouvoir devant une plaque, de communier avec des

origines, et de reconnaître, aux racines d'une plante un peu vulgaire, épaisse, un terreau fin!

Enfin, ce noir de la rue des Vieux-Jésuites et de la tyrannie Raillanne, ce noir de la famille Beyle, n'est-ce pas celui qu'après bien des détours on voit reparaître dans le titre de son grand roman? Henri Brulard évoque « le sombre de la famille et son état de haine et de mécontentement. » Chérubin, Séraphie et Raillane étaient contre, vivaient contre. Contre l'état des choses, les personnes, le temps. On portait le deuil de tout. Chérubin en noir, le plus clair de Séraphie devait être le puce. Et Railanne! les prêtres! Que de noir! En 1800, quand M. de Chateaubriand préparait le *Génie*, « la religion, dit Beyle, me semblait un machine noire et puissante. » Son nez creux subodore même chez les Jacobins du noir virtuel, du prêtre qui s'ignore, du jésuite de gauche, l'avenue des Nouveaux-Jésuites. Il parle de cette horreur physique (qu'il associe à sa peau blanche héritée de sa mère) « pour ce qui a l'air sale, ou humide, ou noirâtre. Beaucoup de ces choses se trouvaient aux Jacobins de Saint-André. »

Voilà le *Noir* des Vieux-Jésuites. Le *Rouge*, il est à la place Grenette, sous la terrasse de M. Gagnon : « Je voyais passer les beaux régiments de dragons allant en Italie; toujours quelqu'un était logé à la maison; je le dévorais des yeux. »

Effacez, si vous voulez, tout ce qu'il y a là de trop précis. Ne donnez à ce noir et à ce rouge qu'une réalité réflexe et diffuse, comme à l'A et à l'I du sonnet des *voyelles*. Ne retenez qu'un jeu de taches colorées, ou, pour nous mettre tout à fait dans l'atmosphère stendhalienne, une idée associée quelque jour chez lui à la rêverie devant la musique.

La Terrasse Gagnon, ou le Midi. Plusieurs fois par jour, dans les quelques pas qui séparent les deux maisons, les deux climats, Henri ressemble au voyageur qui, à Montélimar ou à Donzère, laisse derrière lui les brouillards et la pluie, et entre dans le soleil. Parce qu'il est anti-poétique, Stendhal ne fera jamais sa *Vigne et la Maison*. Mais cette terrasse, avec sa treille, — en bas, le jour, sur la place, tout le beau monde de Grenoble, — en haut, la nuit, dans le ciel, toutes les étoiles que lui nomme son grand-père, — aussi bien que Lamartine dans les collines sèches de Milly, il y sentirait déjà l'Italie et sa

lumière. Henri sur la terrasse est déjà *Arrigo, Milanese.* Les Gagnon ne sont-ils pas, d'ailleurs, de sang italien, des venus de la Toscane des ducs dans le Comtat des papes? Leur nom subsiste dans notre géographie. Si nous étendions dans l'avenir et dans le passé, comme dans le Nord et le Midi, ce monde Beyle-Gagnon, qui tient alors dans deux rues de Grenoble, nous trouverions au Nord la Stendhal allemande, patrie de Winckelmann, où Beyle se taillera son fief littéraire, au sud Bédarrides, en Vaucluse, d'où sont venus ses ancêtres maternels.

L'intelligence et l'art, la fine pointe de l'esprit, et aussi l'amour tel qu'il en prit, innocent Œdipe, le pli dans le lit de sa mère, appartiennent chez Henri au climat Gagnon, aux Gagnon de la Terrasse. Le grand-père Gagnon avait un peu plus de vingt ans au moment où Rousseau débuta dans les lettres, et quand le Citoyen vint à Grenoble, en 1768, il avait participé à la sérénade qu'on lui donna sous ses fenêtres, dans la rue des Beyle. Il avait été reçu à Ferney par Voltaire, qu'il n'appela jamais autrement que M. de Voltaire. Et il mourut après avoir su que ses deux petits-fils, Henri et Gaëtan, s'étaient tirés de la campagne de Russie. Ce grand bourgeois savant et lettré, qui a constitué la bibliothèque publique de Grenoble, vit avec sa sœur, vieille demoiselle romanesque et généreuse. Le fontenellisme d'Henri Gagnon fournit à Stendhal son cerveau lucide et son style net, l'espagnolisme d'Elisabeth une imagination et un cœur.

La pente molle fleurie, paresseuse et sensuelle du climat, Gagnon est marquée par le fils unique du grand-père, l'oncle Romain, le beau Romain. Pour donner une haute idée de la vertu d'une Grenobloise, on disait : « Elle a résisté à M. Gagnon fils! » Et les *Liaisons Dangereuses* seraient, selon Beyle, un roman du monde grenoblois, du temps où Laclos tenait garnison à Grenoble. Romain se maria pourtant avec une riche Savoyarde des Échelles. Quand Henri, à huit ans, va voir aux Échelles l'oncle Romain, dans la grande maison pleine de jolies femmes, au milieu du paysage alpestre, la Terrasse Gagnon est portée à sa vingtième puissance, et le bonheur parfait apparaît à l'enfant. Il lui apparaît déjà, ce bonheur, dans un style italien. Si Grenoble est l'œuf du *Rouge et Noir,*

ne verrons-nous pas aux Échelles l'œuf jumeau, celui de la *Chartreuse*? La Savoie, en 1791, est un pays étranger, les Échelles vont à Chambéry, aux Charmettes, en Suisse, en Italie. Pour un enfant de huit ans, le beau, l'heureux, le fin Romain, l'homme du monde qui le reprend avec tant de tact amical, n'est-ce un comte Mosca? Sa jeune femme, la sublime Camille, dont son neveu est amoureux comme il l'a été de sa mère, la Sanseverina de ce Fabrice? La sœur de sa tante, une Clelia Conti? Le bruit du Guiers devant les fenêtres devient, dit-il, un son sacré pour moi, et qui, sur-le-champ, me transportait dans le ciel ». Comme la vue du lac de Côme! « Où trouver des mots pour peindre le bonheur parfait goûté avec délices et sans satiété par une âme sensible jusqu'à l'anéantissement et la folie? » Il n'en trouvera pas davantage pour le paysage italien, car il n'est pas M. de Chateaubriand. Mais Milan, en 1800, ne lui donnera rien de plus que les Échelles en 1791 : il lui rendra le même climat du bonheur.

***

A dix ans il a voté la mort du roi. La tyrannie Raillanne en a fait un républicain. Si le mot républicain avait pris en France un sens de finesse et de qualité, s'il n'était resté quelque peu en servage dans l'électoral et dans l'oratoire, nous tiendrions Stendhal, dont l'adolescence a poussé avec la République, pour le plus pur des auteurs républicains.

La République a détruit la tyrannie scolaire Raillanne. Mais on ne détruit que ce qu'on remplace, et elle a fondé ses écoles à elle, les Écoles centrales. Une École centrale s'ouvre naturellement à Grenoble, Henri Gagnon, bien que moderantiste et beau-père d'un suspect, en est un des organisateurs, et son neveu, qui a treize ans, fait partie, en 1796, de sa première fournée d'élèves. On y fait de bonnes études. Trois passions labourent et transforment ce gros garçon : la lecture des romans (et d'abord de la *Nouvelle Héloise*!) Mademoiselle Cubly et les mathématiques. *Don Quichotte* lui avait rendu le rire : la *Nouvelle Héloïse* lui ouvre le cœur pour l'amour, et l'image de mademoiselle Cubly, actrice du Grand Théâtre, à qui d'ailleurs il n'osa jamais adresser la parole, serait, si l'on ne

compte pas sa mère, la première à avoir rempli ce cœur jusqu'au bord. Les mathématiques, il les apprend non de son professeur, ignare et sot, mais d'un répétiteur qu'il a découvert, qu'il paye de son argent, et qui l'éblouit d'idées claires, le comble de certitudes.

Arrêtez-vous aux pages d'*Henri Brûlard* sur Gros, à cette prise de possession joyeuse de la géométrie par Stendhal. Et comparez-les aux imprécations de Lamartine contre cette tyrannie du chiffre, ce servage des mathématiques, où Bonaparte enchaîne les jeunes esprits et dont le poète a gardé le cauchemar et l'écrasement. Ici le poète, là le technicien, l'idéologue, l'analyste. Mais Lamartine n'a pas tort. Il ne s'agit plus de culture délicate. Les Écoles centrales, puis les lycées, sont faits pour produire les techniciens, immédiatement utilisables, d'une grande reconstruction.

Techniciens, et même polytechniciens. L'École Polytechnique, création propre et originale de la République, attire les ambitions des meilleurs élèves des Écoles Centrales, particulièrement à Grenoble, où l'esprit pratique et positif du Dauphinois se tourne naturellement en goût des sciences et en intelligence mécanicienne, et qui, de tous les chefs-lieux de départements, après Paris, fournit le plus d'élèves à l'école nouvelle. Henri Beyle a brillé en 1799 aux concours de fin d'année, a obtenu un des trois premiers prix. Il se présentera à l'École Polytechnique.

Comme les examens, cette année-là, ont lieu à Paris, la famille l'embarque en pleurant. Il y arrive le lendemain du 18 Brumaire. Brumaire! la brume, la pluie, le froid. Paris! un monde plat où il n'y a pas de montagnes, où le cœur du Dauphinois se serre.

S'il faut en croire Stendhal, c'est par un acte de sa volonté qu'il ne se présenta pas à l'École, qu'il se refusa à trois ans de caserne, qu'il choisit la liberté et la chasse au bonheur. Il écrit quarante ans après, et sans doute est-il de bonne foi, et tout est possible, et bien souvent, dans ces actes ou ces refus qui engagent la vie, les grands partis réguliers de motifs qu'on aperçoit d'un temps lointain se réduisent-ils à la projection de ce temps et à l'explication par ce temps. J'imagine que si Beyle ne se présenta pas aux examens, ce ne fut pas par une

décision formelle, mais par une démission et une torpeur générales. Un matin il reste au lit et il y rêve sa vie, au lieu d'en sauter pour commencer à la faire. Personne ce jour, dans la salle d'examen, ne répond à l'appel du nom de Beyle. Le lendemain il est trop tard : on lui demanderait des explications. Restons au lit. Rêvons. Et voilà tout. Si Stendhal emploie tant de soin à faire de la volonté de Julien un instrument si bien en main, si précis et si net, n'est-ce pas parce qu'il pense à sa volonté absente ou gâchée? Romancier il délègue son héros à ce qui lui a manqué dans la vie. Julien Sorel est un Henri Beyle plus l'énergie d'arriver, la Sanseverina une Métilde aimée, plus l'amour en elle.

Au lieu d'Henri ce seront ses héros qui entreront à l'École Polytechnique, et celui d'*Armance*, et celui de *Lamiel*, et celui de *Lucien Leuwen*. Elle est l'école du jeune homme nouveau, du véritable enfant du siècle. Julien Sorel? polytechnicien manqué, par défaut de fortune. On songe à cet autre polytechnicien manqué, qui, lui, en mourut, à cette grande âme stendhalienne que fut Galois. Polytechnicien, Beyle eût fait comme Laclos un officier d'artillerie. Il n'en eût pas été un moins grand romancier. Au contraire! Le *Rouge et le Noir* comme les *Liaisons Dangereuses* appartiennent de droit à l'arme savante, celle de Bonaparte.

***

En attendant, ce garçon de dix-huit ans est au plus bas Un solitaire sans ressort, une épave dans une chambre misérable. A la défaite intérieure se joint la défaite physique. Il tombe malade, gravement. Heureusement il a apporté à Paris une recommandation pour un parent des Gagnon, un Dauphinois, qui, lui, s'est toujours levé matin, et qui a voulu, et qui est arrivé, Noël Daru. Daru le fait conduire chez lui, soigner, le garde, l'envoie travailler avec ses fils Pierre et Martial au ministère de la Guerre. Malheureusement Beyle n'est bon à rien, pas même à l'orthographe. Ce n'est pas une raison pour que les Daru l'abandonnent. Le Premier Consul passe le Saint-Bernard, les Daru ont de la besogne en Italie, Henri fera nombre, ou surnombre, dans l'administration.

Un rapport complaisant de Pierre Daru montrera plus tard le jeune Beyle « emporté par son courage sur les traces du Premier Consul en Italie ». On ne manquerait pas de raisons pour laisser à sa campagne d'Italie cette toile de fond à la David. Car la descente de Stendhal en Italie importe à l'histoire et à nos émotions comme celle de Bonaparte. Mais les croquis comiques de la *Vie d'Henri Brulard*, le voyage de Genève à Milan avec le capitaine Burelviller, nous maintiennent sur des coteaux plus modérés. Sur ces coteaux, dans cette journée d'ouverture de la chasse au bonheur, tombent pour Beyle trois oiseaux de paradis, trois moment de volupté parfaite, le paysage du Léman, ce mois de mai, vu d'une colline vaudoise, — le premier contact avec la musique italienne, le *Matrimonio segreto* entendu à Novare, et l'arrivée à Milan dans la *Casa d'Adda*. A Genève ce garçon de dix-sept ans a fait connaissance avec le cheval, qui l'a envoyé dans les saules d'une prairie, à Milan avec les femmes qui l'ont féru plus gravement. Et voilà deux débuts manqués! Ce n'est plus le champ des oiseaux de paradis.

Faute de pouvoir être un Bonaparte de l'amour, il en deviendra plus tard le Jomini. Mais l'ordre de la cavalerie ne prête pas à ce jeu de clair-obscur et de compensations. Les Daru font de Beyle un sous-lieutenant de dragons. Tant qu'il put garder à ses fonctions figure d'embuscade, et cela dura dix mois, ce fut parfait. Quand il fallut faire, comme les camarades, du service de place et du service en campagne, il sortit de l'armée aussi facilement qu'il y était entré.

L'Italie, il l'a trouvée, en ces années 1800 et 1801, mais elle ne deviendra pour lui une raison de vivre que lorsqu'il pourra la retrouver, et que, dans l'absence, la cristallisation aura fait son œuvre. Polytechnicien manqué, sous-lieutenant démissionnaire, classé bon à rien par les Daru qui refusent maintenant de s'occuper de lui, assez mal en point physiquement et moralement, le voilà de retour à Grenoble. Dans son dégoût pour l'état militaire il trouva un allié inattendu : son père. La vie militaire semblait à Chérubin Beyle une vie de perdition, (et elle paraissait bien l'avoir été pour Henri). Il applaudit à la démission de son fils et lui offrit une pension pour vivre à Paris. Henri, excité depuis longtemps par la

littérature, partit décidé à devenir un grand homme. Vingt ans après, Stendhal unit le nom de Napoléon à ce mot de l'Empereur : « La carrière ouverte aux talents! » et vibre d'enthousiasme devant ce qui nous paraît un truisme! Or c'est l'atmosphère de 1800, c'est le mot d'ordre d'un immense appel d'air autour d'un Premier Consul de trente ans.

Avec ce bon sens de paysan dauphinois qu'a Julien Sorel, Henri Beyle, avant de devenir un grand homme, entend devenir un homme. Il lui faut non la fréquentation de la province épaisse, prudente et lente, dont il a maintenant horreur, non celle des militaires, dont l'ignorance et la grossièreté l'ont écœuré, mais celle de l'élite. Il va d'un pas sûr à ce qui le déniaise, l'éclaire et le polit. Nous possédons en abondance ses papiers d'alors, le *Journal*, les réflexions de la *Philosophia Nova*, surtout les inestimables lettres à sa sœur Pauline, chef-d'œuvre de l'école mutuelle, où l'élève se fait, dès qu'il sait la moindre chose, le maître d'un camarade.

Une paresse, un refus du dernier moment ont empêché Beyle de devenir polytechnicien. Mais, bon Dauphinois, il a la technique dans le sang. Il se fait une technique de la volonté, et il reçoit des idéologues, des disciples de son compatriote Condillac, une technique de la pensée.

Une technique, c'est-à-dire du précis, du clair, du franc, de l'efficace. Dès son adolescence, Beyle s'était vu entre deux mondes, sommé de choisir : celui des mathématiques et celui de l'hypocrisie. Les mathématiques, contraire absolu et pur de l'hypocrisie sociale, un monde de signes, de rapports et de vérités abstraites qui ne tolère aucune concession à l'opinion, c'est-à-dire à l'hypocrisie. Dans les mathématiques il a fui son père, Séraphie, Zénaïde la rapporteuse, les prêtres. Or les moralistes du XVIIIe siècle et les idéologues, héritiers directs de Descartes, appliquent aux réalités de la vie et de l'âme ce mécanisme trempé avec Fontenelle et Condillac dans la langue des calculs. L'analyse devient une clef universelle, le *comment* chasse le *pourquoi*. Le polytechnicien Octave de Malivert, d'*Armance*, sera un Beyle délicat et riche. Or, « en cherchant à mieux connaître les vérités de la religion, Octave avait été conduit à l'étude des écrivains qui depuis deux

siècles ont essayé d'expliquer comment l'homme pense et comment il veut, et ses idées étaient bien changées ».

La rue des Vieux-Jésuites est une masse opaque d'hypocrisie qui n'a jamais quitté, si loin qu'il pût la fuir, l'horizon de Stendhal. Le mathématicien Gros, et aussi Pauline, ont été ses alliés dans cette bataille contre le noir. Mais à Grenoble, en province, la bataille est vaine, le rocher à peine soulevé retombe et vous écrase. Là où il y a le moins d'hypocrisie, écrit Stendhal à Pauline, « c'est dans la bonne compagnie héritière du XVIIIe siècle; Fontenelle et Marivaux ont contribué à l'en chasser ». Ils l'ont chassée par l'analyse, leur clairvoyance a rayonné. Beyle les continuera.

Quand Auguste Comte parle de l' « immense question de l'ordre », l'épithète banale nous émeut, parce que nous savons à quelle forte tension de son cerveau elle correspond, et à quelle exigence profonde et passionnée des années quarante. Pareillement, il y a, pour Stendhal et pour ses contemporains de 1802, une immense question de l'hypocrisie. Les cloches de Saint-Germain l'Auxerrois ont sonné deux fois d'une façon mémorable, quand elles ouvrirent le massacre de la Saint-Barthélemy, et quand, à deux pas de cette chambre d'où Beyle voyait la Colonnade du Louvre, réveillées par le Concordat d'un silence de dix ans, tout leur tonnerre entra dans la mansarde de l'idéologue. Ce jour même il lut dans le *Moniteur* l'article de Fontanes sur le *Génie du Christianisme*, et, quelques jours après, Chateaubriand, à trente ans, passait dans la gloire, du même élan torrentiel que le bronze sonore par les oreilles du Dauphinois. Avec le *Génie du Christianisme*, écrit chez Pauline de Beaumont, paraît ce catholicisme du dehors, sentimental et décoratif, que Stendhal n'eût pas été embarrassé pour baptiser le retour de Tartuffe.

Concordat, sacre du Corse à Notre-Dame, armature impériale, conformisme nouveau, — retour triomphal de l'abbé Raillane à Grenoble, où plus tard son pensionnat de la Tronche éleva les enfants des meilleures familles — voilà pour Stendhal quelques aspects de cette immense question de l'hypocrisie. Elle a une tête, Chateaubriand. Avec Chateaubriand, la rue des Vieux-Jésuites est transportée sur le plan de toute

la France. Stendhal ne vécut pas assez longtemps pour connaître que cette rue des Vieux-Jésuites s'achevait, elle aussi, sur une place Grenette, par une terrasse Gagnon, la terrasse à la vigne et aux étoiles — les *Mémoires d'Outre-Tombe*. On comprend qu'il ait failli se battre en duel (ou plutôt qu'il dise qu'il a failli) contre un officier qui admirait *Atala*. N'oublions pas, d'ailleurs, qu'en même temps que le *Génie du Christianisme* paraît le *Code civil*, et nous savons lequel des deux Stendhal prendra pour modèle de style.

Si maintenant vous croyez qu'en ce qui concerne l'immense question de l'hypocrisie, il suffise de dire, de ce garçon qui lit Cabanis et Tracy dans sa chambrette de Saint-Germain-l'Auxerrois : « Il est contre! » vous vous trompez.

Contre, il ne l'est absolument qu'en matière de style, et la plume à la main. Entre le *Code* et le *Génie* son choix est fait, irrévocable, et (sauf peut-être dans les dernières lignes d'*Armance*) ne se démentira dans aucune de ses pages imprimées ou manuscrites. Être contre l'hypocrisie, c'est être ici contre la phrase. Il appelle Pline « l'homme qui nous apprend le plus de choses sur l'antiquité, parce qu'au lieu de faire des phrases comme Cicéron, il conte net ». La remarque célèbre de l'abbé Morellet sur « le grand secret de mélancolie » d'*Atala*, dont on ne saurait recevoir la moindre idée claire, dut être souscrite d'enthousiasme par Stendhal. Stendhal n'est musicien qu'en musique. Il n'est pas musicien en matière de prose. Moins encore en affaire de vers. Au contraire les grands musiciens de la prose et du vers presque jamais n'ont d'oreille pour la musique. D'ailleurs il serait facile de montrer qu'en musique aussi Stendhal est contre l'hypocrisie.

Mais n'oublions pas que, le jour où Stendhal créera en son Julien Sorel un Henri Beyle tel qu'il aurait pu être, Julien tiendra Tartuffe pour un incomparable modèle, et qu'en entrant au séminaire il prendra l'hypocrisie comme carrière, ou introduira l'hypocrisie comme une partie nécessaire dans son moyen de parvenir. Crime, mais crime d'État, beau crime.

Tous ces crimes d'État qu'on fait pour la couronne,
Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne.

Aucune ambition ne pourrait être satisfaite sans quelque

hypocrisie. D'ailleurs on n'arrive pas sans les femmes, et l'école des femmes, avec les femmes, c'est l'école de l'hypocrisie. Stendhal remarque qu'en 1804 le premier rang à Paris est occupé par le « Tartuffe de sentiments tendres » qui a les femmes pour lui, et sous l'étiquette de qui il range « Geoffroy, Fiévée, Wailly, peut-être Chateaubriand ».

Quelles sont donc les ambitions du jeune homme? Très hautes. « Quel est mon but? D'acquérir la réputation du plus grand poète français, non point par intrigue, comme Voltaire, mais en le méritant. » Cela n'a rien d'extraordinaire, et en ce début de siècle ils sont plusieurs centaines de garçons qui se présentent à ce grade, comme à l'École Polytechnique. Quoi de plus facile? Le XVIIIe siècle, Delille que connut Beyle, avait créé ou plutôt suivi une mécanique, une machine à alexandrins, comme Condillac un art de penser. Étudions! Beyle étudie les poètes comme les philosophes et nourris avec ardeur, bon sens et fruit, ou plutôt fruits, mais fruits secs. Ces fruits secs sont, ce sont les admirables réflexions, le jaillissement d'idées, de phrases décisives et courtes qui remplissent les cahiers de notes et les lettres à Pauline.

Le plus grand poète français, cela veut dire le plus grand poète dramatique. Beyle a décidé de faire du théâtre, ou plutôt d'apprendre à faire du théâtre. Le voilà à la Comédie Française presque un soir sur deux. Ses impressions de théâtre remplissent son journal et ses lettres. Elles sont profondément judicieuses. La nature de Beyle est celle d'un excellent spectateur critique.

Mais la vocation d'auteur dramatique parisien, elle n'échoit guère à des provinciaux, ni surtout à des montagnards. Il la poursuit cependant. Il prend des leçons de déclamation chez Dugazon, d'abord pour se familiariser davantage avec le théâtre, ensuite pour perdre son accent dauphinois, enfin avec une troisième ambition. Diderot dit que le goût du théâtre, c'est généralement (j'atténue son expression) un goût d'aimer des actrices. Au cours de Dugazon fréquentent, et des actrices qui veulent professer, et des filles qui veulent devenir actrices, et des gens qui veulent être leurs galants. On y voit, parmi ces derniers, le cousin Martial Daru, l'introducteur de Beyle dans le monde où l'on s'amuse, conquérant magnifique

qui ne fait pas de difficulté pour céder à Henri la maîtresse dont il est las.

Martial, lui, s'amuse naturellement. Parisien gentil, ardent au plaisir, vif et bon camarade, dauphin du jour, porté par l'ascension d'une famille qui réussit, il ne cherche pas à être heureux, il l'est, ou il croit qu'il l'est, ou on croit qu'il l'est. Autour de lui les problèmes ne se posent pas. Stendhal est un homme pour qui les problèmes existent, pour qui le bonheur est un problème, la chasse au bonheur une chasse. Demandez à Martial combien de jours on vit en trente ans, il multipliera trente par trois cent soixante-cinq, et, comme il est dans l'intendance, il n'oubliera pas d'ajouter pour les bissextiles sept et demi. Voilà tout. Il comprendrait mal son cousin, qui calcule qu'en trente ans on a quatre cents jours d'émotion, donc quatre cents jours de vie vraie. Restent vingt-huit ans neuf mois, qu'il faut employer de la façon la plus agréable. De là le devoir d'être gai, de rire et de faire rire. Stendhal a vingt ans quand il prend conscience de ce devoir. Il emploiera donc la recette de Pascal : ployer la machine. La ployer à la gaîté. Sa vocation vraie est pour la vie vraie : quatre cents jours sur trente ans. Sans ces quatre cents jours, la gaîté, ce bonheur en gros sous, lui serait odieuse. Mais, pour le ménage des vingt-huit ans neuf mois, il faut des gros sous, il faut de la gaîté, il faut sortir de l'ennui qui serait l'état naturel de la vie vraie, il faut rire et faire rire. Et « à force de feindre s'amuser on finit par s'amuser réellement ». Prenez de l'eau bénite...

Ce n'est qu'en 1804, à sa majorité, qu'il devient gai, ou plutôt qu'il décide d'être gai, comme Julien Sorel décide d'être aimé de madame de Rênal ou de se rendre capable d'une grande situation dans l'Église. Ni son enfance, ni sa jeunesse ne l'avaient disposé à cette gaieté. Depuis la mort de sa mère, jusqu'au jour où il lut *Don Quichotte*, il n'avait jamais ri. On ne riait pas rue des Vieux-Jésuites. Deux conclusions.

D'abord, si la volonté n'a pas mené Beyle fort loin sur le chemin de la réussite, la volonté n'en demeure pas moins son ressort profond, le mobile qu'il donne à ses héros, et parce qu'il le trouve déjà en lui, et parce que ne le trouvant pas suffisamment en lui, en préférant encore l'idée à la pratique, il découvre son bonheur à en charger une délégation romanesque. Pour

écrire *le Rouge et le Noir*, il fallait que Stendhal vécût le rose et le brun.

Ensuite, nous trouvons bien ici sous notre pied un chemin de montagne. Transportez ces natures sur le plan du génie, du tragique, passez de la géométrie sur la terre à une algèbre d'éther et d'éclair, vous avez Pascal, le Pascal qui voyage en Poitou avec Méré, et qui, en deux jours, apprend, par technique et principes, à tenir les propos d'un homme du monde (tout Stendhal est en germe dans cette page extraordinaire de Méré, par exemple lorsqu'en septembre 1804 il se rend compte, dans un déjeuner au café de Foy, avec Martial et des gens du monde, de ce que c'est que *l'ennui du grand monde*, et qu'occuper l'ennui d'une personne du monde à ces moments-là, c'est le fait de la bonne littérature). C'est le Pascal des *Provinciales*, qui trouve, et en géomètre et en « fin », la technique de la plaisanterie meurtrière; le Pascal de la machine, des messes et de l'eau bénite. Chez l'Auvergnat et chez le Dauphinois, même genre ouvrier, technique, géomètre, fabricateur et volontaire, appliqué et employé à la vie. Je parlais tout à l'heure du comtois Proudhon. Voilà l'apport, à Paris, du génie montagnard. De la montagne à Paris, la ville-marché, Clermont, Grenoble, Besançon, fait étage.

Enfin nous connaissons que cette grosse gaieté de commis-voyageur, de voyageur en fers (celui des *Mémoires d'un Touriste*) qui a tantôt servi, tantôt et plus souvent desservi Stendhal auprès de ses contemporains et de ses contemporaines, est une attitude, une comédie qu'il se donne à lui-même avant de la donner aux autres. Il n'est continuellement vrai que la plume à la main. Or, dans le vrai Stendhal, dans le Stendhal à la plume, nous ne trouvons jamais un auteur gai. Il a de l'esprit, de l'anecdote. Mais ni il ne rit, ni il ne fait rire. Sa gaieté est d'exportation, comme ce gros alcool avec lequel les marchands de Bourgogne remontent leur vin. George Sand s'y trompa quand, descendant en Italie avec Musset en 1893, elle le vit sur le bateau qui dansait grotesquement autour de la table avec ses grosses bottes fourrées, et qu'elle diagnostiqua que « le fond de son esprit trahissait le goût, l'habitude ou le rêve de l'obscénité ». Ce fut, je crois, la meilleure mystification de Stendhal.

Le voyage en compagnie de Sand et de Musset appartiendra pour lui aux vingt-huit ans neuf mois de la vie en série : les caisses de jus de pruneau bourguignon pour carte de restaurant. Mais des quatre cents jours de vie vraie, de coup double dans la chasse au bonheur, des quelques bouteilles parfaites de propriétaire, si Stendhal à vingt et un ans n'en trouve pas le meilleur, quand les obtiendra-t-il? Rassurez-vous! Ce meilleur, comme les héros de l'*Éducation sentimentale* à la dernière ligne du roman de Flaubert, il l'a peut être rencontré.

Le 12 août 1804, il fait l'inventaire des trois plus délicieux moments de vingt et un ans de vie. Il en trouve trois : 1° Adèle, sa bonne amie, s'appuyant sur lui au feu d'artifice de Frascati. — 2° Un dimanche à Claix où il vient de faire ses premiers bons vers et dîne seul avec des épinards au jus et du bon pain. — 3° Ce jour même, où, après avoir pris de la tisane il découvre les belles pensées qui commencent le cahier de la ferme volonté. Ces trois plus heureux moments sont même probablement quatre, car il faut y joindre le quart d'heure d'arrêt qu'il passa devant le Léman, en mai 1800, sur la route d'Italie sous un bouquet d'arbres au-dessus de Nyon ou de Rolle.

Toute sa vie est peut-être là. Ce n'est plus quatre cents jours, c'est quatre jours. Pour le reste, des zéros multiplieront. Notre joie, en écrivant ces lignes, s'accroît si nous nous rappelons la colère de Crésus, s'imaginant mystifié par Solon, quand l'Athénien lui a nommé les trois hommes les plus heureux qu'il ait connus. L'Amour ne marche que sur la pointe des âmes. Le bonheur suprême pour Stendhal, ce sont des pointes de bonheur, des états non de possession, mais de disponibilité infinie, et, du dehors, juste ce qu'il faut pour ébranler l'âme quand la voie devant elle est libre et que rien dans l'éther ne fait obstacle à son rayonnement. La beauté est une promesse de bonheur, et le meilleur du bonheur est sa promesse; Stendhal vivra pour la beauté.

ALBERT THIBAUDET

(*A suivre.*)

POÈMES

VIVRE

Le pays qu'elle voit et le jour qu'elle vit
Prennent secrètement leur place en son esprit,
Détruisent je ne sais quel fragment de soi-même,
D'autres pays et d'autres jours, quelque problème,
Aussi, cent fois posé depuis l'enfance en vain
Et dont les éléments s'effacent ce matin
Sans qu'elle observe au coin de la voiture neuve
Autre chose que l'air, les oiseaux et le fleuve...
Ignorante, elle fuit, mystérieusement
Atteinte et reconstruite en son entendement.
La campagne qui brille est pleine d'attelages
Rouges et blancs, qui, divisant les paysages,
Traversent les prés gras, retournent les labours,
Traînent sur les chemins les beaux chariots lourds
Et s'éloignent le long des arbres et des fermes
Emportant aux sabots argile, sels et germes.
Elle aperçoit enfin les compactes cités
Où les hommes savants, lascifs ou tourmentés
Vont et viennent, mêlant leurs gestes et leurs faces
Entre les noirs palais, les portes et les places,
Comme eux, de ce moment à cet autre moment,
Elle passe ivre et se défait obscurément...,
Au fond de la voiture, en traversant la ville,
Regardant fuir les murs où l'affiche rutile,
La boucherie avec la viande à choisir,
Le commerce doré, le marché, le plaisir...

LA MAISON

Mystérieusement, très loin, sans heurts, sans chocs,
Un palais se construit — là. Mais le soir, la grue
Descendant lentement son crochet sur la rue
Ne tourne plus, dans l'air et le plâtre, ses blocs.
Au réverbère, luit la façade crevée,
Depuis le tas des sacs, des pioches, des seaux
Jusqu'à la pierre nue et dernière levée;
Puis le gaz d'or vacille entre ses hauts carreaux
Et, faisant le mur neuf obscur comme l'espace,
La nuit n'est plus enfin qu'un chariot qui passe...

Tandis qu'au triste square, une maison sans toit
Laisse le vent sécher au mur son ciment froid,
Que le bruit d'une roue emplit ma solitude,
Ton beau visage vert sous la lampe d'étude
Dans ce décor, et puis dans un autre, soudain,
En moi — et hors de moi — confusément se peint.
Le vent souffle dehors vers les fenêtres vides,
Du sable tourbillonne autour des chaux livides,
Un pas... mais je crois voir ton regard qui sourit,
J'ai rêvé vaguement d'un bizarre architecte
Qui, dans la nuit, bâtit, combine, élève — objecte
A ce qu'en soi l'esprit construit avec l'esprit,
Puis trace enfin du monde — étroite et différente —
Une figure étrangement équivalente...
J'ai rêvé — cependant qu'au ténébreux chantier
Se glacent les ciseaux, les cordes, le mortier
Et que, sous le vent qui grince aux fers de la grue,
Des gens — toute la nuit — ont parlé dans la rue...

SUR LA TERRE QUI REFLÈTE

Sur la terre tranquille et verte qui reflète,
Son corps dans l'herbe a pris sa place de miroir
Et, tourné vers le ciel, il scrute, attend, croit voir
Brûler dans les soleils quelque flamme imparfaite.

Auprès de lui le bois a l'odeur des glands mûrs,
Les arbres allégés de feuillage sont purs
Et, touchant l'air, la vie est ce désir sensible
De tracer le dessin le plus heureux possible :
Allongement des pins, structure d'une fleur
Chaque forme est comme une espèce de bonheur :
La forme des oiseaux — et des eaux, par contraste.

Et tandis que son corps réfléchit le ciel vaste,
Perdu dans le pays chatoyant des rochers
Des fleuves et des prés, des bois et des clochers
Il ne sent plus sur lui glisser et fuir les ombres
Nuageuses, l'azur et le vent et les nombres...

IL VOUDRAIT NE SAVOIR

Il voudrait ne savoir le nom d'aucune ville,
D'aucune rue, et demeurer triste et tranquille
Sur le grand divan jaune, entre les coussins clairs
Et les carreaux brillant sur les squares déserts.

Il fermerait les yeux pour ne plus voir le livre
Et les êtres, l'amour, l'emportement de vivre.
A peine entendrait-il des ombres se presser
Au bord du lit où, seul, il s'étend pour penser

Sur ses bras repliés, abandonnant sa tête,
Il reverrait sans fin la figure incomplète
Que son esprit secrètement trace et défait
Tandis qu'un coussin tombe et que le vent se tait.

Les miroirs mireraient un long corps solitaire
Il ne saurait le nom chantant d'aucune terre...

MARCHÉ

Les tréteaux du marché brillent auprès des portes.
Nous allons dans l'odeur de ces volailles mortes,
Des fruits, des géraniums, des grands poissons d'argents
A travers cette rue et la vie et ces gens...

Tu regardes la chair froide et mauve des lièvres.
Il fait chaud. Je souris : tu ne sens plus aux lèvres
Ce goût de mort qu'a l'aube, et, dans l'air nourrissant,
Tu respires enfin les œillets et le sang.

Un vent haut pousse au ciel mille blancs simulacres
De terrestres objets qui fuient et se défont,
Tandis que fleure ici pastèque ou giraumont
Sous l'ombre du platane et dans le bruit des fiacres
Je vais et je t'entends et je n'observe point
Ton regard où le monde à toi-même se joint.
Ta voix seule est à moi. Tu m'expliques Descartes...
Midi.
Ces gens.
L'odeur.
J'ai peur que tu ne partes...

TOMBES

Un autre, dans ce lieu sans ombre et sans couleurs,
Erre, parmi la pierre et la froide lumière,
Puis l'âme en soi sonore et curieuse et claire
Traverse le jardin de cyprès et de pleurs...

A mes côtés un autre — et la pierre fixée
Reçoit et rend l'odeur étrange du soleil,
Un autre s'avançant sur le mortel sommeil
S'éclaire ici soudain de sa propre pensée...

JARDINS D'ENFANCE

Il marche dans le parc et ses jardins d'enfance,
Il sent l'odeur d'un arbre ou d'une herbe, il s'avance
Et, contournant la rive étroite aux roseaux verts,
N'ose entrer sous les bois emplis de vents amers.
Il voit le ciel, les oiseaux noirs et le feuillage
Pâle dans la partie haute du paysage,
Entend sur les gazons s'éloigner le rouleau,
S'arrête et voit la nuit déjà, dans l'ombre et l'eau,

Cependant rose et vert, serré par la vallée,
Le décor tout entier brille devant l'allée,
Mais il ne veut ici penser rien de nouveau.
Un cri monte, l'air chante. Il fuit, les yeux sur l'eau...

SON SEUL RAISONNEMENT

Par les rideaux disjoints une haute blancheur
Pénètre dans la chambre à meubles et sans fleur,
Pâlit les draps, éveille enfin la fille obscure
A l'aube étrangement heureuse d'être pure
Et de ne point entendre au chevet de son lit
Le grave et musical effort d'un autre esprit,
Heureuse dans cette ombre où son bras ferme plonge
D'être, dès ce moment, une vivante en songe
Fixant les rideaux clairs et le bleu du miroir
Tandis que le premier passant heurte un trottoir
Et qu'elle emplit joyeusement sa solitude
Des étoiles, d'amour chaste et de quiétude
— Son âme enfin s'enchante aux purs regards des morts —
Heureuse pendant que respire son beau corps
Qu'au milieu de la chambre immense, vide et grise
Son esprit seulement à soi-même s'aiguise
Quand descend des rideaux jusqu'à ce front étroit
La lumière de l'air, des arbres et du toit...

T'AIMANT

J'écoute les volets battants, les chiens, l'orage,
Mais soudain je me lève et, courant au vitrage,
La bouche retroussée au verre qui bleuit,
Je suis heureux comme un enfant de voir la nuit.
Puis l'eau roulée à l'eau coule en fine torsade
Le long des carreaux d'où s'échappe une odeur fade,
Froide, qui touche, entoure et perce un frêle habit.
Il pleut. Rien ne présage encore que l'esprit
Bientôt sera par une étrange équivalence
Saisi : je suis pareil à Toi puisque je pense...

LE RÊVE

J'ai le ventre et les bras dans ces tristes coussins
Bariolés de rouge ou tendus d'argent jaune.
Le lustre de cristal en forme d'hexagone,
A peine, éclaire aux murs la glace et les dessins...

Pesante sur le lit de couleurs, je m'endors,
Cherchant un rêve où mes obsessions secrètes,
Où la beauté, la vie, et les courbes abstraites
Se mêlent à de grands pays d'ombres et d'ors...

Et tandis qu'émergeant de cette obscurité
— Vaguement — les coussins et les formes humaines
Luisent avec l'éclat de tombes anciennes,
L'esprit aveugle fuit dans sa propre clarté.

Une longue poupée à cheveux de satin
Assise à ce divan voit mon corps immobile
Et le buste raidi, seule, entend dans la ville
Noire, le bruit des nuits, sourd, pluvieux, lointain...

LES FLEURS DU PÊCHER BLANC

Les fleurs du pêcher blanc peint sur le pot de Chine...
Sur le mur deux corps nus tracés à la sanguine...
Tout est pareil. Le jour glisse au divan de soie.
Nuit, nuit douce et sinistre! Avez-vous donc aussi
Glissé sur nos deux corps et sur ces choses-ci?

Je cherche aux yeux de mon portrait si se devine
Le ténébreux effort que j'ai fait vers la joie.

LES DEUX PENSÉES

Par la croisée entrait un brouillard attiédi.
Ils passaient au divan de longs après-midi
Déchiffrant les feuillets enluminés des Bibles,
Sur les traités, laissant briller leurs mains paisibles,

Parfois ils observaient la chambre vaguement,
La girandole claire... Et, parallèlement
Parcourus d'air brumeux, de cristaux et de prismes,
Leurs esprits enchaînaient songes et syllogismes.
Par les mêmes efforts, par les mêmes hasards
Construite, la pensée éclairait leurs regards...
En silence, chacun dans un étrange mode
Inventait pour l'esprit quelque unique méthode.
Loin de cette croisée au rideau relevé
Dont, cette nuit, le plus pensif avait rêvé,
Les tramways, au dehors, sur l'avenue ouverte
Traînaient dans l'air d'ouate une étincelle verte...

LES MOTS QU'IL A DITS AUJOURD'HUI

La chevelure froide, il fuit entre les terres
Vers les poiriers chargés de pluie et de lumières,
Et les forêts, les champs, la province qu'il fuit,
Aussitôt traversés, redeviennent la nuit.

Parmi le souffle qui s'est gelé sur les verres,
Une ville, parfois, double ses lignes claires,
Il regarde et les mots qu'il a dits aujourd'hui
Ne sont déjà plus comme un être auprès de lui.

Aux fuyantes maisons, aux murs vagues, le raide
Enchaînement des paroles peu à peu cède
Et, tout brouillé de vitre et d'électricité,

Coupé de vent, de pluie et de cette odeur noire,
N'étant plus fait avec les mots de sa mémoire,
L'esprit, enfin, perd sa triste simplicité...

LE VERRE D'ARGENT

Dans sa chambre couleur cristal, couleur lilas,
Sur son lit étendue en robe à falbalas,
Au bruit des camions de la place passante,
Elle serre en ses doigts ta main d'adolescente,

Songe aux thyrses de fleurs, au grand fauteuil vacant,
Écoute la cité, le bruit, le square; et quand
L'ombre des lourds chariots passe au plafond des pièces
Voit entre le faisceau de ces tiges épaisses
Les dessins, les miroirs ou les murs convergeant,
Tout ce décor-ci qui trempe au verre d'argent...
Et s'émeut que ta voix et tes jeux de visage
Tirent rêveusement de toi ta propre image...

L'EAU

Pâle, je marche avec ce goût de voir placées
Entre le monde et moi, les choses inversées,
Que l'arbre à rebours plonge au ciel pur des rivières
Que le blanc poisson joue autour des points stellaires,
Tandis qu'aux fonds menteurs se croisent les images
Des longs oiseaux dorés dansant sur les nuages,
Je croirai voir dévalant dans la terre ouverte
Toute chose au soleil claire, vivante et verte.

Avec les objets lourds, les cadavres, la pierre,
Ce soir, attire à toi, cœur profond de la terre,
Les paysages bleus, le vent et la lumière
Et que, rieur aussi, parmi l'humide herbage
Et les étoiles d'or, m'appelle mon visage!

L'ARCHITECTE

Traînant l'odeur du plâtre et de la brique orange,
L'air, dans l'air, monte, fuit, s'écroule, se mélange,
Et baigne sèchement les madriers en croix,
Que dresse vers le ciel un échafaud de bois.

Déjà, dans le chantier, sur la terre trempée,
On voit, au ras du sol, la maison découpée
Et les murs, divisant les murs, semblent tracés
Sur le dessin d'un blanc jardin froid et français.

La branche d'un platane, hésitante, fleurie,
Ombre confusément cette géométrie,

Ce plan direct et simulant son mouvement
Que l'architecte élève entre l'arbre et le vent.

Par-dessus la cloison de planches mal rejointes,
Bouchée ici et là par les affiches peintes,
Je regarde au soleil s'exhausser ce plan clair,
La maison se bâtir, les carrés s'emplir d'air.

Et peu à peu, tandis que le jet d'eau s'applique
A rougir l'escalier des blocs légers de brique,
Dans le vert et vivant paysage s'inscrit
Le jeu souverain, simple et savant, de l'esprit...,

IL DESCEND

Il descend l'escalier monumental, les yeux
Vagues, avec l'horreur d'être vu par les yeux
Des autres, il descend — entre en la forêt verte
Déchiquetée, au bleu scintillement ouverte.

Il marche dans l'allée, attend, voit les oiseaux
Et retrouve soudain la clairière où les eaux
Du soleil trempent l'arbre et baignent l'herbe pure
Que touche enfin son corps jusqu'à la chevelure,

Il est étendu seul, blême. La voiture hier
L'emportait de la sorte, inerte, et dorait l'air
Suivant la route bleue et les blanches rivières
De la nuit, aux contours des collines légères.

Il voyait fuir le haut des arbres, l'archipel
Des astres et le bleu vertigineux du ciel.
Ainsi, perdu parmi les fleurs de la clairière,
Son corps sent aujourd'hui que l'emporte la terre...

GILBERT MAUGE

LE JEU DE PAUME

JEU NATIONAL FRANÇAIS

Dans un admirable livre, malheureusement devenu trop rare, *Les Sports et Jeux d'exercice dans l'Ancienne France*, publié il y a une trentaine d'années, à une époque ou le sport français était encore dans l'enfance, M. Jusserand s'est attaché à démontrer à l'aide de nombreux documents, que, si la renaissance de notre esprit sportif était due à la fin du XIXe siècle à l'influence britannique, nous n'avions fait que reprendre une tradition ancienne et bien française, abandonnée depuis près de deux siècles.

L'histoire nous apprend en effet qu'aux XVIe et XVIIe siècles, le sport, que l'on appelait « desport », était encore plus populaire en France qu'il ne l'est aujourd'hui, et que nous n'avions à ce point de vue rien à envier à nos voisins.

Quatre jeux se partageaient alors la faveur de nos aïeux; ils avaient nom Soule ou Chole, Crosse, Mail et Jeu de Paume.

La soule, le jeu de la jeunesse, n'était autre que le football rugby actuel et la description d'une mêlée au XVIe siècle est en tous points semblable à celle qu'en font aujourd'hui nos chroniqueurs sportifs après une dure partie de championnat.

Le jeu de crosse se jouait avec un bâton recourbé et avait une analogie frappante avec le « cricket ». L'Anglais Cotgrave dans son dictionnaire franco-anglais (1611) écrit d'ailleurs : « Crosse : bâton recourbé avec lequel les jeunes garçons

jouent au cricket. Crosser : jouer au cricket. » Le criquet désignait le but du jeu.

Quant au jeu de mail dont nous possédons les vieilles règles, il est à s'y méprendre, le jeu de golf qui nous est revenu d'Écosse. Le but, au lieu d'être un trou, était une borne qu'il fallait atteindre dans le moins de coups possible; le caddie s'appelait le porte-maillet, et devait crier « gare » pour faire dégager le terrain; les maillets avaient des dimensions et formes diverses; la tenue du maillet, le pouce gauche pris sous les doigts de la main droite, était exactement celle préconisée de nos jours par les meilleurs professionnels. Le jeu se jouait à cette époque « par monts et par vaux » et le terrain était parsemé d'obstacles qu'il était interdit d'éviter. Plus tard, vers le milieu du XVIIe siècle, la violence n'est plus à la mode; le jeu se rétrécit et se joue dans des allées où l'orme est devenu célèbre; on supprime les obstacles et on les remplace par des arceaux. Le mail deviendra par la suite le croquet (de « croque » : instrument servant à jouer au jeu de crosse) et, transporté sur une table, le billard.

Mais le véritable jeu national français était sans conteste le jeu de paume, qui nous est revenu d'Angleterre, où d'ailleurs on le pratique toujours, sous la forme atténuée du Lawn-Tennis; la filiation, autrefois discutée, est aujourd'hui bien établie.

C'est en 1874 que le major Winkfield prit un brevet pour « une cour transportable, nouvelle et perfectionnée, pour jouer l'ancien jeu de paume ». Les premières règles sont établies par J. M. Heathcote et J. Marshall, joueurs de paume réputés. La même manière de compter est adoptée, et dans ces règles nous trouvons l'emploi de la bisque, point que le joueur prend quand il veut, et qui a toujours été d'un usage courant à la paume; le nom du jeu lui-même (le jeu de paume s'appelle en anglais « tennis ») n'est-il pas la meilleure preuve de cette filiation? Si aujourd'hui nous passons et à juste titre pour occuper le premier rang dans ce sport, il n'y aurait rien de surprenant à ce qu'un vieil atavisme y soit pour quelque chose et nous ait permis de reprendre la place qu'occupait dans le monde le sport français après la Renaissance.

Cette place, due au Jeu de Paume, les Anglais, que nous

accusons volontiers d'attacher trop d'importance au sport, nous la reconnaissaient alors, nous l'enviaient et tout naturellement nous la reprochaient. Sir Robert Dallington, professeur d'anglais enrichi, écrit en 1604 après un voyage en France : « Les Français naissent une raquette à la main; il y a plus de jeux de paume que d'églises; il y a plus de joueurs de paume en France que d'ivrognes en Angleterre. » Il n'est nullement exagéré de dire que la popularité du jeu de paume était alors très supérieure à celle du lawn-tennis actuellement. Le nombre des jeux était, relativement à la population, beaucoup plus considérable que les courts de lawn-tennis aujourd'hui et c'étaient de grandes salles, aux murs épais, de 30 mètres sur 10! On en comptait, dit Gregory d'Ierni, qui accompagnait le légat du pape en France au début du XVIIe siècle, « plus de 250 à Paris, tous beaux et bien installés ». Nous en avons retrouvé 40 à Orléans, 22 à Poitiers, 30 à Rouen, 19 à Bordeaux, une dizaine à Lyon, Dijon, Angers, etc..., et beaucoup ont disparu sans laisser de traces. Il y en avait un au moins dans chaque petite ville et même dans les bourgades, partout, dit un auteur, « où il y avait une auberge ».

Mais la popularité d'un jeu n'est pas seulement faite de chiffres, pas plus que celle d'un homme ne dépend de son âge. Le Jeu de Paume était entré dans nos mœurs, dans notre langue et dans notre littérature; nous employons encore couramment les expressions « être à deux de jeux » « prendre la balle au bond » qui proviennent de la paume et bien d'autres sont tombées en désuétude; nous allons voir nos plus grands auteurs, Rabelais, Montaigne, Pascal, Jean-Jacques Rousseau, s'en servir fréquemment comme point de comparaison, des poètes comme Charles d'Orléans s'en inspirer, tous nos rois le pratiquer avec ardeur, et toute la noblesse de robe ou d'épée suivre leur exemple. Il fut le jeu « royal, honnête et permis » et par suite, populaire et considéré.

Il nous a paru intéressant d'en écrire la magnifique histoire, brièvement résumée ici, d'exposer ses origines, son développement, les rapports étroits et curieux qu'il a eus avec le théâtre et les causes de sa décadence.

SES ORIGINES

Comme tous les jeux de cartes ou de balles, il ne paraît pas douteux que le jeu de paume nous vienne d'Orient, sinon sous la forme actuelle, du moins dans son principe. S'il n'y a pas de preuves absolues, les arguments sont nombreux. Au IVe siècle de notre ère, on trouve en Perse un jeu appellé « Tchigan » qui se jouait en salle fermée avec des raquettes de 4 pieds de long; il ne peut être confondu avec le polo qui se jouait à la même époque avec un maillet et en plein air. Ce nom de « Tchigan » ressemble étrangement à celui de « chicane », vieux jeu languedocien. Le mot tennis qui n'a rien d'anglais assurément, car il a été employé sous forme de ténes ou tenets en France bien avant de l'être en Angleterre pour désigner le Jeu de Paume, est d'origine arabe, si nous en croyons Larousse, Littré et l'historien Le Maire. Ce mot a même servi à baptiser l'île de Tennis-Tennesos en Basse-Égypte et la ville de Ténès en Algérie. L'invasion sarrasine paraît donc bien avoir été la coupable, si coupable il y a. Le mot raquette lui-même vient du mot arabe « rahat ». Il est certain que le jeu s'est d'abord joué en plein air, et nous laisserons bien volontiers à la longue paume, son droit d'aînesse; ce n'est que beaucoup plus tard sans doute qu'il s'est enfermé sous le nom de courte paume et a pris sa forme actuelle. Certains auteurs, frappés par l'aspect quasi monastique des salles de paume, en ont attribué certaines particularités aux ecclésiastiques; cette opinion nous paraît très plausible; si ceux-ci ne l'ont pas inventé, ils l'ont du moins pratiqué avec ardeur à une époque très reculée, comme en font foi de nombreux documents.

Dans une petite brochure publiée dans la *Revue Historique et Archéologique de l'Orléanais*, l'abbé Cochard nous dit que les ecclésiastiques s'y adonnaient aux XIe et XIIe siècles dans les cloîtres et que, plus tard, ils utilisaient pour ce jeu le parloir de l'officialité, c'est-à-dire le grand antichambre du tribunal ecclésiastique. « Pour Orléans un acte du XVe siècle nous apprend que de temps immémorial le chévecier du chapitre, qui le dimanche précédent avait reçu de l'évêque une lamproie, devait lui offrir le jour de Pâques une paire de battoirs et des

esteufs neufs, c'est-à-dire des balles, afin que le prélat pût avec ses chanoines se récréer à faire bondir les esteufs dans la salle du prétoire de l'officialité. Cette redevance se retrouve dans plusieurs églises de France. A Saint-Brieuc, le vicaire était tenu au jour de Pâques, après complies, de bailler des esteufs, savoir à l'évêque cinq et aux chanoines à chacun trois et des cabarets (palettes à les frapper). » Nous apprenons aussi que si les ecclésiastiques qui jouent avec tant d'ardeur à la pelote basque n'enlèvent jamais leur soutane, c'est qu'en 1485 le Congrès de Sens a défendu aux prêtres « de jouer à la Paume sans vergogne et en déshabillé peu décent ».

LE JEU ROYAL

Après avoir été le jeu des évêques et des prêtres, le jeu de paume devint le jeu des Rois, des nobles et de la haute bourgeoisie; c'était un jeu trop coûteux et trop compliqué pour le peuple peu instruit de l'époque. Nous savons qu'il était déjà assez répandu à la fin du XIIIe siècle. Les rôles de la taille pour la ville de Paris permettent de constater qu'il s'y trouvait alors treize paumiers fabricants de balles; deux valets figurent également au rôle. La ville dans le même temps n'avait que huit libraires « merchants et vendéeurs de livres et un seul marchand d'encre ».

Presque tous les rois de France, de Louis le Hutin jusqu'à Charles X, l'ont pratiqué et du XIVe à la fin du XVIIe siècle ont eu leur jeu au Louvre. Charles V fait construire le premier jeu du Louvre du côté de la rue Saint-Honoré et il joue aussi fréquemment à l'hôtel Beautreillis et dans le jeu de la rue Froidmantel. Louis XI a un jeu à Plessis-les-Tours. Son gendre Louis d'Orléans joue « presque tous les jours après le déjeuner » et continue à pratiquer son jeu favori lorsqu'il monte sur le trône, après la mort de Charles VIII, tué d'un coup à la tête qu'il se donna à une porte basse du château d'Amboise « allant voir jouer à la paume dans les fossés du château ». Louis XII avait de qui tenir; son père le charmant poète Charles d'Orléans était grand amateur et fut sans doute le premier à célébrer le jeu de paume en vers :

J'ay tant joué avecques Aage
A la paulme que maintenant
J'ay quarante-cinq; sur bon gage
Nous jouons, non pas pour néant.
Assez me sens fort et puissant
De garder mon jeu jusqu'à cy.
Ne je ne crains rien que Soussy.

Car Soussy tant me descourage
De jouer, et va estouppant
Les coups, que fiers à l'avantage
Trop sourement est rachassant;
Fortune si lui est aidant;
Mais Espoir est mon bon amy.
Ne je ne crains rien que Soussy.

Vieillesse de douleur enrage
De ce que le jeu dure tant,
Et dit, en son félon langage
Que les chasses dorénavant
Merchera pour m'estre nuisant;
Mais ne m'en chaut, je la deffy.
Ne je ne crains rien que Soussy.

Se Bon Eur me tient convenant,
Je ne doubte ne tant ne quant
Tout mon adversaire party.
Ne je ne crains riens que Soussy.

Novembre 1439.

François Ier donne une grande impulsion aux sports comme aux arts. Il fait construire des salles dans toutes ses résidences, au Louvre le long de la rue d'Autriche en face du Petit-Bourbon, à Fontainebleau, jeu découvert comme il y en avait beaucoup en province, et au château de Saint-Germain, jeu qui fut utilisé jusqu'à la Révolution. Dans la forêt, au château de la Muette, il en fit édifier un sur la terrasse qui dominait le château « d'où l'on avait, dit un arquebusier de l'époque, une vue magnifique ». Il joua même, si nous en croyons les archives d'Orléans, dans un jeu assez original; lorsqu'il se rendit dans cette ville à la rencontre de Charles-Quint, en 1537, les Échevins « envoyèrent au-devant du Roy jusqu'à Gien dix ou douze bateaux, tous couverts

de satin, où étaient galleries, chambres et cheminées, et en avait un espécial pour le Roy où y avait quatre chambres, galleries et Jeu de Paume ». Ce Jeu parait être resté unique, quoique deux ans auparavant on eut installé sur la *Belle Française*, bateau de deux mille tonnes, un moulin à vent et un jeu de paume; mais la *Belle Française* ne put jamais être lancée.

C'était le temps où nos escholiers s'adonnaient avec frénésie à leur jeu préféré; ils avaient quarante jeux de paume à leur disposition à l'Université d'Orléans. La querelle des intellectuels et des sportifs ne date pas d'aujourd'hui et Paul Souday eût sans doute trouvé ici matière à réflexion. Rabelais ne se fait pas faute de nous la dépeindre, trouvant que « nos escholiers abandonnaient souvent leurs études pour les tripots, au grand détriment des premières », et il nous donne la « devise et blason des licenciés en la dite Université :

Un esteuf[1] en la braguette[2]
En la main une raquette
Une loi en la cornette
Une basse danse au talon
Vous voilà passé coquillon[3]

Le résultat fut bientôt la fermeture de dix-huit de ces jeux.

François Ier inculqua à son fils le goût du sport. Henri II fut en effet le meilleur joueur de son royaume et eût gagné l'Esteuf d'argent (Championnat de France de l'époque, dont les prix étaient une balle d'argent, une raquette, une couronne de fleurs et une paire de gants) si le Roi avait pu se permettre de concourir. Il fait construire un second jeu au Louvre, à côté de celui de son père, le long de la rue d'Autriche, les deux jeux étant séparés par la Porte du Louvre sous laquelle fut assassiné le maréchal d'Ancre. C'était un jeu de dimensions inusitées (il n'y en avait pas d'officielles) et il mit en honneur la partie de quatre et même de six joueurs, tierçant, c'est-à-dire se plaçant au filet dans une position assez dangereuse; mais

1. Balle.
2. Haut-de-chausses.
3. Docteur.

qu'était ce danger à côté de celui des tournois qui lui furent d'ailleurs fatals!

A cette époque on pariait gros jeu dans les « tripots » (du vieux verbe français triper-sauter, gambader) nom donné communément aux jeux de paume et qui a passé à la fin du XVIIIe siècle à des salles de réputation douteuse; on cite des paris de trois, quatre et même cinq mille livres; mais ces paris étaient licites, des lettres patentes de François Ier portant que « tout ce qui se jouera au jeu de paume sera payé à celui qui aura gagné, comme une dette raisonnable et acquise par son travail ». On jouait même jusqu'à ses vêtements et on peut voir là l'origine de l'expression courante « jouer, jusqu'à sa dernière chemise ».

Charles IX préférait la longue paume, disant dans sa prose rimée que :

> Le séjour des Maisons, Palais et Bâtiments
> Était le sépulcre des vivants.

Nous le trouvons cependant, le jour de l'assassinat manqué de Coligny, dans un des Jeux du Louvre où les échevins affolés vinrent le trouver.

Henri III était trop efféminé pour pratiquer ce jeu violent, mais le Béarnais y joua pour deux. Henri de Navarre avait pratiqué le jeu très jeune à Pau et nous savons, par une lettre inédite de Jeanne d'Albret, que le jeu du château, détruit pendant les troubles, fut reconstruit par ses soins, afin dit-elle « que notre cher et aimé fils estant sur le lieu, puisse prendre et recevoir quelque plaisir comme étant le dit Jeu du plus honneste exercice à quoy on puisse passer le temps et le moins scandalleux ». Nous le trouvons aussi jouant et pariant des paniers de balles à Lectoure, Nérac et Montauban, et nul doute que le jeu fut pour lui une grande distraction pendant sa longue captivité au Louvre. Dans la *Folle vie de la reine Margot*, Paul Rival nous raconte que le jour de la Saint-Barthélemy il est dans le jeu dès l'aube, et n'ayant pu terminer sa partie ce jour-là, il va la continuer le lendemain.

Devenu roi de France, il est sans cesse dans le Tripot de la Sphère; dès son entrée dans Paris, après la prise d'Amiens, le 15 septembre 1594 « il joue à la paume tout au long de

l'après-midi, dit Pierre de l'Estoile; le 24 il y est encore, tout en chemise, encore estoit-elle déchirée sur le dos, et avait des chaussures grises à jambes de chiens qu'on appelle ». Il est là, entouré de jolies femmes dont « madame de Monsseaux (la belle Gabrielle) à laquelle il empruntait de l'argent, et qu'il embrassait et caressait fort devant tout le monde, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir l'œil sur les Espagnols, prêt à se jeter sur Amiens avec cette souplesse de mouvements que la paume entretenait en lui ». Henri IV fit construire un second jeu à Fontainebleau à côté de celui de François Ier, jeu de grandes dimensions, car le Béarnais préférait comme Henri II la partie de quatre. Un de ses adversaires préféré était Nompar de Caumont, futur maréchal de La Force, qui devait avoir une certaine reconnaissance pour le jeu de paume, ayant été sauvé de la Saint-Barthélemy à l'âge de treize ans par un marqueur du jeu de la rue Verdelet.

Le Jeu de Paume est alors à son apogée; la littérature s'en empare et nous voyons Montaigne y faire de fréquentes allusions dans les *Essais*.

« Les historiens sont ma droicte balle; ils sont plaisants et aysés... »

« La parole est moitié à celui qui parle et moitié à celui qui écoute; celui-ci se doit préparer à la recevoir selon le branle qu'elle prend; comme entre ceux qui jouent à la paume, celui qui soutient se démarche et s'aprête, selon qu'il voit remuer celui qui lui jette le coup et selon la forme du coup. » Et cependant Montaigne avoue « qu'il était très maladroit à la nage, au mail et à la paume ». C'est l'époque où Jean le Houx, avocat à Vire, s'inspire du jeu pour écrire cette curieuse chanson bacchique à double sens :

LE JEU DE PAUME BACCHIQUE

On a versé cecy pour estre ben :
Il faut l'oster de peur qu'on ne le jette.
Voisin, je vay tirer du jeu,
Puisque nostre partie est faite.

Pour gagner quinze, il faut mettre dedans,
Pas sur la langue, et non pas sur la chorde.
Pour nous juger, voicy des gens
Lesquels nous mettront à concorde.

Si je faisois encor trois pareils coups.
Le premier jeu j'aurais de la partie.
Tirez, maintenant, c'est à vous :
Car ma soif, elle est amortie.

J'ay encor bisque à prendre sur le jeu,
Mais j'attendray que la soif encor vienne.
Quand le pot sera presque beu
Il sera temps que je la prenne.

Le jeu de paume va encore avoir de beaux jours au début du XVIIe siècle. Le médecin Héroard qui a suivi pas à pas le jeune Louis XIII nous raconte, dans son minutieux journal, que le roi joua très jeune à la Paume, et qu'à l'âge de treize ans, pendant le voyage qu'il fit dans l'ouest de la France, il jouait dans toutes les villes qu'il traversait, même lorsqu'il y arrivait à sept heures du soir. Nous savons ainsi qu'il y avait un jeu à Orléans, Poitiers, Mirebeau, Angers, Nantes et Le Mans. Nous le voyons aussi jouer à La Rochelle contre Bassompierre quelques jours après la prise de la ville; mais il n'avait pas le feu sacré comme son père.

Le jeu de paume fit aussi partie de l'éducation du Grand Roi qui avait ses paumiers attitrés, mais Louis XIV abandonna vite ce jeu violent pour le billard, quoique Saint-Simon nous dise « qu'il était fort adroit au mail et à la paume » et c'est à partir de son règne que le jeu commence à perdre sa popularité. Jean Bazin et son gendre Nicolas Cretté construisirent bien en 1686 le célèbre jeu de Versailles, mais le Grand Roi n'y entra jamais; par contre, il fit démolir les deux jeux du Louvre, dont l'un, celui de François 1er, était depuis longtemps abandonné et transformé en galerie des marbres. L'exemple fut naturellement suivi, et en 1657 on ne compte plus que 114 jeux à Paris. Cependant nous voyons les écrivains de l'époque, et même Pascal, parler du jeu de paume avec un certain respect. Citons, entre autres, ces deux pensées de notre grand moraliste, qui prouvent combien le jeu lui était familier et en quelle estime il le tenait : « Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau; la disposition des matières est nouvelle : quand on joue à la paume, c'est une même balle dont jouent l'un et l'autre; mais l'un la place mieux »; et plus loin : « Cet homme, si affligé de la mort de sa femme et de son fils

unique, qui a cette grande querelle qui le tourmente, d'où vient qu'à ce moment il n'est pas triste et qu'on le voit si exempt de toutes ses pensées pénibles et inquiétantes? Il ne faut pas s'en étonner : on vient de lui servir une balle et il faut qu'il la rejette à son compagnon; il est occupé à la prendre *à la chute du toit pour gagner une chasse*, comment voulez-vous qu'il pense à ses affaires ayant cette autre affaire à manier? Voilà un soin digne d'occuper cette grande âme et de lui ôter toute autre pensée de l'esprit. »

L'expression technique qu'emploie ici Pascal ne prouve-t-elle pas une connaissance approfondie du jeu et ne peut-elle laisser supposer qu'il l'a lui-même pratiqué dans son enfance?

La décadence s'accentue très vite sous le règne de Louis XV que l'éducation du Régent n'avait pas dirigé vers les sports. Le Roi a pourtant joué à la paume, car nous connaissons le cérémonial royal quand il fait sa partie : « Quand le Roi joue à la paume, un officier de la garde-robe lui présente une balle d'une main en tenant son épée de l'autre. Il marque aussi toutes les parties que perd le Roi pendant qu'il joue et le Roi les paie toutes, qu'il ait gagné ou perdu; quand le Roi a fini de jouer, celui qui tient le jeu de paume doit aux officiers de la chambre et de la garde-robe une collation si la partie a eu lieu après le dîner, ou un déjeuner, si elle s'est faite dans la matinée. »

Louis XV fit reconstruire un des jeux de Fontainebleau incendiés en 1702, mais en 1765 la corporation des Maîtres-Paumiers est dissoute; il n'y a plus que 13 jeux à Paris et 41 en province.

Cependant le jeu a encore une certaine vogue; nous voyons des écrivains comme Jean-Jacques Rousseau en parler fréquemment et le conseiller à Émile. « On ne se met pas en garde, dit-il, contre un volant qui tombe; il ne fait de mal à personne, mais rien ne dégourdit le bras comme d'avoir à couvrir la tête, rien ne rend le coup d'œil si juste que d'avoir à garantir ses yeux; s'élancer du bout d'un jeu de paume à l'autre, juger le bond d'une balle encore en l'air, la renvoyer d'une main sûre, de tels jeux conviennent à l'homme; ils servent à le former. »

Malheureusement pour le jeu, Louis XVI préfère l'horlo-

gerie et la menuiserie. Le comte d'Artois, par contre, est un joueur assidu et fait construire un jeu particulier rue de Vendôme; il a pour paumiers les fameux Charrier et plus tard, lorsqu'il succédera à Louis XVIII, il nommera le célèbre Barre « paumier royal ».

La grande tourmente a emporté les jeux de paume et il n'en reste plus qu'un dans cette rue Mazarine où ils étaient si nombreux. Quand ce dernier vestige du jeu de rois, qui est aussi le roi des jeux, disparut, un autre jeu fut construit passage Sandrié, puis démoli en 1861 pour faire place au nouvel Opéra; il fut remplacé par les deux jeux des Tuileries, enlevés eux-mêmes au sport en 1909, époque à laquelle furent édifiés, au second étage, 74, rue Lauriston, les deux Jeux actuels, derniers survivants d'un long et glorieux passé; en province il ne reste plus que le jeu du Parc Beaumont à Pau et le vieux jeu de Bordeaux, plus fréquenté aujourd'hui qu'il ne l'a sans doute jamais été depuis sa construction en 1785.

A L'ÉTRANGER

Le jeu de paume, quoique moins populaire qu'en France, était aussi très en faveur à l'étranger et en particulier en Angleterre où on le trouve mentionné au début du xve siècle dans la ballade de Gower. Plus tard Shakespeare y fait allusion dans *Henri V* et la littérature anglaise du xviie siècle s'en empare comme la nôtre. Il est certain qu'à partir de ce règne tous les rois d'Angleterre l'ont pratiqué. Les comptes de balles perdues par Henri VII en 1495 « *at the paune* (*sic*) » ont été conservés. Ce monarque avait comme notre François Ier des jeux dans tous ses châteaux; ils se nommaient « tennis courts » ce qui prouve que le jeu portait à cette époque indifféremment les deux noms sous lesquels on l'a désigné successivement en France.

Henri VIII, dit Sébastien Gustiniani, était extrêmement friand du tennis et « c'était la plus jolie chose du monde de le voir jouer, sa peau blonde brillant sous une chemise du plus fin tissu ». C'est lui qui fit construire, en 1529, le fameux jeu de Hampton Court dans lequel on joue encore. Il avait aussi un jeu à Londres au Palais de Saint-James, un autre à Whi-

tehall, et on le trouve jouant à Calais et à Greenwich. Le jeu devient alors le passe-temps de toute la jeunesse dorée. La reine Élisabeth allait souvent s'asseoir dans le dedans et regarder jouer ses courtisans. Charles Ier y joua très jeune comme duc d'York; Charles II fait construire un nouveau jeu à Whitehall. Le Roi joue à cinq heures du matin en été, « se pesant avant et après chaque partie et perdant jusqu'à quatre livres et demie ». De nombreux jeux sont alors construits dans le centre de la capitale, mais après le règne de Jacques II, au début du XVIIIe siècle, le jeu décline comme en France. Cependant, au XIXe siècle, contrairement à ce qui se passe chez nous, il redevient en faveur et l'on voit nos paumiers traverser constamment la Manche pour se mesurer avec leurs collègues anglais. Des particuliers comme le duc de Wellington, (le grand général a joué à la paume à Fontainebleau), lord Plymouth, sir Henry Meux, lord Brougham, construisent des jeux. Il y en a plusieurs dans les Universités anglaises, dont 6 à Cambridge. Le jeu entre dans une période très florissante et une trentaine de salles sont en pleine activité. Entre 1894 et 1913, si quelques-unes disparaissent, dix nouvelles viennent les remplacer. Le vrai « tennis », le jeu de paume français, n'est pas près de disparaître chez nos voisins qui le considèrent toujours comme le roi des jeux individuels.

En Allemagne, il a aussi une longue histoire. Il y avait au XVIIe siècle, nous dit Ph. Heineken, 46 villes où il se pratiquait, surtout dans les Universités et dans les cours princières. La salle se nommait Ballhaus et la trop célèbre Ballplatz, ministère des Affaires étrangères à Vienne tire son nom d'un jeu de paume sur l'emplacement duquel il a été construit, et non, comme on le croit généralement, d'une salle de bal.

A Stockholm il y avait deux jeux de paume dont l'un est devenu la Chapelle finlandaise. Il y en avait à Berne, à Bâle, à Neuchâtel et quatre à Genève. Toutes les grandes villes d'Italie en possédaient un. Aux États-Unis le jeu qui est pratiqué autant qu'en Angleterre, ne peut avoir une bien vieille histoire, mais, par contre, nous trouvons qu'au Mexique il a été très populaire au XIIIe siècle sous le nom de Tlatchli. L'abbé

Prévost, dans ses *Récits de voyage*, nous le décrit très exactement :

La scène de cet exercice est une espèce de jeu de paulme, et l'instrument, une pelote composée de la gomme d'un arbre... On ne marquait pas de chasse comme au jeu de paume. L'avantage consistait à faire toucher la pelote au mur qui servait de but et dont la partie contraire devait empêcher qu'elle n'approchât. Elle n'était poussée qu'avec les fesses et les hanches et pour la mieux faire rebondir les joueurs s'appliquaient sur les fesses un cuir bien tendu. Ils se présentaient mutuellement le derrière pour la renvoyer...

Les Mexicains jouaient jusqu'à leur personne. Le lieu était une salle haute, longue, étroite ; les murailles étaient fort minces et blanchies de chaux... On y mettait des deux côtés quelques grosses pierres assez semblables à des meules de moulin et percées au milieu, mais dont le trou n'avait que la grandeur nécessaire pour recevoir la pelote ; celui qui l'y mettait gagnait le jeu... Un ancien usage le rendait maître des robes de tous les spectateurs ; le jeu en devenait plus animé, parce que ceux qui étaient couverts de quelques vêtements se mettaient à fuir pour les sauver et qu'ils étaient ordinairement poursuivis par le vainqueur...

Ce curieux récit est confirmé par de nombreux documents et aussi bien au Musée de Mexico que sur les places publiques de plusieurs villes mexicaines peut-on voir encore ces vieilles pierres trouées qui par l'analogie qu'elles présentent avec l'ancienne « Lune » des jeux quarrés du XVIe siècle, ne laissent pas de doute sur l'origine commune des deux jeux. Les Normands qui, au XIIe siècle ont laissé des traces de leur passage en Amérique, pourraient bien y avoir introduit le jeu national français, comme ils l'ont peut-être aussi importé à la même époque en Angleterre. L'invasion sarrasine, aidée de l'esprit d'aventure des Normands, aurait ainsi propagé dans le monde, le plus ancien et le plus beau des jeux de Balles.

LE JEU DE PAUME ET LE THÉATRE

A côté de ses fins sportives, le jeu de paume a eu au XVIIe siècle une bien curieuse destinée ; il a été associé à l'extraordinaire développement du théâtre en donnant asile aux troupes nomades dans leurs pérégrinations. On imagine difficilement qu'il n'existait à cette époque, en dehors de

Paris, où il n'y avait d'ailleurs que les salles de spectacles royales ou privées du Louvre, du Palais-Royal, de l'Hôtel de Bourgogne et du Petit-Bourbon, pour ainsi dire aucune salle de spectacle, et les comédiens qui parcouraient la France auraient été bien en peine s'ils n'avaient trouvé à leur disposition, dans toutes les villes qu'ils traversaient, ces grandes salles de 30 mètres sur 10, inutilisées dès la tombée du jour. On peut se demander ce qu'ils seraient devenus sans les jeux de paume et si le théâtre français aurait pu prendre aussi rapidement son merveilleux essor.

Grâce à des études locales faites à l'occasion du passage de l'Illustre Théâtre, nous avons pu retrouver la plupart des jeux de paume ayant servi de salles de spectacle en France et recueillir de nombreux renseignements sur l'emploi qui en était fait. Molière n'a, en effet, joué la comédie, jusqu'à son retour à Paris, en 1658, à part une ou deux exceptions, que dans des jeux de paume, et il est permis d'avancer que s'il a entrepris sa tournée en province, c'est qu'il savait qu'il trouverait, dans toutes les villes, ces salles à sa disposition. Il le savait d'autant mieux que l'Illustre Théâtre avait été créé à Paris dans l'une d'elles; une plaque apposée sur le nº 14 de la rue Mazarine et qui en témoigne encore aujourd'hui, porte comme inscription : « Ici s'élevait le jeu de paume des Mestayers où la troupe de Molière ouvrit, en décembre 1643, l'Illustre Théâtre. » Ce jeu de la rue Mazarine (il y en avait là une douzaine côte à côte) avait été spécialement aménagé pour recevoir la troupe des Béjart, et pendant que se poursuivait l'installation, elle se rendit à Rouen où elle débuta dans un autre jeu, le jeu de la Cuillère-à-Pot, appartenant aux mêmes frères Mestayers, dans lequel on fit, comme partout ailleurs, en province, à cette époque, une installation de fortune journalière; car le sport ne perdait pas ses droits. On jouait à la Paume dans la journée, et, le soir, vers quatre heures, le paumier qui, en général, avait le monopole de la salle de comédie, installait une scène placée sur des trétaux ou, dans le Midi sur des barriques, passait par les ouverts des bancs ou des chaises, et vers cinq heures la représentation commençait. Une gravure du commencement du XVIIIe siècle intitulée : « Bataille arrivée dans un tripot » est le seul témoignage

de ce genre d'installation que nous connaissions; on y voit la scène sur des tréteaux, un seul tableau pendu au mur en guise de décor, et dans la salle les chaises renversées, le public se battant à coups de cannes et de raquettes. Ces scènes étaient d'ailleurs fréquentes et, dans certaines villes, il était interdit « aux honnêtes femmes d'assister au spectacle ».

Bientôt, le théâtre rapportant plus que le sport, le paumier trouva avantage à louer son jeu au mois ou à l'année et à faire une installation semi-permanente. On voit alors apparaître les loges, l'amphithéâtre et le parterre; puis, vers la fin du XVIIe siècle, beaucoup de jeux étant inemployés, le théâtre s'y installe définitivement. Nous connaissons, entre autres, dans ses détails, l'installation du jeu de paume de Barbarin, à Bordeaux, qui avait, en 1716, « trois étages de loges allant jusques au plafond » après avoir passé par les deux phases précédentes. Ce jeu vit défiler non seulement l'Illustre Théâtre en 1656, la troupe de Belleroche, en 1659, avec le Grand Roi comme spectateur, mais des danseurs de cordes et enfin, en 1663, on y donna une course de taureaux pour distraire le maréchal d'Albret.

A Paris, outre le jeu des Métayers, Molière loua le jeu de la Tête Noire, puis, à son retour de province, il s'installa dans le jeu du Marais, sa dernière étape avant de jouer au Palais-Royal sur un vrai théâtre.

La Comédie ne fut pas seule à se servir des jeux de paume. Lorsque, en 1670, Perrin veut faire représenter *Pomone*, opéra dont il a écrit le poème, il loue le jeu de Bequet, rue de Vaugirard et le transforme à grands frais en salle d'opéra; mais ses démêlés avec la justice ne lui permettent pas de mettre son projet à exécution et c'est dans un autre jeu, celui de la Bouteille, 48, rue Mazarine, que le 3 mars 1671, a lieu la première de *Pomone*. Ce jeu peut donc revendiquer l'honneur d'avoir été le premier Opéra de Paris. En 1672, Lulli, qui avait obtenu son privilège, fait fermer cette salle et s'installe dans le jeu de Bequet que Perrin avait fait transformer; il n'y resta pas longtemps; Molière étant mort le 17 avril 1673, il le remplaça au Palais Royal, chassant la veuve du grand comédien qui va s'installer à son tour dans le jeu de la Bouteille. Réunie en 1680 à celle de l'Hôtel de Bourgogne,

la troupe émigre dans le jeu de l'Estoile, rue des Fossés de Saint-Germain qui, de 1688 à 1770, abrite la Comédie Française ; la rue prend le nom de rue de la Comédie et plus tard celui de rue de l'Ancienne-Comédie, et c'est ainsi que la Comédie-Française et l'Opéra eurent tous deux pour berceau des jeux de paume.

Si nous recherchons maintenant ceux qui ont servi aux comédiens en province, nous trouvons : à Nantes, le jeu du Chapeau Rouge; à Fontenay-le-Comte celui de Louis Benesteau, que Dufresne a loué pour vingt et un jours, à partir du 19 avril 1648; à Poitiers, le jeu des Flageolles, puis, en 1768, celui de Biet; à Toulouse, le jeu du Pré Montardy : là, par suite d'une querelle entre les Capitouls et le Conseil des Seize, Molière a exceptionnellement joué en 1645 dans le « Logis de Lescu ». A son second passage, en 1648, Toulouse possède un théâtre construit aux frais de la Ville, un des seuls existant en France à cette époque. A Grenoble, le théâtre est le jeu du duc de Lesdiguieres; à Draguignan, le jeu des Minimes; à Aix-en-Provence, le grand jeu de paume; à Pézenas, il y a une salle de spectacles à la Grange aux Belles, résidence des Conti, mais le théâtre de la Ville est le jeu de M. de Vilette de Tourbes et Molière commence par y jouer.

A Lyon, il fait représenter *l'Étourdi* et *le Dépit Amoureux* dans le jeu de la rue au Bœuf; à Avignon, il joue dans celui de Nicolas Mignard, comme en fait foi une plaque commémorative, et peut-être aussi dans celui du Grand Colonel. A Bayonne, les représentations se donnent alternativement dans le jeu de Nyert et dans celui de Maubec, utilisé jusqu'en 1792. Enfin, à Rouen, et c'est la seule ville où le cas se présente, le jeu des Braques et celui des Deux Maures ont servi de théâtre en même temps, et si Molière a certainement joué dans le premier, il n'est pas prouvé qu'il n'ait pas aussi joué dans le second. Celui de Saint-Eustache avait servi, en 1638, à la troupe de Mondory. Ce jeu présente, pour l'art dramatique, un certain intérêt, car il était mitoyen de la maison de Pierre Corneille, et F. Bouquet émet l'opinion que « ce voisinage a pu avoir une influence sur le génie naissant de notre illustre tragédien », qui se lia très jeune avec Mondory et plus tard avec Molière.

Nous connaissons ainsi la plupart des jeux de paume qui

ont servi la cause du développement artistique en France.

Mais l'influence du sport sur le théâtre ne s'arrête pas là; M. Jusserand attire notre attention sur un autre côté de la question : « On s'habitua, dit-il, tellement à voir théâtre et jeux de paume se confondre, que, très tard, par habitude, on conserva au premier la forme des seconds. Il est certain que, partout ailleurs, dès le XVIe siècle, en Italie et en Angleterre, la forme semi-circulaire avait prévalu. Nous fîmes exception, effet inattendu de l'extraordinaire popularité d'un jeu d'exercice en France. »

LA DÉCADENCE

Comment un jeu qui a connu une pareille popularité, qui était en quelque sorte passé dans nos mœurs et dont tous les adeptes en France, en Angleterre et en Amérique disent, après avoir goûté des autres, qu'il est le plus varié et le plus complet, a-t-il pu subir une pareille décadence? C'est ce que nous voudrions brièvement examiner.

On a attribué cette décadence à deux causes : on a dit que les jeux en salle fermée avaient fait leur temps et n'étaient pas aussi sains que les jeux de plein air; mais le mail et la soule se jouaient bien à l'extérieur et ils ont disparu à la même époque. Le tennis couvert, si à la mode, détruit d'ailleurs cette thèse. On a invoqué aussi l'argument financier : ces grandes salles, en pleine ville, auraient eu trop de valeur pour servir uniquement au sport; mais nous savons qu'au XVIIIe siècle il existe encore de nombreux jeux de paume et qu'il n'y a plus assez de joueurs pour les remplir. Les véritables causes nous paraissent beaucoup plus profondes. M. Jusserand a consacré à l'étude de cette question un long et magistral chapitre de son livre et nous ne pouvons mieux faire que de nous en inspirer en y ajoutant quelques considérations que le récent développement du sport nous a suggérées.

Si l'on étudie les mœurs du XVe et du XVIe siècle, on est, à première vue, frappé de leur violence; c'est l'époque des guerres interminables, des forteresses et des duels; les sports se mettent à l'unisson; aux joutes et aux tournois on risque

allégrement sa vie; le mail, la soule et la paume, moins dangereux, sont, malgré tout, des sports violents. C'est aussi l'époque des lances, des lourdes armures qui exigent de ceux qui les portent des efforts constants. Les routes ne sont pas sûres et tout homme doit être armé. Les vêtements sont sobres et pratiques pour lui permettre de se défendre. Au XVIIe siècle, peu à peu, les mœurs s'adoucissent, la vie se transforme; le duel est interdit, la lance est remplacée par l'épée qui n'est souvent plus qu'un symbole. Au milieu du siècle la transformation est radicale; on voyage assis au lieu de circuler à cheval, on utilise la chaise à porteur; le costume se modifie en conséquence, on porte perruque et bas de soie; les hommes, suivant l'exemple du Roi, attachent une grande importance à la toilette. Comment, dans ces conditions, pourraient-ils jouer aux mêmes jeux violents que leurs pères? Imagine-t-on Louis XIV enlevant son pourpoint et allant jouer à la Paume, « sa chemise déchirée dans le dos », comme le faisait Henri IV?

Au XVIIIe siècle les mœurs continuent à se relâcher; l'épée est remplacée par le fleuret, l'homme fait de la tapisserie et on invente le parapluie. « Dans nos siècles modernes, dit *l'Encyclopédie*, un homme qui s'appliquerait trop aux exercices physiques nous paraîtrait méprisable parce que nous n'avons plus d'autre objet de recherches que ce que nous nommons les agréments; c'est le fruit de notre luxe asiatique. »

C'est, à n'en pas douter, le changement apporté par le XVIIe siècle aux mœurs, c'est-à-dire à la façon de vivre et de s'habiller, qui a provoqué la décadence des sports violents de l'ancienne France et si nous devions résumer d'un mot les causes de cette décadence, nous dirions que c'est la perruque qui en a donné le signal. Aujourd'hui, par une curieuse contradiction dans l'Histoire, le sport à pris sa revanche : si la femme a coupé ses cheveux et raccourci ses jupes, c'est bien lui qui est responsable (qu'il se nomme tennis, golf ou automobile) de ce qui, à vrai dire, n'est pas une mode, mais bien une nécessité pour le pratiquer avec aisance et succès.

ALBERT DE LUZE

NOTRE MANDAT SYRIEN

Une note parue le 22 octobre, dans la presse anglaise, annonçait qu'un accord avait été signé avec l'Irak Petroleum Company, au sujet du pipe-line allant de la région de Mossoul à Tripoli, sur la Méditerranée. Cette nouvelle passée, en son temps, à peu près inaperçue, risque de donner au problème syrien un aspect nouveau.

Il s'agit exactement d'une décision prise au sein du Conseil de ce syndicat international dans lequel les intérêts français ont une participation d'un quart, décision d'après laquelle une conduite de pétrole partirait des gisements de Baba Gurgur, près de Kirkuk, pour joindre l'Euphrate et Abou Kemal, et, de là, gagner Tripoli, par Homs. Cet itinéraire suit un tracé de plaines, du départ à l'arrivée. Il a pour lui d'être de beaucoup le plus court et le moins cher de tous ceux qui ont été envisagés.

D'aucuns ne manqueraient pas de souligner l'importance de cet événement, épilogue d'une trop fameuse querelle. Nous nous contenterons de prendre acte de cette décision, qui a été dictée par le bon sens, comme par une minutieuse étude de la question.

L'avenir est toujours fort incertain. De nombreuses conduites sillonneront toute la région de Kirkuk à Mossoul. Elles pourront comporter plusieurs branches. Des contestations se développeront entre compagnies privées. Il faudra donc toute la vigilance de notre gouvernement pour défendre nos droits.

Délaissant ces considérations d'ordre technique, nous nous

bornerons à noter que la Syrie se trouve désormais sur l'une des grandes routes marchandes du monde.

Puisque les pays sous mandat reviennent ainsi à l'ordre du jour de nos préoccupations, procédons à un bilan. Quelle est notre situation, auprès d'une Égypte qui hésite entre la révolution et la dictature, d'une Palestine où Juifs et Arabes guettent une occasion favorable de se massacrer, d'une Turquie dans laquelle le mécontentement grandit, d'une Arabie qui résonne à chaque nouvelle des Indes? Que Gandhi prenne du sel ou se refuse à manger, aussitôt les musulmans d'organiser une journée. Les boutiques se ferment. Des cortèges défilent.

Dans cette Asie Mineure en fermentation, la guerre a créé des états là où il n'y avait que des vilayets, souvent des arrondissements; une idéologie faite d'une mixture d'américanisme, de puritanisme et de Rousseauisme, a déchaîné les imaginations déjà portées à l'exaltation. Que devient alors notre Syrie? Comment se comporte-t-elle parmi ces orages? Notre prudence pourra-t-elle, répondant aux buts du mandat, éviter ces sanglantes expériences qu'on appelle, en politique, les révolutions nécessaires? Telles sont les questions auxquelles nous répondrons par un examen de la situation politique, diplomatique, financière et économique.

Depuis son arrivée en Syrie, M. Ponsot a agi des plus sagement. Nous venions d'essayer et même d'user tous les systèmes : collaboration franco-anglaise de Picot, petits états de Robert de Caix, fédération du général Gouraud, grand état du général Weygand, bombardement de Damas par le général Sarrail, constitutions de Jouvenel. Après avoir additionné les expériences et les activités de ses prédécesseurs, notre Haut Commissaire a pensé que le mieux était de laisser les choses évoluer, de gagner ainsi du temps et d'éviter que les événements ne prennent barre sur lui. Avant tout, il a pensé qu'il ne fallait pas parler. Faire un discours, c'est s'engager en faveur d'une des vingt-neuf races et religions. Se taire, c'est limiter le nombre des mécontents.

M. Ponsot a spéculé, au début de sa mission, sur le fait que le potentiel de révolution active devait, un jour, s'épuiser.

A son arrivée, à l'insurrection militaire s'ajoute une véri-

table insurrection civile. Les élections ont envoyé à la chambre syrienne une majorité nationaliste et une opposition extrémiste. Celle-ci mène le jeu, enlève les présidences des commissions. Intimidée, la majorité qui nous est cependant favorable, se laisse faire. Notre représentant vient inaugurer les travaux de l'Assemblée. Lorsqu'il entre, les députés ne se lèvent pas, croyant signifier par là la souveraineté d'un peuple dont ils sont les élus, mais agissant surtout avec une incorrection contraire à la politesse traditionnelle de l'Orient. Les débats se développent dans une atmosphère telle que la présence d'un délégué de la France n'y est pas possible. Un projet de constitution est cependant discuté et voté. On y adopte les articles 5, 73, 74, 75, 110, 112, concernant le droit de grâce, la représentation diplomatique, les traités, l'armée, l'état de siège. Il n'y est tenu aucun compte ni du mandat, ni de la puissance mandataire — situation internationale que la France n'a ni voulue, ni provoquée, mais qui nous impose des obligations et des charges, donc des devoirs. Malgré les observations faites par le Haut Commissaire, dans un message très mesuré, l'Assemblée n'a pas jugé bon d'apporter des modifications au texte définitif. Il est vrai que, le 11 août, l'Assemblée se séparait après avoir émis un vœu assez modéré.

Nous devons prendre l'habitude de ces excès et de ces passions. Le parlement syrien est en vacances depuis deux ans. Par les manifestes des 11 août 1929, 31 octobre 1929 et 15 avril 1930, le président de l'Assemblée a maintenu son point de vue. La Syrie s'en porte-t-elle plus mal? Non. L'opposition s'use, tandis que l'action lui donnerait quelque prétexte à vivre. Le bureau de l'Assemblée s'est réuni et a expédié les affaires courantes. Le gouvernement fonctionne, dirigé par le cheikh Tajeddine, chef de l'État. Les représentants de la France estiment que nous sommes dans un pays où il n'y a que le provisoire qui dure. Si l'on remplace le provisoire par du définitif, le définitif ne durera pas. Pour durer, il faut donc continuer le provisoire. Nous n'entendons certes pas par là que le provisoire doit continuer *ne varietur*, sans quoi il deviendrait définitif.

L'opposition aura bien un jour le désir de reprendre le

pouvoir. Procéder à de nouvelles élections? La solution n'est pas urgente. Dès qu'on remue les passions sur cette terre où sont nées toutes les religions, on heurte trop de sentiments. Si bien qu'on peut reconnaître à M. Ponsot l'art d'avoir mis en veilleuse un problème que certains prédécesseurs, plus remuants, avaient trop agité. Que vient alors de faire notre Haut Commissaire? Il a promulgué les constitutions de chacun des états (Liban, Syrie, Sandjak d'Alexandrette, gouvernement de Lattakieh, gouvernement du Djebel Druze) telles qu'elles avaient été votées par les assemblées. La Syrie a son chapitre au même titre que les autres territoires. On a seulement ajouté un article 116 qui réservait les modalités d'application de la constitution conformément au droit public, défini par les articles 22 du pacte de la Société des Nations, et la déclaration de mandat du 24 juillet 1922.

M. Ponsot est demeuré toujours dans la légalité. C'est cette bonne foi qu'il vient d'établir avec succès à la commission des mandats, à Genève, en juillet dernier. Le statut organique tel qu'il a été élaboré conformément à l'article 1er de l'acte de mandat répond ainsi aux principes classiques du droit constitutionnel, du droit public et du droit international.

Comment joue la constitution au Liban? Assez normalement. La caractéristique du système est, en somme, que personne n'est responsable. C'est la manière occidentale. On fatigue les réactions par la division et l'émiettement des responsabilités. Un Haut Commissaire peut, s'il le désire, renvoyer son interlocuteur soit à la Société des Nations, soit aux Affaires étrangères, soit aux autorités locales. Le président de la république vous dirige vers son président du conseil ou vers le Haut Commissariat. Le président du conseil transmet au Haut Commissariat ou à son président de la république, ou à ses ministres, etc...

Le cadeau que M. de Jouvenel a fait au Liban en lui donnant une constitution a-t-il été apprécié à sa juste valeur par les intéressés? A l'usage, certains défauts se sont révélés. Si M. de Jouvenel avait pu prolonger sa mission en Syrie, il aurait amendé en quelques heures le plan qu'il avait si habilement mis sur pied en quelques jours. L'opinion libanaise s'est émue du sénat et du nombre des parlementaires, d'où

les lois constitutionnelles des 17 octobre 1927 et 8 mai 1929. qui adoptent le système de la chambre unique.

Au Liban, un homme chasse l'autre. M. Eddé a eu aux affaires un passage très brillant, mais, sans doute en raison de certaines attitudes de sa clientèle chrétienne, les musulmans se sont plaints de son esprit de parti. On en est revenu à un président qui est un vieux routier de la politique libanaise. Les hommes se succèdent donc au pouvoir selon les jeux du parlementarisme. Ils ont auprès d'eux de nombreux amis à satisfaire. La chambre est divisée par rites et non par partis. Il est une partie de l'opinion qui trouve trop lourd ce système démocratique et qui réclame un gouverneur. Il semble difficile aujourd'hui de revenir en arrière. Enfin, nous aurons fait en Orient une république de plus. Et elle vit. Ses parlementaires sont, comme en Europe, fort impopulaires. La presse ne cesse de retentir d'imprécations contre les députés. Jadis, on ne maugréait que contre le Haut-Commissariat. Il y a maintenant deux cibles. C'est un résultat.

Mais le Liban n'est pas seul. Certaines réformes votées par le parlement de Beyrouth sont réclamées par les états limitrophes. De ce fait, on se plaint d'excès démagogiques qui, naturellement, concernent surtout le traitement des parlementaires, les retraites des fonctionnaires et les pensions.

***

Nous entrons maintenant dans une nouvelle phase de l'histoire politique syrienne et libanaise : celle du régime des traités. Il faut donner une charte à cette amitié et l'exprimer en un texte. Nous y sommes progressivement amenés par l'exemple de l'Angleterre qui a imaginé de faire de l'Irak un état, de passer avec cet état un traité de mandat, puis un traité d'alliance inspiré surtout, semble-t-il, par la nécessité dans laquelle notre voisine se trouve de faire des gestes symboliques vis-à-vis de l'Islam, à Bagdad comme à Jérusalem, pour apaiser la révolte des Indes. La protection des minorités chrétiennes pose, d'ores et déjà, en Irak, des problèmes fort graves. Le roi Fayçal compterait prendre vis-à-vis de la Société des Nations des engagements de même nature juri-

dique que ceux qui ont été souscrits sur notre continent, lors du Traité de Paix, par les États de l'Europe Centrale. Il y a là des garanties, dont nous devrons observer le jeu et le fonctionnement.

Les musulmans voient ainsi se développer à leur porte, depuis la convention passée entre l'Angleterre et l'Irak le 30 juin 1930, et par étapes, un système qui, surtout dans les mots et les termes, comporte des séductions. Il y a plus : les Libanais qui constatent nos difficultés savent qu'il est en France une partie de l'opinion qui envisage périodiquement l'abandon de la Syrie. Ils se méfient de ces incertitudes de l'avenir. Ils réclament un traité avec la France. Ils veulent se lier à nous de manière à nous obliger à garantir toujours leur sécurité et leur indépendance.

Quelle que soit la situation constitutionnelle en Syrie, les événements se précipiteront. La question est donc d'ores et déjà posée, puisqu'en 1932 l'Angleterre demandera à la Société des Nations d'admettre l'Irak. Il ne nous déplairait du reste pas de penser que nous aurons ainsi à Genève bientôt des hommes qui seront nos amis, et des personnages représentatifs de notre politique d'outre-mer. Il est fort important, et c'est là une considération qui mérite d'être retenue, de mesurer l'intérêt que la France a désormais à augmenter le nombre de ses amis à Genève. Nous avons, pour notre part, toujours pensé que l'Angleterre bénéficiait amplement de cet apport de délégués, d'experts, d'observateurs et de présidents que lui valent ses Dominions. C'est là une idée qui se relie à celle des États-Unis français préconisée dans cette Revue. La Syrie et son mandat nous donneront demain l'occasion d'avoir des délégations plus étendues aux Assemblées internationales.

***

Passant maintenant à l'examen de la situation diplomatique, nous sommes amenés à constater que quelques faits nouveaux apparaissent sur l'échiquier du proche Orient. La Syrie était encore, il y a quelques années, une sorte de miroir sur lequel se projetaient les événements extérieurs. La photographie de Kemal était, en 1921, dans tous les bazars de

Beyrouth. Le prestige anglais était éclatant. Tous admiraient la belle tenue de la livre sterling ou le luxe des officiers anglais. Or, aujourd'hui, la cassure avec la Turquie s'accentue. La Syrie n'avait jadis guère d'individualité propre. Ancienne province de l'Empire, elle regardait vers la Turquie ou vers l'Égypte. Angora surtout était un aimant. Depuis huit années, la Syrie a vécu de sa vie propre. Le commerce avec la Turquie a diminué. Pour un pays, une barrière de douanes est une frontière derrière laquelle la nation prend conscience d'elle-même et se livre aux joies du nationalisme économique. Et puis, et surtout, la Turquie est dans un véritable marasme économique et monétaire. Elle a commis l'erreur de se priver de l'appoint que lui donnaient 1 300 000 Grecs. Cet échange a été pour elle une duperie, dont elle subira les conséquences. Sans nouvel apport humain, il sera longtemps impossible à la Turquie de mettre ses territoires en valeur.

Bien entendu, nous ne jugeons la question que du point de vue économique, sans tenir compte de considérations politiques. La Syrie se rend d'autant mieux compte de cette carence qu'Alep a pour habitude, de temps immémorial, de procéder à des échanges avec la Turquie, et souffre aujourd'hui de la diminution du pouvoir d'achat du consommateur turc, bien que les commerçants pourvoient aux insuffisances des traités par la contrebande. L'indépendance d'Alep s'affirme aussi du fait qu'il va être enfin pourvu au ravitaillement en eau : ce qui frappe l'imagination des habitants.

Enfin, la laïcisation, les réformes du code civil, et notamment le nouveau régime de la femme, ont profondément affecté la vie musulmane en Turquie. La Syrie, par contre, est demeurée très religieuse et très attachée à ses cultes. Les muftis syriens savent qu'ils perdraient leur influence s'ils acceptaient une législation à la turque. Il ne faut pourtant pas se méprendre sur l'importance de cette considération. Que si le modernisme n'a que peu de partisans, il n'en demeure pas moins que le Syrien regarde comme un très grand progrès l'occidentalisation de la Turquie. Et les femmes de Damas et d'Alep envient leurs cousines, parentes et amies de Konia, Angora et Constantinople, qui peuvent circuler à leur guise et agir à l'européenne.

Enfin, la séparation avec la Turquie n'est plus discutée. La récente convention de frontière passée avec la Turquie met fin à des tergiversations qui ont duré quatre années. Elle conclut à une rectification qui, en Haute Djezireh, nous amène à occuper une série de points le long de la vieille route de Nissibin à Djezireh Ibn Omar.

Les louanges qui, jadis, se portaient sur Kemal, vont aujourd'hui vers Ibn Seoud. Certains admirent l'ordre qui règne à la Mecque. On se rappelle que, du temps des Hachemites une femme ne pouvait aller à ses dévotions en toute sécurité, que les pèlerins étaient pillés. Or, les musulmans qui traversent Beyrouth à leur retour vantent la tenue des lieux saints et répètent leurs louanges de zaouïa en marabout. Enfin, les armées d'Ibn Séoud ont fait trembler l'Arabie. Les colonnes envoyées tour à tour sur l'Irak, sur la Transjordanie, sur la Mecque ont été victorieuses.

Le foyer d'incendie le plus proche est la Palestine. L'Angleterre y fait de l'administration directe. Son interprète à Genève, M. Shiels, sous-secrétaire d'État au département des Colonies, exprimait récemment, à la commission des mandats, les raisons de la position prise par son pays, qui doit satisfaire en Palestine à une double tâche, et donc, du fait de la déclaration Balfour, endosse deux responsabilités. Aussi, est-ce là qu'agit le communisme. Les Soviets ont compris qu'ils trouvaient dans les lieux saints un foyer à animer. Profitant du désarroi résultant du conflit latent entre Juifs d'une part, Arabes et Chrétiens de l'autre, attisant l'action des syndicats ouvriers, ils exploitent toutes les plaintes. Les communistes, dans les milieux arabes, se servent même du panislamisme. Nous devons surveiller une situation qui, chez nous, amènerait de graves répercussions.

La situation politique si difficile de nos voisins devrait cependant permettre certaines comparaisons qui seraient à notre avantage.

Avec la Transjordanie, nous n'avons pu aboutir à un accord au sujet des rectifications de frontière. Il en résulte pour nous, le plus souvent, les plus graves inconvénients. Il est au sud du Djebel Druze une région appelée « le contesté », qui est dans la montagne même. Des incidents naissent

constamment qui nous obligent à exercer le droit de suite. La pacification subit un retard du fait de ces incertitudes.

Il nous est difficile de comprendre quelles furent les raisons secrètes qui décidèrent de l'attitude de l'Angleterre dans l'affaire druze, quels étaient les avantages qu'elle pouvait poursuivre lorsqu'elle donnait le sentiment qu'elle soutenait la rébellion. Les preuves abondent : fusils d'origine anglaise chez les tribus rebelles, ravitaillement en armes et en munitions régulièrement effectué à El Azrak en Transjordanie. L'excuse qu'invoquent les agents anglais est qu'il est impossible de contrôler ce qui passe par le désert. Mais les incidents sont si frappants, si contraires aux déclarations des officiels et des hautes personnalités anglaises, qu'il semble difficile de croire que le fait de les signaler n'empêche pas le retour d'événements si fâcheux pour l'honneur d'une grande nation.

***

La situation de la puissance mandataire en Syrie dépend en grande partie de la situation militaire. A ce sujet, il faut rendre hommage à l'état-major de l'armée du Levant qui a compris dans quel sens devait s'appliquer l'article 2 du mandat concernant les forces armées. Au lieu des 70 000 hommes de troupe du début, armée si lourde avec ses équipages, son intendance, son ravitaillement, ses services, nous avons maintenant 28 000 hommes seulement, sur lesquels il faut compter 13 000 hommes de troupes locales et seulement 15 000 de troupes françaises. Ces troupes syriennes sont appelées, en général, auxiliaires supplétives. Elles répondent à une situation provisoire. Elles ne sont pas une charge permanente. Que disparaisse le besoin pour lequel elles sont nées, leurs effectifs sont aussitôt réduits. On ne peut donc donner de chiffres fixes et définitifs. Les troupes sont provisoirement à la disposition du commandement. C'est ainsi que la cavalerie compte 22 escadrons légers parmi lesquels — et nous ne citons ces chiffres qu'à titre indicatif — il en est six composés de Druses et huit de Tcherkesses. Enfin, nous avons huit bataillons du Levant, en comprenant deux bataillons assyro-chaldéens. Ajoutons une gendarmerie mobile qui peut se

comparer aux Mokhazeni du service des renseignements en Afrique du Nord, et qui est, elle aussi, à notre disposition.

Ce sont là des progrès incontestables, d'autant que ces 13 000 hommes de troupe sont entièrement à la charge du budget local, et que la métropole n'a plus à subvenir qu'à la solde et à l'entretien de 15 000 hommes de troupe. L'école de Damas assure aux troupes syriennes l'encadrement nécessaire. Nous insistons toutefois sur l'attention que doit porter l'État-major au recrutement et à l'éducation d'officiers qui doivent avoir à un haut degré le sens du devoir et de la discipline. Ajoutons que nous n'avons plus à envoyer de jeunes contingents. On sait quelle était l'émotion qui s'emparait de l'opinion française lorsqu'on voyait s'embarquer dans les ports de la Méditerranée les jeunes classes non entraînées au climat d'Orient, à ses rigueurs et à ses écarts. Les gouvernements successifs avaient à recueillir les doléances des familles. Il fallait libérer la métropole de ce souci. Aujourd'hui, l'effectif français ne compte que des engagés et des rengagés; grâce à cela, du reste, l'État-major a pu renforcer l'efficience de nos unités. L'officier général français qui eut au pied du Mont des Druses la douloureuse aventure que l'on sait, s'est plaint de n'avoir avec lui que des jardiniers. Aujourd'hui, proportionnellement, l'armée est, en bataillons, en artillerie, en unités combatives, d'un rendement plus effectif. Nos officiers et nos hommes ont eu, pendant l'insurrection, une tâche bien difficile. Rappelons, toutefois, que, si le général Gouraud a quitté l'armée du Levant, c'est précisément parce qu'il pensait qu'il était prématuré de diminuer nos forces. Les événements du Maroc ont précipité le retrait de nos troupes, et bien des Syriens, voyant nos difficultés du Riff, ont pensé que l'heure était venue de nous jeter à la mer. Tandis que la métropole ne pouvait guère envoyer de renforts, il fallait, avec des moyens de fortune rétablir une situation. Délivrance de Soueida en 1925 par le général Gamelin, prise de Soueida en 1926 par la colonne Andréa, pacification du Djebel par le nord sur Chaaba, et par le sud sur Salkhad; parallèlement, répression de la révolte dans l'Hermon, actions de police dans l'Anti-Liban, dans le Hauran, la Bekaa, la trouée de Tripoli; opérations d'encerclement

pour la reprise de la Ghouta et des environs comme de la banlieue de Damas, ville qu'il avait fallu contrôler et tenir par une série de postes : telles sont les principales étapes de la pacification.

***

Paradoxe singulier au premier abord : ces incidents politiques et militaires ne semblent pas avoir eu d'influence sur la situation financière. Il est à remarquer, en effet, que les pays sous mandat ont une gestion financière exemplaire. Les budgets additionnés oscillent autour de 600 millions de francs. La Syrie entre dans ce total pour 220 millions, Alexandrette pour 20 millions, le Djebel Druze pour 6 millions, les Alaouites pour 34 millions, le Liban pour 100 millions. Le compte de gestion des recettes et des dépenses des services d'intérêt commun pour 200 millions.

Des excédents ont été constatés à chaque exercice et versés aux fonds des excédents disponibles de chacun des états. Les excédents proviennent du reste en majeure partie, parfois pour les deux tiers, des crédits exceptionnels affectés par prélèvement sur les fonds de la Dette publique ottomane.

Les États disposent ainsi, d'une part, de recettes ordinaires, d'autre part, de la quote-part et des excédents du compte de gestion des intérêts communs, de la quote-part des excédents de la Dette publique ottomane, des prélèvements sur les fonds des excédents disponibles. Ces excédents de provenances différentes ont permis d'envisager un programme de travaux publics qui, pour chaque état, se répartit sur un certain nombre d'années.

Chaque état a donc en compte des excédents disponibles affectés au règlement des dépenses imposées, et à l'exécution des travaux publics d'une importance particulière; enfin, des fonds de réserve proprement dits, alimentés par prélèvement sur le fonds des excédents disponibles.

Le compte de gestion des intérêts communs donne toute la souplesse au système. Il a un principal chef de recettes : la douane, qui représente un ensemble d'environ 200 millions. Les principaux chefs de dépenses étant les contributions aux

dépenses civiles et militaires du mandat, celles-ci sont en 1928 de 90 millions; c'est donc grâce à ce compte que l'armée syrienne peut être entretenue par les soins des pays sous mandat et que des travaux importants peuvent être entrepris avant que l'emprunt ne soit voté.

***

Quelle est l'expression économique de cette situation? La balance du commerce est toujours déficitaire. Les importations n'ont cessé d'augmenter. Les exportations, par contre, se stabilisent en valeur. De 330 millions de kilos et 800 millions de francs en 1924, les importations passent à 550 millions de kilos et à 1 300 millions de francs en 1928. Avant la guerre déjà la balance des comptes ne s'équilibrait qu'à la faveur des recettes provenant des remises des émigrants répandus en Amérique et en Afrique. Dans une conférence donnée à la Société des Conférences, en 1923, nous signalions qu'il y avait quelque vanité à chercher à rendre à Alep et à Damas une prospérité due au transit vers l'Anatolie ou la Palestine. Ce fait semble avoir échappé à quelques-uns de nos agents ou à beaucoup de Français du Levant qui ont cru longtemps, à la façon des Anglais du continent, au retour à l'ancien état de choses, à la fameuse et idyllique avant-guerre. Nos agents ont le sentiment que Damas et Alep joueront, à nouveau, à la faveur de traités de commerce, leur rôle traditionnel de plaques tournantes. A supposer même que les traités de commerce nous soient tous favorables, rien ne pourra empêcher cependant chacun des pays d'Asie Mineure de se doter de nouvelles industries. L'évolution est fatale. Le morcellement politique du Proche Orient a entraîné un nationalisme économique à l'européenne. Avec beaucoup de zèle, on a passé des traités avec la Palestine en 1921, l'Égypte en 1928, l'Irak en 1925, le Nedj en 1926, la Turquie en 1925, la Perse, etc... Ce n'est pas là pourtant le dernier mot d'une politique économique, puisqu'il faut prévoir plutôt un développement des possibilités du marché intérieur. Il importe de ne plus raisonner sur un transit, qui signifiait davantage au temps des caravanes.

Le phénomène important me paraît être ainsi celui auquel j'ai assisté en Palestine. Traduit en langage économique, le sionisme signifie l'installation, dans des domaines, de colons d'Europe, soit 40 000 cultivateurs. On traverse désormais des villages à l'occidentale. On rencontre, sur les routes, des charrettes avec gens en veston et femmes en fichu comme dans nos campagnes. Le spectacle de la plaine d'Esdrelon rappelle celui de l'Algérie du Nord. En de certains points auprès de Caïffa, j'ai cru apercevoir, sur ces plateaux désencombrés, quelque vision de Franche-Comté.

Conséquence : ces producteurs sont aussi des consommateurs. Une ville telle que Tell-Aviv, née, c'est entendu, à coups de millions, présente avec ses 40 000 habitants une physionomie européenne. Ces habitants ne font que commercer les uns avec les autres, dit-on. Cette considération me paraît insuffisante. On a pu dire aussi que l'existence de Tell-Aviv était un paradoxe. Elle entraîne en tout cas un fort appréciable développement de la puissance d'achat. Les Arabes mis en contact des masses juives ont à leur tour des besoins économiques qu'ils n'avaient pas jadis. En Grèce, nous avons noté un phénomène analogue, et nous avons vu l'influence qu'exerçait sur la situation économique générale un apport de population de 1 300 000 habitants. Telles sont en Palestine et en Grèce des leçons utiles à méditer pour l'avenir.

***

La difficulté du problème économique syrien tient, par contre, au fait que la population consomme peu ou prou. Le Libanais, dans sa montagne, a peu de besoins. Il n'a pas d'appétit, et peu de vêtements ou de mobilier. C'est là un problème analogue à celui qui se pose en Roumanie où le cultivateur ne produit presque rien sur les terres dont il est devenu depuis peu propriétaire, parce qu'il a un minimum de besoins.

Si nous voulons résoudre en Syrie le problème du marché intérieur, il nous faut développer les consommations de la population, et donc la production.

Tout en poursuivant la conclusion des traités de commerce,

je crois qu'il serait bon que notre politique s'inspirât davantage des récentes données de l'économie mondiale.

Je n'ai constaté, depuis huit années, qu'un besoin nouveau : celui du phonographe. Je n'ai pas eu l'impression que les exigences du Syrien moyen aient augmenté à une cadence aussi rapide que dans l'Europe de l'après guerre. Je dirais même que le Syrien des villes n'a pas compris le parti qu'il pouvait tirer de l'évolution politique de son pays depuis le mandat. Il travaille surtout avec le marché d'Alexandrie, et, devant la baisse du coton, il est dans le marasme. Un fait : quoique spéculateur né, il ne jouait guère à Wall Street. Il se pique de xénophobie, mais ne s'est pas haussé au niveau de notre XXe siècle.

La situation était certes meilleure il y a huit ans, puisque la Syrie avait un consommateur de quantité : l'armée. Les 70 000 hommes de troupes consommaient à l'européenne. Les dépenses de l'Intendance, comme celles dues à l'élévation des soldes, entraînaient un grand enrichissement local, alors qu'aujourd'hui il n'y a que 15 000 hommes de troupes françaises.

Et cependant, la vie donne l'impression d'être fiévreuse. Ce n'est qu'agitation automobile. Les gens courent à une affaire, tentent d'enlever un marché. La crise mondiale se traduit dans les cités par une exagération du chiffre des faillites. Tout le monde, faute de métier, s'est intitulé commerçant. Des maisons de commerce se sont créées qui n'offraient ainsi aucune garantie sérieuse. Celles-ci devaient péricliter, et ce n'est pas la faute du mandat. C'est aux commerçants à s'en prendre à eux-mêmes. De même, au lendemain de l'inflation, nombre d'industries dites champignons ont disparu sur le continent européen. La situation d'un marché s'assainit toujours de ce fait.

L'avenir est-il davantage préparé? Les jeunes gens de valeur devraient être dirigés vers les carrières industrielles et agricoles. L'orientation professionnelle ne nous paraît pas suffisante. Nous avions déjà jadis signalé à nos admirables missionnaires les inconvénients d'un enseignement qui se bornait à former des avocats et des littérateurs. La mission laïque de Beyrouth a créé une école commerciale profession-

nelle : elle ne compte que 48 élèves sur un effectif total de 700.

Tant que la Syrie et le Liban n'auront pas des écoles d'agriculture, des instituts commerciaux dotés de professeurs de premier ordre, la mode ne se répandra pas de devenir industriel ou producteur. Le Levant, quoique amplement pourvu de nationalités nouvelles, marque ainsi un retard par rapport aux nations d'Occident.

***

L'intérêt français a, d'ailleurs, trouvé un nouvel axe. On répète volontiers que Tripoli doit devenir le Hong-Kong de la Méditerranée orientale, à la condition toutefois que nous ne nous laissions pas supplanter par Caïffa. Mais notre diplomatie aura-t-elle l'énergie suffisante pour obtenir l'exécution à notre avantage des accords de pétrole? Nous devrons veiller à ce que nos droits, solennellement reconnus par toute une série de conventions internationales, soient respectés, malgré leur commercialisation, sans quoi le pipe-line de Tripoli, du fait de la rivalité de tant de puissantes compagnies, n'aurait pas de valeur effective. Avec le pipe-line, avec le chemin de fer Homs-Deir es Zor, la Syrie entrera dans le jeu de la politique économique internationale. Aujourd'hui, elle est simplement un pays de petite production. Il est en ce monde quelques produits qui comptent : pétrole, coton, phosphate, charbon, etc... Ce sont ceux-là qui vous classent. Par le pétrole, les pays sous mandat pourront « arriver ».

La Syrie est, partiellement, entrée dans une phase nouvelle de son histoire économique par sa politique des transports. Beyrouth n'est plus seulement le terminus d'une ligne d'hydravions dont le point de départ est à Marseille, elle est l'une des étapes essentielles de notre ligne d'Extrême Orient. De même que le canal de Suez est regardé par les Anglais comme une des clefs de leur Empire, de même la Syrie sera bientôt une de nos bases les plus importantes pour toutes nos communications avec notre empire d'Indochine.

Aujourd'hui, déjà, en deux journées on est à Paris. Dans la première étape, on va de Marseille à Corfou avec escale à Naples, dans la seconde, de Corfou à Beyrouth avec escales à

Athènes et Castellorizio. De là le courrier traverse en auto le Liban pour être deux heures et demie après à Damas. En une journée, on atteint ensuite Bagdad.

Voilà pour la politique de l'air. Il est aussi une politique ferroviaire internationale nouvelle; une ligne de wagons-lits relie Constantinople à Alep, et, par conséquent, la Syrie à Paris. En deux jours, on va de Syrie à Stamboul.

D'Alep, placé au milieu du tronçon du Bagdad français, le sleeping rejoint Nissibin. De là, le voyageur est transporté en automobile par Mossoul jusqu'au terminus du chemin de fer irakien. Alep se trouve donc sur une des grandes routes du monde : la route de Londres à Bagdad et aux Indes. C'est le chemin que prennent les commerçants et les fonctionnaires anglais pour se rendre en Mésopotamie comme aux Indes.

Ces problèmes ne se posent que depuis quelques années. Ils méritent l'examen le plus attentif des autorités françaises. Lorsqu'on a la chance de se trouver sur un point de passage aussi important, il faut développer et perfectionner sans cesse les moyens de transport.

Enfin, retenons la question du tourisme. Nous avions jadis préconisé une politique de tourisme international. Il est deux tourismes : le tourisme d'été et le tourisme d'hiver. L'été, les Égyptiens fuient la chaleur du Caire ou d'Alexandrie. Il est essentiel que leur séjour au Liban soit rendu de plus en plus confortable. Nous avons tenu à visiter les hôtels dus à l'initiative privée, et nous avons été heureux de constater le choix des emplacements. Les élégantes et romantiques stations d'Aley, de Beti Meri ou de Sofar, seraient heureusement appréciés par le public français grâce à un lancement approprié.

Le grand tourisme international est fonction des hôtels. Or, les grands hôtels, s'ils sont projetés, ne sont pas encore construits. M. Bérard, qui dirige l'institut d'émission, la banque de Syrie, avec autorité, et assure l'indépendance monétaire des pays sous mandat, a pris en cette matière des initiatives dont nous attendons beaucoup. Dès que ces palaces seront terminés, nous aurons à attirer le grand tourisme international d'hiver qui, d'Égypte, aimerait à rayonner vers la Syrie. Une publicité adéquate montrera que nous

sommes au Levant sur un des chemins de beauté du monde. Il faudra passer des accords avec les compagnies touristiques, prévoir de par les châteaux francs, Damas, Alep, des itinéraires faciles qui permettront un voyage rapide et une randonnée analogue à celle de l'Afrique du Nord.

L'organisation du tourisme suppose une politique routière. Rappelons qu'à notre arrivée, il n'y avait d'autres chemins que ceux de Beyrouth à Damas et de Beyrouth à Saïda. On va maintenant en automobile de Beyrouth à Caïffa en 3 heures, à Damas en 2 heures 15, à Lattakieh en 5 heures, à Alep en 8 heures, d'Alep à Damas en moins de 7 heures. La route d'Antioche à Lattakieh sera achevée cet automne, et complétera le réseau de route Alep-Antioche-Alexandrette-Lattakieh. Grâce au colonel Clément-Grandcourt, le Djebel Druze a été doté d'un réseau routier remarquable. Quelques-unes de ces routes syriennes sont sillonnées d'autocars. On franchit à vive allure les distances qui demandaient jadis des journées de mulet ou de bateau. Le réseau des pistes Alep-Bagdad, Damas-Bagdad, Tripoli-Bagdad, Alep-Mossoul existe. Deir Es Zor est atteinte à son tour, et cette cité devient le centre d'une agence de la banque de Syrie. L'urbanisme est commencé à Homs, Hama, Lattaquiek, Alep et surtout Beyrouth. « Avez-vous vu notre ville? Avez-vous vu nos routes? » déclare le Libanais avec un sourire. C'est donc qu'il accepte des raisons de fierté. C'est là une attitude qui est d'un fort heureux présage lorsqu'on connaît la tendance qu'ont les naturels du pays à se plaindre toujours.

Sait-on aussi toutes les tâches réalisées par la France : réforme monétaire due à l'heureuse politique de la Banque de Syrie, réforme foncière, cadastre, régime de la propriété, service postal, T. S. F., électricité, tramways, instituts d'assistance, administration des wharfs, service météorologique, banques agricoles, etc...

Mais, en ce qui concerne l'immédiat, comment développer le marché intérieur si l'on n'a pas le souci d'intensifier les transactions? On continue à percevoir en douane 25 p. 100 de la valeur des marchandises, ce qui, avec les frais accessoires, amène à faire payer le tiers de la valeur des produits. Ce tarif élevé tient au fait que l'on a demandé subitement à la

douane, lors de l'insurrection, de gros rendements, afin de couvrir les dépenses résultant de la guerre. Mais cette mesure était provisoire. Elle eût dû être rapidement rapportée. Depuis, le problème s'est compliqué. Les recettes de la douane sont versées au budget des intérêts communs dont les charges sont très lourdes. Nous ne pouvons, d'un trait de plume, réduire des recettes qui permettent d'entretenir une armée syrienne et de couvrir d'indispensables dépenses telles que celles des travaux publics. Mais le tarif douanier actuel est de ceux qui tuent la poule aux œufs d'or. Les réductions progressives des droits de douane entraîneraient certes un développement de la matière imposable. Ne serait-ce pas là, par une série de réductions échelonnées, un coup de fouet donné à la production et, par là même, à l'industrie qui se développe incontestablement à Beyrouth, à Damas et à Alep.

Le mouvement agricole, lui aussi, ne nous a pas paru suffisamment appuyé. Certes, nous avons vu, dans la région d'Alep, de belles pièces de terre d'un seul tenant cultivées avec des procédés modernes, mais c'est surtout en Palestine que nous avons observé l'emploi des machines. Des manifestations agricoles auraient l'avantage de montrer aux producteurs l'intérêt qu'ils ont à se servir d'engrais et de machines. Suivons davantage une politique de comices agricoles et ne faisons surtout pas de politique tout court.

Seule une politique agricole, par la constitution de domaines, par l'organisation d'une véritable colonisation, comme l'a fait la Grèce pour la Thrace et la Macédoine, peut assurer au marché intérieur son véritable rang.

Politique agricole, politique du marché intérieur, politique de transports, politique de tourisme, voilà les directions dans lesquelles nous avons à travailler.

***

Mais cette politique de prudence économique suffit-elle dans l'ébranlement actuel de l'Orient? Alors qu'en Chine, en Indochine, aux Indes, en Égypte, le monde semble comme secoué dans ses fondements, peut-on traiter l'avenir avec une sérénité olympienne? La France a fait trop d'expériences en

Indochine, en Alsace, en Syrie, en Sarre, pour ne pas regarder l'avenir avec la force que lui donnent ces graves avertissements.

Ne nous y trompons pas; l'insurrection de 1925 a été une réaction presque fatale après quelques années d'occupation. Il fallait que notre force fût éprouvée. Les Alaouites ont demandé à être colonie française, mais ils avaient subi auparavant une sévère répression après la rébellion du Cheikh Saleh. L'Orient croit à la force, et surtout à la force affirmée. Il ne suffit pas à une grande puissance d'avoir du prestige et du rayonnement. Il lui faut assurer sur place son autorité.

D'aucuns disent que le temps est fini de croire à l'amitié de la Syrie pour la France. Nous pensons, au contraire, que le jour viendra où l'Islam de Damas et d'Alep rejoindra le sentiment français, et l'on pourra accorder les âmes comme cela fut fait au Maroc. Mais il faudrait prendre et trouver le chemin des cœurs. Pour notre part, nous avons toujours pensé que les malentendus syriens n'étaient pas irrémédiables. Ceux-là ont tort qui conseillent aux Français comme aux Syriens de vivre chacun dans leur cercle. Ceux-là ont raison qui savent comprendre les populations.

Élevé à l'école de la générosité et de la compréhension mutuelle, nous protesterons toujours contre la méfiance et le formalisme.

Depuis dix années, la France a fait preuve de plus de bonne volonté que de volonté, de plus de fertilité d'imagination que de bons sens. Certes, il faut avertir à temps les xénophobes de la vanité de leurs violences. Mais l'amitié entre la Syrie et la France est trop vivante pour que nous ne travaillions pas de toutes nos forces à la développer.

L'admission de l'Irak à la Société des Nations, les troubles de Palestine, le marasme économique de la Turquie, l'insurrection de l'Égypte doivent rendre particulièrement attentive une nation comme la nôtre qui se pique de remplir dans le monde une haute mission de civilisation et d'humanité.

Nous étions jadis en présence d'un Empire ottoman qui se démembrait, mais était vivant encore. Aujourd'hui, nous nous trouvons en face de nations qui mènent chacune leur vie propre. La fin du XIXe siècle nous a laissé assister à la balkanisation de l'Europe orientale, la première moitié du

XXe siècle nous donne le spectacle d'une balkanisation de l'Asie Mineure.

Prenons acte de la récente évolution des événements et des possibilités de valorisation de la Syrie. Si nous nous orientons, à l'exemple de l'Irak, vers une politique de traités, il faut que les Syriens comprennent que, sans notre présence, jamais leur pays ne serait devenu un important point de passage. Ces traités devront être passés avec des gouvernements qui sauront prendre des responsabilités et qui présenteront des garanties de durée pour l'avenir, sans quoi ces accords ne seraient qu'une duperie.

On déclare souvent que l'émiettement des partis est tel, au Levant, que les hommes ne peuvent se maintenir au gouvernement qu'avec notre appui. Ce raisonnement est bien fragile. Une œuvre d'architecture politique et économique exige des fondations d'une tout autre stabilité.

La traversée de la Syrie par le pipe-line nous impose toute une série d'obligations. Si des travaux sont nécessaires, si des capitaux sont investis, par voie d'emprunts, ou autrement, nous devrons obtenir des garanties.

La sécurité de Tripoli, port du pétrole, celle du chemin de fer Homs-Deir-es-Zor, de la route d'automobile Deir-ès-Zor-Euphrate, celle de l'infrastructure de la ligne d'aviation vers l'Indochine, sont la condition même de tout traité. L'Angleterre, de son côté, a compris quels étaient ses devoirs sur le canal de Suez, comme pour la route des Indes.

S'il est — et nous le croyons — des Syriens animés de l'ardeur nécessaire pour diriger les destinées de chacune de leurs nations, il leur faudra prouver qu'ils savent s'élever au-dessus des agitations de souks et de minarets, et risquer même l'impopularité des lettrés et des rhéteurs, pour savoir prendre leurs responsabilités vis-à-vis de l'histoire.

Le pétrole, le rail, l'automobile, l'avion, donnent aux pays sous mandat une chance. Entre les désordres, les révoltes, les palabres stériles, d'une part, et une politique économique internationale, qui est, d'autre part, à l'origine de la grandeur des peuples, ils devront choisir.

PIERRE LYAUTEY

REGAIN[1]

II

Ils sont allés chercher le blé. L'Amoureux les attendait à Reine-Porque. Les sacs étaient déchargés près de la fontaine.

— Tu vois, il a dit à l'Amoureux, ça c'est ma femme.

Et à Arsule :

— Ça, tu vois, c'est un ami, ah! oui.

— Il faudra venir un jour à la maison, a dit l'Amoureux, ça fera plaisir à Alphonsine.

Et il est reparti avec sa charrette.

Il y avait six gros sacs de blé près de la fontaine.

Panturle s'en est chargé un sur le dos.

— Je vais et je reviens; toi, tu gardes les sacs pendant. Comme ça jusqu'au dernier.

Avec celui-là sur l'épaule il a dit :

— On a gagné la journée. On revient par le plateau. J'en ai assez de monter, descendre.

Il y a eu, la nuit d'avant, une pluie brusque et lourde. Elle a écrasé le bois. Des feuilles sont tombées; l'os des branches nues perce la peau des feuillages jaunis. Sur le plateau, l'herbe est écrasée aussi. Elle est couchée en tourbillons dans tous les sens.

— Nous sommes devant la porte de l'hiver, — dit Arsule.

Elle suit Panturle. Ils sont sur le bord de ce plateau où elle

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 octobre et 1er novembre.

a eu à la fois tant de peur et tant de chaleur d'amour. Elle y pense. Elle pense que c'est le vent qui a été son marieur. Sa vie n'a commencé que de là. Tout « l'avant » ne compte plus guère. Elle y pense de temps en temps comme on pense à du mal dont on s'est guéri. Et quand elle y pense, elle a tout aussitôt besoin de regarder Panturle. Elle vit avec tranquillité enfin, et de la joie de toute espèce, on peut bien dire.

C'est le plateau, où, toute la nuit, la pluie a foulé l'herbe.

Tout soudain, Panturle s'arrête et jette son sac à terre. De ses bras en croix, il barre le chemin et il tient Arsule derrière lui :

— Reste-là.

Il s'avance de trois pas dans l'herbe et il regarde à ses pieds.

Il a l'air de réfléchir. Il revient, charge le sac, prend Arsule par le bras et l'entraîne à travers les herbes, d'un autre côté.

Le restant du jour, il a été tout drôle et inquiet. Il ne se décidait à rien. Il a mesuré le grain, mais, on le voyait bien, en pensant à autre chose. Puis il a tout lâché et il est parti. Il est monté au village. Il a pesé de l'épaule contre la porte, à la maison de la Mamèche; la porte s'est étalée à plat sur le plancher et il est entré. Il a essayé de déplier les draps qui sont sur la table.

C'est de la charpie. Entre les rats et les autres bêtes, ça les a bien arrangés, ces draps.

Il est redescendu à la maison par les guérets de derrière et il a profité qu'Arsule allait à l'eau pour entrer vite, vite. Il a cherché dans le pétrin, dans les placards. Il a fureté. Il s'est demandé :

— Où elle les met?

Enfin, alassé, il est venu à leur lit qui est fait; il l'a défait d'un grand revers de main, il a pris le drap dans lequel ils se couchent, lui et Arsule, et, comme Arsule était revenue en bas dans la cuisine, il a sauté par la fenêtre avec le drap roulé sous son bras.

Il est allé sur le plateau. Puis, il est revenu avec quelque chose de plié dans le drap. Un petit paquet, comme un fagot de courtes branches, bien sèches, parce que ça tinte, et quelque chose de rond, dessus, qui ne s'équilibre pas, comme une

courge d'eau et qui a tendance à glisser. Autour de ça, il a entortillé le drap en quatre ou cinq tours.

Il est venu au puits communal, Et il a fallu qu'il pousse son grand corps à travers les épines avant d'attraper la margelle. Il a noué le paquet. Il a noué aussi deux grosses pierres dans le paquet. Il a regardé en bas l'eau noire qui luit comme du fer neuf.

Puis il a jeté le paquet et il a regardé tant que tout n'a pas été mangé par l'eau.

Il est resté un bon moment appuyé à la margelle et il s'est dit mais à haute voix :

— Somme toute, c'est là qu'elle aurait voulu.

Le soir, il s'est assis sur la pierre de l'âtre et il s'est mis à parler.

— Une d'ici qui aurait eu plaisir à nous voir ensemble.

— Qui ça, — a demandé Arsule?

— Une d'ici. On y disait la Mamèche. Elle était tout le temps à me dire : « Prends femme, prends. » Tant qu'elle avait dit : « Et si tu veux, je vais te la chercher ». Tant qu'elle a dû partir pour y aller.

A ça Arsule n'avait que répondre, sauf à tirer sa petite moue.

— ... tant qu'elle a dû partir pour y aller et qu'elle y est morte.

Après ça, il a tout fallu dire, et le drap arraché du lit, et tout.

Arsule s'est assise à côté de lui et elle se serre contre Panturle parce que la mort c'est, quand on en parle, une chose qui vous gèle en entier. Puis elle s'est mise à réfléchir.

— Sur le plateau, tu dis?

— Oui.

— De son vivant, une toute noire, avec des choses pas claires dans son geste?

— Oui, fait Panturle étonné.

— Bon. Je vais te dire. Alors, c'est moi qu'elle est allée chercher. Si on est passé à Aubignane, ce printemps, c'est qu'une chose nous a poussés vers ce pays, hors de notre route, avec de la peur. C'était elle qui se dressait dans les herbes. Elle m'a fait venir ici de force. Je ne regrette pas, mais c'est la vérité vraie.

Elle a tout raconté par le menu à Panturle. Tout, depuis le commencement jusqu'à la fin et il a eu alors un petit sourire parce qu'il a compris l'enchaînement des choses.

— Ça va bien.

Il a tourné la tête et il a regardé le blé mesuré.

Pendant trois jours, ça a été comme sur un navire. Pas de répit. Toujours la main sur quelque chose. Le premier jour, tout le temps, c'étaient des : « Arsule, donne-moi le tournevis. » « Arsule en fouillant, t'as jamais vu une boîte comme ça où il y avait des outils? »

Et puis, à la fin, vers le soir, il a crié : « Arsule, viens voir. » Et voilà : devant la maison, dans l'herbe fraîche, posée sur le pré comme une sauterelle, il y avait la charrue toute prête.

— Avec ça, — a fait Panturle...

Le lendemain, on est allé brûler les herbes sur le terrain. Il a fallu surveiller que ça n'aille pas plus loin.

Le jour d'après, la nuit d'après, et jusqu'à l'aube ça a presque été les bruits d'une ferme véritable et Panturle n'en a pas dormi. Il y avait le cheval en bas, dans l'écurie. On l'avait mis à la place de Caroline. On l'entendait taper du pied, secouer la chaîne, se gratter aux ridelles, et même hennir à la tremblade comme une trompette, parce que c'était un cheval entier qui prenait l'odeur d'une chèvre pour l'odeur d'une jument.

A force de regarder vers la fenêtre, dans la chambre pleine de nuit, il a vu l'aube derrière les vitres. Elle s'est éclairée tout d'un coup, elle est rose; ça veut dire qu'il va faire beau. Panturle s'est levé et Arsule qui semblait dormir, le nez contre le mur s'est tournée et a dit :

— Je vais aussi, je voudrais voir.

— Attends un peu. Avec ce cheval follet, dès qu'il sent une femme près de lui il fait l'andouille. Je vais l'atteler. Tu viendras là-bas tout à l'heure.

Voilà : ça va commencer.

Il fera tirer droit jusque là-bas aux buissons qu'il a laissés exprès comme marque, et ça sera le sillon maître. Tous les autres s'allongeront contre celui-là. Et quand, depuis ici jusque là-bas au jeune cèdre ça en sera tout couvert,

quand ça sera comme une toiture de tuiles, alors ça ira. En avant.

Il a retrouvé son instinct de tueur de bêtes pour enfoncer brusquement le coutre aigu dans la terre. Elle a gémi; elle a cédé. L'acier a déchiré un bon morceau qui versait noir et gras. Et, d'un coup, la terre s'est reprise; elle s'est débattue, elle a comme essayé de mordre, de se défendre. Tout l'attelage en a été secoué, depuis la mâchoire du cheval jusqu'aux épaules de Panturle. Il a tout de suite regardé le soc; il est toujours entier et c'est pourtant contre une bonne pierre qu'on est venu.

— Tu y passeras quand même, — dit Panturle, les dents serrées.

Maintenant, le grand couteau qui ressemble à un devant de barque navigue dans la terre calmée.

— Allez, le Nègre, tire un peu, feignant de bonsoir.

Ça va tout allègre et tout clair. Et voilà le soleil qui a sauté les collines et qui monte. Et voilà Arsule qui a sauté le ruisseau et qui monte.

III

La diligence de Michel s'arrête maintenant sous le devers de Vachères à dix heures. Il a trouvé un moyen. On ne sait pas lequel, mais le fait est que c'est dix heures.

— On va attendre le père Valigrane.

Michel se met à jouer de la trompe. On est sous l'ombre que donne la haute église mangée par le lierre. Voilà Valigrane qui descend la route comme un cadet; le voilà même dans le sentier qui raccourcit les détours. Il se dépêche; s'il se dépêche tant, il va tomber.

— Eh! ne vous pressez pas, on a le temps. Y a pas le feu!

— Je ne voulais pas te faire attendre.

— Et alors, on n'est pas bien ici à l'ombre?

Valigrane s'essuie la peau de la tête avec un grand mouchoir tout propre.

— Vous entrez dedans ou vous venez ici? — demande Michel en montrant la place à côté de lui, sur le siège.

— Je vais à côté de toi, au bel air. Là dedans tout enfermé, moi, ça ne me dit guère.

Les chevaux ont commencé la lente montée en serpent, en remuant toutes les clochettes du collier. Il fait chaud. On est en août.

Michel qui sait pourquoi Valigrane va à Banon dit :

— Y aura du monde.

— Oui, c'est ce que je disais à la femme; ça tombe juste le jour de la foire.

— Ça les dérange mais, avec les chaleurs, on pouvait pas le garder un jour de plus. C'était pas possible, ça commençait déjà à sentir. Moi, je leur ai dit : « Vous n'avez même pas besoin de fermer. » Ils ont une sortie sur le derrière de la maison. C'est pas la peine de fermer le café juste le jour où ça travaille. Le corbillard vient derrière la maison, on charge et on part. Devant, on voit rien. C'est pas vrai, ça?

— Oh de fait que... C'est embêtant, juste ce jour-là où ils peuvent gagner une pièce de cent à cent cinquante francs (c'est pas si souvent) de fermer et d'envoyer les clients chez les autres. Il en a bien assez du malheur déjà...

— C'est ce que j'ai dit.

— C'est ce qu'il dirait s'il pouvait parler encore; allez : sans tambour ni trompette... C'était quand même un brave homme, l'oncle Joseph.

On arrive à un tournant d'où on voit tout le pays d'en bas. Ça n'est pas doré de blé comme d'habitude, mais seulement jaune sale et à travers le jaune on voit la terre.

— Ah! cette année par exemple...

— Ça a fait ça, aussi, chez vous?

— Oui. Nous, d'habitude, on avait cinquante charges; on en aura peut-être cinq et du mauvais, et avec dix fois plus de travail, et plus pénible que d'habitude; alors, tu vois...

— Oui, c'est pareil partout.

— Tu peux dire : à Reillanne, à Forcalquier, à Manosque. On a voulu faire de ce blé d'Inde; c'était nouveau encore ça, et tu vois maintenant.

— Et puis, il y a eu le gros orage.

— Ah! oui, bien sûr, et, il en a tenu de l'étendue, cet orage.

— Et il en a fait du mal!

— Oui, il en a fait du mal, — reprend le père Valigrane, qui a bien regardé au dedans de lui des souvenirs de champs de blé, — et s'il en a tant fait, c'est à cause de la mode

» Ça, quand ça se mêle des gens, ça fait pas mal d'imbéciles, mais quand ça se mêle des plantes et des choses de la plante ... Je vais te dire : moi, je suis allé dans un pays, je te dirai pas où, tu saurais de qui je veux parler. Y avait un de ceux qui s'y entendent sur les choses de la terre, ou, du moins ils le disent, un professeur, quoi, et payé par le gouvernement. Il avait loué une petite ferme. Elle était proprette, ordonnée, bien en ligne et régulière de belle verdure grasse. De la vigne, des mûriers, un petit pré, des cerisiers... tu vois. Bon. Mon professeur il s'y met. Ah pour ça, il s'y met. Il tombait la veste, il tombait le gilet, il retroussait la manche et, en avant! Au bout d'un an ça a été un désert. Un désert, je te dis. Il leur avait pris un dégoût, à tous ces arbres... ça faisait peine. Plus de cerises, plus de vignes, plus de pré. Tout ça, ça vomissait sa vie. Et un peu de ci, et une pincée de ça, et cette branche doit aller de là... il mettait les raisins dans des petits sacs de papier; oui c'est comme ça. Maintenant, si tu voulais la reprendre, sa ferme, on te la donnerait que tu la voudrais pas : c'est tout mort. Tu le vois cet homme, le médecin des racines avec son gros livre à la main? Ça s'apprend pas dans les livres, çà.

— Vous en savez toujours des nouvelles, vous.

— Non, voilà ce que je veux dire : tu as parlé de l'orage. Si on avait fait du blé de notre race, du blé habitué à la fantaisie de notre terre et de notre saison, il aurait peut-être résisté. Tu sais : l'orage couche le blé; bon, une fois. Faut pas croire que la plante ça raisonne pas. Ça se dit; bon, on va se renforcer, et, petit à petit ça se durcit la tige et ça tient debout à la fin, malgré les orages. Ça s'est mis au pas. Mais, si tu vas chercher des choses de l'autre côté de la terre, mais si tu écoutes ces beaux messieurs avec les livres : « Mettez de ci, mettez de ça; ah ne faites pas ça », en galère, voilà ce qui t'arrive.

— Ça, Valigrane, je suis de ton avis.

— Remarque qu'on s'y laisse tous prendre. Moi, l'enfant a voulu; le gendre a voulu. « Vous voulez de ce blé? Mettons

de ce blé. » Et puis maintenant, nous faisons Jésus devant le grenier, et puis maintenant, nous voyons, et puis, maintenant, ah! le mistral a de quoi jouer du tambour avec toutes les granges vides. Et voilà. Si au moins ça servait de leçon.

Déjà la route est plus doucement penchée sur la colline. Déjà, on voit le bord du bois là-haut, et l'herbe sèche du plateau.

— Qu'est-ce qu'il a ton cheval gris?

Le cheval de gauche tourne la tête vers le vallon qui troue le bois; le voilà qui secoue le garrot et qui allonge le cou, et qui hennit vers le fond.

— Ah! ça lui prend encore; laissez-le s'amuser. Vous ne savez pas comment ça lui a pris? Ça a été une fois vers mai... De là, vous savez, on voit la butte d'Aubignane, tenez, là-bas. On montait comme ça; il se met à chanter. Cette fois-là, je n'ai pas attaché d'importance. Le jour d'après, encore; le jour d'après, encore, et toujours au même endroit; et il tournait la tête toujours du même côté. Je me dis : « Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir par là? » Je regarde. Là-bas, à Aubignane où d'habitude, c'était roux comme du maïs, c'était vert de verdure, d'une belle verdure profonde. Elle avait vu ça, cette bête.

— Ça fait attention à des choses...

— Oui.

Voilà le plateau, voilà le trot des chevaux et un peu d'air moins chaud.

— Tenez, vous voyez, — fait Michel, — là comme partout.

Il montre du fouet un chaume entre les herbes et de petits gerbiers comme des taupinières.

***

Malgré le mauvais an, le grand marché d'été a rempli la villotte. Il y a des hommes et des chars sur toutes les routes, des femmes avec des paquets, des enfants habillés du dimanche qui serrent dans leurs poings droits les dix sous pour le beignet frit. Ça vient de toutes les pentes des collines. Il y en a un gros tas qui marche sur la route d'Ongles, tous ensemble,

les charrettes au pas et tout le monde dans la poussière; il y en a comme des graines sur les sentiers du côté de Laroche, des piétons avec le sac à l'épaule et la chèvre derrière; il y en a qui font la pause sous les peupliers du chemin de Simiane, juste dessous les murs, dans le son de toutes les cloches de midi. Il y en a qui sont arrêtés au carrefour du moulin; ceux de Laroche ont rencontré ceux du Buëch. Ils sont emmêlés comme un paquet de branches au milieu d'un ruisseau. Ils se sont regardés les uns les autres d'un regard court qui va droit des yeux aux sacs de blé. Ils se sont compris tout de suite.

« Ah! qu'il est mauvais, cet an qu'on est à vivre. » — « Et que le grain est léger. » — « Et que peu il y en a. » Oh! oui.

Les femmes songent que, là-haut sur la place, il y a les marchands de toile, de robes et de rubans, et qu'il va falloir passer devant tout ça étalé, et qu'il va falloir résister. D'ici, on sent déjà la friture des gaufres; on entend comme un suintement des orgues, des manèges de chevaux de bois; ça fait les figures longues, ces invitations de fête dans un bel air plein de soleil qui vous reproche le mauvais blé.

Dans le pré qui pend, à l'ombrage des pommiers, des gens de ferme se sont assis autour de leur déjeuner. D'ordinaire, on va à l'auberge manger la « daube ». Aujourd'hui, faut aller à l'économie.

Ça n'est pas que l'auberge chôme; oh! non : à la longue table du milieu, il n'y a plus de place et déjà on a mis des guéridons sur les côtés, entre les fenêtres, et les deux filles sont rouges, à croire qu'elles ont des tomates mûres sous leurs cheveux, et elles courent de la cuisine à la salle sans arrêter, et la sauce brune coule le long de leurs bras. Ça n'est pas qu'on ait le temps de dire le chapelet à l'auberge, non, mais ceux qui sont là c'est surtout le courtier du bas pays, le pansu qui vient ici pour racler le pauvre monde, parce qu'il sait mieux se servir de sa langue et qu'il veut acheter avec le moins de sous possible. Pas du beau monde. Sur la place, les colporteurs et les bazars ont monté des baraques de toile entre les tilleuls. Et c'est répandu à seaux sous les tentes : des chapeaux, des pantoufles, des souliers, des vestes, des gros pantalons de velours, des poupées pour les enfants, des colliers de

corail pour les filles, des casseroles et des « faitouts » pour les ménagères et des jouets, et des pompons pour les tout petits, et des sucettes pour les goulus du têté dont la maman ne peut pas se débarrasser. Et c'est bien pratique. Il y a des marchands à l'aune avec leur règle de bois un peu plus courte que mesure.

— Et je vous ferai bonne longueur; venez donc!

Il y a les bonbonneries, et les marchands de sucrerie et de friture avec des gamins collés contre comme des mouches sur pot à miel; il y a celui qui vend des tisanes d'herbes et des petits livres où tout le mal du corps est expliqué et guéri, et il y a, près de la bascule à moutons, un manège de chevaux de bois bariolé et grondeur qui tourne dans les arbres comme un bourdon.

Et ça fait, dans la chaleur, du bruit et des cris à vous rendre sourds comme si on avait de l'eau dans les oreilles. Chez Agathange, on a laissé les portes du café ouvertes. Il en coule un ruisseau de fumée et de cris. Il y a là dedans des gens qui ont dîné de saucisson et de vin blanc autour des tables de marbre et qui discutent maintenant en bousculant les verres vides du poing et de la voix.

Agathange n'en peut plus. Il est sur ses pieds depuis ce matin. Pas eu une minute pour s'asseoir. Toujours en route de la cuisine au café et il faut passer entre les tables, entre les chaises. Voilà celui-là du fond qui veut du vermouth maintenant. Va falloir descendre à la cave. Il est en bras de chemise : une belle chemise à fleurs rouges. Il a le beau pantalon et pas de faux-col. Le faux-col en celluloïd est tout préparé sur la table de la cuisine à côté des tasses propres. Il y a aussi les deux boutons de fer et un nœud de cravate tout fait, bien noir, bien neuf, acheté de frais pour tout à l'heure.

Au fond de la cuisine, il y a la porte du couloir. Elle donne sur les escaliers des chambres. Elle est ouverte, elle est comme peinte d'une lumière de cierge qui tombe d'en haut. A des moments où il y a un peu de calme, Agathange va à la porte et appelle doucement :

— Norine, vous n'avez besoin de rien?

Une petite voix descend :

— Non.

— Pas un peu de rhum? Un peu de rhum, allez.

— Non, va, fais ton travail.

Tout en servant, Agathange regarde la pendule. Il va bientôt être trois heures.

— Quatre fines? Bon.

Il va bientôt être trois heures. Et voilà Norine qui est descendue dans la cuisine.

— Tu as pensé à la caisse, oui? Bien sûr?

Elle demande à Agathange, parce qu'on n'est pas encore venu. Il se ferait temps. Avec la chaleur qu'il fait, il vaudrait mieux qu'il soit dedans.

Agathange a sous le bras la bouteille de fine et à la main la débéloire, et sur l'autre main le plateau avec des tasses.

— Eh oui, tante, je vous l'ai déjà dit, j'y ai pensé, mais juste un jour de foire. Et puis, ça n'est pas l'heure encore, pas tout à fait, c'est pas trois heures. Il m'a dit qu'il viendrait le mettre dedans à trois heures; c'est moins cinq. Tenez : ça sonne. Il va venir, ne vous inquiétez pas.

La petite vieille regarde les tasses propres sur la table, et le faux-col, et la cravate noire, et l'Agathange qui est rouge et luisant de sueur, et le tiroir du comptoir tout ouvert et qui déborde de billets de cinq francs...

C'est Jérémie qui a poussé le riveau de la porte et qui a crié :

— Monsieur Astruc, vous voulez du blé?

L'autre en a été si bien bousculé de ça qu'il s'est tourné d'un bloc et que la table et les verres ont tremblé.

— Et, où tu en as vu, toi, du blé? Y en a pas dix grains de propres dans tout ton pays.

— Je sais pas s'il y en a dix grains de propres mais, de sûr j'en ai vu six sacs et du beau.

Il est entré et il est venu sur ses longues jambes jusqu'à la table. M. Astruc le regarde. Jérémie s'y connaît en regards :

— Donnez-moi une cigarette.

M. Astruc sort son paquet.

— Je vous en prends deux.

— Et alors?

— Alors, c'est là-bas, derrière les chevaux de bois, à un

endroit que d'habitude on y met les mulets. Il a fallu moi pour aller regarder là-bas. Y en a un qui est là, avec ses sacs devant lui. Il ne dit rien à personne. Il regarde. Il est là. Il attend. Je lui ai dit :

— Hé, qu'est-ce que tu as là?

— Du blé, il m'a dit, et, le plus curieux, c'est que c'est vrai. Vous savez, monsieur Astruc, je m'y connais, vous le savez, c'est pas la première fois... Eh bien, je suis sûr que, du blé comme ça, vous n'en avez jamais vu... Donnez-moi un peu de feu.

— Qu'est-ce que tu bois?

— Rien, j'ai assez bu. Mais, si vous faites l'affaire, vous me donnerez quelque chose. Je pouvais aussi bien aller voir le Jacques, mais, j'ai pensé à vous d'abord.

M. Astruc, c'est un beau ventre bien plié dans un gilet double, avec une chaîne de montre qui attache tout et c'est sur deux petites jambes, mais ça se lève tout d'un coup.

— Il faut que j'aille voir. Agathange, je reviens; fais servir des bocks.

C'est bien six sacs qu'il y en a. On les voit d'ici.

M. Astruc les a déjà comptés. Il a déjà vu qu'il y a du monde qui regarde le blé. Il a déjà vu qu'il n'y a pas encore les autres courtiers.

— Laissez passer, laissez passer.

Son premier regard est pour le blé. Il en a tout de suite plein les yeux.

— Ça, alors!

C'est lourd comme du plomb à fusil. C'est sain et doré, et propre comme on ne fait plus propre; pas une balle. Rien que du grain : sec, solide, net comme de l'eau de ruisseau. Il veut le toucher pour le sentir couler entre ses doigts.

C'est pas une chose qu'on voit tous les jours.

— Touchez pas, — dit l'homme.

M. Astruc le regarde.

— Touchez pas. Si c'est pour acheter, ça va bien. Mais, si c'est pour regarder, regardez avec les yeux.

C'est pour acheter mais il ne touche pas. Il comprend. Il serait comme ça, lui.

— Où tu as eu ça?

— A Aubignane.

M. Astruc se penche encore sur la belle graine. On la voit qui gonfle la toile des sacs. On la voit sans paille et sans poussière. Il ne dit rien et personne ne dit rien, même pas celui qui est derrière les sacs et qui vend. Il n'y a rien à dire. C'est du beau blé et tout le monde le sait.

— C'est pas battu à la machine?

— C'est battu avec ça, — dit l'homme.

Il montre ses grandes mains qui sont blessées par le fléau et, comme il les ouvre, ça fait craquer les croûtes et ça saigne. A côté de l'homme, il y a une petite femme jeune et pas mal jolie, et toute cuite de soleil comme une brique. Et elle regarde l'homme de bas en haut, toute contente. Elle lui dit :

— Ferme ta main, ça saigne.

Et il ferme sa main.

— Alors?

— Alors, je te le prends. C'est tout là?

— Oui. J'en ai encore quatre sacs mais c'est pour moi.

— Qu'est-ce que tu veux en faire?

— Du pain, pardi.

— Donne-les, je te les prends aussi.

— Non, je vous l'ai dit, je les garde.

— Je t'en donne cent dix francs.

— C'est pas plus? — demande un homme qui est là.

Celui de derrière les sacs a regardé la petite femme. Et il a fait un sourire avec ses yeux et ses lèvres, et puis il a tourné sa figure vers M. Astruc, sans le sourire, toute pareille à celle qu'il avait tout à l'heure quand il a dit : « Touchez pas. »

— Je sais pas si c'est plus ou si c'est moins, mais, moi, j'en veux cent trente.

Le regard de M. Astruc s'est abaissé sur le blé. Puis il a dit :

— Bon, je le prends.

Et, il ne l'a pas dit, il l'a gueulé, parce que l'orgue des chevaux de bois avait commencé de grogner.

— Mais, les dix sacs, il a encore gueulé.

— Non, a crié l'homme. Ces six, et pas plus; les autres, je les garde, je te l'ai dit. Ma femme aime le bon pain.

Ça en fait, une affaire, ce blé! Tout le monde en parle. D'abord, M. Astruc en a mis deux grosses poignées dans sa poche. Et il les fait voir ici et là, partout.

— Regardez un peu, il dit.

Et il ouvre sa main grasse, et elle est pleine de ce beau blé, beau et solide comme un homme.

— Ça alors! font les gens. Et cette année surtout!

— Et toutes les années, tu peux dire, ajoute M. Astruc, toutes les années; c'est un blé de concours, ça. C'est la première fois que j'en vois. Et tout battu au fléau et vanné au mistral. C'est pas un manchot, celui qui a fait ça. Et il en a les mains en sang.

On écoute et on siffle un long sifflement d'admiration.

— Collègue!

Et le Jérémie!

Il va par toute la foire.

— Tu as vu le blé qu'il a acheté Astruc?

Si on dit oui il fait :

— C'est moi qui l'ai trouvé. Il allait partir sans rien, nu comme un ver. C'est moi qui l'ai trouvé.

Si on dit non, alors, il attrape l'homme par l'épaule et il lui crie!

— Va le voir, que de ta vie tu en verras.

Ça en fait, une affaire!

A quatre heures de l'après-midi, on ne parle plus que de ça.

— C'est un d'Aubignane, y paraît.

— Je crois que je le connais.

— Vous voyez ce que c'est que la terre. Ils sont tout partis un après l'autre que ça ne payait pas, il paraît; et puis, vous voyez.

— Agathange le connaît.

— Moi aussi, on y dit Panturle. Son nom c'est : Bridaine; on est un peu cousins, de loin, du côté de la femme.

— On a beau dire, ce blé du dehors, pour nos terres, ça vaut jamais le blé du pays. Tu vois...

Et M. Astruc court comme un rat malgré son gros ventre et il a toujours la main à la poche.

Derrière les chevaux de bois, là-bas, sous les tilleuls, il y a toujours Panturle. Il est lourd et tout saoul de cet orgue qui

grogne comme dix pourceaux, et il est lourd aussi de tout cet argent qu'il a dans la main. Arsule est contre lui, appuyée contre lui, et luisante de joie comme une flamme de cierge.

C'est ça, le vin de Panturle : c'est de la sentir contre lui et contente. Là qu'il n'y a personne, il lui met son bras autour de la taille et il la serre un peu pour la sentir souple et qui se plie comme une gerbe; et, dans son autre main, il a les sous.

— Tu es contente, il lui dit?

— Je serais difficile...

— Ça en fait de l'argent, ça. Combien tu dis que ça fait?

— Sept cent quatre-vingts.

— J'en ai jamais tant eu.

Puis, ils se sont dressés et ils sont partis dans la foire. C'était entendu comme ça. Et tant qu'ils n'ont pas été dans le monde, Panturle a gardé Arsule serrée contre lui avec l'arc de son bras, mais comme ils ont débouché entre les baraques, il l'a pressée une dernière fois, puis il l'a lâchée. Et ils vont comme deux personnes raisonnables.

Ils se sont arrêtés devant l'étalage de Lubin.

— Celui-là, il vend bon. Tu devrais t'acheter une paire de pantalons et une veste.

— Et toi?

— Ah! moi...

— Si tu t'achètes rien, moi non plus.

— Moi, je verrai.

— Moi aussi.

Et ils ont passé.

Ça a failli les brouiller parce que ça a été comme ça devant les souliers et devant tout. A la fin, Panturle a pris les billets qui étaient dans son sein, entre la chemise et la peau et il les a donnés à Arsule. Tous.

— Tiens, fais-en un peu ce que tu veux.

Comme ça, ça a marché : ils ont acheté la veste, les pantalons, les souliers, deux couvertures bien belles, toutes de laine, un gros panier qui ferme avec une tringle, six mouchoirs, trois larges et trois petits, une longue corde, une pierre à aiguiser, trois couteaux de table, une casserole, un faitout.

Et puis, Arsule s'est mise à rire; elle a tiré un billet de dix francs et elle a dit :

— Tu me le donnes, celui-là?

— Eh, je te les donne tous.

— Non, mais, celui-là, je le veux pour moi.

— Tu n'as qu'à le prendre.

Elle l'a pris en riant puis elle a dit :

— Attends-moi, je vais m'acheter quelque chose.

Il a attendu, là, près de la Poste. Elle a quitté la foire et elle est descendue dans la rue qui va à la grand'place.

Au bout d'un moment, elle est revenue avec un petit paquet plié dans du papier de soie.

— Tiens, elle a dit.

Ça a été une belle pipe toute neuve. En bois de bois, et un paquet de tabac.

Il en avait les larmes aux yeux. Il n'a su que dire :

— Toi, toi... comme une menace, comme pour dire : « Toi, si jamais je te tiens »...

Elle en est toute gonflée de joie comme un pigeon.

— Je savais que tu en avais envie. Et, tu vois, il m'a resté seize sous.

Et, c'est vrai, il lui reste seize sous.

Ils auraient pu attendre Amoureux. C'est lui qui leur a porté les sacs avec la charrette et il leur a dit :

— A six heures, soyez devant le charron et attendez-moi, on rentrera ensemble.

Mais ils en ont assez de tout ce bruit, de ces musiques, de tous ces cris, des pétards, et de tous ces gens qui boivent, et de tous ces marchands qui chantent, et de l'orgue qu'on tourne à tour de bras.

— Ça me fait un zonzon, — dit Panturle, — qu'à l'endurer je deviendrais fou.

— Et moi, — dit Arsule.

Le vrai, c'est qu'ils ont soif d'être seuls dans leur silence. Ils ont l'habitude des grands champs vides qui vivent lentement à côté d'eux. Là, ils sont cimentés, chair contre chair, à savoir d'avance à quoi l'autre réfléchit, à connaître le mot avant qu'il ait dépassé la bouche, à connaître le mot quand on en est encore à le former péniblement dans le fond de la poitrine. Ici, le bruit les a tranchés comme un couteau et

ils ont eu besoin, tout le jour, de se toucher du bras ou de la main pour se contenter un peu le cœur.

— Tu ne sais pas ce qu'on devrait faire, si on faisait bien? On partirait tout de suite, à pied.

Ils sont partis par la route de Saint-Martin; ça fait raccourci.

Il y a eu d'abord un grand peuplier qui s'est mis à leur parler. Puis, ça a été le ruisseau des Sauneries qui les a accompagnés bien poliment en se frottant contre leur route, en sifflotant comme une couleuvre apprivoisée, puis, il y a eu le vent du soir qui les a rejoints et qui a fait un bout de chemin avec eux, puis il les a laissés pour de la lavande, puis il est revenu, puis il est reparti avec trois grosses abeilles. Comme ça. Et ça les a amusés.

Panturle porte le sac où sont tous les achats. Arsule, à côté de lui, fait le pas d'homme pour marcher à la cadence. Et elle rit.

Il est venu alors la nuit et c'était au moment où, sortis du bois, ils allaient glisser dans le vallon d'Aubignane; il est venu alors la nuit, la vieille nuit qu'ils connaissent, celle qu'ils aiment, celle qui a des bras tout humides comme une laveuse, celle qui est toute brillante de poussière, celle qui porte la lune.

On entend respirer les herbes à des kilomètres loin.

Ils sont chez eux.

Le silence les pétrit en une même boule de chair.

Il y a eu, juste après cette foire, trois jours comme on en a souvent au commencement de l'automne. Un choléra! Ça a fait les cent cochonneries : et du vent, et de l'eau, et de l'orage; le ciel était comme un chaudron. Avec ça, il a fait un froid de glace. Aujourd'hui, il reste un beau brouillard, blanc comme du lait. C'est trop mouillé, on ne peut pas sortir, on porterait tout le champ sous le soulier. Panturle est dans la cuisine à faire un manche pour le tournevis. Arsule a vidé l'armoire. Elle a trouvé au grenier une malle pleine de journaux qui datent de l'an sept. Avec un ciseau, elle fait des festons dans le papier pour le mettre sur les planches.

— Ça protège et puis, ça fait joli.

Elle est là-haut à la chambre; on l'entend aller et venir. Le brouillard est contre la vitre. On ne voit même pas le village. On entend dans ce brouillard un corbeau qui crie. Et on le voit passer de temps en temps devant la vitre comme une ombre de l'air. A part ça, pas de bruit, sauf le craquement du silence.

Panturle s'est mis dans le petit rond de jour gris qui coule de la fenêtre. Il a amenuisé un morceau de branche de chêne et il le fait entrer de force dans le collier du tournevis.

Mais, le voilà tout d'un coup qui lève le nez et qui reste un moment, les mains perdues, à écouter. Puis, il se tourne doucement vers la porte. Et, en se tournant, il fait attention de poser ses pieds sans bruit sur les dalles, et le voilà, maintenant, il fait face à la porte. Il envoie la main sur le grand couteau de chasseur qui est sur la table. Il bloque le manche épais dans son poing et la lame est dessous comme une feuille d'iris mouillé. Sans bouger la tête il regarde cette lame. Ça va. Elle est là. Bon. Il respire alors silencieusement à grands coups.

Et voilà que, sur la porte, il y a comme un frôlement. Et voilà qu'on a poussé la porte un peu, pour voir. Lui, il a compris ça, parce que, depuis qu'il a saisi le couteau il ne lève plus ses yeux de dessus le grand levier de la serrure, le levier qui est retenu par un cran de fer. Et ce levier, qui a un peu de jeu a bougé à plat, et il a claqué contre le cran. Panturle regarde encore une fois le couteau. Puis, il a regardé le plafond. Là-haut dessus, les pas d'Arsule ne s'entendent plus, mais il descend un petit bourdon qui est une chanson et qu'il connaît bien... Bon. Elle est là-haut en train de couper son papier. Ça va. Pour monter là-haut, il n'y a que l'escalier. Et l'escalier, il y est devant, lui Panturle, et son couteau. Ça peut aller.

Voilà le levier de la serrure qui doucement se relève. Sans bruit; on fait attention. On pousse la porte. Déjà, par l'entrebail, le brouillard du dehors fume.

La porte s'ouvre. C'est un homme qui est sur le seuil. Comme il voit Panturle, il reste, la main sur la poignée de la porte. C'est un vieux.

— C'est pas la maison de Bridaine, ça ici?

— C'est, — dit Panturle.

— Salut, — dit l'homme.

— Salut, — dit Panturle.

— Je viens un peu voir pour... Attends, ça ne te fait rien que j'entre? Il fait pas chaud dehors.

— Entre. Et pousse la porte.

Panturle n'a pas lâché le couteau et regarde l'homme.

L'homme fait un peu celui qui tremble, avec le frisson, en serrant sa veste.

— Il fait meilleur ici.

— Oui, il fait pas mauvais. Tu es seul?

C'est à ce moment-là que l'homme a vu le couteau.

— Oh! il a fait.

Puis :

— Oui, je suis seul, et tu n'as pas besoin de ça, Bridaine, je ne suis pas venu comme tu crois et je ne suis pas de ceux que tu crois. Et ça, c'est un bon couteau. Et je m'y connais en couteaux : je suis aiguiseur.

— Ah! c'est ça, — a fait Panturle, il lui est venu du sourire sous la moustache, et il a quitté le couteau.

— Oui, c'est ça, a dit l'homme.

Il l'a fait asseoir près de l'âtre et la soupe cuit sur des braises sages. Il a écouté. Le bourdon de là-haut, on l'entend à peine. Il faut savoir pour l'entendre. Il vaut mieux.

L'homme a regardé lentement les quatre murs, l'un après l'autre, en inspection.

Là, sur le mur de droite, il y a un fichu de femme pendu à un clou. Il l'a vu. Sur le manteau de la cheminée, il y a des boîtes bien rangées; les plus grosses devant, les plus petites en queue. D'un côté de la fenêtre il y a une chaise et, sur le dos de la chaise, des bas de femme; sur la paille de la chaise, il y a une pelote de coton à repriser, une boule de bois, une carte d'aiguilles. Ça va. De l'autre côté de la fenêtre..., mais ça va comme ça.

— Alors voilà, — dit l'homme, — j'ai demandé et on m'a dit :

« Il est à Aubignane. » C'est presque ma route. J'ai fait un détour et je suis venu. Ça ne m'allonge pas beaucoup : un peu mais tout juste, et puis, j'ai quelque chose à te dire.

— Dis.

— Tu n'as jamais bougé d'ici, toi?

— Non.

— Et tu vas souvent dans la campagne, là, autour?

— Oui.

L'homme se tait. Ça n'est pas encore mûr ce qu'il veut dire.

Il dit :

— Moi, une fois, j'ai passé par ici et je suis venu à cette maison, mais il n'y avait personne. Puis, cette fois-là, j'ai été embêté tout le temps. Puis, cette fois-là aussi, j'ai tiré sur le bord un homme qui se noyait dans le trou des Chaussières.

— Je sais.

— Tu sais?

— Oui : c'était moi.

— C'était toi?

Son contentement est tout écrit sur sa figure.

— Ah! bon.

Il se détourne, le temps d'effacer cette joie qui se voit trop.

— C'était toi alors. Ah! bon. Parce que, justement, tu pourras me dire et m'expliquer, et ça ne sera pas pour rien que je serai venu jusqu'à Aubignane.

Voilà en deux mots : cette fois-là, puisque c'était toi, j'étais avec une femme. Tu sais?

Un moment, on n'entend que deux ou trois grosses gouttes de pluie qui viennent taper à la vitre, parce qu'il s'est mis finalement à pleuvoir encore.

Panturle ne répond pas.

— J'étais avec une femme, donc. Je vais te dire tout, bien comme il faut, pour que tu comprennes. C'était une que j'avais ramassée. Ça allait ensemble. Et puis, de cette nuit-là, elle a disparu comme de la buée. Elle s'est fondue dans l'air du jour. Toi, je comprends, tu t'es remis, comme le frais de la nuit tombait et tu t'es trouvé là, tout seul parce que tu ne nous voyais pas; nous étions couchés sous les saules. Alors tu es parti, c'est naturel, mais elle? J'ai pas encore compris.

Alors, voilà, je voulais te demander, comme j'ai déjà demandé aux autres des fermes, là-bas! Des fois, en te pro-

menant par là, pour chasser ou d'autre, tu ne l'aurais pas rencontrée, ou vive ou morte, enfin de toute façon, n'importe comment, pour savoir, afin que je sache, enfin.

On entend la pluie sur les vitres.

Il continue tout à la suite :

— Parce que, je vais te dire, voilà ce qui en est, et le vrai pourquoi. Cette femme, je te l'ai dit, je l'ai ramassée comme ça; à Sault, un jour. Et c'est pas de la fine fleur, non, pas précisément, mais de la roulure d'un peu partout. Moi, pas vrai, j'étais pas difficile, dans mon métier et puis à mon âge, et puis, pour ce que je voulais en faire. Enfin, de toutes façons, c'est comme ça. C'est des « Marie-couche-toi-là », voilà.

» Et puis aussi, pour ce qui est des choses de la maison, — ces femmes-là, d'ailleurs, c'est toujours comme ça — elle vaut pas un pet de lapin. Tiens, moi, j'aime la soupe de haricots secs avec quelques pommes de terre et des pommes d'amour, et un petit brin de basilic, et un petit rayon d'huile. C'est pas difficile. Elle l'a jamais réussi. C'est comme ça. C'est un peu chatte, tu sais; ça se fourre au chaud dans les cendres de tout le monde, ça y roupille, mais, pour le travail, ah oui! l'a toujours le temps.

» Et puis, pour le sentiment, tiens, voilà encore une chose qu'on aime. Et ça coûte pas beaucoup les grand'mercis, et ça montre qu'on est bien élevé, et puis ça se doit. Eh bien, pour ces choses du sentiment, c'est du bois mort ou de la pierre. Tu peux te mettre là à lui donner tout ce qu'elle veut, lui faire des bonnes manières, lui porter ci, lui porter ça, lui aplanir la vie du jour. Rien : comme du bois; ça a pas plus de reconnaissance que la borne des routes. Tiens, j'ai eu un chien, moi, j'en avais plus de satisfaction. »

Tout le long de ça, Panturle s'est dressé; il est allé à la table; il a pris sa pipe et son tabac, puis il est revenu s'asseoir; il a bien bourré sa pipe du pouce et maintenant, il l'allume avec un morceau de braise. Il a pris la braise directement dans le feu avec ses doigts. Il la tient sur le tabac et il pompe des joues. Et, enfin, la fumée vient et, au bout d'un peu, elle est bien épaisse. La braise est devenue noire entre ses doigts.

L'homme après ça attend. Panturle regarde le bout de sa pipe.

— Je te dis tout ça, — reprend l'homme, — parce que c'est la vraie vérité. S'il y a un mot de trop, que je ne bouge pas d'ici. Des fois, comme ça, dans la vie, une chose qu'on entend dire, ça vous empêche d'être blousé. Parce que, avec des êtres comme ça, plus on est bon, plus on est vite ratiboisé. Alors, pas vrai, il vaut mieux qu'on sache. Parce que, une fois qu'on est prévenu, il faut qu'on soit bien andouille pour qu'on se laisse faire. Pas vrai?

Panturle fume. La pluie colle son ventre de limace contre les vitres. Une gouttière crache du côté de l'écurie. L'homme met la main sur les genoux de Panturle :

— Collègue, voilà, je t'ai tout dit. C'est pour ton bien. Il m'a semblé te voir à la foire. Et on m'a dit que tu sais où elle est, cette femme?

Panturle recule son genou. Il ôte la pipe de sa bouche :

— Oui, je le sais, — il dit. — Elle est ici avec moi.

— Et alors?

— Alors rien.

— Après tout ce que je t'ai dit?

— Oui.

Ils restent comme ça, à se regarder. Et alors sur la lèvre de l'homme, il est venu comme un sourire, un petit serpentelet de sourire, qui a été coupé en deux par la voix de Panturle :

— Oui, après tout ce que tu as dit, parce que ça ne compte pas et... (il se cure la gorge car il en a lui aussi à dire et pour longtemps, et de vraies vérités aussi) et, une fois le gosier net : « Ça n'est plus la peine, et voilà. »

Et puis, quand même, il veut écraser en plein le sourire.

— Qu'est-ce que ça peut me faire? Et puis, on m'a fait deux yeux et deux oreilles, et deux bras, avec deux bonnes mains et je m'en sers seul, et je sais regarder l'alentour sans l'aide de personne, et je sais ce que je sais.

» D'abord, si elle est si mauvaise que ça, tu dois être bien content d'être débarrassé.

— Oui, mais c'était ma femme, et je l'ai nourrie pendant deux ans.

Panturle quitte la pipe sur la pierre de l'âtre. Et il tourne sa chaise, et il assoit son grand corps bien en face de l'homme, et il commence de le regarder dans le droit fil de l'œil, sans cligner, et il reste comme ça un moment, et les braises pouffent dans les cendres parce qu'il pleut le long de la cheminée.

— Tu l'as nourrie? Pendant deux ans? C'est possible. Et toi, collègue, tu as un peu pensé que, comme ça, elle t'avait donné deux ans de sa vie à elle? Deux ans et, durant ces deux ans-là tu as un peu pensé qu'elle se figurait sa vie finie et le reste des jours pareils à ceux qu'elle vivait avec toi? Écoute, ne te fâche pas, on est ici pour se parler, on est ici pour tout se dire, face à face. Parce que, les morceaux que je tiens, d'habitude, je ne les lâche que si on me les fait lâcher, et, pour me les faire lâcher, faut être fort. Passons. Donc, tu as un peu pensé à ce que je te dis? Ça devait pas donner beaucoup le rire d'être avec toi. Tu as combien? Ne réponds pas, ça se voit. Tu me comprends. A mon avis, c'est payé.

L'homme est là à réfléchir, à faire sonner les mots en lui-même. Et ils ont bon son.

— Ça va, qu'il dit. Ça va. Je suis payé, tu dis. Et tu dis aussi que je suis vieux. Bon, c'est de ça que je veux te parler justement. Je suis vieux; eh bien, c'est à ça surtout que j'ai pensé quand je l'ai prise avec moi. Tu sais pas encore, toi, ce que c'est d'être vieux. Tu le sauras, je te le souhaite. Alors, pour moi, c'était un peu la compagne, et puis, j'aime mieux te le dire, elle me traînait la charrette.

Et il se tait. Il baisse la tête. Il met sa main droite sur son épaule gauche pour tâter le mal dur qu'y a planté la bricole et qui rayonne des racines de douleur dans tous ses reins.

— Achète-toi un âne.

— C'est cher.

— Bon, — dit Panturle lentement. — Je suis pas de ceux qui prennent dans le bien des autres; j'aime quand on parle en face. Écoute : à te dire le vrai, je t'attendais un jour ou l'autre. Tu es venu ce jour d'hui, on va régler ça ce jour d'hui et ce sera fini. Tu vas voir.

Il se dresse. Là, tout debout, il est aussi grand que la che-

minée. Il n'a qu'à étendre la main et il a la petite boîte où il y a marqué « poivre » dessus. Il s'asseoit.

— Voilà : l'âne, je te le paye. Mais, tu me comprends; je te remplace la femme par un âne. Tu me comprends? Je te donne de quoi acheter un âne et c'est fini.

Il tire de la boîte un billet de cinquante francs.

— Oui, mais le harnais, dit l'autre, et la longe, et tout?... par ce qu'il faut que je fasse mettre un brancard à la charrette alors....

— Bon, — fait Panturle. — ça sera donc soixante, et voilà. Des ânes, tu en trouveras à trente francs tant que tu voudras.

Il a les billets au bout de ses doigts. Il dit encore une fois : « Tiens » parce que l'autre hésite et mâche encore quelque chose dessous sa moustache.

— Tiens.

L'homme prend les deux billets, il les compte : un, deux. Bon. Il les garde un peu dans les mains. Si des fois il y avait encore à y revenir... Non. Il les met dans sa poche. Ça y est.

— Mais, tu vas me faire un papier, — dit Panturle.

— Un papier, et de quoi? Ça se fait pas pour cette chose.

— Ça se fait pour tout. Tu mets : « Reçu soixante francs » et puis tu signes. Pas plus. Ça ira. On saura, toi et moi ce que ça veut dire. Va.

On a fait le reçu. Gédémus avait un crayon et il a déchiré une page de son carnet où il marque les comptes de chacun.

— Mets un trait dessous soixante, lui dit Panturle, pour que ça se voit bien. Là. Qu'est-ce qu'il y a d'écrit, là-dessous?

— Gédémus, c'est mon nom.

— Bon, ça va. Attends, on va boire un coup.

Ils ont trinqué avec du vin.

— Maintenant je pars, — dit Gédémus.

— Eh oui, — dit Panturle.

Il l'a accompagné jusqu'à la porte. Il ne pleut plus. Ça n'a pas été une grosse pluie. Il y a même du soleil au-dessus de la brume et l'herbe luit.

Gédémus s'arrête sur le seuil.

— Tout ce que je viens de te dire de la femme, là, tu sais eh bien, il n'y a rien de vrai.

— Je sais, — dit Panturle.

Il laisse la porte ouverte pour bien le regarder partir. Et voilà. Le silence revient. Une branche du tilleul s'égoutte dans un seau qu'on a laissé dehors.

Panturle rentre doucement jusqu'à la table. Il replace la boîte du poivre sur la cheminée. Il faut mettre un manche à ce tournevis. Maintenant que le silence est là, on entend encore, là-haut, Arsule qui chantonne en rangeant l'armoire.

VI

Les labours d'automne ont commencé ce matin. Dès le premier tranchant de l'araire, la terre s'est mise à fumer. C'était comme un feu qu'on découvrait là-dessous. Maintenant que voilà déjà six longs sillons alignés côte à côte, il y a au-dessus du champ une vapeur comme d'un brasier d'herbe. C'est monté dans le jour clair et ça s'est mis à luire dans le soleil comme une colonne de neige. Et ça a dit aux grands corbeaux qui dormaient en volant sur le vent du plateau : « C'est là qu'on laboure, il y a la vermine. » Alors, ils sont tous venus, d'abord l'un après l'autre en s'appelant à pleine gorge, puis par paquets comme de grandes feuilles emportées par le vent. Ils sont là autour de Panturle, à flotter dans l'air épais, comme des débris de bois autour d'une barque.

Ça pouvait être dans les onze heures du matin quand Panturle s'est arrêté pour raccommoder la longe qui venait de casser. Et, juste au moment où il levait la tête, ayant fini, à travers le soleil, maintenant chaud, il a vu un homme debout sur le champ de Marius Aubergier.

Qu'est-ce que ça peut-être, celui-là? Arsule est seule à la maison. Il a pesé sur le pieu du frein et il a cloué comme ça l'araire bien profond dans la terre. Il a donc amarré la charrue bien solide là, au bout du champ, à telle force que le cheval pouvait faire la fantaisie sans rien risquer et il allait rentrer à la maison quand il a vu l'homme descendre vers lui. Alors, il l'a attendu. Mais il a laissé l'attelage à l'ancre, parce qu'on peut avoir besoin de ses mains libres, on ne sait jamais.

L'homme est venu tout droit. Il avait une petite casquette; le velours de ses pantalons était presque neuf. On l'entendait crier de loin.

Arrivé au premier sillon, il se penche et il prend un peu de terre dans les doigts. Il la regarde, il la sent, il la tripote dans ses doigts à la faire couler, puis il regarde la graisse rousse qui reste après sa peau. Puis il essuie ses doigts après son pantalon, puis il vient.

— Alors, qu'il dit, ça se fait bien?

— Pas mal, — répond Panturle.

De près, c'est un homme un peu plus petit que Panturle, mais tout râblé, avec des bons angles, des épaules en devant de brouette et de bonnes mains.

— C'est de la riche terre ça, tu sais.

— Pas mauvaise, — dit Panturle.

— Je te dis ça — continue l'homme, — parce que je vais être ton voisin. Oui. C'est pas toi qui as vendu de si beau blé à la foire de Banon? Si? Eh bien, c'est toi qui l'as décidé donc. Il y a bien longtemps que la femme me dit : « Mettons-nous sur notre terre, Désiré, on sera nos maîtres. » Il y a longtemps qu'elle le dit, mais on n'a jamais pu le faire. La bourse est pas grosse, et, la terre, tu sais, en plaine ceux qui l'ont, la tiennent à pleines dents. Moi, je suis fermier du côté de Mane. Et, au fond, cette chanson de la femme, ça me travaille en dedans aussi, depuis beau temps.

Alors, ça s'est tout fait comme arrangé d'avance.

Panturle lui a dit :

— Tu vas venir manger un morceau, mais laisse-moi faire encore trois raies. Et l'homme a marché à côté de la charrue pendant que Panturle finissait. A tout moment il se baissait sur la terre, il en prenait des poignées et en tâtait la graisse.

En entrant à la maison, l'homme a eu un regard heureux pour chaque chose. Il y avait un beau jour gris, doux comme un pelage de chat. Il coulait par la fenêtre et par la porte et il baignait tout dans sa douceur. Le feu dans l'âtre soufflait et usait ses griffes rouges contre le chaudron de la soupe, et la soupe mitonnait en gémissant, et c'était une épaisse odeur de poireaux, de carottes et de pommes de terre bouillies qui emplissait la cuisine. On mangeait déjà les légumes dans cet air-là. Il y avait, sur la table de la cuisine, trois beaux oignons tout pelés qui luisaient, violets et blancs, dans une

assiette. Il y avait un pot à eau, un pot d'eau claire et le blond soleil tout pâle qui y jouait. Les dalles étaient propres et lavées et, près de l'évier, dans une grosse raie qui avait fendu les pierres et d'où on avait jour sur la terre noire, une herbe verdette avait monté qui portait sa grosse tête de graine (Arsule la laisse là pour le plaisir. Elle l'appelle Catherine et elle lui parle en lavant les assiettes).

L'homme a tout regardé en prenant son temps, un temps pour chaque chose, tout posé. Il se fait une idée. Et, quand il se l'est faite, il dit.

— Vous êtes bien, là.

Et, cette idée, si des fois elle n'avait pas été bien finie, elle s'est finie avec la bonne soupe d'Arsule, une pleine écuellée que les bords en étaient baveux, puis encore une, avec tous les légumes entiers, avec les poireaux blancs comme des poissons et des pommes de terre fondantes, et les carottes, et tout le goût que ça laisse dans la bouche. Il y a eu une grande taillade de jambon maigre avec un liséré de gras qui miroite comme de la glace de fontaine. Puis il y a eu le fromage jauni entre les feuilles de noyer et parfumé aux petites herbes, et l'homme a mâché plus lentement alors, d'abord parce qu'il commençait à avoir le ventre plein et puis parce qu'avec sa bouchée il lui semblait qu'il pétrissait de la langue un morceau de la colline même avec toutes ses fleurs. Alors la pensée a été finie en plein et il a encore dit :

— Vous êtes bien ici, vous êtes bien.

Puis :

— Ça, c'est la vie.

Puis :

— Quelle bonne ménagère!

Puis :

— On sera voisins, de bons voisins, des choses comme il n'y a plus qu'ici... Je te prêterai mon mulet; j'ai un semoir américain. Et puis, tu verras... tu verras, va....

Alors, il est venu l'heure de se séparer, parce que, depuis un moment, l'homme ne dit plus rien, tout saoulé de bonne soupe en dedans et tout saoulé de bonnes images en dehors. Et Panturle s'est mis à repenser à son travail. Alors, il est venu le moment de partir. L'homme a serré la main de

Panturle. Il a serré le petit doigt d'Arsule qui avait les mains mouillées, déjà attelée à son lavage et il leur a dit en s'en allant :

— A dans trois jours; vous verrez toute la famille : la femme qui est bonne, elle aussi; puis les galopins; vous verrez, j'ai un garçon et deux petites filles.

Il a donc fallu installer tout ce monde. Ça a été une belle fête.

Il était peut-être dans les quatre heures du matin, en pleine nuit, quoi, quand ils sont arrivés. On dormait dans la maison. Ça a été d'abord des :

— Oh! l'homme, — qui ont dû durer pas mal de temps parce qu'on dormait comme des sourds. Puis ils ont tapé contre la porte et Panturle s'est levé.

On les a fait entrer dans la cuisine. Le feu a vite été allumé. Arsule est descendue avec un jupon seulement sur sa chemise et toute fleurie de ses seins gras. Puis, devant le monde, elle s'est couverte.

La femme de Désiré, c'est Delphine qu'elle s'appelle. C'est une petite femme replète et ronde, toute bien charnue par devant et par derrière. Elle a un cou épais qui semble fait en graisse de porc, deux petits yeux bien aigus et une bonne bouche de fruit.

— Oui madame, — lui a dit Arsule.

Delphine est allée par trois fois à la carriole et, chaque fois, elle est revenue avec les bras pleins d'un enfant endormi. Ça a été d'abord la plus petite, Madeleine, avec la figure comme gonflée de bon sommeil et tout à fait comme une rose ouverte.

Puis la sœur Pascaline, et sa tête se balançait en arrière comme une courge au bout de sa tige.

Puis, le petit Joseph, et celui-là, il a été presque sur le point de se réveiller. Il a ouvert la bouche et il a dit :

— Allez, hue le bestiau!

Mais, c'était dans son rêve.

On les a couchés sur des sacs. On a fait du vin chaud. L'aube est venue et le jour. De ce temps, Désiré avait dételé le mulet et l'avait mis à côté de Caroline, dans l'étable.

— Le mieux à faire — a dit Panturle — est de laisser les bourgeoises là et d'aller, nous deux; après, on reviendra les prendre.

C'est comme ça qu'ils ont fait et Arsule et Delphine ont lié connaissance en plein, à leur façon, à la façon des femmes : en parlant de cette chose, puis de celle-là; du jupon, du confit d'olive, de ce que ça coûte les souliers, de la peine qu'on a; qu'on ne doit pas trop se plaindre. Et ça a bien marché.

Les enfants se sont éveillés tout ébahis et il y avait des bols de lait de chèvre pour tous les trois et Arsule les leur a portés en tremblant.

Puis, les hommes sont retournés : c'étaient des frères. Ils avaient marché dans de belles terres et le matin coulait comme un ruisseau d'or.

— Ce qu'il faudra faire, Delphine, ça sera de monter les lits, ceux des petits et le nôtre, puis de placer la table. La cheminée est bonne. Pour la cuisine, celui-là dit qu'on mangera ici, ce midi.

— Bien sûr, — fait Panturle.

— Ah! mais non, ça va déranger, — dit Delphine.

Mais Arsule :

— Si, vous mangez ici; ça me fait joie d'avoir un peu ces petits.

Elle ne les a pas quittés de tout le jour. La maman avait du travail avec son installation; elle les a promenés dans les champs. Le petit garçon, lui, était avec son père et Panturle qui mesuraient les terres avec leurs grands pas. Arsule a pris les deux fillettes par la main et elle les promène dans tout l'alentour. C'est le plus beau jour de toute cette fin d'automne. L'air est bien aiguisé et bien net, mais le soleil est encore chaud et il n'y a pas de nuages. On entend le vol des grives dans les genévriers. Un lièvre roux s'arrête tout étonné au milieu de la garrigue, puis part d'un grand bond tendu à ras de terre. Des corbeaux s'appellent; on les cherche, on ne les voit pas. On dirait que c'est la grande faïence bleue du ciel qui craque. Dans les haies sans feuilles, il y a les fruits de l'églantier que la gelée des nuits a touchés et qui sont mous et doux.

La petite Madeleine a dit à Arsule qu'à Mane on appelait ça des « gratte-cul ».

Elles ont ri toutes les trois et Arsule a dit :

— Attends que je te le gratte, moi, attends, va.

Elles sont allées près du ruisseau. Il était tout emmoustaché d'herbes sales et grognon parce que les pluies lui ont donné pas mal d'eau. Alors il se plaint. Il se plaint de graisse. Il n'est jamais content. L'été il est là à gémir qu'il va mourir, et puis... c'est toujours comme ça les ruisseaux.

Ainsi, les petites ont commencé leur amitié avec cette nouvelle terre.

Il y a un courlis qui appelle dans les taillis. Elles ont su que, quand on allait vers Basse-Lande, il faut serrer le fichu, autrement l'humide vous prend. Elles ont su que, quand on va vers le plateau, ce bruit qu'on entend, c'est le vent. Il ne faut pas avoir peur.

Puis Arsule les a tant caressées.

Le soir est venu et on a entendu appeler :

— Pascali... i ...ine.

On est revenu vers le village.

Delphine a déjà fait son nid. La maison où elle s'est installée est juste devant les champs en pente. En montant, on voit le feu de la lampe :

— Alors, vous ne voulez pas manger avec nous, ce soir?

— Ah, — dit Delphine, — que voulez-vous, il faut s'accoutumer. Si nous commençons de ce soir à faire compagnie, il ne nous restera rien pour les veillées de cet hiver. Non, la maison est prête, on va y rester.

Il y a du feu dans l'âtre et des flammes de plus d'un mètre, et ça fait un beau bruit doux au cœur. C'est déjà tout bien avenant, balayé et rangé. Il y a peu mais c'est bien placé. Et, le long du mur, l'ombre fait meuble.

— Bonsoir, font les petites, en tendant leurs joues.

Arsule descend toute seule. Là-haut, les petites parlent. On dirait un nid de pies.

— C'est moi, — dit Arsule en arrivant.

Panturle a fait la soupe.

— Et où vas-tu maintenant?

— Voir la chèvre, — dit Arsule.

Elle a cherché sous le ventre de Caroline et là, dans le poil

chaud, elle a tâté et elle a pris un petit chevreau. Elle s'est assise dans la paille, à côté de la mère chèvre. Elle a mis le petit chevreau sur ses genoux. Elle le caresse. Cette promenade, ça lui a donné un grand appétit de caresses d'enfant.

V

Il est revenu, le grand printemps. Le sud s'est ouvert comme une bouche. Ça a soufflé une longue haleine, humide et tiède, et les fleurs ont tressailli dans les graines, et la terre toute ronde s'est mise à mûrir comme un fruit.

L'escadre des nuages a largué les amarres. Ça a fait un grand et long charroi de nues qui montaient vers le nord. Ça a duré à mesure, on sentait la terre qui se gonflait de toutes ces pluies et de la vie réveillée de l'herbe. Enfin, une belle fois, on a vu bouillonner le ciel libre sous la poupe du dernier nuage.

Il est resté pourtant une balayure de ciel et elle flotte, accrochée au clocher d'Aubignane comme du linge autour d'une pierre dans un ruisseau.

On est là; on n'ose pas encore commencer la peine de printemps, prendre la bêche ou le sac aux semences, commencer; on n'ose pas. Il peut pleuvoir encore, d'un moment à l'autre; on est directement sous le halètement du grand nuage, et le jeune jour blond est encore tout tremblant d'éclairs.

— Ça, tant qu'il ne sera pas venu, le vent...

Panturle est assis près du rucher, sous le cyprès. Il a posé ses mains inutiles sur les genoux. Il fume. Il regarde sa fumée. Elle se déploie hors de sa pipe comme une chose vivante; elle a du corps. C'est que l'air est encore calme. Le vent n'est pas venu.

Il écoute.

Non, le vent n'est pas venu. On n'entend pas son pas dans le ciel, mais, le sud est tout propre et ça ne tardera pas. Peut-être ce soir, peut-être demain.

— C'était comme ça, le soir de la Mamèche. Et depuis... Si elle voyait ça. Elle le voit, ou il n'y a pas de justice.

Désiré a repeint ses volets et il a mis une porte neuve à sa grange. On entend Delphine qui appelle ses petites, et

puis des voix d'enfants dans les haies. Les deux maisons ont le velours de labours devant leurs portes comme des tapis.

Panturle est à la réflexion. C'est un jour clair. On voit bien les choses. Ça arrive net et propre devant les yeux et l'on voit bien les pourquoi et les comment. Il voit l'ordre. Et c'est tout clair qu'il faut vider les ordures de l'autre côté du lilas, et c'est tout clair que, si on ne vidait pas les ordures de l'autre côté du lilas, mais si on les vidait par exemple là, ou là, à côté du petit cerisier, ça donnerait des mouches, et puis ça sentirait mauvais, et puis ça ne serait plus de l'ordre. Il comprend. Il est bon d'avoir damé une aire et d'avoir scellé un essieu au vieux rouleau. Il est bon d'avoir, sur la cheminée, une petite boîte, même si, sur la petite boîte il y a marqué « poivre ». Il est bon d'avoir cette boîte toute prête pour le cas où on aurait l'occasion d'un bon mulet. Ça peut arriver. Il faudra voir. On ne peut pas toujours vivre d'emprunt.

Dans le chemin qui descend, il y a Arsule et ses galoches; on les entend toutes les deux. Arsule chante. La voilà qui tourne la haie.

Elle vient. Elle traîne un peu les pieds. Elle bouge un peu les épaules en marchant comme s'il fallait aider les jambes avec les forces du corps. Elle s'est alourdie elle s'est alentie. Elle joue avec une branche d'aubépine.

Il la regarde venir. Elle va, sur l'herbe neuve, en choisissant des places où il n'y a pas encore de pâquerette. La voilà.

— Et tu es là, au mourant du soleil?...

— Ah! il lui dit, je pense...

Il la voit avec des yeux tout neufs. Il la voit dans son ampleur et son aplomb.

Il étend son bras :

— Arrête-toi, attends un peu, fille.

Puis :

— Approche-toi, fais-toi voir.

Elle vient contre lui. Il la saisit par ses hanches courbes. Elle est comme une jarre entre ses mains.

— On dirait... tu n'étais pas si grosse...

Il tient dans ses mains toute la rondeur de la jarre de chair.

Il interroge comme ça, de bas en haut. Elle a baissé son visage plein d'un contentement large comme le ciel.

— Oui, — elle dit, — maintenant tu sais.

— C'est sûr?

— Franc comme l'or, et déjà vivant et, l'autre nuit, j'ai senti un coup de son pied, là.

Elle tâte son flanc.

— Tu m'as dit : « Qu'est-ce que tu as? » Je t'ai dit « Rien. »

Il se dresse. Il a mis son bras sur l'épaule de la femme. Voilà. Elle a encore sur ses épaules ce bras nu qui est comme un poids d'eau.

— Fille...

C'est tant de choses qu'il y a à dire que mieux vaut dire « Fille », puis rester là. Et tout ce qui est encore à dire on le laisse dans le chaud du cœur où c'est à sa place.

Elle souffle encore le long de lui :

— J'y pense et j'en ai des chatouilles dans les mains et la bouche et je la puis de l'avoir dans mes doigts et de le baiser sur son partout où je pourrai, de tous les côtés.

Elle dit encore au bout d'un moment.

— Je serai bonne nourrice, je sens mes seins qui germent.

Puis :

— Ça me laisse parfois là desséchée comme une écorce.

Ils sont restés longtemps muets, à respirer l'un contre l'autre. Et c'est encore elle qui a dit, comme à la suite d'un rêve qu'elle faisait :

— Nous serons dans l'herbe, lui et moi...

Un appel descend du village :

— Pascali...i...ne.

Delphine cherche ses fillettes.

— Moi aussi, — dit seulement Arsule.

Maintenant Panturle est seul.

Il a dit :

— Fille, soigne-toi bien, va doucement; j'irai te chercher l'eau, le soir, maintenant. On a bien du contentement ensemble. Ne gâtons pas le fruit.

Puis il a commencé à faire ses grands pas de montagnard.

Il marche.

Il est tout embaumé de sa joie.

Il a des chansons qui sont là, entassées dans sa gorge à presser ses dents. Et il serre les lèvres. C'est une joie dont il veut mâcher toute l'odeur et saliver longtemps le jus comme un mouton qui mange la saladelle du soir sur les collines. Il va, comme ça, jusqu'au moment où le beau silence s'est épaissi en lui et autour de lui comme un pré.

Il est devant ses champs. Il s'est arrêté devant eux. Il se baisse. Il prend une poignée de cette terre grasse, pleine d'air et qui porte la graine. C'est une terre de beaucoup de bonne volonté.

Il en tâte, entre les doigts, toute la bonne volonté.

Alors, tout d'un coup, là, debout, il a appris la grande victoire.

Il lui a passé, devant les yeux, l'image de la terre ancienne, renfrognée et poilue avec ses aigres genêts et ses herbes en couteau. Il a connu, d'un coup, cette lande terrible qu'il était, lui, large ouvert au grand vent enragé, à toutes ces choses qu'on ne peut pas combattre sans l'aide de la vie.

Il est debout devant ses champs. Il a ses grands pantalons de velours brun, à côtes; il semble vêtu avec un morceau de ses labours. Les bras le long du corps, il ne bouge pas.

Il a gagné : c'est fini.

Il est solidement enfoncé dans la terre comme une colonne.

JEAN GIONO

SOUVENIRS DE MON AMBASSADE[1]

L'ANNÉE DE VERDUN

Le nom de Verdun, illustre entre tous grâce aux sacrifices de ses défenseurs héroïques, est inscrit en lettres de feu dans les chroniques de la guerre. Ce fut, à vrai dire, la destinée de cette forteresse célèbre, montant la garde aux marches de l'est de la France, de consacrer plus d'une date dans ses annales. N'est-ce pas là que fut signé en 843 le traité partageant l'Empire carolingien? Non seulement son importance stratégique, mais son prestige de place forte presque imprenable, faisaient que Verdun avait déjà subi neuf sièges depuis la retraite d'Attila en 450, quand le Grand État-Major allemand décida d'en faire le point central de la campagne de 1916.

Les Allemands cherchaient sans doute plus que de simples avantages stratégiques[2]. Ils avaient, il est vrai, le plus grand désir d'empêcher l'offensive française du printemps, que le Général Joffre avait préparée dès le début de décembre 1915 et au sujet de laquelle il avait conféré avec les États-Majors anglais et russe, afin d'effectuer des mouvements concertés[3]. Toutefois, des considérations d'un tout autre ordre eurent

1. Voir dans la *Revue de Paris* du 15 octobre la note sur les Mémoires de M. Sharp, mémoires dont M. Warrington Dawson a assuré la mise au point et la traduction (N. D. L. R.).

2. Voir *op. cit.*, p. 161-169.

3. A Chantilly, le 8 décembre 1915. Cf. Victor Giraud, *Histoire de la grande guerre*, p. 361.

presque autant d'importance. C'était un fait reconnu que le moral, à l'intérieur de l'Allemagne, commençait à fléchir sous l'épreuve prolongée d'une guerre qui, de l'avis des personnes les plus autorisées, n'aurait dû être que de courte durée.

D'autre part, il fallait un succès éclatant pour rétablir la réputation militaire et la popularité générale du Kronprinz, qu'on jugeait être nécessaires à sa situation et qui avaient souffert de ses revers dans l'est de la France en 1914 et en Argonne en 1915[1]. Enfin la neutralité de la Grèce et de la Roumanie[2] était douteuse pour l'avenir, et l'on disait que l'Italie, déjà en guerre avec l'Autriche, serait disposée à entrer en collaboration complète avec les Alliés[3]. Il fallait donc aux Puissances centrales une victoire rapide et écrasante, qui ne porterait peut-être pas le coup de la fin à la cause alliée, mais qui servirait néanmoins de démonstration au monde entier de la force de l'Allemagne et des conséquences qui s'ensuivraient pour les audacieux qui oseraient s'opposer à sa volonté.

Le début de l'année avait été tranquille à Paris, sauf quelque activité dans les airs. La question des sous-marins préoccupait le monde tout entier, et les appréhensions que donnaient à ce moment les Balkans et le front russe fermaient les yeux sur la grandeur des événements militaires qui devaient se précipiter sur le front ouest.

Le colonel House était revenu à Paris, poursuivant les conversations commencées lors de sa visite l'année précédente. J'avais écrit alors au Président Wilson[4] :

La lettre que vous avez donnée au colonel House, afin de l'aider dans sa noble mission à l'étranger, était admirable et elle portera

1. Le Kronprinz dans ses *Souvenirs de guerre* proteste qu'il ne prit point l'initiative de l'offensive contre Verdun, mais qu'elle lui fut au contraire imposée par ses conseillers militaires. Cette affirmation est acceptée par Winston Churchill. Voir *The World Crisis, 1916-1918*, 1re partie, chap. IV.

2. Voir C. Diamandi, *Ma mission en Russie, 1914-1918, Revue des Deux Mondes*, 15 février 1929.

3. Voir *Souvenirs de guerre du Kronprinz*, traduction française, p. 22.

4. Lettre datée du 15 avril 1915. Pour les « conversations » du colonel House pendant l'hiver de 1915 à 1916, tendant à réunir une conférence pour mettre fin à la guerre et partant du principe que les États-Unis entreraient en campagne du côté des Alliés au cas où la conférence échouerait, voir volume 2, *The Intimate Papers of Colonel House* et *The Life and Letters of Walter Hines Page*, Vol. I, chap. XIII et vol. III, chap. VII.

certainement des fruits. Bien entendu, en ce moment aucune des nations engagées dans la guerre ne juge prudent de reconnaître qu'elle consentirait à encourager un tel projet. Je reste néanmoins convaincu que votre message est opportun.

C'est là le meilleur moyen de porter à la connaissance des belligérants une solution possible pour l'horrible situation actuelle, et pour la perte énorme de vies humaines et de ressources matérielles qui en découle. A mon avis, c'était une excellente chose que de révéler ces possibilités dès à présent. Étant donné le grand respect que toutes les nations belligérantes éprouvent pour la puissance et l'influence des États-Unis, — j'aime à croire aussi pour la sincérité avec laquelle ceux-ci souhaitent la paix, — on y prêtera très sérieusesement attention malgré les apparences. Je suis heureux que vous ayez pris cette initiative en vous servant d'un intermédiaire tel que le colonel House.

L'attaque du 21 février contre Verdun commença après un bombardement préparatoire de quelques heures seulement. Il était évident que certains renseignements précis étaient parvenus au Grand État-Major français, puisque le Général Joffre avait pu faire évacuer presque tous les civils[1]. Néanmoins on n'eut pas le temps nécessaire pour organiser une défense adéquate contre l'attaque gigantesque qui se déclanchait.

Honneur à ceux qui résistèrent aux premières charges, au général de Langle de Cary, qui avait pris le commandement depuis quelques semaines à peine, au vaillant colonel Driant et aux troupes qui tinrent contre l'épreuve du choc initial! Ils « durèrent » jusqu'à l'arrivée du général de Castelnau et du général Pétain, ce qui permit à la première phase de la bataille de ne s'achever que sur un échec partiel, bien que le fort de Douaumont fût tombé aux mains des Allemands.

C'était au commencement de mars. La seconde attaque, non plus seulement cette fois sur la rive droite de la Meuse mais sur les deux rives, vint aussitôt après, du 6 au 11 mars. L'ennemi réussit alors à occuper d'autres points.

1. L'ambassadeur de Grande-Bretagne, lord Bertie, note dans son *Journal* en date du 14 février 1916 : « Robertson rentre de Chantilly, où il est allé conférer avec l'État-Major français. On s'attend à une grande attaque allemande entre Verdun et Reims. L'armée de Mackensen est ramenée en toute hâte de Serbie et dirigée sur la frontière française. » Pour les préparatifs du côté français, voir Victor Giraud, *Histoire de la grande guerre*, p. 327.

Ce ne fut toutefois qu'au cours de la troisième phase de la bataille de Verdun, la guerre de siège, qui se prolongea du printemps jusqu'au 1er août (époque à laquelle le général Nivelle avait pris le commandement, secondé admirablement par le général Mangin avec sa 5e division), que Vaux fut pris; mais les stratèges affirmaient que tant que Souville tiendrait, il y aurait bon espoir de sauver Verdun.

L'Ambassadeur Sharp au Secrétaire d'État.

Paris, 17 mars 1916.

Monsieur le Secrétaire d'État,

Ainsi que je vous l'ai télégraphié, je ne peux pas croire que les Allemands réussissent à prendre Verdun, ni même à faire une avance considérable sur un point quelconque de la ligne, bien que tout soit possible dans cette guerre.

Jusqu'à ce jour, je me suis abstenu d'exposer au Département mes opinions personnelles sur les événements militaires. La presse américaine est mieux renseignée que la presse parisienne. D'autre part, depuis la retraite allemande après la bataille de la Marne, la ligne des tranchées est restée à peu près stationnaire. Une rupture du front n'a jamais paru imminente, ni une avance considérable de part ou d'autre.

C'est là une situation sans précédent, attribuable à la nouvelle méthode de la guerre de tranchées et au rôle joué par l'aviation, qui repère et signale aussitôt tout mouvement de l'ennemi. Il convient d'ailleurs de ne point oublier que probablement aucune guerre dans l'Histoire n'a offert d'exemples où les deux armées en présence eussent une telle égalité de ressources et de bravoure. A moins que l'imprévu ne se produise de façon à achever les hostilités aussi subitement qu'elles ont commencé, il est parfaitement possible qu'elles continuent longtemps encore.

Veuillez agréer, monsieur le Sécrétaire d'État, l'assurance de ma haute considération.

W. G. SHARP

L'Ambassadeur Sharp au Colonel House.

Paris, le 16 juin 1916.

Mon cher colonel House,

J'ai été heureux de recevoir votre lettre de date récente, bien qu'elle m'ait trouvé au lit, à peine convalescent d'une attaque de pneumonie. Je vais mieux toutefois et j'espère pouvoir reprendre mon service d'ici quelques jours.

Heureusement, l'Ambassade n'a pas eu à s'occuper de ques-

tions importantes depuis l'affaire du *Sussex*. C'était là un acte non seulement illégal, mais sans nécessité aucune, dont l'Allemagne s'est rendue coupable au cours de sa campagne sous-marine. J'ai donc été heureux de pouvoir me rendre utile en établissant les preuves. L'action vigoureuse du Président, sommant le gouvernement allemand de s'expliquer, a beaucoup fait pour préciser notre propre position à l'égard des sous-marins. Sa note était tout à fait admirable. On est d'accord à ce sujet en France, comme on doit l'être chez nous. Les voyages sur mer sont devenus moins dangereux par la suite, non seulement pour les Américains, mais pour les ressortissants de tous les autres pays.

Si tout va bien, je profiterai peut-être de l'aimable offre du secrétaire Lansing pour prendre un congé de deux ou trois semaines en Amérique, au mois de juillet.

Veuillez croire, etc...

W. G. SHARP

Au début de l'année, j'avais adressé au Secrétaire d'État une lettre personnelle, demandant s'il serait agréable au Département d'État de m'accorder un court congé pour retourner aux États-Unis. J'avais des raisons pour souhaiter de passer quelques semaines chez moi. D'autre part, ma tâche ayant été fatigante et ininterrompue, je n'avais pu m'absenter de la Chancellerie que pendant de rares journées depuis novembre 1914. Par conséquent, je désirais prendre un peu de repos.

L'Ambassadeur Sharp au Colonel House.

Elyria, Ohio. Le 20 septembre 1916.

Mon cher colonel House,

J'avais l'intention de vous écrire de Washington, mais, pendant tout mon séjour, chaque instant a été pris par des affaires qu'il m'était impossible d'éviter. Depuis mon arrivée dans les États de l'Ouest, j'ai eu l'occasion de conférer avec différents démocrates très en vue; vous serez heureux d'apprendre que de nombreuses indications me font espérer que les électeurs indépendants se porteront du côté du président Wilson aux élections de novembre.

Je me suis préoccupé, non seulement depuis mon arrivée, mais même en lisant les journaux américains à Paris, du vote allemand [1] et peut-être même de certains votes catholiques. Je pense toujours qu'il y a lieu de s'inquiéter quelque peu de ce côté, mais je ne suis pas d'avis

1. Il s'agit du vote des Américains d'origine allemande.

que le vote allemand se prononcera unanimement contre le président Wilson. D'autre part, je crois qu'il triomphera au mois de novembre dans plusieurs États que les démocrates les plus enthousiastes n'avaient pas osé revendiquer pour lui jusqu'à présent.

Il est certain que M. Hughes[1] n'a pas réussi à faire grande impression au cours de sa campagne jusqu'à ce jour. On attendait de lui des déclarations plus courageuses ou, du moins, quelques précisions sur son attitude relative aux questions les plus importantes. Comme il connaît certainement à fond tous ces sujets, je crois qu'il faut attribuer sa réserve à la crainte de s'aliéner les sympathies des électeurs d'origine allemande.

Pendant la huitaine que j'ai passée à Washington, j'ai pu prendre contact avec mes anciens collègues de la Chambre des Représentants, et aussi avec le Département d'État. J'eus le très grand plaisir de dîner à la Maison Blanche avec le Président et madame Wilson. Cet entretien m'a été très utile à plusieurs égards.

Veuillez croire, etc...

W. G. SHARP

En m'embarquant pour les États-Unis, j'avais voulu profiter de mon séjour pour me rendre compte de la situation générale, et aussi pour conférer avec le Département d'État sur les différents problèmes d'importance primordiale dans nos rapports avec les pays alliés. Je dois ajouter, toutefois, que je n'avais pas été appelé à cette fin par le gouvernement. Ce fut de plus par une simple coïncidence qu'ayant dû retarder mon voyage à cause de la situation militaire à Verdun, je me trouvai à Washington en même temps que M. Walter Hines Page, notre ambassadeur en Angleterre. Le bruit qui se répandit que nous nous étions donné rendez-vous pour des conférences officielles était par conséquent sans fondement.

Au cours de mes conversations avec le Président et M. Lansing personnellement, j'appris beaucoup de choses intéressantes. Notre gouvernement désirait particulièrement éviter, à ce moment-là, de se trouver acculé à une impasse avec les Puissances de l'Entente. La question des secours aux Polonais nous causait de graves préoccupations, aussi

1. William E. Hughes, candidat du parti républicain à la Présidence. Secrétaire d'État de 1921 à 1925, puis juge à la Cour internationale permanente de la Haye, actuellement « Chief Justice » ou chef de la Cour suprême des États-Unis qui correspond en quelque sorte au Conseil d'État français.

bien que celle de la guerre sous-marine. Cette dernière n'était pas à l'état aigu, puisque les bateaux *U.* allemands restaient inactifs, mais l'avenir n'en était pas moins des plus sombres.

De Washington je me rendis dans l'Ohio, à Elyria, ville dans laquelle je résidais. Je trouvai l'Amérique admirablement renseignée sur les événements de la guerre. Nos journaux inséraient beaucoup plus de nouvelles du front que les journaux en Europe. Et, somme toute, les informations étaient exactes. Je pus donc rassurer ceux qui s'imaginaient que le peuple américain était tenu dans l'ignorance.

J'attirai tout particulièrement l'attention de mes concitoyens sur deux points essentiels. Le premier concernait l'esprit de véritable cordialité qui unissait aussi bien le gouvernement français au gouvernement de notre pays, que le peuple français aux Américains qui se trouvaient en France J'aurai l'occasion de reparler de cela. L'autre point visait la faculté que les Français montraient pour se relever même à cette heure si grave, alors que la bataille faisait toujours rage autour de Verdun.

Je dépeignis Paris comme étant une ville en deuil, et c'était vrai puisque la mort était venue attrister un demi-million de foyers français. Et pourtant Paris avait repris son aspect presque normal.

La bataille de la Somme commença le 1er juillet par une action combinée des Français commandés par le général Foch et les généraux Fayolle, Micheler et Humbert, et par les Anglais commandés par le maréchal Haig et les généraux Rawlinson, Allenby et Gough. Les plans avaient été soigneusement établis par le général Foch, à la suite de conférences tenues par les commandants en chef alliés. L'intervention directe de l'armée britannique, que les Français n'avaient pas souhaitée à Verdun, était en effet jugée nécessaire sur la Somme. Mais cette bataille, au lieu de marquer le commencement de l'année ainsi que les conseils alliés l'avaient décidé en décembre 1915 et janvier 1916, fut retardée pour différentes raisons, entre autres la lenteur de la préparation des

1. Sous-marins dont le numéro de série était précédé de la lettre U.

Russes qui devaient déclancher simultanément une offensive sur le front est. La bataille de Verdun, loin de modifier les projets pour la Somme, n'avait fait que rendre plus nécessaire cette dernière bataille, de l'avis des experts militaires français, y compris le général Pétain, chargé des opérations à Verdun.

L'attaque fut préparée cette fois par un bombardement d'artillerie formidable. Le champ de bataille s'étendit à travers le plateau de Picardie, au nord ainsi qu'au sud de la Somme. C'est vers la fin de cet engagement qu'une arme nouvelle et puissante, le tank, fut introduite pour appuyer l'infanterie[1].

La tentative faite en vue de percer les lignes allemandes, du 1er au 12 juillet, se changea peu à peu en bataille d'usure, après que la lutte courageuse des deux grandes armées alliées eut été couronnée d'une victoire qui, selon certains aurait pu être poussée plus loin, si l'on avait connu l'état véritable des Allemands[2].

La Somme avait en tout cas servi à soulager Verdun, et la quatrième phase de cette bataille s'ouvrit sous de meilleurs auspices pour la France.

Le 24 octobre, l'offensive du général Mangin permettait de reprendre le fort de Douaumont. Vaux fut repris le 3 novembre. Peu après — le 18 décembre — la bataille de Verdun prenait fin après des combats tels que le monde n'en avait probablement jamais vus, et couronnant de gloire la France dont le mot d'ordre avait été : « Ils ne passeront pas[3]. »

Au cours des deux visites que je fis à cette ville célèbre et à sa citadelle, je pus me rendre compte de la destruction

1. Le 15 septembre, 31 tanks britanniques avaient démontré leur valeur effective en traversant les tranchées allemandes. Voir Winston Churchill, *The World Crisis 1916-1918*, 1re partie, chap. VII.

2. Voir notamment G. Hanotaux et le lieutenant-colonel Jean Fabry, *Joffre*, p. 103-106. On peut toutefois se demander si les Anglais auraient consenti à reprendre la bataille. Le colonel Boraston chiffre les pertes anglaises à la Somme à 410 000 contre 180 000 Allemands. Voir *Sir Douglas Haig's Despatches*, p. 149, et Winston Churchill, *The World Crisis 1916-1918*, chap. VII.

3. Voir maréchal Pétain, *La bataille de Verdun*. D'autre part, le kronprinz avoue que, malgré l'effort donné, les Allemands n'avaient jamais pu assurer leur sécurité devant Verdun et que leurs pertes non seulement en tués mais en prisonniers furent très sévères. Voir *Souvenirs de guerre*, p. 301, 307, 320.

totale qui avait résulté pour elle de la longue série des attaques. Je ne répéterai point ici ce que le monde entier sait déjà. Mais je tiens à signaler deux particularités qui me frappèrent. D'abord la cathédrale, placée très en vue dans la ville haute, ne souffrit que peu des bombardements de 1916, bien que sérieusement ravagée l'année suivante. En second lieu, la Porte de la Chaussée, vestige du Verdun féodal, dont les tours rappellent les images populaires de la Bastille, ne fut pour ainsi dire pas endommagée pendant toute la guerre[1].

Peu de semaines après que l'ennemi eut renoncé à ses attaques, en décembre 1916, je reçus à la Chancellerie le maire de Verdun à la tête d'une délégation de citoyens. Il était venu sur rendez-vous dans l'espoir de faire « adopter » la cité par une ville bienveillante aux États-Unis. Cette requête n'avait rien de singulier puisque la presse de notre pays, à diverses reprises, avait manifesté des dispositions de cet ordre.

J'écoutai avec le plus vif intérêt tout ce que ces messieurs eurent à me dire.

— Quelle était votre population d'avant-guerre, et combien reste-t-il d'habitants à Verdun? — demandai-je au maire.

Il me répondit que la population en temps normal était d'environ 15 000 âmes, mais qu'elle se trouvait réduite à huit sergents de ville indépendamment des hommes casernés dans les fortifications.

— Et où sont-ils allés? — repris-je, très étonné d'une évacuation aussi complète.

Il m'apprit que tous ceux qui ne travaillaient pas à la défense de la ville avaient été envoyés dans d'autres régions de la France, par mesure de sécurité.

Mes questions portèrent ensuite sur les projets de reconstruction. Ayant visité d'autres villes en ruines, je m'étais déjà fait une idée des mesures à prendre. Je cherchais donc surtout à savoir ce qu'il y aurait à faire de toute urgence, avant que les habitants pussent reprendre leur vie quotidienne.

Les bâtiments municipaux et les écoles devraient, bien entendu, être reconstruits. Puis il y aurait les locaux des

1. Peut-être du fait que les prisonniers allemands y étaient logés.

services publics à restaurer de fond en comble. Enfin, je demandai au maire quelle somme il pensait demander à la ville américaine qui lui servirait de marraine.

Après avoir réfléchi un instant, il me répondit :

— Cent millions de francs.

On pourrait s'étonner d'un tel chiffre pour la reconstruction d'une ville de 15 000 habitants, mais je ne pense pas qu'il fut exagéré. On pouvait donc sans grandes difficultés prévoir ce qu'il en coûterait pour la ville de Reims, dont la destruction était tout aussi complète et dont la population normale était huit fois plus importante.

Peu après, j'en vins à estimer que la reconstruction de Reims et de Saint-Quentin seuls pourrait bien engloutir toutes les ressources de la Croix-Rouge américaine. Et pourtant, les fonds recueillis par elle dépassent tout ce qui a jamais été versé dans les caisses d'une œuvre humanitaire. Dès lors, il était évident que la charité privée ne serait jamais à même de reconstruire ces malheureuses villes dont le nombre était si considérable.

Le problème était essentiellement d'ordre national, et à une échelle telle qu'il méritait l'attention la plus sérieuse. Je suis porté à croire que la tâche la plus utile des nombreuses œuvres de secours, à cette époque, fut d'encourager les gens à travailler eux-mêmes. C'était particulièrement vrai des régions dévastées, où l'on put pourvoir les petites fermes d'outils agricoles, de semences et de bestiaux.

On pensait déjà en Amérique qu'aussitôt que le commerce mondial reprendrait, la France offrirait un débouché des plus vastes pour les matériaux de construction de toutes sortes. Des articles de revue ou de presse étaient rédigés en ce sens, invitant nos industriels à se préparer pour satisfaire à cette demande. Si les auteurs de ces articles avaient passé plus de temps en France, ils auraient compris combien diffèrent les méthodes d'un pays où les usages datent de bien des siècles comme la France, et celles d'un pays comme le nôtre qui compte plutôt par décades.

Quelques semaines avant de quitter la France, je rendis visite à M. Carrigan, notre consul à Lyon, dont j'avais déjà eu l'occasion d'apprécier le mérite. Il m'invita à faire une

promenade en automobile jusqu'au Vieux Pérouge, ville romaine fondée il y a deux mille ans. Située à quelque vingt-cinq kilomètres de Lyon, elle domine la plaine des hauteurs d'une enceinte fortifiée. La population y avait été de 2000 habitants, et certaines des maisons anciennes étaient vraiment très belles. Mais elles étaient closes et de tous côtés le temps avait fait son œuvre. Une des plus importantes, qui avait été la demeure du gouverneur au xve siècle, avait été achetée par M. Édouard Herriot, afin de la préserver pour la postérité, ainsi que M. Carrigan me l'apprit. Pourtant, il ne restait plus qu'une quarantaine de personnes en tout. En passant par les rues étroites et sinueuses mais bien pavées, sous les toits qui se touchaient presque, je cherchai les raisons d'un abandon aussi complet. Puis j'admirai le panorama splendide qui se déroulait à mes pieds et jusqu'aux sommets lointains du Jura et même des Alpes.

Je ne sais combien de villes similaires existent en France, mais il ne faut pas s'étonner qu'une nation si vieille renferme beaucoup de reliques de son passé. Mes compatriotes devraient réfléchir à cela, quand ils souhaitent de greffer sur cette civilisation séculaire leurs coutumes et leurs habitudes modernes.

La bataille de Verdun s'était achevée par un succès, tandis que la bataille de la Somme restait en suspens. Mais le projet de reprendre cette dernière bataille, au début de février 1917, ne fut jamais exécuté, parce qu'en décembre le commandement suprême de l'armée française avait été retiré au maréchal Joffre. S'il avait pu livrer la bataille à la date qu'il proposait, il serait tombé sur les Allemands occupés à préparer leur retraite sur le front Arras-Soissons, opération qu'ils purent accomplir sans être inquiétés en mars 1917.

Il est à noter d'autre part, comme coïncidence singulière, que, lorsque les Allemands apprirent à Berlin, le 15 décembre 1916, qu'il y avait un changement du commandement suprême français, ils semblèrent moins disposés à parler de la paix et plus résolus que jamais à s'en tenir à la décision par les armes.

A cette époque on parlait beaucoup, bien qu'en sourdine, des possibilités d'une paix diplomatique. Il ne s'agissait souvent que d'inventions des plus fantaisistes. Notamment un bruit circulait depuis longtemps que je tiens à stigmatiser comme étant inepte et sans le moindre fondement.

On alléguait que la paix aurait pu se faire entre la France et l'Allemagne dès l'automne de 1914, mais avait été empêchée parce qu'un certain groupe d'Américains à Paris affirmait que, si la France s'y refusait, l'Amérique se rangerait aussitôt à ses côtés dans une guerre défensive. Les événements eux-mêmes suffisaient pour exclure une telle possibilité. Pour ma part, je n'avais reçu aucune communication directe ou indirecte sur ce sujet d'un membre du gouvernement français depuis le jour de mon arrivée à Paris, jusqu'à la date où je présentai mes lettres de créance trois mois plus tard. Je n'entendis pas parler non plus d'assurances données en ce sens par d'autres Américains. Même si elles avaient été données, elles n'auraient pu avoir aucun caractère officiel et n'auraient donc exprimé que les sentiments de leurs auteurs.

J'ai toujours éprouvé la plus chaleureuse admiration pour les qualités courageuses et humanitaires des Français. Quel Américain ayant vécu parmi eux n'en dirait pas autant? De plus, toutes mes sympathies étaient acquises à la cause que les États-Unis devaient, eux aussi, défendre par la suite. Cela n'empêcha pas mon attitude d'être invariablement conforme à celle de mon gouvernement à Washington pendant les premières années de la guerre.

Il s'agissait alors de voir s'il y aurait moyen d'amener une paix honorable et durable entre les Puissances belligérantes. J'avais non seulement développé ce point de vue au cours d'une interview[1], mais j'avais précisé mon sentiment en faisant mes premières déclarations officielles, lorsque je remis mes lettres de créance au président Poincaré à Bordeaux[2]. Le fait que les efforts du Président Wilson pour mettre fin à la guerre n'aboutirent point, ne diminue en rien

1. Publiée à Paris le 10 septembre 1914, exposant les vues du Président Wilson.

2. Le 4 décembre 1914.

l'élévation de ses motifs. Sa ligne de conduite ne varia point à partir de cette époque, jusqu'au jour où nous nous vîmes obligés d'entrer en guerre, pour la défense de nos propres droits ainsi que de la liberté et de l'humanité. La logique des événements, dont beaucoup ne furent connus que plus tard, aurait sans doute suffit pour démontrer l'inutilité de tels efforts.

On se serait difficilement imaginé une situation dans laquelle la France aurait voulu, ou même pu, écouter des propositions de paix allemandes, à moins qu'il ne se fût agi d'une reddition sans conditions de cette puissance. La victoire de la Marne, précédée de quelques jours par la déclaration de la Triple Entente à Londres[1], qui liait les destinées des gouvernements britannique, français et russe, l'indiquait clairement. L'Allemagne se serait-elle rendue à merci? Bien certainement non, ainsi qu'en témoigna l'ambassadeur Gérard lorsqu'il quitta Berlin en 1917.

La conversation que j'eus avec lui dès son arrivée à Paris était d'un intérêt passionnant. J'écoutais les paroles d'un Américain qui avait eu des occasions exceptionnelles pour approfondir la situation au centre même de l'activité allemande.

Nous en vînmes bientôt à la possibilité de mettre rapidement fin à la guerre; M. Gérard m'expliqua alors les conditions de paix que l'Allemagne poserait.

En premier lieu, elle exigerait une partie du nord de la France; 2° toutes ses colonies devraient lui être restituées; 3° des indemnités devraient lui être versées de la part de tous ses ennemis en quantité suffisante pour la défrayer de ses frais de guerre; 4° elle consentirait à la restauration de la Belgique, mais, afin d'empêcher que cette Puissance ne se rapprochât trop de l'Angleterre, elle exigerait que les chemins de fer belges fussent administrés par des Allemands, et que des troupes allemandes occupassent les forteresses; 5° la Pologne ne deviendrait pas un État autonome, elle serait réunie à la Pologne russe et assujettie à l'Allemagne; 6° la Bulgarie aurait carte blanche pour faire ce qu'elle voudrait de la Roumanie.

1. Cette déclaration fut renforcée par les décisions de la Conférence interalliée de Paris en mars 1916.

A mon avis, aucune paix séparée n'aurait été possible de la part des Puissances alliées. Les Allemands auraient eu beau la proposer, la chose était inimaginable. L'invasion de la Belgique, les victoires de la Marne et de Verdun, la déclaration de guerre de l'Italie aux côtés des Alliés, et enfin le poids décisif de l'Amérique jeté dans la balance, vinrent coup sur coup consolider l'union des Alliés. Toutes les déclarations faites par les hommes d'État français depuis le premier jour des hostilités jusqu'à la signature de l'armistice appuyaient cette thèse. Une conférence interalliée s'était réunie à Paris les 27 et 28 mars 1916, à laquelle l'Angleterre, la Belgique, la France, l'Italie, le Japon, le Portugal, la Russie et la Serbie se trouvaient représentés. On y avait adopté des résolutions affirmant l'unité complète de vues et la solidarité des Alliés. On avait même échangé des idées sur l'action économique à entreprendre, et on avait débattu l'opportunité d'établir en permanence à Paris un Comité interallié.

Le 14 mai 1916, le président Poincaré, prenant la parole à Nancy, avait nié toute offre officielle de paix adressée à la France par l'Allemagne, et avait précisé que l'ennemi n'avait rien proposé de la sorte soit directement, soit indirectement. Mais, disait-il, la France n'avait pas à se soumettre aux conditions de l'ennemi, c'est elle qui entendait imposer les siennes.

Le 13 décembre 1916, M. Aristide Briand, président du Conseil, prenait la parole à la Chambre et répondait aux prétendues propositions de paix de M. de Bethmann-Hollweg, en donnant un avertissement à la France. Après avoir nié que les Allemands eussent été attaqués chez eux ou qu'ils fussent les victimes de cette guerre, M. Briand déclara formellement que c'étaient eux les agresseurs, et que la France de la Marne, de l'Yser et de Verdun[1] n'accepterait pas des offres dérisoires.

Dès le mois d'avril 1915, des amis personnels avaient appelé mon attention sur des rumeurs qui couraient alors à Paris. Il s'agissait de prétendues conversations entre les deux groupes de Puissances belligérantes, on parlait à mots couverts d'articles qui seraient déjà rédigés et de la date du 27 avril, à laquelle tous les détails seraient publiés. Mais, au

1. Voir *Journal officiel*, 14 décembre 1916.

préalable, le terrain serait préparé par des protestations dans la presse française contre les propositions allemandes, dans le but précisément de provoquer une réaction dans l'opinion publique.

Inutile de dire qu'à la date désignée rien ne fut livré à la publicité, puisqu'il n'y avait rien à dire. Néanmoins, à titre de curiosité et du fait que j'ai mentionné les prétendues conditions de l'Allemagne en 1917, je résumerai ici les articles de la paix des « défaitistes » dont on parlait à Paris au printemps de 1915.

Ils étaient au nombre de quatre : 1° la France rentrerait en possession des départements occupés, elle ne recevrait pas d'indemnité de guerre mais n'en paierait aucune, elle serait libérée des clauses oppressives du traité de Francfort, mais l'Allemagne continuerait à jouir d'une entière liberté commerciale; 2° la Belgique recouvrerait son autonomie et son indépendance territoriale, Anvers lui serait restitué mais les Allemands conserveraient des privilèges pour leur entière liberté commerciale; 3° l'Angleterre serait surtout avantagée, elle ne perdrait que certains points de sa domination sur mer concernant le droit de blocus en cas de guerre; 4° le Japon perdrait toutes ses conquêtes, puisque toutes les colonies allemandes devraient être restituées[1].

Pour croire à la possibilité de faire admettre de telles conditions à une pareille heure, il fallait s'illusionner tout autant que pour admettre le point de vue allemand déjà formulé.

Quelques mois plus tard, j'appris des choses plus intéressantes du côté de l'Angleterre. Il apparaissait que le gouvernement britannique considérait les ouvertures allemandes par la voie des neutres comme ne constituant ni des propositions de paix ni même des pourparlers, mais comme étant à retenir au simple titre d'indications dont on prendrait note

1. L'ambassadeur Morgenthau rapporte qu'en juin 1915 l'ambassadeur allemand à Constantinople, von Wangenheim, avait déclaré que l'Allemagne serait disposée à renoncer à la Belgique, prenant peut-être le Congo à titre de compensation; en décembre 1915 le général von Falkenhayn affirmait que l'Allemagne était prête à retirer ses troupes de la France envahie et de presque la totalité de la Belgique, s'étant assurée de la route directe de Berlin à Constantinople et juqu'en Orient, ce qui contituait son principal but de guerre. Voir *Ambassador Morgenthau's Story*, p. 374 et 389.

pour s'y référer dans la suite. On jugeait que l'Allemagne exigerait des indemnités, ce que les Alliés estimaient être une insulte; la restitution de ses colonies serait également exigée par l'Allemagne, et à ce prix la Belgique recouvrerait sa liberté. Toutefois la Grande-Bretagne déclarait que la restauration complète de l'indépendance belge avec des indemnités pour ses réparations était un point essentiel à accepter sans discussion. D'autre part, les Alliés avaient décidé à l'unanimité de revendiquer des garanties pour la paix future du monde. Si une paix séparée était impossible pour un des Alliés, une paix générale ne semblait par conséquent guère plus probable à cette époque[1].

Bien entendu, je suivais tout cela avec un vif intérêt. Mon tempérament optimiste ne me permettait pas toutefois de voir quelque lueur d'espoir dans la brume qui nous entourait pendant l'hiver de 1915 à 1916. La situation avait même paru s'obscurcir depuis quelques mois, à cause des complications provenant des États balkaniques. Il eût été difficile de concevoir un enchevêtrement de problèmes plus complexes.

1. Une mise au point du ministère des Affaires étrangères en réponse à des affirmations du vicomte Grey dans son ouvrage *Twenty-five Years*, au sujet des conversations du colonel House pour la paix en 1916, parut dans le *Temps* du 30 mai 1926. Il y était dit :

« Les mémoires de lord Grey, parus sous le titre de *Vingt-cinq ans* (*1892 à 1916*), font allusion à des conversations du colonel House avec le secrétaire d'État des Affaires étrangères britannique, conversations que l'on représenterait inexactement comme des « propositions aux gouvernements français et britannique en vue de la convocation d'une conférence de paix ». Le ministre anglais n'a pas envisagé, d'après ses propres déclarations, que les suggestions du colonel House pourraient, au moment de Verdun et dans l'état d'esprit des Allemands, fournir même une base de conversation entre les Alliés, qui aurait pu risquer d'affecter leur moral. D'autre part, les conversations du colonel House avec le ministre français des Affaires étrangères à la même époque, tout en signalant l'attention prêtée par le président Wilson aux événements de la guerre, n'ont pas contenu de suggestion pour la convocation d'une conférence de paix, où le président des États-Unis jouerait un rôle d'arbitre. Aucune conversation à cet égard n'a eu lieu non plus à Washington à cette époque. Il faut attendre jusqu'en décembre 1916 pour trouver une intervention directe du président Wilson, qui a demandé aux Alliés et aux Allemands de définir leurs buts de guerre. La réponse des Alliés qui, sur l'avis de la France, ont précisé ces buts, tandis que les Allemands s'y refusaient, a été le point de départ de l'entrée des États-Unis dans la guerre. La publication des documents diplomatiques français concernant les origines et les événements de la guerre, que prépare le ministère des Affaires étrangères, élucidera complètement les faits dont il s'agit. »

La prévision du premier venu aurait bien pu tomber aussi juste que les calculs de l'homme d'État le plus averti. Tout venait à changer du jour au lendemain et les certitudes de la veille se trouvaient renversées.

Pour ma part, j'étais loin d'envisager avec calme la cruauté et la brutalité qui avaient trop souvent caractérisé les actes de l'Allemagne au cours de la guerre. Mais je n'ignorais point qu'à Washington nos dirigeants avaient à cœur d'affirmer leur foi dans la doctrine de la paix.

Depuis quelque temps déjà il me semblait que l'Allemagne seule déciderait de la paix ou de la guerre entre elle et nous. Le langage dans lequel elle rédigeait les réponses qu'elle nous adressait n'aidait certainement pas à atténuer les probabilités d'une déclaration de guerre.

En France, on avait été à peu près unanime à approuver la Note du Président Wilson adressée à l'Allemagne, aussitôt après le torpillage du *Lusitania*.

J'avais tout lieu de croire que les hauts fonctionnaires français, ainsi que les simples particuliers jouissant de quelque autorité aux yeux du public, étaient animés de sentiments larges et généreux envers nous. J'étais accueilli partout avec la plus grande cordialité. Au ministère des Affaires étrangères, on me témoignait le désir non seulement de faciliter dans la mesure du possible la tâche de l'ambassade, mais de donner satisfaction à nos moindres demandes.

L'ambassadeur britannique, Sir Francis Bertie, me dit un jour qu'il espérait que nous ne déclarerions pas la guerre à l'Allemagne, parce que nous étions beaucoup plus utiles aux Alliés en n'entrant pas dans la guerre[1]. La question de ce que nous serions à même de faire comme belligérants

1. Lord Bertie ayant vivement et à maintes reprises reproché aux États-Unis leur neutralité dans son *Journal*, il convient sans doute d'expliquer ce propos par son manque de confiance dans la puissance militaire des États-Unis. La mobilisation de toutes leurs forces, pensait-il sans doute, ne leur permettrait peut-être pas de continuer à rendre aux Alliées les mêmes services que pendant leur neutralité. Il a écrit dans son *Journal* en date du 8 avril 1917 :

« Ribot me parla des États-Unis qui sont devenus des belligérants contre l'Allemagne. Je lui suggérai que la marine américaine pourrait fournir un appui précieux en pourchassant les sous-marins allemands, mais que l'aide militaire apportée par le contingent américain à l'armée française ne serait d'ici longtemps rien de plus qu'une manifestation. Ribot fut du même avis. »

donnait lieu à de longues discussions parmi les Américains à Paris. Moi, je pensais tout simplement que notre intervention prendrait une forme essentiellement américaine, et cela en dit long pour les esprits avertis.

Je tiens surtout à insister sur ce fait qu'à aucun moment je n'ai trouvé le moindre fondement aux rumeurs lancées par certains hommes de lettres américains, à l'effet de convaincre que les Français en étaient venus à nous détester. Tout au contraire, le peuple français n'avait eu que des éloges pour l'aide apportée par les États-Unis aux sinistrés. Je sais que le gouvernement français en particulier était très reconnaissant de ce que les Américains avaient fait sous ce rapport non seulement en France mais en Belgique.

Là où il y allait de la politique américaine, la presse française avait toujours adopté jusque-là un ton modéré, elle se laissait rarement aller à des critiques. Bien entendu, on manifestait un vif désir de voir notre gouvernement se ranger parmi les défenseurs de la cause alliée. Notre attitude d'impartialité depuis le début des hostilités avait fait que les Puissances dans chaque groupe cherchaient à faire prévaloir leur cause à nos yeux. Ce fait seul fournissait la meilleure preuve que notre gouvernement avait réussi à maintenir sa neutralité, tout en cherchant à protéger ses propres droits. Le gouvernement français avait une confiance absolue dans l'esprit d'équité des États-Unis.

Il m'était impossible en général de parler librement de la guerre, mais aucune des obligations d'un neutre et d'un diplomate ne m'empêchait d'exprimer toute mon admiration pour le merveilleux peuple français et son gouvernement.

J'étais surtout irrité quand j'entendais dire de toutes parts que les Français avaient été extraordinaires au cours de cette guerre, qu'ils s'étaient révélés tout autres qu'on aurait pu supposer. Si le monde les avait crus autrement faits, et j'en doute, cela prouve que le monde était dans l'erreur.

J'avais déjà vu les Français sous le feu de l'ennemi depuis deux ans, mais j'aurais parlé d'eux alors comme j'en aurais parlé en temps de paix, car leurs grands traits carac-

téristiques sont toujours les mêmes. Les qualités qui leur ont valu l'admiration du monde entier ne sont pas simplement latines. Elles n'étaient pas latentes ni même à l'arrière-plan avant les hostilités, elles sont françaises et elles sont éternelles. Elles ne résultent donc pas d'un miracle céleste qui aurait sauvé une race dans un instant de grande crise.

Les qualités foncières des Français sont leur amour de la démocratie et la solidité de leur caractère. De plus, il y a ces autres qualités essentiellement françaises, la noblesse de la pensée et des sentiments, l'imagination et la fantaisie. Ces dernières paraissent à la surface, on s'en rend compte dans la vie quotidienne à Paris dont tout le monde est témoin. Mais celui-là se trompe lourdement, qui, après avoir vu les Français dans leurs heures de loisir, rentre chez lui en supposant qu'il a vu là toute la France.

On dit couramment qu'en Angleterre tout est fait pour l'homme, en Amérique pour la femme, en France pour l'enfant. Un pays peut-il avoir souvent tort, du moment que chaque génération vit et travaille et pense moins pour elle-même que pour la génération à venir? Un seul Français a dit : « Après nous le déluge. » Le peuple français dit : « Après nous nos enfants, travaillons pour qu'ils héritent d'une France meilleure. »

C'est là le véritable esprit des Français. Ils n'ont qu'en apparence le goût du plaisir. Un tel peuple peut sembler frivole, mais aux yeux des seuls étrangers qui ne savent pas comprendre.

WILLIAM G. SHARP

(A suivre.)

LES LIVRES D'HISTOIRE

Une grande dame à la veille de la Révolution.
Un officier « rouge » sous la Révolution.
La Dépêche d'Ems.

On voudrait tant pouvoir signaler tous ces ouvrages consciencieux, pleins de petits renseignements précis, où d'excellents érudits, sous les auspices et avec l'aide des sociétés locales éclaircissent amoureusement tel détail négligé dans les grands ouvrages! On finit par ne pas le faire parce qu'on ne peut pas tout lire, ni parler de tout ce qu'on a lu, et les remords s'empilent sur les rayons de la bibliothèque dans le coin des sacrifiés. N'y mettons pas ce beau volume : *Sur les pas de la comtesse d'Egmont.*

Il était une fois, au XVIIIe siècle, une jeune femme gracieuse, intelligente, charmante à tous égards. Elle était fille d'un homme brillant à la guerre, plus brillant à la cour, dont on ne comptait pas les bonnes fortunes et dont les années ne paraissaient pas compter davantage. C'est le duc de Richelieu, le « roi des roués », ce qui, avec la prononciation de l'époque, faisait un jeu de mots. Il vécut quatre-vingt-dix ans, presque persuadé et cherchant à persuader aux autres qu'il n'avait pas vieilli. Remarié à quatre-vingt-quatre ans, un accident dont il n'était pas responsable l'empêcha d'être père une fois de plus. Sa fille est filleule d'une province : elle s'appelle Septimanie, parce qu'elle a été tenue sur les fonts baptismaux par les États de Languedoc, honneur accordé

rarement au sexe faible, et qu'on a trouvé le prénom de Languedoc trop dur et trop masculin pour elle.

Elle a épousé un des plus beaux partis de France, le comte d'Egmont, apparenté et possessionné dans tous les pays d'Europe. Elle avait seize ans, il en avait vingt-sept. Elle aurait préféré le comte de Gisors, fils du maréchal de Belle-Isle, mais on ne lui demanda pas son avis. Elle était menacée de la tuberculose maternelle, en portait le germe; sa fragile joliesse est traversée de beaucoup de malaises. Elle est entourée d'adorateurs, parmi lesquels figure une tête couronnée. De cette jeune femme, il reste des lettres, où s'exprime l'esprit de son temps. Elle est le type de ces grandes dames de la nouvelle génération, qui, dans la seconde moitié du siècle, poussent à la Révolution sans trop le savoir et surtout sans trop le vouloir. Elles ont lu les philosophes, n'ont plus les croyances ancestrales, sont détachées de la foi et n'éprouvent pour les rois aucune sympathie préconçue. « Vous n'aimez pas les rois », lui disait son ami, le roi de Suède, Gustave III. Il en écrivait autant à la comtesse de La Marck. « Hélas! ce n'est pas ma faute », répondait la comtesse d'Egmont. Et elle ne cache pas sa sévérité à l'égard de Louis XV.

Les lettres de la comtesse d'Egmont à Gustave III sont conservées à la Bibliothèque d'Upsal; on n'en a publié que des extraits, mais M. Maximilien Buffenoir, professeur au collège, à qui nous devons ce volume édité par la société archéologique de Soissons, a pu, grâce à la libéralité d'un donateur éclairé, le comte de Bertier, en faire prendre une copie photostatique complète, heureuse idée qui évitera désormais le voyage d'Upsal à ceux qui auraient besoin de consulter le manuscrit.

Gustave III loin de Paris se sent exilé. C'est le type du despote éclairé, élevé à la française, maniant la langue de Voltaire alors universelle avec la maîtrise d'un autochtone. Nul n'a peint comme lui la nostalgie de Paris, lorsqu'il est rappelé à Stockholm par la mort soudaine de son père.

Tout cela se passe en partie dans le décor de Braine, entre Soissons et Reims. La comtesse d'Egmont se plaît dans cette magnifique propriété, dont M. Buffenoir nous retrace l'historique et donne une description précise, qui n'est pas un

des moins utiles chapitres de l'ouvrage. La comtesse d'Egmont douairière avait été une des femmes à la mode sous la Régence, rivale de la marquise de Prie dans les bonnes grâces du duc de Bourbon, successeur du Régent. La génération de la comtesse Septimanie court moins ce genre d'aventures. C'est une génération plus intellectuelle, qui aime la politique, qui a lu et connu Jean-Jacques Rousseau (on l'a vu à Braine), qui est pour le progrès, la liberté, les réformes sociales, la royauté constitutionnelle. Cette génération, qui concilie une existence enchantée avec un rêve généreux, a connu, disait Talleyrand « la douceur de vivre ». Les chagrins d'amour sont chassés par les soucis politiques. Madame d'Egmont souffre de voir congédier Choiseul, elle a horreur de Maupeou, est sévère pour le duc d'Aiguillon, bien qu'il soit son cousin, ne pardonne pas à Gustave III d'avoir accepté le portrait de la du Barry et lui refuse le sien par représailles. Mais ceci n'est peut-être plus uniquement de la politique...

***

Nous avons moins le fétichisme de la Révolution. Le « Bloc » statufié un jour par Clemenceau nous en impose moins. Il ne nous paraît plus d'un bronze homogène, il a des pailles. Nous avons encore des historiens de gauche et des historiens de droite, mais le nombre de ceux qui préfèrent le plaisir de comprendre à celui de juger est en progrès.

On lira avec profit le témoignage apporté, sur un point jusqu'ici peu étudié, par le volume du marquis de Valous : *Avec les « Rouges » aux Iles du Vent.* Ce volume paraît en bonne compagnie dans la « *Nouvelle collection historique* » (Calmann-Lévy), dirigée avec un sens critique très averti par M. Marcel Thiébaut. Le titre un peu énigmatique risque de faire méconnaître la valeur du document inédit qui nous est présenté. Ce serait fâcheux. Il s'agit des « Souvenirs » du chevalier de Valous (1790-1793), officier de marine en croisière aux Antilles au moment de la Révolution, et qui, après l'exécution de Louis XVI, passa avec toute l'escadre aux ordres de l'Espagne pour ne pas servir la République. Il est naturellement très hostile au nouveau régime, très attaché

à l'ancien, et le marquis de Valous qui publie et commente ce manuscrit, gardé dans les archives de la famille, ne cache pas que c'est aussi son opinion.

Mais où sont les « Rouges » en cette affaire?

L'explication est simple et n'a rien de fantaisiste. Les « rouges », c'est ce qu'on appellerait aujourd'hui les « blancs ». Ce sont les officiers de la marine de guerre ayant au moins quatre quartiers de noblesse en ligne masculine, reconnaissables à leur veste et à leur culotte écarlates, qui les distinguaient des « bleus », d'origine roturière ou sortis de la marine marchande. Ces deux catégories d'officiers faisaient mauvais ménage. Les « bleus » jalousaient les « rouges », qu'ils accusaient d'arriver par la faveur plus que par le mérite; les « rouges » toisaient de haut les « bleus », leur obéissaient mal quand ils les avaient pour supérieurs, et cette zizanie permanente explique beaucoup des insuccès de notre ancienne marine. Suffren en souffre dans l'Inde, Bougainville et d'autres en voient leur carrière entravée ou tout au moins leur vie empoisonnée.

Le chevalier de Valous est un officier « rouge », il appartient au « Grand Corps », comme on disait. Il n'est pas de grande famille, mais d'une de ces vieilles familles de gentilshommes provinciaux, prolifiques, batailleurs et obérés, qui sont de robe, d'église ou d'épée, suivant les cas ou les époques, qui se dévouent obscurément au roi sans espoir d'éclatante récompense, et qui, à la veille de la Révolution, avaient plus de dettes que de patrimoine. Les Valous venaient du Forez. La branche dont le chevalier était issu était fixée à Lyon. Son père y était procureur général de la ville, son frère aîné avait suivi la même carrière, un autre était chanoine. Il fallait se débrouiller, ils étaient treize enfants vivants.

Camille de Valous, dans cette famille éminemment terrienne, se découvrit une vocation de marin. Né en 1764, il est à quatorze ans « Garde-marine ». C'était l'École navale d'alors, depuis Colbert, à savoir trois compagnies de jeunes nobles, portant déjà l'uniforme rouge distinctif, qui font leur apprentissage théorique à Brest, et le complètent par des croisières lointaines, qui sont leur école d'application. Valous a mieux comme exercice pratique : il prend part à la guerre d'Amé-

rique. Devenu lieutenant de vaisseau en 1787, il est envoyé aux Antilles, une première fois en 1787, la seconde et dernière de 1790 à 1793. Émigré à cette date, il est réintégré dans les cadres comme capitaine de vaisseau par la première Restauration en 1814 et mis à la retraite par la seconde en 1815. Il ne mourra qu'en 1840, ce qui lui laissera le temps de ruminer ses déboires et d'écrire ces Souvenirs, dont nous avons ici les extraits utilement préfacés, commentés et annotés.

Le sort des colonies sous la Révolution a été assez peu étudié. On sait en gros qu'elles ont été ruinées par l'abolition précipitée de l'esclavage et prises par l'Angleterre, maîtresse des mers. Tout le monde connaît le mot historique : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe. » De tout cela le chevalier de Valous nous donne un récit sans prétention, mais de première main. Il dit ce qu'il a vu. Il est naturellement pour l'esclavage; il nous fait entendre le son de cloche de ceux qui en bénéficiaient et qui furent ruinés, parfois massacrés. Il défend « la traite de ces Africains plus malheureux sans doute dans leur patrie que dans nos colonies ». Il est probable, en effet, que les esclaves n'étaient pas nécessairement et uniformément mal traités, ils représentaient un capital à ménager. Un esclave ordinaire valait deux mille livres, un esclave de choix au moins le triple, ce qui, en francs actuels, égale le prix d'un tracteur. On soigne un matériel aussi précieux. Malgré tout, un détail que nous donne Valous lui-même fait réfléchir. Les noirs, dit-il, « vont à la mort de sang-froid, la demandent souvent, persuadés que leur existence dans un autre monde sera moins affreuse que dans celui-ci. Et combien d'entre eux ne se la donnent-ils pas, imbus de cette idée aussi funeste pour eux que pour celui auquel ils appartiennent. »

Les amateurs d'histoire anecdotique liront avec malice un passage concernant Joséphine. Valous la rencontre, lors de son second voyage, vers le début de 1790, chez les Tascher de la Pagerie dont elle est la nièce et qui sont pour lui d'anciennes connaissances. Elle est déjà madame de Beauharnais, mère de deux enfants, et séparée de son mari. « Cette femme, dit-il, sans être précisément jolie à cette époque, plaisait par sa tournure, sa gaieté et la bonté de son cœur, plus occupée

d'ailleurs de se procurer des jouissances auxquelles son âge et ses attraits lui donnaient quelques droits de prétendre, elle frondait assez publiquement l'opinion plus ou moins flatteuse que l'on pouvait avoir sur son compte à cet égard; mais comme sa fortune était extrêmement bornée et qu'elle aimait la dépense, elle se trouvait souvent forcée de puiser dans la bourse de ses adorateurs... »

Elle revint en France la même année, après la mort de son père, dont Valous ne parle pas. Sur son départ, il nous donne un détail piquant. « Lassée du genre de vie qu'elle menait dans le pays qui était le sien, elle l'abandonna furtivement sous un déguisement d'homme et passa à l'insu du capitaine de la *Sensible* sur cette frégate, au moment où les insurgés, maîtres de la forteresse, commençaient à faire feu sur ce bâtiment pour l'obliger à retourner en France. »

Joséphine avait alors vingt-sept ans. Valous ne la trouve pas « précisément jolie à cette époque ». Sa beauté de créole s'est fanée de bonne heure : avait-elle déjà décliné, Barras, six ans plus tard, est très sévère et il était en l'espèce intimement et amplement renseigné. Elle a alors trente-trois ans, c'est le moment où elle va épouser Bonaparte : « Madame Beauharnais, écrit Barras dans ses *Mémoires*, commençait sa décrépitude précoce. Ce mot n'a rien d'exagéré pour ceux qui l'ont vue de près et qui savent qu'elle n'avait rien qu'elle tînt de la nature, qu'elle tenait tout de l'art, mais de l'art le plus raffiné, le plus prévoyant, le plus perfectionné que jamais courtisanes de la Grèce ou de Paris aient employé dans l'exercice de leur profession. » Évidemment Barras n'est pas impartial. A travers Joséphine, il vise le général Bonaparte. Il tient à faire savoir que Napoléon n'a eu que ses restes et qu'il n'y a vu que du feu. Valous a été un peu mauvaise langue. A Barras on peut appliquer le proverbe : « L'oiseau qui salit son nid est un vilain oiseau. »

***

M. Charles Saurel a été attaché à la Haute Commission interalliée des Territoires Rhénans, dont plusieurs services civils ont siégé quelque temps à Ems. Il a constaté que la fameuse plaque de marbre marquant, devant le « Kurhaus »

l'endroit du dernier entretien entre le roi Guillaume et le comte Benedetti « 13 juillet 1870, 9 h. 10 du matin », à la veille de la guerre de 1870, n'éveillait aucun souvenir chez beaucoup de nos compatriotes, en tout cas, aucun souvenir très précis. Il a écrit cette chronique du mois de *Juillet 1870* (Payot) sur place, dans la villa même occupée il y a soixante ans par notre ambassadeur, et il l'a achevée à l'heure même où le drapeau français disparaissait à l'horizon de la forteresse d'Ehrenbreitstein. Il a cru bon de rappeler aux jeunes générations cette histoire d'hier, qui leur paraît aussi lointaine que si elle remontait aux temps fabuleux. M. Charles Saurel a eu raison. Il ne prétend rien apporter de très nouveau sur un épisode tant de fois étudié; il en donne un récit extrêmement vivant dont aucun détail n'est négligé ni imaginaire. Il a recueilli encore des témoignages oculaires, il a compulsé les gazettes locales aussi bien que les ouvrages classiques[1]. C'est de l'histoire anecdotique, mais documentée, à la manière de M. Lenôtre. Et au total, c'est tout à fait intéressant.

La meilleure preuve, c'est que M. Jules Cambon a tenu à préfacer le volume et à en souligner la valeur. La responsabilité de la guerre de 70 n'est plus guère discutée. Bismarck la voulait et ne s'en cache pas. « J'étais convaincu, écrit-il dans ses *Pensées et souvenirs*, que l'abîme qu'avait creusé au cours de l'histoire, entre le sud et le nord de la Patrie, la divergence des sentiments de race et de dynasties et la différence de genres de vie, ne pouvait pas être plus heureusement comblé que par une guerre nationale contre le peuple voisin, qui était notre séculaire agresseur. » Le roi Guillaume, au contraire, ne voulait pas lancer son pays dans une aventure qui lui paraissait risquée et sans que le risque valût la peine d'être couru. Une fragile couronne en Espagne ne lui paraissait pas de nature à rehausser le prestige des Hohenzollern. La reine Augusta, qui avait déjà vu avec regret la guerre contre l'Autriche, qui affichait un goût marqué pour tout ce qui venait de France ou d'Angleterre, avec une antipathie non moins manifeste envers la politique bismarckienne, semblait devoir être encore plus défavorable et son influence

1. On peut relever dans la bibliographie l'oubli du livre de M. Henry Salomon : l'*Incident Hohenzollern* (1922).

était loin d'être négligeable sur son mari. Bismarck aura besoin de beaucoup d'adresse pour amener le roi de Prusse et l'empereur Napoléon, également pacifiques, à se croire respectivement offensés.

Ce qu'on appelle le coup de la dépêche d'Ems est un chef-d'œuvre de duplicité, mais d'une duplicité qui sauve les apparences. On a tort de parler de la « fausse dépêche » d'Ems. Bismarck ne l'a pas matériellement falsifiée. Il l'a simplement raccourcie, il en a enlevé des détails en apparence secondaires, mais dont la suppression rendait l'ensemble offensant. Moltke et Roon ont bien vu tout de suite la différence ainsi que l'effet à attendre de ces coups de ciseaux bien placés. « C'était la chamade, c'est maintenant la fanfare. »

Tout cela est connu, mais on laisse ordinairement dans l'ombre la personnalité du rédacteur de la dépêche primitive, le conseiller de légation Abeken. Il a la confiance de Bismarck, il n'est ni son âme damnée, ni son aveugle instrument. Issu d'une vieille famille protestante de Westphalie, il a étudié d'abord la théologie puis l'archéologie à Rome, où il est prédicateur de l'ambassade de Prusse. L'archéologie l'emporte un moment sur la théologie, il parcourt la Grèce et l'Égypte. De retour en Allemagne, il entre au ministère des Affaires étrangères où il se rend utile au chancelier et agréable au roi. Musicien, artiste, ayant l'expérience du monde, parlant l'anglais, le français, l'italien, au besoin de latin et le grec ancien, il est un temps précepteur du Kronprinz Frédéric. Le roi use volontiers de sa plume pour correspondre avec Bismarck. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait été chargé de rédiger la dépêche où il met le chancelier au courant des démarches de Benedetti, du refus opposé à toute nouvelle audience et laisse le chancelier libre de communiquer ou non cette décision « à nos représentants à l'étranger aussi bien qu'à la presse ». Sa dépêche lourde et confuse est allégée et agressive, au sortir des ciseaux de Bismarck.

On sait le reste : le taureau gaulois a foncé sur la draperie rouge, comme l'avait annoncé le chancelier. L'Empire prenait la responsabilité de la déclaration de la guerre, la France la paiera cher.

A. ALBERT-PETIT

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

M. Francis Carco vient de donner un livre de sa meilleure veine, celle des *Innocents* et de *Jésus-la-Caille*. Il y a, dans un livre de cette qualité, et dès la première page, je ne sais quoi de frémissant et de vivant, qui vous avertit et qui vous émeut. Elle est pourtant bien simple, cette première page de *La Rue*[1]. L'auteur rapporte un manuscrit à Evariste Cabrol, un vieux fou qui lui a soumis un manuscrit. Ce Cabrol habite au bout de Paris, rue des Poissonniers, vis-à-vis les ateliers du chemin de fer du Nord. Une jeune femme blonde, modeste, aux yeux noirs, vient ouvrir. C'est Louise, la fille de Cabrol. Aussitôt un petit homme suspect aux mains énormes se glisse dans la pièce. A ses paroles, à sa voix traînante, on reconnaît son état et son rôle dans la maison. Il se nomme Maurice.

En un moment nous connaissons tous ces personnages, et la rue où ils vivent. M. Carco excelle à nous montrer ces lointains déserts du Paris pauvre. Non qu'il les décrive à proprement parler. Mais les impressions qu'il en ressent deviennent les nôtres. « Sous un ciel blême, les cheminées des ateliers crachaient leur lourde fumée noire. Le long du mur de droite flanqué de réverbères, des gens allaient. Je les suivis. Chose étrange, l'atmosphère de cette rue me grisait. Sur le trottoir de gauche que mes yeux suivaient avidement, des bars, de petits magasins, une boutique transformée en garage s'offraient à ma curiosité. J'en notais les détails comme de grandes découvertes, et à mesure qu'entre de laides masures, apparais-

1. Albin Michel.

saient des impasses ou des ruelles, je m'arrêtais pour les contempler ».

Ce décor si bien fait pour un de ses propres romans, ce décor mystérieux de misère, de tristesse et de lèpre, le ravit. Il en fait la remarque à Cabrol. Dans la chambre où ce raté écrit, la fenêtre ouvre sur une étonnante toile de fond : « Au premier plan, dans le halo des réverbères, les toitures symétriques des ateliers s'alignaient en bordure de la rue et, par de larges baies, projetaient une lumière d'étalage. Plus loin, de noires bâtisses et un étroit clocheton, orné sur chaque face d'une horloge électrique, émergeaient de toutes ces toitures pour laisser apparaître, en perspective, de nouvelles constructions, mais plus vastes, disposées horizontalement. Des feux les éclairaient de bas en haut. C'étaient les hangars du matériel et, derrière eux, après la tranchée de la voie aux rails luisants, le dépôt des machines, les disques, les signaux de couleurs, bleus et rouges, — d'autres hangars se succédaient jusqu'aux maisons de la rue de la Chapelle qu'à différents étages les rectangles des fenêtres trouaient de petites clartés. »

Il serait piquant que M. Carco ait dit vrai à Cabrol, et que le roman fût né du désir de peindre une aventure humaine dans ce sinistre paysage. En d'autres termes, les décors eussent été peints avant que la pièce fût écrite. A dire vrai, nous n'en savons rien, mais il est tentant de le supposer, tant l'auteur est obsédé par ce coin désolé de Paris. Une force qu'il ne définit pas l'y attire et l'y retient. Comme un peintre devant un motif qui l'émeut, il transcrit les aspects de cette rue des Poissonniers sous tous les éclairages. La voici de nouveau, vers huit ou neuf heures du soir : « La rue, déserte, avec son morne alignement à gauche de bicoques crasseuses, de boutiques, de bars aux vitres rougeoyantes et, le long de l'autre trottoir, son mur bas que dominaient de grosses tiges de fer et des rails massés et dressés vers le ciel, plongeant dans une pénombre poisseuse. Un autobus qui gagnait le dépôt surgit en haut de la descente et m'assourdit de son roulement. Deux autobus. Trois autobus. Ils se suivaient. Tous vides et éclairés, lâchés à grands fracas, par une ville morte, et semblables à des monstres. »

Les personnages ont l'air de sortir de l'ombre et d'y rentrer.

Louise débouche du Nord-Sud, et elle est exactement telle qu'on s'attend à la voir ici. « Aux lumières de la rue, sous un imperméable coquettement ajusté et son petit chapeau de feutre, elle me parut assez bien mise. Un peu de rouge aux lèvres en avivait le jeune contour dans son pâle et joli visage où les yeux brûlaient d'un feu triste. » Elle disparaît dans la nuit, et c'est tout à coup Maurice que nous voyons près du comptoir, dans un bistro dont la façade porte sur un calicot : *Au Bon Dieu de Saint-Flour.* « Je reconnus le foulard sale qui lui serrait le cou. Il portait une casquette, un sweater de laine brune, des savates et, adossé au zinc, tenait son verre d'un air morose. » A la page suivante, M. Carco achève le portrait : « Ses yeux brillaient. Un pli dur lui barrait le front. Je le vis mieux. De sa casquette une mèche de cheveux bruns pendait. Sa bouche avait un air de gouaille et de mépris. Une bouche aux lèvres minces, trop grande, tordue d'un vilain rire. Il n'était pas rasé : une barbe de plusieurs jours lui ombrait le menton et les joues et accusait cruellement la maigreur du visage. Petit avec cela, miteux, malpropre et fier de son affreuse personne... ».

Le décor planté, les personnages posés, le livre est, si je peux dire, à l'état statique. Le petit univers qu'il contient est en équilibre. C'est par la curiosité de M. Carco lui-même que cet équilibre va être rompu. Le romancier est d'abord plus curieux de Maurice que de Louise. Mais ce propre-à-rien est invisible. C'est donc Louise que M. Carco va suivre. Il monte dans le Nord-Sud derrière elle, traverse tout Paris et descend comme elle au fond de Vaugirard. Elle entre dans une maison, où une plaque d'émail sur la porte annonce simplement : *Electricité.* Je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'insister sur ce qu'elle fait là, ni sur sa stupeur indignée quand elle reconnaît M. Carco. Celui-ci lui donne de bons conseils, s'engage à la tirer de là, la retrouve au coin de la rue de Vaugirard. Va-t-il récrire *Résurrection*, en l'accommodant au goût des boulevards extérieurs?

En fait, à partir de là, l'auteur, ou le personnage qui parle à la première personne, va diriger tout le roman, mais avec tant d'hésitation, en demeurant si incertain de lui-même, qu'il va conduire la malheureuse à la catastrophe. Par quel senti-

ment obscur, dans quel dessein ignoré de lui ce témoin s'est-il changé en rédempteur égoïste et mou? Il semble bien qu'il ait pour Louise plus de goût qu'il ne s'imagine. Surtout, dès qu'il a commencé d'intervenir, il s'intéresse à sa propre action. « Si saugrenue que fût ma tentative, elle se justifiait au fond par mon désir d'arracher cette fille à l'influence de son milieu, à l'aider à se ressaisir. Allais-je échouer? Je me promis que non, et, mon amour-propre aidant, je me sentis bientôt trop engagé dans l'affaire pour ne point la pousser à fond ».

Le premier effet de cet étrange apostolat, c'est que Louise quitte en effet son milieu. Elle ne va plus à la porte de Vaugirard, et, après un dîner épique chez Cabrol, elle rompt avec Maurice. Elle va habiter en hôtel, et établit son quartier général au bar de l'Amitié. Elle apparaît, elle disparaît, comme c'est l'usage des filles de cet état, et son histoire nous est connue par bribes. Cependant le convertisseur s'attache à cette convertie intermittente et bizarre. Un jour qu'il l'a suivie, devant un hôtel borgne où il a vu qu'elle entrait, il a le loisir de s'étudier amèrement. « Je souffrais. Je m'analysais. Je me faisais mal à plaisir et finalement il me parut que, loin de n'être rien pour moi, Louise était tout, car je vivais en elle comme dans ma création. Hélas! ce n'était que trop vrai. J'existais, je me confondais en elle. J'en dépendais si étroitement qu'elle partie, je n'aurais plus eu de raison d'écrire. Ses caprices, ses crises d'humeur, de désespoir, sa résignation, sa tristesse, trouvaient en moi leur prolongement, leur écho, et la preuve m'en était fournie par ma présence dans cette rue, devant cette porte d'hôtel d'où je ne pouvais m'éloigner ».

Une clarté tragique éclaire tout à coup cet imbroglio. On pense bien que Louise n'a pas suivi les conseils de l'auteur sans l'aimer, et sans imaginer qu'il deviendra son amant. Comme elle le rencontre partout, elle voit bien qu'il la poursuit. Elle n'en est que plus énervée par la réserve qu'il lui montre. Tantôt elle pleure, tantôt elle s'irrite. « Je l'avais humiliée, repoussée, offensée, écrit-il assez curieusement, et, loin malgré cela de soupçonner le sentiment qu'elle m'inspirait, la malheureuse ne me pardonnait pas. » En est-il surpris? Malheureusement, dans le monde où se passe l'action, et qui est celui des tragédies

immédiates, ces dépits et ces malentendus ont des conséquences, qui dépassent le marivaudage. De colère, Louise accorde ses faveurs à un certain Gros-sac. Un soir, Gros-sac est assassiné par un Arabe. Louise est menée au poste. On la relâche, mais la voilà sous l'œil de la police et dans la catégorie de l'infamie. Quel ressentiment contre le faux sauveur, par la faute de qui elle est tombée jusque-là!

— Oui, oui, répétait-elle infatigablement, c'est votre faute! C'est vous qui m'avez menée là, à la rue, à n'être qu'une femme des rues...

Dehors, elle n'avait pas cessé de me reprocher ma funeste influence et, loin de reconnaître le peu qu'elle me devait dans toute cette aventure, elle s'était acharnée à me traiter si durement que je n'avais pas eu, durant le chemin, la possibilité de placer un seul mot. « Voilà qui m'apprendra, pensai-je en la quittant; elle ne se trompe pas tout à fait. Sans mon désir de la changer de vie, elle ne serait point tombée si bas, mais, à présent, qu'y puis-je? »

Elle l'aime toujours, mais elle le fuit. Quant à lui, il ne peut supporter l'idée qu'elle lui échappe. Elle a changé d'hôtel, elle lui a interdit de la revoir. Il la retrouve pourtant, et, si j'ose dire, il la surprend dans l'exercice même de sa profession. Cette entrevue, où elle recommence ses reproches, le laisse triste. C'est un dimanche matin. « Ainsi, songe-t-il en suivant le boulevard Rochechouart, je n'ai fait que la décourager au lieu de réveiller en elle un sentiment plus fort que celui de sa déchéance. » Irrité contre lui-même, il voit clair enfin, et il écrit la phrase qui éclaire tout le livre : « Il me semble que nous formions l'un et l'autre (Louise et lui) une sorte de double personnage où mon goût pour la rue, le document vécu, le désordre, le malheur, luttait contre une horreur affreuse, précisément, de tout ce que j'aimais. »

On n'écrira rien de plus juste. Il l'a si bien compris qu'ayant ainsi réussi à se définir, il s'est senti allégé, comme Gœthe quand il se fut débarrassé de Werther. Pendant une cinquantaine de pages se poursuit l'analyse de ce sentiment trouble que l'écrivain ressent pour cette Louise qui est à la fois son personnage et sa victime. Il va l'attendre au bar de l'Amitié. « Je ne pouvais m'en arracher, dit-il. La pitié, le dégoût que m'inspirait Louise, la paraient à mes yeux d'un charme inexplicable. » Peut-être est-il surtout un auteur curieux

de mécanique humaine. Elle lui raconte jour après jour le détail ignoble de sa vie, et le plaisir qu'il sent à l'entendre ressemble à une débauche. « C'était ce désir de savoir qui me poussait vers Louise et non point la promesse que je m'étais faite de la ramener à une autre existence... Au fond, peu m'importait que Louise se ressaisît. L'essentiel n'était-il pas qu'elle se montrât réellement comme elle était et continuât à ne me rien cacher? » Qu'y a-t-il, en effet, de plus important pour un auteur? Certaines indications, fiction ou vérité, donnent à entendre que le livre a été écrit au jour le jour, et dicté par les faits. M. Carco transcrit même une note où il a défini le caractère de Louise : « Assez jolie quoique de type peu marqué. Jolie comme une jolie robe, un joli chapeau, qui n'ont d'éclat qu'un temps. Bas de soie végétale. Une manière *modiste*. Fine sans intelligence. Pas de brio, d'exubérance. Toujours l'air de peser les choses honnêtement. Sans religion. Sans élévation de caractère. Mais capable de souffrir par crise, par à-coups. Une distinction instinctive que n'a pu entamer son genre d'existence... »

A partir de ce moment, le livre n'est plus que l'histoire de Louise. Les autres personnages, Cabrol, Maurice, l'auteur lui-même rentrent dans l'ombre. C'est qu'en réalité le sujet principal du livre, à savoir l'histoire de la fille perdue par celui qui prétend la sauver, est épuisé. Louise ne se fait pas d'illusion sur son destin. Elle roulera de plus en plus bas. Il ne reste à M. Carco qu'à nous rendre témoins de sa déchéance. Il le fait dans des scènes vigoureusement décrites, saouleries et batailles. Cependant d'étranges révélations changent par moment l'éclairage. Maurice, qu'on avait cru disparu, n'a jamais cessé de voir Louise. Elle tient à cet affreux voyou par un lien singulièrement fort. Et quelle n'est pas notre étonnement d'apprendre qu'il est marié, et qu'il donne à sa femme l'argent qu'il reçoit de sa maîtresse! Cabrol nous réserve une autre surprise. Il n'est pas le père de Louise : il est un vieil amant, qui l'a prise quand elle avait dix-huit ans. Il a supporté la présence de Maurice, parce qu'il avait peur. Ainsi la vérité apparaît par morceaux, et Louise apparaît toujours plus malheureuse, plus avilie. Enfin l'auteur a pitié d'elle, et il lui envoie une broncho-pneumonie dont elle meurt. Le

livre s'achève sur le tableau de cette mort à l'hôpital, et sur la reconnaissance du corps par Cabrol. C'est un tableau très simplement peint, mais tragique.

On ne peut pas dire que le dessein du livre soit parfaitement net. Est-ce l'histoire du rédempteur égoïste et veule, qui perd celle qu'il veut sauver? Est-ce l'histoire de la femme poussée à se vendre par un apache, et qui, sous l'influence de l'amour, essaie en vain de se reconnaître? A chaque effort qu'elle fait, elle s'enlise plus profondément, et elle périt tout à fait misérable. Ou tout cela est-il secondaire, et le livre est-il simplement le tableau d'une destinée pareille à des milliers d'autres, depuis l'enfance exploitée jusqu'à la mort à l'hôpital? Il y a de tout cela dans ce roman complexe, — et trois choses encore : d'abord une teinte générale de veulerie, de faillite et d'inutilité dans l'effort, et cette teinte est si prononcée qu'elle donne à l'ouvrage son caractère de tristesse morne; — en second lieu, il y a dans *La Rue*, toutes sortes de scènes observées, vivantes, tracées du style le plus ferme, et le plus simplement pittoresque; — enfin tout cela est éclairé par une sorte de lumière trouble, où les personnages apparaissent et se dérobent soudain, avec de grands pans d'ombre qui les cachent; et cette lumière miroitante donne l'illusion même de la vie.

***

Dans la foule sans nombre des biographies, celle de Mademoiselle Aïssé par Claude Ferval[1] est un livre charmant. Pour tracer l'histoire d'un être, il faut d'abord être romancier, c'est-à-dire curieux des âmes et peintre de portraits. Il faut bien le dire, la plupart de ces « Vies » qu'on publie à tour de bras sont extrêmement faibles. On les lit, mais le personnage ne s'y trouve point. C'est une suite de décors où il ne manque que la figure. Il y en a d'autres, plus soigneusement faites, qui sont d'atroces caricatures. On s'aperçoit avec stupeur que l'auteur s'est réfléchi dans son livre, et que son héros est devenu de sa taille. En vérité, le genre est très difficile. Il y faut, avec la pratique des travaux d'érudition que les romanciers ont rarement, le sens des caractères, que les érudits n'ont pas

1. *Mademoiselle Aïssé et son tendre Chevalier* (Fayard).

toujours. Il faut de l'intuition et de la méthode. C'est l'histoire véritable.

Le portrait que Claude Ferval nous donne non seulement d'Aïssé, mais d'une foule de personnages qui l'entourent, sont vivants à miracle. C'est une galerie qui occupe la première partie du livre. Le premier portrait est celui du marquis de Ferriol, ambassadeur de Louis XIV à Constantinople et tête brûlée par surcroît. C'est lui qui, un jour de 1698, achète devant Sainte-Sophie, pour quinze cents livres, une petite princesse circassienne de quatre ans enlevée dans une razzia. Il ramena l'enfant en France, et la confia à sa belle-sœur, la comtesse de Ferréol, qui avait alors vingt-cinq ans, et qui, belle et galante, allait fixer sa maturité dans une liaison avouée avec le maréchal d'Uxelles. La demeure du maréchal est contiguë à celle que madame de Ferréol habite, rue Neuve-Saint-Augustin. « Grand et gros, tout d'une venue, a écrit Saint-Simon, le maréchal d'Uxelles marche en se traînant; un grand visage couperosé, renfrogné par de gros sourcils sous lesquels de petits yeux vifs ne laissent rien échapper, il ressemble tout à fait à ces brutaux marchands de bœufs... » Madame de Ferréol paraît tenir beaucoup à lui. Elle le comble d'attentions, et elle use de tout son art pour le garder. Il est vrai qu'il est président du Conseil de Régence. Quant à M. de Ferréol, conseiller au Parlement de Metz, c'est un homme effacé, pacifique, incapable. L'hôtel de la rue Neuve-Saint-Augustin est magnifique, mais le défaut d'argent y est cruel. « Les finances paraissent ici fort délabrées, écrira Aïssé; tout n'y est que gêne et rapine. Vous n'imaginez pas jusqu'où va l'avarice : rien n'est payé et on rogne sur le nécessaire. Il n'y a plus rien à retrancher sur la table; celle des domestiques est réduite au minimum... »

Madame de Ferréol a une sœur, qui est venue habiter avec elle en 1711. C'est la célèbre madame de Tencin, nonne défroquée, dont les débuts ont été scandaleux. Elle a eu, du chevalier Destouches, un enfant qu'elle a abandonné sur les marches de Saint-Julien-le-Rond, et qui sera d'Alembert. Elle a ruiné son nouvel amant, le conseiller la Fresnais, et celui-ci se suicide chez elle. Il a laissé un testament où il l'accuse, et elle est conduite au Châtelet. La faveur de l'abbé Dubois, qu'elle

avait gagnée, la fit transférer à la Bastille. Voilà le milieu où a grandi la petite Aïssé. Ce mélange de splendeur et de misère, cette galanterie intéressée, ces intrigues, cette dureté de cœur, cet esprit d'intérêt qui va jusqu'à l'infamie, tout cela est horrible. Pour comble M. de Ferréol, l'ambassadeur, revint, et exigea d'user des droits qu'il avait achetés en achetant l'enfant. Sainte-Beuve avait douté de cet abominable abus de pouvoir. Une lettre, publiée en 1828, ne le permet guère. « Lorsque je vous retirai des mains des infidèles, et que je vous achetai, écrit le marquis à sa pupille, mon intention n'était pas de me préparer des chagrins et de me rendre malheureux; au contraire. Je prétendis profiter de la décision du destin sur le sort des hommes pour disposer de vous à ma volonté et pour en faire un jour ma fille ou ma maîtresse. Le même destin veut que vous soyez l'une et l'autre, ne m'étant pas possible de séparer l'amour de l'amitié, et les désirs ardents d'une tendresse de père. Conformez-vous donc au destin... »

Le miracle, c'est qu'humiliée, souillée, traitée en fille pauvre, la petite Orientale ait gardé la fraîcheur d'âme la plus exquise. La seconde partie du livre de Claude Ferval est comme un autre tableau qui fait un contraste avec le premier. C'est l'histoire de la longue et fidèle liaison qui unit Aïssé au chevalier d'Aydie. Deux lettres, publiées ici pour la première fois, sont vraiment charmantes de naturel et de tendresse. Quant au chevalier, il est un peu sage et raisonneur, mais si épris, si sûr, si parfait amant! Mais Aïssé était restée pieuse; sa conscience s'alarma. Prêchée par une certaine madame Calendrini elle eut des remords. La maladie l'en délivra. Elle obtint du chevalier que leur amitié devînt fraternelle. Il y consentit, avec la tendre pitié qu'on a d'une mourante, dans une lettre qu'on ne lit pas sans émotion. Elle mourut, rassurée, avant d'avoir quarante ans.

HENRY BIDOU

TABLEAUX
DE CONSTANTINOPLE

— Vers la fin de l'après-midi, je suis venu m'étendre sur une hauteur désolée. Au-dessus du faubourg de Kassim Pacha et de l'Arsenal. Plateau dénudé, à l'herbe brûlante, que crèvent encore par places les pierres inclinées de quelques tombes éparses. Un minaret se dresse près de la sépulture à l'abandon d'un derviche vénéré.

Et, sur la courbe la plus élevée, dominant les différents quartiers de Constantinople, à nu sous la voûte du ciel, une chaire de pierre à laquelle on accède par quelques marches.

Devant cette chaire, qui semble préparée pour l'excommunication de la ville, se développe, de l'autre côté de la Corne d'Or, la masse allongée des huit collines de Stamboul,

Dans la chaire vide, sur l'infini des cieux et de la ville multiple, quel implacable prédicateur maudit jour et nuit les vivants, pareil à l'un de ces farouches migrateurs venus de l'Asie, qui jetaient déjà l'anathème sur Byzance, au temps de Justinien?

Le long de la crête du vieux Stamboul, dans une brume bleuâtre, les mosquées se suivent en cadence, à des espaces réguliers, avec une apparente liberté. Leur stable enchaînement fait penser à des notes de musique sur une portée. D'abord, au plus loin, en arrière du cône verdoyant du vieux Sérail, la Sainte Sophie de Justinien et de Théodora, puis la mosquée de Sultan Ahmed, le Conquérant, puis celle de

Bayazid, puis la Suleïmanié, la mosquée de Soliman le Magnifique, l'allié du roi François Ier. Ensuite, les coupoles et les lances de pierre de Fatih, de Sultan Sélim. Celles-là sont les diadèmes, celles qui donnent à la silhouette découpée de Stamboul, sur tant de kilomètres, la forme inouie, énigmatique, grandiose, qui met au seuil de l'Europe la plus éblouissante des visions de l'Orient.

A l'approche du soir, les chaînes de l'Asie s'endorment, au dernier plan, sous leurs manteaux onduleux, comme une caravane d'azur, soudain privée de mouvement. Mais il est d'autres minarets, d'autres coupoles, à mi-flanc des collines. Dans cette brume qui monte des eaux à l'approche du couchant, je devine la *Validé* : Yeni Djami, Rustem Pacha, Soucoulou Mehmed Pacha, Aya Sofia (*la petite Sainte-Sophie*), tant d'autres, dans le fourmillement des maisons basses inextricablement serrées des quartiers compacts, ruches grises et des espaces ravagés par les incendies.

A la base de cette ville couvrant des collines, remplissant les excavations creusées entre elles depuis les premiers jours du monde par l'écoulement des eaux, rampant le long des rives, jusqu'à se pencher et s'écrouler sur elles, la Corne d'Or. Ce large serpent d'eau, cette sorte de dragon a creusé son lit en spirales et sa tête aboutit au confluent du Bosphore et de la Marmara, lumineux, intense, lorsque la nuit est déjà prochaine, de toute la clarté d'un ciel oriental.

A droite de la chaire de pierre vide, — dans laquelle je ne puis m'empêcher d'imaginer le prédicateur balayant d'un bras raide le champ des fidèles accroupis, — vers le fond plus étroit de la Corne d'Or, la descente rapide d'Eyoub couverte par les tombes au milieu des cyprès. Et, ensuite, les collines arides, aussitôt, sans habitations, ni arbres, cette Thrace qui semble porter à jamais les marques de la dévastation, empire des dunes couvertes d'une herbe rare et que parcourent des troupeaux silencieux. Puis, en revenant toujours vers la droite, le faubourg isolé qui domine l'arête vive de la plus dénudée, de la plus morne de ces collines, sur laquelle une grêle de pierres informes paraît s'être abattue : l'immense cimetière israélite. Sans un arbre, sans une bruyère ou un genêt, il est terrible à regarder. Il est, devant mon

invisible prédicateur, dans sa chaire de plein vent, à l'horizon de la ville, obscur comme l'orage et menaçant comme tout ce qui est inexplicable au cœur.

Nos cimetières offrent bien des mesquineries et des ridicules. L'idolâtrie, le fétichisme s'y révèlent sous des apparences qui révoltent souvent la sérénité dans laquelle souhaite d'errer parmi les morts celui qui les vient visiter. Mais ce désordre sinistre, ces cailloux informes, ce semblant de vestiges, après un cataclysme, ce lieu qui repousse toute méditation, brûlant sans une ombre à midi, calciné, trempé par les pluies, sans qu'un chien y puisse trouver l'abri d'une branche, ce cimetière semble repousser même ces vibrations de l'éther qui apportent à la vitesse de 300 000 kilomètres à la seconde, le rayonnement de soleils qui, depuis mille ans, se sont éteints. Aperçu de loin, il paraît improvisé encore, après tant d'années. On croirait que les sept cent mille hommes de Darius, qui passaient là, cinq cents ans avant Jésus, surpris par la peste, y ont enterré leurs morts en quelques heures, avant de continuer leur route. Rien ne donne aux vivants l'impression d'avoir moins été que ces pierres non travaillées et anonymes. Un indifférent qui passe ne peut même pas offrir, à l'un de ceux qui l'ont précédé sur la terre, ce semblant de souvenir qui les fait durer encore, en parcourant leur nom des yeux. Tout appartient aux vivants, les morts d'abord, qui, sans eux, cesseraient d'avoir existé...

Au delà de la chaire, vers le sud, le faubourg de Galata, surmonté de sa tour massive, et, enfin, le moderne Péra, vers lequel, dans la direction de la Mecque, la chaire semble plus particulièrement tournée, comme s'il y avait là plus d'hommes à confondre et de pécheurs à exterminer.

Si je devais diriger un ami pour une visite de Constantinople, c'est ici, d'abord, au pied de cette chaire dressée sous le ciel, devant les deux rives étendues de la Corne d'Or, que je l'amènerais.

***

Pour l'étranger qui passe par Constantinople, le point d'attache est Péra. Depuis Loti, tous les écrivains, les roman-

ciers surtout, se sont acharnés après Péra, cette cité dévalante et grouillante, créée avec le temps, pour donner des subsides et la possibilité de vivre encore à Stamboul situé en face d'elle, de l'autre côté du pont de Galata. Sous le manteau de ses fastes et de sa misère, Stamboul s'endormait, couronné de ses vieux remparts byzantins et de ses coupoles musulmanes. Il s'endormait dans la poussière des âges, les pieds misérables, le front resplendissant et, aux lèvres, l'ambre d'un narghilé.

Fez des hommes, turbans et robes des derviches, tcharchaf des femmes, voiles, amples robes de ces créatures auxquelles on supprimait l'âme pour les parquer au poulailler : le pittoresque vestimentaire a disparu. Il enchanta des générations et je m'en enchante moi-même dans le souvenir, ce qui est le meilleur procédé d'enchantement. Aujourd'hui, le Turc a quitté son fez pour une casquette ou un feutre de fabrication française, italienne ou allemande, les femmes vont visage découvert. La rue grouille comme à Marseille. Le pittoresque n'est plus dans les vêtements, mais il demeure dans le caractère du peuple, dans sa manière d'être — ou de ne pas être — et dans le cadre que ses prédécesseurs lui ont fait.

Péra, c'était la population grecque, israélite, chrétienne de toutes confessions — et européenne de toutes confections. Le fond oriental de la Méditerranée à l'étroite embouchure de le Mer Noire, à la frontière d'immenses pays, aux seuils de l'Asie septentrionale et de l'Asie dorée. Devant Stamboul qui n'évoluait pas, au temps où le Sultan vivait au fond des labyrinthes de son palais, Péra grandissait, trafiquait, détenait l'or et les denrées.

Mais les Pérotes allaient visage découvert, elles portaient les modes de Paris et lisaient les derniers livres parus. Elles parlaient français pour s'entendre entre elles. Les auteurs et les peintres qui se trouvaient d'un côté de la Corne d'Or, à peu près comme au temps de Bajazet, ne pouvaient concevoir de retrouver, en traversant la Corne d'Or, des créatures qui osaient être de leur temps.

On a donc vomi sur Péra et ses habitants. La propreté, l'ordonnance des rues, l'ordre qui règne à Paris où les gens se précipitent vers des gouffres d'activité mécanique et

mangent un pain de luxe gagné dans une tension affreuse, la beauté de Paris rayonne, si j'évoque l'avenue des Champs-Élysées dans la rue de Péra. Mais je trouve à cette société mêlée, à cette ville formée d'éléments si divers que traversent des moines pieds nus et des religieuses à l'ample cornette, propagateurs de notre langue, je trouve une saveur particulière qui me ravit. Jamais, si loin de Paris, je ne m'en suis senti si rapproché. Des jeunes gens, tête nue, abordent des jeunes filles en français. L'on rit, l'on baguenaude, on se prend par le bras. Le temps passe, sans traîner comme dans nos climats américanisés, des grappes d'hommes contractés après son manteau pour l'arrêter dans sa course. A l'embouchure du Bosphore, c'est Paris, à peu près tel que mes souvenirs le font paraître pendant mon enfance, tandis qu'aujourd'hui, nous risquons de devenir, sur les bords de la Seine, une grimaçante contrefaçon de New-York. Ici, ce qui me plaît, c'est l'éloignement de l'Amérique.

Tout ce que l'on atteint au plus loin, en s'envolant vers l'Ouest tentateur, c'est Paris!

Dans Péra, le long des magasins demeurés exigus, sur les trottoirs étroits, la population goûte la joie d'être dehors, sans autre but que de rencontrer des yeux qui plaisent et des lèvres qui laisseront paraître de jolies dents.

L'alphabet latin, imposé par le nouveau gouvernement, et le choix de l'orthographe phonétique, donnent aux mots tracés sur les façades une saveur particulière. Lorsque ces mots sont d'origine française, — et la plupart le sont, — ils prennent un raccourci qui les déforme à nos yeux, à peu près comme un enfant radieux qu'on enfermerait dans une boîte pour empêcher ses membres de se développer. Leur faloterie effare gaiement, car elle n'a pas l'odieuse prétention de ces mots composés que donnent à leurs marchandises nos petits fabricants de produits nouveaux, le *Kinettoi*, le *Brillor*, le *Couptif* (ciseaux pour les cheveux) et autres monstruosités.

Les façades des cinémas nous offrent les Greta Garbo et les Louise Brooks de partout. Mais, si nous dépassons certains minarets où, vers l'heure de midi, le muezzin, paraît encore, — mon ami, Antoine Langas, l'a vu coiffé d'un chapeau melon, à cette époque de bagarre, pendant laquelle, le port du fez

venant d'être interdit, les chapeliers étaient pris d'assaut et les garde-robes défraîchies des non-musulmans mises à contribution, — si nous dépassons certain minaret, nous tombons bientôt dans de petites ruelles étroites, où l'activité semble presque moins fiévreuse au matin qu'à la tombée du jour. C'est le quartier du marché. Les melons, — le *cavoun* strié de jaune et de vert, — emplissent non seulement le seuil, mais le fond, l'arrière fond des magasins, d'un luisant revêtement de céramique.

Les hommes seuls sont vendeurs; jamais une femme. Dès la tombée du soir, ils rangent de hauts paniers remplis de raisins le long de la chaussée. Sur le rebord du panier ils placent une véritable guirlande de grappes et au fond du panier, au centre, une bougie allumée. Les reflets de la flamme donnent aux grains de raisin une transparence vermeille, ils nuancent le visage des acheteurs penchés sur les paniers. C'est un spectacle de peintre.

Mais, les littérateurs de tous temps ont abusé du pittoresque. Ils se regardaient au milieu d'une foule qu'ils jugeaient étrangère, alors qu'elle était peut-être un peu *étrange*, tout simplement. Dès que vous mettez un casque de policeman à un bonhomme quelconque et que vous lui faites accomplir ces mouvements mécaniques des bras qui ont surpris les populations des capitales, vers 1920, il n'y a plus d'Anglais ni de Turcs, il y a un policeman. Ainsi, du reste. Et c'est tant mieux. Le monde n'est qu'une grande famille, qui s'est beaucoup augmentée au cours des âges, et qui cousine mal. Mais l'effort du temps présent c'est de démontrer, enfin, que les civilisés se ressemblent plus ou moins ou qu'ils sont susceptibles de se ressembler dans quelques années comme des frères.

Depuis mon arrivée à Stamboul, je passe le temps a constater que, dans la meilleure société turque, rien ne ressemble autant à un Français qu'un Turc. Habillées par Chanel, de robes d'ailleurs noires, les femmes sont charmantes, intelligentes, avec plus de calme apparent que les Américaines, ce qui serait loin d'être un reproche. Moins de cigarettes, et beaucoup plus de connaissance du monde et des idées. Dans l'habit noir, les Turcs sont aussi gentlemen que les Anglais. Je ne dis point les Français par modestie.

Que d'idées fausses sont propagées, clabaudées, sur les peuples comme sur les gens. Quels amis nous avons en Turquie, pour lesquels la France est la lumière à laquelle leurs yeux voient le plus clair et la température la plus douce à leur esprit. Ne les abandonnons jamais. Ils parlent notre langue, ils ne font pas que nous lire, ils nous comprennent. Ils ont du goût pour nous. Comme nous en aurions bien vite pour eux dans toute la France, si nous les connaissions autrement que par des descriptions, hélas! *pittoresques*.

On leur a fait jeter le fez aux orties. Bonne chance! Au moins, ils apparaissent à nos yeux tels qu'il sont, plus tôt que nous ne les aurions pu voir, sans la volonté du Ghazi.

Au premier étage des maisons uniformément en bois, la partie centrale est occupée, même chez les plus modestes, par une sorte de bow-window comme on en voit partout en Angleterre. Cette succession d'avancements au-dessus du trottoir donne une physionomie particulière aux ruelles. Chaque fenêtre possède à la partie inférieure des lattes de frêne disposées en croisillons, à travers lesquelles les femmes, au temps qu'elles étaient voilées, demeuraient à guetter le va-et-vient de la rue et la sortie des voisins. Aujourd'hui que les femmes sont libres, il me semble deviner encore bien des regards à l'affût, entre les croisillons des bow-windows.

Mais, l'intérêt de Péra, c'est d'être, entre plusieurs continents du vieux monde, entre deux mers, pareille à une charnière dont l'intérêt politique ne cessera jamais d'exister. Tous les peuples s'y coudoient, mais ils parlent français. La grande librairie, où presque tous nos livres garnissent les rayons, est le lieu le plus fréquenté de la ville. Les femmes y font de plus longues stations que chez la modiste.

Je voudrais passer quelques semaines à Péra, au printemps, aller prendre une tasse de café à toutes les heures du jour dans le jardin de Taxim et voir à toutes les tables autour de moi, comme ce dimanche matin, tant de races diverses et de nationalités si mêlées, tandis que, fier d'être compris, je dis au garçon qui se hâte :

— Donnez-moi un verre d'eau, je vous prie...

***

— Depuis 1923, à la date du 7 octobre, la Turquie fête la libération de son territoire par les alliés. Ce matin, dès huit heures, toutes à la fois, dans un grand délire de joie, les sirènes des navires à l'ancre dans le Bosphore ou la Corne d'Or se sont mises à hurler.

A travers les rues de Péra ondulent, aux fenêtres, les drapeaux rouges portant le croissant blanc et l'étoile. A dix heures, pendant une minute de silence, les véhicules et les piétons s'immobilisent. Nous imaginons mal ce que peut représenter ce brusque arrêt sur le pont de Galata. Nous nous sommes postés à l'angle d'un trottoir pour assister au défilé des troupes vêtues de toile kaki clair usagée. La casquette molle d'étoffe pareille enfonce sur des crânes pour lesquels elle semble trop petite. Ce qui frappe dans ce long défilé de fantassins, c'est l'absence de tout ornement qui pourrait les assimiler à une armée de parade. On imagine plutôt quelque troupe immense de travailleurs militarisés, mais qui manieront également la pelle, la pioche, le sabre ou le fusil. Sans doute est-ce davantage l'idéal d'une armée démocratique nouvelle que, par exemple, ces gardes merveilleux et miroitants, auxquels on impose, trois heures durant, l'immobilité la plus complète, aux grilles de quelque palais ou ministères de Londres, et que je voyais récemment encore, sous des casques dorés, faire concurrence aux hérauts de la confection pour hommes que fabrique une maison de mannequins synthétisés.

Entre un dandy de music-hall et un chevalier de jadis harnaché pour un tournoi, ils évoquent l'idée de perfection dans la manière de n'être pas. Ce sont des jouets vivants autour d'un pouvoir tellement réduit qu'il ne paraît plus dans la discrétion que le fantôme du passé.

Mustapha Kemal, *le Ghazi*, Président de la République turque, est passé des troupes multicolores et dorées de l'ancien empire ottoman, des musiciens qui émerveillaient les visiteurs et que détaillaient, pour leurs broderies, sans doute, les étrangères admises à quelqu'une de ces fugitives cérémonies que traversait le sultan, — Mustapha Kemal, est

passé des troupes d'opéra aux soldats les moins harnachés que j'aie jamais vus, et qui donnent l'impression d'élasticité la plus souple, la plus solide aussi qui se puisse rencontrer.

Les visages sont clairs, les yeux souvent bleus, les cheveux blonds, la moustache un peu rouge quelquefois. Tout mêlés aux nôtres, bien physionomiste celui qui décèlerait entre un Provençal et un Breton, l'Anatolien. Peu importe que, pour cette fête nationale, et ce défilé, le costume soit celui du travail. Au contraire, il est symbolique de cette armée qui avance comme celles que la France fournissait à Bonaparte lorsqu'il rêvait de la verte Lombardie. Pas de ces mille détails uniformes qui évoquent une coutume, une faiblesse et même une grandeur passées. Des hommes, pour aujourd'hui et demain, dans un rythme particulier, la tête en avant, le jarret souple, entraînés.

Dans ce costume usagé avec cette absence de petits signes qui multiplient les séparations dans une armée, ils donnent l'illusion sous le soleil perçant la nuée, d'un métal en fusion qui s'écoulerait au milieu de la foule.

***

Fantôme d'Orient. — Le cimetière d'Eyoub ne donne pas aux chrétiens l'impression d'un cimetière dont le tuf contienne les ossements d'êtres humains.

Les voyageurs le traversent comme une belle carte postale accidentée, de quelques centaines de mètres de long. Ils grimpent le chemin escarpé, jusqu'au petit café d'où la vue est si étendue. Une belle vue assure à un cimetière une situation enviable dans le monde. On y vient de loin s'engourdir d'éternité, y faire des projets de sépulture, comme s'il s'agissait de maison de campagne. Les trop belles *vues* sont pour moi comme les tubéreuses. Je m'en enivre un instant et puis, la tête tourne.

Ces panoramas sont pareils à certaines toiles trop célèbres dans les musées. Les hommes accourent de loin pour débiter là une suite de lieux communs écœurants. Que pourraient-ils dire, d'ailleurs? Les plus sages se taisent ou font effort pour retenir les banalités qui leur viennent aux lèvres.

Non, même mort, je ne souhaiterais pas ce qu'on appelle une *belle vue*!... Le cimetière d'Eyoub avec ses stèles sculptées de roses ou surmontées d'un turban de pierre ou de marbre, ses noms gravés dans des caractères qui nous font rêver comme tout ce que nous ne comprenons pas (les *canzonettes* en dialecte vénitien ou napolitain, les roucoulements des chanteurs arabes ou ceux des colombes, comme les lumières reflétées dans l'eau d'une baie méditerranéenne, au clair de lune) le cimetière d'Eyoub est incomparable. Mais, je n'ai pas éprouvé pendant tout mon séjour à Constantinople, le désir d'y retourner.

Nous nous sommes assis, ma compagne et moi, à l'une des deux tables avancées, au pied d'un immense cyprès. On nous apporte du café turc dans de petites tasses. Et nous répétons, à plusieurs reprises, quelques expressions admiratives, comme l'ont fait tout à l'heure, avant nous, les Allemands dont nous avons pris la table. Tout en bas, à 250 mètres, peut-être 300, la Corne d'Or, prise en enfilade, avec ce vernis d'argent doré que donne à l'eau l'approche des couchants. Et la description de Stamboul, déjà cent fois recommencée, et que, moi-même, je serais tenté de faire, si je n'en sentais le danger, la monotonie et l'impossibilité. Stamboul, qui porte au sommet de ses collines la coiffure de pierre des grandes mosquées, ces minarets qu'un souffle de tempête semblerait devoir briser comme une lance de verre filé, et, sur l'autre rive, Galata dominée par sa tour immense, qui, jadis, surveillait les trois bras de ce corps fluide embrassant les diverses agglomérations de Constantinople : le Bosphore, la Corne d'Or et la Marmara.

Les véritables Mahométans, les Turcs de bonne race, de vieille souche, ne voient ni ces cimetières, ni ces mosquées avec nos yeux d'Européen. Suis-je un peu Turc? Peut-être. Ou bien posséderais-je un don d'assimilation tel qu'il ne me semble jamais surprenant de me voir où je suis et que mon esprit et mes yeux me fournissent, à l'instant, des sortes de clichés photographiques qui remontent loin dans le temps et me donnent instantanément une complète accoutumance?

Aussi, dans ce cimetière d'Eyoub, célébré par les romanciers, les poètes, les globe-trotters et les aviatrices, les can-

tatrices en tournée, et les femmes stériles qui ont promené jusqu'à l'âge canonique, leur inquiétude et leurs espérances dans le monde entier, ce cimetière d'Eyoub, je le regarde (malgré moi, je le jure), — mais poussé par un sentiment de la vérité qui nous projette heureusement quelquefois hors de nous-mêmes, — je le regarde comme dans les vitrines du musée au Vieux Sérail, l'armure que Mourad IV portait devant Bagdad. C'est le passé. C'est-à-dire la mort, doublement la mort.

Je préfère contempler Stamboul des hauteurs désolées de Kassim-Pacha et de sa chaire vide, plutôt que de ce cimetière trop vanté, trop décrit, au sol usé par les pèlerins sans foi, les fétichistes et les collectionneurs. Les collectionneurs font de l'œuvre d'art un numéro de catalogue, un papier de bourse. Ils accumulent et n'estiment que le nombre qui détruit la valeur et la rareté. Un objet nous fait rêver, mille nous accablent!...

Ces morts d'Eyoub sont des morts qui portaient fez et turbans, robes longues, babouches; femmes voilées, cloîtrées au fond des harems, dont l'homme, qui ne songeait qu'à de vulgaires satisfactions, ne développait que les défauts, non les qualités. Les femmes ravies aux contrées de l'Est, arrachées à leur mère, élevées pour demeurer belles et désirables quelques saisons, ignoraient les joies d'un amour librement épanoui, comme elles ignoraient celles de la famille, de la maternité. A peine flétries, elles étaient exclues des seules jouissances qu'on leur eût apprises. Ce sont des tombes de poupées et de mannequins qui viennent déferler en masses si compactes jusqu'au cyprès au pied duquel, en silence, nous buvons notre café.

Le propriétaire vient à nous. Il nous a deviné Français. Peut-être l'offre-t-il à tout consommateur : il nous propose de nous montrer une photographie de Pierre Loti, prise devant ce café même, il y a bien longtemps. Nous acceptons avec ferveur. Loti demeure dans ce cimetière à nos yeux d'occidentaux, la seule ombre encore teintée — comme l'eau de la Corne d'Or qui s'estompe dans la profondeur — d'un dernier reflet de soleil.

Hélas! l'image du Solitaire d'*Aziyadé* et de *Fantôme d'Orient*,

de ce chrétien vêtu en Turc, de cet officier de marine français qui, pour l'amour d'une petite fille de harem, risquait la liberté, la tête, etc., ... ce Loti que nous imaginions le chapelet entre les doigts, vêtu, à son habitude, avec ce goût de la mise en scène des gens du temps où l'orientalisme était à la mode, l'image de Loti, la voici, telle que le cafetier turc nous la présente, sous verre :

Un groupe d'une quinzaine de personnes, entre 1875 et 1885, hommes et femmes, évidemment de la meilleure société europeenne. Les dames ont des jupes à tournures et à volants, des corsages blindés, des chapeaux perchés sur des chignons, et les hommes portent des barbes.

Et Loti?

Il est étendu, au premier rang, à demi-allongé, coiffé d'un melon, aussi melonnant que ceux de ses amis, vêtu d'une jaquette noire, enfin le type de ces Européens sur lesquels il daubait si fort... Quinze personnes! en jaquette et des dames à tournure, au sommet de la côte escarpée du cimetière d'Eyoub. Le cimetière de ce *Saint Faubourg* où il vivait vers la même époque en compagnie d'Aziyadé, inconnu de tous!

***

Dîner sur le Bosphore. — L'un des plus charmants dîners que j'aie faits de ma vie. Non seulement pour le repas en lui-même, dont les mets qui me semblaient nouveaux paraissaient délicieux, ceux et non pas d'autres qui devaient être servis là, mais pour les circonstances, la saison, l'heure et le lieu.

Il faisait nuit, depuis longtemps déjà, lorsque l'auto nous déposa près de l'embarcadère de Vanikeny, presque au pied des tours obscures et des hautes murailles à créneaux de *Roumeli Hissar*, le château d'Europe, qui protégeait le Bosphore et Constantinople et que doublaient sur la rive d'Asie les murailles et la Tour d'Anatoli Hissar. Le Bosphore est là dans sa partie la plus étroite (550 mètres) où le courant est « endiablé », selon l'expression ancienne du pays.

La barque sur laquelle nous comptions n'est pas venue...

Le *kawas* qui nous accompagne s'en va parlementer avec des ombres. Le Bosphore est d'une impressionnante obscurité.

Là sont passées les hordes que commandait Darius, cinq cents ans avant le Christ; là furent ensevelis les Turcs de Mehmed II, en 1452; là, enfin, passèrent les Croisés... La tradition veut aussi que, de cette pointe, lord Byron se soit jeté dans le Bosphore pour aborder sur la rive opposée, près de Candilli...

Nous sommes presque heureux, la princesse Lucien Murat et moi, de pénétrer dans un petit café dont l'éclairage nous éblouit après les ténèbres agitées de la mer.

Le propriétaire du café, un homme jeune, nous sourit. Par contenance, nous admirons sur le mur deux gravures vieilles de près d'un siècle déjà, qui représentent des sultanes sur des coussins, et l'évanouissement d'Esther.

Mais le *kawas* revient. Il a trouvé une embarcation et un rameur solide. Un rameur! Avec ce courant, dans cette obscurité, nous en eussions souhaité une demi-douzaine, au moins. Mais il est près de huit heures.

Nous sortons à regret du petit café, en souriant à l'homme qui nous sourit et nous accompagne de paroles aimables bredouillées en français. Une petite barque pour une promenade sur le lac du Bois de Boulogne est à flanc de l'embarcadère. Le rameur a quitté sa veste. Il semble de mauvaise humeur et nous nous asseyons à l'étroit sur le banc arrière. En quelques coups d'avirons la côte d'Europe s'éloigne, les lumières nous environnent de leurs vrilles fluides. Puis le silence de la nuit nous étreint dans le grand vide mystérieux des soirs sur les eaux et le courant rapide du Bosphore.

Sur l'autre rive, les lumières espacées et fort rares nous semblent très lointaines. Ce n'est pas là, d'ailleurs, que nous devons atterrir, mais plus bas, en profitant du courant. Au moindre de nos gestes la barque oscille. Le rameur à la chemise bleue garde le silence, s'abaissant et se redressant comme s'il mêlait à la nuit les vagues reflets de clartés que l'aviron soulève encore. Deux grands bateaux semblables à nos *hirondelles* mais doubles et à deux étages, les derniers de la journée, les *chirket*, approchent des extrémités opposées de notre horizon. Ils vont se croiser non loin de nous, illuminant les

eaux, et soulevant plusieurs fois notre légère embarcation qui danse avec son seul rameur obstiné, parmi les spirales des lumières reflétées. La rive d'Asie demeure longtemps lointaine au milieu des longues traînes laissées par les bateaux qui s'éloignent. Quelques lumières, vers les Eaux Douces d'Asie, brillent, soudain. Au ciel obscur des nuits sans lune, les étoiles scintillent. Nous approchons enfin d'une grande habitation située dans les arbres. Les hautes fenêtres de pièces éclairées éclaboussent l'eau sombre de leur lumière. Nous accostons à un débarcadère. Des voix, des mots français. Nous sommes, avec quelque retard, dans une famille ancienne dont un ancêtre gagna Chypre à la Turquie...

Un salon de seize mètres de long. Les baies donnent sur le jardin, mais à l'extrémité de la pièce, les vagues du Bosphore viennent éclabousser les vitres certains jours. Les lustres portent des bougies, les abat-jour habillent de vraies lampes : point d'électricité dans la maison. Cette forme désuète d'éclairage a son importance. Plus de vingt personnes sont là, rassemblées. L'élément féminin domine. La flamme des bougies danse, les clartés filtrant de la soie des abat-jour meurent à quelques mètres sur les grands sièges, les canapés dorés et les rideaux. Une bibliothèque emplit tout le panneau du fond de la chambre, l'une des plus exiguës de ce rez-de-chaussée où on ne les compte plus. Sur la bibliothèque, trois bustes d'hommes : Voltaire au centre, Diderot et Jean-Jacques... Voici ce qu'au temps d'Abdul-Hamid un ambassadeur de Turquie à Londres possédait sur sa bibliothèque! Comment un visiteur français n'en serait-il pas ému, alors qu'autour de lui chacun parle français et avec quelle grâce, quelles intonations infiniment douces à nos oreilles? L'air qui nous environne est celui d'un roman, peut-être un peu russe, vers 1880.

Quelle charmante amabilité, quelle grâce simple pour mettre à l'aise les nouveaux venus et leur témoigner le plaisir que l'on peut éprouver à les recevoir, sans paraître avoir fait particulièrement aucun frais. C'est une nuance qui a son prix et que l'on ne goûte bien que dans les milieux où l'éducation n'a pas seulement cultivé les manières, mais développe les instincts spontanés du cœur.

Je voudrais le répéter sans cesse, que jamais à Constanti-

nople je ne me suis senti isolé ou perdu, comme il m'est arrivé d'en éprouver la douloureuse sensation dans certains ports d'Angleterre, par exemple, comme Portsmouth ou Plymouth et dès Douvres même, où le kiosque du marchand de journaux de revues et de livres, n'offre aux yeux de celui qui débarque, comme par ordre, un seul titre qui ne soit en anglais, et où ceux mêmes qui parlent et comprennent le français n'en veulent dire un mot...

Deux cents « esclaves », avant la guerre, vivaient encore dans cette famille, tous mêlés à elle, moitié dans le harem, moitié dans l'habitation. Les temps nouveaux ont tout transformé. Les jeunes filles de la maison, tout à l'heure, me conduiront jusqu'à ce harem, dans lequel, avant elles, les femmes de leurs ancêtres ont vécu. Nous ferons marcher le *tour* par lequel on leur passait du jardin les choses qui leur étaient destinées. Les aînées ne regrettent point ces mœurs, mais la plus jeune, qui n'a pas vingt ans, blonde, qui danse avec une grâce exquise des danses russes d'autrefois et joue du Bach au violon, semble faire quelques restrictions.

De ce personnel de jadis, de ces *esclaves* qui mouraient dans la maison et qui faisaient partie de la famille, que l'on mariait, dotait, etc, il n'est resté que la petite fille de l'une d'elles, qui n'a déjà plus vingt ans et qui est naine, poète et chanteuse.

Elle se nomme Iffet, qui veut dire *Chasteté*. Ses pareilles portaient, le plus souvent, jadis, des noms de pierres précieuses. Pour nous faire honneur, Mademoiselle Iffet s'est confectionné une robe de satin rouge traversée sur la poitrine d'une bande de satin vert, brodée d'étoiles d'or. Une sorte de vague turban rouge et vert la coiffe, surmonté, seul souvenir du passé, d'une aigrette de verre filé qui semble provenir d'un arbre de Noël.

Mademoiselle Iffet, dont les dents se sont bousculées dans la bouche, a les yeux vifs. Elle s'est mise à chanter, en arrière de la table longue, autour de laquelle nous nous sommes assis. Sa voix est légère. Il semble qu'elle improvise dans sa langue, sur un ton parfois suraigu, des modulations infinies.

Les mets du souper ont été disposés sur la table, sauf quelques-uns qui seront servis chauds. Chacun s'est assis à sa guise, et ceux qui n'ont pas trouvé de place à la table,

organisent alentour de petits repas séparés. On devine la maison pleine encore de ces familiers qui vont et viennent, ayant leur couvert mis, leur chambre habituelle, tels qu'ils existaient dans les familles françaises autrefois et tels qu'on les retrouve encore pour le *week-end* dans les propriétés d'Angleterre.

La naine continue de chanter, tandis que les jeunes filles, les jeunes femmes charmantes dont le langage accoutumé est le français et qui le prononcent avec tant de douceur, parlent de nos auteurs en faisant passer les plats de cette cuisine variée. Entre des moules frites et des aubergines délicieusement farcies, je suis interrogé sur Gérard d'Houville. Elle est fort aimée ici. Je dis le charme de celle qui écrivit *Esclave* et le *Séducteur*, ses fluides écharpes, son beau regard brillant, sombre et doux, sa taille longue et ses mains capricieuses. Comment trouver cadre qui soit plus approprié à cette évocation, si loin et si près de Paris, à proximité de ces *Eaux Douces* d'Asie, naguère fréquentées par des jeunes femmes nonchalantes, espiègles et désenchantées, qui devaient ressembler à Marie de Régnier sous leurs voiles?

La table est dressée dans ce salon, à l'extrémité duquel se trouve une bibliothèque couvrant le mur. Sur le meuble, aux lueurs tremblantes des bougies et à la douceur des lampes, les sourires de Voltaire, de Jean-Jacques et de Diderot deviennent vivants, tandis que la naine chante et que nous mangeons du poulet à la Circassienne...

Devant l'une des dernières fenêtres donnant sur le jardin, à l'extrémité du couvert, près de la naine roucoulante, et que l'approbation qui l'environne énerve et stimule, comme une fillette qui récite des fables, je devine, une guitare entre les mains, dans la pénombre, une forme humaine. Je n'en pourrais préciser le sexe si je n'apercevais le col et les bras nus. Ce n'est qu'une ombre, dans la partie la moins éclairée du salon... Un petit bonnet à trois pièces couvre les cheveux et un ruban trace une large ligne sombre et masque la proéminence qu'on appelle pomme d'Adam chez les hommes. Des *cordes* sillonnent le cou et se rattachent aux clavicules sous la peau. Les bras nus sont d'une maigreur extrême, et les mains épaisses. Ce que j'aperçois du visage est empreint d'une

grande tristesse et fait penser au masque d'un Dante plus écossais qu'Italien. Ni le sexe ni l'âge, ni la nationalité ne se devinent. Les mains épaisses pressent et tirent les cordes de la guitare... J'interroge mes charmantes et nombreuses voisines. Elles sourient. Leurs yeux rient plus que leurs lèvres.

— Oh! oh! c'est une dame! me dit-on...

— Mahmude *Hanum*! (*Hanum* en turc veut dire *Madame*).

Enfin, toujours dans ces sourires brillants et dans ces rires charmants, j'apprends que *Madame Mahmude* fut pendant cinquante ans un homme, mais qu'elle est devenue *Madame* depuis deux ans.

— Oh! pendant dix-huit mois, ça a été très dur! — dit en souriant une voisine de droite.

— Oui, mais, maintenant, tout va très bien, elle est tout à fait une femme... Elle coud toute la journée... Vous voyez, elle joue de la guitare. En réalité elle ne sait pas jouer, mais elle pince une corde de temps en temps.

Le buste de Voltaire, par Houdon, sourit, tandis que je devine, en me retournant, derrière les vitres des fenêtres, à l'autre bout de la pièce, les eaux miroitantes du Bosphore.

— Cela se passe assez fréquemment en Turquie qu'un homme devienne femme, dit derrière moi l'une de mes initiatrices à la jolie voix...

Mais mademoiselle Iffet s'est mise à danser, une main posée sur la hanche, l'autre au-dessus de la tête. Les jeunes gens l'environnent, en frappant dans leurs paumes. L'un d'eux lui adresse des déclarations qu'elle accueille du haut de sa petite taille, avec ivresse. Pour accompagner la naine, de la guitare dont elle tire un son de temps à autre, « l'hermaphrodite » s'est levée. Nous croyons voir, dans ses vêtements sombres une *madame Mahmude* géante, auprès de la naine vêtue de satin rouge. Aux lueurs des bougies, c'est un spectacle digne d'un de ces grands peintres d'autrefois, qui excellaient à modeler sur le mystère des ombres des visages surprenants.

La bonne éducation, la noblesse des âmes, les grâces du cœur créent des atmosphères rares. Celle de ce soir l'est entre toutes. Les jeunes gens se sont mis à danser dans un salon voisin, également éclairé au-dessus du Bosphore par des cires et des lampes. C'est une danse qui date de toute éternité,

les hommes se tenant par la main et levant le bras, tandis qu'ils sautent en cadence. Alors, à cet instant, la princesse Lucien Murat, l'auteur de *La Vie amoureuse de Christine de Suède*, qui s'entretenait avec Mahmude *Hanum* et lui plantait entre quatre z'yeux des interrogations déroutantes, la princesse se lève et s'écrie :

— Mais je la connais, cette danse, elle est bretonne, elle s'appelle laridé.

Et, prenant sa place, au milieu des danseurs, se met à exécuter ce pas dansé à travers le Morbihan et le Finistère.

Les convives applaudissent, Mahmude Hanum la première.

— Je vous le disais bien, — s'écrie la princesse, — que les Turcs sont des Bretons!

Et puis, nous gagnons le jardin, les demoiselles turques, les demoiselles grecques, les dames charmantes, derrière la maîtresse de maison, qui semble la plus jeune de toutes. Les rosiers sont cultivés dans des pots, à l'ombre des pins parasols. Voici le mur du harem de naguère avec son « tour », par lequel on passait aux esclaves, à la mère, aux grand'mères de mademoiselle Iffet, des confiseries, des colifichets, des fards et des romans français destinés à leurs maîtresses... Dans la nuit sans lune, sur le jardin frais, après les bougies, le dîner et les danses, le mur du harem fait une ombre plus opaque, indéchiffrable. Et nous rentrons dans de vastes salles au plafond cintré, décoré de peintures, de fleurs et d'arabesques... Par la brisure d'une vitre récemment cassée à une fenêtre, le vent du Bosphore soulève un rideau blanc qui se gonfle, esquissant vaguement la forme d'une de ces femmes voilées qui causaient tant de surprise et de plaisir informulé aux visiteurs étrangers. Le vent aspire soudain le rideau qui disparaît. Mes charmantes hôtesses me récitent des vers de la *Sandale Ailée* et disent leur admiration pour M. Henri de Régnier.

Mais il est tard déjà. Il nous faut retraverser dans notre légère embarcation le Bosphore obscur et chatoyant que parcourt cette nuit le souffle de la Mer Noire. Retrouver notre auto sur la Rive d'Europe, près du petit café, sans doute fermé à cette heure, dans lequel, sur sa noire lithographie, Esther s'évanouit devant un majestueux Assuérus...

Les adieux. Les remerciements à la naine. Le regard insai-

sissable de *Madame* Mahmude, l'hermaphrodite, poète, dessinateur, dont un jeune Chinois a traduit les vers en français... Les adieux... Que de charmants sourires, de beaux yeux noirs, au seuil de la terrasse. Et puis, la nuit, dans le jardin. Le souffle qui court le long du Bosphore par ces soirs d'automne. L'embarcadère au pied des arbres. Nous voici dans la barque au rameur bleu, déjà balancés, tandis que, de l'eau phosphorescente, un instant, les avirons surgissent, lumineux.

Encore les jeunes voix... Au revoir!

L'eau sombre... Puis le profil obscur, là-bas, des tours et des créneaux du château d'Europe et la chevauchée des troupes de Darius, celle des Croisés, celle des Turcs. Et, blanc nageur, débile, ardent et contracté vers l'avenir, dont chaque brasse qu'il ajoute à la précédente lui compte dans le temps quelques années de survie : lord Byron, au flanc de notre barque.

ALBERT FLAMENT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Mes Luttes avec M. Lebureau,
par le **Docteur Adolphe Javal** (*Flammarion*).

Les Français, qui tous les quatre ans pendant cinq minutes se trouvent être des citoyens « libres et égaux en droits », ne sont chaque jour que des administrés; la plupart ignorent les déclarations de 1789 et de 1793, et les libertés théoriques dont ils sont censés jouir, mais ils savent tous ce que c'est que d'attendre devant un guichet postal, dans une perception, dans une justice de paix, ils savent de quel style leur écrivent les agents du fisc, de quel ton leur parlent juges, sergents de ville, douaniers, commissaires de police; ils savent tous que l'administration française est rude, bourrue, à la fois impérieuse et lente, paperassière et compliquée, écrasante d'orgueil et de prépotence, et gardant vis-à-vis d'eux, dans la vie civile, les façons d'être des gradés vis-à-vis des bleus à la caserne. Humiliés et résignés par leur expérience quotidienne, les administrés souffrent en silence. Ils trouveront leur consolation — et des leçons — dans le petit livre fort amusant et spirituel où le docteur Adolphe Javal raconte ses « luttes avec M. Lebureau ». En contact tour à tour avec son percepteur, ses facteurs, son juge de paix, son chef cantonnier, évoquant ses souvenirs de citadin, de médecin mobilisé, de propriétaire foncier et de chef d'entreprise en Bourgogne, il montre le bon sens simplificateur en lutte avec la lettre des règlements, et l'inertie d'administrations rivales séparées par des cloisons étanches et se refusant à collaborer entre elles. — Il semble admettre, dans sa conclusion, que la personne la plus qualifiée pour élaguer la broussaille administrative serait non pas l'administré, qui souffre sans comprendre, mais M. Lebureau lui-même, plus compétent : « ... Je propose donc ceci : tous les fonctionnaires de l'État, qui font ou reçoivent de la paperasse, auront à leur disposition un tampon : *inutile*, qu'ils seront invités à appliquer en tête de tous les papiers, dont ils proposeront la suppression... Le papier tamponné *inutile* sera ensuite discuté

entre ceux qui l'émettent et ceux qui le reçoivent : les parties se mettront d'accord soit pour le supprimer, soit pour provoquer, au-dessus d'elles les mesures pouvant préparer sa suppression. » Ces « parties » seraient, je suppose, non seulement les diverses administrations entre elles, mais les administrations et le public. — Ainsi l' « usager » qu'est le docteur Javal se joint, d'une part, aux syndicalistes coopérateurs comme M. Poisson, d'autre part, aux grands syndicats de fonctionnaires, pour souhaiter la disparition de l'autocratie administrative, routinière et paperassière, et la création de véritables *services* publics.

L'État d'Israël, — utopie ou réalité?
par **Kadmi Cohen** (*Kra*).

La décision du gouvernement Mac Donald d'arrêter l'immigration juive en Palestine, puis le livre blanc qu'il a récemment publié ont soulevé la colère des groupements israélites de toutes tendances; leurs protestations se lisent encore chaque jour dans la presse et ce « viol » de la déclaration Balfour de 1917, cette rupture des engagements pris lors des traités de paix réglementant la constitution dans des pays sous mandat, a provoqué les protestations de certains parlementaires français qui, au nom du pacte de la Société des Nations signé de tous les États belligérants, demandent à la Grande-Bretagne d'exécuter les engagements pris envers le Foyer palestinien, et de protéger, comme puissance mandataire, la colonisation juive en Palestine.

A entendre ces clameurs, on pourrait croire que le monde juif regarde la Grande-Bretagne comme la condition indispensable de l'existence d'un état juif en Palestine. Il n'en est rien. Les juifs rêvent de la reconstitution de l'État d'Israël pleinement libre, pleinement indépendant, libéré de toute tutelle. Et c'est cet idéal que nous expose clairement, franchement, M. Kadmi-Cohen.

Pour lui, l'expérience 1917-1930 d'un État juif en Palestine a avorté, par son absence de doctrine, par sa méconnaissance du problème arabe, par l'incompréhension du monde occidental. Les juifs ne peuvent pas revenir au pays de leurs ancêtres dans « les fourgons de l'étranger »; ils ne peuvent accepter le protectorat anglais; ils doivent être eux-mêmes et se conformer à la véritable doctrine du Sionisme : « création, dans l'ancienne patrie de la race juive, d'un État économiquement autonome, avec frontières stratégiquement inviolables, qui puisse contenir tous les Juifs du monde qui voudraient s'y établir en optant définitivement entre leur patrie juive et la patrie locale qu'ils auront

adoptée. État qui, contenant Juifs et Arabes, deux nations politiquement en devenir, puisse devenir un jour uni à l'intérieur tout en servant d'exemple et de modèle au monde arabe resté en dehors de lui. Un État enfin, qui, gravitant dans l'orbite de l'Europe occidentale, soit l'avant-garde du monde civilisé, face à l'Asie qui se réveille. »

Pour qu'une pareille réalisation soit possible, il faut la collaboration, l'adhésion de la catholicité, du monde protestant, de l'Islam. La catholicité a pour les Juifs un sentiment complexe, affection lointaine et horreur à la fois, ce qu'expriment si bien, — M. Kadmi Cohen le rappelle justement, — les grandes oraisons du Vendredi Saint : *Oremus et pro perfidis Judæis, ut Deus et Dominus noster auferat velamen de cordibus eorum, ut et ipsi agnoscant Jesum Christum Dominum Nostrum.*

Le protestantisme, précisément parce qu'il est pénétré de la Bible, méprise les Juifs modernes. — Mais l'opposition christiano-juive tend à disparaître.

Quant à l'Islam, à l'Islam arabe surtout, Israël se donne comme son complément indispensable, comme son intermédiaire nécessaire dans sa marche vers l'Occident étant semblable à lui par la race, la langue, la pensée religieuse, mais déjà occidentalisé. De cette similitude naît la possibilité, la nécessité d'une collaboration judéo-arabe en Palestine.

Dans quel cadre doit se dérouler cette expérience grandiose? La colonisation sioniste a su dès maintenant se réserver les meilleures terres de la Palestine actuelle, mais les ambitions sionistes sont bien plus vastes : l'État juif idéal irait du Canal de Suez, du Massif du Sinaï et de la Transjordanie aux environs de Damas; il engloberait les contrées basaltiques fertiles du Djebel Hauran, le pays Druze, et traversant l'Euphrate pousserait une pointe à travers la Syrie et l'Irak. Mais le sionisme n'aura-t-il pas contre lui les Juifs disséminés dans le monde, le « judaïsme de la Diaspora », dont il heurte à la fois les deux tendances, la tendance assimilationiste, qui tend à fondre le Juif dans la nation où il s'est fixé, et la tendance conservatrice, talmudique et rabbinique, qui isole par un mur de strictes observances (les notions du *pur* et de l'*impur*) le Juif du monde extérieur. — Le sionisme s'estime assez fort pour mépriser cette gangue; il se refuse à produire des Juifs de ghetto, humbles, courbés, ridicules; ces Juifs-là, il les crible de sarcasmes, mieux que ne sauraient le faire les antisémites d'occident. Il raille; il stigmatise du mot de *Galouthi* le juif de la dispersion. Mais le sionisme rappelle aux assimilationistes que le judaïsme n'est pas seulement une question de religion, mais aussi une ques-

tion de race et de nationalité. « Il n'y a pas d'option possible entre Israël (religion) et la Hollande, entre Israël et la République Argentine... », mais il y en a entre l'État sioniste et l'État hollandais et argentin.

Amènera-t-il le juif à opter? ne l'amènera-t-il pas plutôt à laisser naître en lui une nationalité seconde, la nationalité sioniste, n'en fera-t-il pas un être à nationalité double, comme les Allemands pouvaient l'être grâce à la loi Delbrück?

Le sionisme doit donc opérer dans l'âme juive la transvaluation de toutes les valeurs sur lesquelles depuis deux mille ans elle vit; il prétend recèler en lui la faculté de soulever un permanent enthousiasme populaire. Il doit être pour l'âme juive la plus grande commotion qu'elle ait subie depuis l'Exil.

Une deuxième partie donne sur ces questions si actuelles les opinions d'un certain nombre de notabilités parlementaires, scientifiques ou littéraires.

Le livre se termine par un projet fort intéressant de constitution de l'État sioniste : « Une idée-force, dit l'auteur, doit trouver à sa disposition un instrument grâce auquel, de potentielle, elle deviendra dynamique... La conclusion logique d'une pensée est l'action. »

Images du Monde. Races, par **Jean Brunhes.** Documents commentés par **Mariel Jean Brunhes-Delamarre** (*Firmin-Didot*).

Cette collection d'admirables photographies sur les différentes races humaines n'a pas été constituée pour notre simple amusement ou pour satisfaire à un goût tout superficiel d'exotisme. Elles ont été choisies par l'éminent géographe Jean Brunhes, que la mort a soudainement frappé, en pleine vigueur, il y a deux mois, parmi la précieuse collection des Archives de la Planète qu'il s'était donné à tâche de constituer depuis plusieurs années. Continuateur de Vidal de La Blache, Jean Brunhes avait su faire germer les enseignements du maître et tirer de cette notion si originale et féconde de géographie humaine des développements abondants. Les photographies qu'il avait rassemblées, étaient pour lui des documents, des faits, les bases solides de ses recherches et de ses conclusions.

Les « images » de ce volume sont « de simples échantillons d'individus saisis dans le cadre de leur vie courante, dans leur genre de vie traditionnel, dans leurs cérémonies religieuses et rituelles »... On trouve parmi elles « des types, c'est-à-dire des portraits, symboles expressifs de toute une *race* », mais on y voit par-dessus tout des groupes figurant des attitudes sociales. — Jean Brunhes s'est

attaché en effet, dans une remarquable préface, à faire saisir la complexité des problèmes qui se posent dès que l'on cherche à retrouver au milieu de la prodigieuse variété des types actuels les formes humaines primitives et leur origine; il définit et oppose fort heureusement les notions de *race* et de *peuples*, et il montre combien, lorsqu'il s'agit de l'homme, le facteur social, linguistique, religieux, l'emporte sur le facteur purement physiologique : c'est ainsi que les Slaves et Tatars convertis au judaïsme il y a mille ans, et fixés en Bessarabie, en Ukraine et en Pologne, sont devenus, par le seul effet des coutumes, « plus juifs que les juifs eux-mêmes de Jérusalem ».

Des Australiens hébétés aux hommes d'état groupés autour du tapis vert de Locarno, chacune de ces photographies est commentée avec une heureuse précision par madame Mariel Jean-Brunhes-Delamarre.

Histoire du terrorisme russe,
par le **Général Alexandre Spiridovitch** (*Payot*).

L'auteur, qui fut chef de l'Okhrana (police politique) de Kiev et chef de la sûreté personnelle de l'empereur Nicolas II, a pu utiliser à la fois les documents de la police tsariste et les volumes publiés depuis 1917, par les bolcheviks, — papiers d'archives, histoires du mouvement révolutionnaire, biographies de terroristes.

Négligeant les événements qui amenèrent, le 1er mars 1881, l'assassinat du tsar Alexandre II puis la disparition de la société secrète *Narodnaïa Volia*, l'histoire commence à la reprise de l'activité révolutionnaire dans les premières années du règne d'Alexandre III. Suivant strictement l'ordre chronologique, un peu à la manière d'un annaliste, dans des chapitres denses, minutieux et objectifs, l'auteur expose ce que fut l'activité révolutionnaire dans l'intelligentsia, dans la classe ouvrière, chez les moujiks, puis dans l'armée. Il décrit la préparation des attentats et leur exécution par les « groupes de combat »; il expose aussi la formation et l'évolution des différents groupes terroristes, ainsi que leurs doctrines.

On trouvera dans ces pages le récit détaillé de l'activité d'Azef qui servit à la fois — et sincèrement, semble-t-il — la police politique et le parti socialiste révolutionnaire, dénonça ses amis, mais organisa avec plein succès les assassinats du ministre de Plehwe et du Grand Duc Serge.

Un index des noms cités permet d'utiliser comme il le mérite cet ouvrage capital.

Le Dialogue solitaire,
par **Louis-Edmond Le Ratz** (*Grasset*).

Schéhérazade dut parler pendant mille et une nuits pour retarder une fin désagréable. Le héros de M. Le Ratz doit lui aussi conter des histoires, mais pendant six jours seulement, avant de recevoir de sa belle auditrice la récompense qu'il espère. Pour tromper l'impatience de son désir, c'est encore de celle qui l'écoute qu'il parlera au cours des cinq contes qu'il improvise : variant autour d'elle l'espace et le temps, il la poursuit dans des vies successives, en Russie au XVIIIe siècle, en Angleterre en 1830, en Turquie au XIXe siècle, en Espagne pendant la guerre du Maroc, en Asie Mineure, mais toujours, comme dans un rêve, la silhouette poursuivie disparaît absurdement. On goûtera ces pages charmantes, légères, souvent hardies, où la langue de l'auteur, comme ses personnages, sait se déguiser et changer de costume en une mascarade d'un fantastique souriant.

J. POIRIER

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIIIe*).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE VOYAGE de cet hiver, suivi de GRANDES CHASSES, à travers LE SAHARA, LE HOGGAR et L'AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE

Un splendide voyage en automobile, semblable à celui dont les grandes salles de cinéma parisiennes ont projeté, ces jours derniers, le film extrêmement intéressant, est organisé par les spécialistes des grands voyages MM. Brendon et Gallet.

A la vérité, celui de cet hiver est beaucoup plus complet puisqu'il s'étend jusqu'aux confins du Dahomey.

Effectuant tout le trajet en automobile sous la conduite du comte Jean de Ponfilly, titulaire de la plaquette des pionniers du Sahara et guide, au début de cette année, de la mission Proust-Peugeot, les voyageurs, après avoir agréablement visité Alger, Laghouat, Ghardaïa, El Goléa, Timimoun, Adrar, Reggan, traversé le Sahara, atteindront Gao situé sur le Niger. Après un séjour, au cours duquel ils chasseront le caïman, ils se dirigeront sur Tilla Bery où il leur sera possible de chasser l'hippopotame et enfin arriveront à Fada N'Gourma (Haute-Volta) où un séjour de trois semaines est prévu pour la chasse aux lions et aux bœufs sauvages.

Le retour se fera par Ouagadougou, capitale du Naba des Mossi Bobo Dioulasso, Bamako, Tombouctou et Gao d'où l'on repartira à nouveau à travers le Sahara pour atteindre le Hoggar.

Quelques jours d'excursions et de chasses à travers les gorges sauvages et les monts verdoyants, puis In Salah et sa palmeraie splendide, Fort Miribel, El Goléa, Bou Saada, et retour à Alger.

Le départ aura lieu à Marseille le 10 janvier et le retour à cette ville le 31 mars. Tous les détails sont prévus dans l'organisation. Le trajet est entièrement effectué dans des automobiles conduite intérieure spécialement équipées. Des excursions intéressantes seront faites à chaque point d'arrêt et la chasse de Fada N'Gourma sera conduite par un chasseur indigène spécialisé.

Les séjours sont prévus dans les meilleurs hôtels de chaque ville traversée. Un matériel de camping très confortable sera mis à la disposition des membres aux endroits nécessaires.

Le nombre des participants étant obligatoirement limité, il est recommandé d'envoyer les adhésions dès maintenant. Celles-ci seront reçues chez les organisateurs, 56, rue du Faubourg-Saint-Honoré, à Paris. Téléphone : Anjou 18.00.

Le prix du voyage (aller et retour Marseille), comprenant absolument tous les frais, est de 55 000 francs. Dans ce prix est compris le permis de grande chasse en A. O. F. d'une valeur de 4 000 francs.

Pour le voyage aux Indes et à l'Ile de Ceylan dont la *Revue de Paris* a donné les détails dans les numéros des 15 septembre, 1er octobre et 1er novembre, nous prions les lecteurs qui nous ont adressé des demandes de renseignements, de nous envoyer leurs adhésions dès maintenant car le nombre limite des participants est très près d'être atteint.